

LE
BHÂGAVATA PURÂNA.

TOME PREMIER.

LE
BHĀGAVATA PURĀṆA

OU

HISTOIRE POÉTIQUE DE KRĪCHṆA

TRADUIT

PAR M. EUGÈNE BURNOUF

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR DE SANSKRIT AU COLLÈGE ROYAL DE FRANCE, ETC.

TOME PREMIER



AB 1355

PARIS
IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XL

PRÉFACE.

L'ouvrage dont je publie en ce moment le premier volume est une des productions les plus remarquables et les moins connues d'une littérature dont l'existence était, il y a un demi-siècle, à peine soupçonnée en Europe. Il appartient, pour le fond comme pour la forme, à un ensemble d'ouvrages dont on ne possède encore que des fragments, dont on ignore l'origine et l'histoire, et dont la langue n'est comprise que d'un petit nombre d'érudits. Pour qu'un livre de ce genre pût être apprécié par le public français à sa juste valeur, il faudrait l'entourer de tous les éclaircissements faits pour le rendre parfaitement intelligible; il faudrait marquer la place qu'il occupe dans l'histoire littéraire du pays auquel il appartient, en indiquant les rapports qu'il offre avec les productions qu'il a précédées comme avec celles qu'il a suivies. Je n'ai pas besoin de dire que, dans l'état actuel de nos connaissances, un pareil travail est plus facile à concevoir qu'à exécuter, car ce qui manque à la critique du Bhâgavata Purâna n'existe encore pour celle d'aucun autre ouvrage indien. Quelques rapides progrès qu'ait faits de nos jours la connaissance de l'Inde ancienne, personne ne sera surpris que des études qui ne datent

▲

guère que de quarante années n'aient pas encore dissipé les ténèbres qui enveloppent l'histoire d'une nation dont aucune bibliothèque européenne ne possède, peut-être, d'une manière complète les monuments littéraires. C'est déjà un résultat d'une grande importance, que quelques hommes se soient rendus assez maîtres de la langue savante des Brâhmanes, pour être en état de lire et de traduire les ouvrages dont cette langue nous a conservé le dépôt; car l'Europe est, grâce à leurs efforts, en possession d'un instrument d'une valeur inappréciable, du seul dont la critique puisse et doive se servir pour pénétrer dans l'histoire de l'Inde qui nous est restée cachée pendant tant de siècles.

On ne s'étonnera donc pas, je l'espère, si je m'abstiens en ce moment d'entrer dans l'examen des questions très-nombreuses et très-difficiles auxquelles donne lieu le poëme mythologique et philosophique dont j'ai entrepris la traduction : ce serait employer peu utilement pour les lettres orientales et pour le public le temps qu'on doit à la traduction des textes sanscrits, que de le consacrer à des discussions dont on n'a pas tous les éléments et à des spéculations dont on connaît mal les objets. L'époque des dissertations et des mémoires n'est pas encore venue pour l'Inde, ou plutôt elle est déjà passée, et les travaux des Colebrooke et des Wilson, des Schlegel et des Lassen ont fermé pour longtemps la carrière qu'avait ouverte avec tant d'éclat le talent de Sir W. Jones. Nous qui venons après ces grands maîtres, nous devons savoir profiter de leurs leçons; et en conservant avec reconnaissance et admiration la mémoire de l'homme célèbre qui, dans ses brillantes esquisses, a touché avec une hardiesse si heureuse à toutes les questions indiennes, nous devons ne pas oublier que le seul moyen de résoudre un jour ces questions avec certitude, c'est de ne pas les traiter prématurément;

nous devons savoir qu'il faut auparavant, comme il avait lui-même commencé de le faire dans ses belles traductions de *Manu*, de la *Çakuntalâ* et du *Gîtagôvinda*, demander aux textes mêmes les connaissances positives sans lesquelles la critique manque à la fois de base et d'objet.

Je ne prétends pas cependant me soustraire aux obligations qui sont imposées à celui qui traduit une composition encore aussi peu connue que le *Bhâgavata*, ni me dispenser de donner au lecteur les détails qu'il a le droit de demander sur la nature et la destination de l'ouvrage dont je lui offre les trois premiers livres; c'est même parce que je comprends l'importance de ces obligations, que je remets le soin de les remplir à une époque où j'ai l'espérance de pouvoir le faire moins imparfaitement. Si le temps et ma santé me permettent de terminer cette traduction, je la ferai suivre d'un volume exclusivement consacré aux éclaircissements dont elle a besoin. Ces éclaircissements se composeront de notes destinées à l'explication du texte, et formant un commentaire perpétuel. Ces notes, que j'ai rédigées pour la plus grande partie en même temps que je composais la traduction, s'augmenteront encore, sans aucun doute, des renseignements que ne peut manquer de me fournir le progrès toujours croissant des études indiennes. Elles seront précédées de plusieurs dissertations, dans lesquelles j'examinerai les diverses questions de critique auxquelles peut donner lieu une composition de cette étendue. Ainsi, après avoir décrit et apprécié les manuscrits qui servent de base à mon édition, après avoir examiné le texte sous le rapport de la langue et du style, et traité des mètres divers que l'auteur a employés dans son poëme, je ferai de ce poëme une analyse détaillée, qui mettra clairement au jour le système de l'auteur et permettra de distinguer, d'une manière

presque certaine, ce qui lui appartient en propre d'avec ce qu'il a puisé dans la tradition ou dans d'autres livres. Il résultera de cette analyse, qu'une main unique a présidé à l'arrangement des diverses parties dont se compose notre poëme; mais que l'auteur, tout en distribuant à sa manière les matériaux qu'il avait à sa disposition, tout en les liant entre eux par des additions qui lui sont propres, en a cependant respecté le fonds avec une assez grande fidélité. Les divers éléments que l'analyse dont je parle aura fait ressortir, deviendront ensuite à leur tour l'objet d'un examen spécial et approfondi. Réunis sous trois chefs principaux, la mythologie, la philosophie et l'histoire traditionnelle et légendaire, ils seront comparés aux données de même nature que renferment d'autres ouvrages sanscrits, tels que les Védas, le Mahâbhârata, le Râmâyana et quelques-uns des Purânas. Les résultats de cette comparaison, en démontrant la postériorité du Bhâgavata à l'égard des trois grands recueils que je viens de citer, apporteront une confirmation nouvelle à l'opinion de Colebrooke, qui regarde cet ouvrage comme assez moderne, et fourniront la preuve de quelques-unes des assertions que je ne puis exposer ici qu'en termes généraux. La recherche, et quelquefois même l'exagération qu'on remarque dans le style des parties du poëme que je rapporterai exclusivement, comme je l'indiquais tout à l'heure, à l'auteur du Bhâgavata, seront signalées comme des présomptions en faveur de l'hypothèse que c'est à un écrivain, maître de toutes les richesses de la poésie indienne, qu'en est due la composition. Enfin il résultera de l'ensemble de ces recherches, que le Bhâgavata est venu après les grandes compositions de la littérature brâhmanique, dont il résume en mythologie, en philosophie et en histoire les traits les plus frappants et les plus caractéristiques, réunissant dans une sorte d'unité

PRÉFACE.

v

encyclopédique, des éléments aussi dissemblables et d'époques aussi diverses que les idées primitives de la cosmogonie des Upanichads, et les développements, en apparence beaucoup plus modernes, de la mythologie des Purânas; que le système rigoureusement unitaire de la philosophie védique, et les conceptions du Sâmkhya, où commence à paraître une espèce de dualité; que les listes des vieilles dynasties du Mahâbhârata et du Râmâyana, et celles des Râdjas qui descendent jusqu'à des temps plus rapprochés de nous; enfin que la rude simplicité et la grandeur du style des Vêdas, la noblesse héroïque des épopées guerrières, et la richesse inépuisable de la poésie moderne, ce fruit brillant d'une imagination fécondée par la longue culture des siècles, et incessamment réchauffée par le spectacle d'une nature vigoureuse et gigantesque.

Dans ces dissertations comme dans les notes qui leur auront servi de base, je ferai usage des ressources que fournit la philologie à la critique; et, sans oser concevoir l'espérance d'apprendre quelque chose de nouveau aux savants qui ont étudié l'Inde d'une manière spéciale, je ferai en sorte qu'ils n'y trouvent que ce qu'ils auraient du plaisir à se rappeler. Une connaissance plus intime des Vêdas, dont j'espère consulter plus tard un manuscrit, la publication du Vâichnava Purâna à laquelle M. Wilson travaille en ce moment à Londres, celle des Upanichads promise par M. Poley, et d'autres ouvrages que l'avenir fera naître, me rendront certainement plus facile une tâche à laquelle je me dévouerai avec ardeur, aussitôt que j'aurai rassemblé les matériaux qui me manquent en ce moment pour l'entreprendre.

Aujourd'hui je dois me borner à répondre en général aux premières questions que se fera tout lecteur français, à la seule vue du titre de cet ouvrage. Je dois dire ce que c'est qu'un

Purâna, et parmi les Purânas, ce que c'est que le Bhâgavata; je dois indiquer à qui dans l'Inde on attribue la rédaction de cet ouvrage, et quelles sont les raisons qu'on a d'adopter ou de contester l'opinion la plus universellement admise. Enfin il faut que j'expose sommairement la nature et l'étendue des secours que j'ai eus à ma disposition dans le cours de mon travail. Si pour répondre à ces diverses questions, j'entre dans des détails qui paraîtront vulgaires aux savants qui, depuis le commencement de notre siècle, s'occupent de la littérature indienne, je les prie de considérer que je dois, au début de cette entreprise, m'adresser d'abord à la partie du public, qui n'est pas encore familiarisée avec le vaste sujet de leurs constantes études. La seule chose que je puisse offrir en ce moment aux indianistes, c'est le texte même du Bhâgavata, à la correction et à l'interprétation duquel j'ose dire que j'ai apporté tout le soin dont j'étais capable.

Les livres nommés dans l'Inde *Purânas* composent un ensemble de dix-huit ouvrages, dont les titres sont en général formés du nom d'une divinité, soit que cette divinité passe pour avoir promulgué l'ouvrage qui porte son nom, soit qu'elle y paraisse comme l'objet d'un culte spécial et exclusif. Le Brâhma Purâna, par exemple, est nommé ainsi parce que c'est, dit-on, Brahmâ qui l'a révélé au sage Maritchi, tandis que le Bhâgavata tire son nom de Bhagavat, à la louange duquel il est consacré⁽¹⁾. Ces li-

¹ C'est seulement lorsqu'on aura lu les Purânas en entier et avec critique, que l'on pourra espérer de découvrir les raisons qui ont fait assigner à chacun de ces livres les noms qu'ils portent maintenant. Deux de ces Purânas, le *Mâtsya* et l'*Âgnéya*, en énumérant comme font les autres les dix-huit Purânas, expliquent en outre le titre que porte chacun d'eux; mais quand

ces explications ne ressemblent pas à celle que j'ai rapportée touchant le Brâhma, d'après l'autorité du *Mâtsya*, elles sont tout à fait fabuleuses et quelquefois ridicules. (*Mâtsya Purâna*, ms. beng. n° xviii, fol. 67 v. sqq., et *Âgnéya Purâna*, manusc. beng. n° xiii, fol. 194 r. sqq.) J'ajouterai ici que dans l'analyse qu'il a donnée du Brâhma, M. Wilson a remarqué entre le

vres sont très-considérables, et il existe un texte répété dans plusieurs Purânas ⁽¹⁾ qui porte à quatre cent mille le total des stances dont se compose leur réunion, ce qui donne la masse énorme de seize cent mille vers ⁽²⁾. Écrits primitivement en sanscrit, ces volumineux ouvrages ont été depuis longtemps traduits dans la plupart des dialectes vulgaires de l'Inde, et ils sont encore aujourd'hui entre les mains des Hindous de tout rang, qui en font leur lecture habituelle. Un corps d'ouvrages aussi répandu a nécessairement exercé une puissante influence, et les savants les plus versés dans la littérature sanscrite s'accordent à considérer les diverses parties dont il se compose comme très-propres à faire connaître les goûts littéraires de la masse de la population indienne et la direction de ses idées.

On ignore jusqu'à présent les noms des auteurs auxquels sont dus les Purânas, ainsi que l'époque où ils ont commencé à se répandre. Les Hindous les regardent comme des livres inspirés, dont Vyâsa, le compilateur célèbre des Vêdas, est réputé le rédacteur. Mais cette opinion donne lieu à de grandes difficultés, et pour n'en citer qu'une seule, il n'est guère possible de croire

texte de ce Purâna et celui du Mâtsya un désaccord jusqu'à présent inexpliqué, en ce qui touche le nom du sage auquel ce livre aurait été révélé. Suivant le Mâtsya, ce serait comme je viens de le dire, Maritchi; tandis que suivant le texte du Brâhma, ce serait Dakcha. (*Essays on the Purânas*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain*, t. V, p. 65.)

¹ *Bhâgavata*, l. XII, ch. vii, st. 9; *Mâtsya Purâna*, ms. beng. n° xviii, fol. 67 v. et 69 r.; Râdhâkânta Dêva, *Çabdakalpadruma*, au mot *Purâna*, p. 2194, col. 1.

² Wilson, *Essays on the Purânas*, dans *Journ. of the As. Soc. of Great Britain*, t. V,

p. 61. L'addition du nombre des stances attribuées à chacun des Purânas par quelques-uns de ces livres, tels que le Bhâgavata, le Mâtsya et autres, est de quelques milliers au-dessous du chiffre de quatre cent mille stances. Je reviendrai plus bas sur les énumérations de ce genre que j'ai trouvées dans les manuscrits qui sont à ma disposition; j'ajouterai seulement ici que ce chiffre énorme n'a pas suffi à l'imagination de quelques sectaires qui, comme nous le verrons plus tard, ont inventé une collection divine de Purânas d'une étendue beaucoup plus considérable.

que le même homme, après avoir mis en ordre le corps déjà si considérable des Védas, et composé le Mahâbhârata, ait encore eu le temps d'écrire la masse des dix-huit ouvrages qui forment la collection purânique ⁽¹⁾. La question reste donc entière, et l'opinion des Hindous n'est peut-être, comme je le dirai plus bas, que l'expression du désir qu'ont eu les auteurs de ces livres d'assurer à leur œuvre une partie du respect qui s'attache à la collection sacrée des Védas.

Il est en ce moment impossible de préciser l'époque à laquelle chacun des Purânas a été mis au jour; cependant les nombreux extraits que M. Vans Kennedy a déjà donnés de plusieurs de ces livres ⁽²⁾, les analyses un peu courtes, quoique substantielles, que M. Wilson a commencé d'en publier dans l'Inde et en Angleterre ⁽³⁾, et l'opinion de Colebrooke ⁽⁴⁾, concourent à nous présenter la collection actuelle des Purânas comme plus récente que le grand corps des anciennes compositions brâhmaniques comprises dans la compilation des Védas, dans les traités des jurisconsultes, dans les axiomes des philosophes et dans les recueils de traditions épiques. Je dis la collection actuelle, car je ne puis pas croire qu'à côté des hymnes et des prières des Védas, des rituels des familles brâhmaniques, des livres réglant les droits

¹ C'est, autant que je le puis croire, W. Jones et Colebrooke qui ont les premiers élevé des doutes sur l'exactitude de la tradition qui attribue à Vyâsa la rédaction des Purânas. Jones, dans la préface de sa traduction des Lois de Manu (Jones, *Works*, t. III, p. 56), exprime la conviction que les Purânas ne sont pas l'œuvre de Vyâsa, le compilateur des Védas; et Colebrooke, dans la préface de son *Digest of Hindoo Law*, p. xi, avance que les Purânas ont été composés par plusieurs au-

teurs, quoiqu'on les mette tous sous le nom de Vyâsa. (Conf. *Miscell. Essays*, tom. I, pag. 328.)

² *Research. into the nature of ancient and Hindoo Mythology*, p. 200 sqq. 204, 215 sqq. 224 sqq. 236, 240, 246, 253 sqq. 262 sqq. 271 sqq. 291 sqq. et ailleurs; voyez surtout les Appendices.

³ *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 81, 217, 431, 535; *Journ. of the Roy. As. Soc. of Great Britain*, t. V, p. 61 et 280.

⁴ *Miscell. Essays*, t. I, p. 11 et 111.

et les devoirs des diverses classes de la société, de l'enseignement des philosophes, et des traditions de la caste guerrière, il n'ait pas existé de très-bonne heure des recueils contenant l'histoire des Dieux et des héros, ainsi que celle des anciens sages et des hommes qui avaient saintement vécu, et mérité les récompenses assurées à la pratique des devoirs qu'avaient recommandés les fondateurs de la société indienne. Dans l'état où nous les possédons aujourd'hui, les Purânas nous offrent, entre autres sujets, le développement d'un certain nombre de légendes mythologiques auxquelles, ainsi que l'a fait remarquer Colebrooke, les Vêdas font déjà de fréquentes allusions ⁽¹⁾. Ils sont donc, au moins pour cette partie, contemporains, quant au fond, des fragments védiques qu'ils reproduisent; et, sous ce rapport, je crois que M. Vans Kennedy a eu raison d'insister avec force sur la conséquence qui résulte de cet accord des Purânas avec les Vêdas, en faveur de l'authenticité et de l'antiquité d'une bonne partie des matériaux qui entrent dans la composition des Purânas actuels ⁽²⁾.

Cette assertion qui ne repose encore que sur le petit nombre de points de comparaison qu'il a été jusqu'à présent possible d'établir entre les Purânas et les Vêdas, peut cependant s'autoriser du témoignage de la tradition indienne, et de celui des commentateurs les plus estimés, qui nous montrent le titre de *Purâna* dans des textes d'une antiquité incontestable. Un auteur fort célèbre, Sâyaṇa Âtchârya, qui était, vers 1334, ministre et direc-

¹ Il suffit de citer le nom de *Vritrahan* (le meurtrier de *Vritra*) donné à Indra; l'allusion aux trois pas de *Vichnu*, développée dans le mythe du *Vâmana Avatâra*; le nom de *Varâha*, qui rappelle le *Varâha Avatâra*, etc. (Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 28 et la note; p. 31, note; p. 75, 138 et 151.) Ces noms, et notamment ce-

lui de *Vritrahan*, qu'on rencontre à chaque instant dans les hymnes des Vêdas, font supposer que les légendes qui les expliquent étaient vulgaires à l'époque déjà ancienne de la rédaction de ces hymnes.

² *Researches into the nature of ancient and Hindoo Mythology*, pag. 189, 364 et 365.

teur spirituel de Virabukka, roi de Vidjayanagara, et auquel on doit des travaux considérables sur la littérature sanscrite, cite dans ses prolégomènes sur le Rîgvêda un texte ancien, où les Purânas sont nominativement indiqués. L'importance de ce passage, dans la question qui nous occupe, est assez grande pour que je croie nécessaire de le rapporter textuellement, et de l'accompagner d'une traduction littérale. Il se trouve à la suite d'une discussion où Sâyaṇa, s'appuyant sur l'autorité de Djâimini, le fondateur de la philosophie interprétative connue sous le nom de *Mîmâṃsâ*, prouve que les Brâhmaṇas, ou appendices légendaires et théologiques placés à la suite des Vêdas, font réellement partie de ces livres, qui se trouvent ainsi formés de deux sections, les Mantras, ou prières et hymnes, et les Brâhmaṇas, ou discussions sur la nature de Brahma. Voici le texte même :

ननु ब्रह्मयज्ञप्रकरणे मन्त्रब्राह्मणव्यतिरिक्ता इतिहासादयो भागा आम्नायन्ते ॥ यद्ब्राह्मणानीतिहासपुराणानि कल्याणं मया नाराशंसीरिति ॥ मेवं । विप्रपरिव्राजकन्यायेन ब्राह्मणाद्यवान्तरभेदानामेवेतिहासादीनां पृथग्भिधानात् ॥ देवासुराः संयता आसन्नित्याद्य इतिहासाः ॥ इदं वा अग्रे नैव किञ्चिदासीदित्यादिकं जगतः प्रागवस्थामुपक्रम्य सर्गप्रतिपादकं वाक्यजातं पुराणं ॥

Mais, dira-t-on, dans la section intitulée *le Sacrifice de Brahmâ*, le texte de la révélation donne comme des portions [du Vêda], des livres tels que les Itihâsas et autres, qui sont distingués des Mantras et des Brâhmaṇas, et cela dans le passage suivant : « Lorsque tu as promulgué, ô Dieu revêtu d'une forme humaine, les Brâhmaṇas, les Itihâsas et les Purânas, les rituels et les stances. » Cette objection n'est pas fondée, car en vertu du raisonnement qui veut que quand on nomme les deux ordres des Brâhmanes et des mendiants, [le second soit considéré comme contenu dans le premier,] on n'énumère ici à part les Itihâsas et les autres livres, que comme

des espèces comprises dans la catégorie des Brâhmanas et autres [parties du Vêda]. Ainsi c'est un Itihâsa que le texte suivant [qui fait partie d'un Brâhmana] : « Les Dévas et les Asuras étaient en guerre les uns contre les autres. » De même le texte [également emprunté à un Brâhmana], qui débute ainsi : « Certainement cet univers n'existait pas au commencement ; » ce texte, parce qu'il part de l'état primitif du monde, est un Purâna, c'est-à-dire un livre destiné à faire connaître la création ⁽¹⁾.

A côté de ce passage qui nous montre le nom de *Purâna*, rapporté dans le Vêda, il faut en citer un autre du Tchhândôgya Upanichad, qui contient de curieux renseignements sur les diverses branches des connaissances brâhmaniques, et qui cite expressément les Itihâsas et les Purânas, en les plaçant immédiatement après les quatre Vêdas, avec le titre de cinquième Vêda, comme nous verrons que le fait aussi notre Bhâgavata. Le Tchhândôgya n'est vraisemblablement pas le plus ancien des Upanichads ⁽²⁾; cependant il peut passer, quant au style et quant aux idées, pour une des compositions de ce genre qui se rapprochent le plus de l'âge védique. Voici, au reste, le passage même :

अधीहि भगव इति होपससाद् सनत्कुमारं नारदस्तं होवाच यद्वेत्य तेन
मोपसीद् ततस्त ऊर्ध्वं वक्ष्यामीति । स होवाच ऋग्वेदं भगवो ऽध्वेमि यजुर्वेदं
सामवेदमाथवणं चतुर्थं इतिहासपुराणं पञ्चमं ॥

« Lis [pour moi, maître] vénérable! » c'est ainsi que Nârada se présenta devant Sanatkumâra. Celui-ci lui répondit : Aborde-moi avec ce que tu sais; je te dirai ce qui est au delà. Nârada répondit : J'ai lu, maître vénérable, le Rîgvêda, le Yadjurvêda, le Sâmavêda, le recueil d'Atharvan qui est le quatrième [Vêda], et la collection des Itihâsas et des Purânas qui forment le cinquième ⁽³⁾.

¹ *Vêdârthaprakâsa*, p. 26, ms. de la Bibl. du Roi; p. 19, fin. de mon manuscrit.

² Voyez, à ce sujet, les remarques de

Fr. Windischmann, *Sancara*, p. 62 et 63.

³ Le texte de ce morceau, traduit déjà par Colebrooke (*Miscell. Essays*, tom. I.

Le même Upanichad cite encore l'expression de इतिहासपुराणं « la collection des Itihâsas et des Purânas, » dans un passage également reproduit par Fr. Windischmann ⁽¹⁾. Enfin dans un dialogue entre Mâitréyî et Yâdjñavalkya, qui fait partie du Vrihadâra-nyaka, le plus considérable des Upanichads du Yadjurvêda, je trouve encore le nom de *Purâna*, cité comme il l'est dans les passages précédents du Tchhândôgya. Voici le texte même dont je parle : je le traduis d'après Colebrooke :

यथाद्रैधाग्रेभ्याहृितात् पृथग्धूमा विनिश्चरन्त्येवं वा अग्ने अस्य मरुतो भूतस्य
निश्चसितमेतच्चद्वेदो यजुर्वेदः सामवेदो ऽथर्वाङ्गिरस इतिहासः पुराणं विद्या
उपनिषदः ॥

De même que d'un feu allumé avec du bois humide, sort séparément de la fumée [ainsi que d'autres substances], de même de ce grand Être sortirent, comme son souffle, le Rîgvêda, le Yadjurvêda, le Sâmavêda, le recueil d'Atarvan et d'Âggiras, l'Itihâsa, le Purâna, les sciences, les Upanichads ⁽²⁾, etc.

Les autorités que je vais citer après ces trois témoignages, ne remontent sans doute pas à une aussi haute antiquité; mais elles n'en sont pas moins encore très-respectables, et elles servent d'ailleurs à établir l'unanimité de la tradition brâhmanique, en ce qui touche à l'ancienneté des textes nommés *Purânas* ou antiquités cosmogoniques, et au rapport de ces textes avec les Itihâsas

p. 12), a été publié par Fr. Windischmann (*Sancara*, p. 56); j'en dois une nouvelle collation à la complaisance de M. le baron d'Eckstein, qui a bien voulu me communiquer la copie du Tchhândôgya que M. Poley a faite pour lui à Londres. Je n'ai donné, de ce fragment curieux qui fait partie du neuvième Prapâtaka ou chapitre du Tchhândôgya, que ce qui se rapporte à l'objet

particulier de la discussion présente. On en trouvera la suite dans Colebrooke à l'endroit cité, et dans Anquetil du Perron, *Oupnek'hat*, t. I, p. 65 sqq.

¹ *Sancara*, p. 56.

² C'est encore à M. d'Eckstein que je dois ce texte dont Colebrooke n'avait donné que la traduction. (*Miscell. Essays*, tom. I, pag. 67.)

ou récits traditionnels. C'est ainsi que le seul passage de Manu où se rencontre le nom de *Purâna*, nous le montre placé immédiatement après celui d'*Itihâsa* ⁽¹⁾, comme le donnent le Bhâgavata et d'autres ouvrages ⁽²⁾.

Un poëme qui, de même que le recueil de Manu, peut prétendre à une haute antiquité, le Râmâyana, cite également les Purânas, dans un passage tout à fait caractéristique, et qui ne permet pas de douter que ce terme n'ait désigné, selon l'auteur du Râmâyana, les légendes anciennes qui sont réunies sous le titre général de *Purâna*. Dans ce passage, l'écuyer et le Barde royal est représenté remplissant la seconde de ses fonctions, et se rendant le matin au palais de Daçaratha pour le réveiller. Le poëte alors le caractérise par l'épithète de *Purânavit*, que les éditeurs de Sérampour ont traduite par *versed in ancient records* ⁽³⁾, et M. de Schlegel par *veteris memoriæ gnarus* ⁽⁴⁾. Je regarde ces traductions comme parfaitement exactes, et je ne veux pas tirer de la présence d'une épithète comme celle de *Purânavit*, la conséquence que le mot de *Purâna* désigne les ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous ce titre. Mais je me crois en droit d'en conclure qu'il existait au temps du Râmâyana des traditions que l'on appelait anciennes, et que la connaissance de ces traditions était l'apanage de la caste des écuyers. Cette conclusion acquerra aux yeux du lecteur un très-haut degré de vraisemblance, quand j'aurai montré, comme j'essayerai bientôt de le

¹ *Manusâhita*, l. III, st. 232.

² *Bhâgavata*, l. I, ch. 17, st. 20 et 23; l. III, ch. XII, st. 39; *Vâichâna Purâna*, ms. beng. n° XII, fol. 1, l. 3; *Vâyavya Purâna*, ms. bengali n° IX, fol. 2 r. l. 6; fol. 7 r. l. 3. La place que le mot d'*Itihâsa* occupe constamment avant celui de *Purâna*, du

moins dans les textes qui me sont connus, n'est sans doute pas indifférente, et elle indique peut-être que le premier est plus ancien ou plus révééré que le second.

³ *Râmâyana*, t. II, p. 156; ed. Séramp.

⁴ *Râmâyana*, t. I, p. 351, texte; et t. I, p. 290, trad. lat.; ed. Schlegel.

faire, que cette caste a joué un rôle important dans l'histoire de la transmission des Purânas ⁽¹⁾.

Le compilateur du Mahâbhârata, ce vaste et précieux recueil des traditions épiques de l'Inde ancienne, cite à chaque instant le nom de *Purâna*, surtout au commencement du premier livre, dont la rédaction encore vague et confuse, porte la trace des efforts faits par les Brâhmanes pour recueillir et lier entre elles les histoires héroïques et religieuses des premiers temps. Les termes d'*Itihâsa* et de *Purâna* s'y rencontrent non-seulement placés l'un auprès de l'autre, ainsi que dans les passages précités des Vêdas et de Manu, mais encore employés comme synonymes; et le Mahâbhârata lui-même qui paraît, dans l'introduction qui en forme le préambule, avec son titre spécial d'*Itihâsa*, y reçoit

¹ Dans un autre passage, l'écuyer royal raconte à son maître la légende de Rîchya-çrîṅga, qu'il a entendue autrefois dans une assemblée de Brâhmanes. D'après la rédaction des éditeurs de Sérampour, cette légende aurait fait partie d'un Purâna, ou, comme dit la traduction anglaise, d'une ancienne chronique. (Voy. *Râmâyana*, t. I, pag. 117, edit. Séramp.) Mais comme la leçon n'est pas la même dans la rédaction de M. de Schlegel, et que l'on peut à la rigueur traduire ऋतं par *olim*, comme a fait cet habile indianiste (*Râmâyana*, t. I, p. 34, trad. lat.), je ne veux pas insister sur la présence de ce mot, et en conclure qu'il est ici question d'un Purâna proprement dit. Du reste, quelque opinion que l'on se fasse sur ce texte, dans lequel j'aimerais mieux croire, pour ma part, qu'il s'agit de ce qu'on peut nommer d'une manière générique le *Purâna* (comme on dit le *Vêda*), c'est-à-dire la collection des anciennes légendes, je suis toujours autorisé

à le regarder comme un de ceux qui prouvent que les écuyers remplissaient auprès des Kchattriyas les fonctions de Bardes, ce qui résulte également du rôle que, dans le Mahâbhârata, Saṁdjaya joue auprès de Dhritarâchtra. Si l'on s'en rapportait uniquement à la traduction de Sérampour, on pourrait croire que le nom de *Purâna* se trouve encore au liv. II, sect. 50, t. III, p. 80, car on y lit ces mots : « the purified Poo-
ranicks, » et, en note, ce dernier terme est expliqué ainsi : « those who repeat the Poorânas. » Le nom de *Purâna* n'est cependant pas cité dans le texte; mais il y est question des Sûtas ou Bardes, et l'indication de la fonction qui leur appartient en propre, celle de réciter les Purânas, est vraisemblablement empruntée à un commentateur. Elle n'en est pas moins curieuse, en ce qu'elle montre combien est générale l'opinion dont je parlerai tout à l'heure, que c'est à la caste des Bardes qu'est due primitivement la transmission des Purânas.

aussi le nom de *Purāṇa* ⁽¹⁾. De même que dans le Rāmāyaṇa, c'est à un Barde qu'est attribuée la connaissance de ce grand recueil des choses anciennes; et à l'épithète de *Purāṇavit*, dont fait usage le premier de ces poèmes, répond, dans le second, celle de *Pāurāṇika* « le narrateur des Purāṇas » ⁽²⁾.

Après les ouvrages dont je viens de parler, l'autorité la plus respectable qui cite le nom de *Purāṇa* est le texte du législateur Yādājñavalkya, auquel on attribue un recueil de lois qui jouit d'une célébrité presque égale à celle du Dharmasāstra de Manu. On sait que Yādājñavalkya est un ancien sage qui passe pour avoir exercé une grande influence sur la classification et l'enseignement du second des Védas, le Yadjus ⁽³⁾. M. Wilson n'accorde aucun crédit aux fables auxquelles son nom est mêlé, et qui le reculent dans une antiquité toute mythologique; il pense cependant que le recueil de lois qui porte son nom ne peut être moderne, parce qu'on en rencontre déjà quelques passages dans des inscriptions datées du x^e et du xi^e siècle de notre ère; or pour que ce recueil fût cité ainsi sur des monuments publics, il fallait qu'il eût une grande popularité, et qu'il fût déjà dans les mains des Brāhmanes depuis plusieurs siècles ⁽⁴⁾. Je remarquerai, d'autre part, que le préambule du recueil de Yādājñavalkya paraît imité de celui de Manu, auquel je serais tenté de supposer qu'il est postérieur. Quoi qu'il en soit, Yādājñavalkya, au commencement de son premier livre, énumère ainsi les sources auxquelles on peut puiser la connaissance de la loi :

पुराणन्यायमीमांसाधर्मशास्त्राङ्गमिश्रिताः ।

वेदाः स्थानानि विद्यानां धर्मस्य च चतुर्दश ॥

¹ *Mahābhārata*, pag. 2, st. 17 et 19; p. 3, st. 54; p. 84, st. 2298 et 2299.

² *Mahābh.* p. 1, st. 1; p. 31, st. 851.

³ Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 15.

⁴ *Journ. of the Asiat. Society of Bengal*, t. I, p. 84.

Les Védas et les Purâṇas, le Nyâya, la Mīmāṃsâ, le Dharmaçâstra et les [six] Aḡgas sont les quatorze sources des sciences et de la loi ⁽¹⁾.

Dans ce texte de Yâdjñavalkya, comme dans les passages des Védas, de Manu, du Râmâyana et du Mahâbhârata que j'ai rapportés plus haut, le nom de *Purâṇa* ne paraît qu'avec une acception générale et indéterminée. C'est un terme qui désigne collectivement les Antiquités, et dont il n'est fait application, autant que je sache, à aucun des dix-huit Purâṇas que nous possédons aujourd'hui. Il faut descendre jusqu'au temps des lexicographes et des commentateurs pour trouver l'indication positive des titres que portent actuellement ces ouvrages. Et d'abord Amara, dans son célèbre Vocabulaire de la langue sanscrite, cite le nom de *Purâṇa*, en l'accompagnant d'une définition sur laquelle je reviendrai tout à l'heure ⁽²⁾. Il est bon seulement de remarquer ici que cette définition est assez généralement admise pour qu'on ait pu en faire un véritable synonyme du mot de *Purâṇa*, et qu'elle ait pris place comme telle dans le dictionnaire de Râdhâkânta Dêva et dans celui de M. Wilson ⁽³⁾. Un commentateur célèbre, Kullûka Bhaṭṭa, expliquant le passage de Manu qui parle des Purâṇas, s'exprime ainsi : « Le Brâhma Purâṇa et les autres ⁽⁴⁾. » Vidjñânêçvara, l'auteur de la *Mitâkcharâ* ou du com-

¹ Vidjñânêçvara, *Mitâkcharâ*, fol. 1 v. ligne 5. Cette énumération des quatorze sources de la loi se trouve presque dans les mêmes termes au livre troisième du *Vâichṇava*, qui s'exprime ainsi : « Les [six] Aḡgas, les quatre Védas, la Mīmāṃsâ, le développement du Nyâya, le Purâṇa et le Livre des devoirs, forment, qu'on le sache, le nombre de quatorze. » (Voyez ms. bengali n° XII, fol. 146 r. lig. 3.) Cette énumération est sans doute classique dans l'Inde, car on la retrouve dans un Mémoire

d'Ellis sur les livres de loi qui font autorité pour les Brâhmanes du sud de la presqu'île. Il est vrai qu'Ellis paraît l'avoir empruntée à Yâdjñavalkya. (Voyez *On the Law Books of the Hindus*, dans *Transact. of the Lit. Soc. of Madras*, t. I, p. 3 sqq.)

² *Amarakôcha*, p. 33, st. 6; ed. Colebr.

³ *Çabdakalpadrâma*, au mot *Pañchala-kchaṇa*, p. 1828, col. 1; *Sanscrit Diction.* au même mot.

⁴ Kullûka, sur la *Manusâhita*, liv. III, st. 232.

mentaire sur le texte de Yâdjñavalkya, explique le mot *Purâna* de la même manière, en disant : « Le Brâhma et les autres ⁽¹⁾. » Un scoliaste non moins estimé, Sâyaṇa Âtchârya, cite également les Purânas, et s'exprime ainsi, dans ses prolégomènes sur le Rîgvêda : उपनिषदुक्ताश्च सृष्टिस्थितिलयादयो ब्राह्मपात्रवेत्तवादिपुराणेषु स्पष्टीकृताः, passage qui signifie littéralement : « La création, la « conservation, la destruction [de l'univers], et les autres sujets « dont il est parlé dans les Upanichads, sont développés dans les « Purânas, tels que le Brâhma, le Pâdma, le Vâichṇava et les « autres ⁽²⁾. »

J'omets ici à dessein la définition classique d'un Purâna que donne ensuite Sâyaṇa, parce que je vais l'examiner bientôt en détail; je me contente seulement d'observer qu'aux yeux de cet auteur, le nom de *Purâna* désignait des ouvrages assez connus pour qu'il se contentât d'en énumérer quelques-uns. La liste de ces Purânas, qui sont sans aucun doute ceux que nous possédons aujourd'hui, commençait selon Sâyaṇa, comme selon Kullûka et Vidjñânêçvara, par le Brâhma ⁽³⁾ : nous pouvons conclure de là que cette liste était la même que celle qui nous a

¹ Vidjñânêçvara, sur Yâdjñavalkya, fol. 1 v. l. 6. On ignore jusqu'à présent l'âge de Vidjñânêçvara, qui passe pour avoir appartenu à un ordre d'ascètes fondé par Çamîkara Âtchârya, ce que me paraît confirmer le nom qu'il porte. Colebrooke remarque qu'il n'est pas possible de faire descendre ce savant jurisconsulte plus bas que 1375, époque où a été rédigé le premier commentaire de sa *Mitâkcharâ*; mais tout porte à croire qu'il est antérieur à la date de ce commentaire. Colebrooke pense que Vidjñânêçvara ne doit pas avoir plus de mille ans d'antiquité ni moins de cinq cents. *Two treatises on the law of inherit.* préf. p. xi.)

² *Vêdârthaprakâça*, p. 46, init. du ms. de la Bibliothèque du Roi; p. 36 et 37 de mon manuscrit.

³ M. Wilson (*Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.* t. V, p. 65), nous apprend que Bâlabhârta, dans son Commentaire sur la *Mitâkcharâ*, appelle le Brâhma *Âdipurâna*, c'est-à-dire « le premier « Purâna. » Ce titre est également donné à ce Purâna par Kullûka, sur *Manu*, l. V, st. 66 et 72; cependant Kullûka cite aussi ce Purâna sous son titre le plus ordinaire de *Brâhma*, et cela l. I, st. 56. Le premier des *Upapurânas* se nomme aussi *Âdi*, ainsi que nous le verrons plus bas.

été conservée par d'autres Purânas, tels que le Vâichnava ⁽¹⁾, l'Âgnéya ⁽²⁾, le Vâyaviya ⁽³⁾, le Mâtsya ⁽⁴⁾, le Brahmavâivarta ⁽⁵⁾, le Kâurma ⁽⁶⁾ et notre Bhâgavata ⁽⁷⁾. Elle se distinguait donc de la liste du Dêvibhâgavata, qui commence par le Mâtsya ⁽⁸⁾, et de celle du Pâdma, ouvrage qui, selon son propre texte, est le premier des dix-huit Purânas ⁽⁹⁾.

Quoi qu'il en soit, et sans entrer ici dans une discussion pour laquelle nous ne possédons encore que des matériaux trop peu nombreux et qui n'ont pas été examinés par la critique, il est déjà permis de dire que si les titres des Purânas actuels ne se sont rencontrés jusqu'à présent que dans des commentateurs modernes et dans les Purânas eux-mêmes, le nom de *Purâna* n'en est pas moins antique dans l'Inde. On peut donc croire qu'il existait anciennement dans ce pays, sinon des recueils, du moins des récits destinés à conserver le souvenir des fables cosmogoniques, et l'histoire des Dieux, des héros et des sages. C'est ce qu'affirme positivement Colebrooke, quand il avance que les noms d'*Itihâsa* et de *Purâna* sont antérieurs à Vyâsa, le compilateur des Vêdas ⁽¹⁰⁾. Les textes où l'on trouve le second de ces noms le placent d'ordinaire, ainsi que

¹ *Vâichnava Purâna*, ms. beng. n° XII, fol. 145 v. l. 4; Râdhakânta Dêva, au mot *Purâna*, p. 2195, col. 1.

² *Âgnéya Purâna*, ms. beng. n° XIII, fol. 193 v. l. 4.

³ *Vâyaviya Purâna*, ms. beng. n° IX, fol. 3 r. l. 3.

⁴ *Mâtsya Purâna*, man. beng. n° XVIII, fol. 67 v. l. ult.

⁵ Râdhakânta Dêva, au mot *Purâna*, p. 2193, col. 1.

⁶ Wilson, *Mackenzie Collect.* t. I, p. 41.

⁷ *Bhâgavata*, l. XII, ch. VII, st. 23, et ch. XIII, st. 4 sqq.

⁸ Wilson, *Mackenzie Collect.* t. I, p. 48;

voyez encore le témoignage du Dêvibhâgavata lui-même, qui est invoqué au paragraphe 4 du troisième traité de critique sur le Bhâgavata, dont je donnerai la traduction ci-dessous, d'après un manuscrit de la Compagnie des Indes, p. LXXX.

⁹ Râdhakânta Dêva, au mot *Purâna*, p. 2194, col. 1; Wilson, *Essays on the Pur.* dans *Journ. of the Roy. As. Soc.* t. V, p. 65. M. Wilson remarque judicieusement que la prétention du Pâdma confirme plutôt qu'elle n'invalide l'autorité de la liste qui, dit-il, selon tous les témoignages, s'ouvre par le Brâhma.

¹⁰ *Miscell. Essays*, t. I, p. 11.

je le remarquais tout à l'heure, auprès du premier, c'est-à-dire des Itihâsas, avec lesquels les Purânas doivent avoir de nombreuses analogies. De même que les Itihâsas, ils sortent des Vêdas, ou plutôt des Brâhmanas, comme le dit Sâyaṇa, dans un texte déjà cité. Mais les Itihâsas, qui se rapportent plus ordinairement à des événements humains⁽¹⁾, devaient, sous la main d'hommes fortement inspirés du génie national, donner naissance aux grandes épopées populaires du Mahâbhârata et du Râmâyana, tandis que les Purânas, qui s'occupent davantage de l'origine du monde et de celle des Dieux, se sont rassemblés et probablement développés sous une forme presque encyclopédique où domine à peu près exclusivement la mythologie. Cette circonstance s'explique par la destination que l'on a donnée de bonne heure sans doute aux Purânas. C'est, en effet, une opinion généralement admise dans l'Inde, que ces ouvrages remplacent, pour les classes inférieures de la société, le Vêda, dont la lecture est réservée aux castes qui

¹ Dans le passage du commentaire de Sâyaṇa que j'ai cité en tête des trois fragments védiques où se trouvent les noms d'*Itihâsa* et de *Parâṇa*, on remarque l'indication d'un Itihâsa qui a un caractère tout mythologique, en ce qu'il se rapporte à la guerre des Dévas et des Asuras, qui forme le fonds des plus vieilles légendes conservées dans les Vêdas. Mais Sâyaṇa cite, dans une autre partie de son ouvrage, des exemples d'Itihâsas qui se rapprochent davantage du caractère que je crois pouvoir assigner à ces sortes de récits. Voici ses propres paroles : « Les histoires de Hariçtchandra, de Nâchikêtas et d'autres, qui sont racontées dans l'Âitaréya, le Tâittiriya, le Kâthaka et autres divisions du Vêda, histoires qui sont destinées à donner la connaissance

de Brahma et de la loi, sont développées dans divers volumes d'Itihâsas. » (*Vêdârthaprakâça*, p. 45 et 46, ms. de la Bibliothèque du Roi; p. 36 de mon ms.) Les Itihâsas sont si intimement rattachés aux Brâhmanas des Vêdas, qu'ils figurent dans la définition que les philosophes Mimâṃsakas donnent de ces Brâhmanas, quand ils les présentent par opposition aux Mantras, comme des préceptes et des règles au milieu desquels se trouvent relatées d'anciennes histoires, et que l'on reconnaît au fréquent emploi de la particule conjonctive *iti* ou *itiha* (voilà, voilà certes), de laquelle dérive le nom de *Itihâsa*. (Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 310; *Sanscr. Diet.* aux mots *Itiha* et *Itihâsa*.) C'est là l'étymologie véritable du mot *Itihâsa*, tradition.

ont reçu de l'investiture du cordon sacré une seconde naissance. On en dit même autant du Mahâbhârata, qui, malgré son caractère réellement épique, peut passer quelquefois pour un Purâna, et notre Bhâgavata nous donne à ce sujet des détails qu'il a manifestement empruntés à la tradition⁽¹⁾. Un commentateur que j'ai souvent cité, parce que la profonde connaissance de la littérature sanscrite dont il fait preuve, lui donne une grande autorité dans ces matières, Sâyaṇa, examinant quelles sont les classes de la société indienne qui ont droit à la lecture du Vêda, s'exprime comme il suit : « Les femmes et les Çûdras, quoiqu'ils aient aussi « besoin de la science, n'ont aucun droit sur le Vêda, parce qu'ils « sont privés de l'avantage de le lire, l'investiture du cordon sacré « n'ayant pas été faite pour eux; mais ils obtiennent la connais- « sance de Brahma, par le moyen des Purânas et des autres livres « de ce genre⁽²⁾. » Dans un autre passage, après avoir rappelé et commenté, comme je l'ai indiqué plus haut, le texte de Yâdjñavalkya, où sont cités les Purânas, il termine l'énumération des diverses sources où l'on peut puiser la connaissance du Vêda, par cette observation : « C'est ainsi que les Purânas et les autres « livres [indiqués par Yâdjñavalkya], parce qu'ils servent à faire « connaître le sens des Vêdas, sont à juste titre mis au nombre « des instruments de la science⁽³⁾. »

Ces remarques expliquent suffisamment la dénomination de cinquième Vêda, déjà anciennement assignée à l'ensemble des Purânas, dénomination reproduite par notre Bhâgavata et par le Pâdma⁽⁴⁾. Il fallait bien que les classes inférieures eussent, comme

¹ *Bhâgavata*, l. I, ch. iv, st. 25 et 29.

² *Vêdârthaprakâça*, p. 37 du manuscrit de la Bibliothèque du Roi; p. 29 de mon manuscrit.

³ *Vêdârthaprakâça*, p. 46 du ms. de la

Bibliothèque du Roi; pag. 37 de mon manuscrit.

⁴ *Bhâgavata*, l. I, ch. iv, st. 20; l. III, ch. xii, st. 39; *Pâdma Purâna*, cité par Râdhâkânta Dêva, au mot *Purâna*, p. 2194,

les classes supérieures, leurs livres sacrés, et il était naturel qu'on élevât presque au niveau des Védas des ouvrages qui en popularisaient en partie les doctrines religieuses et philosophiques. Voilà pourquoi, dans les Purânas ainsi que dans le Mahâbhârata, la théorie des devoirs religieux et les légendes mythologiques tiennent une si grande place. C'est encore pour cela que dans quelques-uns de ces livres, et notamment dans celui que je publie, des fragments entiers des Védas se trouvent incorporés. Nous verrons tout à l'heure les raisons qu'on a de croire que des sectes plus ou moins

col. 1. Les Purânas ne sont pas la seule classe de livres que l'on ait cherché à rattacher au corps vénérable des écritures védiques. Kullûka Bhaṭṭa, le commentateur de Manu, cite un texte de Hârîta, auteur d'un Dharmasâstra, qui s'exprime ainsi : अथतो धर्म व्याख्यास्यामः श्रुतिप्रमाणको धर्मः श्रुतिश्च द्विविधा वैदिकी तान्त्रिकी च • Nous expliquerons • ensuite ce que c'est que la loi. La loi a • pour autorité la révélation : or il y a deux • révélations; l'une est celle des Védas, • l'autre est celle des Tantras. • (Kullûka, sur Manu, liv. II, st. 1.) M. Wilson donne cette opinion comme étant celle de Kullûka lui-même; mais l'ensemble du passage ne permet pas de douter qu'elle ne soit de Hârîta, cité par Kullûka. On peut voir encore, dans le Mémoire de M. Wilson sur les sectes religieuses de l'Inde, un texte du Çivatantra dans lequel Çiva dit que les cinq corps des écritures sont sortis de ses cinq bouches (*Asiat. Res.* t. XVII, p. 216 et 217; conf. Taylor, *Orient. Hist. manusc.* t. I, p. 66, 67 note, et 124), et un autre texte du Kulârṇava, qui nomme le Tantra un cinquième Vêda. (*Ibid.* p. 223, note.) Le passage de Hârîta fait clairement voir dans quel sens il faut entendre de pareilles assertions. Cela veut dire que les sectateurs

de ces livres les croyaient révélés, comme le sont les Védas, dont toutes les sectes peuvent être, excepté celle des Bouddhistes, reconnaissent l'origine divine. Mais il ne faut pas conclure de ces assertions que Kriçṇa Vêdayâsa ait réellement fait, de la collection des traditions anciennes, un cinquième Vêda qu'il faudrait appeler *Purânavêda*, comme on dit *Rigvêda*. Colebrooke, dont le coup d'œil est toujours si sûr, a remarqué que quand l'étude des écritures sacrées était plus générale dans l'Inde, on nommait les Brâhmanes qui s'y livraient *Dvividin*, *Trividin*, *Tchaturvidin*, selon le nombre des Védas qu'ils avaient lus; mais qu'il ne paraît pas qu'aucune dénomination de ce genre ait été employée pour désigner un Brâhmane connaissant les traditions et les légendes considérées comme formant un cinquième Vêda (Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, pag. 13, note), et qu'ainsi on ne trouve pas le titre de *Pañchavidin*. Cela est si vrai, qu'on nomme *Pâurâṇika*, le lecteur d'un ou de plusieurs Purânas. Le titre de *Vêda* se trouve également assigné au Mahâbhârata, dont Vâïçampâyana nous donne cette définition curieuse : कर्मवेदः • le Vêda [œuvre] • de Kriçṇa. • (*Mahâbhârata*, st. 2300, t. I, p. 84.)

récentes ont influé sur le développement qu'a pris le corps des Purânas, et ont contribué à les multiplier. Mais la facilité avec laquelle ces livres se sont répandus dans toute l'Inde prouve que leur titre était consacré par la tradition; car l'autorité qu'ils ont reçue de ce titre leur aurait manqué s'il n'eût pas existé anciennement, sinon sur le même rang que les Védas, du moins assez près de ces livres, des Purânas ou d'antiques légendes qui en développaient les allusions concises, comme Sâyaṇa le dit positivement des Purânas actuels comparés aux Upanichads, et comme M. Vans Kennedy l'a conjecturé avec beaucoup de vraisemblance de l'analogie qu'offrent les Purânas avec les Védas sur des points auxquels il a, selon nous, toute raison d'attacher une grande importance ⁽¹⁾.

Les remarques auxquelles donne lieu la forme des Purânas et le nom du sage que l'on représente comme le narrateur du plus grand nombre de ces livres, viennent encore, ce me semble, à l'appui de cette conjecture. On sait que les Purânas, comme plusieurs des compositions religieuses et philosophiques des Brâhmanes, ont la forme d'un dialogue dans lequel interviennent d'un côté un sage auquel on attribue la connaissance des choses qui font le sujet du livre, et de l'autre des auditeurs qui, par leurs questions, l'invitent successivement à la leur communiquer. Cette forme, qui doit être très-ancienne, leur est commune avec le Mahâbhârata, qui se rapproche ainsi d'un Purâna plus que d'un poème proprement dit, comme le Râmâyana, où le dialogue, qui a disparu du corps de l'ouvrage, se trouve à peine indiqué dans l'introduction. Cette observation, qui paraît ne porter que sur un caractère purement extérieur, est, comme on le verra plus tard, de quelque intérêt. Elle peut d'ailleurs s'autoriser du té-

¹ *Research. into the nat. of anc. and Hindoo Mythol.* p. 189, 364 et 365.

moignage même des lexicographes et des critiques indiens, qui ont nettement distingué le Mahâbhârata du Râmâyana, en appelant le premier de ces ouvrages un *Itihâsa*, c'est-à-dire un récit de traditions anciennes, et le second un *Kāvya* ou un poëme. Ainsi le Brahmavâivarta Purâna, après avoir énuméré tous les livres de la classe à laquelle il appartient lui-même, et passant à la catégorie des recueils nommés *Upapurânas* ou Purânas secondaires, s'exprime ainsi :

एवं चोपपुराणानामष्टादश प्रकीर्तिताः ।

इतिहासो भारतं च वाल्मीकिं काव्यमेव च ॥

Et l'on compte de même dix-huit *Upapurânas*; puis vient l'*Itihâsa* nommé *Bhârata* et le poëme de Vâlmiki ⁽¹⁾.

Je n'ai pas à m'occuper en ce moment du terme d'*Upapurâna*, et il me suffit de dire qu'il désigne une classe de livres qui marche immédiatement après les Purânas dont elle reproduit le nombre, et qui paraît avoir été inventée pour être ajoutée à ces ouvrages, comme les *Upavêdas* le sont aux *Vêdas*. Ce qu'il importe de remarquer, c'est premièrement la valeur du nom d'*Itihâsa*, que Kullûka donne également au Mahâbhârata ⁽²⁾, et que Bharata, l'un des commentateurs les plus estimés de l'*Amarakôcha*, explique dans les termes suivants : व्यासादिप्रणीतभारतादियन्त्रः « c'est un livre « tel que le *Bhârata* ou autre, composé par Vyâsa ou par un autre « sage ⁽³⁾; » et secondement, celle du mot *Kāvya* que Râdhâkânta

¹ *Brahmavâivarta*, sect. De la naissance de *Kriçhna*, ch. cxxxii, cité par Râdhâkânta, au mot *Purâna*, pag. 2193, col. 2. Voyez Wilson, *Analys. of the Purân.* dans *Journ. of the Asiat. Society of Bengal*, t. I, p. 233.

² Kullûka, sur la *Manusâhita*, l. III, st. 232.

³ Bharata, sur l'*Amarakôcha*, cité par Râdhâkânta, au mot *Itihâsa*, pag. 296, col. 1.

Dêva, d'après le Sâhityadarpana, l'un des meilleurs traités de rhétorique, définit ainsi : *सयुक्तवाक्यं* « c'est un discours orné des [huit] sentiments [poétiques ⁽¹⁾]. » Or il est évident que le titre d'*Itihâsa*, dont j'ai indiqué plus haut le rapport avec celui de *Purâna*, s'applique très-exactement au Mahâbhârata; car cet ouvrage est un recueil de traditions de tout genre, faiblement unies par le lien flottant du dialogue, et au milieu desquelles se perd fréquemment le fil du récit principal. La dénomination de *Kāvya*, mot qui signifie *l'œuvre du Kavi* ou *du chanteur inspiré*, convient au contraire beaucoup mieux au Râmâyana, dans lequel on voit plus clairement l'action d'une pensée unique, dont il est aisé de suivre le grand et simple développement. Ce n'est pas ici le lieu d'insister longuement sur cette différence que révèle l'examen le plus rapide de ces deux beaux ouvrages. Je ne devais pas cependant négliger de remarquer que cette observation reçoit une valeur nouvelle de l'autorité des Brâhmanes eux-mêmes, qui avouent ainsi implicitement que le Mahâbhârata est un recueil de récits conservés par la tradition, et dont le chanteur n'est guère que le compilateur, tandis que le Râmâyana est une œuvre beaucoup plus originale, un véritable poème, dont la donnée, puisée également dans la tradition, est développée d'une manière plus libre par le travail du poète.

Le dialogue qui forme en quelque façon le cadre du Mahâbhârata, comme celui du Bhâgavata et de la plupart des Purânas dont j'ai été à même d'examiner les manuscrits, se passe entre les solitaires de la forêt de Nâimicha, située dans le nord de l'Inde, qui sont occupés à célébrer un grand sacrifice, et un savant illustre sur le nom duquel il semble, au premier coup d'œil, que les autorités précitées ne s'accordent pas. Dans le

¹ *Çabdakalpadrama*, au mot *Kāvya*, p. 566, col. 1.

Mahâbhârata, il a les deux noms d'*Ugraçravas* et de *Sâuti*; mais le dernier n'est qu'un nom patronymique qui signifie *le fils de Sûta*, et dans le fait, le Mahâbhârata donne encore à Ugraçravas le titre de *Sûtanandana*, qui n'est autre chose qu'un synonyme de *Sâuti*⁽¹⁾. En même temps ce sage est appelé *Lâumaharchaṇi*, fils de *Lômaharchaṇa*, et il est caractérisé par l'épithète de *chantre des Purâṇas*⁽²⁾. Mais dans le dialogue même, c'est-à-dire quand il s'agit d'indiquer le passage d'un interlocuteur à un autre, si c'est le narrateur du Mahâbhârata qui parle, le nom de *Sâuti* est préféré à celui de *Lâumaharchaṇi*; ce qui n'empêche pas qu'on ne trouve quelquefois *Sûta* au lieu de *Sâuti*, en d'autres termes, le père au lieu du fils, particularité sur laquelle je reviendrai bientôt⁽³⁾. De la comparaison des divers passages où ces noms se trouvent, il résulte que le nom propre du narrateur de ce grand ouvrage est *Ugraçravas*, et que son nom patronymique est *fils de Sûta et fils de Lômaharchaṇa*, d'où l'on pourrait déjà conjecturer que *Lômaharchaṇa* et *Sûta* sont un seul et même personnage, quand bien même le texte du Mahâbhârata ne l'affirmerait pas positivement comme il le fait, quand *Sâuti* dit que son père *Lômaharchaṇa*, le disciple de *Vyâsa*, était aussi nommé *Sûta*⁽⁴⁾.

Après le Mahâbhârata, il faut placer le Bhâgavata, non sous le point de vue chronologique, mais à cause de l'analogie que ce dernier ouvrage offre avec le premier, quant aux renseignements qu'il nous donne sur le narrateur des Purâṇas. Ce narrateur est,

¹ *Mahâbhârata*, t. I, p. 1, st. 1, 2, 7; p. 10, st. 270; p. 31, st. 851; p. 32, st. 874; p. 37, st. 1021; p. 56, st. 1546; p. 80, st. 2198.

² *Ibid.* t. I, p. 1, st. 1, 4, 8; p. 31, st. 851 et 853; p. 32, st. 863.

³ *Ibid.* t. I, p. 4, st. 93; p. 32, st. 866; p. 35, st. 939; p. 40, st. 1094; p. 42, st.

1144; p. 45, st. 1235; p. 57, st. 1566; p. 61, st. 1660; p. 64, st. 1747; p. 66, st. 1802 et 1813; p. 68, st. 1856; p. 73, st. 2004; p. 80, st. 2192. Ces citations, que je pourrais poursuivre plus loin, suffisent pour établir mon assertion.

⁴ *Mahâbhârata*, Âdiparvan, st. 1028. t. I, p. 38.

comme dans le Mahâbhârata, Ugraçravas, qui ne se trouve, il est vrai, nommé ainsi que très-rarement ⁽¹⁾, tandis que dans le cours du dialogue il reçoit le nom de Sûta, qu'il y garde presque toujours. Ce Sûta se présente comme le fils de Rômaharchaṇa ⁽²⁾, ou suivant une autre orthographe, Lômaharchaṇa. Ce dernier, à son tour, est rangé au nombre des disciples de Vyâsa, et il est dit qu'il a reçu de son maître la connaissance des Itihâsas et des Purâṇas ⁽³⁾. Ces renseignements s'accordent avec ceux que nous avons empruntés au Mahâbhârata, sauf le nom de Sâuti ou de fils de Sûta que donne ce livre au fils de Rômaharchaṇa. Mais dans les passages du Mahâbhârata où on lit Sûta au lieu de Sâuti, c'est exactement la donnée du Bhâgavata que nous retrouvons.

Ce que je viens de dire du Bhâgavata s'applique exactement au Pâdma Purâṇa, non pas que j'aie pu vérifier le fait par moi-même, puisque l'on ne possède à la Bibliothèque du Roi qu'une portion du Pâdma, mais parce que l'analyse qu'a faite M. Wilson de cet ouvrage nous apprend qu'il a été raconté aux solitaires de Nâimicha par le même sage que le Mahâbhârata et le Bhâgavata. Suivant cette analyse, c'est Lômaharchaṇa, le disciple de Vyâsa, qui envoie à Nâimichâranya son fils Ugraçravas, surnommé Sûta, pour y raconter les Purâṇas aux sages qui y sont rassemblés ⁽⁴⁾.

De ces trois noms, *Rômaharchaṇa*, *Ugraçravas* et *Sûta*, il n'en paraît plus que deux dans ceux des Purâṇas que j'ai pu consulter soit directement, dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, soit par extrait, dans les analyses de M. Wilson; et ils s'y présentent, ainsi que nous l'allons voir, sous des aspects assez divers. Le Kalki Purâṇa, qui dans le catalogue d'Hamilton est con-

¹ *Bhâgavata*, l. III, ch. xx, dist. 7.

² *Bhâgavata*, l. I, ch. iv, st. 22.

³ *Ibid.* l. I, ch. iv, st. 22.

⁴ *Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Roy. Asiat. Soc. of Great Britain*, tom. V, pag. 280.

fondu à tort avec le Kâlikâ, et que je ne trouve pas indiqué dans la liste des Purâṇas principaux, ni dans celle des Purâṇas secondaires, est raconté par Lâumaharchaṇi, surnommé *Sûta*, c'est-à-dire par le fils de Lômaharchaṇa ⁽¹⁾. Le Nârasimha Purâṇa, qui est, à proprement parler, un Upapurâṇa, renverse au contraire le rapport de ces deux noms dans la stance suivante :

आज्ञगाम मरुतेजाः सूतपुत्रो मरुमतिः ।

व्यासशिष्यः पुराणज्ञो रोमरुर्षणसंज्ञकः ॥

Alors vint le fils de *Sûta*, doué d'une grande splendeur et d'une grande intelligence, disciple de Vyâsa, connaissant les Purâṇas et nommé Rômaharchaṇa ⁽²⁾.

Dans le courant de cet ouvrage, dont Bharadvâdja est un interlocuteur, le nom de *Sûta* reparaît à peu près exclusivement; ce qui montre que Rômaharchaṇa se nomme aussi *Sûta*. Le Vrihannâradya, qui est également un Upapurâṇa, est raconté par Rômaharchaṇi ⁽³⁾, qui a aussi le nom de *Sûta*, et qui est donné comme disciple de Vyâsa et comme chantre des Purâṇas ⁽⁴⁾. Je pourrais ne pas parler ici du Vâichṇava, parce que le dialogue s'y passe entre Mâitrêya qui interroge et Parâçara qui répond et qui est ainsi le véritable narrateur de l'ouvrage. Mais dans un passage de ce Purâṇa que je citerai plus bas, on retrouvera les deux noms de *Rômaharchaṇa* et de *Sûta*, qu'il me suffit de rappeler ici pour dire qu'ils désignent dans le Vâichṇava un seul et même person-

¹ *Kalki Purâṇa*, ms. beng. n° 11, fol. 2 r. lig. 1.

² *Nârasimha*, ms. beng. n° 11, fol. 1 r.

³ *Vrihannâradya*, ms. beng. n° 119, fol. 2 v. l. 5. Je soupçonne qu'il y a ici quelque confusion qui vient du copiste; car de

deux choses l'une: ou c'est de Rômaharchaṇa que l'on parle, et alors il ne faut pas d'i à la fin de ce mot; ou c'est du fils de Rômaharchaṇa, et alors il faut lire *Rômaharchaṇi*.

⁴ *Ibid.* fol. 2 r. l. 5, et v. l. 1 et 6.

nage. C'est également sous le même point de vue que nous les présente, selon M. Wilson, le Brâhma Purâna, dans l'introduction duquel Lômaharchaṇa, le disciple de Vyâsa, est nommé aussi *Sûta* ⁽¹⁾. Enfin l'Âgnêya Purâna nomme *Lômaharchaṇa Sûta* le sage auquel Vyâsa communiqua les Purânas ⁽²⁾.

Les mêmes noms figurent encore dans le dialogue dont le Vâyaviya Purâna fait l'objet; mais ils y sont accompagnés de détails qui leur donnent beaucoup de valeur dans la question qui nous occupe. Autant que j'en puis juger par la lecture du prologue de ce Purâna, dont le seul manuscrit que je puisse consulter est d'une incorrection extrême, le narrateur du Vâyaviya est Lômaharchaṇa, disciple de Vyâsa ⁽³⁾. L'introduction de ce livre, suivant l'habitude des auteurs indiens qui aiment à rendre raison des noms propres, nous apprend que ce sage avait été ainsi nommé parce que ses récits faisaient frissonner de plaisir ceux qui les entendaient ⁽⁴⁾. Dans le même passage, Lômaharchaṇa est nommé *Sûta* et distingué par le titre de *chantre des Purânas* ⁽⁵⁾. Le nom de *Sûta* alterne même avec celui de *Lômaharchaṇa*, non-seulement dans le courant du texte, mais encore dans la rubrique des chapitres ⁽⁶⁾. La qualité de disciple de Vyâsa que prend Lômaharchaṇa est pour les sages qui l'interrogent un motif de l'exciter à parler, et c'est dans ce but qu'ils lui rappellent qu'il tient de Vyâsa la connaissance des Itihâsas et des Purânas. Lômaharchaṇa

¹ *Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Roy. Asiat. Soc.* t. V, p. 65.

² *Âgnêya Purâna*, ms. beng. n° XIII, fol. 193 v. l. 4 sqq.

³ *Vâyaviya Purâna*, man. bengâli n° IX, fol. 1, l. 7.

⁴ *Ibid.* fol. 1, l. 6.

⁵ *Ibid.* fol. 1, l. 6.

⁶ *Ibid.* fol. 2 r. l. 3 et 5; fol. 7 r. l. 6 et 7; fol. 9 r. l. 4 et 5; fol. 11 v. l. 4; fol. 13 r. l. 6; fol. 15 v. l. 3; fol. 18 r. l. 2; fol. 24 r. l. 4; fol. 28 r. l. 5; fol. 32 r. l. 7; fol. 39 r. l. 6, etc. D'autres interlocuteurs, et notamment Vâyû, paraissent dans le dialogue, mais nous n'avons pas à nous en occuper ici.

reconnaît le fait, et il avoue que c'est de la bouche de Vyâsa qu'il a entendu le Purâna qu'il va raconter ⁽¹⁾. Mais ce qui est plus curieux, c'est qu'en même temps qu'on accorde à Sûta la connaissance des Itihâsas et des Purânas, le texte lui refuse positivement celle des Vêdas, dans cette phrase que je transcris à cause de son importance : न हि वेदेषधिकारः कश्चित् सूतस्य दृश्यते « Car on ne reconnaît à Sûta aucun droit sur les Vêdas ⁽²⁾. »

Cette exclusion, qui se trouve également indiquée dans le Bhâgavata ⁽³⁾, et à laquelle il semble qu'il est fait allusion dans un passage du Mahâbhârata ⁽⁴⁾, est attribuée par le Vâyaviya à l'infériorité de la naissance de Sûta, lequel, suivant une légende que M. Wilson a trouvée reproduite dans le Vâichnava et dans le Pâdma, doit le jour à une offrande du jus de la plante Sôma (l'asclépiade acide), qui, destinée au sage Vrihaspati, avait été, par erreur, donnée à Indra son disciple ⁽⁵⁾. J'indiquerai bientôt l'explication beaucoup plus naturelle que suggèrent les textes des lois indiennes qui règlent les fonctions des diverses castes. Quant à la légende du Vâyaviya, je soupçonne qu'elle repose sur un jeu de mots auquel prête le rapport que présente le nom de *Sûta*, désignant dans les livres de lois une caste particulière, avec le mot

¹ *Vâyaviya Purâna*, fol. 2 v. 1. 5.

² *Ibid.* fol. 2 r. 1. 7.

³ *Bhâgavata*, l. I, ch. iv, st. 13.

⁴ Au commencement du livre consacré à l'histoire de la famille des fils de Kuru et de Pânâdu, le fils de Rômaharchana, interrogé par le chef des solitaires, lui apprend que dans l'intervalle des cérémonies célébrées pendant le grand sacrifice de Djana-médjaya, les Brâhmanes racontèrent des histoires empruntées aux Vêdas, mais que Vyâsa exposa l'histoire si grande et si variée

du Bhârata. (Voy. *Mahâbhârata*, t. I, p. 80, st. 2202.) Or comme le Bhârata, transmis par Vyâsa à Vâicâmpâyana, est justement le poème que raconte le fils de Rômaharchana, la stance à laquelle je renvoie, et qui distingue les Brâhmanes, narrateurs de récits védiques, de Vyâsa, le narrateur de récits héroïques, semble interdire implicitement la connaissance du Vêda à Rômaharchana qui écoutait Vyâsa.

⁵ *Analys. of the Purân.* dans *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 535.

suta, qui, dans les Védas, sert d'épithète à l'offrande du suc que l'on vient d'extraire de la plante Sôma ⁽¹⁾.

Enfin le nom de *Sûta* est le seul qui paraisse dans le *Mâtsya* ⁽²⁾, dans le *Çâiva* ⁽³⁾, dans le *Lâiḡga* ⁽⁴⁾ et dans le *Pâdma* ⁽⁵⁾. Il en est de même dans le *Brahmavâivarta* ⁽⁶⁾ et le *Harivaṃça* ⁽⁷⁾, avec cette différence toutefois, qu'au lieu de *Sûta*, c'est *Sâuti*, c'est-à-dire le fils de *Sûta*, comme dans le *Mahâbhârata*, qui en est le narrateur. Quant aux autres *Purânas* que nous possédons en tout ou en partie à la Bibliothèque du Roi, tels que le *Kâlikâ*, le *Mârkaṇḍeya* et l'*Utkala*, qui n'est, à ce qu'il paraît, qu'une collection de légendes sur *Djagannâtha*, comme ils sont racontés par d'autres interlocuteurs que *Sûta* et les solitaires de *Nâimicha*, ils restent naturellement en dehors de notre discussion.

Des différents passages que je viens d'énumérer résultent les quatre points suivants : 1° que *Rômaharchana* ou *Lômaharchana*, disciple de *Vyâsa*, et nommé aussi *Sûta*, passe pour avoir reçu de son maître la connaissance des *Purânas*, et que c'est par lui que quelques-uns de ces ouvrages sont racontés; 2° que ce sage a

¹ *Rigvéda Saṃhitâ*, l. I, p. 2, st. 2; p. 3, st. 1, 2 et pass. ed. Rosen. Il est vrai que le *suta* des Védas s'écrit avec une brève, tandis que la voyelle est longue dans le nom de *Sûta*. Mais les auteurs de légendes ne s'arrêtent pas à de si minutieuses remarques; et d'ailleurs *suta* (exprimé) et *Sûta* (engendré) viennent également de la même racine que *Sôma*, l'asclépiade acide, qui est l'occasion et le nœud de la légende.

² *Mâtsya Purâna*, ms. beng. n° xviii, f. 1.

³ *Çâiva Purâna*, ms. beng. n° xiv, fol. 1.

⁴ *Lâiḡga Purâna*, ms. beng. n° 1, fol. 1.

⁵ *Pâdma Purâna*, ms. beng. n° xvi, f. 1.

⁶ *Brahmavâivarta Purâna*, man. bengali n° viii, fol. 2 r. l. 1; fol. 2 v. l. 2; fol. 4

v. l. 4 et 5, etc. Wilson, *Analys. of the Purân.* dans *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 217.

⁷ Langlois, *Harivaṃça*, t. I, p. 3, etc. et surtout t. II, p. 272, note 11. Quoique le *Harivaṃça* ne parle que du fils de *Sûta*, ou, suivant le texte, de *Sâuti*, il serait possible que le nom de *fils de Lômaharchana* se trouvât dans ce vers: ऋन्मिन्नयस्य के पुत्राः प्रोच्यन्ते लोमहर्षणे • Quels sont, ô fils de *Lômaharchana*, ceux que l'on dit fils de *Djanamé-djaya*? • (*Harivaṃça*, fol. 451 v. de mon ms.) Mais il faudrait lire लोमहर्षणे, suivant l'observation que j'ai faite ci-dessus, p. xxvii, note 2. M. Langlois conjecture que लोमहर्षणे peut désigner le *Mahâbhârata*.

eu un fils nommé Ugraçravas et surnommé *Râumaharchaṇi* et *Sâuti*, c'est-à-dire fils de Rômaharchaṇa et fils de Sûta, auquel le Mahâbhârata et quelques Purâṇas sont attribués, je ne dis pas comme à l'auteur qui les a composés, mais comme au narrateur qui les a racontés pour les avoir entendus dans l'assemblée des sages; 3° que cet Ugraçravas est nommé *Sûta* comme son père; 4° que ce nom de *Sûta* est aussi donné, du moins dans un texte, à Rômaharchaṇa; d'où résulte la généalogie suivante : 1° Sûta; 2° Rômaharchaṇa, dit *Sûta*; 3° Ugraçravas, fils de Rômaharchaṇa, et nommé tantôt fils de Sûta, tantôt même Sûta.

Il est évident que s'il fallait admettre que le mot de *Sûta* est un nom propre, on pourrait croire qu'il ne règne pas entre tous les textes précités un parfait accord en ce qui touche aux rapports de parenté des deux sages Rômaharchaṇa et Sûta. Mais tout devient clair quand on se rappelle que ce mot, au lieu d'être un nom propre, est une dénomination générique, celle de la caste des écuyers et des Bardes, ou des chantres qui récitaient l'histoire des Dieux et des héros; caste qui figure avec ces fonctions dans le Râmâyana et dans le Mahâbhârata, et qui, suivant le Pâdma Purâṇa, les exerce par droit de naissance ⁽¹⁾. Quand donc les textes nous représentent Rômaharchaṇa et Sûta comme un seul et même personnage, cela ne veut dire autre chose sinon que Rômaharchaṇa était un Sûta, c'est-à-dire un Barde. Si même Rômaharchaṇa est appelé *fils de Sûta*, c'est qu'en effet la qualité de Barde, en vertu du principe de l'hérédité des castes, appartenait à son père. Si maintenant Ugraçravas, le fils de Rômaharchaṇa, est appelé lui-même *Sûta*, c'est que comme son père il était Barde; ce nom de *Sûta* n'est pour lui, comme pour Rômahar-

¹ Wilson, *Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Roy. Asiat. Soc. of Great Britain*, t. V, p. 281.

chaṇa, qu'un titre désignant ses fonctions et sa caste; son nom véritable est *Ugraçravas*, de même que celui de son père est *Rômaharchaṇa*.

Il résulte de ces observations que la formule सूत उवाच, qui revient si souvent dans le dialogue du *Bhâgavata*, devrait se traduire ainsi : « le *Sûta* dit, » ou mieux encore « le Barde a dit. » Mais ce titre de *Sûta*, qu'on donne au narrateur des *Purâṇas*, est devenu en quelque façon un nom propre, comme le titre de *Vyâsa*, « le compilateur, » ou de *Védavyâsa*, « le compilateur des « Vêdas, » est devenu celui du sage dont le vrai nom est *Kriçṇa Dvâipâyana*, « *Kriçṇa* né dans une île. » Le temps a fait prédominer le titre sur le nom propre; celui-ci a peu à peu reculé sur le second plan pour céder sa place à l'autre, et *Rômaharchaṇa*, comme *Ugraçravas*, a disparu derrière le *Sûta* ou le Barde, comme avait fait *Kriçṇa* derrière le *Vyâsa* ou le compilateur.

Voilà pourquoi j'ai traduit la formule que je rappelais tout à l'heure par « *Sûta* dit; » je l'ai fait parce que j'avais déjà traduit cette autre formule, व्यास उवाच, par « *Vyâsa* dit. » Mais il n'en devient que plus nécessaire de rappeler que *Sûta* n'est réellement pas plus un nom propre que *Vyâsa*. Plus tard peut-être, quand la littérature indienne sera mieux connue, il faudra mettre d'accord l'expression avec le fait, et on pourra inscrire en tête des *Purâṇas* le titre de : *Légendes recueillies par les bardes indiens*; comme en tête des *Vêdas* : *Hymnes et prières recueillies par Kriçṇa le compilateur*. Mais aujourd'hui l'espèce d'inexactitude que commet un traducteur européen en conservant les titres de *Vyâsa* et de *Sûta*, comme s'ils étaient des noms propres, trouve son excuse dans le soin qu'il doit prendre de respecter les habitudes des Hindous, pour lesquels ces titres appellatifs sont devenus des êtres réels. Cette inexactitude d'ailleurs n'en est plus une dès

qu'elle est signalée au lecteur, et que la vérité qu'elle altère se trouve rétablie par la critique.

C'est à la critique, en effet, qu'il appartient d'apprécier l'importance du fait sur lequel repose la discussion précédente, fait dont la valeur historique et littéraire n'a pas échappé à la sagacité de M. Wilson ⁽¹⁾. De quelque merveilleux que l'imagination indienne se soit plu à l'entourer, il n'en paraît pas moins avec son véritable caractère dans ces seuls mots qui forment le point de départ et le terme de presque tous les Purânas : « le Barde a dit. » Et quand on pense que le Sûta ou le Barde indien est, suivant la loi de Manu ⁽²⁾, le fils d'un Kchattriya et d'une femme de la caste brâhmanique, on comprend qu'il ait pu réunir les deux rôles d'écuyer et de chantre des héros, et que le même personnage ait pu célébrer, comme Brâhmane, les actions des Kchattriyas qu'il accompagnait comme guerrier sur le champ de bataille. Ce fait nous reporte aux premiers âges de la société indienne, lorsqu'elle conservait encore ce caractère martial qui brille d'une splendeur si vive dans le Mahâbhârata, malgré les efforts que paraît avoir faits le génie brâhmanique pour l'éteindre dans le calme et dans le silence des spéculations de la plus profonde théosophie. Des traits de ce genre font pénétrer quelques lueurs au sein de l'obscurité qui nous cache les premiers âges de l'histoire de l'Inde. Ils percent cette enveloppe brâhmanique qui recouvre la vieille société guerrière des Kchattriyas, société où déjà sans doute existaient en germe toutes les facultés de l'esprit indien, mais où elles n'avaient pas encore pris le développement exagéré que leur a donné la prédominance, usurpée sans doute depuis longtemps, de la caste des Brâhmanes.

¹ *Analys. of the Purân.* dans *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 536; Lan-

glois, *Harivaṅṣa*, tom. II, p. 272, note 11.

² *Manusâṁhitâ*, l. X, st. 11.

Il ne faudrait cependant pas conclure de ces observations que tout, dans les Purânas, doit être contemporain, je ne dirai pas par le style, mais même par les idées, des premiers âges auxquels paraissent nous reporter les remarques précédentes. Le savant qui, par l'abondance des matériaux qu'il a rassemblés ainsi que par l'étendue de ses lectures, a plus de droit que personne d'avancer une opinion sur ce sujet, M. Wilson, a plusieurs fois répété que les Purânas, sous leur forme actuelle, appartiennent à des époques très-diverses, et que si d'un côté ils renferment des documents d'une antiquité incontestable, ils n'en portent pas moins manifestement l'empreinte de remaniements dont l'influence des sectes modernes a été la principale cause ⁽¹⁾. Mais

¹ Voyez les excellentes observations de M. Wilson dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. I, p. 536 et 537. Voyez encore *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, pag. 3, et pag. 8, note. Dans le Mémoire que je viens de citer, M. Wilson va jusqu'à dire que s'il est probable que plusieurs des parties que renferment les Purânas remontent à une haute antiquité, diverses portions de plusieurs de ces livres, sinon de tous, sont certainement postérieures au xiv^e siècle de notre ère. (*Asiat. Res.* t. XVII, p. 217.) Quoique ces assertions aient besoin de preuves plus détaillées et plus directes que celles que M. Wilson en a données jusqu'ici, je n'hésite pas à croire qu'elles reposent, aux yeux de ce savant, sur un examen approfondi des Purânas. Ainsi l'analyse qu'il a déjà faite de quelques Purânas, tels que le Pâdma et le Brâhma, me semble fournir des arguments d'une grande valeur à l'appui de son opinion. Il a, par exemple, établi d'une manière positive que le Brâhma Purâna, c'est-à-dire l'ouvrage qui est connu sous ce

titre, est plutôt une légende locale, ou ce qu'on appelle un Mâhâtmya, qu'un Purâna proprement dit; et il a donné une grande vraisemblance à l'opinion que cet ouvrage doit avoir été rédigé dans le cours du xiii^e ou du xiv^e siècle de notre ère. (*Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Roy. As. Society*, tom. V, pag. 70 et 71.) Je n'ignore pas que M. Vans Kennedy a plusieurs fois combattu cette idée, que les Purânas soient, en tout ou en partie, des ouvrages modernes; et que ne voyant nulle part de preuve en faveur de cette opinion, si ce n'est dans les ouvrages manifestement systématiques de Bentley, il a toujours eu de la peine à découvrir sur quel fondement elle repose. (*Res. into the nat. of anc. and Hind. Mythology*, p. 153.) M. Vans Kennedy pense même qu'il ne paraît pas exister la moindre différence entre les descriptions de la religion indienne que donnent les Vêdas, et celles qu'on trouve dans les Purânas, si ce n'est que dans les premiers de ces livres, on ne fait que de simples allusions aux circonstances qui sont développées avec plus

ces documents qu'il croit antiques, il les rattache à l'existence de ces chantres guerriers, sous l'invocation desquels la plupart des Purânas sont encore placés aujourd'hui. Il en fait le patrimoine poétique de la caste des Sûtas, écuyers et panégyristes des chefs militaires qu'ils servaient. Ce sont, selon M. Wilson, les Sûtas qui ont réuni les premiers les anciens récits et les ont rassemblés dans des recueils, qui ont reçu le nom générique de *Purânas* ou Antiquités. De quelle manière maintenant s'est opérée la transformation de ces données primitives? Comment les chants cosmogoniques et généalogiques ont-ils presque disparu étouffés sous une masse de récits d'un caractère purement légendaire?

ou moins de détails dans les seconds. Pour lui, les objets du culte (à l'exception du *Ligga*) et les doctrines théologiques sont, dans ces deux corps d'ouvrages, précisément les mêmes, et il en tire cette conséquence, que les Purânas, au lieu d'être des compositions récentes et altérées (*sparious*), sont en fait d'une antiquité égale à celle des Védas, puisque les Védas seraient évidemment inintelligibles, sans les explications contenues dans les Purânas. (*Ibid.* p. 189.) Je n'ai en aucune manière la prétention de me porter juge entre deux opinions aussi imposantes que celles de MM. Wilson et Kennedy, et je sais aussi bien que personne combien peu mon sentiment doit ajouter de poids à celui de M. Wilson; mais je ne saurais m'empêcher de dire que, du moins en ce qui touche le *Brâhma Purâna*, son opinion me paraît incontestable. J'ai déjà dit plus haut que M. Vans Kennedy avait eu raison de s'appuyer sur l'analogie que présentent les Purânas avec les Védas, pour prouver que les Purânas ne sont pas aussi modernes qu'on a voulu le faire croire,

surtout depuis les recherches de Bentley. Mais je ne pense pas que l'on soit autorisé à conclure de cette analogie que les Purânas, absolument parlant et sans aucune distinction, soient aussi anciens que les Védas. Il y a, dans le style et dans le langage de ces deux classes de livres, des différences fondamentales, qu'effacent certainement les traductions partielles qu'on en a faites jusqu'ici, mais que ne doit pas méconnaître celui qui lit ces ouvrages dans la langue originale. J'en appelle sur ce point au témoignage de ceux qui ont comparé le premier livre du *Rigvéda* publié par Rosen, avec les fragments du *Brahmavâivarta* et du *Mârkaṇḍeya Purâna* donnés par MM. Stenzler et Poley. Si, après la lecture de ces trois textes, on ne sent pas la distance qui sépare le premier des deux autres, autant pour le fond que pour la forme, il n'y a plus de critique littéraire possible, et il faut dire que l'épisode de Nisus et d'Euryale est écrit exactement dans le même style et dans la même langue que les fragments qui nous restent de la loi des Douze Tables.

Comment des histoires dont les Dieux et les rois devaient être les principaux héros, ont-elles fait place à des légendes qui n'ont guère qu'un but religieux et moral? Serait-ce que toutes les traditions, qui avaient reçu de la bouche des Bardes une forme épique, se seraient réfugiées dans le Mahâbhârata, cette grande collection d'épopées, chantée aussi par un Sûta, et plus vaste à elle seule que toutes les épopées européennes réunies ensemble? Ce sont là des questions curieuses sans doute, mais encore fort obscures. Sans vouloir contester le droit qu'a l'érudition de les examiner, je ne crains pas de dire que le moment de les résoudre n'est pas encore venu. Il est presque inutile d'observer que l'examen d'une question littéraire suppose la connaissance du monument sur lequel elle porte. Et sur quoi, nous pouvons le demander, reposerait maintenant la solution, quelque ingénieuse qu'elle fût, des questions relatives à des livres qu'on ne connaît encore qu'aussi imparfaitement?

Ce qu'il importe en ce moment de constater, c'est que le corps des Purânas ou la collection des traditions anciennes paraît avoir subi, à des époques qu'on peut espérer de déterminer plus tard, des modifications dont il est jusqu'à présent impossible d'apprécier l'étendue. Ce fait, ce n'est pas l'autorité seule de M. Wilson, quelque grande qu'elle soit, qui m'engage à l'admettre; c'est d'abord le témoignage des Brâhmanes eux-mêmes, qui nous ont conservé, sur l'état primitif des Purânas, des détails précieux et auxquels ne répond pas exactement la forme actuelle de ces livres. C'est ensuite le désaccord qui existe entre la définition ordinaire, et je dirais presque classique, du nom de *Purâna*, et la nature des matériaux dont la plupart des Purânas sont aujourd'hui composés. Le témoignage des Brâhmanes que j'invoque d'abord m'est fourni par le Bhâgavata même dans un passage dont je me con-

tente en ce moment de donner la traduction, parce que le texte original doit paraître dans le douzième livre dont il fait partie. Voici ce passage : « Trayyârûni, Kaçyapa, Sâvarûni, Akṛitavara, Çimçapâyana et Hârîta : ce sont là les six sages qui s'appliquant aux Purânas, en reçurent [chacun] une collection de la bouche de mon père, le disciple de Vyâsa. Disciple, à mon tour, de chacun d'eux, je lus ainsi toutes ces collections. Kaçyapa, Sâvarûni, Akṛitarvara, qui était disciple de Râma, et moi, nous étudiâmes tous quatre sous le disciple de Vyâsa les collections fondamentales. » Sur quoi le commentateur Çrîdhara Svâmin ajoute : « Cela veut dire que Vyâsa, après avoir composé dans le principe six collections, les confia à mon père Rômaharçana, et que les six sages, Trayyârûni et les autres, reçurent chacun de sa bouche une collection. Disciple de ces six sages, je les lus ainsi toutes les six. Par les mots, *les collections fondamentales*, le texte montre qu'il sortit de là un grand nombre de collections ⁽¹⁾. »

Le même récit se retrouve, avec quelques variantes, dans un passage du Vâichṇava Purâna, ainsi que me l'apprend Râdhâkânta Dêva, l'auteur déjà cité du grand Dictionnaire sanscrit. Comme le Vâichṇava Purâna est encore inédit, il est indispensable que ma traduction soit précédée du texte original. Je la donne ici avec la glose courte et substantielle que j'emprunte à l'article du savant Râdhâkânta Dêva, lequel l'a probablement extraite lui-même du commentaire de Ratnagarbha ⁽²⁾.

आख्यानिश्चाप्युपाख्यानिर्गाथाभिः कल्पशुद्धिभिः ।

पुराणसंहितां चक्रे पुराणार्थविशारदः ॥

प्रख्यातो व्यासशिष्यो ऽभूत् सूतो वै लोमहर्षणः । ⁽³⁾

¹ *Bhâgavata*, I. XII, ch. vii, dist. 5 sqq.

Colebr. *Miscell. Essays*, t. II, p. 357.

² Le ms. de la Biblioth. du Roi n° XII,

f. 145 v. lit सूतो au lieu de सूतो et लोमहर्षणः.

पुराणसंहितां तस्मै ददौ व्यासो महामुनिः ॥

अस्य टीका यथा आख्यानादिभिः सह पुराणं चक्रे व्यास इत्यर्थः । तत्र च
स्वयंदृष्टार्थकथनं प्राङ्गुराख्यानकं बुधाः ।

श्रुतस्यार्थस्य कथनमुपाख्यानं प्रचक्षते ॥

गाथास्तु पितृपृथ्वीप्रभृतिगीतयः ॥ कल्पश्रुद्धिः श्राद्धकल्पादिनिर्णयः ॥

सुमतिश्चाग्निवर्चाश्च मित्रायुः शांशपायनः । ⁽¹⁾

अकृतव्रणो ऽथ सावर्णिः षट् शिष्यास्तस्य चाभवन् ॥

टीका ॥ सुमत्यादयस्तु रोमरुर्षणस्य षट् शिष्यास्तत्कृताः षट् संहिता ब्रह्मृद्धः ॥

काश्यपः संहिताकर्ता सावर्णिः शांशपायनः । ⁽²⁾

लौमरुर्षणिका चान्या तिसृणां मूलसंहिता ॥ ⁽³⁾

टीका ॥ अकृतव्रण एव काश्यपः काश्यपो अकृतव्रण इति वायुक्तेः । रोमरुर्ष-
णिका चान्या रोमरुर्षणिन पुनः संक्षेपेण प्रोक्ता ॥

चतुष्टयेनाप्येतेन संहितानामिदं मुने ।

टीका ॥ एतासां काश्यपादिकृतानां संहितानामर्थचतुष्टयेनापि मूलभूतेन
तत्सारीद्वारात्मकमिदं श्रीविष्णुपुराणं मुने मैत्रेय मया कृतमिति शेषः ॥ ⁽⁴⁾

Connaissant à fond les choses anciennes, il (Vyāsa) composa une collection de Purāṇas, formée de récits, de traditions, de stances et de la règle des cérémonies. Il y avait un célèbre disciple de Vyāsa, Rōmaharṇa le Sūta; le grand solitaire Vyāsa lui donna cette collection de Purāṇas. [Voici le commentaire de ce texte : Vyāsa a composé un Purāṇa de récits, etc. c'est là le sens. Or les savants, dans ce texte, entendent par *Ākhyāna* (récit) l'exposé d'un fait que l'on a vu soi-même. Ils nomment *Upākhyāna* (récit

¹ Le ms. de la Bibliothèque du Roi lit शांशपायनः.

² Le ms. de la Bibliothèque du Roi lit ici सांशपायनः; l'orthographe que je suis est celle de l'Āgnēya.

³ Le ms. de la Bibl. du Roi lit रोमरुर्षणिका: Rādhākānta donne ली.

⁴ *Vāichṇava Purāṇa*, cité par Rādhākānta, au mot *Parāṇa*, p. 2194 et 2195; ms. beng. n° XII, fol. 145 v. l. 1 99q.

transmis) l'exposé d'un fait qu'on a entendu [de la bouche d'un autre]. Les stances, ce sont les chants en l'honneur des Pitris (des Mânes), de la Terre [et des autres divinités]. La règle des cérémonies, c'est la détermination des cérémonies, telles que celles des funérailles, etc.]

Sumati, Agnivartchas, Mitrâyu, Çâmçapâyana, Akritavraṇa, Sâvarṇi, c'étaient là les six disciples de ce dernier. [Commentaire : Sumati et les autres, qui étaient les six disciples de Rômaharchaṇa, reçurent les six collections qu'il avait composées.]

Le descendant de Kaçyapa composa une collection, ainsi que Sâvarṇi et Çâmçapâyana. Une autre collection, composée par Rômaharchaṇa, fut la base des trois autres. [Commentaire : Le descendant de Kaçyapa est Akritavraṇa lui-même, car Vâyu ⁽¹⁾ s'exprime [ainsi] : Akritavraṇa est descendant de Kaçyapa. Les mots, *une autre collection composée par Rômaharchaṇa*, signifient qu'une autre collection fut récitée de nouveau, en abrégé, par Rômaharchaṇa.]

C'est de la réunion même de ces quatre collections que dérive, ô solitaire, le présent Purâṇa. [Commentaire : C'est de la quadruple réunion des objets de ces collections, composées par le descendant de Kaçyapa et par les autres [disciples de Rômaharchaṇa], et prises pour base, que ce divin Vichṇupurâṇa, formé par l'extraction de l'essence de ces collections, a été composé par moi [Parâçara], ô solitaire, c'est-à-dire ô Maîtreya.]

Enfin l'Âgnêya Purâṇa résume ou plutôt abrège les renseignements contenus dans ce texte, de la manière suivante :

प्राप्य व्यासात् पुराणादि सूतो वै लोमहर्षणः ।

सुमतिश्चाग्निवर्चाश्च मित्रयुः शांशपायनः ॥

कृतव्रतो ऽथ सावर्णिः षट् शिष्यास्तस्य चामवन् ।

शांशपायनादयश्चक्रुः पुराणानां तु संहिताः ॥

¹ Le nom de Vâyu désigne probablement le Vâyaviya Purâṇa, dans lequel Vâyu, le Dieu du vent, est le principal interlocuteur. Je n'ai cependant pu retrouver ce pas-

sage dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi; mais l'incorrection et la confusion du texte y rendent les recherches très-difficiles.

ब्राह्मादीनि पुराणानि हरिर्विद्या दशाष्ट च ।

महापुराणे चाग्नेये विद्यात्रयो हरिः स्थितः ॥

Lômaharchana le Sûta, après avoir reçu de Vyâsa les Purânas et le reste, eut six disciples, savoir : Sumati, Agnivartchas, Mitrayu, Çâmçapâyana, Kritavrata et Sâvarṇi. Çâmçapâyana et les autres firent des collections des Purânas. Les Purânas, dont le Brâhma est le premier, sont au nombre de dix-huit; c'est la science même qui n'est autre que Hari. En effet, dans le grand Purâna nommé l'Âgnéya, Hari existe sous la forme de la science (1).

¹ *Âgnéya Purâna*, ms. beng. n° XIII, fol. 193 v. l. 4 sqq. M. Wilson, dans son analyse de l'Âgnéya Purâna (*Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. I, p. 84), a cité ce texte qu'il regarde comme remarquable en ce qui touche à la question de l'origine des Purânas. Mais soit qu'il ait eu sous les yeux un texte différent du nôtre, soit que quelque faute d'impression se soit glissée dans son travail, il fait deux personnages de Sûta et de Lômaharchana, et il ne nomme pas Kritavrata. Au lieu de Çâmçapâyana, que donne également le Vâichṇava, M. Wilson lit *Sinsapâyana*, comme le Bhâgavata, et *Mâitréya* au lieu du *Mitrayu* ou *Mitrâya* du Vâichṇava. Ces différences viennent probablement de l'inattention des copistes qui ont compilé les index dont s'est servi M. Wilson pour ses analyses; quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, je crois plus sûr de m'en tenir au texte que j'ai sous les yeux, que de faire deux personnages de Sûta et de Lômaharchana. Mais je dois en même temps remarquer le peu d'accord qui se trouve entre les trois autorités originales dont je rapporte le témoignage, le Bhâgavata, le Vâichṇava et l'Âgnéya. Les noms de *Trayyârâṇi* et de *Hârîta*, donnés par le Bhâgavata, ne reparaisent plus dans le Vâichṇava ni dans l'Âgnéya; d'autre part, le *Sumati*, l'*Agni-*

vartchas et le *Mitrâya* de ces deux derniers ouvrages ne se trouvent pas dans le Bhâgavata. La liste de ce dernier Purâna contient d'ailleurs un vice radical, qui consiste à faire deux personnages de Kaçyapa (qu'il faut lire, comme je vais le dire plus bas, *Kâçyapa*), et d'Akrîtavrata. Quand on pourra comparer un plus grand nombre de textes indiens, et surtout de commentaires, peut-être résoudra-t-on ces difficultés, comme on peut le faire en ce qui touche Akrîtavrata, qu'un commentateur nous apprend avoir été surnommé *Kâçyapa*, à cause sans doute de la famille à laquelle il appartenait; ainsi, le nom de *Trayyârâṇi*, qui est patronymique, cache probablement le nom propre de *Samati* ou d'*Agnivartchas*. *Trayyârâṇi* rappelle le *Trayyârâṇa* qui figure, selon Colebrooke, parmi les rois auteurs de quelques hymnes du Rîgvêda (*Miscell. Essays*, t. I, p. 23); et *Hârîta* est le nom d'un sage, auteur d'un Dharmaçâstra qui est quelquefois cité par Kullûka Bhaṭṭa, dans son Commentaire sur Manu, et qui, suivant Colebrooke, a écrit son ouvrage en prose. (*Digest of Hindoo Law*, préf. p. XII.) Ce sage figure dans la liste des législateurs donnée par Yâdjñavalkya, au commencement de son traité. (*Voy. Mitâkharâ*, fol. 1 v. l. 13.)

Je crois nécessaire, pour ne pas compliquer la discussion, de laisser de côté ce qui, dans le texte du Vâichṇava, se rapporte à ce Purâṇa même, lequel, d'après le dernier paragraphe, émanerait de quatre anciennes collections. Je n'insisterai pas davantage sur les variantes que présentent le Vâichṇava, le Bhâgavata et l'Âgnêya, en ce qui touche les noms des disciples de Rômaharchaṇa; ces variantes peu nombreuses, dont je viens de faire le relevé dans une note, prouvent que la tradition relative à ces anciens sages a été assez uniformément conservée par les autorités sur lesquelles s'appuient le Vâichṇava, l'Âgnêya et le Bhâgavata Purâṇa. Il y a cependant un de ces noms, celui de *Kaṣyapa*, sur lequel il est très-probable que le Bhâgavata est dans l'erreur, tandis que le Vâichṇava Purâṇa, où on lit *Kâçyapa*, c'est-à-dire *le descendant de Kaṣyapa*, épithète qui n'est qu'un autre nom d'Akrîtavrâṇa, donne très-probablement la vraie leçon, à en croire du moins le commentaire qui accompagne ce Purâṇa. Outre que la variante du Bhâgavata fait paraître, parmi les disciples de Rômaharchaṇa, le nom d'un sage qui jouit, dans les traditions cosmogoniques, d'une célébrité d'un autre genre, elle a l'inconvénient de distinguer à tort deux personnages là où, selon le Vâyaviya, il n'en existe en réalité qu'un seul.

Mais, à part ces différences, l'accord de ce passage du Vâichṇava avec celui du Bhâgavata, quant au point principal de cette discussion, l'état primitif des Purâṇas, est aussi complet qu'on le peut désirer. Dans l'un comme dans l'autre texte, Vyâsa, le compilateur des Vêdas, a un disciple nommé Rômaharchaṇa, et appartenant à la caste Sûta, celle des écuyers et des Bardes, auquel il confie le dépôt des anciennes traditions ⁽¹⁾. Ce dernier,

¹ C'est à dessein que je ne parle pas dans le texte d'une collection divine des Purâṇas, invention purement mythologique des compilateurs de quelques-uns des Purâṇas ac-

à son tour, a six disciples entre lesquels il divise la collection qu'il avait reçue de Vyâsa, de sorte qu'il se forme autant de collections qu'il y a de disciples. Les deux textes parlent ensuite, l'un de quatre collections fondamentales, l'autre de quatre auteurs qui étudièrent chacun les six collections, et qui semblent les avoir réduites à quatre. Cette partie de l'exposition est obscure, et rien ne détermine le rapport de ces quatre collections avec les six qui résultaient déjà de la distribution opérée par Rômaharçana entre ses disciples. Dans le Vâichnava, qui est beaucoup plus détaillé que le Bhâgavata, la quatrième collection est donnée

tuels, et qui serait bien faite pour considérer cette classe de livres aux yeux de la critique, si l'existence même de telles imaginations dans certains ouvrages ne donnait un nouveau prix à ceux qui n'en sont pas entachés. Suivant le Mâtsya, le premier des livres sacrés sortis de la bouche de Brahmâ aurait été un Purâna, et les Védas mêmes n'auraient paru qu'après ce Purâna primitif, qui comprenait la masse fabuleuse de cent millions de stances. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs périodes de créations que Vichnu, s'incarnant sous la forme de Vyâsa et paraissant dans chaque Dvâpara Yuga, divisa ce vaste recueil en dix-huit livres. Mais le Purâna, type divin des Purânas humains, n'en subsiste pas moins dans le ciel avec ses proportions gigantesques. (*Mâtsya Purâna*, ms. beng. n° xviii, fol. 67 v. sqq.) M. Wilson nous apprend que le même récit se trouve aussi dans le Pâdma Purâna, et j'ai lieu de croire, d'après son analyse, qu'il est conçu à peu près dans les mêmes termes que celui du Mâtsya. (Voyez *Essays on the Pur.* dans *Journal of the Roy. Asiat. Society*, t. V, p. 281.) Il est bien évident que cette fable, aussi inutile que ridicule, a été in-

ventée pour rehausser, auprès des esprits simples, l'importance des Purânas. Nous pouvons, sans craindre de nous tromper, la regarder comme une trace des prétentions des sectes qui ne négligent rien pour faire prédominer l'idole de leur culte sur les objets qui jouissent le plus universellement de la vénération des Hindous; car à qui faire croire, même dans l'Inde, que les Purânas aient précédé les Védas? On peut supposer que cette invention du Mâtsya Purâna est imitée d'un passage analogue du Mahâbhârata, ou qu'elle a été introduite vers le même temps dans ces deux recueils. Mais le passage du Mahâbhârata auquel je fais allusion ne se trouve que dans l'introduction de ce livre; et la confusion des notions qu'on remarque dans cette introduction permet de croire qu'elle n'est pas de la même main, encore moins du même âge que le corps du poème, où l'on rencontre d'ailleurs des morceaux très-différents les uns des autres, pour le fond comme pour la forme, et qui ne peuvent certainement pas appartenir à la même époque. (Voy. *Mahâbhârata*, t. I, p. 4, st. 104 sqq., et les légendes qui ouvrent l'Âdiparvan.)

comme un résumé que composa de nouveau Rômaharchaṇa pour servir de base au travail des trois autres sages.

Ce que nous pouvons toujours regarder comme résultant positivement de la comparaison des deux textes précités, c'est qu'il n'y eut dans le principe que six compilations purâniques, ou même que quatre compilations, dont l'origine première est attribuée à Vyâsa, le collecteur des Vêdas. Rien ne nous apprend comment ce nombre a été porté à dix-huit, ni quels sont, entre les Purâṇas actuels, ceux qui reproduisent les quatre ou les six compilations primitives. Il est certain qu'on ne suit pas aussi aisément l'histoire de la collection des Purâṇas qu'on le peut faire pour celle des Vêdas. La tradition n'a conservé, pour l'une, que le souvenir vague d'une classification primitive; et entre cette classification et celle que nous possédons maintenant, il y a un intervalle qu'il est, au moins dans l'état actuel de nos connaissances, bien difficile de combler. Les Vêdas, au contraire, gardent encore aujourd'hui la trace visible de la main qui en a distribué et classé le contenu; et les noms des chefs des écoles auxquelles ont donné naissance les divisions et les sous-divisions de ce grand corps d'ouvrages, se retrouvent dans les parties des Vêdas, à l'étude desquels chacun d'eux s'était spécialement livré. On peut conclure de là que les Purâṇas se sont développés d'une manière plus indépendante que les Vêdas, soit que les Brâhmanes aient abandonné en partie la destinée de ces livres aux classes inférieures pour lesquelles nous savons qu'ils furent principalement écrits, soit que les sectes qui ont pris naissance dans l'Inde à diverses époques se soient emparées d'ouvrages dont le cadre n'était pas rigoureusement tracé, ni la classification arrêtée par une main réputée divine, comme cela avait eu lieu pour les Vêdas, dont Vyâsa n'eut, selon toute appa-

rence, qu'à classer les parties déjà existantes. Quoi qu'il en soit, la tradition qui constate l'existence de quatre ou de six collections primitives de récits anciens, suffit à elle seule pour montrer quelles modifications cette partie de la littérature indienne a dû subir avant d'arriver à l'état de développement où nous la trouvons aujourd'hui.

La seconde des preuves dont je parlais plus haut, est le désaccord que présente la définition du titre de *Purâna* et la composition des ouvrages qui le portent. Ce désaccord, remarqué par plusieurs critiques, et notamment par MM. Vans Kennedy et Wilson, est la preuve la plus évidente du chemin qu'ont parcouru les chants épiques et cosmogoniques des Bardes guerriers pour s'amalgamer avec les légendes religieuses, morales et philosophiques des sectateurs de Vichnu et de Çiva. « Un *Purâna*, « dit le plus moderne, mais non le moins orthodoxe des lexicographes indiens, Râdhâkânta Dêva, est un livre sacré composé « par Vyâsa ou par d'autres solitaires, qui expose le sens des Vê- « das et est marqué de cinq caractères ⁽¹⁾. » Ces cinq caractères ou attributs de tout *Purâna* sont résumés dans le distique suivant que rapportent plusieurs *Purânas* :

सर्गश्च प्रतिसर्गश्च वंशो मन्वन्तराणि च ।

वंशानुचरितं विप्र पुराणं यच्चलक्षणं ॥

Création, destruction [des mondes], généalogie et règnes des Manus, histoire des familles postérieures, c'est là, ô Brâhmanes ! ce qui constitue un *Purâna*, livre qui est marqué de cinq caractères ⁽²⁾.

¹ Râdhâkânta Dêva, *Çabdakalpadruma*, au mot *Purâna*, p. 2192, col. 1 et 2.

² *Vâyavya Purâna*, ms. beng. n° IX, fol. 9 v. l. 7, et fol. 10 r. l. 1; *Mâtsya Purâna*, ms. beng. n° XVIII, fol. 69 v.; *Brahmaudi-*

varîa Purâna, cité par Râdhâkânta, au mot *Purâna*, p. 2193, col. 1. La même définition se trouve encore dans le *Vâichnava*, fol. 147 r. l. 2; mais les termes en sont légèrement modifiés, quoique le sens soit

Si l'on ne veut pas accepter le témoignage des Purâṇas, livres que l'on croit modernes, je rappellerai que l'on trouve dans le lexique d'Amara cette définition d'un Purâṇa à laquelle j'ai fait allusion plus haut, « livre marqué de cinq caractères, » caractères qui sont énumérés comme il suit par Colebrooke : « Purâṇa ou « théogonie comprenant les événements passés et futurs, sous cinq « chefs, savoir : la création, la destruction et le renouvellement « des mondes; la généalogie des Dieux et des héros; les règnes des « Manus et les actions de leurs descendants ⁽¹⁾. » Ce résumé des éléments constitutifs de tout Purâṇa peut donc prétendre à une assez haute antiquité, puisqu'on le rencontre déjà formellement indiqué dans le plus ancien vocabulaire sanscrit.

Maintenant, si on le compare avec les principaux Purâṇas, il est facile de se convaincre qu'il est extrêmement incomplet, et M. Vans Kennedy n'a pas eu de peine à montrer combien peu il est exact quand on l'applique à ces livres mêmes ⁽²⁾. M. Wilson a établi ce fait de la manière la plus positive dans son analyse du Pādma Purâṇa; et il suffit de l'avoir lue pour se convaincre que cette vaste compilation ne répond que fort imparfaitement à la définition classique d'un Purâṇa ⁽³⁾. Mais, pour ne pas parler de ceux de ces recueils qu'on ne connaît encore que par des analyses précieuses sans doute, mais très-abrégées, il est évident que si, d'un côté, les cinq caractères de la définition précitée se retrouvent tous dans le Bhâgavata Purâṇa, cette composition renferme, d'une autre part, des développements et des

toujours le même. Voyez encore Wilson, *Analys. of the Purân.* dans *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 81 et 82.

¹ *Amarakôcha*, l. I, ch. 1, sect. 5, st. 6, p. 33, ed. Colebrooke. Voyez encore Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. II, p. 4, note.

² *Research. into the nat. of anc. and Hindoo Mythology*, p. 153, note. Comparez ce passage avec celui de la page 130, sur le caractère religieux des Purâṇas.

³ *Essays on the Purân.* dans *Journal of the Roy. Asiat. Soc.* t. V, p. 309 sqq.

parties dont la définition elle-même n'offre pas la moindre trace.

Ce n'est pas tout encore, et les cinq caractères énumérés précédemment sont portés à dix par les stances suivantes du *Brahmavâivarta*, que donne le *Purâna* de ce nom, immédiatement après celle que j'ai citée tout à l'heure :

एतदुपपुराणानां लक्षणं च विदुर्बुधाः ।
 मरुतां च पुराणानां लक्षणं कथयामि ते ॥
 सृष्टिश्चापि विसृष्टिश्च स्थितिस्तेषां च पालनं ।
 कर्मणां वासना वार्ता मनूनां च क्रमेण च ॥
 वर्णनिं प्रलयानां च मोक्षस्य च निरूपणं ।
 उक्तीर्तनिं कुरेरेव देवानां च पृथक् पृथक् ॥
 दशाधिकं लक्षणं च मरुतां परिकीर्तितं ।
 संख्यानं च पुराणानां निबोध कथयामि ते ॥

Les savants reconnaissent aussi cette définition comme applicable aux *Upapurânas*. Maintenant je vais l'exposer la définition des *Mahâpurânas*, ou grands *Purânas*. Création et création distincte; existence et règne [des *Manus*]; idée des œuvres et histoire des *Manus* et de leurs successeurs; description des *Pralayas* (destructions de l'univers), et définition de l'affranchissement final; éloge de *Hari* et de chacun des *Dévas* en particulier: voilà ce qu'on appelle la définition des grands [Purânas], définition qui comprend dix caractères (1).

Enfin le *Bhâgavata*, qui a lui-même le titre de *Mahâpurâna* ou de grand *Purâna*, nous donne de ce titre deux définitions qui rentrent l'une dans l'autre. La première se trouve au commencement du chapitre x du second livre; la seconde fait partie du chapitre vii du douzième livre. Je n'ai besoin de citer que la se-

¹ *Brahmavâivarta Parâna*, cité par *Râdhâkânta Dêva*, au mot *Parâna*, p. 2193, col. 1.

conde; elle sert à expliquer la première, et, outre qu'elle renferme plus de détails, elle offre un caractère plus positif et moins métaphysique que l'autre.

Écoute, ô Brâhmane (dit Sûta à Çâunaka), en y appliquant ton intelligence, la définition d'un Purâna, telle que l'ont donnée les Brahmarchis, d'accord avec les diverses écoles des Vêdas. La création de cet univers et la création distincte, l'existence, la conservation, les intervalles [de chaque Manu], la généalogie, l'histoire des familles postérieures, la destruction, la cause, la délivrance : voilà ce que les savants reconnaissent pour un Purâna, ouvrage qui a dix caractères particuliers. D'autres, distinguant les Purânas en grands et en petits, disent qu'un [petit] Purâna a cinq caractères. On entend par *Sarga*, création, l'origine du principe dit de l'Intelligence, qui vient du mouvement des qualités qui appartiennent à la Nature, celle du principe de la Personnalité qui est triple et qui sort de l'Intelligence, celle des molécules subtiles, celle des sens et des éléments grossiers. On entend par *Visarga*, création distincte, l'association de tous ces principes fécondés par Puroucha, association qui leur rappelle leur ancienne activité; il en résulte tout ce qui se meut comme ce qui ne se meut pas, de même qu'un germe sort d'un autre germe. Par *Vritti*, existence, on entend que les êtres servent à l'existence les uns des autres, ceux qui ne se meuvent pas, à celle de ceux qui se meuvent; mais les moyens qu'a l'homme de soutenir son existence sont, par une suite de sa nature propre, volontaires ou nécessaires. La *Rakchâ* ou conservation de l'univers, c'est l'action d'Atchyuta (Vichnou) qui descend, à chaque Yuga, dans des formes d'animaux, d'hommes, de Rîchis, de Dévas, pour anéantir les ennemis du triple Vêda. Par *Manvantara*, intervalle de chaque Manu, on entend une époque où se trouvent les six espèces d'êtres suivantes : un Manu, des Dévas, des fils de Manu, des chefs de Suras, des Rîchis, des incarnations partielles de Hari (Vichnou). Par *Vamça*, généalogie, on entend la succession des rois, nés de Brahmâ, pendant les trois parties de la durée; et par *Vamçânutcharita*, histoire des familles postérieures, on entend la conduite de ceux qui ont perpétué les familles de ces rois. Les chantres inspirés nomment *Samsthâ*, destruction, la dissolution de cet univers qui est de quatre sortes,

savoir : Nāimittika, Prākṛitika, Nitya et Ātyantika, et qui résulte de sa nature propre ⁽¹⁾. Par *Hétu*, cause de la création et des autres états de l'univers, on entend l'âme individualisée qui accomplit des actes sous l'influence de l'Avidyā (l'Ignorance). Cette cause, quelques-uns l'appellent le principe [intelligent] qui s'endort [au temps de la destruction de l'univers au sein de l'Être suprême]; d'autres, le principe [matériel] non développé. On entend par *Apācṛaya*, délivrance, Brahma auquel il appartient d'être présent et absent tout à la fois, pendant que s'accomplissent les fonctions de la vie, de la veille, du sommeil et du sommeil profond, fonctions qui sont l'œuvre de Māyā ⁽²⁾.

Il y a donc, aux termes de cette définition et de celle que j'ai empruntée au Brahmavāivarta, indépendamment des Upapurāṇas dont je n'ai pas à m'occuper ici, des Purāṇas que l'on appelle grands, c'est-à-dire des Purāṇas plus étendus que d'autres, et dans la composition desquels il entre des matières qui, d'après la définition ordinaire, devraient ne pas se trouver dans les recueils désignés par le simple titre de *Purāṇa*. Et quelles sont ces ma-

¹ L'explication des quatre espèces de dissolution de l'univers est donnée dans le l. XII, ch. iv, st. 2 sqq. de notre Bhāgavata. La destruction Nāimittika, celle qui a pour cause [le sommeil de Brahmā], a lieu au terme de chaque Kalpa, c'est-à-dire au bout de mille Tchaturyugas, quand arrive la nuit de Brahmā. La destruction Prākṛitika ou celle des principes produits par la Nature a lieu à l'expiration des deux périodes de la vie de Brahmā. Alors ce que, dans le système Sāṁkhya, on nomme les principes, savoir : l'Intelligence, la Personnalité, les Sens, les Éléments, etc., tout cela rentre dans le sein de la Nature. La destruction dite *Nitya*, c'est-à-dire constante, que le Kāurma Purāṇa place, avec raison peut-être, la première dans son énumération, est celle

qui a lieu tous les jours sous nos yeux; c'est la succession perpétuelle des changements par lesquels passent tous les êtres, ou, comme l'entend M. Vans Kennedy, l'extinction de la vie, la nuit pendant le sommeil. (Voyez *Research into the nature of ancient and Hindoo Mythol.* p. 224, note.) La destruction dite *Ātyantika*, c'est-à-dire définitive, est l'identification de l'âme individuelle avec le suprême Brahma, identification à laquelle le Yōgin parvient par la science. On trouve à peu près les mêmes définitions dans le Trésor de Rādhākānta Dēva, au mot *Pralaya*, fol. 2412, col. 2 sqq.; elles résultent du texte de divers Purāṇas, tels que le Kāurma, le Vāichṇava et le Pādma Purāṇa.

² *Bhāgavata*, l. XII, ch. vii, st. 8 sqq.

tières d'où il résulte que la somme des cinq caractères propres à un Purâna s'élève à dix, total qui appartient à un Mahâpurâna ? Ce sont d'abord des développements qui rentrent manifestement dans l'un ou dans l'autre des cinq caractères primitifs, comme la création distincte, qui n'est qu'une conséquence de la création primitive; comme l'existence et la conservation, qui sont toutes deux implicitement contenues dans l'intervalle compris entre ces deux énoncés, la création et la destruction. Ce sont ensuite, et ceci est beaucoup plus important, des sujets tout nouveaux et dont il n'est pas fait mention dans la définition d'un Purâna simple, savoir, d'après le Bhâgavata, la cause, la délivrance; d'après le Brahmavâivarta, la définition de l'affranchissement final, l'éloge de Hari, celui de chacun des Dévas en particulier, et, si j'ai bien compris le texte, l'idée des œuvres ⁽¹⁾. Or l'énoncé de ces sujets, traduit en langage européen, représente la métaphysique, la théologie et la morale, c'est-à-dire l'ensemble des matières qui occupent la place la plus considérable dans les Purânas aujourd'hui existants. Si l'on retranche de la définition d'un grand Purâna, telle que la donne le Bhâgavata dans le passage précité du livre douzième, les deux éléments qui sont d'un caractère purement spéculatif, on retrouve la pure et simple définition d'un Purâna, tel que, selon moi, ce genre d'ouvrage a dû être composé dans le principe. C'est ce qui résulte des deux listes suivantes où j'ai placé, en regard l'une de l'autre, les deux définitions d'un Purâna et d'un grand Purâna. On verra que l'élément traditionnel, si je puis m'exprimer ainsi, élément qui domine dans l'une,

¹ Il semble qu'on pourrait également traduire स्मृतं शस्त्रं, par « la mémoire des actions, » et regarder ce caractère comme synonyme de celui de श्रुति, qui manque dans la liste du Brahmavâivarta; mais ce sens

me paraîtrait trop forcé, et le texte désigne plutôt la disposition aux œuvres ou l'activité, que retrouvent tous les êtres lorsqu'ils sont ramenés dans le monde par les lois fatales de la transmigration.

s'associe déjà, dans l'autre, à des développements à peu près exclusivement mythologiques et religieux.

PURÂNA.

GRAND PURÂNA.

1. Création.	1. Création.	6. Généalogie.
2. Destruction.	2. <i>Création distincte.</i>	7. Histoire des familles.
3. Généalogie.	3. <i>Existence.</i>	8. Destruction.
4. Règnes des Manus.	4. <i>Conservation.</i>	9. <i>Cause.</i>
5. Histoire des familles.	5. Règnes des Manus.	10. <i>Libération finale.</i>

La comparaison de ces deux listes donne, j'ose l'espérer, quelque valeur aux observations précédentes, et elle me paraît démontrer que les Purânas que nous possédons aujourd'hui rentrent plutôt dans la catégorie des Mahâpurânas que dans celle des Purânas. C'est ce qu'affirme positivement le savant Râdhâkânta Dêva, lorsqu'après avoir énuméré les dix caractères distinctifs d'un grand Purâna, il ajoute : « Voici les dix-huit grands Purânas » et le nombre de stances dont chacun se compose ⁽¹⁾. » Le rapprochement de ces deux listes explique de la manière la plus satisfaisante la difficulté que fait naître la composition actuelle de ces livres comparée à la définition qu'on en donne ordinairement. Enfin il nous permet de reconnaître dans l'histoire de ces compilations deux époques distinctes, époques non encore datées, mais dont l'existence n'en est pas moins certaine : la première celle où les Purânas n'étaient encore que des chants cosmogoniques et des listes généalogiques; la seconde celle où ils sont devenus des recueils de légendes morales et de récits propres à mettre en lumière les avantages du culte rendu à telle ou telle divinité, où enfin ils se sont transformés en compila-

¹ *Çabdakalpadruma*, au mot *Purâna*, p. 2192, col. 2.

tions dans lesquelles l'esprit de secte a singulièrement resserré l'espace que devaient occuper dans l'origine les traditions et la généalogie des familles royales des premiers temps.

Les remarques dont la définition du titre de *Parâṇa* vient d'être l'objet pourraient recevoir sans doute des développements plus étendus, si nous possédions des éditions critiques et des traductions fidèles des dix-huit Purâṇas. La comparaison suivie de ces volumineux ouvrages, en permettant de reconnaître les matériaux qui leur appartiennent en commun, donnerait sans contredit le moyen d'en détacher les parties vraiment anciennes, celles qu'on peut regarder comme le fonds de la collection primitive. L'histoire des sectes indiennes, dont les belles recherches de M. Wilson ont prouvé que toutes les obscurités n'étaient pas également impénétrables, rendrait compte de l'importance qu'ont acquise, dans la plupart des Purâṇas, les légendes relatives au culte exclusif de telle ou telle divinité. L'emploi simultané de tous ces moyens de critique nous mettrait vraisemblablement en état d'expliquer au moins l'accumulation successive de tant de documents d'époques en apparence très-diverses. Mais, je le répète, le temps n'est pas encore venu d'examiner un problème aussi complexe et dont les premiers termes nous sont à peine connus. Aussi dois-je me hâter de terminer ce que j'avais à dire sur le titre de *Parâṇa* et sur l'auteur auquel on attribue cette classe de livres, par une observation qui me ramène directement au Bhâgavata Purâṇa.

On a vu, par la citation que j'ai empruntée au Vâichṇava et par celle du passage du douzième livre du Bhâgavata, que la tradition, dont je trouve de si précieux souvenirs et dans le nom de *Sûta* donné au narrateur des Purâṇas, et dans la définition que les auteurs indiens nous ont conservée de ces livres, ne

s'arrête pas à Ugraçravas, le chantre des antiques légendes cosmogoniques et héroïques; elle remonte jusqu'à Kriçhna Vêdavyâsa lui-même, par l'intermédiaire de Rômaharchaṇa, son disciple et père du Sûta ou Barde Ugraçravas. Notre Bhâgavata s'accorde en ce point avec le Mahâbhârata, et Vyâsa y est appelé le rédacteur ou le compilateur des traditions anciennes, comme on sait qu'il l'est des prières, des hymnes et des portions philosophiques des Vêdas. Ne faut-il voir ici qu'une invention des auteurs des Purâṇas, ou bien ce sage a-t-il réellement exercé une influence personnelle sur la rédaction de ces ouvrages? J'avoue que, dans l'absence presque complète de tout renseignement chronologique, j'aimerais mieux admettre la première supposition que la seconde. Pour que Vyâsa eût pris part à la classification des matériaux qui entrent dans la composition des Purâṇas actuels, il faudrait croire que les documents qu'il avait à mettre en œuvre étaient, comme ceux dont se compose le recueil des Vêdas, antérieurs à son temps. Or cette supposition n'est guère soutenable, quand on compare le style des Purâṇas avec celui des parties des Vêdas, entre autres du Rîçh, qui nous sont déjà connues. Il y a bien des siècles entre l'exposition si concise et si hardie, entre le langage encore rude mais solennel des Vêdas, et la manière facile mais un peu diffuse des Purâṇas. Ou bien si l'on prétend, ce que du reste je crois très-probable, que dès le temps où les Vêdas furent rédigés en un corps d'écritures canoniques, il existait des Purâṇas dont nous retrouvons des traces dans les légendes des Brâhmaṇas, et que de plus ces antiquités ont passé dans les compilations que nous possédons maintenant sous ce titre de *Purâṇa*, on sera forcé de convenir, ou que ces traditions étaient en petit nombre, ou qu'elles ont bien changé de physionomie dans leur contact avec les éléments nou-

veaux auxquels elles se sont trouvées successivement mêlées. Toutes les probabilités me portent donc à croire qu'il a dû s'écouler un long temps entre l'époque, reportée par Colebrooke au XIV^e siècle avant notre ère ⁽¹⁾, où les Védas ont reçu la forme qu'ils ont maintenant, et celle où l'on a commencé à rassembler les légendes anciennes sous le titre spécial de *Purânas*.

Une remarque vient, ce me semble, à l'appui de la supposition que Vyâsa ne peut avoir eu part à la composition des Purânas actuels; c'est le fait déjà indiqué plus haut, que ces livres passent pour avoir été rédigés dans l'intérêt des castes auxquelles était interdite la lecture des Védas, ouvrages qui sont, comme on sait, le patrimoine à peu près exclusif de la classe des Brâhmanes. Il est naturel de supposer que ces castes ont exercé quelque influence sur la composition des ouvrages qui leur étaient destinés. Aussi avons-nous vu que la connaissance de ces recueils était spécialement attribuée à une classe inférieure, à celle des écuyers et des Bardes, qui, d'autre part, ne pouvait lire les Védas. Cette curieuse tradition, que nous avons empruntée au commencement du Vâyaviya, et qui s'y trouve chargée de circonstances mythologiques dont l'exagération ne change rien au caractère du fait principal ⁽²⁾, est indiquée aussi par le Bhâgavata, d'une manière, il est vrai, très-concise, dans le dialogue où les Rîchis qui prient Sûta de leur raconter l'histoire de Kricbna, louent en lui le savant qui possède toutes les sciences, excepté celle du Vêda ⁽³⁾. Le fait est ici complètement d'accord avec le droit, puisque le Sûta, en tant qu'issu d'un mariage contracté, comme dit la loi de Manu, dans

¹ *Miscell. Essays*, t. I, p. 109 et 110; p. 200 sqq., p. 332. Voyez encore *Asiat. Res.* t. V, p. 288, ed. in-8°.

² Wilson, *Anal. of the Pur.* dans *Journ.*

of the Asiat. Society of Bengal, t. I, p. 536; voyez ce que j'en ai déjà dit plus haut, p. xxvii sqq.

³ *Bhâgavata*, l. I, ch. iv, st. 14.

l'ordre inverse, c'est-à-dire entre une femme brâhmane et un Kchattriya, est réellement en dehors des trois premières classes, dites celles des hommes régénérés; et qu'appartenant ainsi au Varnasâmkara ou mélange des castes, il n'a pas droit à cette seconde naissance que donne l'initiation et l'étude de la sainte Écriture. Cette exclusion, dont le Sûta n'est pas relevé, même par son titre de disciple de Vyâsa, tient à son origine, et, comme toutes les défenses fondées sur les rapports des castes les unes à l'égard des autres, elle subsiste malgré les droits que la science et la vertu du Sûta lui donnent aux yeux des pieux Brâhmanes qui consentent à se faire ses auditeurs. Il n'y a d'ailleurs dans le fait rien que de très-vraisemblable, et on chercherait vainement les raisons que les Brâhmanes auraient eues de l'inventer après coup. Il leur eût été certainement très-facile d'effacer des Purânas les traces de ce qu'il y a d'un peu secondaire dans l'histoire de ces livres, puisqu'ils y ont laissé à chaque ligne la preuve de leur supériorité politique et morale. Si donc ils ont reconnu que la collection des Purânas est échue en partage à un homme de la caste des écuyers et des Bardes, laquelle descend de l'union de la tribu guerrière avec celle des Brâhmanes, et que cette collection a été destinée à remplacer pour les classes inférieures la connaissance des Vêdas, dont la lecture leur était interdite, c'est que cette tradition était trop généralement admise pour qu'on eût osé la supprimer. Les Brâhmanes, d'ailleurs, outre la place qu'ils se sont réservée dans les Purânas, s'étaient donné une satisfaction suffisante en reportant l'origine première de ces livres à Krichna Dvâîpâyana, des mains duquel le Barde Rômaharchana passe pour en avoir reçu le dépôt. C'est là probablement la seule altération qu'ils se soient permis de faire à la tradition primitive. Mais, une fois admis ce principe, que les

Purânas s'adressaient aux classes qui ne lisaient pas les Vêdas, ils en firent vraisemblablement toutes les applications qui pouvaient leur être le plus favorables. Les Purânas se remplirent de légendes destinées à établir la suprématie de la caste des Brâhmanes, en même temps qu'élevés, soit de l'aveu de ces derniers, soit par l'audace des sectaires, à un rang presque égal à celui des Vêdas, dont ils reproduisaient quelquefois les hautes conceptions, ces livres purent fournir de nombreux aliments à ce besoin de spéculations philosophiques et religieuses qui est le trait caractéristique du génie indien.

Si, comme je l'ai déjà dit, c'est seulement l'étude attentive des Purânas, considérés d'abord en eux-mêmes, puis comparés les uns aux autres, qui nous apprendra quelque chose de certain sur leur origine et sur leur date; et si, dans le fait, les Purânas sont encore trop peu connus pour que l'histoire du Bhâgavata reçoive quelque lumière de la comparaison qu'il serait indispensable d'en faire avec les autres livres de même genre, il est naturel que je regarde les doutes que je viens d'élever sur l'exactitude de la tradition qui les attribue à Vyâsa, comme s'appliquant aussi bien à notre Bhâgavata qu'à tous les autres Purânas. Mais l'accord que je trouve entre le résultat des recherches que j'ai faites à Londres, il y a quelques années, et une opinion émise depuis longtemps par Colebrooke, m'autorise à croire que la question est plus avancée en ce qui touche au Bhâgavata. Déjà, dans son Mémoire sur les Vêdas, Colebrooke avait dit que le Bhâgavata était une composition assez moderne, dont l'auteur lui paraissait être Vôpadêva, écrivain célèbre, auteur de plusieurs ouvrages, et notamment d'un système de la langue sanscrite, qui a remplacé dans le Bengale celui de Pânini ⁽¹⁾. Cette assertion, que ce grand indianiste

¹ Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. 1, p. 104.

avait avancée sans en donner d'autre preuve que le témoignage de quelques Hindous, paraît avoir été répétée fréquemment avant lui dans l'Inde; on la trouve en effet déjà indiquée, et, comme on peut s'y attendre, condamnée, au commencement du commentaire de Çrīdhara Svāmin sur notre Bhāgavata. Il paraît même qu'elle avait été admise par des autorités assez respectables, pour mériter d'être réfutée en règle; car j'ai trouvé, à la bibliothèque de la Compagnie des Indes, pendant un séjour de quelques mois que j'ai fait à Londres en 1835, trois petits traités, composés en sanscrit, deux desquels sont consacrés à l'examen de la question de savoir si le Bhāgavata est, comme les autres Purāṇas, un livre inspiré, en d'autres termes, s'il est du même Rīchi ou sage que les autres ouvrages dont se compose la collection purānique, et dont le troisième a pour objet d'attribuer ce titre de livre inspiré au Dēvībhāgavata. La question y est traitée sous un point de vue exclusivement brāhmanique, et ce n'est pas dire que la critique y occupe une grande place; cependant les auteurs y font usage d'arguments qui renferment quelque instruction nouvelle, et d'ailleurs ces traités nous offrent de curieux exemples de la méthode propre à la polémique orthodoxe. L'importance de la question qui y est examinée leur donne, de plus, en ce moment, une certaine valeur; car ils forment comme une sorte de préface brāhmanique pour le Bhāgavata. Ils sont d'ailleurs très-courts; et n'eussent-ils d'autre avantage que de reproduire et d'appuyer plusieurs des assertions que j'ai avancées dans la discussion que je viens de consacrer au titre de *Purāṇa*, leur place me paraît naturellement marquée ici. Ces considérations m'ont décidé à en donner la traduction; on en trouvera le texte, au commencement du volume de notes que j'ai annoncé plus haut.

Deux de ces petits traités sont contenus dans le manuscrit

sanscrit portant le n° 1697, d'après le catalogue de la bibliothèque de la Compagnie; le troisième est inscrit sous le n° 1675. Le premier a pour titre : *Un coup de sandale sur la face des méchants*; le second et le troisième : *Un soufflet sur la face des méchants*. Ces traités sont liés entre eux, et il me paraît nécessaire de les publier tous les trois, malgré les répétitions qu'on y trouve, répétitions qui résultent des procédés mêmes de la discussion. Celui qui a pour titre *Un soufflet sur la face des méchants*, et que renferme le volume numéroté 1697, a pour but d'établir que le Bhâgavata fait partie des dix-huit Purânas; que c'est un livre inspiré et dont l'auteur est Vyâsa, le compilateur des Vêdas et de la collection purânique. C'est, de nos trois traités, celui que je dois nécessairement placer le premier. Le troisième qui a pour titre *Un coup de sandale sur la face des méchants*, se propose de réfuter la thèse précédente et d'établir que le Bhâgavata n'est pas de Vyâsa, mais que c'est Vôpadêva qui en est l'auteur. Sa place est marquée immédiatement après le précédent. Enfin le second qui a pour titre *Un soufflet sur la face des méchants*, celui du volume coté 1675, cherche à démontrer que les passages des livres indiens où se rencontre le nom de *Bhâgavata*, désignent, non le Bhâgavata consacré à la gloire de Bhagavat, mais bien le Dêvibhâgavata, qui a pour objet de célébrer Dêvî ou l'incarnation de l'énergie de Çiva. L'inscription qui se trouve à la fin du manuscrit l'attribue à Kâçinâtha Bhaṭṭa de Bénarès, fils de Djayarâma Bhaṭṭa. Ce traité ne doit être placé que le troisième.

Celui de ces petits ouvrages que je vais donner le premier ne porte pas de date précise; l'inscription finale en attribue seulement la composition à Râmâçrama. On connaît, parmi les lexicographes modernes, un Râmâçrama, qui est auteur d'un

très-bon commentaire sur l'Amarakôcha; mais il existe quelque incertitude en ce qui touche à son nom véritable et à son origine, les uns, au rapport de M. Wilson, l'appelant Bhânu Dikchita et le disant fils du célèbre Bhaṭṭôdjî Dikchita, les autres prétendant qu'il fut le contemporain de Bhaṭṭôdjî et le précepteur de Bhânu Dikchita, fils de Bhaṭṭôdjî même ⁽¹⁾. L'opinion de M. Wilson, qui incline à faire de Râmâçrama le disciple de Bhaṭṭôdjî, nous permet de le placer dans la seconde moitié du xvii^e siècle, époque vers laquelle Colebrooke pense que florissait Bhaṭṭôdjî Dikchita ⁽²⁾. Cependant une note écrite de la main de Colebrooke sur le manuscrit du petit traité qui va nous occuper, rend très-douteuse l'assertion de ce manuscrit même. Cette note nous apprend que Maṇi Râm Târâ est d'opinion que le traité n'est pas de Râmâçrama, mais bien de Râmakriçṇa Bhaṭṭa, Pandit qui vivait vers 1800 à Bénarès. J'ignore sur quoi se fonde l'opinion du Pandit que cite Colebrooke; je remarquerai seulement que si le traité qu'on va lire n'est pas de Râmâçrama, celui qui l'a composé a eu l'adresse d'insérer dans son ouvrage plusieurs traits faits pour le rapprocher de l'époque de Bhaṭṭôdjî. Premièrement, il professe pour la personne de ce savant auteur une admiration complète, et regarde, en un endroit, son témoignage comme irrécusable. Secondement, il affirme en termes positifs que Vô-

¹ Wilson, *Sanscr. Dict.* préf. p. xxiii et xxiv; Colebrooke, *Misc. Ess.* t. II, p. 55.

² On ne connaît pas d'une manière absolument précise l'époque à laquelle a vécu ce célèbre grammairien, auteur de la *Siddhanta Kâumudî*. Colebrooke rapporte seulement, d'après des renseignements oraux, qu'il existait en 1801, à Bénarès, des descendants de ce Brâhmane, au cinquième ou sixième degré; ce qui permet, dit-il, de

supposer qu'il a vécu il y a un ou deux siècles. En effet, si l'on évalue chaque génération à trente ans, ce qui n'est certainement pas trop exiger pour l'Inde, où la vie des savants est en général assez longue, et surtout pour une série aussi courte que celle de cinq ou six générations, il en résultera que Bhaṭṭôdjî pouvait exister dans le cours ou dans la seconde moitié du xvii^e siècle. (*Miscell. Essays*, t. II, p. 12, note.)

padéva n'est pas antérieur de plus de cinq cents ans à l'époque où il écrit son traité. Or, au commencement de notre siècle, Colebrooke accordait à Vôpadéva six cents ans environ d'antiquité ⁽¹⁾, ce qui revient exactement à l'opinion de notre auteur, si l'on suppose qu'il a écrit dans le cours du XVIII^e siècle, puisque la conséquence de cette supposition est que Vôpadéva vivait dans le XIII^e. Un traité d'une date aussi récente ne suffit certainement pas pour établir que l'opinion qui conteste au Bhâgavata son caractère de livre inspiré ait quelque antiquité dans l'Inde. Cependant, malgré cette date, les arguments que l'auteur invoque en faveur de sa thèse sont d'un caractère fort antique. C'est même un point qui n'est pas sans intérêt, que de constater l'état actuel de la méthode et de l'argumentation brâhmaniques, en ce qui concerne les questions de critique et d'histoire littéraire. Il ne faut pas d'ailleurs attacher à ce morceau plus d'importance qu'on n'en mettrait à la préface moderne d'un livre ancien.

PREMIER TRAITÉ.

UN SOUFFLET SUR LA FACE DES MÉCHANTS.

Adoration à Çri Ganéça ! Après m'être incliné devant le bel amant de la belle déesse ⁽²⁾, j'expose la décision des savants, en ce qui touche à la question de savoir si le livre nommé *Bhâgavata* est ou n'est pas l'ouvrage du sage inspiré [Vyâsa].

Il faut demander à ceux qui disent que le Bhâgavata n'est pas l'ouvrage du sage inspiré : A quels caractères reconnaissez-vous qu'il n'est pas l'œuvre de ce sage ? [Peut-être est-ce] parce qu'on voit sur ce livre le nom de Vyâsa. En effet, [dites-vous,] on inscrit le nom d'un autre sur un ou-

¹ *Miscell. Essays*, t. I, p. 104. Je reviendrai plus bas sur ce sujet.

² L'auteur veut vraisemblablement parler ici de Çiva et de Pârvatî.

vrage qu'on a composé soi-même, ou par affection, et c'est de cette manière qu'un homme comme Vidyâranya a inscrit sur le commentaire des Védas le nom de Mâdhava ⁽¹⁾; ou dans le désir d'acquérir des richesses, comme quand Vôpadéva inscrivait [sur un de ses ouvrages] le nom de Hêmâdri. [Soit;] mais, dans le cas présent, quel motif aurait eu l'auteur de l'ouvrage dont il est question pour y inscrire le nom de Vyâsa? Ce ne peut être ni le désir des richesses, ni l'excès de l'affection.

De plus, un homme qui n'en a pas personnellement la capacité, peut donner de l'argent à un autre pour lui faire composer un livre [qu'il prendra lui-même sous son nom]; mais ce cas est inapplicable à Vyâsa.

¹ Les noms de *Vidyâranya* et de *Mâdhava* sont célèbres dans l'histoire littéraire de l'Inde moderne, et les savants qu'ils désignent ont composé un grand nombre d'ouvrages sur les principaux monuments de l'ancienne littérature brâhmanique. Mâdhava, ou plus exactement Mâdhava Svâmin (Wilson, *Mack. Coll.* t. II, p. 30), ou Mâdhava Âtchârya (*Asiat. Res.* t. XX, p. 4), est un écrivain habile qui vivait au commencement du XIV^e siècle de notre ère. (Wilson, *Sketch of the rel. Sects.* dans *Asiat. Research.* t. XVI, p. 11; *Mack. Coll.* préf. p. cxi sqq.) La date de cet auteur est fixée d'une manière précise, par la mention qu'il fait de Saṃgama, père de Virahukka et de Harihara, qui fondèrent, vers le premier tiers du XIV^e siècle, la ville de Vidjayanagara, la *Bijnagar* des anciens voyageurs européens. (Voyez *Sanskrit Diction.* préf. p. viii, xvii et xxvii, 1^{re} éd.; *Mack. Coll.* préf. p. cxi sqq. et t. I, p. 290; *Asiat. Res.* t. XX, p. 3 sqq.; Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 301, et t. II, p. 257.) On a de Mâdhava, entre autres ouvrages, un traité curieux intitulé *Çaṃkaravidjaya*, sur lequel M. Wilson a donné quelques détails à l'occasion de Çaṃkara Âtchârya. (*Sanskrit Dict.* préf. pag. xvii sqq.; *Asiat. Res.* t. XVII, p. 177.) Les ouvrages qui

portent son nom ne sont pas tous également de lui, et l'on cite en particulier le Mâdhaviya, commentaire sur le Parâçarasmiti, qui fait autorité parmi les juriconsultes de l'Inde méridionale, et qui a été composé par son frère Vidyâranya. (Ellis, *On the Law books of the Hindus*, dans *Transact. of the lit. Soc. of Madras*, t. I, p. 21 et 23.) Wilson cite cette compilation comme étant de Mâdhava. (*Mack. Coll.* t. I, p. 22.) Vidyâranya était, suivant Ellis, le précepteur spirituel de Virahukka et de Harihara, et c'est à lui qu'est due l'organisation du gouvernement des Râyers de Vidjayanagara. (Ellis, *Ibid.* p. 23.) Colebrooke considère, peut-être à tort, Vidyâranya comme le précepteur de Mâdhava. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 53.) Suivant M. Wilson, au contraire, Vidyâranya est le nom qu'adopta Mâdhava, lorsqu'il fut admis dans la secte de Çiva, dite des *Daçanâmis* (*Sketch of the rel. Sects.* dans *Asiat. Res.* t. XVII, p. 181, note, et t. XX, p. 3 et 4; *Mack. Coll.* préf. pag. cxi sqq. et pag. 290; t. II, p. 30), et c'est en son honneur que la ville de Vidjayanagara a été, dit-on, nommée dans le principe *Vidyânagara*. (Wilks, *Hist. Sketches of the south of India*, t. I, p. 13 et 15; Taylor, *Orient. hist. manuscr.* t. II, p. 93; Wilson, *As. Res.* t. XX, p. 4.) Mais

De plus encore : le motif qui fait faire un livre est ou la gloire, ou la cupidité; or ni l'un ni l'autre de ces motifs n'est de nature à décider un savant à inscrire sur son propre ouvrage le nom de Vyāsa.

Si alors même qu'un ouvrage porte le nom d'un auteur, on allait encore douter que cet ouvrage soit de lui, rien n'empêcherait plus qu'on ne doutât de même que Patañdjali soit l'auteur du Mahābhāchya⁽¹⁾, que Gāutama le soit des traités sur la dialectique, que Çaṁkara Ātchārya le soit du Çārīraka [Bhāchya] et d'autres ouvrages.

De plus encore : l'existence d'un commentaire [sur le Bhāgavata], commentaire composé par d'anciens Maîtres, tels que Tchitcbtchhuka⁽²⁾ et

en admettant ce fait comme établi, il faut, pour expliquer et l'opinion d'Ellis, et le témoignage du texte que je traduis, supposer que le nom de *Vidyāranya* désigne encore un autre personnage que Mādhava, personnage qui aurait été en même temps le frère de ce grand védantiste. Je pense donc que *Vidyāranya* est le surnom religieux de Sāyana, frère de Mādhava, qui était ministre de Virabukka, et qui a composé un certain nombre d'ouvrages auxquels il a donné le titre de *Mādhavīya*. On connaît de lui le *Mādhavīyavṛtti*, qui est un volumineux commentaire sur les listes des radicaux verbaux de la langue sanscrite. (Colebr. *Miscell. Essays*, t. II, p. 9 et 43.) M. Wilson cite lui-même cet ouvrage sous le titre de *Mādhavīya Dhātuvṛtti*, et il nous apprend qu'il est de Sāyana, frère utérin de Mādhava. (*Sanscr. Dict.* préf. p. xvii, note, 1^{re} édit.) Colebrooke cite encore, comme un très-célèbre ouvrage de Sāyana, le *Nyāyamālāvistāra*, l'un des traités les plus estimés sur la philosophie *Mīmāṁsā*, qui porte également le nom de Mādhava. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 301.) J'ai sous les yeux en ce moment une portion considérable du grand commentaire que Sāyana a écrit sur le *Rigvéda*, et dans la rubrique qui termine chaque *Achtaka*, je trouve son ou-

vrage nommé *Mādhavīya Védārthaprakāṣa*, c'est-à-dire, Explication du sens du Vēda par Mādhava. (Voy. *Rigvédabhāchya*, p. 80 du ms. de la Bibl. du Roi.) Dans le manuscrit que je possède de cette compilation précieuse, Sāyana est appelé ministre du roi Virabukka. Pour revenir au texte qui a donné lieu à cette note, on remarquera que le nom de *Vidyāranya* y est mis au pluriel; cette forme est purement honorifique, ainsi que l'a fait voir Colebrooke (*Miscell. Essays*, t. II, p. 367, note), et c'est dans ce sens que j'ai cru pouvoir traduire : « Un homme comme Vidyāranya. » On voit un autre exemple de ce fait dans le traité sur l'adoption, intitulé *Dattakamīmāṁsā*, p. 12, l. 17, et p. 13, l. 16.

¹ Le Mahābhāchya est le grand commentaire sur les axiomes de Pāṇini, que la tradition attribue unanimement à Patañdjali. (Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. II, p. 7, 40 et 63.) Les autres ouvrages cités ici sont suffisamment connus.

² Je suppose que ce nom est le titre de quelque personnage bien connu, peut-être de Çaṁkara; car c'est sur l'existence d'un commentaire que ce savant aurait composé pour le Bhāgavata, qu'insiste en ce moment notre auteur, à l'effet de prouver que ce Purāna doit être d'une main plus

autres, qui sont antérieurs à Vôpadêva, est impossible à expliquer. Or Mâdhva, qui a conquis l'étendard de la victoire ⁽¹⁾, a écrit un commentaire sur le Bhâgavata, et, au commencement de son travail, il s'exprime ainsi : « Après avoir examiné huit commentaires; » et il cite celui de Hanumat, celui de Çamkara. Or comment cela peut-il se comprendre? Il y a cinq cents ans d'écoulés depuis Vôpadêva, tandis qu'il y en a dix-sept cents

ancienne que celle de Vôpadêva. On sait que Çamkara est auteur de travaux étendus sur la philosophie Védânta, où les discussions relatives à *Tchit* (l'Esprit) occupent une place considérable. Il se pourrait donc que *Tchitchtchhuka* (pour *Tchitçaka*) signifîât le diadème de l'Esprit, et que cette expression fût employée pour désigner figurativement un sage qui a travaillé à établir la doctrine de l'Esprit. L'addition du mot *Âtchârya* ne permet guère de douter qu'il ne soit ici question d'un nom propre, et cela semble résulter encore de la présence du titre de *Tchitchtchhakt*, « l'ouvrage de Tchitchtchhuka. » On trouve à Londres, sous le n° 335 du catalogue de la Compagnie des Indes, un volume intitulé *Bhâgavata purâna Tchitsakht*, et que l'on donne comme un commentaire sur le Bhâgavata. C'est peut-être là l'ouvrage même dont veut parler notre traité, qui, dans ce cas, en altère légèrement le titre.

¹ J'ai cru quelque temps qu'il fallait lire *Mâdhava*, au lieu de *Mâdhva* que donne le manuscrit; car l'épithète de *Vidjayadhvdja* me paraissait se rapporter à Mâdhava Svâmin, soit qu'on la traduist par « qui a pour étendard le Vidjaya, » c'est-à-dire le Çamkaravidjaya, ouvrage auquel on sait que Mâdhava doit sa célébrité; soit qu'on la rendit par « l'étendard de la ville de Vidjaya, » en y voyant une allusion au rôle qu'a joué Mâdhava, comme ministre des princes qui ont fondé la dynastie de Vidja-

yanagara. Mais deux motifs m'ont décidé à conserver *Mâdhva*; ce sont : 1° cette circonstance, que Mâdhava passe pour avoir appartenu à la secte des Çâivas; 2° l'existence d'un Madhvâtchârya, qui jouit d'une grande célébrité comme fondateur d'une division importante de la secte des Vâichnavas. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* tom. XVI, pag. 100 sqq.) M. Wilson nomme ailleurs *Madhu* (*Mach. Coll.* t. I, p. 12) ce Madhvâtchârya, et il lui donne le surnom d'*Ânandatîrtha*. (*Ibid.* et *Asiat. Res.* t. XVI, p. 100, note.) Colebrooke, qui écrit ce mot *Ananatîrtha*, le prend à tort pour le nom propre de Madhu, regardant ce mot de *Madha* comme un surnom. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 334.) Au reste, Colebrooke cite ailleurs *Anandatîrtha*, et le dit auteur de gloses sur plusieurs Upanichads. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 46 et 83.) Or parmi les ouvrages attribués par M. Wilson à Madhvâtchârya, nous trouvons un *Daçôpanichadhâchya*, qui est un commentaire sur dix Upanichads. C'est vraisemblablement ce Madhvâtchârya qui est désigné dans notre texte sous le nom de *Mâdhva*; et ce qui donne quelque valeur à cette supposition, c'est que parmi les ouvrages que M. Wilson attribue à son Madhva ou Madhu, on en trouve plusieurs qui ont manifestement pour but d'établir le culte de Vichnu, ou plus particulièrement celui de Krichna. Je ne citerai que le *Bhâgavattâtparya* (lisez *Bhâgavata-tâtpa-*

depuis Çamkara Ātchārya ⁽¹⁾. Si l'on dit : « Pourquoi donc le commentaire de ce maître, ou celui des autres, ne se trouve-t-il plus ? » je réponds que c'est à cause de son obscurité, et parce qu'on ne trouve plus personne qui le possède, comme cela a lieu pour le [livre nommé] *Tchichtchhuki*.

De plus encore : dans le *Gôvindāchtaka*, le Maître ⁽²⁾ s'exprime ainsi : « Yaçodā dit [à Kriçṇa] : Tu manges de la terre, etc. » Or il n'est pas parlé de cette action de manger de la terre ailleurs que dans le *Bhāgavata*.

De plus encore : le texte qui dit : « Le fils de Satyavatī (Vyāsa) est l'auteur des dix-huit Purāṇas, » prouve décidément que le *Bhāgavata* est l'œuvre de Vyāsa ; puisqu'il fait partie de la liste des dix-huit Purāṇas donnée par le *Brahmavāivarta*. Et que l'on n'aille pas prétendre que, en vertu de l'étymologie du mot *Bhāgavata* qu'on propose d'expliquer ainsi : « Ce qui est relatif à Bhagavatī, c'est là le *Bhāgavata*, » ce soit le *Dēvi Purāṇa* (le *Purāṇa* de Bhagavatī) qui est désigné dans cette énumération ; car le *Dēvi Purāṇa* est compté à part dans la liste des [dix-huit] *Upapurāṇas* ⁽³⁾.

rya), qui semble rappeler le commentaire que l'auteur du traité que je traduis en ce moment attribue à son Mādhyā. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 101, note; *Mack. Collect.* t. I, p. 13.) Colebrooke donne également Madhu comme l'auteur d'un commentaire sur les *Çārīraka Sūtras* (*Miscell. Essays*, t. I, p. 334), lequel est très-probablement le *Sūtrabhāçya* cité par Wilson. (*Asiat. Res.* t. XVI, p. 101, note.) Quant aux mots *l'étendard de la victoire*, je crois qu'ils font allusion aux nombreux succès qu'obtint, dit-on, Madhu, dans les controverses religieuses où il joua un rôle.

¹ Si, comme j'essayerai de l'établir, *Vôpadéva* florissait pendant la seconde moitié du XIII^e siècle, l'auteur de notre traité, que ce soit *Rāmāçrama*, disciple de *Bhaṭṭōdji*, ou un autre, a écrit vers la fin du XVIII^e siècle. Il pouvait donc, ainsi que le pensait le *Pandit* de Colebrooke, être encore vivant au commencement du XIX^e. Notre auteur fait remonter beaucoup trop haut la date

de Çamkara ; car Fr. Windischmann a établi, d'après Colebrooke et M. Wilson, que Çamkara vivait à la fin du VII^e et au commencement du VIII^e siècle de notre ère. (*Sancara*, p. 39 sqq.)

² Le Maître, ou Ātchārya dont il s'agit ici, est Çamkara, qui est positivement nommé dans le second de nos trois traités ; mais j'ignore quel est l'ouvrage désigné par le titre de *Gôvindāchtaka*, titre qui paraît signifier : « Huitains relatifs à Gôvinda. » Je ne trouve pas d'ouvrage de ce genre dans la liste des compositions de Çamkara qu'a relevées Fr. Windischmann. Peut-être le *Gôvindāchtaka* dont parle notre texte est-il d'un autre Çamkara, c'est-à-dire de *Çamkara Kavi* (ou le poète), auquel M. Wilson attribue la pièce de théâtre intitulée *Çaraddīlaka*. (Voyez *Theatre of the Hindus*, t. II, p. 387.) Quant au fait dont il s'agit ici, il figure dans les scènes de l'enfance de Kriçṇa. (*Bhāgavata*, liv. X, ch. VIII, st. 32.)

³ Voyez, relativement à cette assertion, la note 2 de la page LXXVII, ci-dessous.

De plus, le Mâtsya Purâna, au chapitre de la transmission des Purânas, donne la définition du Bhâgavata en ces termes : « Le livre qui contient dix-huit mille stances ⁽¹⁾. » Le Pâdma Purâna dit aussi : « Le livre, ô Ambarîcha, qui a été exposé par Çuka. » Or cela ne convient pas au Dêvi Purâna.

Ensuite, un homme comme Dîkchita ⁽²⁾, dans son traité intitulé *Çivat-tattvavivêka*, et dans d'autres livres, a reconnu le Bhâgavata, en s'autorisant de son témoignage. Un savant comme Madhusûdana Sarasvatî ⁽³⁾

¹ Je soupçonne que l'auteur, citant, selon toute apparence, de mémoire, n'a pas fort exactement reproduit la définition que le Mâtsya donne du Bhâgavata; car j'ai sous les yeux le chapitre même du Mâtsya auquel il renvoie, et les mots que cite l'auteur de notre traité ne s'y trouvent pas, quoique ce fait, que le Bhâgavata se compose de dix-huit mille stances, y soit positivement exprimé, mais en des termes un peu différents et plus développés. Le passage du Mâtsya auquel je fais allusion sera cité plus bas, article 15 du troisième traité. Ce qui me confirme dans l'idée que notre auteur a fait une fausse citation, c'est que les mots, « le livre qui contient dix-huit mille stances, » qu'il allègue comme étant du Mâtsya, sont donnés par l'auteur du troisième traité, article 17, comme appartenant à un autre ouvrage que d'ailleurs ce traité ne nomme pas. C'est également de cette manière que les rapporte Çridhara Svâmin, l'auteur du commentaire sur le Bhâgavata, que j'ai sous les yeux. (*Bhâgavata*, ms. de la Soc. Asiat. de Paris, l. I, fol. 2 r. fin.)

² Le nom de *Dîkchita* est, à proprement parler, un titre qui signifie *initié*, et qui désigne l'élève d'un ascète. On connaît plusieurs auteurs qui ont ajouté ce titre à leur nom, et on cite parmi les plus célèbres Apyâya Dîkchita, le philosophe védantiste, et Bhaṭṭôdji Dîkchita, le grammairien. Le

premier passe pour avoir composé un grand nombre d'ouvrages, dont Colebrooke cite quelques-uns (*Miscell. Essays*, t. I, p. 335 et 337), et Wilson lui attribue la rédaction d'un commentaire sur quelques parties de notre Bhâgavata, dont Apyâya s'autorisait pour établir la doctrine de l'identité de Çiva et de Brahma. (*Mack. Coll.* t. I, pag. 13.) Apyâya Dîkchita était donc un Çâiva, fait qui me porte à croire que c'est lui que notre texte veut désigner, quand il parle d'un Dîkchita, auteur d'un *Çivat-tattvavivêka*, ou d'un traité intitulé : *Distinction de la nature de Çiva*. Apyâya Dîkchita passe pour avoir fleuri sous les rois de Vidjayanagara, au commencement du xvi^e siècle (*Ibid.* p. 116 et 297), et M. Wilson fixe même sa date au temps de Kriçṇa Râya, vers l'an 1520 (*Theatre of the Hindus*, préf. pag. xii), ou vers 1526 (*Ibid.* t. II, p. 388).

³ Colebrooke parle d'un Madhusûdana, qu'il donne comme l'un des commentateurs du Mugdhabôdha de Vôpadêva (*Miscell. Essays*, t. II, p. 46), et que Sâyaṇa cite dans son *Mâdhavîyavrittî*. (*Ibid.* p. 49.) J'ignore si c'est le Madhusûdana auquel Colebrooke attribue plusieurs ouvrages sur la philosophie Védânta, et qu'il dit avoir été disciple de Viçvêçvarânaṇda Sarasvatî. (*Ibid.* tom. I, p. 337.) Ce Madhusûdana est probablement celui que notre traité a en vue; car le sur-

dans son Bhaktirasâyana, a expliqué le Bhâgavata. Des hommes comme Pûrnendra, Vrachnendra ⁽¹⁾, et d'autres qui existent aujourd'hui, font l'éloge de ce livre; un Bhattôdji Dikchita a reconnu [l'authenticité du] Bhâgavata; quel est donc l'homme plus savant que lui qui ose attaquer le Bhâgavata? Ce sont des hommes suivant la voie de Vâma ⁽²⁾ qui attaquent le Bhâgavata, par la raison que ce livre blâme la voie de Vâma dans un passage ainsi conçu : « Qu'ils entrent dans l'initiation de Çiva, là où la Divinité est le jus fermenté des liqueurs enivrantes ⁽³⁾. » D'autre part, ceux qui suivent la voie de Vâma attaquent Vichnou lui-même, par exemple dans ce texte : « Qu'il ne prononce pas le nom de Vichnou : qu'il ne touche pas à une feuille de Tulasî ⁽⁴⁾. » Ils attaquent même le Vêda, quand ils disent : « Les trois auteurs du Vêda sont des bateleurs, des fripons et des démons nocturnes ⁽⁵⁾. » Ceux qui mangent de la chair attaquent le Bhâga-

nom de *Sarasvatî*, qui montre qu'il faisait partie de la secte Çâiva des Daçanâmis, établit un rapport entre lui et Viçvêçvarâ-nanda, qui portait également ce surnom, et qui, suivant Colebrooke, fut le précepteur de Madhusûdana le védantiste.

¹ Si ma copie reproduit fidèlement le manuscrit, il faut croire que ce nom est altéré; on doit probablement lire *Vrîch-nendra* ou *Vrâchneyendra*. Ces noms propres me sont d'ailleurs inconnus.

² Le nom de *Vâma* est synonyme de celui de *Çiva*; mais il se peut que le texte veuille ici désigner spécialement les Vâmatchârin, c'est-à-dire ceux qui suivent la seconde des deux divisions de la grande secte des Çâivas, nommée *Çâkta*, ou, comme on l'appelle dans l'Inde, la division de la main gauche (de *vâma*, gauche, et *tchârin*, qui marche), par opposition à celle des Dakchinâtchârin, c'est-à-dire des Çâivas qui appartiennent à la main droite. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVII, p. 218 et 221 sqq.)

³ Ce texte appartient à notre Bhâgavata, et il se trouve liv. IV, ch. II, st. 29.

⁴ La plante Tulasî, ou l'*Ocymum sanctum*, est l'objet d'un culte spécial de la part des sectateurs de Vichnou. Les anciens Bhâgavatas, contemporains de Çankara, la regardaient comme une plante sacrée. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 12.) On la trouve assez souvent nommée dans le Bhâgavata, et il sera parlé dans les notes des légendes qui s'y rapportent.

⁵ M. Wilson, dans son Mémoire sur les sectes religieuses des Hindous, cite ce vers qui est de Vrihaspati; mais il a eu sous les yeux un texte un peu différent du mien, car il lit भवउत्तनिष्ठाचरः, au lieu de सुनिष्ठाचरः de notre auteur, mots qu'on ne peut traduire que par « des solitaires, des fripons et des démons nocturnes, » ou encore « de faux solitaires, etc. » (*Asiat. Res.* t. XVI, p. 6, note.) Je n'ai pas hésité à préférer le texte que donne M. Wilson, parce qu'il l'a extrait d'un ouvrage plus ancien que le nôtre, c'est-à-dire du Sarvadarçana Sañgraha écrit par Mâdhava, ouvrage auquel ce savant indianiste a encore emprunté d'autres vers de Vrihaspati. (*Ibid.* p. 18.)

vata, par la raison que le Bhāgavata défend l'action de manger de la chair, par ce texte : « Que l'homme qui connaît à fond la loi, ne donne ni ne mange de chair dans une cérémonie funèbre (1). » Les défenseurs de la doctrine de la dualité attaquent aussi le Bhāgavata, par la raison que le Bhāgavata condamne la théorie de la dualité, dans le passage suivant : « Il y a du danger pour celui qui adopte la doctrine de la dualité (2). » Il y a plus : ils attaquent aussi le Vēda, car dans le Vēda, l'Être suprême est déclaré exempt de qualités; eux, au contraire, disent qu'il en a. Le Vēda établit l'identité de l'âme individuelle et de l'Être suprême; eux, au contraire, donnent comme une vérité la distinction de ces deux principes. Le Vēda dit que l'éther et le principe Manas sont créés; eux, au contraire, les regardent comme n'ayant ni commencement ni fin. Le Vēda dit : « Le monde est né de Māyā; » eux, au contraire, parlent d'atomes (3). C'est en avançant ainsi des opinions contraires au Vēda, qu'ils ne sont au fond que des Pāchāṇḍas (hérétiques). Or on leur donne ce nom, parce qu'ils détruisent (*khaṇḍanti*) la triple loi, qui est désignée par le mot *pā* (protéger), car elle protège [la société]; ils ont en effet tous les caractères des hérétiques (4).

De plus, au temps de Mādhava Sarasvatī (5), un certain Paṇḍita prétendit

¹ Ce texte appartient en effet au Bhāgavata, et il se trouve l. VII, ch. xv, st. 7.

² Ce texte appartient également au Bhāgavata, et il se trouve l. XI, ch. II, st. 37.

³ Ceci fait sans doute allusion aux opinions bétérodoxes des Vārhaspatyas, Tchār-vākas et autres, suivant lesquels la création est le produit de l'agrégation spontanée des éléments. (Wilson, *Sketch of the rel. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 4, note.) Peut-être est-il seulement question ici des Vāiçchikas, qui forment la seconde des deux divisions de l'école de Gāuṭama.

⁴ Cette explication du mot *pāchāṇḍa* n'est pas meilleure que celle qu'en donne M. Wilson, en avertissant que c'est une dérivation irrégulière. Celle de notre texte repose en partie sur la permutation fréquente des deux lettres *ṛ* et *ṛ*, *ch* et *kh*; mais elle est peu admissible, parce que s'il est vrai que,

dans les dialectes vulgaires de l'Inde, le *ṛ ch* dévanāgari devienne très-souvent *ṛ kh*, il n'y a pas, à ma connaissance, d'exemple d'une semblable permutation en sanscrit. Je ne me rappelle que le mot *ṛṣṭ* (multitude), que les copistes confondent souvent, et peut-être à tort, avec *ṛṣṭ* (partie), dans le composé *ṛṣṭṛṣṭ* (masse de lotus).

⁵ Il est très-probable que ce nom ne désigne pas d'autre personnage que Mādhava, dont il a été parlé plus haut; car on sait que le mot de *Sarasvatī*, qui termine ce nom, est un des dix titres que prennent d'ordinaire ceux qui entrent dans la secte des Daçanāmis. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* tom. XVII, pag. 181, texte et note.) Or il est certain que Mādhava faisait partie de cette secte. (Wilson, *Asiat. Res.* t. XX, p. 3 et 4; *Mack. Coll.* *préf. pag. CXLII et CXLIII, tom. II, pag. 30.)

que le Bhâgavata était un livre sans autorité; alors les savants dirent : « Cet homme ne peut être qu'un enfant adultérin, il faut rechercher quelle est son origine. » Les Paṇḍitas s'étant livrés à cette recherche, il fut établi positivement que c'était le bâtard d'une femme veuve.

De plus, dans une énumération des ouvrages composés par Vôpadêva que donne le Bhâgavata, on cite [seulement] trois ouvrages, savoir, le commentaire ayant pour titre *Paramahaṃsapriya*, le livre nommé *Muktâphala*, et celui qui a pour titre *Harillâ* (1). Si le Bhâgavata était aussi l'ouvrage de Vôpadêva, il eût fallu parler de quatre livres; comment donc a-t-on pu ne parler que de trois? De plus, nous ne voyons ici, [quant à la question d'auteur,] matière à aucune difficulté, car le nom de Vyâsa se trouve inscrit sur le Bhâgavata, comme l'est celui de Vôpadêva sur les trois ouvrages précités.

Quant à ce qu'on dit, qu'on ne s'autorise dans aucun Digeste (2) de l'assentiment du Bhâgavata, nous répondons à cela : Que dans les Digestes, on définit ce que c'est que le Çrâddha, le jeûne et le devoir; mais la définition de tout cela ne se trouve pas dans le Bhâgavata; [les Digestes ne peuvent donc citer le Bhâgavata, qui ne parle pas de ces objets.]

Quant à ce qu'on dit, qu'on ne remarque pas dans les stances du Bhâgavata la ressemblance qu'il serait naturel d'y trouver avec celles dont se composent les autres Purâṇas, qui sont l'œuvre de Vyâsa, nous répondrons à notre tour que c'est immédiatement après la totalité des livres des De-

¹ Je n'ai, jusqu'ici, retrouvé qu'un seul des trois ouvrages que notre auteur attribue à Vôpadêva. Je remarquerai seulement que celui qu'il nomme *Muktâphala* (la perle), doit être très-connu puisqu'il le désigne ainsi par un titre vague, titre qui n'est d'ordinaire employé qu'avec le nom propre et spécial d'une branche quelconque des connaissances brâhmaniques, comme le Smṛiti, qui a fourni à un auteur l'idée d'un Smṛitimuktâphala, indiqué par Wilson dans le catalogue de la collection Mackenzie. (*Mack. Coll.* t. I, p. 28.) Au reste, je reviendrai plus bas sur les conséquences qui résultent du titre de ces livres, et notamment de celui de *Harillâ*, ouvrage dont

on verra qu'il existe un manuscrit à Londres.

² Le mot *निबन्ध* signifie en général *composition*, et en particulier *commentaire*; mais ces deux sens sont encore trop vagues ici, et je n'hésite pas à donner à ce terme la signification spéciale qu'Ellis attribue au composé *nibandhana-grantha*, lequel désigne des ouvrages relatifs à l'ensemble des lois indiennes, ou seulement à une branche particulière de ces lois, ouvrages qui sont formés de la réunion et de l'enchaînement de textes empruntés aux Smṛitis originaux, et suivis des commentaires qui ont le plus d'autorité. (Ellis, *On the Law books of the Hindus*, dans *Transact. of the lit. Society of Madras*, t. I, p. 5.)

voirs, des Itihâsas et des Purânas, que le Bhâgavata a été écrit avec un profond sentiment d'amour [par Vyâsa], au moment où il était parvenu à la perfection de la science. Par là s'explique la différence qui se trouve entre ces livres et cet autre Purâna; c'est comme il est arrivé pour le commentaire des Çârîrakas, où l'on ne remarque aucun trait de ressemblance avec aucun des seize commentaires dont Çamkara Âtchârya est l'auteur. Conclura-t-on de là que ce commentaire n'est pas de Çamkara? Or ce raisonnement s'applique aussi au Bhâgavata. De plus, la perfection ne se trouve pas dans les [autres] livres [de Vyâsa], car on n'y remarque ni l'attention [d'un auteur] pour son ouvrage, ni l'expression de son affection.

Ensuite, si des paroles de Çrîdhara Svâmin qui dit : « Il n'y a pas matière à un doute ainsi conçu : il existe un autre livre appelé *Bhâgavata*, » on conclut qu'un doute de ce genre existait antérieurement, car autrement comment Çrîdhara Svâmin aurait-il pu dire : « Il n'y a pas matière au doute? » nous répondrons qu'on ne conclut [certainement] pas de ce que les philosophes des écoles Mîmâmsâ et Vâiçêchika ont démontré l'autorité du Vêda, qu'il ait existé antérieurement des doutes qui faisaient supposer que le Vêda n'a pas d'autorité, conclusion que cependant il faudrait admettre. On veut ensuite expliquer [les paroles de Çrîdhara] en disant, qu'en admettant même l'absence, de la part des Déistes, de tout doute donnant à croire que le Vêda n'a pas d'autorité, un tel doute a bien pu se présenter à l'esprit des Athées. Mais de même que l'on ne peut admettre, que de la prohibition du vol, du meurtre et des autres crimes, faite par Manu et par d'autres législateurs dans leurs recueils de lois, il résulte que l'on commettait antérieurement ces crimes, de même dans le cas actuel [on ne doit pas plus tirer des paroles de Çrîdhara Svâmin une pareille conclusion]. Mais on insiste en disant : « En reconnaissant même que l'exécution du vol ou des autres crimes n'ait pas eu lieu, toujours est-il que par [le fait seul de] la loi [qu'a portée Manu], cette exécution était admise dans la pensée [du législateur]; » alors nous répondrons par cette déclaration qui met également fin à toutes les discussions : le doute porté jusqu'à ce point, est d'un ennemi déclaré. Mais c'est qu'en réalité, l'intention de Çrîdhara Svâmin n'a pas été de dire qu'on eût élevé antérieurement des doutes [quant à l'existence d'un autre Bhâgavata]; son idée était toute différente; la voici : Comme c'est un point établi, que le livre dans lequel sont exposés les dix caractères tels que la création et les autres, est le Bhâgavata, on accorde que le second

chant [de ce livre] fait partie du Bhâgavata, parce que les dix caractères même [constitutifs de cet ouvrage] y sont indiqués en abrégé. On en accorde autant pour le troisième chant et pour ceux qui le suivent, parce que chacun des caractères, tels que la création et les autres, y est successivement exposé. Mais il n'en est pas ainsi du premier chant; comment donc admettre que ce chant fasse partie du Bhâgavata? De ce qu'il n'y est pas même question d'un seul [des dix] caractères, il résulte que le premier chant n'appartient pas au Bhâgavata : voilà ce qui fait pour quelques-uns l'objet d'un doute. Or le Maître dissipe ce doute [de la manière suivante]. Raisonnant avec l'intention de demander : « D'où vient que vous dites que « le Bhâgavata est un autre livre, qui commence après le premier chant? » il établit qu'en vertu de la définition même [du Bhâgavata], dont les termes (qui sont que le Bhâgavata a dix mille stances, qu'il se compose de douze chants, et qu'il commence par la Gâyatri) seraient incomplets si le premier chant manquait, ce premier chant même, par le droit que lui donne sa place en tête du Bhâgavata, fait réellement partie de cet ouvrage⁽¹⁾. Quoiqu'il

¹ La discussion à laquelle se livre ici notre auteur, repose, en effet, sur un passage qui fait partie du commentaire de Çridhara Svâmin, et dont elle reproduit quelquefois les expressions mêmes; les conclusions de l'auteur de notre traité sont aussi à peu près celles qu'on attribue dans ce passage à Çridhara. Voici la traduction de ce texte, tel que le donne le manuscrit de la Société Asiatique de Paris; il manque dans le ms. bengali de la Bibliothèque du Roi, ainsi que dans l'édition du Bhâgavata en caractères bengalis. « Il ne faut donc pas concevoir un doute ainsi conçu : il y a un autre livre nommé Bhâgavata. Le Maître s'est exprimé ainsi à l'occasion d'un doute qui faisait soupçonner que le Bhâgavata est l'œuvre de Vopadêva et non de Vyâsa. Telle est l'interprétation que des Panditas ont donnée de son assertion; ils ont cru qu'il voulait dire : Il ne faut pas prétendre qu'il y a un autre Bhâgavata fait par Vopadêva; le Bhâgavata est au contraire l'œuvre

même de Vyâsa. Mais cette interprétation n'est pas fondée; car l'intention de Çridhara Svâmin, [quand il s'est exprimé ainsi,] était différente. Or voici comment il la fait connaître : Il y en a, [dit-il,] qui prétendent que le Bhâgavata commence au troisième livre, et qu'il en faut détacher le premier et le second livre [qui n'en font pas partie]. D'autres disent : Le Bhâgavata, c'est ce qui est exposé par Bhagavatî. Mais ces propositions ne sont pas admissibles. Pourquoi? C'est que si l'on détache le premier et le second livre [du Bhâgavata], cet ouvrage ne commencera plus par la Gâyatri. De plus, si l'on détache ces deux livres, l'ouvrage se trouvera ne plus avoir dix-huit mille stances, et ne plus renfermer douze chants. Aussi, comme le Bhâgavata commence par la Gâyatri, qu'il renferme dix-huit mille stances, et qu'il se compose de douze chants, on ne doit pas, laissant de côté le premier et le second livre, soupçonner qu'il y a un autre Bhâ-

soit reconnu que la Bhagavadgîtâ ne commence [réellement] qu'aux mots : « Tu pleures des êtres qu'il ne faut pas pleurer, » cependant, parce que la partie du texte qui précède ces paroles sert d'introduction au livre, cette partie même appartient à la Gîtâ⁽¹⁾. Ce raisonnement s'applique de même au premier chant du Bhâgavata.

Il y a un axiome qui dit que les méchants méprisent les hommes vertueux, aimés de Hari, qui admettent un Être suprême en disant : « Celui qui, d'insaisissable aux sens, est devenu saisissable. » Or, cela posé, est-ce donc quelque chose de bien difficile pour ceux qui attaquent le Bhâgavata, que d'attaquer Bhagavat lui-même ? On dit ordinairement que celui qui connaît la supériorité du mérite d'un autre est toujours occupé à le blâmer ; il n'y a rien là d'étonnant. La maxime qui dit : « La femme du Kirâta qui habite la forêt, négligeant la perle qui prend naissance dans les bosses frontales de l'éléphant, se pare de la graine de la Guñdjâ, » cette maxime comprend certainement, dans les quatre termes dont elle se compose, l'homme qui attaque Bhagavat et le Bhâgavata⁽²⁾.

• gavata [qui commence au troisième livre].
 • Voilà pourquoi il a dit : *Il ne faut pas concevoir un doute ainsi conçu : il y a un autre livre nommé Bhâgavâta.* On voit que ce qui, dans cette discussion, appartient en propre à Çridhara Svâmin, c'est la dernière proposition que je viens de transcrire. C'est seulement là, en effet, ce que donnent le ms. de la Bibliothèque du Roi et l'édition bengâlie. Tout le reste est dû à quelque copiste instruit qui a inséré dans le ms. appartenant aujourd'hui à la Société Asiatique, une discussion analogue à celle qui fait l'objet de notre traité.

¹ Ce qu'avance ici notre auteur est, en effet, fondé sur une opinion généralement admise par les copistes et par les commentateurs de la Bhagavadgîtâ. Dans un ms. de ce bel ouvrage, que je dois à l'amitié de sir Graves Haughton, la strophe que rappelle notre traité est appelée le *Vidja*, ou le germe, la racine de la Bhagavadgîtâ. Cette strophe, qui est la onzième du second cha-

pitre, est, en effet, le commencement véritable de l'exposition des idées qui constituent le fond de ce poème philosophique. Cette indication du Vidja ou du germe de la Bhagavadgîtâ, fait partie d'un court index conçu à la manière védique, et à l'imitation de ces brèves analyses qui précèdent chaque hymne des Védas. En voici le commencement d'après le ms. que je viens de citer : « Dans ce Mantra, qui est la guirlande du chant du bienheureux Bhagavat, le Richi, c'est le bienheureux Védavyâsa ; le mètre, c'est la mesure Anuchubb ; le divin Krichna, qui est l'Esprit suprême, en est la divinité, etc. » La suite ressemble beaucoup au préambule d'un hymne de l'Âtharvavêda, qui est traduit dans le *Quarterly Oriental Magazine*, t. IV, p. 300.

² Je ne sais si j'ai exactement saisi le sens de ce passage, et si j'ai eu raison de faire rapporter les mots अनेन वदन् à la pensée exprimée par les deux vers du texte. J'ai supposé que l'ennemi du Bhâgavata

Les poètes de nos jours n'ont pas plutôt écrit le plus petit poème en dialecte vulgaire, qu'ils y inscrivent leur nom. Mais celui qui, après avoir composé un ouvrage de dix-huit mille stances, irait, même par cupidité ou par tout autre motif, y inscrire le nom de Vyâsa, serait un insensé, en vertu de la maxime qui dit : « C'est un fou que celui qui agit sans but. »

J'ajoute encore que si, de ce que le nom du Bhâgavata n'a pas été compris par les auteurs de Digestes dans la liste des Purânas ni dans celle des Upapurânas, on concluait que c'est un livre sans autorité, il faudrait également prétendre que la partie des Vêdas dont Çarîkara Âtchârya n'a pas compris le titre parmi les nombreuses branches de ce corps d'ouvrages, est également sans autorité.

Si l'on dit que le terme de *Bhâgavata* désigne le Dêvi Purâna, en vertu de la dérivation grammaticale du mot *Bhâgavata* que l'on explique ainsi : « Le Bhâgavata, c'est le livre de Bhagavati (Dêvi), » alors il faudra de même, en vertu de l'étymologie du mot *gâu* (vache), que l'on tire du verbe *gatchtchhati* (c'est un animal qui marche), dire que l'âne, le chameau, etc. sont aussi des vaches. Il faudra dire encore, en vertu de l'étymologie du mot *manuchya* (homme), que l'on explique ainsi : « C'est la descendance de « Manu, » que le cheval, le pourceau, etc. appartiennent à l'espèce humaine, [parce que les quadrupèdes descendent aussi de Manu.]

Si ensuite l'on veut arriver à la décision de la question à l'aide d'un caractère tel que le témoignage des livres de lois, ou tout autre de ce genre, nous dirons qu'il vaut mieux demander cette décision à une définition qui repose sur des caractères tels que celui d'être composé de dix-huit mille stances, et autres semblables.

Mais, dira-t-on, c'est pour obtenir le ciel que promet le texte qui dit : « Autant il y a de distiques dans lesquels est chantée la gloire pure d'un homme, autant il a de milliers d'années à être glorifié dans le ciel, »

était représenté par la femme du Kirâta ou du montagnard; Bhagavat, par les perles qui, suivant l'opinion populaire des Hindous, sont cachées dans les bosses frontales de l'éléphant, et qui se dispersent dans les forêts, lorsqu'il les fait sortir de sa tête en se frottant contre le tronc des arbres; le Bhâgavata, par l'éléphant; et les misérables doctrines qu'embrassent les adversaires de ce

livre, par les petites graines si communes de la Guñdjâ, l'*Abrus precatorius*. Quant à cette croyance populaire, qu'il existe des perles dans les tempes de l'éléphant, croyance à laquelle il est fait de très-fréquentes allusions dans la poésie sanscrite, on peut voir les remarques du savant M. Mill sur le *Kumâra Sañbhava*, dans le *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. II, p. 337.

c'est pour obtenir le ciel qu'un auteur a fabriqué le Bhâgavata, en y mettant le nom de Vyâsa; pourquoi cela ne serait-il pas? Nous répondrons qu'il n'en peut être ainsi; car la stance de l'auteur de la maxime précitée, en disant que la gloire nous fait obtenir le ciel, entend parler d'une gloire répandue dans le monde; or la gloire qui résulte de l'inscription [sur un livre] du nom de Vyâsa, revient à Vyâsa seul, et non à l'auteur du livre.

Mais admettons que le Bhâgavata ne soit pas un livre inspiré; nous dirons à notre tour: Ce livre établit-il une doctrine contraire ou conforme au Vêda? Si l'on adopte la première supposition, le Bhâgavata n'aura plus d'autorité, quand même on devrait le regarder comme un livre inspiré; il en sera de cet ouvrage comme du livre fondamental des Tchârâvâkas, qui a été composé par Vrihaspati⁽¹⁾, [un des sages inspirés.] Si l'on adopte la seconde supposition, le Bhâgavata sera toujours un livre tirant son autorité, comme les Smrîtis, du Vêda qui en est la base, quand même il serait reconnu que ce n'est pas un livre inspiré. En effet, l'autorité des Smrîtis vient de ce qu'ils reposent sur le Vêda, et non de ce qu'ils ont été composés par des sages inspirés; si on l'entendait autrement, le livre profane [des Tchârâvâkas, qui est de Vrihaspati,] aurait aussi de l'autorité; cependant il a été démontré en détail dans le Pârâçara Upapurâna et dans d'autres livres, que cet ouvrage de Vrihaspati n'en a aucune. C'est de cette manière que l'on admet l'autorité de traités comme le Kâlanirnaya et d'autres qui sont dus à des Maîtres tels que Mâdhava et Râmatchandra⁽²⁾; et le Traité de médecine même qui a été abrégé par Vâgbhaçça

¹ Vrihaspati, le fondateur de l'école des Athées, attaque les Vêdas et les Brâhmanes, et soutient que la totalité du système brâhmanique est une invention de la caste sacerdotale qui a voulu établir ainsi sa suprématie sur les autres castes. M. Wilson, dans son Mémoire sur les sectes religieuses, rapporte des vers curieux extraits d'un ouvrage qui lui est attribué. (*As. Res.* t. XVI, p. 5, note, et p. 18.) Nous en avons donné un ci-dessus, qui s'adresse aux auteurs des Vêdas. Colebrooke cite des Vârhaspatyasûtras, qui font autorité pour la secte des Tchârâvâkas. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 404 sqq.)

² L'ouvrage que désigne notre auteur sous le titre de *Kâlanirnaya* (la Détermination des époques), est certainement celui que M. Wilson, dans son Catalogue de la collection Mackenzie (t. I, p. 29), nomme *Kâlamâdhava*, et qu'il attribue au célèbre Mâdhava Âtchârya. Cet ouvrage détermine les diverses époques auxquelles doivent avoir lieu les cérémonies et pratiques imposées aux Hindous par leur loi religieuse et civile. Quant à Râmatchandra, ce doit être l'auteur que M. Wilson (*ibid.* p. 28) nomme *Râmatchandra Bhaçça*, et auquel il attribue un traité du même genre que le

est une autorité, parce qu'il n'est pas en contradiction avec le Tcharaka ou d'autres ⁽¹⁾ [traités inspirés]. Mais si l'on prétend que l'autorité des Smritis leur vient à la fois et de ce qu'ils ont des sages inspirés pour auteurs, et de ce que leur doctrine se trouve ne pas être en contradiction avec celle du Vêda, nous répondrons que cela ne doit pas être, parce qu'il est plus simple et plus convenable d'admettre que leur autorité résulte [seulement] de ce que leur doctrine ne contredit pas celle du Vêda.

SECOND TRAITÉ.

UN COUP DE SANDALE SUR LA FACE DES MÉCHANTS.

Adoration à Çri Ganéça ! Quand on dit : « Quel motif aurait eu l'auteur de l'ouvrage dont il est question pour y inscrire le nom de Vyâsa ? Ce ne peut être ni le désir des richesses, ni l'excès de l'affection ; » alors nous demandons à notre tour : Quand un auteur qui, comme vous, fait preuve d'une intelligence exercée, avance que le désir des richesses n'a pu être

Kâlamâdhava, traité qui est connu sous le titre de *Krîtyâratnâvali*, « le Collier des cérémonies. » M. Wilson cite encore un autre ouvrage, le *Krîchnavidjaya*, qui est de Râmatchandra. (*Ibid.* p. 116.) Rien ne nous apprend si ce Râmatchandra est le même que celui auquel M. Wilson donne le titre de disciple d'Ânandatîrtha, c'est-à-dire de Madhvâtchârya. (*Ib.* p. 141.) Si cela était, comme je le suppose d'après la tendance vâichnava des ouvrages qu'on lui attribue, il faudrait le placer au milieu du XIII^e siècle. C'est aussi ce que pense Colebrooke, qui, après avoir cité le *Kâlanirṇaya* de cet auteur, exprime l'opinion qu'il florissait vers l'an 1165 de Çâka, ou 1244 de notre ère. (*Misc. Ess.* t. II, p. 379, note.) Un grammairien de ce nom, peut-être notre Râmatchandra lui-même, est auteur de la

Prakriyâ Kâumudî. (*Ibid.* t. II, p. 10 sqq.)

¹ Le Tcharaka est un traité de médecine qui est attribué à Patañdjali (Colebrooke, *Misc. Essays*, t. I, p. 235), et qui, suivant d'autres, est de Tcharaka dont il tire son nom. (*Orient. Mag.* t. I, p. 210.) Ignore si ce Tcharaka est le même que le chef d'une des branches ou écoles auxquelles a anciennement donné naissance le Yadjurvêda blanc. (*Miscell. Essays*, t. I, pag. 17.) Quant à Vâgbhaṭṭa, je le trouve cité comme une autorité médicale dans l'analyse que M. Wilson a faite de la comédie intitulée *Haryârṇava*. (Voyez *Theatre of the Hindus*, t. II, p. 409.) Notre texte confirme l'opinion de M. Wilson; qui pense que ce médecin est plus moderne que les auteurs qui passent pour les fondateurs de la science médicale dans l'Inde.

un motif pour fabriquer le Bhāgavata, ouvrage qui fait autorité parmi les sectateurs de Viçṇu, dans quel sens l'entend-il? Veut-il dire que c'est parce qu'il y aurait, de la part de Vyāsa, impossibilité de donner des richesses [au faussaire], ou bien entend-il que c'est parce que l'auteur du livre n'en désire pas? Ce ne peut être dans le premier sens, car il n'est pas permis de prétendre que le bienheureux Vyāsa, qui est la propre forme de Nārāyaṇa lui-même, et qui est capable d'accorder à l'homme les quatre objets de ses désirs, ne le soit pas de donner des richesses ou d'autres biens qui ressemblent à l'herbe [vile]. Ce ne peut être dans le second sens, car vous avez admis vous-même le désir des richesses comme un mobile dans l'auteur qui a mis un de ses ouvrages sous le nom de Hêmādri. C'est pourquoi je prétends que c'est le désir des richesses qui a été pour Vōpadēva, l'auteur du Bhāgavata, le motif qui lui a fait inscrire sur son ouvrage le nom de Vyāsa.

Quand on dit : « Ce ne peut être non plus l'excès de l'affection, » cela n'est pas plus fondé; car, lorsqu'après avoir composé un ouvrage qui lui a coûté beaucoup de peine, un auteur, supprimant son propre nom, y inscrit celui d'un autre, il se trouve avoir naturellement atteint l'objet de son désir, qui est de mériter l'affection de celui dont il emprunte le nom. Mais si l'on répond que ce qui décide un auteur à prendre un nom étranger, c'est au contraire l'excès de l'affection qu'il ressent lui-même pour la personne étrangère, nous répondrons à notre tour qu'il n'y a pas d'obligation qui n'ait pour objet l'affection [de celui pour qui on se l'impose]; aussi voit-on d'ordinaire qu'un auteur n'inscrit sur son ouvrage un nom étranger que quand il désire l'affection de la personne dont il emprunte le nom. C'est pourquoi je prétends que, dans le cas qui nous occupe, c'est positivement l'excès de l'affection qui a été le motif [de Vōpadēva].

Voici encore un autre motif. C'est sans contredit un désir naturel à tout auteur que d'inscrire sur son livre un nom de sage qui, en donnant à ce livre le caractère de l'inspiration, le distingue de la foule des ouvrages avoués par leurs auteurs⁽¹⁾. Or cet avantage n'existe plus pour un écrivain, du moment qu'il inscrit son propre nom sur son ouvrage. De là il s'ensuit qu'un auteur a pu prendre le nom de Vyāsa.

Mais dire : « Nous ne pouvons donner notre assentiment à une assertion

¹ Le texte, ou peut-être seulement la copie que j'en ai faite, est ici manifestement altéré. J'ai essayé d'en tirer le sens le plus vraisemblable.

« comme celle qui consiste à dire que Vyâsa lui-même aurait fait faire ce
 « livre, parce que si un homme qui n'en a pas personnellement la capacité,
 « donne de l'argent à un autre pour faire composer un livre [auquel il mettra
 « son nom], cela ne convient pas à Vyâsa, » dire cela, ce serait vous exposer
 à une réplique [trop facile]. En effet, ne voit-on pas quelquefois qu'un roi
 ou un homme quelconque, quoique ayant par lui-même la capacité néces-
 saire, fait composer, faute de loisir, un ouvrage par un autre?

Ce qu'on dit encore : « Le motif qui fait faire un livre est ou la gloire,
 « ou la cupidité; or ni l'un ni l'autre de ces motifs n'est de nature à déci-
 « der un savant à inscrire sur son ouvrage le nom de Vyâsa, » cela, dis-je,
 n'est pas plus fondé. Car, premièrement, en composant l'ouvrage dont il
 est question, ce n'était pas la gloire qu'ambitionnait son auteur, lequel ne
 témoigne d'autre désir que celui d'obtenir la faveur de Bhagavat; car il pou-
 vait en effet, grâce à la miséricorde de Vyâsa, acquérir la gloire par un autre
 livre ou par tout autre moyen. Secondement, on ne peut pas dire qu'en
 inscrivant sur son œuvre le nom du bienheureux Vyâsa, qui est la forme
 même de Nârâyaṇa, un homme n'acquière pas de gloire, puisque ce sage
 est par-dessus tout chéri des Dieux. Troisièmement, il est impossible que la
 cupidité, qui n'est qu'une forme particulière du désir, soit le résultat de la
 composition d'un ouvrage. C'est en effet une chose connue même des igno-
 rants, que la cupidité n'est pas le résultat de la composition d'un livre ⁽¹⁾.

Ce qu'on dit de plus, que si alors même qu'un livre porte le nom d'un
 auteur, on allait encore douter que cet ouvrage soit de lui, rien n'empêche-
 rait alors qu'on ne doutât aussi que Patañdjali soit l'auteur du Mahâbhâchya,
 que Gâutama le soit des Traités sur la dialectique et autres, que Çâṁkara
 Âtchârya le soit du Çârîraka [Bhâchya] et d'autres livres, cela, dis-je, n'est

¹ Si j'entends bien le texte, notre auteur, pour réfuter plus aisément son adversaire, prend les termes dont ce dernier s'est servi dans une acception différente de celle qu'il a eu l'intention de leur donner. L'auteur du premier traité avait dit que le motif qui fait faire un livre est ou la gloire, ou la cupidité; entendant sans doute par là que le désir de la gloire ou celui des richesses sont les motifs qui animent les écrivains. Pour exprimer cette idée, il s'était servi des adjec-

tifs गौरवं et लोभवं, qui signifient « ayant
 « pour cause (ou pour objet) la gloire, ou la
 « cupidité. » L'auteur du présent traité, pre-
 nant au propre cette dernière expression,
 remplace le mot गौरवं cause, par फलं résultat,
 et traduit la phrase de son adversaire : « La
 « composition d'un livre a pour cause la
 « cupidité, » de la manière suivante : « La
 « composition d'un livre a pour résultat
 « la cupidité, » proposition dont il n'a pas
 de peine à montrer le ridicule.

pas plus fondé. Car comme il n'existe pas de témoignage traditionnel qui établisse à l'égard des livres précités cette condition particulière, qu'ils sont l'ouvrage d'autres savants [que ceux auxquels on les attribue], il ne peut s'élever aucun doute sur leurs auteurs. Mais dans le cas qui nous occupe, cette assertion, que le Bhâgavata, livre qui fait autorité pour les sectateurs de Vichnu, a été composé par Vôpadêva, est un témoignage traditionnel qui retentit aussi haut que le bruit de la cloche. Or le témoignage de cette tradition, vous devez l'admettre vous-même, puisque vous avez dit, [sur un pareil témoignage,] que le livre qui porte le nom de Hêmâdri est l'ouvrage de Vôpadêva; autrement il faudrait conclure de l'existence du nom de Hêmâdri [que porte l'ouvrage en question], que ce livre est de Hêmâdri lui-même.

Ce qu'on ajoute, que si le Bhâgavata est l'œuvre de Vôpadêva, on ne comprend plus l'existence du commentaire de Çamkara Âtchârya, puisque Çamkara est beaucoup plus ancien que Vôpadêva, n'est pas plus fondé; car on n'a pas de preuve que Çamkara Âtchârya soit l'auteur d'un commentaire sur le Bhâgavata: bien au contraire, il est certain que ce Maître n'est pas l'auteur d'un commentaire sur cet ouvrage; car, évidemment, on ne peut découvrir une qualité toute relative, [et c'est ici pour Çamkara celle d'auteur dudit commentaire,] quand cette qualité dépend de l'existence supposée d'un objet qui est lui-même relatif, [et cet objet est ici le commentaire même que personne ne produit.]

Mais on allègue deux motifs pour expliquer pourquoi on ne rencontre plus le commentaire de ce Maître ni ceux des autres: c'est que ce commentaire est trop obscur, et qu'on ne trouve personne qui le possède. Cela n'est pas plus fondé; car on voit encore aujourd'hui des livres plus obscurs et plus anciens même que ce commentaire. Ensuite, si l'on dit qu'on connaît, il est vrai, des personnes qui possèdent quelques-uns de ses ouvrages, tels que la glose sur les Çârîrakas, ouvrages plus obscurs que le commentaire du Bhâgavata, mais qu'il n'en est pas de même de ce commentaire, je réponds qu'il est bien difficile d'arriver à une entière certitude sur ce point.

Quant à ce qu'on dit encore, que de ce fait que le Maître a parlé dans le Gôvindâchâta de l'action de manger de la terre, fait dont il n'est question que dans le Bhâgavata, il résulte que le Bhâgavata étant contemporain de ce Maître, ne peut être l'œuvre de Vôpadêva, cela n'est pas plus fondé; car on ne peut tirer une conclusion de ce genre de ce que le respectable et bien-

heureux Çamkara Ātchārya, célébrant l'enfance du divin Kṛichṇa, parle de cette habitude particulière aux enfants et connue de tous, qui consiste à manger de la terre. De plus, on voit cette habitude de manger de la terre mentionnée autre part que dans le Bhāgavata.

On dit encore : Dès que dans le Brahmavāivarta Purāṇa, le Bhāgavata est compté au nombre des dix-huit Purāṇas, il n'est plus permis de prétendre que ce n'est pas un livre inspiré. Mais cela non plus n'a pas de sens; car il est établi par diverses raisons, dans le traité intitulé *Un grand soufflet sur la face des méchants* (1), et dans d'autres livres, que par le mot *Bhāgavata*, il faut entendre seulement le Dēvībhāgavata.

Quant à ce qu'on dit encore : « Mais le Dēvī Purāṇa est compté au nombre des Upapurāṇas, » cela n'est pas fondé non plus; car on ne rencontre nulle part le Dēvī Purāṇa dans la liste des Upapurāṇas (2). Et qu'on ne vienne pas dire : « Comment prétendre qu'on ne trouve pas ce Purāṇa [dans la liste des Upapurāṇas], quand on voit le nom de *Bhāgavata*, qui paraît dans cette liste, y désigner figurément le Dēvī Purāṇa (3); » car si, dans un exemplaire de ce livre, il a été écrit *Bhāgavata* au lieu de *Bhārgava* par

¹ Le traité auquel notre auteur fait allusion paraît être le même que celui que j'ai placé le troisième, et qui est consacré tout entier à prouver cette thèse, que quand les Purāṇas parlent du Bhāgavata, c'est le Dēvībhāgavata qu'ils entendent désigner, et non pas notre Çṛī Bhāgavata, qui fait autorité pour les Vāichṇavas. Cependant le passage sur lequel porte la présente note, nomme ce traité : *Un grand soufflet, etc.*; ce qui ferait supposer qu'il existe deux traités de ce genre, dont l'un serait plus étendu que l'autre, et dont nous ne posséderions que le plus court, c'est-à-dire celui qui est traduit plus bas.

² L'assertion de notre auteur est exacte, du moins à l'égard des deux seules listes originales des dix-huit Upapurāṇas que je connaisse, celle du Kāurma Purāṇa, que reproduit Rādhākānta Dēva (*Çabd.* au mot *Upapurāṇa*, p. 351 et 352), et que donne également M. Wilson dans son Diction-

naire, au mot *Upapurāṇa*, et celle du Dēvībhāgavata, qu'on trouvera au quatrième article du troisième traité. Cependant la liste du Kāurma cite, sous le n° 15, un Upapurāṇa nommé *Dāiva*, et c'est peut-être sur l'existence de cet ouvrage que se fonde l'opinion de ceux qui rangent le Dēvībhāgavata au nombre des dix-huit Upapurāṇas.

³ Les deux listes des Upapurāṇas que j'ai indiquées dans la note précédente ne citent pas le nom du *Bhāgavata*; mais ce nom se trouve dans la notice du Dēvībhāgavata qu'a donnée M. Wilson (*Mack. Coll.* t. I, p. 48), et il y remplace le nom du *Bhārgava*, qui manque, il est vrai, dans Rādhākānta Dēva et dans Wilson, mais que cite le passage du Dēvībhāgavata que l'on trouvera plus bas. Notre auteur s'appuie, comme on le voit, sur ces variantes, pour attribuer à une faute de copiste la présence du titre de *Bhāgavata*, au lieu de celui de *Bhārgava* qu'il veut qu'on lise.

une faute d'inattention de la part du copiste qui, transcrivant le texte, a été trompé par la ressemblance des lettres, une variante de cette espèce, qui a contre elle la totalité des autres Purâṇas, n'est pas admise par les hommes instruits.

Quant à ce qu'on dit, que le Mâtsya donne la définition du Bhâgavata dans les termes suivants : « Le livre comprenant dix-huit mille stances, etc. », que le Pâdma Purâṇa désigne le même ouvrage en ces termes : « Le livre, ô Ambarîcha, exposé par Çuka ⁽¹⁾, » et que ces textes ne conviennent pas au Dêvi Purâṇa, cela n'est pas plus fondé. Car le Dêvibhâgavata aussi est limité au nombre de dix-huit mille stances; et, de plus, en divisant l'expression [du Pâdma] *Çukaprôkta*, de cette manière, *Çukdya prôkta* (c'est-à-dire exposé à Çuka, au lieu de : exposé par Çuka), cette expression convient au Dêvi qui est réellement exposé à Çuka.

Quant à ce qu'on ajoute en commençant ainsi : « Ensuite un homme comme Dikchita, dans son traité intitulé *Çivatattvavivêka* et dans d'autres livres, a reconnu le Bhâgavata; » et en terminant ainsi : « Quel est donc l'homme plus savant que lui qui ose attaquer le Bhâgavata? » cela, dis-je, n'est pas une objection plus solide. Car on trouve dans le Çêkhara, dans le Çabdakâustubha ⁽²⁾, et dans d'autres ouvrages, des preuves qu'on a admis, comme s'ils étaient inspirés, des livres qui ne l'étaient pas, tels que celui de Kâiyyata ⁽³⁾ et d'autres; et cependant ces livres n'ont pas le caractère de l'inspiration. Ensuite on rencontre des savants supérieurs même à Dikchita et aux autres, tels que Vardhamâna Upâdhyâya, Paṇḍitarâdja et d'autres, dont l'intelligence pure et détachée du monde est parvenue jusqu'à voir les deux lotus des pieds de Bhagavat déposés dans leur propre cœur. Or la discussion à laquelle se sont livrés de tels hommes touchant le caractère inspiré

¹ Voyez sur ces citations la note 1 de la page LXXV ci-dessus, et l'article 15 du troisième traité.

² Colebrooke, dans la liste qu'il a donnée des grammairiens indiens, cite l'ouvrage intitulé *Çabdakâustubha*, et l'attribue à Bhaṭṭôdji Dikchita. (*Miscell. Essays*, t. II, p. 41.) Quant au Çêkhara, je suppose que c'est ou l'ouvrage dont Colebrooke donne le titre d'une manière plus complète, comme il suit : « *Çabdendâçêkhara*, par Nâgêça Bhaṭṭa

(le même que Nâgôdji Bhaṭṭa), » et qui est un commentaire sur le Siddhânta Kâumudî de Bhaṭṭôdji Dikchita (*Ibid.* tom. II, pag. 41), ou le *Paribhâçendâçêkhara* du même auteur. (*Ibid.* p. 42.)

³ Kâiyyata est un ancien grammairien, originaire du Cachemire, qui a écrit des notes sur le Mahâbbâçhya de Patañdjali. (Colebr. *Misc. Ess.* t. II, p. 7, 38 et 40.) On voit par notre texte qu'il n'est pas rangé au nombre des grammairiens inspirés.

ou non inspiré du Bhâgavata, n'est en aucune façon une attaque contre cet ouvrage.

Quant à ce qu'on dit, que ce sont des hommes suivant la voie de Vâma qui attaquent le Bhâgavata et Vichnu, cela n'est pas plus fondé. Car une assertion de cette espèce n'est pas une preuve démonstrative du caractère d'inspiration qu'on veut assurer, contre notre thèse, au Bhâgavata.

Quant à l'histoire que l'on conte ensuite en commençant ainsi : « Au temps de Mâdhava Sarasvatî, un Paṇḍita prétendit que le Bhâgavata était un livre sans autorité; » et en terminant ainsi : « Alors les savants établirent positivement que cet homme était le bâtard d'une femme veuve; » je réponds que cette histoire elle-même est sans autorité. Mais si vous dites que c'est une autorité parce qu'on la répète par le monde, alors ce sera aussi une autorité que l'histoire suivante que le monde répète également, attendu qu'elle ne diffère pas de la vôtre, quant à sa source; la voici : Jadis, dans une assemblée où se trouvaient réunis Padmapâda Âtchârya, Çurêçvara Âtchârya ⁽¹⁾, Hastâmalaka Âtchârya ⁽²⁾ et d'autres, avec plusieurs de leurs disciples, des disciples de ces derniers et des mendiants, au moment où le bienheureux Bhâsvat (le soleil) ornait le milieu de la voie de Vichnu (le ciel), et à l'instant où les Maîtres fortunés ⁽³⁾ exécutaient la cérémonie de la lecture du

¹ Colebrooke cite parmi les commentateurs du Yadjurvéda, un Çurêçvara Âtchârya, qui composa une paraphrase métrique d'une glose de Çâṅkara sur le Vrihadâranyaka. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 62.)

² On connaît un Hastâmalaka qui est cité avec le titre de sixième directeur spirituel de l'ordre religieux de Çriççagiri; il est le quatrième à partir de Çâṅkara, qui est le second sur la liste de ces Gurus, suivant un livre écrit en ancien karnâṭaka, et intitulé Çâṅkaravidjaya. (Wilson, *Mack. Coll.* t. II, p. 34.)

³ Le texte se sert de l'expression respectueuse de la politesse moderne de l'Inde, qui consiste à désigner les pieds de celui dont on parle, au lieu de le nommer simplement par son nom. Pour traduire littéralement, il faudrait donc dire : « au moment où les

« pieds des maîtres fortunés, etc. » Le pluriel est également honorifique, ainsi que je l'ai remarqué au commencement du précédent traité (voyez ci-dessus, p. LXI, la fin de la note qui commence p. LX); et l'on voit, par la suite du récit, que le narrateur entend parler de Çâṅkara Âtchârya. Cette expression si bizarre pour nous, est manifestement empruntée au langage des cours de l'Inde, où ceux qui abordent les rois s'inclinent devant eux et touchent leurs pieds de la tête. On trouve dans une inscription de l'an 1173, traduite par Colebrooke, cette formule même, ainsi exprimée : « Le pied du souverain Djapila, le grand chef, le fortuné Pratâpa Dhavala Déva, déclare la vérité à ses fils, à ses petits-fils et aux autres descendants de sa race. » (*Miscell. Essays*, t. II, p. 296.)

Dévibhāgavata, certain personnage qui se croyait un savant, infatué des opinions des Vāichnavas, se présenta dans cette réunion et parla ainsi : « C'est un livre déparé par une multitude de fautes que le Dēvibhāgavata, « un livre non inspiré et indigne d'être lu par des Maîtres. » Ayant entendu ces paroles, Çamkara, le Maître fortuné, dont les yeux, brillants de lueurs diverses, resplendissaient d'un feu semblable à celui que répand le charbon du Khadira (la *Mimosa catechu*), et jetant des flammes sans fumée, comme s'il était agité par le vent qui souffle au temps de la destruction des mondes, s'écria ainsi, après un moment de réflexion : « Ah ! voyez donc l'esprit de « ce [misérable] Vāidēha ⁽¹⁾, qui se croit un savant, de cet homme infatué « des opinions des Vāichnavas, qui a l'audace d'attaquer la Çakti [de Çiva] ! « le voilà qui vient attaquer le Purāna de la génératrice de l'univers, de la « fortunée Mahābhāṭṭārikā (la déesse très-vénérable), de l'épouse de Mahē- « çvara. C'est sans doute un lépreux, et il perdra le nez. » Le roi nommé Sudhanvan, souverain du pays de Kērala, n'eut pas plutôt appris les paroles véridiques sorties de la bouche du Maître, qu'au bout de quelques jours il fit, pour un certain motif, couper entièrement le nez, depuis la racine jusqu'à l'extrémité, à cet homme qui était infatué des opinions des Vāichnavas ⁽²⁾. Mais revenons à notre sujet.

On ajoute encore : « Dans une énumération des ouvrages composés par « Vōpadēva que donne le Bhāgavata, on cite [seulement] trois ouvrages, « savoir, le commentaire ayant pour titre *Paramahaṃsapriya*, le livre nommé « *Muktāphala*, et celui qui a pour titre *Hārīlīlā*. Or si le Bhāgavata était aussi « l'ouvrage de ce savant, alors il eût fallu parler de quatre livres; comment « donc a-t-on pu ne parler que de trois? De plus, nous ne voyons ici, [quant à « la question d'auteur,] matière à aucune difficulté, car le nom de Vyāsa se

¹ Le mot *vāidēha* est le nom de la classe mêlée qui est issue de l'alliance d'une Brāhmaṇi avec un homme de la caste des Vāiçyas. Le Vāidēha est le serviteur des femmes. (*Manusāṃhitā*, l. X, st. 11 et 47; Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. II, p. 183.)

² Il n'est pas certain que le récit de notre auteur soit plus fondé en fait que celui du traité auquel il répond; mais ce récit n'en rappelle pas moins des noms historiques, sur lesquels il est à regretter que nous ne

possédions pas des renseignements plus nombreux. M. Wilson parle, à l'occasion de l'histoire de Çamkara, du roi Sudhanvan, qu'il donne comme contemporain de Kumārīla Bhaṭṭa, lequel est, selon les uns, antérieur de cent ans à Çamkara, selon d'autres, son contemporain. (*Sanscr. Dict.* préf. p. xviii; Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 299.) J'ai, dans les notes précédentes, constaté l'existence de deux des Ātchāryas cités ici, non compris Çamkara.

« trouve inscrit sur le Bhāgavata, comme l'est celui de Vôpadêva sur les trois ouvrages précités. » Mais alors voici la question que je vous adresse : Par qui cette énumération des ouvrages [de Vôpadêva] a-t-elle été faite ? Ce n'est certainement pas par Çrīdhara Svāmin, car on ne trouve pas dans son commentaire la liste des ouvrages composés par Vôpadêva. Ce n'est sans doute pas non plus par votre père, car l'ouvrage de votre père ressemble à la corne du lièvre, [il n'existe pas davantage.] Quant à la recherche d'une énumération des livres de Vôpadêva qu'auraient faite d'autres auteurs, elle ressemble à la recherche des dents d'un corbeau. C'est ce qu'on a exprimé ainsi : « Combien le corbeau a-t-il de dents ? combien de Palas pèse l'œuf d'un coq ? combien un âne a-t-il de poils ? ce sont là les objets des recherches d'un sot. » De plus, quand on dit : « énumération que donne le Bhāgavata, » cela n'est pas exact ; car on ne trouve dans aucun des deux ouvrages qui portent le titre de *Bhāgavata*, d'énumération des ouvrages de Vôpadêva ; et d'ailleurs cette énumération ne servirait à rien. Et qu'on ne dise pas que cette liste aurait toujours l'avantage de nous apprendre quels sont les ouvrages de Vôpadêva, en les distinguant des autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Car si cela était ainsi, le Mugdhabôdha et d'autres livres [du même auteur] ne seraient pas partie des œuvres de Vôpadêva, [puisque la liste alléguée n'en parle pas.] Qu'on n'aille pas dire non plus que le septième cas [*Bhāgavaté*, « dans le Bhāgavata ou sur le Bhāgavata, »] ayant aussi la valeur du cas de possession, le texte [de l'énumération] veut seulement parler des ouvrages de Vôpadêva relatifs au Bhāgavata, lesquels sont des commentaires au nombre de trois ; et que, cela posé, si le Bhāgavata n'est pas dans le cas de faire partie de l'énumération, parce qu'il n'est pas son commentaire à lui-même, il n'en aurait pas moins fallu dire quatre [et non trois, s'il était réellement de Vôpadêva] ; car la faute [de logique] dans laquelle vous tomberiez, est la même que si on disait qu'il pousse des cheveux dans le ciel. Quant au motif pour lequel le nom de Vyāsa se trouve écrit dans le Bhāgavata, il a été suffisamment expliqué.

On dit encore : « Dans les Digestes, on définit ce que c'est que le Çrāddha, le jeûne, le plaisir et le devoir ; mais la définition de tout cela ne se trouve pas dans le Bhāgavata : c'est là le motif pour lequel les Digestes ne s'autorisent pas de l'assentiment du Bhāgavata. » A ce sujet nous ferons la question suivante : Ne définit-on dans les Digestes que les quatre objets précités, ou bien y définit-on aussi d'autres choses ? La première supposition n'est pas soutenable ; il est impossible de l'accorder, puisqu'on rencontre encore

dans les Digestes la définition de beaucoup d'autres objets, outre les quatre dont il vient d'être parlé. Vous ne pouvez pas non plus vous appuyer sur la secondé; car de ce qu'il était possible [aux Digestes] de s'autoriser de l'assentiment du Bhāgavata, en ce qui touche aux objets autres que les quatre qu'on a cités, il résulte qu'on ne peut rendre raison du silence qu'ils ont gardé en ne s'autorisant pas de l'assentiment du Bhāgavata, silence que vous désirez faire valoir pour votre thèse. D'ailleurs vous avez avancé, vous-même précédemment qu'un homme comme Dikchita s'était autorisé du témoignage du Bhāgavata dans le Çivatattvavivēka et dans d'autres livres, que Madhusūdāna Sarasvatī avait fait de même dans son Bhaktirasāyana, et maintenant voilà que vous oubliez votre [première] assertion.

On dit encore : « C'est immédiatement après la totalité des livres des « Devoirs, des Itihāsas et des Purāṇas, que le Bhāgavata a été écrit avec un « profond sentiment d'amour [par Vyāsa], au moment où il était parvenu à la « perfection de la science. Par là s'explique la différence qui se trouve entre « ces livres et cet autre Purāṇa. » Mais cela n'est pas plus fondé; car comme il est établi par des textes, entre autres par celui du Vāyu Purāṇa et d'autres livres, ainsi conçu : « Celui auquel, du moment même de sa naissance, vint « s'offrir le Vēda avec tout ce qu'il comprend ⁽¹⁾; » comme il est établi, dis-je, que dès sa première enfance, le bienheureux Vyāsa, qui est la propre forme de Nārāyaṇa, était un savant consommé, il n'y a pas lieu de dire qu'après la composition des dix-huit Purāṇas, des Itihāsas et de ses autres ouvrages, il fût parvenu à la perfection de la science; car on ne trouve personne qui appuie de quelque bonne raison cette thèse, qu'il y eût [en Vyāsa] perfection de science, au moment de la composition du Bhāgavata. De plus, il y aurait eu, pendant la composition des dix-huit Purāṇas, un instant où Vyāsa eût été moins instruit. Enfin, la conclusion [à laquelle vous voulez arriver] est aussi impossible que hors de propos; car on ne peut

¹ Le texte cité par notre auteur se trouve en effet dans le Vāyaviya Purāṇa, ms. beng. n° ix, fol. 2 v., mais singulièrement altéré, comme l'est en général ce manuscrit, dont l'incorrection est extrême. La même idée est exprimée presque dans les mêmes termes au commencement du Mahābbārata (*Ādi*, st. 2210, t. I, p. 81), et elle y est, comme dans le Vāyaviya, appliquée à

Vyāsa. On sait que les commentateurs des traités fondamentaux de la doctrine Sāṃkhya, attribuent également des connaissances surnaturelles et antérieures à tout enseignement, au sage inspiré Kapila, qui passe pour l'auteur de ce système. (Voyez Gāuḍapāda sur les Kārikās, st. 1 et 43, p. 1 et 34, ed. Wilson; Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 230.)

démontrer les faits qui portent en eux-mêmes le caractère de l'évidence, caractère qui se rencontre ici, puisque c'est l'observation directe qui prouve la différence qui existe entre le Bhâgavata et les autres Purânas.

Quant à ce qu'on dit, que la perfection ne se trouve pas dans ces livres, parce qu'on n'y remarque ni l'attention [d'un auteur] pour son ouvrage, ni l'expression de son affection, cela n'a pas de valeur; car c'est parce que Vyâsa voit tout d'un œil parfaitement égal, qu'il n'y a pas trace, dans les dix-huit Purânas, de ces marques d'attention ou d'affection. De plus, il n'y a pas de preuve de ce que vous avancez, savoir, qu'on trouve de pareilles marques dans le Bhâgavata.

Quant à ce qu'on dit, que le doute qui porte sur le Bhâgavata est d'un ennemi de ce livre, cela n'est pas plus fondé; car il n'est personne qui puisse nous forcer d'admettre que le doute, qui n'a d'autre principe que le désir de connaître la vérité, ne prouve autre chose qu'un principe de haine.

On ajoute encore : « Si l'on dit que le terme de *Bhâgavata* désigne le « Dêvi Purâna, en vertu de la dérivation grammaticale du mot *Bhâgavata*, « que l'on explique ainsi : *Le Bhâgavata, c'est le livre de Bhagavati*; alors il « faudra de même, en vertu de l'étymologie du mot *gâu* (vache), que l'on « tire du verbe *gatchtchhati* (c'est un animal qui marche), dire que l'âne, « le chameau, ou les autres quadrupèdes, sont aussi des vaches. » Mais cela n'est pas fondé; car une fois qu'on adopte un terme dans son sens propre, on n'en peut plus faire d'application analogique [à autre chose], ce terme même étant particularisé par les conditions qui s'opposent et à l'emploi de la valeur d'extension résultant d'un caractère commun [entre ce terme et un autre], et à l'emploi de la valeur d'association. Or vous devez vous-même admettre ce raisonnement; autrement, de cette explication du mot *Bhâgavata*, « ce qui se rapporte à Bhagavat, c'est le Bhâga- « vata, » résulterait cette conclusion, que le terme de *Bhâgavata* désigne le Vâichnava Purâna seul, ou même quelques Purânas, tels que le Sâura et autres ⁽¹⁾.

¹ Le nom de *Sâura* ne se présente ni dans la liste des Purânas et Upapurânas de Râdhâkânta Dêva, ni dans celle de Wilson; mais il se trouve dans celle des Upapurânas que donne le Dêvibhâgavata, à l'article 4 du troisième traité, à l'occasion duquel les listes précitées seront comparées les unes

aux autres. Ce livre, d'après le titre qu'il porte, est ou dédié au soleil, ou émané de cet astre; et il est probable qu'il fait autorité aux yeux des Sâuras, pour qui le soleil est l'objet d'un culte spécial. Cette secte paraît avoir été assez florissante au temps de Çaṁkara Âtchârya, et parmi les subdivi-

Ce qu'on dit encore, que la gloire qui résulte de l'inscription [sur un livre] du nom de Vyāsa, revient à Vyāsa seul, et non à l'auteur [réel] du livre, n'est pas plus fondé; car comme il est évident que, grâce à la miséricorde du bienheureux Vyāsa, l'auteur d'un livre [comme le Bhāgavata] peut arriver à la gloire par un autre livre ou par tout autre moyen, il n'a rien à perdre à composer le Bhāgavata, lors même que la gloire de l'avoir composé viendrait à lui manquer. De plus, il y a un axiome qui dit : « Le désir ne saurait naître, quand on en possède l'objet; » donc, quand Vôpadêva, qui n'avait d'autre désir que de satisfaire Bhagavat, composait le Bhāgavata, la gloire résultant de ce travail ne pouvait être ce qu'il désirait. Et de même que le livre composé sous le nom de Hêmâdri procura de la gloire à Hêmâdri seul, et non à Vôpadêva son auteur [véritable], de même je consens que la gloire résultant du Bhāgavata, qui est mis sous le nom de Vyāsa, retourne à Vyāsa seul. Si la gloire résultant de cet ouvrage ne revient pas à l'auteur, quel tort cela lui fait-il, puisque d'autres livres composés et mis par lui sous son nom, lui ont acquis la gloire d'un [bon] auteur?

Aussi, comme le Bhāgavata qui fait autorité pour les Vâichņavas, est [définitivement reconnu pour] l'ouvrage de Vôpadêva, on est réduit à dire que son autorité ne résulte pas de ce qu'il serait l'œuvre du sage inspiré [Vyāsa], mais seulement de ce qu'il établit des doctrines qui ne sont pas contraires aux Vêdas. — Mais c'est avoir mis trop d'attention à combattre une thèse aussi futile. On dit que les premiers savants, dans ce monde, regardent comme particulièrement agréable la réfutation des méchants et des vicieux, et qu'ils la font seulement de deux manières: si le méchant s'approche, ils le frappent au visage à coups de sandale; s'il habite à quelque distance, ils dédaignent absolument de s'en occuper.

sions dont elle se composait alors, on en trouve une dont les membres adoraient le soleil couchant comme prototype de Vichņu. (Wilson, *Sketch of the rel. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 15.) C'est probable-

ment par suite de cette alliance du culte du soleil avec celui de Vichņu, que notre auteur dit que l'on pourrait prendre le Saura pour un livre consacré à Bhagavat, qui n'est autre que Vichņu lui-même.

TROISIÈME TRAITÉ.

UN SOUFFLET SUR LA JOUE DES MÉCHANTS.

Adoration à Gaṇeṣa! Adoration aux précepteurs spirituels [qui suivent la loi] de Dakchināmūrti (Çiva)!

1. Adoration à Dakchināmūrti, qui est sans commencement, et qui est le commencement de toutes choses, qui est enveloppé par Mâyâ, et qui est [réellement] affranchi d'elle, qui n'a pas de forme et qui en revêt une!

2. Je m'incline devant la souveraine de l'univers, qui a créé le monde, qui le conserve et qui le détruit à la fin de chaque Kalpa; devant celle qui, nommée unique, nourrit de son intelligence, à l'aide des qualités, Brahmâ, Hari et Hara; et qui, après leur avoir donné Sâvitri, Râmâ et Umâ ses filles, recevant alors de chacun d'eux un culte individuel, voit la totalité des choses sous la forme desquelles elle est vue elle-même⁽¹⁾.

3. Après m'être incliné devant le bel amant de la belle Déesse, je vais exposer la décision des livres sacrés sur la question de savoir si le livre nommé *Dêvibhâgavata* est ou n'est pas l'ouvrage du sage inspiré.

4. Il ne faut pas dire qu'en vertu de l'étymologie du mot *Bhâgavata*, qu'on explique ainsi: « Le Bhâgavata est le livre de Bhagavat, » ce soit le Bhâgavata même des Vâichṇavas qui est compris [dans la liste des Purâṇas]; car le Bhâgavata qui fait autorité pour les Vâichṇavas, est compté au nombre des Upapurâṇas⁽²⁾.

5. Voici ce qu'on lit dans le *Dêvibhâgavata*; c'est Sûta qui parle: « Que les chefs des solitaires écoutent, je vais énumérer les Purâṇas, conformément

¹ Cette stance obscure, dont je n'ai peut-être pas saisi tout le sens, me paraît offrir une assez grande analogie avec la description que les Kabir Panthis donnent de l'origine de la triade, et que M. Wilson nous a fait connaître dans son *Mémoire* souvent cité sur les sectes religieuses des Hindous. (*Asiat. Res.* t. XVI, p. 71 et 72; et surtout, p. 105, note.)

² Cette assertion n'est pas exacte, du moins à l'égard des listes qui sont à ma disposition; le Bhâgavata n'est pas plus mis au nombre des Upapurâṇas que le *Dêvibhâgavata* ne l'est au nombre des dix-huit Purâṇas. Voyez cependant une liste donnée par M. Wilson (*Mack. Collect.* t. I, p. 48), dont j'ai parlé plus haut, p. LXXVII, note 3, et que je rappellerai tout à l'heure.

« au compte exact qu'en a donné Vyāsa, fils de Satyavati; ce sont : le Mātsya, le Mārkaṇḍeya, le Bhavichyat, le Bhāgavata, le Brāhma, le Brahmāṇḍa, le Brahmavāivarta, le Vāmana, le Vāyaviya, le Vāichṇava, le Vārāha, l'Āgnēya, le Nārada, le Pādma, le Liṅga, le Gāruḍa, le Kāurma et le Skānda⁽¹⁾. Le Mātsya, qui est le premier, a quatorze mille stances; le Mārkaṇḍeya, qui est si merveilleux, en a neuf mille. Les solitaires, qui connaissent la vérité, en comptent, dans le Bhavichyat, quatorze mille cinq cents; le saint Bhāgavata en a dix-huit mille, et le Purāṇa de Brahmā en a dix mille. Le Brahmāṇḍa en a douze mille cent, et l'on en donne dix-huit mille au Brahmavāivarta. Le Purāṇa nommé Vāmana en a dix mille, le Vāyaviya six cents, et le Vāichṇava, qui est singulièrement merveilleux, en a vingt-trois mille. Le Vārāha, qui ne l'est pas moins, en a vingt-quatre mille, et le Purāṇa d'Agni en a seize mille. L'excellent Nārada est donné comme en ayant vingt-cinq mille, et celui qui s'appelle Pādma, et qui est très-étendu, en a cinquante-cinq mille. Le Purāṇa, extrêmement développé, du Liṅga, en a onze mille, et le Gāruḍa, qui est exposé par Hari, en a dix-neuf mille. Le Purāṇa, raconté par Kūrma, a dix-sept mille stances, et le Skānda, qui est singulièrement merveilleux, en a quatre-vingt-un mille⁽²⁾. Je viens, sage vertueux, de t'exposer en détail le compte des

¹ C'est à M. Wilson, que M. Poley a bien voulu consulter de ma part, que je dois l'explication de ce texte énigmatique où les Purāṇas sont désignés d'après la première lettre de leur nom, comme il suit : मत्स्य • les deux qui commencent par ma, • मरुत • par dha; • अग्नि • les trois qui commencent par ba, etc. M. Wilson a très-ingénieusement rétabli ce texte altéré.

² L'énumération que donne le présent extrait du Dévibhāgavata, mérite quelque attention à cause des différences comme à cause des ressemblances qu'elle présente avec quelques autres listes. Je remarquerai d'abord qu'on la connaissait déjà par la notice succincte d'un manuscrit du Dévibhāgavata, qui se trouve indiqué dans le catalogue de la collection Mackenzie, rédigé par M. Wilson. (Mack. Coll. t. I, p. 48.) La liste de M. Wil-

son diffère cependant sur un point de la nôtre, en ce qu'elle attribue au Gāruḍa Purāṇa quarante-neuf mille stances au lieu de dix-neuf mille que donne le manuscrit de notre traité, lequel est en ce point d'accord avec la seconde des deux listes du Bhāgavata dont je vais parler tout à l'heure. Cette différence, qui peut paraître sans intérêt, doit être cependant remarquée, parce que si on adoptait le chiffre donné par M. Wilson, on aurait pour le nombre total des stances des dix-huit Purāṇas, le chiffre de quatre cent sept mille cent, chiffre qui s'accorde exactement avec celui qui est assigné, par plusieurs passages des Purāṇas eux-mêmes, à la collection totale. Avec le nombre de dix-neuf mille, au contraire, la somme totale des stances ne s'élève qu'à trois cent soixante et dix-sept mille cent. De toutes

« stances de chaque Purāna ; maintenant, que les meilleurs des Rīchis écou-
« tent l'énumération des Upapurānas. Le premier est le Sānatkumāra, le

les listes qui sont à ma disposition, celle qui approche le plus du nombre classique de quatre cent mille stances, est la liste de notre Bhāgavata (I. XII, ch. XIII, st. 4 sqq.), qui monte à trois cent quatre-vingt-dix mille ; vient ensuite celle du Dēvibhāgavata, puis celle de l'Āgnēya, qui ne s'élève qu'à trois cent trente-cinq mille.

On voit que la liste du Bhāgavata et celle du Dēvibhāgavata diffèrent bien peu l'une de l'autre. La première variante porte sur le chiffre et sur le nom du neuvième Purāna, le Vāyaviya, qui, d'après le Dēvibhāgavata, a six cents stances, et qui, selon le Bhāgavata, est remplacé dans la liste des Purānas par le Ćāiva, lequel en a vingt-quatre mille, et occupe la quatrième place. Le Bhāgavata s'accorde avec le Vāichṇava pour placer le Ćāiva le quatrième, tandis que le Dēvibhāgavata suit la même autorité que le Mātsya, qui met à cette place le Vāyaviya, avec vingt-quatre mille stances, et que l'Āgnēya, qui lui donne le même rang avec quatorze mille. Déjà M. Wilson a remarqué cette particularité dans son analyse du Vāyaviya (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*, tom. I, pag. 543), et dans celle du Viṣṇu (*Ibid.* pag. 436). Les deux Purānas nommés Ćāiva et Vāyaviya sont aujourd'hui très-différents l'un de l'autre ; mais comme le dernier de ces deux ouvrages a pour but de faire prédominer le culte de Ćiva, il se pourrait qu'il eût porté autrefois le nom de Ćāiva, et que celui de Vāyaviya ne lui eût été assigné que depuis l'époque où le véritable Ćāiva commença de se répandre. Je suis bien éloigné cependant d'attacher une grande importance à cette observation, que je présente seulement

pour montrer que quand il sera possible d'étudier les Purānas d'une manière suivie et comparative, on trouvera, dans les listes existantes, des sujets de questions qui jetteront certainement du jour sur divers points de l'histoire de ces livres.

La seconde différence qu'on remarque entre la liste du Dēvibhāgavata et celle de notre Bhāgavata, porte sur le chiffre de l'Āgnēya qui, dans l'une, a seize mille stances, et dans l'autre quinze mille quatre cents ; le Dēvibhāgavata s'accorde ici avec le Mātsya ; mais l'Āgnēya, du moins selon le manuscrit peu correct que j'ai sous les yeux, ne s'en donne à lui-même que douze mille. Enfin la troisième et dernière différence est relative au Skānda, qui, dans le Dēvibhāgavata, comme dans le Mātsya, a quatre-vingt-un mille stances, tandis que le Bhāgavata lui en donne quatre-vingt-un mille cent, et l'Āgnēya, quatre-vingt-quatre mille. A part ces variantes, il paraît que les listes du Dēvibhāgavata et du Bhāgavata ont été puisées à la même source ; je ne parle pas de l'ordre dans lequel sont placés les Purānas par le Dēvibhāgavata, ordre qui les classe d'après la première lettre de leur titre, et qui ne se retrouve dans aucun autre Purāna. Les deux seules listes que je puisse comparer avec les précédentes, sont celles du Mātsya et de l'Āgnēya ; voici les variantes qu'elles présentent, quand on les rapproche de celle du Bhāgavata. Le Brāhma renferme, selon le Bhāgavata et le Mātsya, dix mille stances ; selon l'Āgnēya, vingt-cinq mille : le Pādma, selon le Bhāgavata et le Mātsya, trente-cinq mille ; selon l'Āgnēya, douze mille : le Vāichṇava, selon ces trois autorités, vingt-trois mille : le

« Nārasiṁha vient ensuite, puis le Nāradya, le Çiva (Çāiva), et l'excellent
 « Dāurvāsasa, puis le Kāpila, le Mānava, après lesquels on place l'Āuṣanasa,
 « le Vāruṇa, celui qui se nomme le Kālīka, le Sāmba, et le beau Purāṇa,
 « composé par Nandin. On y ajoute le Saura, le Pāraçara, l'Āditya, qui est
 « très-développé, le Māhēçvara, le Bhārgava et le Vāsichṭha, avec ses déve-
 « loppements. Ce sont là les Upapurāṇas reconnus par les grands sages. »

6. Ensuite le Mātsya donne la définition d'un Purāṇa en ces termes : « On
 « compte cinq parties constitutives d'un Purāṇa; un tel livre se nomme une

Bhāgavata, selon ces trois autorités, dix-huit mille : le Nāradya, selon ces trois autorités, vingt-cinq mille : le Mārkaṇḍeya, selon le Bhāgavata et l'Āgnēya, neuf mille; ce Purāṇa n'est pas cité par le manuscrit du Mātsya que j'ai sous les yeux : le Bhavichyat, selon le Bhāgavata et le Mātsya, quatorze mille cinq cents; selon l'Āgnēya, quatorze mille : le Brahmavāivarta, selon ces trois autorités, dix-huit mille : le Lāiḡga, selon ces trois autorités, onze mille : le Vārāha, selon ces trois autorités, vingt-quatre mille : le Vāmana, selon ces trois autorités, dix mille : le Kāurma, selon le Bhāgavata et le Mātsya, dix-sept mille; selon l'Āgnēya, trois mille : le Mātsya, selon le Bhāgavata et le Mātsya lui-même, quatorze mille; selon l'Āgnēya, treize mille : le Gāruḍa, selon le Bhāgavata, dix-neuf mille; selon le Mātsya, dix-huit mille; selon l'Āgnēya, huit mille : le Brahmāṇḍa, selon le Bhāgavata et l'Āgnēya, douze mille; selon le Mātsya, quatorze mille deux cents.

Quant à l'ordre dans lequel les Purāṇas sont placés, trois des listes que j'ai sous les yeux sont complètement d'accord; ce sont celle du Vāichṇava, celle du Bhāgavata (liv. XII, ch. XIII), et celle de l'Āgnēya, sauf la substitution déjà remarquée du Vāyavya au Çāiva. Voici la liste de ces trois Purāṇas : 1. Brāhma, 2. Pādma, 3. Vāichṇava, 4. Çāiva, 5. Bhāgavata, 6. Nāradya,

7. Mārkaṇḍeya, 8. Āgnēya, 9. Bhavichyat, 10. Brahmavāivarta, 11. Lāiḡga, 12. Vārāha, 13. Skānda, 14. Vāmana, 15. Kāurma, 16. Mātsya, 17. Gāruḍa, 18. Brahmāṇḍa. Cette liste serait exactement celle du Mātsya, si, par une erreur du copiste peut-être, le Mārkaṇḍeya n'eût pas été remplacé au septième rang par l'Āgnēya, de sorte qu'à partir de ce numéro, la série du Mātsya devance d'un rang celle de l'Āgnēya, de cette manière : 7. Āgnēya, 8. Bhavichyat, 9. Brahmavāivarta, et ainsi de suite, jusqu'au Brahmāṇḍa, qui se trouve le dix-septième au lieu d'être le dix-huitième, comme il l'est dans les autres listes. Pour compléter le nombre classique de dix-huit Purāṇas, on est obligé d'admettre le Nandi Purāṇa, qui n'est, à vrai dire, qu'un Upapurāṇa, mais qui, dans la liste du Mātsya que j'ai sous les yeux, vient immédiatement après le Brahmāṇḍa, et est suivi du Nārasiṁha et du Sāmba. C'est que la distinction des Purāṇas d'avec les Upapurāṇas n'est pas nettement tranchée, au moins dans notre exemplaire du Mātsya; mais le manuscrit est si mal et si incorrectement copié, que je n'en veux pas tirer une conséquence trop rigoureuse. Il me suffira de remarquer que si l'on rétablissait le Mārkaṇḍeya au septième rang, la liste du Mātsya serait identique avec celle de l'Āgnēya.

La liste du Kāurma, telle que je la trouve

« histoire⁽¹⁾. » Cette définition se trouve encore dans un autre Purāṇa, et aussi dans le Kōcha [d'Amara], comme il suit : « Création, destruction, généalogie, règne des Manus, histoire des familles, ce sont là les éléments qui constituent un Purāṇa, livre qui est marqué de cinq caractères. » Les dix-huit Purāṇas sont marqués des cinq caractères [indiqués dans la définition]; mais le Bhāgavata qui fait autorité pour les Vāichṇavas est marqué de dix caractères : il résulte de là qu'il ne fait pas partie des Purāṇas.

7: Mais le Dēvibhāgavata s'exprime ainsi; c'est Çāunaka qui parle : « Les dix-huit Purāṇas ont été racontés par le solitaire Kṛichṇa (Vyāsa), et ces livres divins, qui sont marqués de cinq attributs, ont été lus par toi, ô

dans M. Wilson (*Mack. Collect. t. I, p. 41*), se développe comme il suit, depuis le n° 1 jusqu'au n° 8 : 1. Brāhma, 2. Pādma, 3. Çāiva, 4. Bhāgavata, 5. Bhavichyat, 6. Nāradiya, 7. Mārkaṇḍeya, 8. Āgnēya. Il semble qu'à partir de ces deux derniers numéros, elle aille se confondre avec la liste de l'Āgnēya : mais elle l'abandonne aussitôt pour suivre celle du Mātsya, depuis le n° 9, qui est le Brahmavāivarta, jusqu'au n° 16, qui est le Gāruḍa. Suivant le Kāurma, le n° 17 est le Vāyu Purāṇa, de sorte que le Brahmāṇḍa se trouve replacé au n° 18, comme dans les autres listes. Enfin, on trouve une autre liste dans notre Bhāgavata même. l. XII, ch. VII, st. 23; la voici : 1. Brāhma, 2. Pādma, 3. Vāichṇava, 4. Çāiva, 5. Lāiḡga, 6. Gāruḍa, 7. Nāradiya, 8. Bhāgavata, 9. Āgnēya, 10. Skānda, 11. Bhavichyat, 12. Brahmavāivarta, 13. Mārkaṇḍeya, 14. Vāmana, 15. Vārāha, 16. Mātsya, 17. Kāurma, 18. Brahmāṇḍa. Je regarde cette énumération comme moins digne de confiance que celles qui sont accompagnées du nombre des stances que renferme chaque Purāṇa. Il est très-probable, pour ne pas dire certain, que l'ordre que suivent ces listes n'indique pas une succession historique; mais il est, quant à présent, très-difficile de découvrir les raisons qui l'ont fait adopter. Cette question,

comme beaucoup d'autres qui sont relatives aux Purāṇas, ne pourra être résolue que par la lecture complète de ces livres.

Quant à la liste des Upapurāṇas que renferme le texte du Dēvibhāgavata qui a donné lieu à cette note, elle diffère de celle que Rādhākānta Dēva cite, d'après le Kāurma, dans son dictionnaire, et que voici : 1. Sānatkumāra, 2. Nārasimha, 3. Vāyaviya, 4. Çāiva, 5. Dāurvāsasa, 6. Nāradiya, 7. Nandikēçvara, 8. Āuçanasa, 9. Kāpila, 10. Vāruṇa, 11. Çāmba, 12. Kālikā, 13. Māhēçvara, 14. Pādma, 15. Dāiva, 16. Pārāçara, 17. Mārīçha, 18. Bhāskara. (*Çabdakalp. au mot Upapurāṇa, pag. 352, col. 1.*) M. Wilson a rapporté aussi deux listes des Upapurāṇas : l'une dans son Dictionnaire, où il substitue le nom de *Ādi* à celui de *Sānatkumāra*; l'autre dans sa Notice du Dēvibhāgavata (*Mack. Collect. t. I, p. 48*), où le nom de *Bhāgavata* remplace celui de *Bhārgava* que donne notre traité. Tout porte à croire que ces livres sont plus modernes que la plupart des Purāṇas.

¹ Ce passage fait réellement partie du Mātsya Purāṇa, et il se trouve dans le ms. bengali n° XVIII, fol. 69 r. fin. et v. init., immédiatement avant la définition classique d'un Purāṇa, que j'ai examinée en détail ci-dessus, p. XLIV sqq.

« sage qui m'honores! avec leurs mystères. Tu tiens la connaissance de tous ces livres de la bouche de Vyāsa, fils de Satyavatī. Mais il est un excellent et saint Purāṇa, que l'on nomme *Çrīmad Bhāgavata*. » Or ce passage établit que c'est le Bhāgavata de Bhagavatī qui fait partie des Purāṇas.

8. De même encore, des textes comme celui du Mātsya qui suit : « Après avoir fait les dix-huit Purāṇas, le fils de Satyavatī composa dans son entier l'histoire nommée *Bhārata*, qu'il forma de ces dix-huit ouvrages⁽¹⁾, » de tels textes, dis-je, avec lesquels est en contradiction l'assertion du Bhāgavata qui est une autorité pour les Vāichṇavas, savoir qu'après avoir fait le Bhārata, Vyāsa découragé composa le Bhāgavata⁽²⁾, établissent que le livre de ce nom qui fait autorité pour les Vāichṇavas, n'est pas compris au nombre des dix-huit Purāṇas.

9. Dans le fortuné Bhārata, au chant intitulé *Çānti*, dans le chapitre où Bhīchma enseigne la loi à Yudhichīthira, le sage expose ce que c'est que la délivrance⁽³⁾. Comment donc expliquer la condescendance de Çuka, qui attend jusqu'au [temps de] Parīkchit [pour exposer cette doctrine]? De la contradiction de ces deux récits, il résulte que le Bhāgavata qui est une autorité pour les Vāichṇavas, ne fait pas partie des Purāṇas.

10. Mais [il faut remarquer que] dans le Dēvībhāgavata, il n'y a pas de dialogue entre Çuka et Parīkchit.

11. De plus, dans le Bhārata, quand Parīkchit eut appris la malédiction [qu'avait lancée contre lui un Brāhmane], il se plaça dans un palais composé de colonnes uniformes, qui était entouré de tous côtés par ses serviteurs, et dans lequel ne pouvait pénétrer le vent. Là, s'étant démis des fonctions de la royauté, il fut, au bout de sept jours, mordu par un serpent, et il obtint ainsi la délivrance suprême. Or comme dans ce récit il n'est pas question du discours de Sūta, [qu'on lit dans le Bhāgavata des Vāichṇavas,] le titre de *Bhāgavata* désigne le Dēvībhāgavata.

12, 13 et 14. Le Vichṇu Purāṇa s'exprime ainsi : « Hari (Vichṇu) produisit l'illusion et l'erreur qui sont exposées dans l'incarnation de Buddha, » et on trouve la même chose dans le Pādma Purāṇa. Mais dans le Bhāgavata

¹ Ce passage se trouve en effet dans le Mātsya Purāṇa, ms. beng. n° xviii, fol. 69 v. Le manuscrit que j'ai sous les yeux lit वसुन् au lieu de वसिन्.

² Ceci fait allusion au passage de notre Bhāgavata, l. I, ch. iv, st. 25 et sqq., où

Vyāsa est représenté plongé dans le découragement, après qu'il eut mis en ordre le Vēda et composé le Mahābhārata.

³ La partie du Mahābhārata dont parle ici l'auteur, commence au chap. cixxiv du Çāntiparvan, t. III, p. 593.

qu'admettent les Vâichnavas, au premier livre, la qualité de Buddha est donnée seulement à Djina ⁽¹⁾, de la famille d'Ikchvâku. Cette circonstance et d'autres semblables ont inspiré des doutes à Çrîdhara Âtchârya, puisqu'il a dit : « Il ne faut pas concevoir un doute qui nous porterait à supposer qu'il y ait un autre Bhâgavata. » Or ces paroles seules prouvent qu'il existe des doutes en ce qui concerne le Bhâgavata qui est une autorité pour les Vâichnavas. Nous en concluons que ce dernier ouvrage ne doit pas être compris au nombre des [dix-huit] Purânas.

¹ Le texte du Bhâgavata auquel se réfère l'auteur se trouve l. I, ch. III, st. 24. La citation qu'il en fait est d'accord avec le plus grand nombre des manuscrits du Bhâgavata, du moins en ce qui touche le nom de *Djina*; seulement, il n'est pas question d'Ikchvâku dans le texte même de notre poème, et Djina y passe pour le père de Buddha. Je n'hésite pas à regarder l'introduction du nom de *Djina* dans un distique où il doit être exclusivement question de Çâkyamuni Buddha, comme le résultat de cette confusion perpétuelle des Djâinas et des Bâuddhas que font les auteurs brâhmaniques modernes. Il y a déjà longtemps, ainsi que l'a remarqué M. Wilson, que les Brâhmanes ont cessé d'être en contact avec les Buddhistes; aussi, quand ils veulent en parler, les confondent-ils invariablement avec les Djâinas qui leur ressemblent. (*Theatre of the Hindus*, t. I, p. 8; tom. II, p. 159, note.) C'est que les Hindous orthodoxes connaissent beaucoup mieux ces derniers, qui vivent depuis plusieurs siècles auprès d'eux, que les Buddhistes, qui ont depuis longtemps quitté l'Inde. Nous pouvons donc conclure avec assurance de ce fait, que les ouvrages où les Bâuddhas ne sont pas clairement distingués des Djâinas sont postérieurs aux événements qui ont forcé les Buddhistes à quitter les provinces où le Brâhmanisme règne aujourd'hui

sans rival. Je trouve, dans un fragment que M. Vans Kennedy a extrait du Gârûḍa Purâna, un nouvel exemple de la confusion que je signale en ce moment. Suivant ce Purâna, Vichṇu est né, vers le crépuscule du Kaliyuga, sous le nom de *Buddha*, fils d'Adjita. (*Res. into the nat. of anc. and Hindoo Mythol.* p. 243.) Or Adjita est le nom du second des saints déifiés que les Djâinas font vivre dans l'âge actuel. (Colebrooke, *Misc. Essays*, t. II, p. 208.) Ces noms de *Djina* et d'*Adjita*, donnés par les Purânas au père du prince qui, plus tard, fut nommé *Buddha*, sont des emprunts faits aux Djâinas; mais ces emprunts ont été sans doute favorisés, dans le cas qui nous occupe, par la ressemblance qu'offrent ces noms, assez familiers aux Brâhmanes, avec celui d'Âñdjana, personnage qui, suivant la tradition buddhique de Ceylan, est non pas le père de Çâkyamuni Buddha, mais son grand-père maternel, c'est-à-dire le père de Mâyâ, femme de Çuddhâdana qui est le véritable père du prince Siddhârtha, surnommé *Çâkyamani Buddha*. (Voyez *Mahâvâisa*, t. I, pag. 9, ed. Turnour.) J'ai d'autant moins hésité à rétablir, dans le texte du Bhâgavata, le nom d'*Âñdjana*, que je m'y suis vu autorisé par le témoignage du ms. bengâli n° xv, lequel donne cette leçon concurremment avec celle de *Djina*, que suivent les autres manuscrits.

15. Le Mâtsya s'exprime ainsi : « Le livre où l'auteur, prenant pour thème la Gâyatri, expose le devoir avec tous ses développements, et où se trouve racontée la mort de l'Asura Vriitra, est reconnu pour le Bhâgavata ⁽¹⁾. » Or dans les mots de ce passage, *prenant pour thème la Gâyatri*, le terme de *Gâyatri* désigne le mètre védique appelé de ce nom. C'est de la présence de ce mètre que résulte [pour un livre] sa conformité avec la Gâyatri. Quant à l'objet [du passage écrit dans ce mètre], c'est de conduire à la connaissance de Brahma. C'est là un point qui résulte de la rencontre simultanée de ces deux mots *dhîmahî* (méditons) et *yah prachôdayât* (qui excite). Car là où est la Gâyatri, là se trouvent ces deux mots. Mais parce que, dans le Bhâgavata qu'admettent les Vâichnavas, on rencontre le mot *dhîmahî*, on dit : « Ce livre est bien le [véritable] Bhâgavata. » [A cela nous répondons :] Comment ce titre peut-il être donné à ce livre en vertu du seul des deux termes de la Gâyatri qu'on y rencontre ? Nous concluons donc de tout ceci que le Bhâgavata qui fait autorité pour les Vâichnavas, ne doit pas être compris au nombre des Purânas. Mais comme, dans le Dêvîbhâgavata, on rencontre à la fois le mètre [de la Gâyatri], l'objet [de l'hymne ainsi nommé] et la réunion des deux termes dont il vient d'être parlé, il est démontré que c'est ce livre qui fait partie des Purânas ⁽²⁾. Quant à ce qui regarde la mort de Vriitra, elle se trouve dans l'un et dans l'autre Bhâgavata.

16. Le Mâtsya s'exprime ainsi : « Le livre qui expose l'origine des hommes et des Dieux pendant le Kalpa de Sarasvatî, et leur histoire dans le monde, s'appelle le *Bhâgavata* ⁽³⁾. » Or comme, dans le Bhâgavata qui fait autorité

¹ Ce passage se trouve en effet dans le Mâtsya Purâna, ms. beng. n° xviii, f. 68 r. Le ms. de la Bibliothèque du Roi lit उच्यते au lieu de इष्यते.

² Il paraît que l'auteur prend ici le mot *Gâyatri* dans l'une et l'autre de ses deux acceptions à la fois : 1° comme nom de l'espèce de mètre (Tchhandas), fréquemment employé dans les Védas ; 2° comme nom de la célèbre prière que Colebrooke a traduite dans son Mémoire sur les Védas (*Misc. Essays*, t. 1, p. 30), et dont Rosen a donné le texte avec une version latine. (*Rigvéd. Spec.* p. 14.)

³ Ce passage se trouve en effet dans le Mâtsya Purâna, ms. beng. n° xviii, f. 68 r. Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi lit मन्त्रे वेदव्यासा नराः, mais j'ignore à quelle histoire ce texte fait allusion, et comme je ne possède pas le Dêvîbhâgavata où ce récit se trouve d'après notre auteur, je m'abstiens de toute conjecture. J'avertis seulement qu'au lieu de काव्यस्य que donne le manuscrit de Londres après le mot सारस्वतस्य, je lis कल्पस्य, non-seulement parce que le mot काव्यस्य (du poëme) ne fait pas un sens clair ; mais parce que c'est कल्प (période de création) qui est rappelé deux fois dans la

pour les Vâichnavas, il n'est pas question du Kalpa de Sarasvatî, ce n'est pas ce livre qui fait partie des Purânas. Il en est au contraire question dans le Dêvîbhâgavata, d'où il résulte que c'est ce livre qui est compris au nombre des Purânas.

17. On lit ce qui suit dans un autre Purâna : « Le livre qui contient dix-huit mille stances, qui se compose de la réunion de douze livres, où se trouve l'histoire de Hayagrîva qui obtint la connaissance de Brahma, ainsi que le récit de la mort de Vrîtra, et qui commence par la Gâyatrî, c'est ce qu'on appelle le Bhâgavata. Krichna l'a divisé en douze beaux livres; le compte exact des chapitres qu'il renferme est de trois cent trente-deux. » Or dans le Bhâgavata qui fait autorité pour les Vâichnavas, il y a bien douze livres, mais on y compte trois cent trente-cinq chapitres⁽¹⁾; la définition qui dit que le Bhâgavata renferme dix-huit mille stances ne convient pas à celui des Vâichnavas⁽²⁾, où l'on ne trouve pas l'histoire de Hayagrîva qui obtint la connaissance de Brahma. De là il résulte que le Bhâgavata qui est une autorité pour les Vâichnavas, ne fait pas partie des Purânas.

18. Mais dans le Dêvîbhâgavata, il y a dix-huit mille stances, douze livres et trois cent trente-deux chapitres. On y trouve la mort de Vrîtra, et, comme introduction, la Gâyatrî. Tout s'y accorde parfaitement avec la définition; c'est dans le premier chant qu'est racontée l'histoire de la naissance de Hayagrîva, et ce fait qu'il obtint la connaissance de Brahma.

19. On lit dans le Pâdma Purâna les paroles suivantes de Gâutama, qui dit à Ambarîcha : « Écoute, ô Ambarîcha! l'éternel Bhâgavata qui a été raconté à Çuka; lis-le de ta propre bouche, si tu désires l'anéantissement de l'existence mortelle. » Dans les mots *Ambarîcha Çukaprôktam*, le terme composé *Çukaprôktam* doit s'entendre comme s'il représentait *Çukâya prôktam*, c'est-à-dire « raconté à Çuka, » [et non comme s'il signifiait *raconté par Çuka*.] Mais comme, dans le Bhâgavata qui fait autorité pour les Vâichnavas,

suite du texte, et que c'est ce dernier mot que donne le passage du Mâtsya dont j'ai sous les yeux un manuscrit.

¹ Tel est exactement le nombre des lectures que renferme l'ensemble des douze livres du Bhâgavata.

² Il est vrai que le nombre des stances du Bhâgavata ne s'élève pas à dix-huit mille; mais d'abord ce chiffre, comme tous ceux

de la liste des Purânas qui a été examinée ci-dessus, est donné en nombre rond; ensuite il faut tenir compte premièrement de la différence des manuscrits dont les uns contiennent des stances qui manquent dans les autres, et secondement des demi-stances, ou, plus exactement, des stances composées de six Pâdas, qui sont nombreuses dans certains livres de notre poème.

le dialogue se passe entre Çuka et Parîkchit, ce n'est pas ce livre qui doit être compris au nombre des Purânas.

20. On lit dans le Dêvîbhâgavata ce qui suit : « Le fortuné Bhâgavata, ce beau et saint Purâna qui anéantit la foule de tous les maux, a été composé par Vyâsa, qui, après l'avoir écrit, l'a fait lire à son fils Çuka, qui était exercé au renoncement de toutes choses. » Or ce passage qui s'accorde avec celui du Pâdma, qui dit : « raconté, ô Ambarîcha, à Çuka, » établit que c'est le Dêvîbhâgavata qui fait partie des Purânas.

21. On lit dans le Mâtsya : « Celui qui, après avoir copié [ce livre], le donnerait avec un lion d'or, le jour de la pleine lune du mois de Prâuch-
« tapada (août-septembre), est sûr d'obtenir la béatitude suprême (1). » Le Bhâgavata qui fait autorité pour les Vâichnavas a pour but de nous faire obtenir la connaissance de Vichnu. Mais un lion d'or est la monture de Dêvî; le jour de la pleine lune est le moment consacré à Dêvî. Le passage précité règle la forme suivant laquelle on doit donner le Bhâgavata de Dêvî. Il suit de là que c'est ce Bhâgavata lui-même qui fait partie des Purânas.

22. Un texte dit : « Autre est l'éloquence qui a produit les dix-huit Purânas, et qui a donné naissance au Bhârata, lequel est égal aux Vêdas, autre l'éloquence qui se montre sous la forme d'un poème, dans le Bhâgavata des Vâichnavas. » De là il résulte que ce livre qui fait autorité pour les Vâichnavas, ne fait pas partie des Purânas.

23. Au contraire, l'éloquence qui a produit les dix-huit Purânas est bien la même que celle du Dêvîbhâgavata : c'est donc ce dernier livre qui fait partie des Purânas.

24. Puisque dans le Bhâgavata des Vâichnavas, l'histoire de Krichna, qui en fait partie, a été composée avec de très-grands développements, d'où vient qu'on aurait omis cette circonstance pour dire, dans un autre Purâna, que c'est le récit de la mort de l'Asura Vritra et les autres particularités [indiquées dans la définition], qui constituent le caractère du Bhâgavata? Nous concluons de là que ce livre ne fait pas partie des Purânas (2).

¹ Ce texte se trouve dans le Mâtsya Purâna, ms. beng. n° xviii, fol. 68 r.

² L'argument développé ici est très-fondé; il est en effet singulier que l'on ait pris l'épisode de Vritra pour en faire un des traits de la définition du Bhâgavata, et qu'on n'ait pas parlé de la vie de Krichna, qui forme

la base de ce poème. Il ne faut cependant pas oublier que le Mâtsya, à qui est due cette définition, est un Purâna Çâiva, et que celui qui l'a rédigé a pu volontairement combiner la définition en question de manière qu'elle s'appliquât spécialement au Dêvîbhâgavata.

25. Nous ajoutons encore que le passage suivant : « Le fils de Satyavati est l'auteur des dix-huit Purâṇas, » démontre avec certitude que le Dêvibhâgavata fait partie des dix-huit Purâṇas.

26. Mais les adversaires du Vêda détestent le fortuné Dêvibhâgavata; car le Sâmba Purâṇa blâme la doctrine des Tantras, tels que le Pañtcharâtra et les autres, dans un passage ainsi conçu : « C'est en vue des hommes déchus du Vêda, que l'époux de Kamalâ (Lakchmî) a promulgué le Pañtcharâtra, le Bhâgavata, et le Tantra nommé *Vâikhânasa* (1). »

¹ Les Tantras dont il s'agit ici, ne sont pas les ouvrages connus sous ce nom et consacrés à la description des pratiques ascétiques des dévots qui adorent exclusivement la Çakti de Çiva. Ce sont des livres d'un caractère tout à fait semblable, mais dont la divinité principale est la personnification de l'énergie femelle de Viçṇu. Le principal de ces livres est le Pañtcharâtra; ceux qui reconnaissent l'autorité de cet ouvrage se nomment *Pañtcharâtrakas*. Au temps de Çaṁkara, ils formaient une des divisions les plus importantes de la secte florissante des Vâichṇavas; il y a même lieu de croire qu'ils sont beaucoup plus anciens, car le Mahâbhârata cite déjà le Pañtcharâtra comme un livre émané de Nârâyana et commuoiqué par ce Dieu à Nârada. (*Çânti*, st. 12976, t. III, p. 822.) M. Wilson appelle judicieusement ces sectaires, les Çâktas de la secte de Viçṇu. (*Sketch of the rel. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 12 et 13.) Voici la définition que donne Râdhâkânta Dêva du nom de *Pañtcharâtra* : « Le mot *Pañtcharâtra* désigne une espèce de livre. Le terme de *râtra* est synonyme de *djñâna* (science), et la science est dite de cinq espèces. C'est là la raison pour laquelle les sages appellent ce livre *Pañtcharâtra*. La première science participe de la qualité de la Bonté; la seconde a aussi le même caractère. La troisième est l'absence de toute qualité; elle

est supérieure à toutes les autres. La quatrième participe de la qualité de la Passion; le dévot ne la recherche pas. La cinquième participe de la qualité des Ténèbres; le sage ne doit pas la désirer. Il y a donc cinq sortes de sciences, et c'est là ce que les savants appellent *Pañtcharâtra*. Il y a ensuite sept recueils nommés *Pañtcharâtras*, comme le dit le texte suivant : Il y a, selon les savants, sept *Pañtcharâtras* différents qui donnent la science, savoir : le Brâhma, le Çâiva, le Kâumâra, le Vâsichṭha, le Kâpila, le Gâutamiya, le Nâradiya. Ce texte est extrait du premier Râtra du *Pañtcharâtra* de Nârada. Le *Brahmavâivarta Purâṇa*, au livre de la Naissance du bienheureux Kriçṇa, chapitre 132, s'exprime ainsi : La réunion des cinq *Pañtcharâtras*; qui est précédée de la grandeur de Kriçṇa, se compose du Vâsichṭha, du Nâradiya, du Kâpila, du Gâutamiya et du Sanatkumâriya qui complète la réunion des cinq *Pañtcharâtras*. Outre ces livres, il y en a encore d'autres nommés *Pañtcharâtras*, tels que ceux de Hayagrîha, de Prithu, de Dhruva et d'autres. (*Çabdakalpâdrâma*, au mot *Pañtcharâtra*, p. 1827 et 1828.) On peut voir sur les *Pañtcharâtrakas* les observations de Colebrooke. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 413 sqq.) Quant aux *Vâikhânasas*, ils formaient au temps d'Ânandagiri une des six divisions de la secte

27. Nous ajoutons que ceux qui suivent la doctrine des Tantras, tels que le Pañcharâtra et autres, attaquent la suprême énergie elle-même [de Çiva]. Ceux aussi qui suivent la doctrine de la dualité attaquent le fortuné Dêvibhâgavata. On les appelle [à cause de cela] des enfants illégitimes; c'est ce qu'on lit dans la composition nommée *Vâyaviya*, où l'on trouve ce passage : « Les hommes privés de pureté attaquent toujours le Dêvibhâgavata. Quant à ceux qui, infatués des opinions des Vâichnavas, attaquent le culte dû à Ambikâ (Dêvi), le sage peut conclure de leur conduite qu'ils doivent leur origine au mélange condamné des castes. »

28. Le Dêvibhâgavata s'exprime ainsi : « Ceux qui n'ont pas écouté le Bhâgavata Purâna, ceux qui n'ont pas honoré l'antique Prakṛiti (la Nature), ceux qui n'ont pas appris la vérité de la bouche d'un maître spirituel, ces hommes ont vu s'écouler inutilement leur existence. On est sauvé du défilé impraticable de l'existence mortelle, quand on a entendu le pur Bhâgavata qui est marqué de cinq caractères, et dans lequel se trouvent les charmes de la science. »

Ici se termine le traité intitulé *Un soufflet sur la face des méchants*, traité composé par Kâçinâtha Bhaṭṭa, l'apôtre des doctrines des Dakchiṇâtchâras⁽¹⁾ de Çakti, savant qui est né dans le sein de Vârâṇasî, et qui est fils de Djayarâma Bhaṭṭa, surnommé le fortuné Bhaṭṭa. Puisse cette action parvenir à Çiva surnommé *Dakchiṇâmūrti*, en qui je la dépose !

Il faut maintenant résumer en peu de mots les faits que contiennent les trois traités précédents, en ce qui regarde la question de savoir quel est l'auteur du Bhâgavata. Le premier de ces traités cherche à établir que notre Purâna est de Vyâsa; mais les assertions du Pandit ne sont accompagnées d'aucune preuve; et quoique sa polémique renferme plusieurs détails intéressants pour l'histoire littéraire de l'Inde moderne, la seule proposition qui

des Vâichnavas. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Research*, t. XVI, p. 10 et 12.) Ce nom se présente quelquefois dans le Râmâyana, où il désigne des ascètes, ainsi que dans notre Bhâgavata (l. III, ch. XII, st. 43).

¹ C'est ainsi qu'on appelle la section dite de la main droite, qui forme la portion la plus respectable des Çâktas, ou adorateurs de l'énergie femelle de Çiva. (Wilson, *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* tom. XVII, p. 218 sqq.)

ait trait à la question principale, est l'argument fondé sur la date récente de Vôpadêva, et sur l'existence d'un commentaire de Çam̄kara sur le Bhâgavata. Comment, dit l'auteur, Çam̄kara, qui est antérieur de près de douze siècles à Vôpadêva, aurait-il pu écrire un commentaire sur un ouvrage de ce dernier savant? A cela l'auteur du second traité répond que rien n'est moins prouvé que l'existence d'un commentaire de Çam̄kara sur le Bhâgavata, commentaire que personne ne produit; et il insiste sur la notoriété de la tradition qui attribue à Vôpadêva la rédaction du Bhâgavata. C'est là le point principal sur lequel il fonde son opinion, le reste de sa discussion étant consacré à la réfutation logique des assertions de son adversaire. Il adopte, chemin faisant, la thèse à la démonstration de laquelle est consacré le troisième traité, savoir, que les textes qui parlent d'un Purâna nommé *Bhâgavata*, s'appliquent au Dêvîbhâgavata, et non au Çrî Bbâgavata qui fait autorité pour les Vâichnavas. Mais à l'exception de ces deux points, sa dissertation, qui peut passer pour un modèle curieux de critique indienne, ne contient pas d'autres faits relatifs à Vôpadêva, considéré comme l'auteur du Bhâgavata.

Ce qui me paraît résulter de plus positif de ces deux traités, c'est qu'une tradition très-répan due dans l'Inde attribue à Vôpadêva la composition du Bhâgavata Purâna. Un fait non moins avéré, c'est que les deux auteurs affirment que Vôpadêva est postérieur à Çam̄kara Âtchârya et contemporain d'un personnage nommé *Hémâdri*, qui était assez puissant pour que Vôpadêva ait eu intérêt à placer un de ses ouvrages sous le patronage de son nom. L'auteur du premier traité dit que Vôpadêva est antérieur de cinq cents ans à l'époque où il écrit lui-même. Mais nous ne savons pas précisément si ce traité est du commencement ou de la fin du xviii^e siècle. Quoi qu'il en soit, Colebrooke, qui écri-

vait dans les premières années de notre siècle, ne donnait pas à Vôpadêva plus de six cents ans d'antiquité, ce qui le reporte au XIII^e siècle de notre ère. Ce savant, il est vrai, n'a fourni aucune preuve de cette assertion, qu'il se contente d'exprimer ainsi : « J'incline moi-même à adopter l'opinion soutenue par plusieurs savants Hindous, qui considèrent le célèbre Çrî Bhâgavata comme l'ouvrage d'un grammairien que l'on suppose avoir vécu il y a environ six cents ans ⁽¹⁾. » Dans un Mémoire antérieur à celui duquel j'extraits ce passage, Colebrooke avait plus affirmativement déclaré que Vôpadêva était l'auteur réel du Bhâgavata ⁽²⁾. M. Wilson, sans entrer dans plus de détails, dit que l'époque de Vôpadêva est généralement fixée au XII^e siècle ⁽³⁾, ce qui s'éloigne si peu du sentiment de Colebrooke, que M. Wilson croit pouvoir renvoyer au passage de ce dernier que je viens de citer. Dans un autre Mémoire, M. Wilson avance que le Bhâgavata est une compilation moderne qui n'a pas plus de douze siècles d'antiquité ⁽⁴⁾. Cette dernière opinion, produite par ce savant en 1830, reporte la date de Vôpadêva beaucoup plus haut que Colebrooke ne voulait, et que M. Wilson ne faisait lui-même, quand il écrivait la préface de son Dictionnaire sanscrit; car il en résulte que le Bhâgavata aurait été composé au commencement du VII^e siècle ⁽⁵⁾. Enfin, le savant M. Mill se contente d'exprimer comme une probabilité ce fait, que le Bhâgavata est de Vôpadêva, grammairien qui est comparativement moderne ⁽⁶⁾.

Si des hommes comme Colebrooke et M. Wilson, entourés de

¹ *Miscell. Essays*, t. I, p. 104.

² *Ibid.* t. I, p. 197.

³ *Sanscr. Dict.* Préf. p. xiv, 1^{re} éd.

⁴ *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVII, p. 280.

⁵ Par les mots *not exceeding twelve cen-*

turies of Antiquity, M. Wilson voudrait-il seulement dire qu'il ne doit pas remonter au delà du XII^e siècle?

⁶ *Translat. of the Inscr. on the Bhitâri Lât*, dans *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. VI, p. 9.

tous les secours que mettaient à leur disposition la connaissance approfondie de la littérature sanscrite, et la fréquentation des Brâhmanes les plus instruits, n'ont pu déterminer avec plus de précision l'époque de Vôpadêva, il y aurait sans doute de la présomption de ma part à penser qu'il me sera possible d'éclaircir une question qu'ils ont laissée aussi obscure. Je remarquerai cependant d'abord que le premier de nos deux traités nous donne deux limites au delà desquelles il n'est pas possible de faire remonter Vôpadêva, et ensuite que Colebrooke, et ce traité même, nous fournissent le moyen d'en fixer une troisième au-dessous de laquelle il n'est pas permis de le faire descendre. La première est ce fait remarqué tout à l'heure, que Çamkara est antérieur à Vôpadêva. Il importe peu que le Pandit ait attribué à Çamkara une antiquité de dix-sept cents ans, relativement à l'époque où il écrivait lui-même. On sait qu'il y a parmi les Brâhmanes mêmes une notable divergence d'opinions touchant l'âge de ce grand théologien, et que les uns le disent contemporain du commencement de notre ère, tandis que les autres, et c'est le plus grand nombre, le font vivre dans la seconde moitié du VII^e et au commencement du VIII^e siècle. Ce qu'il nous suffit de constater ici, c'est que Vôpadêva est placé d'un commun accord longtemps après Çamkara Âtchârya, dont l'époque, quelle qu'elle soit, est un point fixe que Vôpadêva ne peut plus franchir.

La seconde limite qui, si je ne me trompe, nous donne d'une manière presque certaine la date précise de Vôpadêva, est la mention du nom de Hêmâdri, que nos deux premiers traités désignent comme le patron de Vôpadêva, quand ils disent que cet auteur avait mis une de ses compositions sous le nom de ce personnage. La collection Mackenzie renferme en effet quelques traités qui portent ce nom, notamment le Dânahêmâdri,

que M. Wilson dit être un ouvrage sur l'aumône, composé par un écrivain dont le patron était Hémâdri, ministre d'un roi de Dêvagiri, aujourd'hui Dauletabad. M. Wilson ajoute que les ouvrages composés sous ce nom sont généralement attribués à Vôpadéva⁽¹⁾. C'est à ce renseignement assez vague que se borne ce que M. Wilson nous apprend sur Hémâdri⁽²⁾; il ne nomme nulle part, que je sache, le roi de Dêvagiri dont ce personnage a été le ministre. Mais la riche collection de la Compagnie des Indes nous fournit heureusement le moyen d'arriver sur ce point à une détermination précise. J'ai en effet trouvé dans le catalogue de la Compagnie un ouvrage qui a primitivement appartenu à Colebrooke, et qui porte actuellement le n° 1665 avec le titre sanscrit suivant : *Bhâgavatapurânê Harilîlânukramanî Vôpadéva-
viratchitâ tikâyuktâ, Madhusûdanaviratchitâ*. Ce titre un peu confus est traduit et commenté comme il suit par Colebrooke : « Hari-
lîlâ [les jeux de Hari], sommaire du Bhâgavata Purâna, écrit

¹ *Mack. Coll.* t. I, p. 32. M. Wilson cite encore deux autres ouvrages qui portent le nom de Hémâdri. (*Ibid.* p. 34.)

² On trouve, il est vrai, parmi les traditions relatives à l'état ancien du royaume de Dêvagiri, un Hémânda Panth, qui fut le ministre et le Guru de Râmadéva, roi de Dêvagiri, et qui introduisit chez les Mahrattes le caractère nommé *Mor*. (*Wilson, Mack. Coll. Préf.* p. XLIX et CVI.) Mais quoique le nom de *Hémânda Panth*, qui se présente sous une forme mahratte, offre quelque analogie avec celui de *Hémâdri*, je ne voudrais pas, sur un si faible indice, identifier l'un avec l'autre ces deux personnages, encore moins placer Hémâdri l'an 2500 du Kaliyuga, époque à laquelle la tradition prétend que Hémânda Paoth a vécu. Le nom de *Râmarâdja* ne fournit pas une indication

suffisamment précise; car les divers documents que nous possédons sur la dynastie de Dêvagiri nous montrent ce nom si souvent répété, qu'on ne peut s'empêcher de croire ou qu'il a été celui de plusieurs souverains, ou que les étrangers, et en particulier les Musulmans, qui ont eu des rapports avec cette dynastie, l'ont donné, à cause de sa célébrité, à des rois qui ne le portaient réellement pas. Comparez entre autres les passages suivants de MM. Wilson, Prinsep et Taylor, *Mackenzie Collect. Préf.* p. CVI, CXXX, CXXXI, t. I, p. 104; *Useful Tables*, n° partie, p. 122 et 125; *Orient. hist. manuscr.* t. II, p. 83 et 99. C'est sous le patronage d'un Râmarâdja qu'a été composé le poème du Nalôdaya, comme nous l'apprend la première stance de cet ouvrage. (*Miscell. Essays*, t. II, p. 76.)

« par Vôpadêva, fils de Kêçava, pour l'usage de Hêmâdri, ministre
 « de Râmatchandra, souverain de Dêvagiri; ce traité est accom-
 « pagné d'un commentaire par Madhusûdana. » Or ce Harilîlâ est le
 livre même que nous avons vu attribué à Vôpadêva par le premier
 de nos trois traités; c'est, pour traduire littéralement le titre déve-
 loppé qu'il porte, « l'Énumération des jeux de Hari, » tels qu'ils sont
 exposés dans le Bhâgavata. Les détails dont se compose la notice
 de Colebrooke ne laissent aucun doute sur les rapports que la
 tradition, d'accord avec le premier de nos trois traités, établit
 entre Vôpadêva et le personnage qui passe pour l'avoir protégé,
 non plus que sur le nom du prince dont ce personnage était le
 ministre. Ce prince est Râmatchandra qui, d'après les recherches
 faites par M. Walter Elliot de Bombay, sur un très-grand nombre
 d'inscriptions recueillies par lui dans le Décan, commença de ré-
 gner à Dêvagiri en 1193 de Çâka, c'est-à-dire en 1271 de notre
 ère, et qui fut l'avant-dernier roi indépendant de la dynastie des
 Yâdavâs, détruite par les Musulmans en 1312⁽¹⁾. Si donc Vôpa-
 dêva, l'auteur supposé du Bhâgavata, et l'auteur réel de plusieurs
 ouvrages qui jouissent d'une grande célébrité, est, comme tout
 nous porte à le croire, le Vôpadêva qui passe pour avoir été
 contemporain de Hêmâdri, ministre du roi Râmatchandra, il a
 fleuri dans la seconde moitié du XIII^e siècle, c'est-à-dire à la date
 même que lui assignent les juges les plus éclairés dans ces
 matières, Colebrooke et M. Wilson.

La troisième limite, celle au-dessous de laquelle il me paraît

¹ Walter Elliot, *Hindû Inscript.* dans
Journ. of the Roy. Asiat. Society, t. IV, p. 26
 sqq.; *Madras Journ. of Lit.* Janvier 1838,
 p. 197 et 200. Je trouve ici un exemple
 frappant de la confusion de noms que je
 signalais dans la note précédente. Ferishta

nomme *Râmdeo* (ou Râma Déva) le Râma-
 tchandra même qui fut l'avant-dernier roi
 de Dêvagiri. (Briggs, *Ferishta*, t. I, p. 304;
 Prinsep, *Useful Tables*, 2^e part. pag. 125.)
 Voyez encore Taylor, *Orient. hist. manuscr.*
 t. II, p. 99.

qu'on ne peut plus faire descendre Vôpadêva, est marquée par la citation que fait Sâyaṇa, dans son Mâdhavîyavṛitti, d'un grammairien nommé *Madhusûdana*, que Colebrooke place parmi les commentateurs de l'ouvrage de Vôpadêva, intitulé *Mugdhabôdha* ⁽¹⁾, et qui est, selon toute vraisemblance, l'auteur de la glose qui accompagne le *Harilîlâ*, dans le manuscrit de la Compagnie des Indes. Or comme rien n'est plus certainement déterminé que la date de Sâyaṇa, qui vivait sans aucun doute dans le premier tiers du xiv^e siècle, et qui composait à cette époque ses grands travaux sur la législation, sur la théologie et sur la grammaire brâhmaniques, il en résulte que Vôpadêva, dont le *Mugdhabôdha* et le *Harilîlâ* étaient déjà commentés par Madhusûdana, florissait antérieurement à l'époque de Sâyaṇa.

Parmi les ouvrages qui portent le nom de Vôpadêva, on n'en avait indiqué jusqu'ici aucun qui offrît quelque analogie avec une composition comme le Bhâgavata. Outre la grammaire qui est célèbre sous le titre de *Mugdhabôdha*, et le commentaire par lequel Vôpadêva l'a expliquée et développée lui-même, Colebrooke ne cite de cet auteur que le *Kavikalpadruma*, qui est une liste des racines sanscrites, le *Kâvyakâmadhênu*, qui est une explication de cette liste, et le *Râmavyâkaraṇa*, ouvrage grammatical, que l'auteur d'un livre assez connu, le *Prasâda*, semble lui attribuer ⁽²⁾. A ces indications, le premier de nos traités ajoute trois titres qui ont à nos yeux cet intérêt, qu'ils prouvent que Vôpadêva s'était occupé de matières religieuses et philosophiques. Quoique les ouvrages que ces titres désignent me soient encore inconnus, ces titres seuls, et notamment celui de *Paramahaṃsapriya*, « ce qui est cher aux ascètes contemplatifs, » et celui de *Harilîlâ*, « les

¹ Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. II, p. 46 et 49.

² Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. II, p. 15, 40, 46 et 49.

« jeux de Hari, » montrent que Vôpadêva avait employé la profonde connaissance qu'il possédait de la langue sanscrite à l'exposition des doctrines dont le culte de Vichnou est l'objet. L'ouvrage intitulé *Harilîlâ* est surtout une preuve irrécusable de ce fait; car on sait que cette expression de *lîlâ*, le jeu, qui est, sinon empruntée directement au Vêdânta moderne, du moins autorisée par la notion que se forme cette école de la vanité et du peu de réalité du monde extérieur, désigne, dans la langue philosophique et religieuse des Vâichnavas, les œuvres de l'Être suprême, et spécialement ses incarnations, à la tête desquelles est placée l'incarnation de Purucha, c'est-à-dire celle de l'homme-monde, sous la forme et par le moyen duquel l'Être suprême devient le créateur et la matière de la création. Ce livre, dont l'existence est si positivement démontrée par la présence du manuscrit coté 1665 dans la bibliothèque de la Compagnie des Indes, fournira peut-être plus tard un argument qui sera décisif dans la question qui nous occupe. Sans doute si le *Harilîlâ* n'est qu'un extrait du *Bhâgavata*, comme semble l'indiquer la notice de Colebrooke, la seule conclusion qu'on en devra tirer, c'est que le poëme est antérieur à l'extrait; mais si l'on découvre que le *Harilîlâ* n'est que le plan et comme le projet du *Bhâgavata*, il faudra reconnaître que ce dernier ouvrage est de la même main que le *Harilîlâ*, c'est-à-dire qu'il est de Vôpadêva. Je regrette de ne pas avoir en ce moment ce traité sous les yeux, et d'être ainsi hors d'état de déterminer positivement le degré de ressemblance qu'il offre avec le *Bhâgavata*. Lorsqu'en 1835, je pris note de l'existence de ce livre, j'ignorais que ce fût celui qui est cité par nos deux traités, et je ne pouvais soupçonner l'importance qu'il devait avoir dans la discussion relative à l'auteur du *Bhâgavata*. Le temps d'ailleurs me manqua pour le copier ou pour en faire l'extrait.

Quant à présent, l'opinion qui attribue notre poème à Vopadéva ne repose encore sur d'autre autorité que sur celle de la tradition. Mais l'existence de cette tradition n'est pas contestée par ceux mêmes qui en nient l'exactitude, puisque le premier de nos trois traités n'a d'autre objet que d'en combattre le témoignage. Cette tradition n'en mérite pas moins d'être recueillie par la critique, et rapprochée de toutes les données faites pour la confirmer ou la détruire. J'avoue que ces données ne sont pas encore fort nombreuses, mais il en est déjà quelques-unes qu'on peut faire valoir en sa faveur. Ainsi le troisième des traités précédemment traduits me fournit une observation qui, si elle ne nous éclaire pas sur le nom même de l'auteur de notre poème, tend cependant à séparer cet ouvrage du corps des autres compilations auquel il appartient par son titre de *Purāna*, et nous ramène ainsi à l'époque de la littérature sanscrite où florissaient les poètes modernes, les grands commentateurs et les savants grammairiens. Je veux parler de la citation, empruntée à une autorité d'ailleurs inconnue, qui fait l'objet du paragraphe vingt-deuxième, et qui pose comme un point établi, que rien n'est aussi peu semblable au style du Mahābhārata ou des autres Purānas que celui du Bhāgavata. Si un critique européen eût affirmé une proposition de ce genre, plus d'une voix se fût hâtée de lui dire que l'étude de la littérature indienne n'est pas encore assez avancée pour qu'on puisse apprécier en connaissance de cause la différence des styles, et déduire de ce caractère une loi, quelque générale qu'on la conçoive, pour la classification approximative des compositions dont on ignore d'ailleurs absolument la date. Mais après une assertion aussi positive que celle du traité que je viens d'invoquer, il est permis de dire, sans craindre d'être accusé de précipitation, qu'en effet ce sont deux styles, et deux styles

très-différents l'un de l'autre, que celui du Mahâbhârata ou du Râmâyana, et celui du Bhâgavata. Le premier est le style de l'épopée, et il est comme celui de tous les poèmes antiques, simple, animé, large et souvent sublime. Le second, plus travaillé, plus varié, plus chargé de couleurs, est aussi plus difficile et quelquefois plus profond. Il a de la force et de la grandeur, mais il manque d'aisance et de simplicité; il a plus de verve que d'âme, plus de chaleur que de sentiment. J'en excepte les passages où l'auteur, développant des idées et des conceptions qui lui sont plus personnelles que celles qu'il a reçues de la tradition, chante la foi et la dévotion dont son héros doit être l'objet. Dans ces morceaux, l'auteur est original parce qu'il parle de choses qu'il sent lui-même. Mais ces conceptions, inspirées par l'esprit de secte, sont déjà modernes, si on les compare à celles qui forment le fonds de l'ancienne littérature des Brâhmanes, et le langage qu'elles revêtent, quoique plein d'ardeur et d'éclat, n'en diffère pas moins essentiellement du style majestueux et toujours naturel des vieilles épopées.

Cette différence fondamentale s'exprime par un signe tout extérieur, et dont le sens ne peut être méconnu; c'est la variété et la richesse des mètres poétiques. Cette variété est, à mon avis, un trait caractéristique de l'exposition du Bhâgavata, et elle ne se trouve pas, que je sache, à un égal degré dans aucun autre Purâna. La stance épique nommée *Anuchṭubh*, qui fait le fonds du Râmâyana, du Mahâbhârata et du plus grand nombre des Purânas, cède à chaque instant, dans le Bhâgavata, la place à d'autres stances d'un mètre plus travaillé et plus brillant, et dont l'emploi rapproche cette composition des poèmes proprement dits, qu'on désigne sous le titre spécial de *Kâvyas* ⁽¹⁾. Sous ce

¹ Cette remarque a déjà été faite par le savant M. Mill, relativement à la plus mo-

derne des inscriptions de la fameuse colonne d'Allahabad. Voy. ce qu'il dit dans le *Journal*.

dernier rapport, cependant, le Bhâgavata n'est pas un poëme régulier; car Colebrooke nous apprend que les meilleurs traités de rhétorique posent en principe, que le mètre et le style doivent être uniformes dans chacun des chants d'un poëme véritable ⁽¹⁾. Il existe toutefois des exceptions à cette règle; et si le Bhâgavata devait jamais perdre son titre de *Purâna*, titre qui s'accorde bien avec le fonds du sujet qu'il traite, pour prendre celui de *Kâvya*, lequel va mieux à sa forme et à son style, ce serait une exception de plus à joindre à celles qu'a déjà rapportées Colebrooke.

A ce caractère que je me contente de signaler ici, parce que je compte l'examiner en détail dans les dissertations que j'ai annoncées au commencement de cette préface, la lecture et l'étude approfondie des Purânas en ajouteront certainement d'autres qui nous aideront plus tard à vérifier le témoignage de la tradition. C'est ainsi que l'existence de tel ou tel mythe, et le développement de telle ou telle légende, qui se trouve dans certains Purânas et qui manque dans le nôtre, devront être regardés comme des indices de l'antériorité probable de notre poëme à l'égard de ces livres. Je ne citerai en ce moment qu'un seul fait de ce genre, plutôt pour montrer l'usage que la critique pourra faire des autres faits semblables, que pour ajouter quelque chose à ce que j'ai dit tout à l'heure sur la date à laquelle je suppose qu'a été composé le Bhâgavata. On connaît le rôle important que joue dans le système des principaux sectateurs de Kṛichna la bergère Râdhâ, que le rédacteur du Brahnavâivarta va jusqu'à identifier avec l'énergie créatrice de ce Dieu, considéré par la secte qui a adopté cet ouvrage comme la Divinité suprême. L'analyse que M. Wilson a donnée de ce Purâna ⁽²⁾ ne

of the As. Society of Bengal, t. III, p. 258.

¹ *Miscell. Essays*, t. II, p. 98.

² *Journ. of the Asiatic Society of Bengal*,

t. I, p. 217 sqq.

laisse aucun doute sur le caractère de cette compilation, et on peut regarder avec ce savant les idées auxquelles elle est consacrée, comme le développement exagéré de la religion particulière qui, si elle n'a pas été fondée par Kṛichṇa lui-même, s'est du moins autorisée plus tard de son nom et l'a pris pour son héros et pour son Dieu. L'auteur du Brahmavâivarta n'est pas le seul qui se soit fait l'apôtre de ces idées. On les trouve, avec des détails qui ne se rencontrent pas ailleurs, dans le Pâdma Purâna, dont M. Wilson a également donné une excellente analyse ⁽¹⁾. Je ne parle pas du poëme célèbre du Gîtâgôvinda dont Djayadêva est l'auteur, et que William Jones a traduit en anglais, Lassen, en latin et Rückert en allemand; car quoique Râdhâ y soit placée sur le même rang que Kṛichṇa, et qu'elle y partage avec son bien-aimé le culte d'amour et de poésie que lui rend son pieux adorateur, Lassen a démontré avec la sagacité qui le distingue, que le chant de Djayadêva n'appartient pas à la secte qui assigne à Kṛichṇa et à Râdhâ le rang élevé qu'occupent Vichṇu et Lakchmî ⁽²⁾. En écrivant l'histoire des sectes modernes de l'Inde, M. Wilson a plus d'une fois rencontré le culte de Râdhâ; et chaque fois qu'il l'a reconnu, il a exprimé cette opinion, que la déification de ce personnage était une conception récemment introduite par l'esprit de secte dans le Panthéon indien ⁽³⁾. Or le même savant a remarqué que le Bhâgavata non-seulement ne rapporte pas les légendes relatives à cette bergère, qu'on lit dans le Pâdma ⁽⁴⁾, mais qu'il ne fait pas même une mention parti-

¹ *Journ. of the Royal Asiatic Society*, t. V, p. 297.

² Voyez la savante préface de Lassen, sur sa belle édition du Gîtâgovinda, notamment p. vi, xiv, et surtout p. xxi.

³ *Essays on the Purân.* dans *Journal of*

the Roy. Asiat. Society, t. V, p. 310; conf. *As. Res.* t. XVII, p. 214, et *Quart. Orient. Magaz.* t. IV, p. 198, et t. V, p. 111.

⁴ *Essays on the Purân.* dans *Journal of the Roy. Asiat. Soc. of Great Britain*, t. V, p. 297.

culière de Râdhâ parmi les Gôpîs de Vrîndâvana, et qu'il ne la nomme pas une seule fois, si ce n'est peut-être dans un passage ambigu ⁽¹⁾. Le passage dont veut parler M. Wilson est probablement celui du chapitre xx, st. 32 sqq. du livre X, et ce morceau où est décrit le chagrin qu'éprouve une des maîtresses de Kṛīchṇa, au moment où le Dieu vient de la quitter, offre en effet quelque analogie avec le chant lyrique du Gītagôvinda. Mais le thème qui fait le sujet de ce dernier ouvrage n'est que brièvement indiqué dans le Bhâgavata, et le morceau gracieux auquel je suppose que fait allusion M. Wilson, n'est qu'un des tableaux du chapitre qui est consacré aux amours de Kṛīchṇa, et dans lequel je n'ai pu, quoi qu'en ait dit W. Jones, découvrir le nom de la bergère Râdhâ.

Si maintenant nous nous rappelons que, suivant la remarque de M. Wilson, Râdhâ n'est pas nommée davantage dans l'Âgnêya Purâṇa ⁽²⁾, qu'elle ne l'est pas non plus dans le Vâichṇava, dans le Harivaṃṣa, ni dans le Mahâbhârata ⁽³⁾, il sera constaté que les légendes relatives à la maîtresse de Kṛīchṇa, qui occupent tant de place dans le Pâdma et surtout dans le Brahmavâivarta, manquent dans trois Purâṇas au moins, et il sera sans doute permis de conclure de ce rapprochement, que ces légendes n'étaient pas encore fort répandues à l'époque où furent rédigés ces Purâṇas. Car autrement, comment concevoir que l'auteur du Bhâgavata, par exemple, qui a rassemblé avec tant de soin tout ce qui se rapporte à Kṛīchṇa, n'ait pas fait la moindre allusion à sa maî-

¹ *Sketch of the relig. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 30 et 125.

² *Analys. of the Purân.* dans *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 82.

³ *Quart. Orient. Magaz.* t. IV, p. 198. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'il n'est

pas question ici de la Râdhâ du Mahâbhârata, c'est-à-dire de la femme de l'écuyer Adhirathi, qui adopta le jeune Karṇa, délaissé par sa mère. (*Âdi*, st. 2775 et 4403, t. I, p. 101 et 162; *Çânti*, st. 22 et pass. t. III, p. 367.)

tresse favorite? C'est sur des rapprochements de ce genre que s'appuie M. Wilson pour établir la postériorité du Pâdma, sinon en totalité, du moins en partie, à l'égard du Bhâgavata. La section du Pâdma, qui a le titre de *Pâtâla*, est une de celles qui paraissent à ce savant plus modernes que notre poëme, dont elle rappelle les principaux traits ⁽¹⁾. Ainsi le Pâdma cite nominativement le Bhâgavata comme un des livres fondamentaux de la secte qui prend Vichnou pour l'objet spécial de son culte ⁽²⁾; et de plus, les faits qu'y remarque M. Wilson lui semblent assez caractéristiques pour qu'il se croie autorisé à dire que le rédacteur du Pâdma devait avoir sous les yeux les Purânas de Vâyû et de Vichnou, ainsi que le Bhâgavata ⁽³⁾. On objectera peut-être que, suivant le Pâdma même, le Bhâgavata est le dernier des Purânas, puisque, dit l'auteur du Pâdma, Vyâsa ne l'écrivit qu'après avoir composé les dix-sept autres recueils de ce nom, et qu'il voulut faire du Bhâgavata un résumé de tous ceux qui l'avaient précédé. Mais nous répondrons que l'analogie qu'offre ce récit avec le commencement même de notre Bhâgavata, donne à penser que le compilateur du Pâdma n'en est pas l'inventeur, mais seulement le copiste. Je le répète, ces remarques n'augmentent pas sensiblement le nombre des données dont on aurait besoin pour fixer définitivement la date du Bhâgavata, mais elles concourent à me confirmer dans l'opinion que j'ai émise plus haut, quand j'ai placé avant le commencement du XIV^e siècle la rédaction de ce Purâna, lequel est pour le fonds de beaucoup antérieur à cette époque.

Une date aussi récente n'est pas faite, je l'avoue, pour relever aux yeux de bien des lecteurs l'importance de cet ouvrage, et je ne serais pas surpris qu'on blâmât le choix que j'en ai fait,

¹ *Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Roy. As. Soc. of Great Britain*, t. V, p. 312.

² *Essays on the Purân.* Ibid. p. 297.

³ Ibid. p. 309.

parce qu'une compilation qui n'est pas plus ancienne, ne doit, selon toute apparence, nous donner sur l'Inde que des renseignements modernes et d'une authenticité contestable. A cela je pourrais répondre, que dans les commencements d'une étude aussi nouvelle que celle de l'Inde, ceux qui, en Europe, désirent s'associer aux travaux dont elle a déjà été l'objet en Asie, n'ont rien de mieux à faire que de prendre les ouvrages dont se compose la littérature qu'ils veulent connaître, dans l'ordre où les place l'estime du peuple même qui les a produits. Or l'impossibilité où nous sommes en France de traduire les Védas, cette source incontestablement antique de toute culture intellectuelle dans l'Inde, la publication si brillamment commencée du Râmâyana, le projet annoncé par un savant, qui en avait donné des extraits, de publier le Mahâbhârata, à la traduction complète duquel la vie d'un homme, occupé de quelques autres travaux, suffirait à peine, et, par-dessus tout, le peu de secours qu'offre la Bibliothèque du Roi pour l'étude approfondie de la littérature sanscrite, étaient autant de circonstances qui limitaient le choix que j'avais à faire entre les productions réputées classiques du génie indien. Après les grandes compositions que je viens de rappeler, il n'en est pas d'ailleurs de plus connues que les Purânas; et parmi ces dix-huit ouvrages, nul peut-être ne jouit de plus d'estime que le Bhâgavata. C'est un point sur lequel s'accordent également les témoignages des Anglais qui résident dans les provinces de l'Inde les plus éloignées les unes des autres. Ainsi, à Calcutta, M. Wilson affirme que les Brâhmanes ne lisent ordinairement que deux des dix-huit Purânas, le Bhâgavata et le Vichnou, et notamment le premier ⁽¹⁾. A Bombay, M. J. Wilson

¹ *Essays on the Purân.* dans *Journ. of the Oriental Magazine*, t. II, p. 122, et t. VI, *Roy. As. Soc.* t. V, p. 62; conf. *Quarterly* p. 140.

déclare que le Bhâgavata est, sans contredit, le livre qui a le plus de célébrité parmi les Hindous des provinces occidentales⁽¹⁾. C'est la première des autorités que la plupart des sectateurs de Vichnou reconnaissent comme la base de leur culte, et nul ouvrage n'est plus révééré par les principales classes des Vâichnavas, telles que les Nimâvats⁽²⁾, les Tcharandâsis⁽³⁾, et surtout les Vâichnavas du Bengale qui doivent leur origine au célèbre enthousiaste Tchâitanya, qui mourut vers l'année 1527⁽⁴⁾. Compilé d'après des matériaux anciens, ce Purâna nous a conservé un grand nombre de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs; et les listes généalogiques qu'il contient sont celles qui, aux yeux de juges aussi éclairés que W. Jones, Buchanan et Colebrooke, méritent le plus de confiance⁽⁵⁾. Enfin, on trouve des traductions du Bhâgavata, soit partielles, soit complètes, dans plusieurs dialectes vulgaires de l'Inde, et notamment dans le tamoul⁽⁶⁾, le télougou⁽⁷⁾ et le canara⁽⁸⁾.

Mais le témoignage unanime des savants, des sectes et des versions écrites en langues vulgaires, que je viens de citer, s'il justifie le choix qu'un traducteur européen a pu faire du Bhâgavata, ne répond cependant pas à l'objection que suggère la date moderne de ce poëme, et il laisse peser sur cet ouvrage les doutes que cette objection même exprime. Aussi, sans m'arrêter davantage à

¹ *Journ. of the As. Soc. of Bengal*, t. V; p. 310. M. J. Wilson y exprime vivement le vœu de voir le Bhâgavata traduit.

² Wilson, *Sketch of the rel. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 109.

³ *Ibid.* p. 130.

⁴ *Ibid.* p. 110 et 112.

⁵ *Quart. Orient. Magazine*, t. II, p. 122. Voyez encore *Geneal. of the Hindus*, Introd. p. 3 et 34.

⁶ Taylor, *Fourth Report of the examin. of the Mack. Collect.* dans *Madras Journ. of Lit.*, Octobre 1838, p. 215 sqq.; Wilson, *Mack. Coll.* t. 1, p. 166.

⁷ Wilson, *Mack. Collect.*, Préf. p. XXXIX, et t. I, p. 271, 280, 336; Taylor, *Fourth Report of the examin. of the Mack. Collect.* dans *Madras Journal of Lit.*, Janvier 1839, p. 6 sqq.

⁸ Wilson, *Mack. Coll.* t. II, p. 2.

prouver l'influence qu'a exercée le Bhâgavata sur le développement des sectes dévouées à Vichṇu, depuis le XIV^e siècle au moins de notre ère, j'aime mieux accepter franchement cette objection, que ce poëme est un livre moderne, et dire à cette occasion ce que je pense des conséquences qu'on est, en général, disposé à tirer de la date récente de quelques-unes des compositions que nous ont conservées les Brâhmanes.

Lorsque, dans les dernières années du XVIII^e siècle, les efforts des Anglais commencèrent à soulever le voile qui avait jusqu'alors dérobé la connaissance de l'Inde à l'Occident, l'étendue de cette littérature qui se révélait presque tout à coup, l'immensité des cycles et des périodes pendant lesquelles les Brâhmanes affirmaient qu'elle s'était développée, et jusqu'à ce mystère qui entourait encore l'existence d'ouvrages qu'on entendait citer partout, et qu'on ne voyait nulle part, causèrent à quelques esprits ardents une sorte de vertige, et leur firent adopter, touchant l'antiquité de la civilisation brâhmanique, des systèmes où l'extravagance des idées n'était égalée que par la précipitation des jugements. Mais bientôt le peu de fonds que l'on pouvait faire sur les ouvrages qu'on venait de découvrir, en ce qui concerne l'histoire politique de l'Inde ancienne, jeta les esprits dans une autre voie, et autant on avait mis d'enthousiasme à proclamer que l'Inde était ancienne, autant on apporta de zèle à prétendre qu'elle était moderne. De part et d'autre, il faut le dire, on était guidé par des préoccupations tout à fait étrangères à l'objet qu'on croyait étudier. La réfutation ou la défense des livres bibliques étaient au fond la véritable question qu'on avait en vue, quand on se perdait dans les profondeurs d'une antiquité incalculable, comme quand on affirmait que la littérature indienne avait été remaniée vers le VII^e ou VIII^e siècle de notre ère, et qu'il ne restait rien d'ancien,

rien d'authentique, chez un peuple qui, envahi par Alexandre, civilisé par l'empire grec de la Bactriane, éclairé par le christianisme, et privé de son indépendance par la conquête musulmane, n'avait conservé, par un singulier miracle, d'autre preuve de son existence intellectuelle qu'une langue qu'il n'avait peut-être jamais parlée. La question resta sans faire aucun progrès sensible jusqu'au moment où des hommes comme W. Jones, Colebrooke et Wilson, commencèrent à rassembler des manuscrits indiens, à les lire et à en interpréter le contenu. Colebrooke surtout et M. Wilson, grâce à la variété des secours qui se trouvaient à leur disposition, entreprirent des recherches régulièrement suivies, l'un sur les Védas et sur les ouvrages des jurisconsultes, l'autre sur le théâtre, sur la chronique du Cachemire, sur les sectes indiennes et sur les Purânas, et ils firent pénétrer des lumières plus vives sur plusieurs parties d'une littérature qui n'avait, avant eux, présenté qu'un ensemble confus. En Europe, cependant, la langue sanscrite, soumise à un examen critique et approfondi par les soins des grandes écoles de Bonn et de Berlin, se plaçait à la tête de la vaste famille des langues indo-européennes, et elle recevait, des travaux d'habiles philologues, cette sorte de consécration que donne la critique, et dont les faits relatifs au passé de l'humanité ont besoin, avant de prendre place dans l'histoire. Enfin, pendant que ces recherches se poursuivaient avec une patiente ardeur, quelques-unes de ces bonnes fortunes dont on fait honneur au hasard, parce qu'il en coûte quelquefois de reconnaître qu'elles n'arrivent qu'au talent, donnaient au général Ventura la gloire, partagée bientôt par d'autres, d'ouvrir les Topes du Pendjab, et d'y trouver d'un seul coup plus de médailles bactriennes que n'en possédaient alors tous les musées de l'Europe réunis; à Lassen et à Prinsep, celle de lire sur

ces médailles des légendes en pâli; à Prinsep encore, celle de déchiffrer les inscriptions buddhiques antérieures à l'ère chrétienne; à Brian Hodgson, celle de découvrir au Népal le corps des écritures sacrées de Buddha, conservées en sanscrit. Je ne parle pas des documents que livraient pour la première fois à la lumière la Relation des voyageurs buddhistes, traduite et commentée par Abel-Rémusat, et la chronique singhalaise du Mahāvamsa, traduite du pâli par M. Turnour de Ceylan.

De tout ce mouvement qui commence à peine, et qui doit durer longtemps encore avant de s'arrêter, qu'est-il résulté déjà et que faut-il attendre un jour? Personne ne peut répondre de l'avenir; mais il y aurait une singulière préoccupation à prétendre qu'il sera stérile, quand le passé si court qui vient de s'écouler a déjà été si fécond. Quant au présent, ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que les travaux que je viens de rappeler nous ont mis en possession de résultats dont l'histoire littéraire et philosophique de l'Inde peut se glorifier justement. En deux mots, M. Wilson a tracé le tableau des sectes modernes de l'Inde; et il en a fait remonter l'histoire jusqu'au VII^e ou VIII^e siècle de notre ère; Rémusat nous a montré le Buddhisme commençant à décliner dans l'Inde au V^e siècle; Prinsep et Lassen ont trouvé le pâli, cette espèce d'italien du sanscrit, sur des monuments du III^e siècle avant l'ère chrétienne; Turnour a reporté le commencement des annales singhalaises au milieu du VI^e siècle avant notre ère; Colebrooke avait plus d'une fois et toujours victorieusement prouvé que les Védas sont incontestablement antérieurs au corps entier de la littérature brâhmanique qui repose sur ces livres ⁽¹⁾, et la

¹ *Miscell. Essays*, t. I, p. 110 et 111, et surtout t. II, p. 197 sqq. Il faut lire dans la dissertation de Colebrooke sur les Djâi-

nas, le tableau court, mais substantiel, qu'il trace du développement de la religion et des opinions philosophiques de l'Inde ancienne.

philologie a récemment établi que la langue védique est, à peu de chose près, celle des monuments les plus authentiques et les plus anciens du culte de Zoroastre.

Maintenant, quand il s'agira de déterminer la date de tel ou tel ouvrage indien, c'est sur cette échelle, dont les Védas occupent le sommet et quelques Purânas la base, qu'il faudra d'abord la placer; et c'est seulement lorsque ce vaste cadre aura été rempli, si jamais il doit l'être, qu'il sera permis de le rapporter dans son ensemble et dans ses détails à notre chronologie européenne. Si l'on croit que la culture intellectuelle a commencé plus tard dans l'Inde que dans l'Occident, il faudra le prouver; et alors toutes les productions brâhmaniques et buddhiques, qui se seront ordonnées dans une succession régulière les unes à l'égard des autres, pourront être placées en face des productions contemporaines de l'esprit européen. Si l'on trouve que l'antiquité a duré plus longtemps dans l'Inde que partout ailleurs, si l'on arrive à reconnaître qu'elle dure encore sous nos yeux, il ne faudra pas davantage se troubler de ce fait, assez neuf sans doute dans l'histoire de l'esprit humain, et on ne devra pas hésiter à assigner des dates modernes à des choses antiques. En un mot, avant de dire du point de vue européen, Ceci est ancien et ceci est récent, il faudra s'être placé au point de vue indien, et avoir montré à l'égard de quoi, dans l'Inde, tel ou tel ouvrage porte les caractères d'une production, soit antique, soit moderne.

C'est, je ne crains pas de le dire, ce qu'on oublie de faire,

J'ai l'intime conviction qu'ici, comme en beaucoup d'autres circonstances, la raison un peu froide, mais toujours si ferme de cet homme éminent, lui a révélé la vérité. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, dans l'Inde, le développement de la litté-

ture est parallèle à celui de la religion, dont les monuments écrits sont, pour toutes les époques, les plus grandes productions du génie brâhmanique. L'histoire des croyances religieuses de l'Inde renferme celle de sa littérature et celle de ses institutions.

lorsque l'on affirme d'un ouvrage indien qu'il est plus ou moins récent. Quelque libre qu'on soit de toute préoccupation, on ne peut se dépouiller entièrement des idées que cette qualification de récent réveille dans l'esprit. On voit toujours l'ouvrage auquel on l'applique placé dans la partie de l'histoire de l'humanité, sur laquelle le christianisme a exercé une si profonde influence. Si l'ouvrage que l'on examine remonte de quelques siècles au delà de cette grande limite qui sépare l'antiquité des temps modernes, on ne l'en juge pas avec plus d'impartialité, et il rencontre encore dans les esprits les souvenirs de la civilisation hellénique, auxquels il est en quelque sorte forcé de rendre compte de son authenticité et quelquefois même de son existence. On ne s'aperçoit pas cependant qu'envisager sous ce point de vue les productions indiennes, c'est préjuger une question que l'on ne peut même encore régulièrement poser; c'est affirmer du premier coup que la civilisation grecque et que le christianisme ont exercé sur l'Inde une influence directe et parfaitement reconnaissable. Mais si l'Inde est restée étrangère aux mouvements qui ont renversé le polythéisme grec, et fondé sur des principes nouveaux la société européenne; si elle a vécu de son propre fonds, développant dans tous les sens les croyances qui naissent à l'origine de toutes les sociétés, quelle action, je le demande, ont eue sur les productions de sa littérature des événements qui se passaient dans un monde dont elle ne faisait pas partie? Qu'on multiplie autant qu'on le voudra les voyages que firent, dit-on, dans l'Inde les premiers apôtres chrétiens; mais en même temps qu'on explique comment le christianisme aurait pu triompher du polythéisme indien, florissant et soutenu par un pouvoir national, quand on le voit de nos jours si lent, malgré le puissant secours de l'imprimerie, à renverser ce vieux système brâhmanique, convaincu d'absurdité et de

folie, auquel les Musulmans ont depuis longtemps enlevé l'appui d'un pouvoir indigène. Que l'on montre surtout dans une production de la littérature sanscrite, quelle qu'elle soit, la moindre trace d'idées chrétiennes, sauf ces grandes et primitives notions de morale qui forment l'antique patrimoine de l'humanité. Je ne parle pas ici des emprunts que l'Inde aurait faits aux sciences mathématiques des Grecs, parce que personne, pas même Colebrooke, n'a encore déterminé avec précision l'étendue de ces emprunts, et que s'ils sont avoués par les Brâhmanes eux-mêmes, comme cela paraît être de quelques notions astronomiques, ils ne peuvent, en bonne critique, prouver au delà des faits sur lesquels ils portent, encore moins servir de base à un système aussi vaste que celui qui voudrait nous représenter la civilisation indienne comme un produit de la culture hellénique.

On voit combien de choses restent encore à démontrer lorsque, transportant hors du théâtre où il s'est produit un ouvrage indien, on applique à cet ouvrage la qualification de moderne, en la prenant dans le sens que nous ne pouvons pas nous empêcher de lui donner. Il faut qu'on prouve que la civilisation indienne a passé en même temps que la civilisation occidentale, par les phases qui, en Europe, ont marqué le développement de celle-ci; il faut qu'on fasse voir que le christianisme est pour l'Inde comme pour l'Europe une époque fatale, et qui a changé l'aspect et le mouvement de la société. Mais il faut avant tout qu'on lise la totalité de la littérature sanscrite, pour y trouver la démonstration des faits mêmes desquels on part pour la juger. Jusqu'à ce que ces travaux soient accomplis, il est permis aux esprits désintéressés de ne pas attacher, aux théories qui veulent que l'Inde ait subi les influences diverses de l'Occident, plus d'importance que n'en méritent celles qui, vers la fin du dernier siècle,

prétendaient, sur de simples conjectures, reporter la civilisation indienne bien avant les premiers commencements des plus vieilles sociétés connues.

Ramenée ainsi à l'étude impartiale des monuments littéraires de l'Inde, la critique les voit se classer dans un ordre successif, dont les dates ne sont pas encore fixées avec précision, mais dont les grandes divisions sont déjà nettement indiquées. Dans les temps les plus rapprochés de nous paraissent les productions des sectes qui ont pris, pour objet de leur adoration, quelques-unes des divinités principales du Panthéon indien. En même temps que les sectes se développent et se multiplient, on voit s'exécuter les grands et nombreux travaux d'interprétation et de critique, qui sont déjà florissants au VII^e siècle de notre ère. Cette période est l'âge moderne de la littérature sanscrite, mais les ouvrages qu'elle fait naître ne sont que des imitations, des développements et des interprétations de monuments beaucoup plus anciens, qui forment la base véritable de la culture brâhmanique. Ces monuments, dont la date précise n'est pas connue, précèdent manifestement tous ceux qui sont nés dans la période que je viens d'indiquer; ils sont également antérieurs, pour la plus grande partie, à la révolution opérée par le Bouddhisme dans l'Inde six siècles au moins avant notre ère. Cette révolution, dont on a retrouvé de si curieuses traces dans les inscriptions de l'est et de l'ouest de la presqu'île, acquiert ainsi une importance immense dans l'histoire philosophique de l'Inde. Placée entre la littérature brâhmanique des Védas, dont elle reconnaît l'existence quoiqu'elle en conteste l'infailibilité, elle précède la renaissance et la transformation de cette littérature, à côté de laquelle elle avait élevé des monuments que nous ont conservés les livres sanscrits du Népal, et les livres pâlis de Ceylan. Elle divise ainsi

en deux périodes distinctes l'histoire littéraire des Brâhmanes, et marque avec précision le commencement des temps modernes pour l'Inde; car le Bouddhisme, après s'être produit d'abord comme un de ces systèmes philosophiques auxquels le génie indien a si fréquemment donné naissance, avait acquis une influence assez directe sur la société pour exciter la rivalité de la caste des Brâhmanes, et pour devenir, de fait intellectuel qu'il était d'abord, un véritable événement politique. Quand la persécution dont il fut l'objet l'eut définitivement expulsé de l'Inde, les Brâhmanes durent reprendre avec plus d'ardeur le mouvement d'idées que le Bouddhisme n'avait certainement pas interrompu, mais qu'il avait bien pu ralentir en s'y associant. C'étaient les croyances védiques qu'il avait attaquées; ce furent ces croyances qu'on s'efforça de faire refleurir. On commenta les Vêdas; on en développa les opinions spéculatives; on rassembla les légendes relatives aux sages dont ces anciens livres faisaient connaître les noms. En un mot, on reproduisit dans un idiome plus facile et plus épuré, les opinions et les croyances dont ces livres, incontestablement antiques, avaient gardé le dépôt.

Voilà pourquoi les productions des derniers âges de la littérature sanscrite ont encore un caractère si manifestement ancien. Ces productions sont, pour le fonds du moins, de beaucoup antérieures à la date qu'elles portent. Leur forme seule est moderne; encore cette forme n'affecte-t-elle d'ordinaire que le langage, et la différence qui en résulte s'arrête à la surface et ne pénètre pas fort avant dans les idées. J'en excepte les modifications qu'apportèrent au fonds des croyances védiques les inventions des sectes qui se les partagèrent, pour les développer chacune à sa manière. Je ne parle pas notamment de la grande importance que les théories de la foi et de la dévotion, qui se substituèrent graduel-

lement à l'antique doctrine des œuvres, acquièrent dans presque tous les Purânas. Loin de contredire les résultats de l'exposé que je viens de tracer, ces changements les confirment au contraire, en ce qu'ils ne paraissent que dans des ouvrages déjà modernes ⁽¹⁾. A part ces innovations introduites par l'esprit de secte, et toujours aisément reconnaissables, les modifications qu'a subies le vieux système indien se sont faites, si je puis m'exprimer ainsi, par voie d'addition plutôt que par voie de substitution, et elles ont conservé avec une rare fidélité les éléments anciens sur lesquels elles travaillaient, et qu'elles ne pouvaient altérer impunément, tant est inviolable le respect qui s'attache à la collection des écritures sur lesquelles repose la base de la religion, de la philosophie et de l'organisation sociale de l'Inde brâhmanique.

Ces réflexions s'appliquent rigoureusement au Bhâgavata, qui me les a suggérées. Sans aucun doute, la date de cette compilation est moderne, mais les matériaux en sont évidemment très-anciens. Je n'ai pas besoin de dire que je n'y ai trouvé aucune trace d'idées grecques ou chrétiennes; car où sont les ouvrages indiens dans lesquels l'on en ait positivement découvert jusqu'ici? Je me

¹ Il faut lire à ce sujet les réflexions par lesquelles M. Wilson termine son savant Mémoire sur les sectes religieuses des Hindous. (*Asiat. Res.* t. XVII, p. 312.) Cet auteur y fait voir que la doctrine de la dévotion est une invention comparativement moderne, dont on ne trouve pas encore de trace dans les Védas, en d'autres termes, qui est aussi étrangère à la partie pratique de ces livres, laquelle recommande les œuvres, qu'à la partie spéculative, qui se rapporte à l'étude de Brahma, ou de l'Être suprême. Avant M. Wilson, Colebrooke avait déjà remarqué que le dogme de la foi ne paraît pas encore

dans la plus ancienne doctrine védânta, telle que l'expose Vâdarâyana, dans le recueil d'axiomes nommé *Brahmasûtra*, et qu'il se montre à peine dans le commentaire composé par Çamkara sur cet ouvrage, tandis que le Védântisme moderne, dont le principal texte est la *Bhagavadgîtâ*, établit, d'accord avec le plus grand nombre des Purânas, la souveraine efficacité de ce culte ardent et passionné qui a le nom spécial de *Bhakti*. (Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 376.) Mais quand on dit que ce dogme est moderne, il faut se souvenir que c'est comparativement à la doctrine primitive

tiens d'ailleurs renfermé, comme je crois qu'on doit commencer par le faire, dans l'Inde même, et je compare notre poëme aux autres productions brâhmaniques jusqu'à présent connues. Or si l'on retranche du Bhâgavata des expressions et des figures qui attestent la décadence de la poésie indienne; si on laisse de côté la théorie de la foi et de la dévotion, dont les développements exagérés appartiennent, comme je le disais tout à l'heure, aux sectes modernes, on trouvera que l'auteur de ce poëme n'a fait que mettre, sous une forme qui lui est toute personnelle, des croyances et des idées qui existaient certainement bien longtemps avant lui, et qu'il n'a eu d'ordinaire d'autre objet que de transporter, comme l'a très-bien dit le savant M. Mill, dans ses vers plus polis et plus élaborés, les traditions que lui fournissaient les plus vieilles légendes purâniques ⁽¹⁾. Le sujet principal de son poëme ne lui appartient même pas plus que le reste; car on sait, à n'en pas douter, que du temps de Çaṁkara il existait déjà six divisions de la secte des Vâichṇavas, que l'une de ces divisions, qui se composait des Bhâgavatas ou adorateurs de Bhagavat, avait adopté, comme livres fondamentaux, les Upanichads des Vêdas et la Bhagavadgîtâ du Mahâbhârata, et qu'elle se rapprochait beaucoup,

des Vêdas. Il se trouve en effet déjà dans le Mahâbhârata, poëme qui devait être très-répandu dans l'Inde deux ou trois siècles au moins avant notre ère. (*Quart. Orient. Magaz.* t. III, p. 133.) Je ne citerai pour exemple que la description du culte que les habitants du Çvétadvîpa rendent à Vichnu. (*Mahâbhârata*, Çânti, CCCXIVIII, tom. III, p. 814.) Les expressions de *bhakta* (dévot) et *bhakti* (dévotion) s'y rencontrent à chaque vers, ainsi que dans plusieurs autres des Itihâsas dont se compose cette curieuse portion du Mahâbhârata. C'est l'influence

de ce dogme facile de la dévotion, dogme que je crois étranger au Bouddhisme, qui a donné aux Purâṇas l'autorité dont ils jouissent depuis plusieurs siècles dans l'Inde. En plaçant la foi bien au-dessus des œuvres, ces livres ont presque supplanté auprès du peuple les Vêdas, dont ils respectent, nominalement du moins, le caractère sacré, mais dont ils ont dans le fait modifié sensiblement les doctrines. (*Voy. Quart. Orient. Magaz.* t. IV, p. 180.)

¹ *Inscr. on the Bhitâri Lât*, dans *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. VI, p. 16.

quant à la doctrine et aux pratiques extérieures, des Vâichnavas du XII^e siècle qui reconnaissent Râmânudja pour leur chef ⁽¹⁾. Il est évident que, pour découvrir l'origine du culte de Bhagavat, il faudrait remonter beaucoup plus haut que Çam̃kara, puisqu'on le trouve déjà positivement établi dans le Mahâbhârata, et réduit jusqu'à un certain point en système dans l'épisode philosophique de la Bhagavadgîtâ.

Mais c'est surtout par la manière dont l'auteur emploie les textes les plus vénérés des Vêdas, que paraît le caractère particulier d'imitation qui distingue son ouvrage, et en fait un recueil beaucoup plus ancien pour le fonds qu'il ne semble l'être quant à la forme. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer tous les passages qui prouvent que l'auteur n'a fait souvent que copier les Vêdas qu'il avait sous les yeux. Il me suffira d'affirmer en ce moment, ce que d'ailleurs je démontrerai plus tard, que le compilateur du Bhâgavata ne s'est pas contenté des allusions perpétuelles qu'il fait à ces livres, mais qu'il se sert de leur texte même et s'exprime souvent dans leur langage. C'est par là que doivent s'expliquer les archaïsmes qu'on rencontre quelquefois dans son style, archaïsmes qui sont d'ordinaire appelés par le besoin du mètre, mais que l'auteur ne se serait vraisemblablement pas permis, s'il n'y eût été autorisé par la présence de formes semblables dans le recueil sacré des Vêdas ⁽²⁾. Le commentaire de Çrîdhara Svâmin

¹ Wilson, *Sketch of the rel. Sects*, dans *Asiat. Res.* t. XVI, p. 12 et 13.

² Je me contenterai de signaler ici l'emploi, assez rare d'ailleurs, de quelques termes védiques; et quant à la grammaire, l'omission de l'augment dans quelques formes verbales, l'emploi à l'accusatif pluriel de la désinence *as* dans des noms (comme ceux en *i* et en *u*) qui n'en font usage qu'au

nominatif, et quelques autres irrégularités de la déclinaison et de la conjugaison, qui, après tout, ne sont pas très-importantes. La plus forte que j'aie rencontrée dans les trois premiers livres est la suppression de l'anuvâra, dans सद्मर्ष pour सद्मर्ष, l. III, ch. xv, st. 24, 2^e Pâda, suppression qui est nécessaire par le mètre. Cette leçon, sur laquelle tous les mss. sont unanimes, n'est pas expliquée

fournit quelquefois des renseignements précieux sur ces particularités de style, quoiqu'il soit d'ordinaire un peu succinct et même obscur, toutes les fois qu'il s'agit des analogies qu'offre le Bhâgavata, quant aux idées et quant au style, avec les parties lyriques ou philosophiques des Vêdas. Les indications qu'il nous a conservées n'en seront pas moins recueillies soigneusement dans mes notes, et je tâcherai, sur quelques points, de suppléer à son silence. Mais comme les notes dont je parle peuvent être longtemps encore à paraître, je crois devoir en détacher deux morceaux qui, sans avoir une grande étendue, forment cependant chacun un tableau distinct, dont les Vêdas ont fourni les idées et les expressions.

Le premier de ces deux morceaux est déjà connu par la traduction qu'en a publiée Colebrooke, dans son second Essai sur les cérémonies religieuses des Brâhmanes ⁽¹⁾. Je n'en crois pas moins utile d'en rapporter ici le texte, parce que les analogies que je remarque entre le style de ce fragment védique et celui d'un passage du second livre du Bhâgavata ne peuvent être complètement appréciées que par les lecteurs qui seront à même de comparer ces deux passages sous leur forme originale. Le morceau védique qu'on va lire jouit d'ailleurs d'une très-grande célébrité, et il se trouve, avec de légères variantes, répété dans deux Vêdas, d'abord dans le Rîch, au livre VIII, chap. IV, hymnes 17, 18 et 19, et ensuite au chapitre XXXI du Yadjus blanc ⁽²⁾. On le désigne

par Çrîdhara Svâmin, et elle n'a vraisemblablement pour elle d'autre autorité que la stance citée par M. Wilson dans la préface de son Dictionnaire sanscrit, p. XLII, 1^{re} éd.

¹ *Miscell. Essays*, t. I, p. 167 et 168.

² Colebrooke, *Misc. Essays*, t. I, p. 309, note, et *Rigvéda Saṁhitâ*, ms. de la Bibl. du Roi, t. VIII, ch. IV, fol. 31 v. et de mon

ms. fol. 56 r. sqq. Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi donne les stances telles que je les ai reproduites; mon manuscrit, au contraire, est du genre de ceux que l'on nomme *Padas*, et dans lesquels les mots sont divisés par une barre qui les sépare les uns des autres, contrairement aux lois du Saṁdhi, lesquelles n'y sont pas observées.

sous le nom spécial de *Purucha Sūkta*, « l'Hymne de Purucha, » ou du Dieu-homme considéré comme la victime qu'immolèrent dans l'origine les Dieux, pour donner au monde l'exemple du premier sacrifice ⁽¹⁾. C'est, après la Gâyatrî, cette belle et simple profession de foi des Brâhmanes, le morceau le plus estimé peut-être des Védas, à cause des notions cosmogoniques et religieuses qu'il exprime d'une manière aussi concise que hardie. Aussi un commentateur souvent cité, Sâyaṇa Âtchârya, n'hésite-t-il pas à rapporter, sans toutefois l'adopter entièrement, l'opinion de quelques scolastes, qui prétendaient que la présence de cet hymne dans le Rîgvêda constituait la prééminence de ce Vêda sur les deux autres ⁽²⁾. En voici du reste le texte même; je le donne d'après la rédaction du Rîgvêda.

सहस्रशीर्षी पुरुषः सहस्राक्षः सहस्रपात् ।

स भूमिं विश्वतो वृत्वात्यतिष्ठद्दशाङ्गुलम् ॥ १ ॥ ⁽⁵⁾

Ce morceau se trouve encore dans le Yadjurvéda, ms. dév. fonds Polier, n° iv c, f. 113 r., et dans le *Vâdjasanêyî Samhitâ*, ms. de la Bibliothèque du Roi, fol. 81 v. sqq.

¹ Cet hymne fait partie d'un Upanichad, très-probablement du Bhrîguvalli, qui appartient au Yadjurvéda (Colebrooke, *Misc. Essays*, t. I, p. 97); car Anquetil le donne dans sa traduction latine, immédiatement après l'Upanichad qu'il appelle *Barkh bli*, et il en transcrit le titre *Bark'heh Soukt*, ce qui n'est vraisemblablement qu'une altération du titre sanscrit *Parucha Sūkta*. (*Oupne-k'hat*, t. II, p. 346 sqq.) Il est curieux de comparer la traduction d'Anquetil faite sur la version persane avec le texte sanscrit, et avec l'interprétation que j'ai donnée de celui-ci, à l'aide du commentaire de Sâyaṇa. La version persane n'est quelquefois elle-

même qu'un commentaire, mais elle reproduit en général avec une grande fidélité le sens fondamental du texte.

² *Vêdârthaprakâsa*, man. de la Bibl. du Roi, f. 1 r., et même page dans mon ms.

³ Le compilateur du Bbhâgavata fait en plus d'un endroit allusion à cette figure sous laquelle les Védas nous représentent l'Être suprême en tant qu'auteur et matière du monde; voyez entre autres l. I, ch. III, st. 4, et l. II, ch. v, st. 35, l. 2. C'est à ces deux derniers Pâdas que commence dans le Bbhâgavata le morceau qui n'est qu'une imitation et qu'un développement de notre hymne védique. Pour retrouver les deux portions de la première stance de cet hymne, il faut réunir à la 2^e ligne de la stance 35 du Bbhâgavata la 2^e ligne de la stance 15 du chapitre vi. Çri-

पुरुष एवेदं सर्वं यदूतं यच्च भाव्यम् ।

उतामृतत्वस्येशानो यदन्नेनातिरोकृति ॥ २ ॥ ⁽¹⁾

dhara, dans son Commentaire, donne de ces deux lignes la même interprétation que Sāyana de la première stance de l'hymne védique, et il s'attache à montrer que les expressions du Bhāgavata reviennent exactement à celles du Vēda. Ainsi, le terme de *vitasti* (le plus petit empan), qui déjà au livre I, ch. v, st. 20, est remplacé par son synonyme *prādēṣa*, répond au *daṣāḡgula* du Vēda; Ṣridhara ajoute ensuite : « Après avoir rempli complètement la hauteur d'un empan, il subsiste [encore au delà]; par là le texte indique, non la mesure de Puruṣa, mais ce fait qu'il dépasse [cette mesure]. » Cette figure est, du reste, familière aux diverses écoles indiennes, et on connaît la description que les Vēdāntistes donnent de la cavité ou du lotus du cœur, qu'ils placent dans le ventricule droit, et qu'ils regardent comme le siège de l'Esprit suprême individualisé dans l'homme. Voyez les passages traduits par Colebrooke (*Misc. Essays*, t. I, p. 344 et 345), et surtout les curieux textes cités par Fr. Windischmann (*Sancara*, pag. 160, 161 et 162). Les Sāṃkhyas admettent aussi que le corps subtil est de la hauteur du pouce, et ils citent un texte des Vēdas que rapporte M. Wilson, dans son commentaire sur les Sāṃkhyā Kārikās (p. 135). J'observe, en ce qui touche au mètre, qu'il faut résoudre en deux mots *वृत्वा ऋत्यति*, ou, en conservant la fusion euphonique de ces deux mots, opérer la résolution sur le verbe *ऋतिऋतिऋत्*, ou encore, comme font les Brāhmanes, *ऋतियतिऋत्*. Colebrooke (*Miscell. Essays*, t. II, p. 153, note) et Lassen (*Anthol. sanscr.* p. 108) ont déjà proposé cette dernière méthode; mais

depuis, Rosen dans ses notes sur le Rīgvēda (p. vii), et le Dr A. Kuhn (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenland.* t. III, p. 78 sqq.), ont étendu et précisé cette remarque, en montrant que le Saṃdhi des voyelles n'était pas encore, à l'époque des hymnes védiques, aussi général ni aussi obligatoire qu'il l'est devenu depuis dans la langue classique, et qu'ainsi deux voyelles semblables (comme dans *वृत्वा ऋति*) peuvent rester désunies sans se confondre (Kuhn, *Zeitschrift*, etc. t. III, p. 79), et qu'il en est de même des voyelles *i* et *u* devant une voyelle dissemblable, ce qui explique la résolution possible de la semi-voyelle *y*, dans *ऋत्यतिऋत्*. (*Ibid.* p. 79 et 80.) Le Yadjurvēda lit ici *सर्वतिस्यत्वा*. Colebrooke, qui avait traduit cet hymne à une époque où il n'était pas aussi familiarisé avec la littérature des Vēdas qu'il l'a été depuis, a eu occasion de revenir sur quelques-unes des incorrections de sa version (*Miscell. Essays*, t. I, p. 309), et il a notamment rectifié celle de la stance même sur laquelle porte la présente note. (*Ibid.* pag. 343, note.) Je remarquerai ici une fois pour toutes que quand je me suis éloigné du sens adopté par Colebrooke, je m'y suis cru autorisé par le commentaire de Sāyana. Malheureusement, la seule partie que je possède de cette glose précieuse est si manifestement incorrecte, que je n'ai pu souvent en découvrir le sens que par conjecture, et que je n'en ai pas toujours fait, dans les notes qui vont suivre, un aussi fréquent usage que je l'aurais désiré.

¹ La première ligne de cette stance est la première de la stance 15 du chapitre vi du Bhāgavata; la rédaction de notre poème

इतावानस्य महिमातो ज्यायांश्च पूरुषः ।

prouve qu'il faut, avec Sâyana, traduire le mot इदं par *ce qui existe actuellement*; Colebrooke n'avait pas assez distinctement indiqué ce sens. La 2^e ligne est la première de la stance 17 du Bhâgavata. La traduction que j'en propose paraît très-différente de celle de Colebrooke, mais elle a pour elle l'autorité de Sâyana, et je n'ai pas hésité à l'adopter, malgré son obscurité apparente; voici la glose même de Sâyana, telle que la donne mon manuscrit :

उनापि च समुत्सवस्वयामिश्रानः स्वामी यद्यस्मात् कार्यात्
प्रतिक्रम्य घन्नेन प्राणिनामन्नेन भोग्येन निमित्तेनातिरो-
हति स्वकीयां कार्यावस्वामतिक्रम्य परिदृश्यमानां तम-
द्वस्यां प्राप्नोति तस्मात् प्राणिनां कर्मफलभोगाय तमद्व-
स्थास्वीकारात् तदन्तस्य अस्तुत्वमित्यर्थः ।

Ainsi, [c'est-à-dire] de plus, il est le maître, le dispensateur de l'immortalité. Yat signifie *parce que* : il croit au dehors par la nourriture, c'est-à-dire par la nourriture que prennent les êtres doués de vie, [ou encore] par ce dont ils doivent jouir; [dans *atirôhati*, la préposition *atî* signifie] ayant franchi (étant sorti au dehors). Cela veut dire qu'étant sorti de l'état de cause qui est son état propre, il arrive à l'état d'univers, [état dont il s'enveloppe et] sous lequel il est actuellement visible. C'est parce qu'il passe à cet état qui est d'être l'univers, pour que les créatures douées de vie puissent jouir du fruit de leurs œuvres, c'est à cause de cela que sa substance existe [encore] au delà de cet état relatif [dans lequel il paraît en tant qu'univers].

J'avoue que si j'eusse connu ce commentaire au moment où j'ai traduit le passage correspondant du Bhâgavata, j'en eusse tiré des lumières utiles pour l'intelligence de ce passage. La glose de Çrîdhara Svâmin est en effet assez obscure; le commentateur n'interprète pas le verbe घन्नात् (correspondant à प्रतिरोहति), qui est le terme véritablement difficile, surtout avec घन्नेन (au lieu de घन्नेन), et il termine son explication

par ces mots : « Il n'est pas seulement l'en-semble de tout ce qui existe, il est encore le souverain maître de l'immortalité, c'est-à-dire de la béatitude qui lui appartient en propre. » C'est là-dessus que j'avais fondé mon interprétation; mais aujourd'hui je propose de la changer comme il suit, d'après les paroles de Sâyana : « Il est le maître de l'immortalité et du salut, parce qu'il s'est élevé au delà de [toute] nourriture mortelle. » Cette traduction, quoique obscure, me paraît préférable à celle que l'on trouvera p. 239 du présent volume. Elle revient au sens même que la stance 2 de notre hymne védique m'a semblé exprimer. Le texte du Vêda veut dire que l'Être suprême est le dispensateur de l'immortalité, parce que c'est lui qui, sortant de son unité abstraite, a créé de sa substance le monde, et dans ce monde, les êtres qui y vivent, et les a ainsi placés dans les conditions nécessaires pour qu'ils obtinssent l'immortalité comme récompense de leurs œuvres. Le texte du Bhâgavata dit à peu près de même (et avec une différence qui n'est que dans la forme), que l'Être suprême est le dispensateur du salut, parce qu'après être devenu le monde et avoir fourni aux hommes la nourriture qui soutient leur existence et leur donne les moyens d'accomplir les œuvres que leur condition leur impose, il existe encore au delà de cette vie relative, au sein de l'immortalité et de la béatitude à laquelle l'homme peut parvenir par les œuvres. On comprend maintenant pourquoi les deux commentateurs dont j'ai sous les yeux le travail, rendent घन्नेन *la nourriture*, par कर्मफल *le fruit des œuvres*; c'est uniquement l'effet pour la cause. J'ai préféré cependant conserver à ce mot son sens propre, qui est

पादो ऽस्य विश्वा भूतानि त्रिपादस्यामृतं दिवि ॥ ३ ॥ ⁽¹⁾

त्रिपादूर्ध्व उदैत् पुरुषः पादो ऽस्येहामवत् पुनः ।

ततो विघ्नञ् व्यक्रामत् साशनानशने अग्नि ॥ ४ ॥ ⁽²⁾

certainement plus primitif et qui exprime d'une manière plus sensible la figure sous laquelle les anciens textes védiques nous représentent la vie mortelle, considérée comme entretenue par la nourriture à laquelle on sait que les hymnes du Rîch font de perpétuelles allusions. Si maintenant on se reporte à la traduction de Colebrooke, il est ce qui croît par la nourriture, et il est le dispensateur de l'immortalité, on trouvera que cette version ne diffère au fond que très-peu de celle que je préfère d'après Sâyana; mais il faut convenir aussi, que pour retrouver ce sens dans la version de Colebrooke, il n'était pas inutile de revoir et de commenter, comme je viens de faire, la glose de Sâyana.

¹ La première ligne de cette stance est la seconde de la stance 17 du Bhâgavata, laquelle n'est qu'un développement et comme un commentaire qui affaiblit l'énergique concision du texte védique et en altère légèrement l'idée, en effaçant l'espèce de gradation qui se trouve entre les deux Pâdas. Çrîdhara Svâmin paraît avoir fait la même remarque, car il s'efforce de ramener le texte du Bhâgavata au sens de notre passage védique, de la manière suivante : « Mais, dira-t-on, si l'Être suprême est la manifestation du monde extérieur même, comment peut-on dire qu'il est perpétuellement libre? C'est pour répondre à cette objection que l'auteur du Bhâgavata a produit dans son texte le sens du passage védique : *Voilà sa grandeur*, passage qui signifie que, quoiqu'il soit la manifestation

du monde extérieur même, il est le maître de l'immortalité; c'est là sa grandeur, laquelle ne peut être surpassée, c'est-à-dire est infranchissable, c'est-à-dire encore, n'est pas effacée par le fait de la manifestation du monde extérieur. Le Mantra du Vêda qui dit : *Voilà sa grandeur*, n'a pas d'autre sens. La version de Colebrooke, qui est ainsi conçue : « Voilà sa grandeur, c'est pourquoi il est le plus excellent esprit doué d'un corps, » revient exactement à la traduction que donne l'auteur du Bhâgavata, et elle altère de la même façon l'idée védique. Quant à la seconde ligne de notre stance, elle est commentée dans les deux lignes de la stance 18 du Bhâgavata, et Çrîdhara Svâmin observe que le Mantra dit en termes plus généraux ce que le Bhâgavata exprime avec plus de détail. C'est là une des parties du texte dont Colebrooke (*Misc. Ess.* t. I, p. 354 et 355) a corrigé la traduction; j'ajoute que Fr. Windischmann (*Sancara*, p. 145) a cité ce passage même d'après le commentaire de Çamkara sur les Çârîraka Sûtras. Je remarquerai encore que, pour rétablir le mètre du second Pâda, il faut lire महिमा शनो, d'après la remarque faite tout à l'heure, pag. cxvi, note, col. 1.

² Les deux premiers Pâdas de cette stance sont commentés par la stance 19 du Bhâgavata; les deux derniers le sont par la stance 20, qui en modifie notablement le sens. Je remarquerai d'abord, en ce qui regarde la différence qui se trouve entre la traduction de Colebrooke et la mienne, que je me suis attaché à suivre la glose de

तस्माद्विराळ्जायत विराजो अधिपूरुषः ।

स ज्ञातो अत्यरिच्यत पश्चाद्भूमिमथो पुरः ॥५॥ ⁽¹⁾

Sāyaṇa qui entend le texte comme il suit :
 « La quatrième partie de sa substance se
 « trouva de nouveau ici-bas, c'est-à-dire
 « qu'elle ne cesse de revenir par suite des
 « phénomènes de la création et de la destruc-
 « tion; le Bhāgavat aussi dit bien que la to-
 « talité de cet univers n'est qu'une portion
 « de l'Esprit suprême, dans le vers suivant :
 « *Je subsiste [indépendant], après avoir fondé*
 « *la totalité de cet univers, avec une seule*
 « *portion de ma substance.* [*Bhāgavadgītā,*
 « ch. x, st. 42, l. 2.] Puis revêtant sa
 « Mâyâ, multiplié, c'est-à-dire devenu dis-
 « tinct et multiple sous les formes des Dé-
 « vas, des hommes et des animaux, il a pé-
 « nétré, c'est-à-dire il a occupé, en faisant
 « quoi? en [le] prenant pour but, premiè-
 « rement ce qui vit de nourriture, c'est-à-
 « dire l'être doué de sensibilité auquel ap-
 « partiennent les fonctions de la nutrition
 « et autres, ou encore l'être doué de vie,
 « en d'autres termes la science, et seconde-
 « ment ce qui ne vit pas de nourriture, c'est-
 « à-dire l'être qui n'est doué ni de sensibi-
 « lité ni de vie, c'est-à-dire les montagnes,
 « les fleuves et les autres corps matériels. Ce
 « sont là les deux choses qu'il a occupées,
 « après qu'il fut devenu lui-même multi-
 « ple. » On voit par là que la traduction de
 Colebrooke n'a pas pour elle le commentaire
 de Sāyaṇa, en même temps qu'on trouve
 dans ce commentaire même quelques-uns
 des éléments du sens développé par la
 stance 20 du Bhāgavata. Le terme de विष्णु
 que, sur l'autorité du Dictionnaire de
 M. Wilson, j'avais traduit par « cet Être
 « qui pénètre toutes choses, » doit, d'après
 Sāyaṇa, se traduire par « s'étant multiplié

« [sous des formes distinctes], » ce qui re-
 vient à la glose de Çrīdbara, qui, en l'ab-
 sence de celle de Sāyaṇa, était assez obs-
 cure : क्विचिं सुषु वक्षतीति « Celui qui va com-
 « plètement vers chaque forme distincte, »
 c'est-à-dire Puruṣa devenant multiple. Le
 Bhāgavata fait, de la pensée du Mantra,
 une application purement humaine qui lui
 enlève une partie de sa généralité, et Çri-
 dbara développe ce sens, en voyant dans
 les mots « la nourriture et l'abstinence de
 « nourriture, » 1° les moyens d'obtenir les
 jouissances (c'est-à-dire la vie de ce monde),
 2° la délivrance (c'est-à-dire l'immortalité).
 Je terminerai ce que j'ai à dire sur cette
 stance védique en remarquant qu'il faut
 sans doute, dans le premier Pāda, réunir
 par une crase qui n'est pas sans exemple
 les mots ऊर्ध्वं et ऊर्ध्वं, et dans le troisième,
 scander विष्णुः, ou, à la manière brāhma-
 nique, विष्णुः; on a encore le choix, pour
 ce Pāda, de faire porter la résolution que
 je propose sur le verbe व्यक्तायत् = विष्णुनायत्.

¹ Cette stance est reproduite avec quel-
 ques additions dans la stance 21 du Bhāga-
 vata. Je m'éloigne encore ici du sens adopté
 par Colebrooke, en m'appuyant sur la glose
 de Sāyaṇa, dont voici un extrait : « Cette
 « stance n'est que le développement de la
 « précédente: De lui, c'est-à-dire de Puruṣa,
 « naquit Virādj, qui a pour corps l'œuf de
 « Brahmā. Cet Être s'appelle Virādj, parce
 « que toutes les substances apparaissent dis-
 « tinctement en lui. Puruṣa s'établissant le
 « directeur suprême de ce corps, (Adhi-Pu-
 « ruṣa) naquit en tant que Puruṣa (Esprit
 « individuel), et il devint la personne qui
 « s'attribuait ce corps. Cet Être, que dans le

यत् पुरुषेण कृषिषा देवा यज्ञमतन्वत ।

वसन्तो अस्यासीदाज्यं ग्रीष्म इध्मः शरद्विः ॥ ६ ॥⁽¹⁾

तं यज्ञं वहिषि प्रौक्षन् पुरुषं जातमग्रतः ।

तेन देवा अयजन्त साध्या ऋषयश्च ये ॥ ७ ॥⁽²⁾

• Védānta on appelle l'Esprit suprême, ayant
• créé avec sa Mâyā le corps de Virādj, qui
• est l'œuf de Brahmā, et y étant entré sous
• la forme de l'esprit individuel, devint le
• Djīva, l'âme essentiellement vivante qui
• s'attribua cet œuf de Brahmā. • [Sāyana
cite ensuite un texte de l'Uttaratāpanīya,
l'un des Upanichads de l'Ātharvavēda, qui
est trop altéré pour être traduit avec cer-
titude; il ne fait d'ailleurs que répéter,
en d'autres termes, la pensée développée
précédemment.] • Dès qu'il fut né, ce Virā-
• puruṣa, [ou cet Esprit qui constitue la
• personnalité de Virādj,] devint excessif,
• c'est-à-dire augmenta [en volume et en
• nombre], et parut sous les formes di-
• verses des Dévas, des hommes et des ani-
• maux. Ensuite, c'est-à-dire après qu'il fut
• devenu l'âme individuelle des Dévas et
• des autres êtres, il créa la terre. Puis, c'est-
• à-dire immédiatement après la création de
• la terre, il créa les villes pour les âmes
• individuelles. Par गृहः (les villes), on en-
• tend les corps, parce qu'ils sont remplis,
• पूर्यन्ते, par les sept substances qui les consti-
• tuent. • La traduction latine d'Anquetil
représente presque mot pour mot celle de
Colebrooke : • S'étant reproduit successi-
• vement, il peupla la terre. • (*Ōapneḥhat*,
t. II, p. 347.) On remarquera quant au
mètre de cette stance, que la voyelle *a*
subsiste deux fois après *ś* (transformation
de *as*), contre la règle qui voudrait qu'elle
fût remplacée par une apostrophe, mais
conformément à l'usage antique exposé par

le D^r A. Kuhn. (*Zeitschrift für die Kunde des
Morgenland*. t. III, p. 78.) J'ajoute encore
que le Yadjus lit कृषिषा, parce que, dans
ce Vēda, le *ḍa* ne se change pas en *la*.
(Rosen, *Rīgvēda Saṁhitā*, notes, p. 1.)

¹ Cette stance est amplement dévelop-
pée par les cinq stances, 22 à 26 inclusive-
ment, du Bhāgavata. On y remarque encore
la présence de la voyelle *a* après *ś*, pour *as*;
mais le Yadjurvéda remplace ici l'*a* par l'a-
postrophe. Colebrooke l'a traduite comme
l'interprète Sāyana; mais il la place la qua-
torzième de notre hymne, ce qui prouve
que le texte qu'il avait sous les yeux ap-
partenait au Yadjurvéda, qui donne cette
même place à la présente stance. J'ai suivi
l'ordre du ms. de la Bibliothèque du Roi
et de mon ms., ordre qui est justifié par la
glose de Sāyana, et confirmé par l'auteur
du Bhāgavata, ainsi que par son commen-
tateur, Çridhara Svāmin.

² A cette stance, qui est la neuvième
dans la rédaction du Yadjurvéda, corres-
pondent avec plus de développement les
stances 27, 28 et 29 du Bhāgavata. Sāyana
définit les Sādhyas, « les Pradjāpatis et au-
• tres destinés à être les instruments de la
• création; les Rīchis sont ceux qui voient
• (ou qui se rappellent) les Mantras; • ce
dernier titre est expliqué ici conformé-
ment à l'interprétation qu'en a donnée Co-
lebrooke. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 21 et 22,
note.) Il faut scander साधिया ou साधिया à
cause du mètre, dans le quatrième Pāda,
d'après la règle souvent rappelée.

तस्माद्यज्ञात् सर्वङ्गतः संभृतं पृषदाज्यम् ।
 पशूंस्तांश्चक्रे वायव्यानारण्या ग्राम्याश्च ये ॥ ८ ॥⁽¹⁾
 तस्माद्यज्ञात् सर्वङ्गत ऋचः सामानि जज्ञिरे ।
 इन्द्रांसि जज्ञिरे तस्माद्यजुस्तस्मादजायत ॥ ९ ॥
 तस्मादद्या अजायन्त ये के चोभयादतः ।
 गावो हू जज्ञिरे तस्मात् तस्माज्जाता अजावयः ॥ १० ॥⁽²⁾
 यत् पुरुषं व्यदधुः कतिधा व्यकल्पयन् ।
 मुखं किमस्य कौ बार्हू का ऊव्र पादा उच्येते ॥ ११ ॥⁽³⁾
 ब्राह्मणो ऽस्य मुखमासीद्बार्हू राजन्यः कृतः ।
 ऊव्र तदस्य यद्वैश्यः पद्भ्यां शूद्रो अजायत ॥ १२ ॥⁽⁴⁾
 चन्द्रमा मनसो जातश्चक्षोः सूर्यो अजायत ।⁽⁵⁾

¹ C'est encore d'après Sâyana que je traduis वायव्य d'une autre manière que Colebrooke, suivant lequel ce mot signifie « gouverné par l'instinct. » Voici la glose de Sâyana : « C'est par le moyen de l'atmosphère que Vâya est la divinité des troupeaux, comme cela résulte du Brâhmana du Yadjurvêda, qui dit : *Vâya est certainement le souverain de l'atmosphère*; or l'atmosphère est la divinité des troupeaux; « ce sont les vents qui les enveloppent. » Il faut scander, au second Pâda, जज्ञिरे ou जज्ञिये, et au quatrième ग्रामिणाश्च ou ग्रामियाश्च. Cette stance est la sixième dans le Yadjurvêda qui lit अरण्या, leçon que je préfère à celle du Rîgvêda, अरण्यान्.

² Sâyana traduit अजादत् par « qui a deux rangées de dents, l'une supérieure et l'autre inférieure, » comme font Kullûka commentant l'adjectif अजादत् de Manu (I. I, st. 39), et Anquetil, d'après le traducteur persan (*Oupnek'hat*, t. II, p. 347). Cette

stance est la huitième dans le Yadjurvêda. Au second Pâda, il faut scander च अयादतः, en résolvant le Samdhi, d'après la remarque du D^r A. Kuhn. (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenland*. t. III, p. 79.)

³ Il faut scander, au 1^{er} Pâda, विचरधुः ou विचरधुः, et au 2^e, विचकल्पः ou विचकल्पः. Cette stance est la dixième dans le Yadjurvêda, qui la lit ainsi : मुखं किमस्यासौत् किं बार्हू किमूव्र.

⁴ Il faut scander, au 2^e Pâda, रतनिवः ou रतनिवः; au 4^e, on remarquera la conservation de la voyelle *a*, précédée d'un *ô*. Cette stance est la onzième dans la rédaction du Yadjurvêda.

⁵ La seconde remarque de la note précédente s'applique également au 2^e Pâda de cette stance. Au 3^e Pâda, il faut scander च चक्षिश्च. Cette stance est la douzième dans le Yadjurvêda, qui donne ainsi les deux derniers Pâdas : अजादत्पुत्रा पापाश्च मुखदग्निर्जायत. « De ses oreilles naquit et le vent et le souffle; de sa bouche, le feu. »

मुखादिन्द्रश्चाग्निश्च प्राणादायुरजायत ॥ १३ ॥

नाभ्या आसीदन्तरिक्षं शीर्षो द्यौः समवर्तत ।

पद्भ्यां भूमिर्दिशः श्रोत्रात् तथा लोकानकल्पयन् ॥ १४ ॥⁽¹⁾

सप्तास्यासन् परिधयस्त्रिःसप्त समिधः कृताः ।

देवा यद्यज्ञं तन्वाना अबधन् पुरुषं पशुम् ॥ १५ ॥⁽²⁾

यज्ञेन यज्ञमयजन्त देवास्तानि धर्माणि प्रथमान्यासन् ।

ते ह नाकं महिमानः संचन्त यत्र पूर्वं साधाः सन्ति देवा ॥ १६ ॥⁽³⁾

1. Il a des milliers de têtes, Purucha; des milliers d'yeux, des milliers de pieds; en même temps qu'il pénètre entièrement la terre, il occupe

¹ La stance 14 est la treizième dans la rédaction du Yadjurveda.

² Suivant la traduction d'Anquetil, c'est-à-dire, d'après la paraphrase persane, les fossés dont parle le texte désignent figurativement les sept océans. Les vingt et un brandons désignent les sept mondes multipliés par le nombre trois. (Colebrooke, *Miscell. Essays*, t. I, p. 190, note.)

³ Il faut scander, au 2^e Pâda, प्रथमनि ज्ञासन्, et au 4^e, साधिषाः ou साधिषाः. Quelques-unes des licences métriques signalées dans les notes précédentes comme appartenant aux hymnes des Védas, ont passé dans notre Bhâgavata, en même temps que les idées et les formes archaïques empruntées, par l'auteur de ce poème, aux plus anciens monuments de la littérature brâhmanique. Ces licences, on plutôt ces archaïsmes bien antérieurs à la métrique régulière des compositions classiques, se sont même développés et multipliés dans le Bhâgavata. Je n'en veux signaler qu'un exemple, qui me paraît n'avoir pas été remarqué jusqu'ici; cet exemple épargnera d'ailleurs au lecteur des tâtonnements inutiles, et à

l'éditeur le reproche d'avoir admis, sans s'en être aperçu, des fautes évidentes contre la métrique ou contre la grammaire. On vient de voir que les syllabes *ya* et *va* peuvent se dissoudre selon le besoin du mètre, si l'on ramène les semi-voyelles *y* et *v* à leurs éléments fondamentaux *i* et *u*, de cette manière : *i-a*, *u-a*, ou bien si, en gardant la semi-voyelle, on rappelle la voyelle primitive, en la plaçant la première, *i-ya*, *u-va*. L'auteur du Bhâgavata traite d'une manière analogue, mais plus hardie, la semi-voyelle *r*, quand elle tombe sur une consonne. Ainsi on le voit, quand le mètre l'exige, assigner au groupe *ra* la valeur des deux syllabes *ra-ta*, au moyen de l'insertion d'un *a* bref après *r*, ou, plus généralement, du court *scheva* qui se fait nécessairement entendre quand on prononce le groupe *ra*. Le premier exemple que je rencontre de cette irrégularité se trouve l. I, ch. x, st. 1, au 4^e Pâda, où les manuscrits lisent *वकाषोत्ततः*, ce qui donne *v-ka-ṣo-ṭ-ta*, c'est-à-dire un dactyle (ou si l'on veut, un crétique *-v-*), pied qui n'est pas admis à cette place dans la variété du mètre

[dans le corps de l'homme] une cavité haute de dix doigts, qu'il dépasse [encore].

2. Purucha est tout ce qui est, ce qui a été, ce qui sera; il est aussi le dispensateur de l'immortalité; car c'est lui qui, par la nourriture [que prennent les créatures], sort [de l'état de cause] pour se développer [dans le monde].

3. Voilà sa grandeur! Mais Purucha est encore bien au-dessus. La totalité des créatures [n'] est [que] la quatrième partie de son être; les trois autres parties sont immortelles dans le ciel.

4. S'élevant en haut avec ces trois parties, Purucha s'est placé en dehors [du monde]; la quatrième partie est restée ici-bas [pour naître et mourir] tour à tour. Puis s'étant multiplié [sous des formes diverses], il a pénétré [ce qui vit de] nourriture, comme [ce qui ne vit] pas de nourriture.

5. De lui naquit Virádj, et de Virádj Adhipurucha; à peine né, celui-ci augmenta de volume pour [créer] ensuite la terre, et puis les corps.

6. Quand les Dêvas, faisant de Purucha l'offrande, accomplirent le sacrifice, le printemps fut le beurre clarifié, l'été fut le bois, et l'automne fut l'oblation.

7. Ils l'immolèrent sur le tapis [d'herbes sacrées], ce Purucha né avant [la création] qu'ils avaient pris pour victime; c'est avec lui que les Dêvas, [qui sont les] Sâdhyas, ainsi que les Rîchis, célébrèrent le sacrifice.

Trichṭubh nommée *Indravadjra*, à laquelle appartient le présent Pâda. Mais l'édition brâhmanique du Bhâgavata et le ms. beng. n° xv de la Bibliothèque du Roi lisent ici *अकार्षीत्*, forme qui est, grammaticalement parlant, insolite, mais qui rétablit le mètre, en nous donnant, pour la fin du vers, une dipodie iambique *v-v* (ou un pœon deuxième *v-vv*), pied qui fait passer le Pâda qu'il termine dans le genre Djagati, espèce Vañgastha. Je n'ai pas hésité, en conséquence, à choisir une leçon qui se trouvait ainsi appuyée par deux des quatre manuscrits qui sont à ma disposition. Mais j'ai agi ainsi cette fois-là seulement, et pour avertir le lecteur du moyen que quelques copistes et les Brâhmanes éditeurs ont em-

ployé pour restaurer le mètre. Dans tous les autres cas, j'ai préféré la grammaire à la métrique, comptant que le lecteur, averti de l'irrégularité à laquelle donne lieu la combinaison de la semi-voyelle *r* avec une consonne, voudrait bien se rappeler le moyen que les copistes, autorisés sans doute à cela par une tradition que justifie l'ancienne métrique des Vêdas, mettent uniformément en usage pour restituer le mètre altéré par la grammaire. Cette observation m'engage à rétablir la leçon des manuscrits liv. I, ch. xix, st. 11, 3° Pâda, et à supprimer le pronom *स* que j'avais ajouté pour compléter le nombre de onze syllabes qui est nécessaire dans ce vers Trichṭubh, de l'espèce *Indravadjra*. Car outre que l'addition de ce

8. De ce sacrifice, où celui qui est le monde devint l'offrande, fut produit le lait caillé et le beurre; il donna naissance aux animaux dont la Divinité est Vāyu, ainsi qu'aux bêtes des forêts et des villages.

9. De ce sacrifice, où celui qui est le monde devint l'offrande, naquirent les [hymnes nommés] Rīch, les [chants nommés] Sāman; de là naquirent les mètres; de là naquit le Yadjus.

10. De là naquirent les chevaux et les animaux qui ont une double rangée de dents; de là naquirent les vaches, de là naquirent les chèvres et les moutons.

11. Quand ils immolèrent Purucha, en combien de portions le partagèrent-ils? Qu'est-ce qui fut sa bouche? qu'est-ce qui fut ses bras, ses cuisses? Qu'appelle-t-on ses pieds?

12. Sa bouche fut le Brāhmane; ses bras devinrent la caste royale; ses cuisses furent le Vāiçya; le Çūdra naquit de ses pieds.

13. La lune naquit de son cœur; de ses yeux naquit le soleil. De sa bouche naquirent et Indra et le feu; de sa respiration naquit le vent.

14. De son nombril fut produite l'atmosphère; le ciel sortit de sa tête, la terre de ses pieds, les points de l'espace de ses oreilles; c'est de cette manière qu'ils formèrent les mondes.

15. A ce sacrifice, il y eut sept fossés [creusés autour de l'autel où était présentée l'offrande]; il y eut vingt et un morceaux de bois, lorsque les Dévas, accomplissant le sacrifice, attachèrent Purucha [qui était] l'animal [servant de victime].

pronom n'est autorisée par aucun manuscrit, elle donne un épithète premier --- que je ne trouve que bien rarement dans la classe des Trichṭubhs (voy. I. I, ch. XIX, st. 10, 2° Pāda, et liv. III, ch. XXII, st. 19, 3° Pāda; ch. XXV, st. 31, 1° Pāda); et de plus, en scandant नानवेयवसाम् d'après le principe posé tout à l'heure, au lieu de ----, on obtient ---|---, ce qui remet tout en ordre. Je me contente d'indiquer ici les principaux passages où il est nécessaire de faire l'application de ce moyen, liv. II, ch. VII, st. 11, 1° Pāda; st. 25, 1° Pāda; liv. III, chap. IX, st. 4, 2° Pāda; st. 8, 2° Pāda; st. 13, 4° Pāda; st. 20, 3° Pāda;

chap. XV, st. 45, 3° Pāda; ch. XVI, st. 23, 2° Pāda; ch. XVIII, st. 5, 4° Pāda; ch. XXII, st. 11, 2° Pāda. Je ne parle pas ici d'autres irrégularités métriques, telles que l'emploi de pieds empruntés à des mesures différentes les unes des autres, quant au nombre des syllabes; telles que la présence de quelques syllabes de trop dans certains Pādas, ce qui force souvent de réunir deux brèves pour en faire une longue, comme on le pratique dans les vers mesurés par la quantité prosodique et non par le nombre des syllabes; ces faits et d'autres semblables seront, dans les notes, l'objet d'un examen spécial.

16. C'est à l'aide du sacrifice que les Dévas sacrifièrent au [Dieu qui est le] sacrifice [même]; ce furent là les premiers rites; [devenus] grands [par cette cérémonie], ils s'assurèrent le ciel où résident les anciens Dévas [qui sont les] Sādhyas.

Si l'on compare ce morceau singulier avec la partie du second livre de notre Bhâgavata qui y répond spécialement, c'est-à-dire avec la fin du chapitre v, st. 35, et le commencement du chapitre vi jusqu'à la strophe 29, on aura une idée de la manière dont l'auteur du Bhâgavata s'est approprié, en les modifiant, les idées et les expressions du Vêda. Les différences qu'on remarque entre ces deux rédactions, et que je viens d'indiquer dans les notes qui accompagnent le texte, ne sont pas plus importantes que nombreuses. Elles ne me paraissent pas de nature à infirmer la conclusion que je me crois en droit de tirer de la comparaison de ces deux morceaux, savoir, que l'auteur du Bhâgavata n'a fait ici, comme dans bien d'autres passages, que développer et expliquer un texte qui jouit depuis longtemps, dans l'Inde, d'une célébrité universellement reconnue.

Le second morceau, que je crois nécessaire de citer en preuve de cette assertion, a en lui-même une valeur plus grande que le précédent, et il peut passer pour un bel exemple de la majestueuse concision qui appartient à la poésie sacerdotale des temps primitifs. Le sujet en est déjà connu par un fragment du Vṛihadâraṇyaka, l'un des Upanichads du Yadjurvéda, dont j'ai publié ailleurs le texte et la traduction. On en trouve encore une autre version dans le Tchhândôgya du Sâmavêda, comme je l'apprends par la collection des Upanichads d'Anquetil. Mais celle que j'en vais donner d'après l'Âitarêya Brâhmaṇa, où je l'ai découverte postérieurement à la publication du texte que j'ai emprunté au Vṛihadâraṇyaka, me paraît être de beaucoup la plus ancienne et

la plus originale. C'est, sous une forme plus profonde et plus grande à la fois, la fable célèbre des Membres et de l'Estomac; mais entre l'hymne du Brâhmane et l'apologue de Ménénus Agrippa, il y a, qu'on me permette cette comparaison, la différence de l'Himâlaya aux Sept Collines. Le fragment qu'on va lire se recommande encore par un mérite singulier, surtout pour une exposition aussi concise; c'est la manière dont l'idée fondamentale du récit y est développée. Dans les autres versions que je connais de ce thème, les sens sont représentés se disputant la prééminence, et convenant que celui dont l'absence fera périr le corps sera proclamé le premier de tous; et une fois que le départ du souffle de vie a jeté le corps à terre, et que la supériorité de l'élément vital a été avouée des autres sens, le récit s'arrête au dénouement de ce drame psychologique. Le chantre de l'Âitarêya ne s'est pas contenté de ce développement, qui expose cependant l'idée tout entière; il a passé outre, et a voulu, en quelque sorte, donner par la voie inverse la preuve de ce qu'il avait établi par la voie directe; en d'autres termes, il a montré les sens essayant en vain, chacun à son tour, de soulever et de ranimer le corps, qui ne se relève que quand le souffle de vie y est rentré. C'est cette dernière partie du drame qu'a empruntée l'auteur du Bhâgavata Purâna, en l'appliquant à Virâdj, c'est-à-dire à la première forme individuelle que prend l'Esprit suprême, lorsqu'après avoir rassemblé, pour en composer l'œuf du monde, les principes élémentaires produits par la Nature et auparavant isolés, il se prépare à l'œuvre de la création. Il suffit de lire le passage du Bhâgavata auquel je fais allusion, pour se convaincre de la grande supériorité du récit védique sur celui du poète moderne. Détachée de ce qui la précède dans l'Âitarêya, la seconde partie de ce morceau, telle que l'a reproduite le Bhâgavata, est froide et sans

couleur. Les mots du Vêda y sont sans doute encore; mais le sens philosophique et l'inspiration en ont disparu (1).

ता अहिसन्ताहमुक्थमस्म्यहमुक्थमस्मीति ता अब्रुवन् रुन्तास्माच्छरीराडु-
त्क्रामाम तद्यस्मिन् न उत्क्रान्त इदं शरीरं पत्स्यति तदुक्थं भविष्यतीति ॥
वागुदक्रामदवदन्नभ्रन् पिबन्नास्त्येव । चक्षुरुदक्रामदपश्यन्नभ्रन् पिबन्नास्त्येव ।
श्रोत्रमुदक्रामदशृण्वन्नभ्रन् पिबन्नास्त्येव । मन उदक्रामन्मीलित इहाभ्रन्
पिबन्नास्त्येव । प्राण उदक्रामत् तत् प्राण उत्क्रान्ते ऽप्यद्यत तदशीर्यिताशा-
रीति । एतच्छरीरस्य शरीरत्वं । शीर्यते ह वा अस्य द्विषन् पाप्मा भ्रातृवो
भवति य एवं वेद ॥

ता अहिसन्तैवाहमुक्थमस्म्यहमुक्थमस्मीति ता अब्रुवन् रुन्तेदं प्र नः शरीरं
प्रविशाम तद्यस्मिन् न प्रपन्न इदं शरीरमुत्थास्यति तदुक्थं भविष्यतीति ॥
वाक् प्राविशदशयदेव । चक्षुः प्राविशदशयदेव । श्रोत्रं प्राविशदशयदेव ।
मनः प्राविशदशयदेव । प्राणः प्राविशत् तत् प्राणे प्रपन्न उदतिष्ठत् तदुक्थ-
मभवत् तदेतदुक्थं प्राण एव प्राण उक्थमित्येवं विद्यात् ॥ तं देवा अब्रुवन्

¹ J'emprunte le passage qui va suivre au manuscrit télinga n° 1 D, fol. 18 v. Ce morceau fait partie d'un Upanichad, le Sarvasâra, et on en trouve la traduction dans le recueil d'Anquetil. (*Oupnek'hat*, t. II, p. 41 sqq.) Il faut le comparer, d'une part, à celui que j'ai publié dans mon Commentaire sur le Yaçna (t. I, 2^e partie, p. CLXX sqq.), et qui est développé dans l'*Oupnek'hat* (t. I, p. 280 sqq.); d'autre part, à celui du Tschândôgya (*Oupnek'hat*, t. I, p. 42 sqq.); et enfin au récit du Bhâgavata, l. III, ch. XLVI, st. 62 sqq. Je profite de l'occasion que m'offrent ces rapprochements pour corriger un

terme qui est mal écrit par le manusc. du Vrihadâranyaka dont j'ai donné l'extrait dans le Yaçna. C'est पद्मोपशंकुन्, qu'il faut lire पद्मोपशंकुन्, comme je l'ai reconnu à Londres dans les mss. n° 205 et 1318 de la Compagnie. Nityânandâçrama explique ainsi ce composé : पद्मोपशः पदनशोलाः पदः पादाः तेषां सं-
तिः पद्मो तस्या ईषाः नियामकाः ते च ते शंकुश्च पद्मोप-
शंकुवः; c'est-à-dire que *padvî* signifie « les
« quatre pieds réunis, » et *çca* « qui retient. »
On doit donc traduire ainsi l'article 13
du Vrihadâranyaka : « Comme un grand et
« fort cheval du Sindhu arrache les poteaux
« qui retiennent ses pieds. »

त्वमुक्तमसि त्वमिदं सर्वमसि तव वयं स्मस्त्वमस्माकमसीति तदप्येतदृषि-
णोक्तं त्वमस्माकं तव स्मसीति ॥

Les sens disputaient entre eux, en disant : « C'est moi qui suis le premier, c'est moi qui suis le premier (1). » Ils se dirent : « Allons, sortons de ce corps; celui d'entre nous qui en sortant fera tomber le corps, sera le premier. » La parole sortit : l'homme ne parlait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. La vue sortit : l'homme ne voyait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. L'ouïe sortit : l'homme n'entendait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le Manas sortit : l'intelligence sommeillait dans l'homme, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le souffle de vie sortit : à peine fut-il dehors que le corps tomba; le corps fut dissous, il fut anéanti. De là vient que l'on donne au corps le nom de *Çartra* (2). Il voit certainement s'anéantir son ennemi et son péché, celui qui connaît cela (3).

¹ Anquetil commente ainsi le mot अस्मि (qui n'a, dans l'Amarakôcha, d'autres sens que ceux de *partie du Sâmaveda*, et *vers monosyllabique*) : « Significatio *voû akt*, hæc est quod ex eo omnes res apparentes fiunt. » (*Oupnek'hat*, t. II, p. 36.) Dans la traduction du morceau qui nous occupe, il le rend par *magnus, sustentans corpus*. (*Ibid.* p. 41.) Je ne puis, faute de commentaire, déterminer avec plus de précision la valeur de ce terme. Je suppose seulement qu'il dérive d'un radical अस् (Germ. *haahs, hoh, hoch?*), qui doit avoir la signification d'*être élevé*, et dont अस् *amonceler* n'est, selon toute probabilité, qu'une transformation postérieure. C'est là un des mots védiques employés par l'auteur du *Bhâgavata*; Çridhara Svâmin lui donne le sens de अस् *Le souffle de vie*; et dans le fait, *aktha* est le titre que reçoit le *prâna* ou souffle de vie dans le fragment même du Vêda que je cite. (*Voy. Bhâgavata*, l. I, ch. xv, st. 6.)

² Cela veut dire que le corps est nommé

Çartra parce qu'il est sujet à la dissolution, ou, comme dit le texte, parce qu'il est détruit, *çtryaté*. C'est là, en effet, l'étymologie la plus ordinaire de ce mot, dont on trouve dans *Manu* une explication plus métaphysique que grammaticalement fondée. (*Manusâmhita*, ch. 1, st. 17.)

³ Je laisse sans le traduire le mot अस्मि, dont je ne puis, faute de commentaire, déterminer rigoureusement le sens, et qui, d'ailleurs, n'est peut-être pas la bonne leçon, ce que la difficulté de lire le manuscrit télinga qui renferme l'original, me met hors d'état de décider. Si *bhrâtrivah* est correct, ce sera un mot formé comme *kéçava*, et on traduira : « il a beaucoup de frères; » mais ce sens est trop recherché pour un texte aussi antique. Si l'on doit lire *bhrâtrivah*, qui a entre autres sens celui d'*ennemi*, on pourra supposer qu'il manque quelque chose à la phrase, dont le sens devrait être « son ennemi est détruit. » Je ne trouve rien dans la paraphrase d'An-

Les sens disputaient encore, en disant : « C'est moi qui suis le premier, c'est moi qui suis le premier. » Ils se dirent : « Allons, rentrons dans ce corps [qui est] à nous. Celui d'entre nous qui en y rentrant mettra debout ce corps, sera le premier. » La parole rentra : le corps gisait toujours. La vue rentra : il gisait toujours. L'ouïe rentra : il gisait toujours. Le Manas rentra : il gisait toujours. Le souffle de vie rentra : à peine fut-il rentré que le corps se releva. Celui-là fut le premier. Le premier [des sens], en effet, c'est le souffle de vie même. Que l'on sache donc que le souffle de vie est le premier [des sens]. Les Dêvas lui dirent : « C'est toi qui es le premier ! cet univers tout entier, c'est toi ; nous sommes à toi et tu es à nous. » C'est ce qu'a exprimé le sage inspiré, quand il a dit : « Tu es à nous et nous sommes à toi. »

Les deux morceaux qu'on vient de lire suffisent pour montrer de quelle manière l'auteur du Bhâgavata s'est approprié les idées et quelquefois même les expressions des anciens textes védiques. Je ne doute pas qu'une connaissance plus approfondie des Vêdas ne nous fournisse un bien plus grand nombre de termes de comparaison entre ces livres et notre poëme. Il en faudrait dire autant de quelques autres monuments de la littérature brâhmanique, comme le Mahâbhârata, par exemple, auquel notre auteur a fait également de nombreux emprunts. Mais la démonstration de ces assertions diverses m'entraînerait bien au delà des limites de cette préface, et je dois éviter d'introduire ici des questions dont l'examen sera mieux placé dans les notes qui termineront la publication complète du texte. Il me suffit d'avoir mis sous les yeux du lecteur quelques-uns des faits qui prouvent que Vôpadêva, si tel est bien le nom de l'auteur du Bhâgavata, n'a fait que donner une forme nouvelle à des matériaux anciens.

Les recherches auxquelles je me suis précédemment livré sur

quetil, qui me mette sur la voie du sens véritable ; heureusement ce détail est très-secondaire, et il n'influe en rien sur l'ensemble du morceau.

la date et sur l'auteur probables du Bhâgavata, m'ont fourni l'occasion de signaler quelques-uns des matériaux qui entrent dans la composition de ce poëme, et de parler du style et de la forme dont l'auteur les a revêtus. Je me trouve ainsi avoir répondu en partie à l'une des questions que je m'étais proposé d'examiner au commencement de cette préface : Qu'est-ce que le Bhâgavata ? Il me reste cependant encore quelques observations à faire sur le sujet même et sur le caractère général de cet ouvrage. Le titre qu'il porte, celui de *Bhâgavata*, dérive du nom de *Bhagavat*, celle des épithètes de Kṛichṇa que l'on regarde comme la plus élevée et la plus sainte. On sait que le chant philosophique du Mahâbhârata, où Kṛichṇa, cette grande incarnation de Vichṇu, expose sa doctrine, se nomme *Bhagavadgîtâ*, « le chant de Bhagavat ; » et il est permis de supposer que l'existence de cette belle composition a dû influencer sur le choix que l'auteur du Bhâgavata, Vôpadêva ou tout autre, a fait du titre qu'il a donné à son ouvrage. Le nom de *Bhagavat*, qui désigne le possesseur de toutes les perfections, convient bien, d'ailleurs, au héros que la tradition épique du Mahâbhârata nous représente comme le plus grand des Dieux. Le Bhâgavata est donc un Purâna consacré à la louange de Vichṇu, envisagé sous son caractère le plus glorieux et le plus complet. Il se distingue ainsi d'un autre Bhâgavata, nommé spécialement le *Dêvibhâgavata*, dont l'existence est constatée, non pas seulement par le troisième des traités dont j'ai donné plus haut la traduction, mais encore par la notice d'un manuscrit de ce Purâna même, qui se trouve dans la collection Mackenzie ⁽¹⁾, et par des portions considérables de cet ouvrage faisant partie de la collection de Colebrooke ⁽²⁾ que l'on conserve

¹ Wilson, *Mack. Coll.* t. I, p. 47 et 48.

² Ce Purâna se trouve à Londres, dans la

bibliothèque de la Compagnie, et on en possède des portions considérables qui sont in-

actuellement à Londres dans la bibliothèque de la Compagnie des Indes. Le Dêvîbhâgavata est consacré à la louange de Dêvî, c'est-à-dire de l'énergie productrice de Çiva; le nom de *Bhâgavata* qu'il porte, vient de ce que l'on donne fréquemment à cette Déesse le titre de *Bhagavatî*, titre qui veut dire « celle qui possède toutes les perfections divines. »

Mais ce n'est pas seulement à l'histoire de Kriçhna, désigné spécialement sous le nom de *Bhagavat*, qu'est consacré notre *Bhâgavata*. Quelques soins que l'auteur ait donnés à la partie de son ouvrage qui se rapporte à cette célèbre incarnation de la seconde personne de la triade populaire des Hindous, il n'a pas voulu borner là sa tâche. Il suit Vichnou dans chacune des incarnations sous lesquelles la mythologie aime à se le représenter. Il rassemble toutes les légendes relatives à ces incarnations, et les lie entre elles par une série de dialogues où des sages dévoués à ce Dieu s'excitent avec ardeur à chanter sa gloire. Ce but du poème qui reparaît à chaque instant et qui remplace ce qui manque au plan sous le rapport de la régularité et de l'ordre, en constitue l'unité véritable. C'est Vichnou, envisagé sous toutes ses faces, qui y est l'objet d'un hymne qui ne s'interrompt que pour passer d'un attribut déjà décrit à un attribut nouveau, dans la contemplation duquel la foi du poète trouve la matière de chants religieux et philosophiques. Quand le fonds, d'ailleurs si riche, de la mythologie populaire paraît s'épuiser, les conceptions de la théosophie ouvrent devant le poète une nouvelle

diquées sous les numéros suivants du catalogue: n° 321, fort volume écrit en caractères bengâlis, qui renferme le premier livre; n° 421, ms. beng. de Colebrooke, moderne, mais très-lisible, qui renferme les quatre premiers livres; n° 1413, man. dév. de Co-

lebrooke, qui renferme les cinq premiers livres; n° 1482, ms. beng. de Colebrooke, qui renferme le sixième livre. Le temps m'a manqué pour vérifier si la bibliothèque de la Compagnie possède les six derniers livres de ce Purâna.

perspective; ou plutôt les interprétations qu'il donne de la mythologie, la tiennent constamment à la hauteur d'une métaphysique dont les solutions ont tout autant de rigueur que celles que présentent les systèmes qui se donnent dans l'Inde pour des philosophies véritables. Dans le plan que s'est tracé l'auteur, tout sert à son dessein, et la littérature brâhmanique tout entière lui fournit des matériaux qu'il sait employer à l'expression de ses idées, comme à l'ornement de son langage.

Et ici paraît clairement le caractère vraiment encyclopédique de cette compilation, caractère qu'il est d'autant plus intéressant de constater, qu'il se concilie avec le mouvement animé et libre de la poésie. Avant le Bhâgavata, les Upanichads des Vêdas avaient résolu de plus d'une manière les vieux problèmes de l'existence de Dieu, de l'origine du monde, de la destinée de l'homme. Déjà d'antiques cosmogonies avaient établi le théâtre et créé les personnages de la mythologie. La liberté humaine avait fait, dans le système Sâmkhya, le premier essai qu'elle ait tenté peut-être chez les Brâhmanes, pour s'affranchir de l'autorité de la révélation. Les grandes et poétiques idées que le génie indien a si anciennement conçues de Dieu et de ses ouvrages, avaient déjà revêtu les symboles qui les expriment souvent avec tant d'originalité. En un mot, une longue culture avait tiré de ce sol fertile de l'Inde les fruits les plus divers, et le travail des siècles avait développé tous les germes que renfermaient déjà les premiers âges de la société brâhmanique. En présence de tant de richesses, l'auteur du Bhâgavata paraît n'avoir éprouvé qu'un embarras, celui de ne pouvoir s'emparer de tout. Les Vêdas avec leurs idées et leur langage, le Mahâbhârata avec ses traditions héroïques et ses légendes, le Sâmkhya avec ses divisions et ses explications philosophiques, rentrent également dans le plan du

poète, qui croit à tout et qui admet tout. Mais c'est, il faut le dire, à cette condition, que le Brahma et le Puroucha du Védânta, le Hiranyagarbha des Upanichads, l'Îçvara des sectateurs de Çiva, soient reconnus ou comme identiques avec Bhagavat, ou comme des manifestations de sa substance. A ce prix, il importe peu à l'auteur que chaque école ou chaque secte ait fait prédominer sur toutes les autres son idée ou son Dieu; ou pour mieux dire, plus les idées se sont élevées haut, plus les Dieux sont devenus suprêmes, moins il éprouve d'hésitation à les identifier avec ses conceptions et avec sa divinité.

C'est, je l'avoue, ce syncrétisme un peu grossier qui donne à notre poème cette physionomie étrange dont un lecteur européen pourra s'étonner. Les identifications perpétuelles que le poète fait de Bhagavat avec les nombreux personnages de la mythologie indienne, la profusion d'épithètes dont il se sert pour exprimer les attributs variés de son Dieu, les formes, quelquefois si inattendues, sous lesquelles il le représente, tout cela est bien fait pour dérouter les lecteurs que les procédés de l'esprit occidental ont accoutumés à ne se plaire qu'au développement successif et régulier des conceptions de l'intelligence. Une synthèse aussi vaste et quelquefois aussi confuse ne se laisse pas aisément débrouiller, et il faut une grande habitude des idées qu'elle recèle pour y découvrir les rapports qui lient ces idées les unes aux autres, et pour distinguer dans la foule des détails les faits généraux qui doivent les dominer et les réunir en groupes. Mais ce défaut qui choquera d'autant moins qu'on sera déjà plus familiarisé avec quelques-unes des productions de l'Orient, est en général celui de presque toutes les compositions indiennes. C'est l'excès de la principale qualité du génie brâhmanique, la fécondité; c'est l'abus d'une activité dont rien ne règle l'élan; c'est l'usage exagéré de

la faculté de saisir une multitude de rapports entre les objets en apparence les plus éloignés, faculté à laquelle une langue aussi abondante que flexible ne fournit que trop de moyens de s'exercer sans obstacles. Mon dessein n'est pas d'insister ici sur ce sujet, dont l'examen exigerait de grands développements et m'entraînerait trop loin de l'objet particulier de cette préface. J'ai voulu seulement indiquer en peu de mots au lecteur la principale cause de la confusion qui pourra le choquer dans un ouvrage pour l'appréciation duquel aucune littérature européenne n'offre, que je sache, de terme de comparaison.

Mais si le lecteur consent une fois à prendre son parti sur les défauts que je viens de signaler; s'il ne s'arrête pas aux répétitions d'idées qui, dans la pensée du poète, ont eu pour but de rappeler constamment à l'esprit l'objet principal de son ouvrage, le culte de Bhagavat; s'il prend à part chacun des épisodes, et les considère comme des tableaux isolés, je ne crains pas de dire qu'il sera souvent récompensé de sa peine et de sa patience. Envisagé, en effet, dans les parties qui le composent, le Bbâgavata se présente sous un jour beaucoup plus favorable. Autant cet ouvrage est imparfait sous le rapport de l'ordre, autant il est curieux du moment qu'on n'y voit plus qu'une collection d'hymnes, de fragments philosophiques et de légendes. Les hymnes, qu'annonce d'ordinaire un changement soudain de mètre et de langage, rompent sans doute le fil du récit; ils suspendent la marche de l'action et jettent presque toujours subitement le lecteur dans un ordre d'idées tout à fait nouveau et souvent très-éloigné de celui dont on l'arrache sans préparation; mais il faut y admirer une élévation et une chaleur, une richesse et une variété qu'on ne trouve peut-être pas à un plus haut degré dans les plus belles productions de la littérature indienne. Cette partie

du Bhâgavata, ainsi que je l'ai déjà fait entendre, et comme j'essayerai de le prouver plus tard, appartient en propre à l'auteur quel qu'il soit qui a rédigé ce poëme; et quoique les hymnes des Vêdas aient fourni au poëte de nombreux modèles, on doit reconnaître dans ces morceaux lyriques un caractère de vigueur et d'originalité qui donne une idée favorable de son talent. Les fragments philosophiques quelquefois développés, plus souvent indiqués par de brèves allusions, paraissent au premier abord ne pas être mieux amenés; ils se lient cependant avec les diverses parties du récit, et ils servent à exprimer sous une forme un peu plus scientifique les idées qui paraissent dans les hymnes sous des couleurs purement poétiques. Ces passages d'ailleurs ne doivent pas être pris pour des morceaux dogmatiques, et il n'y faut pas chercher ce qu'on entend, à proprement parler, dans l'Occident par philosophie. A part l'exposition du système Sâmkhya qui forme un des objets avoués du troisième livre, les idées empruntées à cette philosophie même, ainsi que celles qui se rattachent plus directement au Vêdânta, et qui sont, comme les premières, disséminées dans le courant du poëme, y servent exclusivement à un but spécial, dans l'intérêt duquel l'auteur les a employées, sans s'inquiéter s'il en altérait les formes, ou s'il en dérangeait les rapports primitifs.

Je ne sais si je m'abuse, mais ce mélange de poésie et de métaphysique a quelque chose de frappant, qui intéresse autant au moins qu'il étonne. Le grand défaut d'un poëme de ce genre est sans doute l'absence de ce qu'on appelle aujourd'hui la réalité. Il semble, en effet, que dans ce monde des idées où le poëte transporte le lecteur, on ne saisisse que des formes vaines, et qu'il ne soit pas plus possible à un esprit sain de vivre à de telles hauteurs, qu'il ne l'est à l'homme de respirer au sommet

de l'Himâlaya. Mais d'abord, pour nous qui regardons l'Inde de la distance qui nous en sépare dans le temps et dans l'espace, il ne s'agit pas encore de savoir ce que la connaissance de ce pays nous fournira d'applicable à notre état intellectuel, d'utile au progrès futur de nos idées. Il n'est question ici que de l'histoire de l'esprit humain, et c'est seulement de ce point de vue qu'il faut juger les productions indiennes dont l'étude doit agrandir le champ de la science; car si cette étude n'en a pas encore reculé les bornes dans le passé, elle en étend déjà l'horizon sur des régions inconnues. Or n'est-ce pas un fait digne de toute l'attention du philosophe, qu'il ait existé jadis et qu'il existe encore sous nos yeux une société à qui des poèmes comme le Bhâgavata servent, si je puis m'exprimer ainsi, d'aliment intellectuel? N'est-ce pas quelque chose de surprenant pour notre bon sens si pratique et si positif, qu'une grande nation, riche de tous les dons de l'esprit, douée d'une sagacité et d'une pénétration merveilleuses, qui semble consacrer toutes ses facultés à l'examen de questions à jamais insolubles, et chez qui le sentiment de sa force ne s'éveille que quand l'objet qui l'excite est de ceux qu'on ne peut atteindre? Que l'homme, la première fois qu'il entra en possession de son intelligence, ait trop présumé de ce qu'il pouvait faire, et ait voulu tout expliquer, par cela même qu'il ne connaissait rien, c'est ce qui n'étonnera personne, parce que c'est ce que nous apprend l'histoire primitive de tous les peuples. Mais les nations les plus célèbres de l'ancien monde se sont bien vite lassées de ces tentatives stériles, et dirigeant leurs facultés sur des objets plus rapprochés de l'homme, elles ont agi davantage, laissant à quelques esprits d'élite les spéculations qui feront toujours la gloire de la pensée humaine, mais qui ne peuvent faire longtemps la vie des sociétés. L'Inde, au contraire, paraît n'être

jamais entrée complètement dans cette voie, et depuis l'époque héroïque célébrée par le Mahâbhârata, elle s'est remise sous la conduite de ses sages, qui lui ont chanté les histoires des Dieux et lui ont ôté jusqu'au désir de connaître la sienne, et de laisser à la postérité la trace de son passage sur la terre.

La tâche que je me suis imposée au commencement de cette préface serait achevée en ce moment, si je pouvais croire que les lecteurs qui seront curieux de connaître cet ouvrage, fussent plus familiarisés avec la forme des grands poèmes de l'Inde, et si le texte qui accompagne la traduction était déjà connu des philologues; mais la nouveauté de cette publication exige que j'entre encore dans quelques détails destinés à rendre aux uns la lecture du Bhâgavata moins difficile, et à indiquer aux autres les secours que j'ai eus à ma disposition. J'ai dit plus haut que le Bhâgavata, comme tous les autres Purânas, a la forme d'un dialogue dans lequel un Barde joue le rôle de narrateur. Cette forme qui enveloppe en quelque sorte le poème, contient en elle-même une multitude d'autres dialogues qui en constituent le fond; car le narrateur principal ne parle jamais en son nom personnel, et il rappelle au contraire fort régulièrement les interlocuteurs qui paraissent dans les histoires et dans les légendes que la tradition lui a transmises, et dont la réunion forme, à proprement parler, son poème. Les copistes ont reproduit fidèlement cet ordre, et ils n'ont pas manqué d'indiquer les endroits où le Barde reprend la parole; mais il y a lieu de supposer, d'après la comparaison des manuscrits, qu'ils n'ont pas tous apporté la même attention à marquer ces indications, car les uns placent des interlocuteurs là où les autres n'en ont pas conservé de trace. Je serais tenté de croire que le caprice des copistes est pour beaucoup dans la présence ou dans l'absence de ces indications, qui se trouvent le

plus souvent en dehors du texte, et qui peuvent ordinairement se supprimer sans que la clarté du récit en souffre. Mais quelle qu'en soit l'ancienneté et l'authenticité, ce qu'on peut toujours affirmer, c'est que le mélange et la variété des noms propres qui paraissent à titre d'interlocuteurs dans le récit, rend la lecture de notre Purâna quelquefois difficile. J'ai cru qu'une analyse succincte des trois premiers livres était le meilleur moyen que je pusse offrir au lecteur, de s'orienter au milieu de cette foule de personnages, dont l'apparition semble à tout instant rompre le fil du récit principal. Je ferai cette analyse aussi courte que cela me sera possible, et je n'y indiquerai que ce que je croirai absolument nécessaire pour faciliter l'intelligence du plan de l'ouvrage.

Après quelques stances d'introduction qui ne peuvent appartenir qu'à l'auteur même du poëme, le dialogue s'établit entre le Barde Sûta et les solitaires de la forêt de Nâimicha, lesquels lui demandent de leur raconter l'histoire de Krîchņa, fils de Vasudêva et de Dêvaktî. C'est là l'objet du chapitre premier, lequel trace ainsi le cadre général du poëme, et en marque distinctement le sujet. Dans le chapitre second, le Barde, après avoir invoqué Çuka, fils de Vyâsa, répond qu'il est prêt à satisfaire aux questions des sages, et il expose brièvement les avantages qui résultent de l'attention avec laquelle on écoute l'histoire de Krîchņa, nommé par excellence *Bhagavat*; le plus grand de ces avantages et celui qui résume tous les autres, est la dévotion dont on finit par se sentir embrasé pour cet Être divin. Ce chapitre annonce d'une manière précise le but du poëme, et en indique la destination; c'est manifestement un livre qui s'adresse à la secte des Vâichņavas qui prend *Bhagavat* pour l'objet spécial de son culte. Ce second chapitre est suivi d'une énumération des vingt-deux incarnations de *Bhagavat*, lequel n'est autre que

Vichṇu, énumération qui peut passer pour une table succincte des matières destinées à entrer dans la composition du Purâṇa. Le Bardè, après avoir plus d'une fois insisté sur le caractère véritable de ces incarnations, qu'il représente comme des espèces de vêtements dont s'enveloppe l'Être suprême, qui n'en est pas moins unique, et qui reste toujours indépendant des formes extérieures sous lesquelles il se laisse voir, apprend aux solitaires que c'est Vyâsa qui a composé le Purâṇa dont Bhagavat fait le sujet, et dont le contenu vient d'être résumé en peu de mots. Vyâsa en communiqua la connaissance à son fils Çuka, qui à son tour le raconta au roi Parîkchit, en présence d'une assemblée de sages et de Brâhmanes, dont le Barde qui parle faisait lui-même partie. Après que le Barde a ainsi rappelé les circonstances qui l'ont mis en possession du Bhâgavata, Çâunaka, qu'on dit être un Brâhmane, chef de famille, qui figure déjà dans les Vêdas, lui demande d'exposer à quelle occasion Vyâsa, fils de Satyavatî, a composé le Bhâgavata, et comment a eu lieu la rencontre de Çuka, fils de Vyâsa, et du roi Parîkchit, petit-fils d'Ardjuna. Sûta répond que c'est après avoir classé les Vêdas, et rédigé les Itihâsas et les Purâṇas, que Vyâsa, sur l'avis de Nârada, écrivit le Bhâgavata. Il rapporte en conséquence, dans les chapitres cinq et six, un dialogue qui eut lieu entre Nârada et Vyâsa, et où le Rîchi des Dévas raconte l'histoire de son existence mortelle avant qu'il eût obtenu la possession de ses prérogatives divines, qu'il présente comme la récompense de sa dévotion à Bhagavat. Le Barde dit ensuite au commencement du chapitre septième, que, par suite de cet entretien, Vyâsa composa le Bhâgavata et le fit lire à son fils Çuka. Le chef des solitaires, Çâunaka, prend de là occasion de demander comment il se fait qu'un sage aussi accompli que Çuka ait eu besoin de lire une

composition dont il devait naturellement connaître l'objet. Le Barde répond que c'est uniquement par dévotion et pour s'occuper pieusement de Bhagavat, que ce sage étudia le poëme consacré à la louange de ce Dieu. Il annonce ensuite aux solitaires qu'il va leur raconter la naissance, les actions et la mort du roi Paríkchit, sujets qui servent d'introduction à l'histoire de Krīchṇa, puisque c'est devant Paríkchit et au moment où ce roi allait quitter la vie, que Çuka fit le récit du Bhāgavata. Le Barde donne alors un extrait fort succinct de la portion du Mahābhārata qui s'étend depuis le Sāuptika Parvan, ou le célèbre chant du sommeil, jusqu'à la fin de ce grand poëme.

Cet extrait est maigre et souvent peu exact; il conserve à peine quelques traits de l'original sublime qu'il abrège; on doit dire cependant pour excuser l'auteur de notre poëme, qu'il n'a voulu que résumer très-rapidement les faits qui amènent le roi Paríkchit sur la scène où va se raconter le Bhāgavata. Les lecteurs qui compareront à cette partie de notre poëme les chants du Mahābhārata qui y correspondent, verront comment Vōpadēva s'est servi des nombreux matériaux qu'il avait entre les mains, et ils remarqueront sans doute le soin avec lequel il a saisi toutes les occasions qui s'offraient à lui de développer le caractère divin de Krīchṇa, en jetant au travers du récit des hymnes et des chants où le rôle humain que joue son héros dans le poëme disparaît à peu près complètement. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'analyser cette partie de l'ouvrage; il faut, en la lisant, ne pas oublier de la détacher du cadre général du poëme, tel que le trace le dialogue établi dans le principe entre Sūta et Çāunaka; et on doit ne considérer le retour accidentel de ces deux interlocuteurs que comme un moyen un peu mécanique qu'emploie le poëte pour ranimer l'attention de son lecteur. Dans cette partie de notre

Purâna qui commence au septième chapitre, stance 13, et qui remplit la fin du livre premier, Sûta est le narrateur principal d'un récit où les personnages du Mahâbhârata sont les interlocuteurs de nombreux dialogues qui sont tous, en définitive, placés dans la bouche du Barde. Voilà pourquoi, quand un de ces interlocuteurs secondaires a cessé de parler, les copistes ont soin d'indiquer que Sûta reprend le fil du discours, lequel s'adresse alors à Çâunaka et à ses Rîchis, et ils le font soit en inscrivant après le dialogue qui s'achève la formule ordinaire : « Sûta dit, » soit en commençant la stance qui doit être placée dans la bouche de Sûta par une particule qui signifie *voilà* ou *ainsi*, et qui sert en quelque façon de guillemet final pour tout ce qui précède.

Quand Sûta, au commencement du chapitre dix-huitième, a terminé l'histoire de Parîkchit, et répondu ainsi à la question que lui avait adressée Çâunaka, les Rîchis, ou les sages inspirés dont ce Brâhmane est le chef, le prient de leur raconter l'histoire de Bbagavat, que cette introduction les a préparés à entendre. Le Barde expose en conséquence les faits qui attirèrent à Parîkchit la malédiction d'un Brâhmane, la détermination que prit ce roi de mourir près du Gange, et l'arrivée de Çuka, fils de Vyâsa, qui vint s'asseoir au milieu des sages auxquels Parîkchit avait fait connaître son dessein. Il dit que le roi profitant de l'arrivée de ce grand solitaire, lui demanda de lui exposer ce que doit entendre l'homme qui veut mourir. Cette question termine le chapitre dix-neuvième du premier livre, et le second livre s'ouvre par la réponse de Çuka, qui déclare à Parîkchit que ce qu'il y a de plus important à connaître, c'est l'histoire de Bbagavat, qu'il tient lui-même de Vyâsa, et qu'il va lui raconter ⁽¹⁾.

¹ Il y a ici, entre la stance 8 du chapitre I de ce livre, et la stance 14 du chapitre IV du livre premier, une contradiction que je n'ai pu jusqu'à présent

Avant d'entrer dans son sujet, Çuka expose à Parikchit les obligations imposées à l'homme qui veut terminer saintement sa vie. Ces obligations consistent, premièrement, dans l'exercice de la méditation, ou dans la contemplation de la forme matérielle de Bhagavat qu'il faut se représenter sous la figure du monde, et, secondement, dans la pratique de la dévotion qui prend pour l'objet de son amour passionné l'image de Bhagavat, tel que le décrit la mythologie. Çâunaka reprend alors la parole, au chapitre troisième, pour demander à Sûta quelles furent les questions que Parikchit adressa ensuite au fils de Vyâsa; le Barde répond que le roi, après avoir complètement renoncé au monde, ainsi que le lui avait recommandé Çuka, prie ce dernier de lui exposer l'histoire de Bhagavat, en commençant par la création dont Vichnu est le premier auteur. Çuka, préluant par un hymne

trouver le moyen de faire disparaître. La strophe précitée du livre premier place la naissance de Vyâsa vers la fin du Dvâpara Yuga, ou du troisième âge, comme font les autres ouvrages indiens qui sont à ma disposition. Ainsi, le *Harivaṃṣa* fait naître la mère de Vyâsa dans le vingt-huitième Dvâpara. (Langlois, *Harivaṃṣa*, t. I, p. 84.) Le *Vâichṇava Purâṇa* dit de même qu'il paraît un Vyâsa dans chaque Dvâpara Yuga. (Wilson, *Analys. of the Purân.* dans *Journ. of the Asiat. Soc. of Bengal*, t. I, p. 431.) Le *Mahâbhârata* le met également dans cette période, puisque les événements auxquels Vyâsa prend part arrivent tous avant le commencement du quatrième âge, ou du Kaliyuga. Enfin, Çamkara, au rapport de Colebrooke, dit que Vyâsa vint au monde dans la période qui se trouve entre le troisième et le quatrième âge. (*Miscell. Essays*, t. I, p. 327.) C'est cette dernière autorité qui m'a décidé en faveur du sens que j'ai

adopté; car comme le mot *वर्ष*, qui signifie *révolution*, semble pouvoir être pris aussi bien dans le sens de révolution qui revient que dans celui de révolution qui s'achève, il eût été peut-être permis de traduire: « au retour du troisième âge. » Mais, d'une part, le sens le plus ordinaire de *वर्ष* (synonyme de *वर्ष*) est celui de « révolution terminée; » et d'autre part le témoignage de Çamkara est décisif en faveur de mon interprétation. Comment la concilier maintenant avec celle de la strophe 8 du livre second, où Çuka déclare que son père Vyâsa lui a fait lire le *Bhâgavata* au commencement du Dvâpara? Peut-être le mot composé *द्वैत* signifie-t-il « dans le Dvâpara et dans un autre âge, » c'est-à-dire dans le Dvâpara où Çuka a reçu le jour de Vyâsa, et dans le Kali où vit actuellement Çuka, qui parle devant Parikchit. Il faut attendre, pour décider cette question, que quelque texte nouveau vienne l'éclaircir.

en l'honneur du Dieu dont il va chanter les œuvres, dit au roi que l'histoire qui fait l'objet de ses questions a été enseignée par Bhagavat à Brahmâ, et par ce dernier à Nârada son fils, qui avait désiré en être instruit. Aussi, le chapitre cinquième nous montre Nârada interrogeant Brahmâ sur le véritable auteur des choses, et Brahmâ lui répondant que c'est Bhagavat, et lui décrivant la création comme l'œuvre de l'Être suprême s'unissant à sa Mâyâ, ou à sa forme illusoire. Dans ce chapitre, les idées indiquées dans les anciennes cosmogonies védiques se rencontrent auprès des conceptions propres aux systèmes Sâmkhya et Vêdânta. Dans le chapitre septième, Brahmâ expose sous une forme lyrique le résumé des incarnations de Bhagavat, qu'il appelle les jeux de l'Être suprême. Ce résumé est comme un sommaire abrégé du Bhâgavata, que Brahmâ dit tenir de Bhagavat lui-même, et qu'il confie à Nârada pour que ce dernier le développe et le répande, afin d'inspirer aux hommes de la dévotion pour le Dieu objet de ses chants. C'est le second sommaire de ce genre que nous rencontrons dans notre poème; et cette espèce de répétition dont le Râmâyana, le Mahâbhârata et le Vâyavya Purâna offrent également des exemples⁽¹⁾, annonce dans les compilateurs de ces ouvrages, ou une ignorance manifeste des lois de la composition, ou plutôt un respect exagéré pour les matériaux qu'ils avaient reçus de la tradition, et qu'ils réunissaient ensemble de quelque côté qu'ils vinssent, sans s'occuper de supprimer les répétitions qu'il était si facile d'y remarquer.

Le roi Parîkchit reprend alors la parole, pour demander à Çuka comment Nârada, auquel Brahmâ venait de confier le Bhâgavata, en répandit la connaissance dans le monde; et, à cette

¹ Wilson, *Analys. of the Purân.* dans *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, tom. 1, pag. 537.

occasion, il résume d'une manière rapide toutes les questions auxquelles donnent lieu les matières religieuses et morales qui font le sujet d'un Purâna. Après cette question, le dialogue se déplace encore, et le Barde raconte que Çuka sollicité, comme il vient d'être dit, par le roi, raconta devant lui le Bhâgavata Purâna, que Bhagavat avait révélé, à l'origine du monde, à Brahmâ qui était embarrassé d'accomplir l'œuvre de la création. Bhagavat, en effet, paraît au chapitre neuvième, et il révèle à Brahmâ quatre stances (de 32 à 36), qui, au rapport du commentateur Çrîdhara Svâmin, passent pour être le germe et comme le principe divin du Bhâgavata. En possession de la science que ces stances renferment, Brahmâ se livre à une rude pénitence et communique à son fils Nârada, qui le transmet plus tard à Vyâsa, comme on l'a dit au premier livre, le Purâna qui doit son nom à Bhagavat, et qui est marqué de dix caractères propres. Ces caractères sont énumérés au dixième chapitre par Çuka, que le Barde fait parler dans cette partie du poème, et qui décrit en abrégé la double forme de Bhagavat, envisagé dans le monde et en lui-même; cette description se distingue de celle qu'il avait déjà donnée au commencement du second livre, en exposant les pratiques et l'objet de la contemplation.

Arrivé à ce point du récit, et au moment où l'on peut croire qu'il a épuisé tous les exordes que ses souvenirs lui fournissaient, l'auteur s'interrompt encore et passe de Çuka à Çâunaka, qui rappelle au Barde qu'il a déjà entendu de sa bouche quelques-unes des circonstances de l'histoire de Vidura, et entre autres le récit de sa visite aux étangs sacrés et de sa rencontre avec Mâitrêya. Çâunaka désire connaître ces faits plus en détail, et il demande à Sûta de lui raconter l'histoire de Vidura, et l'entretien que ce dernier eut avec le sage déjà nommé, qu'il visita

dans son pieux pèlerinage. Le Barde dit que sa réponse sera celle que Çuka fit à Paríkchit, et termine ainsi le second livre.

Le troisième livre s'ouvre en effet par la reprise du dialogue entre le fils de Vyâsa et le roi Paríkchit. Çuka dit que la question relative à Bhagavat, que Paríkchit lui a faite plus haut, a été adressée jadis par Vidura à Mâitrêya. Où et dans quelle circonstance? reprend le roi. Au moment de la rencontre de ces deux personnages, répond Çuka. Le fils de Vyâsa entre en conséquence dans le détail des faits déjà racontés par le Mahâbhârata, qui forcèrent Vidura de quitter sa demeure; il dit comment il vit auprès de la Yamunâ Uddhava, le fidèle serviteur de Kṛichṇa; comment il apprit de sa bouche la mort de ce héros divin, dont Uddhava rappelle brièvement la vie merveilleuse; comment Vidura, qui demandait à Uddhava de lui communiquer la connaissance approfondie de Bhagavat, avait été renvoyé par ce sage à Mâitrêya, qui avait assisté à l'enseignement mystérieux que Kṛichṇa consentit à faire pour Uddhava au moment de quitter le monde. Ces événements, dont je ne reproduis que les traits principaux, se trouvent exposés depuis la stance 6 du premier chapitre jusqu'à la fin du chapitre quatre. Ils y sont un peu confusément présentés, à cause du mélange des interlocuteurs qui se répètent et s'interrompent trop fréquemment. Le chapitre cinquième, qui continue, comme ce qui précède, de rester dans la bouche de Çuka, nous montre Vidura demandant à Mâitrêya l'histoire de Bhagavat. A partir de ce point, le dialogue se passe entre Vidura, qui interroge, et Mâitrêya, qui répond, et qui reprenant chacune dans son ordre les questions du guerrier, lui expose la création dans des termes analogues à ceux du morceau signalé à la fin du second livre, mais avec plus de développements et de régularité. Cet exposé donne à Vidura l'occa-

sion d'entrer dans le détail de ce grand sujet, et d'interroger Maîtreya sur l'origine, l'existence et la destination de l'univers, sur celle de l'homme, sur son état futur, sur ses devoirs en ce monde, et sur la nature de la science qu'il doit chercher à obtenir. Ce morceau a une grande ressemblance avec celui que le poète a mis dans la bouche de Parikhit, à la fin du second livre, et cela ne doit pas nous étonner, puisque dans le plan de l'auteur, Parikhit ne fait que désirer savoir ce que Vidura avait antérieurement exprimé l'intention de connaître. Mais il n'en est pas moins vrai que pour le lecteur européen, surtout lorsqu'il n'est pas préparé à ces perpétuels changements de personnages, il y a, dans les répétitions d'idées que ces changements entraînent, un vice radical de composition que rien ne peut excuser. Ce vice est encore augmenté ici par le retard qu'il apporte à la marche du récit; le lecteur, en effet, ne sort pas des préfaces et des introductions, et il en trouve notamment une nouvelle au commencement du chapitre huitième, où Maîtreya répond à Vidura qu'il va lui raconter le livre relatif à Bhagavat, que Çamkarchana, l'une des portions de cet Être divin, représentée dans la mythologie sous la forme du serpent Çécha, exposa jadis au fils de Brahmâ, Sanatkumâra, qui le transmit à Çamkhyâyana, lequel le fit lire à Parâçara, duquel Maîtreya dit l'avoir reçu. Cette histoire de la transmission du Bhâgavata s'accorde mal avec celle qu'on trouve au second livre, où Vyâsa est représenté recevant directement le Bhâgavata des mains de Nârada. Une telle contradiction ne peut s'expliquer que si l'on admet que notre poème est une réunion de légendes qui appartiennent à des époques et à des mains diverses, et dont le compilateur n'a pas assez pris soin de concilier les divergences. Elle a frappé, à ce qu'il paraît, les commentateurs indiens eux-mêmes, qui cepen-

dant ne sont pas difficiles sur la méthode, surtout quand il s'agit
 d'ouvrages réputés sacrés. On trouve, en effet, dans le commen-
 taire de Çrîdhara Svâmin une sorte de préface pour le livre troi-
 sième, dont il n'est pas inutile de placer ici la traduction. « Dans
 « le troisième livre est donnée, en trente-trois chapitres, la des-
 « cription de la création [primitive], et de la création qui sortit
 « de l'œuf de Brahmâ par l'agitation des qualités résultant du désir
 « de l'Être suprême. Dans le premier chapitre est exposé, au com-
 « mencement, l'entretien d'Uddhava et du guerrier [Vidura], qui
 « était sorti de sa maison après avoir abandonné ses vieux parents.
 « Voici l'explication du troisième livre. L'auteur raconte le Bhâ-
 « gavata qui avait été autrefois composé en abrégé par le bien-
 « heureux Brahmâ, et qui avait été exposé de nouveau avec plus
 « de développement par Çêcha. La tradition du Bhâgavata s'est en
 « effet transmise de deux manières : premièrement, d'une manière
 « abrégée, en partant de Nârâyaṇa, par le moyen de Brahmâ,
 « Nârada et autres ; secondement, d'une manière développée, en
 « partant de Çêcha, par le moyen de Sanatkumâra, Sâmkhyâyana
 « et autres sages. Au second livre, le Bhâgavata est exposé succinc-
 « tement en quatre stances dans le dialogue de Nârâyaṇa et de
 « Brahmâ. Dans le dialogue de Nârada, il est indiqué avec un
 « certain développement en ce qu'il est représenté comme ayant
 « dix attributs. L'objet du troisième livre et des suivants est de
 « développer en détail ce Purâṇa, qui a été raconté par Çêcha.
 « Or dans le troisième livre, la rencontre du guerrier [Vidura]
 « et de Mâitrêya occupe d'abord quatre chapitres. Huit chapitres
 « sont ensuite consacrés à la création [primitive], et à la créa-
 « tion secondaire ; puis, dans l'exposition de la création secondaire,
 « sept chapitres sont consacrés à l'incarnation [de Vichṇu] en
 « sanglier ; ensuite un chapitre résume la création secondaire. A

« cette occasion est introduite l'incarnation en Kapila, qui occupe
 « quatre chapitres. Puis vient en neuf chapitres l'exposition [de
 « la doctrine] de Kapila. Telle est la division du troisième livre
 « qui renferme trente-trois chapitres. »

L'analyse que je viens d'emprunter au commentaire de Çrîdhara Svâmin, montre clairement que le Bhâgavata ne commence, à proprement parler, qu'au huitième chapitre du troisième livre, et que tout ce qui précède n'est qu'une série d'introductions réunies avec aussi peu de méthode que d'art. On comprend sans peine qu'on ait pu élever des doutes sur l'authenticité des deux premiers livres, et prétendre, comme nous avons vu que le faisaient quelques auteurs, dans le second des trois traités de critique traduits plus haut, que ces deux premiers livres n'appartenaient pas au Bhâgavata. L'omission du nom de Vyâsa que l'on ne trouve plus cité au troisième livre, et la mention de Parâçara que le poète présente comme le narrateur véritable de notre Purâna, rappellent le système de composition du Vâichṇava Purâna dont Parâçara est également réputé l'auteur. Il m'est bien difficile de croire que le compilateur du Bhâgavata n'ait pas eu sous les yeux le Vâichṇava; mais je n'ai pas les moyens de décider s'il a existé un ancien Bhâgavata, qui commençait au troisième livre du poème actuel, et qu'un auteur moderne aurait remanié, développé et augmenté de deux livres destinés à en former l'introduction. Il me paraît difficile en effet qu'un livre de ce genre eût pu être complètement remplacé par un autre, sans qu'il fût maintenant possible d'en retrouver la moindre trace.

A partir du huitième chapitre, le récit se déroule avec plus de régularité et d'une manière conforme à l'analyse succincte de Çrîdhara. C'est, comme je l'indiquais tout à l'heure, Mâitrêya qui parle à Vidura qui l'interroge. Il raconte comment Brahmâ naquit

de l'essence de l'Être suprême qui se laisse voir à ce Dieu au sein de son cœur. Brahmâ chante un hymne en l'honneur de Bhagavat qui lui apparaît et lui donne le pouvoir de créer. La création primitive commence au chapitre dixième; au onzième est décrit le temps avec ses divisions; au douzième les créations individuelles se développent, et en particulier celle des anciens Rîchis et du Manu Svâyambhuva, qui s'unissant à Çatarûpâ, donna naissance aux êtres dont le monde est peuplé. Le Manu prie son père Brahmâ de faire un effort pour retirer la terre du fond de l'Océan où elle est submergée. Pendant que Brahmâ médite sur le moyen de la soulever de l'abîme, apparaît, d'une manière miraculeuse et fort bizarre, un sanglier qui n'est autre qu'une incarnation de Vichnou qui, suivant la mythologie indienne, prit la forme de cet animal. Ce récit fournit à Vidura l'occasion de demander à Mâitrêya l'histoire de Hiranyâkcha, le chef des Dâityas, qui fut tué par Vichnou, caché sous cette forme de sanglier. Ce récit occupe six chapitres depuis le quatorzième jusqu'au dix-neuvième. A la fin de ce dernier chapitre, le Barde reprend la parole pour énumérer, dans le style des Purânas, les récompenses promises à celui qui lira cette histoire. Çâunaka lui demande alors comment le Manu Svâyambhuva, en faveur de qui la terre avait été retirée de l'abîme, exécuta les ordres de Brahmâ son père, qui l'avait chargé de peupler le monde. Le Barde, mettant sa réponse dans la bouche de Mâitrêya à qui une pareille question avait été adressée par Vidura, raconte que Brahmâ donna naissance à une foule d'êtres différents d'instincts et de noms, qu'il fit sortir des principales parties de son corps. De là il passe à l'histoire de Kardama, l'un des fils de Brahmâ, auquel le Manu donne sa fille Dêvahûti. Ce récit fait l'objet des chapitres vingt et un, vingt-deux et vingt-trois. Au chapitre vingt-quatre, Bhagavat s'incarne dans le

sein de Dêvahûti, et vient au monde sous le nom de Kapila. Ici encore reparaît Çâunaka qui demande à Sûta l'histoire de Kapila; cette histoire racontée par Mâitrêya à Vidura, n'est qu'une série de dialogues entre Kapila, auquel le poète conserve le nom sacré de *Bhagavat*, et Dêvahûti sa mère, qui, désabusée du monde, demande la science à son fils dont elle a reconnu le caractère divin. Bhagavat qui n'est autre que Kapila, le sage même auquel est attribuée l'origine du système Sâmkhya, expose successivement à sa mère la nécessité de la dévotion, l'énumération des principes tels que les admet ce système, la connaissance de la Nature, les moyens de s'affranchir du monde, la théorie de la dévotion et du Yôga ou de l'unification. Ces dialogues où le système Sâmkhya est exposé sous le point de vue des Déistes, remplissent cinq chapitres depuis le vingt-cinquième jusqu'au vingt-neuvième. Ils sont suivis d'une description de la vie humaine et du résultat des œuvres, qui sous le rapport de la profondeur des idées et de la justesse de l'observation, est sans contredit ce que les trois premiers livres du Bhâgavata renferment de plus remarquable. Enfin, le récit se termine par la destruction du corps de Dêvahûti, dont les éléments grossiers se changent en une sainte rivière, et dont l'âme, éclairée par les enseignements de son fils, parvient à la béatitude suprême.

Il ne me reste plus maintenant qu'à faire connaître les secours que j'ai eus à ma disposition pour entreprendre la traduction du Bhâgavata et la publication du texte sanscrit de cet ouvrage. Je me contenterai de les indiquer ici en peu de mots, parce que je me propose d'en parler en détail dans les notes qui termineront mon travail. La Bibliothèque du Roi m'a fourni trois manuscrits, dont deux m'ont été d'une grande utilité. Ce sont le volume dèvanâgari, coté n° 1 dans le catalogue d'Hamilton, et le manuscrit

bengâli, n° xv du même catalogue. Le premier de ces volumes a été copié à Bénarès, l'an 1528 de Vikramâditya, c'est-à-dire en 1472 de notre ère : c'est un manuscrit d'une assez bonne main, qui est usé en plusieurs endroits; il ne contient que le texte, sauf quelques pages qui donnent le commencement du commentaire de Çrîdhara, et il est en général correct. J'ai accordé une grande confiance à ce manuscrit, parce qu'il offre une leçon déjà ancienne de notre poëme. Le second est accompagné du commentaire de Çrîdhara Svâmin, mais il ne porte pas de date; la seule trace de chiffre que j'y aie découverte se trouve sur le dernier feuillet du livre XII, où on lit *Çâkâbdah 14*; je suppose que deux chiffres ont été effacés au commencement, soit avec intention, soit parce que le papier a été usé par le frottement. Je ne crois pas que ce manuscrit puisse avoir plus de deux ou trois siècles d'ancienneté. Il n'en est pas moins précieux, non-seulement parce qu'il contient le commentaire de Çrîdhara Svâmin, mais encore parce qu'il a été soigneusement corrigé ou plutôt collationné sur d'autres manuscrits dont les leçons se trouvent indiquées en marge. Il arrive souvent que les variantes préférées par le dernier possesseur de ce manuscrit, ne valent pas celles qu'avait choisies le copiste primitif. Mais il reste toujours assez de traces des premières leçons pour qu'on puisse les deviner aisément, et la comparaison des autres manuscrits donne le moyen de les rétablir, quand il arrive qu'elles ont été complètement effacées par le dernier correcteur. Cette copie fournit d'ordinaire deux ou trois variantes pour un mot contesté, et sous ce rapport elle équivaut certainement à deux manuscrits. Le commentaire de Çrîdhara Svâmin y est malheureusement assez mal écrit, et les caractères en sont quelquefois si fins et si peu nets, qu'il est difficile de les déchiffrer. J'ai fait amplement usage de ce manuscrit,

surtout chaque fois qu'il s'est accordé avec le n° 1 dévanâgari; il m'a semblé qu'une leçon soutenue par le témoignage de ces deux copies avait une grande autorité. Je n'en dirai pas autant du troisième manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qui est en caractères télingas. Je ne crois pas que ce manuscrit ait été jusqu'à présent inséré dans le catalogue; je me contente donc pour le moment de le désigner par le titre de *Manuscrit télinga*. Il est très-peu lisible et fort incorrect; j'en ai fait peu d'usage, surtout depuis que j'ai eu la facilité de consulter l'édition brâhmanique en caractères bengâlis dont je parlerai tout à l'heure.

A ces trois manuscrits qui, je dois l'avouer, se sont réduits la plupart du temps à deux, j'ai eu l'avantage d'en joindre un quatrième appartenant à la Société asiatique de Paris, qui m'en a libéralement accordé l'usage depuis le commencement de mon travail. Cet exemplaire que je désigne sous le nom de *Manuscrit de Duvaucel*, a été acquis par ce savant naturaliste, aux frais de la Société; il a été copié, en 1823, par un écrivain très-habile, et c'est probablement le plus beau manuscrit indien qui existe en France. Malheureusement il est plein de fautes grossières qui sont dues sans doute à l'incurie du copiste. J'ai lieu de croire qu'il a été exécuté d'après un très-bon manuscrit, car il offre souvent des leçons identiques avec celles du n° 1 dévanâgari. Ce Bhâgavata est accompagné du commentaire de Çrîdhara Svâmin; cette partie du manuscrit est encore plus fautive que le texte, et il serait bien difficile d'en faire usage si l'on ne possédait pas d'autre exemplaire de la glose de Çrîdhara. Toutes les fois qu'une leçon m'a paru douteuse, j'ai consulté ce manuscrit; mais j'avoue que je n'ai pu encore me décider à le comprendre dans le travail de collation dont les nos 1 et xv ont été la base, et que j'ai complété avec l'édition brâhmanique dont je vais parler. Je

doute que des fautes aussi nombreuses et aussi choquantes que celles qui déparent cette copie, vailent la peine d'être consignées dans un travail où tant de choses, beaucoup plus utiles, restent encore à faire. Je dois dire cependant que j'avais commencé à le collationner, quand l'édition brâhmanique est venue m'apporter des secours plus nombreux et plus efficaces; c'est l'existence de cette édition qui m'a fait discontinuer le travail ingrat que j'avais commencé sur ce manuscrit.

L'édition dont je veux parler ne m'a été connue dans le principe que par l'exemplaire que M. Wilson, peu de temps après son retour de l'Inde, en a généreusement offert à la Société asiatique de Paris, pour qu'elle voulût bien le mettre à ma disposition. Il manquait à cet exemplaire le dernier feuillet, ce qui m'avait empêché de déterminer par qui l'édition avait été revue, et où elle avait été imprimée. Il y a quelques mois que j'en ai reçu un second de M. J. Prinsep qui a eu la complaisance d'en faire l'acquisition pour moi. Le titre final du volume nous apprend que l'impression en a été exécutée avec soin sous la surveillance de Çrî Bhavânitcharaṇa, surnommé *Upâdhyâya*, ou le Précepteur, et par les presses de la Samâtchâra Tchandrikâ de Calcutta, l'an 1749 de Çâka, ou de notre ère 1828. Le volume se termine par dix-huit stances dans lesquelles Bhavânitcharaṇa donne la généalogie de sa famille jusqu'à la dixième génération, ou jusqu'à Bhagîratha, de la race nommée *Vandyaghaṭi*. Cette édition est imprimée en caractères bengâlis sur de longues bandes de papier indien fortement imprégnées d'ocre jaune. Elle comprend le texte du Bhâgavata et le commentaire de Çrîdhara Svâmin, lequel est placé au-dessus et au-dessous du texte, sur chacune des pages dont le poème occupe la partie centrale. Le caractère qui a servi pour l'impression du commentaire est très-

fin, et il est souvent difficile à lire, tantôt parce que l'encre a surabondé et a fait disparaître les traits distinctifs des lettres, tantôt parce qu'elle n'a que faiblement marqué sur le papier dur et résistant qu'emploient les Hindous pour leurs impressions. Malgré ces imperfections légères, ce volume est d'une belle exécution, et il m'a été d'une grande utilité dans le cours de mon travail. Les recherches n'y sont cependant pas faciles, parce que les stances y sont imprimées sans autre distinction que le chiffre qui en marque l'ordre, et qu'elles sont, comme dans les manuscrits, confondues les unes à la suite des autres sur toute la longueur de la ligne, laquelle en contient quelquefois plusieurs. L'édition est en général correcte; et une particularité digne de remarque, c'est qu'elle se rapproche plus du manuscrit bengâli que du dêvanâgari. Nos quatre exemplaires se divisent ainsi en deux classes, formées l'une du manuscrit dêvanâgari que je désigne par A à cause de son ancienneté, et de celui de Duvaucel que je marque D, l'autre du manuscrit bengâli que je nomme B, et de l'édition indienne que je distingue par la lettre E. Mais il ne faudrait pas croire que les différences qui donnent naissance à ces deux classes, indiquent deux rédactions différentes du Bhâgavata, comme on sait que cela a lieu pour le Râmâyana et pour le Raghuvam̃ça. Ce ne sont guère que des variantes portant d'ordinaire sur des mots isolés, rarement sur la totalité d'une stance, et n'affectant pas le sens d'une manière notable. Il n'existe, à ma connaissance, qu'une seule rédaction du Bhâgavata, et les manuscrits que j'ai eu jusqu'ici l'occasion de consulter, s'accordent à nous en donner un seul et même texte.

Je regrette de n'avoir pas eu assez de loisir pendant mon séjour à Londres et à Oxford, où la collation des manuscrits zends a employé tout mon temps, pour mettre à profit les richesses

que renferment la bibliothèque Radcliffienne et celle de la Compagnie des Indes. A Oxford, je n'ai pu que jeter un coup d'œil sur les portions du précieux manuscrit du Bhâgavata, écrit en 1405 et en 1407 de notre ère, que l'illustre de Schlegel a tiré le premier des ténèbres où, sans lui, ce volume serait probablement encore enseveli ⁽¹⁾. A Londres, j'ai recherché dans la bibliothèque de la Compagnie des Indes les manuscrits relatifs au Bhâgavata, et je suis parvenu à mettre en ordre plusieurs exemplaires de ce Purâna, dont les volumes sont dispersés sous des numéros quelquefois très-éloignés les uns des autres. Mais c'est à cet examen préparatoire que s'est borné mon travail. J'en présente en note un aperçu succinct, afin de montrer quels matériaux variés renferme la bibliothèque de la Compagnie pour l'étude du Bhâgavata ⁽²⁾. Je n'ai pas renoncé à l'espérance de revoir plus tard quelques-uns de ces précieux volumes, et d'en-

¹ Voyez la curieuse description de cette découverte que M. de Schlegel a donnée dans la belle préface de son Râmâyana, t. I, p. XLVII et XLVIII. Conf. *Réflexions sur l'étude des langues asiat.* p. 110, note.

² Voici le relevé sommaire des principaux mss. du Bhâgavata Purâna qu'un examen rapide du catalogue de la bibliothèque de la Compagnie des Indes m'a permis de reconnaître. Comme ce catalogue est manuscrit, et qu'il restera tel peut-être longtemps encore, j'ai cru qu'on ne serait pas fâché de voir, par ce seul exemple, de quels précieux trésors il renferme l'indication.

N° 1244. Bhâgavata Purâna, les sept premiers livres, avec le commentaire de Çrîdhara Svâmin; man. dévan. de Colebrooke, élégamment écrit et soigneusement corrigé, tant dans le texte que dans le commentaire. Colebrooke y a ajouté de sa main des titres anglais pour chaque livre. Le

n° 10 est le second volume de cet exemplaire; il renferme les cinq derniers livres.

N° 634. Bhâgavata Purâna, les deux premiers livres, avec le commentaire de Çrîdhara Svâmin; man. dévan. de Colebrooke, bien écrit et soigneusement corrigé. Les diverses parties de cette copie sont dispersées dans le catalogue sous les numéros suivants: n° 892, III^e livre; n° 713, IV^e et V^e livres; n° 712, VI^e, VII^e, VIII^e et IX^e livres; n° 454, X^e livre; n° 7, XI^e et XII^e livres.

N° 2313. Bhâgavata Purâna, les quatre premiers livres, avec le commentaire de Çrîdhara Svâmin; man. dév. de Hastings, bien écrit mais rarement corrigé. L'exemplaire se complète avec le n° 2314, V^e, VI^e, VII^e, VIII^e et IX^e livres, et avec le n° 2315, X^e, XI^e et XII^e livres.

N° 2316. Bhâgavata Purâna, les quatre premiers livres, avec le commentaire de Çrîdhara Svâmin; man. dév. de Hastings,

richir un jour mes notes des secours qu'ils ne peuvent manquer de fournir pour la critique du texte.

Mes regrets, cependant, se trouvent sensiblement diminués par le profit que j'ai retiré de l'étude du commentaire de Çrîdhara Svâmin sur le Bhâgavata. La lecture de la glose que cet auteur a composée pour l'explication de la Bhagavadgîtâ, m'avait déjà mis à même d'apprécier tout ce qu'il possède de savoir et de pénétration; j'ai reconnu que son travail sur le Bhâgavata n'est pas inférieur à sa glose de la Gîtâ. Çrîdhara y commente régulièrement le texte; il remplace les mots difficiles par des synonymes d'un fréquent usage; il développe souvent en détail les allusions obscures, et marque surtout la liaison du discours par des transitions ordinairement claires et toujours fort utiles. C'est, en un mot, un bon travail, sans lequel il m'eût été difficile d'arriver à la cer-

élégramment écrit mais rarement corrigé. L'exemplaire se complète avec le n° 2317, v°, vi°, vii°, viii° et ix° livres, et avec le n° 2318, x°, xi° et xii° livres.

N° 2176. Bhâgavata Purâna, le premier livre, avec le commentaire de Haridâsa; ms. dév. de Johnson, bien écrit mais peu corrigé. L'exemplaire se complète avec les n° 2177 jusqu'à 2188, qui renferment chacun un livre. Le livre x° est séparé en deux parties, comme cela a lieu dans presque tous les exemplaires.

N° 788. Bhâgavata Purâna, les trois premiers livres, avec le commentaire de Çrîdhara Svâmin; man. dév. de Colebrooke, lourdement écrit et peu corrigé; l'exemplaire se complète avec les n° suivants: n° 786, iv° et v° livres; n° 787, vi°, vii° et viii° livres; n° 319, ix° et x° livres; n° 318, xi° et xii° livres.

N° 2274. Bhâgavata Purâna, le premier livre, avec le commentaire de Çrîdhara Svâ-

min; ms. dév. de Hastings, d'une main ancienne, et fréquemment corrigé. Ce manuscrit, qui me paraît venir de l'ouest de l'Inde, est incomplet; les numéros suivants en renferment cependant la plus grande partie: n° 2275, iii° liv.; n° 2276, iv° liv.; n° 2277, v° liv.; n° 2278, vi° liv.; n° 2279, vii° liv.; n° 2280, ix° liv.; n° 2281, x° liv., 1^{re} partie; n° 2282, xii° liv.

N° 1920 et 1921. Bhâgavata Purâna, sans commentaire, le x° livre est incomplet; ms. dév. de Gaikavar, sur papier ancien.

N° 2077. Bhâgavata Purâna, extraits du vi° livre; ms. dév. de Gaikavar.

A ces manuscrits il faut joindre un bel exemplaire du Bhâgavata portant le n° 125 des mss. de Taylor, et acquis à Pouna, en 1808; il est accompagné du commentaire de Çrîdhara Svâmin, et il a été soigneusement corrigé. Il forme trois volumes où les douze livres du Bhâgavata sont distribués comme il suit: tome I, i°, ii°, iii° et iv° liv.;

titude sur un grand nombre de points douteux. Çrīdhara Svāmin y a rapporté quelques variantes que n'indiquent pas toujours les manuscrits que j'ai eus à ma disposition, et il a ainsi ajouté plus d'une fois aux moyens de critique que me fournissaient les copies de la Bibliothèque du Roi et de la Société asiatique. Son commentaire n'est cependant pas entièrement irréprochable; il lui arrive, par exemple, de passer tout à fait sous silence des détails qui, à mes yeux du moins, paraissent fort obscurs; d'autres fois, il donne des interprétations purement systématiques de certaines expressions qui se prêtent à un sens plus naturel. Ç'a été une des

tom. II, v^e, vi^e, vii^e, viii^e et ix^e liv.; tom. III, x^e, xi^e et xii^e liv.

La bibliothèque de la Compagnie renferme encore d'autres secours plus ou moins précieux pour l'étude du Bhāgavata; je vais les indiquer sous les numéros que portent les mss. où je les ai trouvés.

N^o 611. Sārāthadarçinī, commentaire sur le premier livre du Bhāgavata, par Viçvanātha Tchakravartin, ms. beng.; ce commentaire se complète à l'aide des numéros suivants: n^o 427, ii^e liv.; n^o 538, iii^e liv.; n^o 777, iv^e liv.; n^o 422, v^e et vi^e liv.; n^o 533, vii^e et ix^e liv.; n^o 776, x^e l., i^{re} part.; n^o 325, x^e liv., 2^e part. Je ne me souviens pas d'avoir trouvé le commentaire des livres vii, xi et xii; peut-être le n^o 1283, qui renferme un commentaire du xi^e livre, appartient-il à cet exemplaire.

N^o 312. Vāichnavatōchaṇī, ample commentaire sur le x^e livre, i^{re} partie; ms. beng. qui se complète avec le n^o 529, lequel contient la 2^e partie du x^e livre.

N^o 1152. Subōdhinī, commentaire sur le x^e livre par Çrīvallabha Dikchita, man. dév. de Colebrooke, daté de Samvat 1639. M. Wilson a déjà indiqué l'existence de ce commentaire dans son Mémoire sur les

sectes religieuses des Hindous. (*Asiat. Res.* t. XVI, p. 94.) *

N^o 70. Bhāgavataṭikā, commentaire succinct sur le Bhāgavata, par Gōpāla Tchakravartin; ms. beng. peu étendu.

N^o 1009. Bhāgavata purāṇa ṭikā, commentaire sur les cinq premières lectures du Bhāgavata, par Çrīrūpasanātana Gōsvāmin; manusc. hengāli. Ce titre désigne peut-être les deux auteurs, Çrīrūpa (ou seulement Rūpa) et Sānātana, que M. Wilsou représente comme deux disciples éminents du célèbre Tchāitanya. (*Asiatic Res.* tom. XVI, p. 120 et 121.)

N^o 1516. Bhāgavata purāṇa ṭikā, commencement d'un commentaire sur le Bhāgavata, par Bhāgavatānanda Gōsvāmin; ms. beng. de Colebrooke.

N^o 1277. Bhāvārthadīpikā, commentaire de Çrīdhara Svāmin sur le xi^e livre du Bhāgavata; ms. beng.

N^o 464. Bhāgavata purāṇa Kathāsaṁgraha, abrégé du Bhāgavata par Kēçavaçarman; ms. beng.

N^o 1532. Vṛīhad Bhāgavatāmṛita, extrait du Bhāgavata par Rādhāmōhana Gōsvāmin; ms. beng. de Colebrooke.

N^o 1119. Bhāgavatasāṁdarbha, extraits

parties les plus délicates de mon travail, que de distinguer les circonstances dans lesquelles son autorité devait l'emporter de celles où je pouvais m'en tenir à une interprétation en apparence plus facile et moins recherchée. J'avoue cependant que je me suis très-rarement éloigné de son opinion; si je l'ai fait quelquefois, c'est que j'ai eu quelque motif plausible dont je m'engage à rendre compte dans mes notes.

Je réserve également pour les notes la rectification de certaines irrégularités d'orthographe qui se sont glissées dans ce volume pendant le cours de l'impression, et qui, à mon grand regret, n'ont pu être corrigées également sur tous les exemplaires ⁽¹⁾. J'y expliquerai aussi les motifs qui m'ont engagé à traduire d'une

du Bhâgavata, classés méthodiquement suivant l'ordre des matières, par Çrirûpasânâtana Gôsvâmin; manusc. bengâli de Colebrooke, qui renferme le Tattvasaïdarbha. Ce volume contient encore un commentaire sur le Bhaktirasâmritasindhu de Sanâtana Gôsvâmin, ouvrage que cite M. Wilson. (*As. Res.* t. XVI, p. 121.)

N° 871. Bhâgavatasâïdarbha, autre partie du recueil précédent; man. bengâli de Colebrooke, qui renferme le Kriçhnasaïdarbha et le Paramârthasaïdarbha; cette dernière partie du livre est de Rûpa Gôsvâmin. Il faudrait comparer ce manuscrit et le précédent avec le n° 1009. Sanâtana, auquel ces deux ouvrages sont attribués, est auteur d'un Siddhântasâra, ou d'un commentaire sur le 1^{er} livre du Bhâgavata. (Wilson, *Asiat. Res.* t. XVI, 121.)

Je n'ai pas besoin de citer de nouveau les ouvrages relatifs au Bhâgavata dont j'ai déjà parlé plus haut, comme le Bhâgavata Tchitsukhi et le Harilîlâ. Il est possible que la bibliothèque de la Compagnie offre encore d'autres secours, et je crois bien qu'un

examen approfondi des manuscrits que je viens de citer, donnerait le moyen d'étendre utilement ou de rectifier la présente liste. Mais ceux qui connaissent le désordre qui règne dans le catalogue de cette bibliothèque, excuseront, je l'espère, les erreurs qui m'auront échappé. Le catalogue de la bibliothèque de l'université de Tubingue, rédigé par le savant Ewald, fait connaître un ms. du Bhâgavata qu'il serait sans doute intéressant de consulter (*Verzeichniss der Oriental. Handschrift.* p. 18); et celui de la collection Mackenzie (t. I, p. 13) parle d'un commentaire partiel sur le Bhâgavata, par Apyâya Dikçhita.

¹ Je fais surtout allusion ici à divers points qui ne sont pas encore définitivement arrêtés, tels que l'emploi des lettres ष् बा et ष् वा, celui des sifflantes ष् षा, ष् षा, et la distinction de cette dernière lettre d'avec ष् चा. Nous ne sommes pas encore assez familiarisés avec les commentateurs et les grammairiens indiens, pour être en état de décider ces questions d'une manière qui satisfasse la critique. Je ne

manière qui paraîtra peut-être systématique à plus d'un lecteur, des expressions qui se présentent avec un sens plus simple que celui que j'ai adopté. Quelques mots me suffiront pour signaler la classe de termes dont je veux parler. On rencontre assez souvent parmi les noms d'Ardjuna, l'un des héros Pâṇḍus, l'épithète de *Guḍâkéça*, par laquelle est également désigné le dieu Çiva, et il est à peu près certain que cette épithète signifie, comme le pense M. Wilson, « celui dont la chevelure offre l'aspect de la plante

doute pas cependant qu'on n'y parvienne bientôt, non pas pour tous les cas peut-être, mais au moins pour le plus grand nombre. Par exemple j'ai écrit, d'accord avec M. Wilson, le mot कौश *enveloppe*, avec un क, et j'ai d'autant moins hésité à préférer cette orthographe à celle de कौष, qu'elle est également adoptée par Colebrooke pour le cas où ce mot signifie *œuf* (*Amarakôcha*, p. 126, ed. Colebr.), tandis que ce savant semble réserver l'orthographe de कौष pour le sens d'*or travaillé*. (*Ibid.* p. 233.) Mais à mesure que j'ai avancé dans l'examen des manuscrits, je me suis aperçu, premièrement que l'orthographe de कौष était de beaucoup la plus commune; secondement que les mots कौष et कौशिय *soie* et *fait de soie*, n'étaient presque jamais écrits avec un क, comme il faudrait qu'ils le fussent s'ils venaient du primitif कौष; troisièmement que कौष n'était jamais remplacé par कौश, comme il pourrait l'être quelquefois, puisque les copistes des provinces septentrionales et occidentales cèdent d'ordinaire à l'influence des Bhâkbâs, ou dialectes vulgaires, qui substituent *kh* au *ch* dévanâgari. A ces observations j'ajouterai que les langues de l'Europe qui possèdent un mot analogue au sanscrit *kôça*, comme le grec, par exemple, qui a *κόκκος*, l'écrivent avec la gutturale

qui répond ordinairement au क *ça* sanscrit. Il est donc très-probable que l'orthographe primitive du terme sanscrit qui nous occupe doit être कौष, plutôt que कौश. En attendant que je me livre dans mes notes aux recherches qu'exige l'examen de ces diverses questions, j'indiquerai ici quelques inexactitudes qui me sont échappées dans le texte et dans la traduction, et que je n'ai pas reconnues assez tôt pour les corriger dans tous les exemplaires. Au livre I, ch. XIII, st. 38, l. 2, au lieu de कौष कौशिये, il faut lire कौषकौशिये. J'ai écrit une fois कौशिये avec deux क, tandis que dans les autres passages où se représente ce mot, qui n'est pas fréquemment employé, je l'ai écrit कौशिये. Les deux orthographes sont autorisées par Colebrooke; mais comme je ne vois pas de raison étymologique pour l'emploi du double क, je préfère écrire partout कौशिये. J'en dirai autant de कौष, que j'ai écrit deux fois de cette manière, tandis qu'ailleurs j'ai employé par mégarde le double क; comme je n'aperçois pas davantage la raison étymologique du क, je préfère, avec M. de Schlegel, l'orthographe कौष. Dans la traduction, je noterai comme devant être corrigés les mots suivants : liv. I, ch. III, st. 10, au lieu de *Çâmkhya*, lisez *Sâmkhya*; ch. VI, st. 39, *Sârjga*, lisez *Çârjga*; ch. X,

« Guḍā, c'est-à-dire de l'*Euphorbia tirukalla* ⁽¹⁾. » Mais M. Wilson lui-même en donne une autre explication, empruntée peut-être à Rādhākānta, qui la tient de Ṣṛīdhara Svāmin; cette épithète, dit-il, signifie encore « celui qui triomphe du sommeil. » Entre ces deux interprétations, j'ai cru devoir choisir celle de Ṣṛīdhara, non pas qu'elle m'ait paru la meilleure, sous le rapport étymologique, mais parce qu'elle s'accorde mieux avec l'esprit du Bhāgavata. Si j'avais eu à traduire un poème épique, comme le Mahābhārata, je n'aurais pas hésité à préférer l'explication matérielle qui est toujours la plus poétique, et qui est certainement la première dans l'ordre des temps. Mais le Bhāgavata est un ouvrage d'un autre caractère et d'une autre époque que le Mahābhārata; celui qui l'a rédigé ne craint même pas de donner un sens tout métaphysique aux expressions qui, dans les plus anciens monuments littéraires, étaient prises au propre. J'aurais cru faire un anachronisme en conservant à quelques termes la couleur épique qu'ils ont perdue en passant dans ce Purāṇa; car j'aurais dissimulé ainsi le caractère tout à fait spécial qui distingue nettement les productions modernes d'avec celles des premiers temps. C'est ainsi que j'ai traduit, d'après le commentateur, l'un des noms les plus célèbres de Kṛīṣṇa, celui de *Hṛīchikēṣa*, par « le Dieu qui dispose en maître des sens, » quoique ce nom paraisse formé suivant le même système que celui de *Guḍākēṣa*, et qu'on puisse, sans forcer beaucoup l'étymologie, le rendre par « celui

st. 35, *Abhīras*, lis. *Ābhīras*; ch. xiii, st. 39, *le monde*, lis. l'univers; *les peuples avec leurs rois*, lis. les mondes avec leurs Gardiens; liv. II, ch. I, st. 26, *L'enfer Pātāla*, lis. Le Pātāla; ch. II, st. 26, *demeure de ce qu'il y a de plus parfait*, lis. qui dure autant que la vie de Brāhminā; l. III, ch. xxiv, st. 23,

Kṛīyā, lis. *Kriyā*. J'ose espérer que les lecteurs qui reconnaîtront les difficultés du travail que j'ai entrepris, excuseront les autres fautes plus graves qui peuvent m'être échappées.

¹ On en voit la figure dans Rheede, *Hortus Malabar.* t. II, pl. 44.

« dont la chevelure se redresse. » Les faits que je signale ici sont d'ailleurs très-peu nombreux; et si je me suis trompé, mon erreur, qui vient de la confiance que j'ai accordée au commentaire de Çrîdhara, sera facilement corrigée par le lecteur, dont les observations présentes ont pour but d'éveiller l'attention.

Plus on avancera dans la connaissance de l'Inde, plus on aura de raisons d'excuser les fautes de ce genre qui déparent nécessairement une première traduction. On reconnaîtra, par exemple, que les commentateurs sont souvent en contradiction entre eux, et que des ouvrages d'une grande autorité donnent pour un même terme des explications fort différentes les unes des autres. Selon le Mahâbhârata, *Hari*, l'un des noms les plus célèbres de Vichṇu, désigne le Dieu à la couleur verte, parce que *hari* signifie *vert* ⁽¹⁾. Selon le Bhâgavata, ce nom signifie « celui qui enlève la douleur, » parce qu'il dérive du radical *hri* (enlever) ⁽²⁾, et cette interprétation toute métaphysique est admise par un des commentateurs du Gîtagôvinda ⁽³⁾. Ici comme plus haut, le Mahâbhârata préfère l'interprétation la plus matérielle, celle peut-être à laquelle un traducteur européen serait le moins tenté de songer. Il n'en est pas de même du nom de *Kêçava*, qu'on est si naturellement porté à traduire par *chevelu*, puisque tel est le sens propre de cet adjectif. Le compilateur du Mahâbhârata, qui attache à ce nom une efficacité particulière, pense qu'on l'attribue à Vichṇu, parce que les rayons lumineux du soleil et de la lune forment la chevelure de ce Dieu ⁽⁴⁾; et une autre légende raconte qu'il fut donné à Kriçṇa, parce que ce héros naquit, avec Balarâma son

¹ *Mahâbhârata*, Çântiparvan, st. 13227, t. III, p. 834.

² *Bhâgavata*, l. II, ch. VII, st. 2; on explique à peu près de même *Harimédhus*.

³ *Gîtagôvinda*, p. 73, ed. Lassen.

⁴ *Mahâbhârata*, Çântiparvan, st. 13175, t. III, p. 829.

frère, de la chevelure blanche et noire du suprême Vichṇu ⁽¹⁾. D'un autre côté, le Harivaṃṣa prétend qu'il signifie « le meurtrier de Kêçin, » démon qui fut tué par Krīchṇa ⁽²⁾.

Le nom de *Vāsudéva* fait naître une difficulté du même genre et qui est même plus grave, en ce qu'aucune des interprétations qu'il est possible d'en donner ne représente la totalité des sens que diverses traditions nous autorisent à y voir. L'explication qui se présente la première, celle qui est plus d'une fois rappelée par le Bhāgavata, c'est que *Vāsudéva* est le nom patronymique de Krīchṇa, et que ce nom signifie « le fils de Vasu-
« déva; » et, dans le fait, le père de Krīchṇa se nomme *Vasudéva*. Cette interprétation est indiquée dès le commencement du Bhāgavata, dans une des stances qui annoncent le sujet du poème, et elle est répétée en plus d'un endroit ⁽³⁾. Mais en même temps le titre de *Vāsudéva* figure parmi les épithètes les plus relevées de Vichṇu, dans des passages où ce Dieu paraît sous son caractère vraiment divin, et indépendamment de tout rapport avec les divers rôles qu'il a joués pendant le cours de ses incarnations. Aussi le commentateur Çrīdhara, expliquant un de ces passages où il est évident qu'il n'est pas question de Krīchṇa, traduit le mot *Vāsudéva* par « celui qui est l'asile de tous les « êtres, » comme le fait le Mahābhārata dans le chapitre du Çāntiparvan où Vichṇu donne, de ses noms mystérieux, une interprétation philosophique qui paraît conforme au système des Pāñcharātrakas ⁽⁴⁾. Notre Bhāgavata va même encore plus loin

¹ *Quart. Orient. Magaz.* t. IV, p. 175, et Langlois, *Harivaṃṣa*, t. I, p. 341, note 3.

² Langlois, *Harivaṃṣa*, t. I, p. 341.

³ *Bhāgavata*, liv. I, ch. I, st. 12, et liv. X, ch. VIII, st. 14, ch. LI, st. 43. Voyez aussi *Mahābhārata*, *Ādi*, st. 2428, tom. I, p. 88,

et st. 2785, p. 101. Cette interprétation paraît aussi être celle d'Amara, qui cite le nom de *Vasudéva*, celui du père de Krīchṇa, après ceux de Vichṇu, entre lesquels figure le nom de *Vāsudéva*.

⁴ *Bhāgavata*, liv. V, ch. XI, st. 14; *Ma-*

dans l'explication métaphysique de ce terme; car nous verrons au livre quatrième, que, suivant le Dieu Çiva, Bhagavat est nommé *Vāsudéva*, parce qu'il habite et est visible au sein de la pure essence de l'âme individuelle, dite *Vasudéva* ⁽¹⁾. Il y a dans la plupart de ces interprétations une subtilité qui vient de l'esprit de secte et que déguisent mal les tours de force étymologiques inventés par les scoliastes pour la justifier. Il faut cependant les connaître, puisque nous ne pouvons encore nous passer des commentateurs; et tant que la littérature sanscrite ne nous sera pas aussi accessible que le sont les textes grecs et latins, ces interprétations devront être relevées soigneusement pour être rapprochées plus tard des systèmes et des idées qui paraissent en être la source. Mais au point où nous en sommes aujourd'hui, outre qu'elles jettent un traducteur dans une perplexité extrême, elles sont aussi souvent pour lui un écueil qu'un secours.

Il m'a semblé que le but tout spécial du Bhâgavata, qui est l'histoire de Kṛichṇa, m'autorisait à traduire l'épithète de *Vāsudéva* par « le fils de Vasudéva. » Mais tout en adoptant cette traduction, je déclare que je suis bien éloigné de méconnaître le fait qu'a parfaitement vu, selon moi, M. de Schlegel, et qu'il a nettement exprimé dans une savante note de sa belle traduction

Mābhārata, Çānti, st. 13169, t. III, p. 829. Comparez l'exposé que fait Colebrooke des opinions des Pāñcharātrakas (*Misc. Essays*, t. I, p. 415 sqq.) avec les chapitres cccxli, cccxlii et cccxliii du Çāntiparvan (*Mahābhārata*, tom. III, pag. 819, et notamment p. 822, st. 12976).

¹ *Bhâgavata*, l. IV, ch. III, st. 23. Çṛīdhara Svāmin, à son tour, propose plusieurs explications de *Vasudéva*, pris comme épithète de सत्त्व, ou de l'essence pure de

l'esprit individuel; les voici : वासवति देव • il « fait habiter le Dieu [dans son sein]; » वसति वस्मिन् • il habite en lui; » वसु दवः दीव्यति • l'Être lumineux, c'est-à-dire qui respandit, est sa substance; » वसुभिः पुण्यैर्दीव्यति प्रकाशते • il brille, c'est-à-dire est visible « par la vertu. » Le ms. bengali donne वासवति देह • il fait habiter le corps, « leçon qui offre un sens peu satisfaisant, et qui n'est qu'une faute pour देव.

du Râmâyana ⁽¹⁾. Ce fait, c'est que *Vásudéva* est un ancien nom de Vichṇu, un nom qui se rattache, selon toute apparence, à celui d'une classe de divinités encore peu connues, celle des Vasus, parmi lesquels figurent les personnifications de plusieurs éléments, et dont fait partie Vichṇu, le Dieu qui pénètre l'univers. On peut même, sans recourir au primitif *Vasudéva*, pour expliquer le dérivé apparent *Vásudéva*; se figurer ce dernier mot comme un composé de *Déva*, « l'être lumineux, » et de *Vásu*, « qui habite au sein de l'univers, » d'autant plus que *Vásu* est un nom de Vichṇu, nom qui a, d'après M. Wilson, le sens que je viens d'indiquer. Ce *Vásudéva* est encore identifié avec le sage inspiré Kapila, dans un passage du Râmâyana, sur lequel porte la note précitée de M. de Schlegel, ainsi que dans une strophe du Mahâbhârata, rapportée par M. Wilson ⁽²⁾. Que le titre de *Vásudéva* ait été appliqué plus tard à Krīchṇa, c'est-à-dire à la plus récente des incarnations de Vichṇu, et que, pour en rendre raison, on ait imaginé que le père de Krīchṇa se nommait *Vasudéva*; ou bien qu'il ait réellement existé un personnage du nom de *Vasudéva*, dont Krīchṇa fut le fils, et duquel il reçut le nom de *Vásudéva*, c'est ce que, pour ma part, je n'ose encore décider. On peut tout au plus regarder comme très-probable, que l'attribution faite à Vichṇu du nom de *Vásudéva* est plus ancienne que celle qu'on a faite de ce même nom à Krīchṇa, et que s'il y a eu imitation quelque part, il faut plutôt s'en prendre aux légendes relatives à Krīchṇa qu'à celles qui se rapportent à Vichṇu, et si l'on veut, à Kapila.

Enfin, et ce sera la dernière observation que je ferai à ce sujet, je prie les lecteurs qui compareront ma traduction avec le texte, de ne pas croire que j'ai agi arbitrairement, lorsque j'ai rendu

¹ *Râmâyana*, t. I, p. 126, trad. lat.

Voyez encore Colebrooke, *Miscell. Essays*,

² *Sâṃkhya Kârikâ*, p. 189, ed. Wilson.

t. I, p. 349.

le mot *Purucha* par *Esprit*, ou lorsque je l'ai conservé sans le traduire. J'avoue que j'ai été embarrassé plus d'une fois, et que relativement à certains passages, je conserve encore des doutes sur la question de savoir s'il faut traduire ou simplement transcrire ce terme qui est une des plus antiques désignations de l'Être suprême, considéré comme nature spirituelle, et qui a été admis, quoique avec quelques nuances, par les plus grandes écoles philosophiques de l'Inde. La distinction de ces nuances et la détermination de ce qu'il faut entendre, dans chaque cas donné par ce mot, paraît être, pour les commentateurs indiens eux-mêmes, un point qui n'est pas sans difficulté, et Çrîdhara Svâmin, par exemple, cite dans plus d'un endroit de sa glose un passage emprunté à un Tantra des Vâichnavas qui est ainsi conçu : « On reconnaît à Vichnu trois formes également nommées « *Purucha* : la première est celle qui a créé l'Intelligence, la seconde est celle qui est formée de l'œuf du monde, la troisième « est celle qui se compose de la réunion des êtres; celui qui « connaît ces trois formes est sauvé. » Mais cette définition n'exprime encore qu'une partie des sens du mot *Purucha*, tel qu'on le trouve à tout instant employé dans le Bhâgavata; elle est purement théologique et cosmogonique, et elle laisse de côté l'application que fait de ce mot l'école Sâmkhya, dont la doctrine forme, selon la remarque de Colebrooke, le fond des opinions philosophiques développées dans la plupart des Purânas. D'accord avec cette école, les Purânas entendent par le mot *Purucha*, l'Esprit opposé à la Nature; et par l'*Esprit*, ils désignent l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'âme individuelle, ou, suivant une vieille étymologie plus ingénieuse qu'exacte, cet Esprit qui dort dans la ville du corps. Le mot *Purucha* est donc à la fois le nom de Dieu, celui du monde et celui de l'homme; et si l'on se souvient que la tendance ordinaire

des écoles brâhmaniques est d'identifier par le nom les êtres entre lesquels se révèlent quelques rapports, soit métaphysiques, soit matériels, et que celle de la mythologie est de personnifier tout jusqu'aux abstractions les plus hautes, on aura une idée de la perplexité que doit produire l'emploi d'un terme dont les acceptions diverses, loin d'être définies, sont le plus souvent confondues à dessein. Suivant le plus ou moins haut degré de personnification que j'ai cru reconnaître dans le mot *Purucha*, je l'ai conservé ou je l'ai traduit; mais je conviens que le mot *Esprit* n'est qu'une traduction fort imparfaite, et que souvent le terme propre eût été *Dieu*, et d'autres fois *l'âme humaine*. Les erreurs que j'ai commises en ce genre perdront, je l'espère, une partie de leur gravité aux yeux du lecteur qui sera en état de se faire par lui-même une idée des obstacles contre lesquels j'ai eu à lutter dans le cours de ce travail.

Au nombre des secours sur lesquels je croyais pouvoir compter, quand j'ai entrepris cette traduction, j'avais placé le volume publié, en 1788, par Foucher d'Obsonville, sous le titre un peu singulier de *Bagavadam, ou Doctrine divine, ouvrage indien, canonique*. Ce volume, qui n'a que 348 pages, est la traduction française d'une version tamoule du Bhâgavata; et quoique son peu d'étendue suffit seule pour m'avertir que je ne devais y chercher qu'un abrégé très-succinct du poëme original, j'espérais cependant pouvoir m'en servir au moins comme d'une table des matières. Mes espérances ont été déçues, et cet ouvrage m'a été tout à fait inutile, même sous ce point de vue déjà si restreint, non pas seulement à cause de la manière incorrecte et barbare dont les noms propres y sont transcrits, mais encore à cause des suppressions qu'y a subies l'original. Ces suppressions ne viennent pas, autant du moins que j'en puis juger, de la tra-

duction française; elles paraissent dues à l'interprète tamoul, qui n'a voulu donner qu'un extrait du Bhâgavata. J'en juge ainsi d'après l'analyse que M. Taylor a donnée, dans le Journal littéraire de Madras, de deux manuscrits tamouls, appartenant à la collection Mackenzie, qui renferment les quatre premiers livres de notre Purâna. M. Taylor ne présente son extrait que comme l'analyse d'un abrégé, et dans le fait, le Bhâgavata dont il est question dans ce journal, n'est guère autre chose que le squelette du Purâna sanscrit. La partie poétique dont l'importance est très-grande dans l'original, a disparu à peu près complètement de la version tamoule, telle du moins que la reproduisent et l'analyse de M. Taylor et la traduction française exécutée par les soins de Foucher d'Obsonville. Pour se convaincre de ce fait, il suffit de comparer avec le Bagavadam telle partie qu'on voudra des trois premiers livres du Bhâgavata. Je pense qu'après cette comparaison, personne ne sera tenté de croire que la lecture de l'extrait tamoul puisse être de quelque utilité pour l'intelligence du Purâna sanscrit.

Je termine ici des explications qu'il n'a pas dépendu de moi de rendre plus courtes; je crains cependant que plus d'un lecteur ne se plaigne que bien des points difficiles sont encore restés obscurs. Mais, outre que j'en renvoie l'examen aux notes qui suivront cet ouvrage, j'avais une bonne raison pour ne pas étendre davantage cette introduction. Dans quelques années peut-être, les discussions telles que celles dont il était nécessaire de faire précéder ce volume, seront devenues tout à fait inutiles. L'intelligence plus généralement répandue des grands monuments littéraires de l'Inde, l'étude approfondie des Vêdas et la lecture du Mahâbhârata les auront mises au néant. Les textes seuls continueront d'être consultés, même à l'époque où il sera possible

de les reproduire avec plus de critique, de les traduire avec plus d'exactitude et de les commenter avec plus de savoir; car ce seront les textes qui auront remplacé les idées vagues par des faits positifs, et les lueurs douteuses de l'hypothèse par la vive lumière de la vérité. Je désire que le présent volume contribue pour sa part à hâter l'arrivée d'un moment que les amis de l'histoire et de la philosophie appellent de tous leurs vœux; j'avoue même que si je pouvais l'espérer, je me croirais amplement récompensé de mes efforts. Mais quelle que puisse être la destinée de ce travail, j'aimerai toujours à me rappeler le bienveillant appui qui m'a aidé à le mettre au jour; et si les juges compétents trouvaient que, sous le rapport de la correction, ce volume n'est pas trop au-dessous de ce qu'ils ont droit d'exiger, je n'hésiterais pas à faire honneur de ce mérite aux facilités de tout genre qui m'ont été offertes par le littérateur éminent qui dirige l'Imprimerie royale, et par les hommes zélés qui le secondent avec un dévouement si soutenu.

Paris, 20 février 1840.

LE
BHĀGAVATA
PURĀṆA.

LE
BHĀGAVATA PURĀNA.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

QUESTIONS DES RĪCHIS DANS LA FORÊT DE NĀIMICHA.

ÔM! ADORATION À BHAGAVAT, FILS DE VASUDĒVA!

1. Méditons sur l'être duquel dérive la création [la conservation et la destruction] de cet univers, parce qu'il s'unit aux choses et qu'il en reste cependant distinct; sur cet être tout-puissant, resplendissant de son propre éclat, qui a tiré de son intelligence, pour le premier chantre inspiré, le Vêda qui trouble les sages eux-mêmes; sur cet être en qui le triple produit [des qualités] existe de la même réalité que les phénomènes dans lesquels on prend l'un pour l'autre les éléments, comme le feu, l'eau, la terre; sur cet être dont la lumière n'est jamais obscurcie par l'erreur, l'être existant, absolu.

2. Voici un livre où est exposée la loi suprême, dégagée de toute illusion, des hommes vertueux et sans envie; un livre dans lequel est révélée l'essence qui doit être connue comme réellement existante,

celle qui donne la béatitude et fait disparaître les trois espèces de douleurs. C'est le divin Bhāgavata composé par le grand solitaire [Nārāyaṇa]. A peine les hommes purs, désireux de l'entendre, le connaissent-ils, qu'Īçvara (le Seigneur) fixe son séjour dans leur âme. D'autres livres ont-ils un tel pouvoir?

3. Le Bhāgavata est tombé de la bouche de Çuka sur la terre, comme un fruit détaché de l'arbre fécond de la loi (le Vêda) et dont le suc est l'Amṛita (l'Ambroisie) même. O vous tous dont le goût exercé sait reconnaître ce qu'on lui présente, savourez sans cesse ce divin breuvage, au sein même de la libération!

4. Ômi Dans la forêt de Nâimicha, consacrée à Viçṇu, Çâunaka et les autres Rĭchis célébraient le sacrifice de mille années pour obtenir le ciel.

5. Un jour ces solitaires, après avoir jeté dans le feu l'offrande du matin, adressèrent avec respect la question suivante à Sûta, leur hôte, assis devant eux.

LES RĪCHIS dirent :

6. Pieux solitaire, tu n'as pas seulement lu, tu as encore raconté les Purāṇas avec les Itihâsas (les histoires) et les livres des devoirs,

7. Que connurent et le bienheureux Vâdarāyaṇa (Vyâsa), le plus parfait des sages habiles dans le Vêda, et les autres solitaires qui savent que l'être a deux formes, l'une supérieure et l'autre inférieure.

8. Grâce à leur bienveillance, tu sais tout cela d'une manière approfondie; tes maîtres ont révélé ce mystère même à leur disciple bien-aimé.

9. Maintenant, sage vénérable, hâte-toi de nous raconter ici ce dont tu as si bien reconnu la vérité, ce qui assure aux hommes la plénitude du bonheur.

10. Dans l'âge de Kali, où nous sommes, la vie est généralement de peu de durée; les hommes sont indolents; leur intelligence est lente, leur existence difficile; bien des maux les accablent.

11. De tant de récits où sont recommandés de si nombreux

devoirs, et qu'il faut entendre séparément, que ton esprit rassemble ici la substance, et raconte, pour le bonheur des êtres, ce récit qui donne à l'âme un calme parfait.

12. O Sûta, tu sais, et puisse le bonheur être avec toi! tu sais dans quel dessein Bhagavat, le chef des Sâtvat, devint le fils de Dêvakî, femme de Vasudêva.

13. Voilà ce que nous désirons entendre : daigne nous exposer l'histoire de celui dont l'incarnation eut pour but la protection et le bonheur des créatures.

14. Tombé dans le fleuve redoutable du monde, l'homme privé de l'espoir de se sauver est sûr, en prononçant ce nom [divin] que la terreur elle-même redoute, d'être immédiatement délivré.

15. Les solitaires, ô Sûta, qui cherchent à ses pieds un asile, marchant dans la voie de la quiétude, n'ont besoin que d'être abordés avec respect pour donner aussitôt la pureté; les eaux du Gange, [au contraire,] ne purifient qu'autant qu'on les touche.

16. Quel est l'homme ami de la pureté qui ne désirerait entendre l'histoire glorieuse de Bhagavat, dont les actions doivent être célébrées dans de purs distiques, cette histoire qui dissipe les malheurs du Kaliyuga?

17. Raconte-nous, car nous avons la foi, les actions sublimes, chantées par les sages, de celui qui donne en se jouant l'être à des portions de sa substance.

18. Retraces-nous, sage solitaire, les belles histoires des incarnations de Hari (Vichnu), du souverain Seigneur, qui librement se livre à ces jeux, à l'aide de la Mâyâ (l'illusion) dont il dispose.

19. Non, nous ne pouvons nous rassasier de la grandeur de celui dont la gloire est excellente, grandeur dont les hommes de goût qui l'entendent trouvent à chaque instant le récit de plus en plus délicieux.

20. En effet, caché sous la trompeuse apparence d'un mortel, Bhagavat a fait, par les mains de Kêçava (Kriçhna) et de Râma (Balarâma), d'héroïques actions qui surpassent la puissance de l'homme.

21. Pour nous, qui avons reconnu l'arrivée du Kaliyuga, assis dans ce lieu consacré à Viçṇu, pour célébrer un long sacrifice, nous croyons l'instant favorable pour entendre l'histoire de Hari.

22. Au moment où nous désirions traverser les flots difficiles du Kaliyuga qui détruit la vertu parmi les hommes, tu nous as été montré par Brahmā comme un pilote sur l'océan.

23. Et maintenant que Kṛichṇa, le maître du Yōga, l'ami des Brāhmanes, le défenseur de la justice, est rentré dans sa propre substance, dis-nous dans quel asile s'est réfugiée la justice?

PIN DU PREMIER CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

QUESTIONS DES RĪCHIS,

DE L'ÉPISODE DE LA FORÊT NĀIMICHA, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE BHAGAVAT.

1. Le fils de Rômaharçana, très-satisfait des questions des Brâhmanes, et recevant avec respect leur invitation, commença à parler :

SÛTA dit :

2. Je m'incline devant ce sage, errant solitaire comme un mendiant, après qu'il eut renoncé à l'action; ce sage que Dvâipâyana (Vyâsa), effrayé de son isolement, appela, ô mon fils! alors que, remplaçant son fils, les arbres seuls répondirent à sa voix; ce sage qui pénètre dans l'intelligence de tous les êtres.

3. Je me réfugie vers ce fils de Vyâsa, le précepteur des solitaires, qui, par compassion pour les hommes désireux de traverser les épaisses ténèbres de ce monde, a révélé le plus mystérieux des Purânas, celui auquel appartient en propre l'excellence, l'essence des Vêdas réunis, qui est sans pareil, le flambeau de l'Esprit suprême.

4. Après avoir vénéré Nârâyana, Nara, le meilleur des hommes, la divine Sarasvatî, Vyâsa, que l'on récite ce livre qui donne la victoire.

5. Sages solitaires, vous avez bien fait de m'interroger; c'est le bonheur des hommes que vos questions aient eu pour objet Kriçna, qui donne à l'âme un calme parfait.

6. Oui, le devoir suprême des hommes est celui d'où naît la dévotion pour Adhokchadja (Vichnu), une dévotion désintéressée, que rien n'arrête, qui donne à l'âme un calme parfait.

7. La dévotion qui prend pour objet de son culte Bhagavat, fils de Vasudêva, produit bien vite le détachement de tout désir et une science qui ne discute pas.

8. La stricte observation des devoirs imposés aux hommes, quand elle ne peut leur inspirer de l'amour pour les histoires de Vichvak-sēna (Vichṇu), n'est réellement que de la peine en pure perte.

9. En effet l'avantage qui résulte du devoir porté jusqu'au renoncement au monde, n'est réellement pas un avantage; et le plaisir qu'on retire d'un avantage exclusivement obtenu par l'accomplissement du devoir, ne passe pas pour un gain véritable.

10. Ce n'est pas non plus un gain véritable que la satisfaction des sens produite par le plaisir, laquelle n'existe qu'autant que dure la vie; et ce n'est pas un avantage de la vie que le désir de connaître la vérité, lequel résulte d'actes accomplis en ce monde.

11. Les sages qui connaissent les principes appellent Vérité (ou réalité), la science qui n'admet pas la dualité; ce principe est nommé par les uns Brahma, par les autres Paramâtman (l'Esprit suprême), par ceux-là Bhagavat.

12. Mais les solitaires qui ont de la foi, et dont la dévotion, fondée sur la révélation, est soutenue par la science et par le détachement de tout désir, voient au sein de leur propre âme ce principe qui est l'Esprit [suprême].

13. C'est donc, ô les meilleurs des Brâhmanes, c'est le culte rendu à Hari qui est pour les hommes, quelle que soit leur classe et leur condition, le véritable résultat de la stricte observation du devoir.

14. Voilà pourquoi Bhagavat, le chef des Sâtvats, doit être à tout instant l'objet exclusif de l'attention, de la louange, de la méditation et du respect des hommes.

15. Eh! qui n'aimerait les histoires de cet être divin? La méditation qui le prend pour objet, est comme un glaive avec lequel les sages tranchent le lien de l'action qui enchaîne la conscience.

16. Le plaisir, ô Brâhmanes! que l'on prend aux histoires du fils de Vasudēva, naît dans l'homme doué de foi et désireux d'en entendre le récit, de son respect pour les sages éminents, lequel vient du culte qu'il rend aux étangs sacrés.

17. Dans sa bienveillance pour les hommes vertueux qui écoutent

le récit de ses actions, Krichna, dont l'histoire purifie également, soit qu'on l'entende, soit qu'on la répète, descend au fond de leur cœur et en chasse tous les mauvais désirs.

18. Et une fois que les mauvaises pensées ont perdu leur empire, le culte constant rendu aux serviteurs de Bhagavat produit une dévotion inébranlable au Dieu dont la gloire est excellente.

19. Alors le cœur, bravant les attaques du désir, de la cupidité, et des autres vices nés de la Passion et des Ténèbres, se repose tranquillement au sein de la Bonté.

20. Et le cœur qui a ainsi trouvé le repos en se vouant au culte de Bhagavat, après avoir rompu les liens qui l'attachaient au monde, arrive à l'intuition de la Vérité, qui est Bhagavat même.

21. Le nœud du cœur est tranché; tous les doutes sont dissipés; les œuvres de l'homme sont anéanties, car alors il voit au dedans de lui le souverain Seigneur lui-même.

22. Voilà pourquoi les chantres inspirés, le cœur rempli de joie, vouent incessamment à Bhagavat, fils de Vasudéva, un culte qui donne le calme à l'âme.

23. La Bonté, la Passion, les Ténèbres sont les qualités de la Nature; réuni à ces qualités, l'Esprit unique, suprême, prend ici-bas les noms distincts de Hari, Viriñtchi, Hara, pour conserver, créer et détruire l'univers. Mais la béatitude, c'est à celui d'entre ces Dieux dont la Bonté est le corps, que les hommes la doivent.

24. Du bois, corps formé de la terre, sort la fumée; de la fumée, le feu, dont le triple Vêda règle l'emploi. Ainsi des Ténèbres sortit la Passion; de la Passion, la Bonté, qui rend Brahma visible.

25. Aussi, dans l'origine, les solitaires adressèrent leur dévotion à Bhagavat Adhokchadja, qui est pur, qui est la Bonté même; et ceux qui, dans ce monde, suivent leur exemple, assurent leur salut.

26. Ceux qui veulent se sauver, abandonnant, sans le calomnier, le culte des chefs des Bhûtas (Démons) aux formes terribles, adorent, dans le calme des passions, les portions de Nârâyana.

27. Les hommes dont la nature tient de la Passion et des Ténèbres, désirant obtenir des richesses, du pouvoir, des enfants,

adressent leur hommage à des êtres dont ils partagent les qualités, tels que les Pitris (les Mânes), les Bhûtas, les Pradjêças (les Chefs des créatures).

28. C'est au fils de Vasudêva que s'adressent les Vêdas, à lui que s'adressent les sacrifices, à lui les pratiques du Yôga, à lui les cérémonies,

29. A lui la science, à lui les mortifications, à lui les devoirs; le fils de Vasudêva est la voie suprême du salut.

30. C'est lui, c'est Bhagavat qui, à l'aide de sa Mâyâ, manifestée sous la forme de ce qui existe, comme de ce qui n'existe pas [pour nos organes], et revêtue des qualités dont l'Être suprême est essentiellement affranchi, créa au commencement cet univers.

31. Pénétrant au sein de ces qualités, manifestées par Mâyâ, comme s'il avait des qualités lui-même, l'Être apparaît au dehors, poussé par l'énergie de sa pensée.

32. Car de même que c'est un seul et même feu qui brille dans tous les bois où il se manifeste, ainsi l'Esprit, unique, âme de l'univers, enfermé dans chacun des êtres où il réside, apparaît comme s'il était multiple.

33. Pénétrant dans les êtres produits spontanément par la réunion des éléments subtils, des sens et du cœur, principes émanés des qualités, il y perçoit les impressions qui s'adressent à chacun d'eux.

34. Créateur des mondes, il les conserve à l'aide de la qualité de la Bonté, aimant à revêtir, dans les jeux de ses incarnations, la forme d'un Dêva, d'un homme ou d'un animal.

FIN DU DEUXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

DESCRIPTION DU DIVIN BHAGAVAT,

DE L'ÉPISE DE LA FORÊT NĀIMICHA, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE III.

MYSTÈRE DES NAISSANCES DE BHAGAVAT.

SÛTA dit :

1. Au commencement, Bhagavat, désireux de créer l'univers, prit la forme de Purucha (l'Esprit et l'Homme-monde), forme composée de seize parties, de Mahat (l'Intelligence), et des autres principes.

2. Pendant qu'il reposait sur l'océan, plongé dans le sommeil de la méditation, de son nombril, comme d'un étang, sortit un lotus, duquel naquit Brahmâ, le chef des architectes de l'univers.

3. La forme de Bhagavat, des membres duquel s'est développée l'étendue des mondes, est pure, énergique; c'est la Bonté même.

4. Les hommes qui ont un regard pénétrant, voient cette forme merveilleuse qui a des milliers de pieds, de cuisses, de bras, de bouches, des milliers de têtes, d'oreilles, d'yeux, de nez, qui est ornée de milliers de diadèmes, de parures et de pendants d'oreilles.

5. C'est là le dépôt, la racine impérissable des diverses incarnations; des parties produites par des parties de sa substance, sont créés les Dévas, les hommes et les animaux.

6. C'est cet Être divin qui, commençant par la création où figure Sanatkumâra, se soumit, sous la forme de Brahmâ, à une pénitence rude et non interrompue.

7. Secondement, afin de donner l'existence à ce monde, ce Dieu, chef du sacrifice, revêtit la forme d'un sanglier pour retirer la terre des profondeurs de l'Abîme où elle était tombée.

8. Troisièmement, se livrant à la création des Rîchis, et prenant le titre de Rîchi des Dévas, il révéla le Tantra des Sâtvat, par

lequel ceux qui se livrent à l'action apprennent à s'en rendre indépendants.

9. Quatrièmement, créant pour Dharma une autre portion de lui-même, il naquit sous le nom des Rīchis Nara et Nārāyaṇa, et accomplit une rude mortification, propre à donner le repos à l'âme.

10. Cinquièmement, sous le nom de Kapila, chef des Siddhas (Bienheureux), il révéla au Brāhmane Āsuri la doctrine Sāṃkhya, où se trouve démontré l'ensemble des principes, et qui s'était perdue dans le cours des temps.

11. Sixièmement, choisi par Atri pour être son fils, et obtenu par Anasūyā, il communiqua la connaissance de l'Esprit à Prahrāda, Alarka, et aux autres sages.

12. Septièmement, il naquit de Rutchi et d'Ākūti sous le nom de Yadjña; et avec les Yāmas et les autres troupes des Suras, il régna sur le Manvantara, nommé Svāyaṃbhava.

13. Huitièmement, fils de Nābhi et de Mērudēvī, le Dieu dont la force est immense montra aux justes la voie révéree par les hommes de tous les ordres.

14. Neuvièmement, sollicité par les Rīchis, il prit le corps de Prīthu, et fit sortir de la terre, ô Brāhmanes, les herbes bienfaisantes; aussi cette incarnation est-elle particulièrement aimable.

15. Ensuite, après le débordement des eaux qui suivit le Manvantara de Tchākchucha, il revêtit la forme d'un poisson; et, faisant de la terre un vaisseau, il sauva le Manu Vāivasvata.

16. Onzièmement, pendant que les Suras et les Asuras agitaient l'océan, l'Être suprême prit la forme d'une tortue, et soutint sur son dos la montagne dont ils se servaient pour remuer la mer.

17. Douzièmement et treizièmement, il s'incarna en Dhanvantari, et fit boire aux Suras l'ambrosie, pendant que, sous la figure d'une femme enchanteresse, il répandait le trouble parmi les Asuras.

18. Quatorzièmement, sous la forme d'un homme-lion, il mit en pièces le puissant chef des Dāityas qu'il avait placé sur sa cuisse, lui déchirant la poitrine avec ses ongles, aussi facilement qu'un couteau tranche un brin d'herbe.

19. Quinzièmement, sous la figure d'un nain, il se rendit au sacrifice de Bali, ne demandant que l'étendue de trois pas, mais voulant [en réalité] s'emparer des trois mondes.

20. Seizièmement, voyant que les rois tyrannisaient les Brâhmanes, dans sa fureur, il purgea vingt et une fois la terre de la race des Kchattriyas.

21. Dix-septièmement, fils de Satyavatî et de Parâçara, voyant que les hommes avaient peu d'intelligence, il divisa en rameaux l'arbre du Vêda.

22. Ensuite, prenant le rôle de Dieu des hommes (de roi), dans le désir d'être utile aux Suras, il accomplit plusieurs actions héroïques, telle que celle de jeter un pont sur l'océan.

23. Dans la dix-neuvième et dans la vingtième incarnation, naissant deux fois parmi les Vriçhnis, sous les noms de Râma (Balârâma) et de Kriçhna, Bhagavat débarrassa la terre du fardeau qui l'accablait.

24. Enfin, dans le cours de l'âge Kali, voulant troubler les ennemis des Suras, il naîtra parmi les Kîkaças, sous le nom de Buddha, fils d'Añdjana.

25. Et lorsque, vers le crépuscule de ce Yuga, les rois ne seront plus que des brigands, le maître du monde naîtra de Vichnuyâças, sous le nom de Kalki.

26. Sages Brâhmanes, les incarnations de Hari, trésor de Bonté, sont sans nombre, comme les mille canaux qui sortent d'un lac inépuisable.

27. Les Rîchis, les Manus, les Dévas, les fils des Manus et les Pradjâpatis (les Chefs des créatures), tous brillants de splendeur, sont tous des manifestations de portions diverses de Hari lui-même.

28. Ces êtres ne sont que des manifestations de parties détachées des portions de l'Esprit; Kriçhna seul est Bhagavat tout entier; mais toutes ces manifestations sont destinées, dans chaque Yuga, à consoler le monde opprimé par les ennemis d'Indra.

29. L'homme pieux qui répète soir et matin avec dévotion le mystère des naissances de Bhagavat, est délivré des maux de ce monde.

30. Oui, c'est par des qualités de Mâyâ, qui sont l'Intelligence et les autres principes, qu'est produite dans l'âme cette forme de Bhagavat, qui n'a pas de forme réelle, qui est tout esprit.

31. De même que pour les ignorants la masse des nuages appartient au ciel ou la poussière terrestre au vent, ainsi c'est à ce qui voit (l'esprit) qu'ils attribuent la condition de ce qui est visible (le corps).

32. Quant à l'autre forme différente de celle-là, forme insaisissable parce qu'elle résulte de la réunion des qualités non encore organisées, [et] que sa substance échappe à la vue et à l'ouïe, c'est l'âme individuelle qui renaît en ce monde.

33. Or quand ces deux formes, celle qui existe comme celle qui n'existe pas [pour nos organes], ces formes que l'ignorance crée au sein de l'Esprit, ont été niées par la science, qui reconnaît ce qu'elles sont, c'est alors que l'on voit Brahma.

34. Que l'action de la divine Mâyâ, ce désir de la souveraine intelligence, vienne à s'arrêter, voilà, disent les sages, un homme parvenu au comble de la perfection; il resplendit de la grandeur suprême, devenue la sienne.

35. C'est ainsi que les chantres inspirés décrivirent jadis les naissances et les actions de celui qui réellement n'agit pas et qui n'est pas né, du souverain des cœurs, mystères révélés des Vêdas.

36. Oui, cet être dont les manifestations ne sont pas un jeu inutile, crée, conserve et détruit cet univers, mais il n'y est pas enchaîné. Indépendant au sein des créatures où il est renfermé, il perçoit les diverses impressions qui s'adressent à chacun des six sens, dont il est le maître.

37. Ce n'est pas l'homme, avec sa raison imparfaite, qui peut, à l'aide du raisonnement, comprendre le tissu des noms et des formes que déroulent la parole et la pensée du Créateur; l'homme est comme un ignorant qui assiste à une représentation dramatique.

38. Mais il connaît la voie du Créateur suprême, dont l'énergie est infinie, dont la main porte le Tchakra, celui qui, avec une dévotion constante et sincère, adore le lotus parfumé de ses pieds.

39. Aussi les sages sont-ils heureux, accomplis, lorsque, comme vous, ils dirigent exclusivement l'exercice de leur intelligence vers le fils de Vasudêva, le souverain de tous les mondes, s'affranchissant ainsi de la loi terrible de la renaissance.

40. C'est le bienheureux Rîchi (Vyâsa) qui a composé ce Bhâgavata Purâna, égal aux Vêdas, et contenant les histoires de celui dont la gloire est excellente. Il a fait pour le bonheur du monde cette œuvre grande, fortunée, qui donne le salut.

41. Vyâsa communiqua au chef des sages maîtres d'eux-mêmes, à Çuka, cette composition formée de l'essence de ce qui est contenu dans chacun des Vêdas et des Itihâsas.

42. Çuka la fit entendre au grand roi Parîkchit, au moment où, entouré des premiers Rîchis, il se livrait, au bord du Gange, à son dernier jeûne.

43. Ce fut lorsque Kriçhna, avec la loi, la science et les autres vertus, eut regagné sa demeure, que ce soleil des Purânas se leva dans l'âge Kali pour les hommes privés de lumières.

44. C'est là que, pendant le récit de ce glorieux Rîchi des Brâhmanes, admis par sa faveur [à l'entendre], j'en ai eu connaissance; et maintenant je vais vous le raconter, ô Brâhmanes, tel que je l'ai lu, et selon les forces de mon intelligence.

FIN DU TROISIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

MYSTÈRE DES NAISSANCES,

DE L'ÉPISODE DE LA FORÊT NÂMICHA, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURÂNA,

LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE IV.

ARRIVÉE DE NĀRADA.

1. Après qu'il eut cessé de parler, le vieux chef des solitaires occupés à célébrer le long sacrifice, Çāunaka, qui possédait le Rīg-vēda, le remerciant, lui adressa ainsi la parole.

ÇĀUNAKA dit :

2. Sūta, illustre Sūta, toi le premier des sages dont on écoute la voix, raconte-nous cette pure histoire de Bhagavat, que récita le bienheureux Çuka.

3. Dans quel Yuga, dans quel lieu, pour quel motif et d'après quel conseil le solitaire Krīchṇa (Dvāipāyana Vyāsa) composa-t-il cette collection ?

4. Son fils, le grand Yôgin, voyant tout avec indifférence, affranchi de toute distinction, livré à une méditation profonde, à l'abri du sommeil, impénétrable, passait, parmi les hommes, pour un insensé.

5. Un jour, des nymphes célestes virent [en se baignant] le Rīchi couvert de ses vêtements, qui suivait son fils [complètement nu]. Honteuses, elles s'enveloppèrent de leur voile : mais ce n'était pas, chose étonnant, la nudité de Çuka qui alarmait leur pudeur ; et comme son père, s'apercevant de cette merveille, leur en demandait la cause : A tes yeux, dirent-elles, les sexes sont encore distincts ; ils ne le sont plus aux yeux de ton fils, dont la vue est pure.

6. Dis-nous comment, après être arrivé dans le pays de Kuru-djāggala, il fut remarqué par les habitants, parcourant la ville d'Hâstinapura, comme un insensé, un muet ou un idiot.

7. Dis-nous comment eut lieu, entre le solitaire et le Rīchi des

rois, descendants de Pâṇḍu, l'entretien où fut révélée la doctrine des Sâtvats.

8. Cet illustre sage n'avait qu'à s'arrêter, le temps de traire une vache, dans les demeures des maîtres de maison, pour rendre leur ordre aussi pur qu'un étang sacré.

9. On dit, ô Sûta, que le fils d'Abhimanyu (Parîkchit) fut le plus parfait de ceux qui adorent Bhagavat : raconte-nous sa naissance si merveilleuse et ses actions.

10. Pourquoi ce monarque souverain, l'orgueil des fils de Pâṇḍu, dédaignant le bonheur de la suprême puissance, se livra-t-il, sur les bords du Gange, au jeûne qui devait terminer sa vie?

11. Comment ce héros dont les ennemis adorent le piédestal en lui faisant, pour leur salut, hommage de leurs richesses, comment, jeune encore, voulut-il abandonner avec la vie le bonheur, hélas! si difficile à quitter?

12. Ce n'est pas pour eux-mêmes, c'est pour le bonheur, l'accroissement et la puissance du monde, que vivent les serviteurs de celui dont la gloire est excellente. D'où vient donc que Parîkchit, renonçant au monde, abandonna son corps, qui était le refuge de ses ennemis mêmes?

13. Raconte-nous en détail tout ce qui vient de faire ici le sujet de nos questions; car je sais qu'à l'exception du Vêda, tu es versé dans tout ce qui appartient à l'art de la parole.

SÛTA dit :

14. Dans le Dvâparayuga, vers la fin de cet âge qui est le troisième, le Yôgin (Vyâsa) naquit de Parâçara et de Vâsavî (Satyavâtî), d'une portion de la substance de Hari.

15. Un jour, après s'être baigné dans l'onde pure de la Sarasvatî, il s'était assis à l'écart dans un lieu solitaire, au moment où le soleil venait de se lever.

16. Le Rîchi auquel étaient présents le passé et l'avenir, voyant de son regard divin que le cours rapide et inaperçu du temps amenait

d'âge en âge, sur la terre, la confusion des devoirs imposés à chaque période,

17. Et diminuait graduellement la vigueur des êtres corporels; que les hommes étaient privés de foi, sans vertu, sans intelligence, réduits à une existence d'un moment,

18. Livrés au malheur : Vyāsa, dis-je, dont le regard est infaillible, médita sur ce qu'il fallait faire pour le bien de toutes les classes et de toutes les conditions.

19. Réfléchissant sur les fonctions des quatre prêtres officiants, que règle l'Écriture, et qui purifient les hommes, il distribua, pour perpétuer le sacrifice, le Vēda unique en quatre parties.

20. Rīch, Yadjus, Sāman, Atharvan, sont les noms de ces quatre Vēdas distincts; les Itihāsas et les Purāṇas forment, dit-on, le cinquième Vēda.

21. Pāila reçut le Rīch; le poète inspiré Djāimini chanta le Sāman; Vāiçampāyana eut à lui seul l'intelligence complète des Yadjus;

22. Le redoutable solitaire Sumantu eut celle des formules d'Atharvan et d'Āgḡiras; et mon père Rōmaharchaṇa, celle des Itihāsas et des Purāṇas.

23. Ces Rīchis, à leur tour, partagèrent chacun leur Vēda en plusieurs parties; transmis à leurs disciples, aux successeurs de leurs disciples et aux successeurs de ces derniers, ces Vēdas se trouvèrent ainsi divisés en branches.

24. Le bienheureux Vyāsa, plein de miséricorde pour les malheureux, agit ainsi pour que les Vēdas, [divisés comme on l'a vu,] pussent être retenus par les hommes dont l'intelligence est bornée.

25. Le triple Vēda ne peut être entendu des femmes, des Çūdras, ni des membres dégradés des trois premières classes; le bonheur qui résulte de la célébration des cérémonies leur est inconnu : aussi, pour qu'ils l'obtinsent en ce monde, le solitaire, touché de compassion, composa l'histoire appelée Bhārata.

26. Mais quoiqu'il fût ainsi, sans relâche, ô Brāhmanes, exclusivement occupé du bonheur des hommes, son cœur n'en éprouvait pas plus de joie.

27. Ne pouvant calmer l'agitation de son âme, le sage, habile dans la loi, assis solitaire sur le pur rivage de la Sarasvatî, prononça, dans le trouble de ses pensées, les paroles suivantes :

28. Inébranlable dans ma dévotion, j'ai adressé aux Vêdas, à mes Gurus (maîtres spirituels), aux feux consacrés, un hommage sincère, et j'ai obéi aux ordres qui m'étaient donnés.

29. J'ai exposé le sens des Vêdas sous le déguisement du nom de Bhârata, de ce livre où le devoir et les autres objets sont enseignés aux femmes, aux Çûdras et aux autres classes même.

30. Et cependant l'âme qui anime mon corps, et, avec cette âme, l'Esprit suprême, ne semble pas avoir atteint à la perfection; comme si, au milieu de la splendeur que donne l'étude du Vêda, il manquait quelque chose à sa sainteté.

31. Eh quoi! serait-ce que je n'ai pas exposé suffisamment les devoirs que recommande Bhagavat, devoirs chers aux religieux, également chers à Atchyuta (Vichnu)?

32. Pendant que Krichna (Vyâsa), qui se sentait coupable, roulait dans son âme ces réflexions pénibles, Nârada vint à son ermitage, au lieu indiqué précédemment.

33. Remarquant son approche, le solitaire se leva en toute hâte pour aller à sa rencontre, et reçut, avec les honneurs prescrits par la loi, Nârada que révèrent les Suras.

FIN DU QUATRIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
ARRIVÉE DE NÂRADA,
DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE V.

DIALOGUE ENTRE VYĀSA ET NĀRADA.

SŪTA dit :

1. Alors l'illustre Rīchi des Dévas, dont la main porte la Viṇā, s'étant assis sur un siège commode, s'adressa, comme en souriant, au Rīchi des Brāhmanes, placé près de lui.

2. Nārada dit : Illustre fils de Parāçara, l'âme qui anime ton corps et qui réside dans ton cœur, s'y trouve-t-elle, ou non, contente d'elle-même ?

3. Tu as désiré et tu as obtenu de posséder la science; tu as accompli une grande merveille en composant le Bhārata, trésor de toutes les choses utiles.

4. Tu as désiré connaître et tu as lu le Vēda éternel; et cependant, pourquoi te désolés-tu comme si tu n'avais pas atteint ton but ?

5. Vyāsa dit : Je possède en effet toutes les connaissances que tu viens d'énumérer, et cependant mon âme n'est pas satisfaite. C'est à toi qui es né du corps du Dieu qui naquit de lui-même, que j'en demande la cause, que je ne puis saisir, dont le secret m'est inconnu.

6. Tu connais en effet la totalité des mystères, parce que tu as rendu hommage à l'antique Puruça qui, dominant la cause et l'effet, peut, par un simple acte de sa pensée, créer, conserver et détruire cet univers, au moyen des qualités auxquelles il n'est pas enchaîné.

7. Toi qui parcours les trois mondes comme le soleil, toi le témoin de toutes les âmes, au fond desquelles tu pénètres comme le souffle de la vie, donne donc toute ton attention à ce qui peut me manquer encore, maintenant que je suis parvenu à posséder le

Brahma supérieur par la science [du Yôga], et le Brahma inférieur (le Vêda) par la pratique des cérémonies.

8. Nârada dit : Tu n'as pas suffisamment célébré la gloire sans tache de Bhagavat; selon moi, la science qui n'a pas pour but de lui plaire, est une science inutile.

9. Pendant que, chef des solitaires, tu exposais les devoirs et divers autres objets, tu n'as pas célébré avec autant de soin la grandeur du fils de Vasudêva.

10. La voix même la plus éloquente qui ne chante jamais la gloire de Hari qui purifie le monde, passe pour un marais qui n'est visité que par les corbeaux, et où ne vont jamais s'ébattre les cygnes du lac Mânasa, dont la demeure est au milieu des ravissants lotus.

11. Mais les péchés du monde sont effacés par la composition même la moins ornée, lorsqu'à chaque distique, on y répète les noms glorieux de l'Être infini, ces noms qu'écourent, que chantent et que prononcent les hommes vertueux.

12. La science, fût-ce la science absolue, celle de l'inaction, n'a pas beaucoup de valeur, lorsqu'elle n'est pas soutenue par la dévotion pour Atchyuta. Que sera-ce donc de l'action, condamnée toujours à être malheureuse, même lorsqu'elle est faite sans motif, si l'intention n'en est pas dirigée vers le souverain Maître?

13. C'est pourquoi, sage illustre, toi dont le regard est infailible, dont la gloire est pure, toi qui aimes la vérité, qui accomplis fidèlement tes devoirs, songe, à l'aide de la méditation, aux actions diverses de cet Être puissant, afin d'obtenir la délivrance de tous les liens.

14. L'intelligence qui voit autre chose, qui désire raconter autre chose que ses actions, flottant au milieu des noms et des formes qu'elle enfante, ainsi qu'un vaisseau battu des vents, ne peut jamais ni nulle part trouver de repos.

15. C'est une grande faute que de commander, en vue du devoir, une action blâmable à l'homme qu'entraîne déjà sa nature passionnée, parce qu'entendant ces paroles : « Voilà le devoir, » l'homme ordinaire ne pense pas que cette action est défendue [par une autre loi].

16. Aussi est-ce en renonçant aux œuvres que le sage mérite de connaître la béatitude de cet Être souverain, éternel et sans bornes. Expose donc ses actions à celui qui, méconnaissant sa propre âme, est soumis à l'empire des qualités.

17. Celui qui, après avoir abandonné son devoir pour adorer le lotus des pieds de Hari, viendrait à être enlevé, avant le temps, à sa dévotion, peut-il jamais redouter quelque part une existence malheureuse? Mais ceux qui, pour ne pas l'adorer, persistent dans la pratique de leurs devoirs, quel fruit en retireront-ils?

18. C'est pourquoi le sage doit s'efforcer d'atteindre à cet état, que n'obtiennent pas les hommes entraînés dans le cercle des existences supérieures et inférieures. Pour ceux-ci, le bonheur, partout où il leur arrive, leur vient du dehors; il leur est, comme le malheur, apporté par la marche impénétrable du temps.

19. Non, l'adorateur de Vichnu ne rentrera jamais ni d'aucune manière en ce monde, comme font les autres hommes; parce qu'en pensant au bonheur d'embrasser les pieds de Mukunda, il n'éprouvera plus, enchaîné par ce souvenir agréable, le désir de les quitter.

20. Bhagavat est certainement cet univers, et cependant il en est distinct, lui de qui vient la conservation, la destruction et la création des choses. Tu sais toi-même tout cela; et cependant tu as enseigné qu'il n'occupait que l'espace du plus petit empan.

21. Toi dont le regard est infailible, reconnais par toi-même que l'âme incréée naquit pour le bonheur du monde, en manifestant une portion de la substance de l'Esprit suprême; chante donc surtout la puissance de cet Être dont l'énergie est immense.

22. Car les chantres inspirés disent que le fruit impérissable des œuvres, telles que les mortifications, la lecture et l'audition des Védas, le sacrifice, la sagesse et les aumônes, n'est que l'action de célébrer les perfections du Dieu dont la gloire est excellente.

23. Autrefois, dans une existence antérieure, je naquis le fils d'une esclave de Brâhmanes, et je fus destiné, encore enfant, à servir ces Yôgins qui avaient désiré d'habiter ensemble pendant la saison des pluies.

24. Ces solitaires voyant en moi un enfant doux, soumis, obéissant, exempt de la légèreté naturelle à son âge, étranger à tous les plaisirs, et parlant peu, me donnèrent, quoiqu'ils regardassent tous les êtres avec une égale indifférence, des marques de leur compassion.

25. Ils me permirent de manger les restes de leur repas; ce bienfait effaça aussitôt mes péchés; et mon âme, ainsi purifiée par cette action, éprouva le désir de connaître leur loi.

26. Là, chaque jour, grâce à leur bienveillance, je les entendais chanter les ravissantes histoires de Kṛichṇa, et chaque vers que j'écoutais avec foi enflammait mon ardeur pour le Dieu dont la gloire est aimable.

27. Alors, grand solitaire, favorisée par le désir dont j'étais épris, mon intelligence s'arrêta immobile en celui dont la gloire est aimable, et elle me fit reconnaître en moi, comme au sein du suprême Brahma, que la forme qui existe comme celle qui n'existe pas [pour nos organes], sont le produit de la Mâyâ dont il dispose.

28. Ainsi, à mesure que, durant l'été et la saison des pluies, j'écoutais, trois fois le jour, la gloire pure de Hari, chantée par ces magnanimes solitaires, je sentais naître en moi la dévotion qui détruit la Passion et les Ténèbres de l'âme.

29. Comme j'étais, ainsi que je l'ai dit, un enfant dévoué, humble, exempt de péché, plein de foi, soumis et obéissant,

30. Ces sages, remplis de compassion pour les malheureux, me communiquèrent, au moment de leur départ, cette science si mystérieuse, révélée par Bhagavat,

31. A l'aide de laquelle je reconnus la puissance de la Mâyâ du bienheureux Védhas (Vichṇu), fils de Vasudéva; cette science qui conduit l'homme au lieu habité par cet Être divin.

32. Ils m'enseignèrent, ô Brâhmane, le remède qui guérit les trois espèces de douleurs, c'est-à-dire l'acte dont l'intention est dirigée vers Bhagavat, le souverain Seigneur, Brahma.

33. Sans doute, pieux Vyâsa, ce n'est pas la substance qui donne à l'homme une maladie qui peut avoir la vertu de le guérir, [comme ferait] un médicament convenable.

54. De même, il est bien vrai que l'accomplissement des œuvres quelles qu'elles soient, est pour l'homme la cause qui le ramène en ce monde; cependant les œuvres aussi peuvent se détruire elles-mêmes, lorsqu'on les dirige vers l'Être suprême.

55. L'action qui est faite en lui, est sûre de plaire à Bhagavat; car la science qui lui est subordonnée, est nécessairement accompagnée d'une intense dévotion.

56. Quand les hommes se livrent aux œuvres uniquement par esprit de soumission à Bhagavat, ils répètent les noms et les attributs de Kṛichṇa et pensent à lui,

57. [En disant :] Ôm ! nous méditons : Adoration à toi, Bhagavat, fils de Vasudéva ! Adoration à Pradyumna, Aniruddha et Saṁkarchaṇa !

58. L'homme qui adresse ainsi au mâle du sacrifice, à cet être incorporel qui a pour unique forme celle d'un Mantra (une prière), un sacrifice accompagné du nom de sa forme réelle, cet homme-là possède la science véritable.

59. C'est ainsi que Kêçava, reconnaissant, ô Brâhmane, que j'avais exactement observé ses préceptes, me donna la science, le pouvoir, et le bonheur d'être en lui.

40. Et toi aussi, toi dont le nom est si célèbre, raconte aux hommes dont l'âme est sans cesse tourmentée par le malheur, la gloire illustre de l'Être suprême, laquelle satisfait le désir qu'ont les sages de connaître; car les hommes ne trouvent pas d'autre moyen de mettre un terme à leurs maux.

FIN DU CINQUIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 DIALOGUE ENTRE VYĀSA ET NĀRADA,
 DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE VI.

DIALOGUE ENTRE VYÂSA ET NÂRADA.

SÛTA dit :

1. Le bienheureux Vyâsa, fils de Satyavatî, ayant ainsi appris la naissance et les actions du Rîchi des Dévas, lui adressa encore, ô Brâhmane, de nouvelles questions.

2. Vyâsa dit : Lorsque ces Brâhmanes mendiants, qui t'avaient enseigné la science parfaite, se furent éloignés, que fis-tu ensuite pendant ta première jeunesse ?

3. Comment, ô fils de Svayañbhû, as-tu passé la suite de ton existence ? comment, les temps étant accomplis pour toi, as-tu abandonné ce corps [d'esclave] ?

4. En effet, ô le meilleur des Suras ! Kâla (le Temps), cette puissance qui détruit tout, n'a pas interrompu en toi ce souvenir qui se reporte à un âge précédemment écoulé.

5. Nârada dit : Lorsque ces Brâhmanes mendiants, qui m'avaient enseigné la science parfaite, se furent éloignés, voici ce que je fis ensuite pendant ma première jeunesse.

6. L'esclave ma mère n'avait pas d'autre enfant que moi, et je n'avais d'autre appui qu'elle ; cette femme ignorante me voua l'affection la plus vive.

7. Dépendante comme elle l'était, elle n'avait pas, malgré son désir, le droit de me donner aucun bien ; car le monde est sous l'empire de son maître, comme une poupée de bois.

8. Et moi, ignorant le temps, les lieux et les points de l'horizon, j'habitai jusqu'à l'âge de cinq ans avec cette famille de Brâhmanes, leur vouant toute mon attention.

9. Une nuit que ma pauvre mère était sortie de la maison pour traire la vache, son pied toucha, dans le chemin, un serpent envoyé par Kāla, [dont la morsure lui donna la mort].

10. Pour moi, regardant ce malheur comme un bienfait de l'Être suprême qui désire le salut de ceux qui lui sont dévoués, je partis pour la région du nord.

11. Après avoir traversé seul de fertiles contrées, des villes, des villages, des enclos pour le bétail, des mines, des hameaux de laboureurs, des bourgs, des vergers, des forêts et des bois,

12. Des montagnes riches en métaux variés, couvertes d'arbres dont les branches étaient brisées par les éléphants, des lacs dont l'eau donne le salut, des étangs fertiles en lotus, fréquentés par les Suras,

13. Et embellis par les chants variés des oiseaux et par le bourdonnement des abeilles; [après avoir traversé tous ces lieux,] je vis une forêt impénétrable, pleine de roseaux, de bambous, de cannes, de touffes d'herbes et de plantes à tige creuse,

14. Une forêt immense, redoutable, effrayante, habitée par des serpents, des chacals, des grenouilles et des chouettes.

15. Le corps épuisé de lassitude, dévoré par la faim et par la soif, après avoir bu et fait mes ablutions, je me baignai dans le courant d'une rivière, et mes fatigues disparurent.

16. Là, dans cette forêt solitaire, assis au pied d'un pippala, je dirigeai mon esprit sur cette âme résidante dans ma propre âme, ainsi que je l'avais entendu.

17. A mesure que je méditais sur le lotus des pieds de Hari, l'esprit vaincu par la dévotion, les yeux baignés des larmes du désir, je sentais cet Être divin descendre peu à peu dans mon cœur.

18. Le corps brisé par le poids excessif de la joie, le poil hérissé, arrivé au comble de l'inaction, noyé dans le déluge de la béatitude, je ne vis plus en moi deux âmes.

19. N'apercevant pas cette forme de Bhagavat qui dissipe le chagrin et à laquelle aspirait mon cœur, je me levai tout à coup, triste et confus.

20. Animé du désir tant de fois éprouvé de voir Bhagavat, j'avais

renfermé mon intelligence dans mon cœur; et lorsque je reconnus que mon regard ne pouvait le découvrir, je tombai dans le trouble du découragement.

21. Pendant que je m'épuisais en [vains] efforts dans la forêt, Bhagavat auquel mes paroles ne pouvaient s'adresser [parce qu'il était invisible], me parla ainsi d'une voix douce et profonde, comme pour calmer mon chagrin.

22. Ami, tu ne dois pas me voir dans cette vie, car je suis insaisissable au regard des Yôgins imparfaits dont les fautes ne sont pas complètement effacées.

23. La forme que je t'ai laissé voir un instant avait pour but de t'inspirer de l'amour pour moi; celui qui m'aime, se purifiant peu à peu, se délivre des désirs qu'il a dans le cœur.

24. La soumission que tu as témoignée, même pendant peu de temps, à des hommes vertueux, a fixé sur moi ton intelligence d'une manière solide; aussi, abandonnant ce monde méprisable, tu iras prendre place au nombre de mes serviteurs.

25. Par ma faveur, ton intelligence fortement attachée à moi, ainsi que ta mémoire, ne seront jamais exposées à faillir, même au temps de la création et de la destruction des êtres.

26. Ainsi parla ce grand Être, le souverain Seigneur, dont le signe est le ciel, quoique [en réalité] il n'ait pas de signe, et il se tut. Et moi, inclinant la tête devant celui qui surpasse tout ce qu'il y a de plus grand, je lui adressai mon hommage en reconnaissance de sa miséricorde.

27. Récitant les noms de l'Être infini, chantant ses bienheureux mystères et ses actions, je parcourais la terre sans honte, la joie dans le cœur, libre de tout lien, sans passion, sans envie, et j'attendais la mort.

28. Je vivais ainsi pur, affranchi de tous les liens, l'esprit exclusivement occupé de Kṛichṇa, quand, au temps marqué, la mort, comme un éclair parti d'un nuage, vint tout à coup me frapper.

29. Au moment où j'allais me réunir à ce corps pur, soumis à

Bhagavat, mon enveloppe matérielle, produit des cinq éléments, disparut avec les actions que j'avais commencées.

30. A la fin de la période de création, je pénétrai, avec le souffle qui m'animait, dans le corps du Seigneur (Brahmā), qui voulait dormir au sein de Nārāyaṇa, flottant sur les eaux de l'Océan, après que l'univers fut rentré en lui.

31. Au bout de mille Yugas (âges divins), Brahmā s'étant réveillé pour créer cet univers, Marīchi, les Rīchis ses compagnons et moi, nous naquîmes de ses sens.

32. Constant observateur de mes devoirs, je parcours, grâce à la faveur du grand Vichṇu, l'intérieur et l'extérieur des trois mondes, sans que nulle part rien s'oppose à mon passage.

33. Je vais chantant l'histoire de Hari, en faisant résonner cette Vīṇā, présent du Dieu suprême, dont le Vēda forme la ravissante harmonie.

34. Puis, pendant que je redis ses actions héroïques, cet Être dont la gloire est aimable, et dont les pieds sont aussi purs qu'un étang sacré, appelé en quelque sorte par mes chants, descend en moi et se laisse voir à mon intelligence.

35. Et pour ceux dont la raison est sans cesse troublée par le désir des jouissances matérielles, le récit de la dévotion à Vichṇu se montre à eux comme un vaisseau sur l'océan de l'existence.

36. En effet les pénitences et les autres pratiques du Yōga ne sont certainement pas aussi efficaces que le culte de Mukunda (Vichṇu), pour donner le repos à l'âme, tourmentée sans cesse par la cupidité et par la passion.

37. Maintenant, sage Vyāsa, j'ai répondu à toutes tes questions, en te racontant le mystère de ma naissance et de ma vie, dont le récit doit satisfaire ton âme.

SŪTA dit :

38. A ces mots, le bienheureux Nārada ayant salué le fils de Vāsavī, partit pour continuer sa course vagabonde, en faisant résonner sa Vīṇā.

39. Ah! qu'il est heureux, le divin Rīchi qui chantant, au son de la Viṇā, la gloire du Dieu armé de l'arc Çārgga, répand la joie dans ce monde de misères!

FIN DU SIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DIALOGUE ENTRE VYĀSA ET NĀRADA,
DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE VII.

CHĀTIMENT DU FILS DE DRŌṆA.

ÇĀUNAKA dit :

1. Quand Nārada fut parti, que fit l'illustre solitaire Vādarāyaṇa, qui venait d'apprendre ses intentions ?

SŪTA dit :

2. Il est sur la rive occidentale de la Sarasvatî, rivière aimée des Brâhmanes, un ermitage, nommé Çamyâprâsa, qui augmente le mérite des sacrifices accomplis par les Rîchis.

3. Là, assis dans sa demeure, embellie par une multitude de jujubiers, Vyâsa, après avoir fait ses ablutions, retint fortement son cœur au dedans de lui ;

4. Et au sein de son cœur pur, complètement fixé par l'intensité de la dévotion, il vit Purucha (l'Esprit) tout entier, et Mâyâ qui lui est soumise,

5. Mâyâ qui, abusant l'âme individuelle, lui fait croire que ce sont les trois qualités qui la constituent, quoique l'âme en soit distincte, et qui lui impose, [en l'unissant à ces qualités,] une condition qui n'a pas de réalité véritable.

6. Il vit que c'est certainement la pratique de la dévotion dont Adhokchadja est l'objet, qui fait disparaître cette condition qui n'a pas d'existence réelle ; et le sage composa en faveur des hommes ignorants la collection consacrée à Sâtвата (Vichṇu),

7. Collection qui fait naître, dans celui qui en entend la lecture, la dévotion à Kriçṇa, qui est le Purucha suprême, et par laquelle sont détruits le chagrin, les passions et la crainte.

8. Après avoir rédigé et arrangé méthodiquement cette composition consacrée à Bhagavat, le solitaire la fit lire à Çuka son fils, qui s'était voué à l'inaction.

ÇÂUNAKA dit :

9. Et ce solitaire voué à l'inaction, qui dédaignait complètement toutes choses, et trouvait son plaisir en lui-même, pourquoi donc lut-il cette grande composition? ●

SÛTA dit :

10. C'est avec un entier désintéressement que les solitaires qui trouvent leur plaisir en eux-mêmes, adressent, quoique affranchis de tous les liens, leur dévotion au puissant Vichṇu, [en disant :] Ce sont là les qualités de Hari.

11. C'est l'esprit fixé sur les qualités de Hari, que le bienheureux fils de Vâdarâyaṇa, toujours ami des hommes qui se consacrent à Vichṇu, a lu cette grande histoire.

12. Je vais raconter la naissance, les actions et la mort du Rîchi des rois, Parîkchit, et le départ des fils de Pâṇḍu, comme introduction à l'histoire de Kriçṇa.

13. Quand, dans la lutte entre les fils de Kuru et le parti des Sṛiṅdjayas, les braves guerriers eurent quitté la terre pour la demeure des héros, et qu'un coup de la massue de Vriḱôdara (Bhîma) eut brisé les cuisses et le sceptre du fils de Dhrîtarâchṭra,

14. Drâupî (Açvatthâman) croyant satisfaire son maître, coupa la tête aux enfants de Kriçṇâ (Drâupadî), pendant qu'ils dormaient; acte barbare qui indigna Duryôdhana, et qui couvrit d'opprobre celui qui s'en était rendu coupable.

15. La mère apprenant la mort de ses enfants chéris, consumée par une douleur cruelle, les yeux noyés d'un torrent de larmes, s'abandonnait à ses sanglots; le guerrier aux nombreuses aigrettes (Ardjuna) lui fit cette promesse pour la consoler :

16. Va, j'essuierai tes larmes; les flèches lancées par mon arc Gāṇḍīva t'apporteront la tête de ce vil Brāhmane souillé de sang : tu la fouleras aux pieds; et puis, livrant aux flammes les corps de tes enfants, tu te purifieras.

17. L'ayant ainsi consolée par de douces paroles, le guerrier dont Atchyuta est l'écuyer et l'ami, et qui porte sur son étendard l'image d'un singe, Ardjuna, couvert de sa cuirasse, armé de son arc redoutable, et monté sur son char, se mit à la poursuite du fils de son maître spirituel. •

18. Mais l'assassin des enfants de Drāupadī, qui avait mis pied à terre, troublé à la vue d'Ardjuna qui accourait de loin sur son char, s'enfuit pour sauver sa vie, de toute la rapidité de sa course, comme le soleil reculant de crainte devant Rudra (Çiva).

19. Voyant que ses chevaux fatigués le laissaient sans ressource, le fils du Brāhmane songea, pour sauver sa vie, au javelot nommé Brahmaçiras (Tête de Brahmā).

20. Alors, dirigeant sa pensée sur cet objet, et s'étant plongé dans l'eau, il lança le javelot, quoiqu'il ignorât le moyen de le retenir, s'il venait à mettre en danger les êtres vivants.

21. Il en sortit un feu indomptable qui enveloppait tout le ciel; alors prévoyant le danger qui menaçait les créatures, Ardjuna dit à Vichṇu :

22. Kṛichṇa! Kṛichṇa au bras puissant! toi qui donnes la sécurité à ceux qui te sont dévoués! tu es le seul qui puisses délivrer du monde les créatures qui y sont consumées. •

23. Oui, tu es le Seigneur suprême, Puruṣa, ce premier être, supérieur à la Nature, qui se dégageant de Mâyâ par l'énergie de sa pensée, subsiste absolu en lui-même.

24. C'est toi-même qui, par ta puissance, établis sous la forme de la loi et des autres avantages ce qui donne le salut au monde des créatures, dont l'intelligence est troublée par Mâyâ.

25. De même, cette incarnation [sous laquelle tu te manifestes à mes yeux], tu l'as revêtue pour te charger du fardeau de la terre,

et pour offrir un perpétuel sujet de méditations à ceux qui te connaissent, et dont la pensée n'a pas d'autre objet que toi.

26. Dieu des Dévas! j'ignore quelle est cette merveille et quelle en est la cause; de tous côtés s'avance à ma rencontre un feu dont l'ardeur est intolérable.

27. Bhagavat dit : Tu le connais; c'est le javelot de Brahmâ que le fils de Drôṇa veut t'opposer; mais lui-même ignore le moyen de le retenir, au moment où il va détruire les êtres.

28. Certes, aucun autre javelot quel qu'il soit n'est capable de le dompter; mais puisque tu en connais le secret, anéantis, avec un feu semblable, le feu de ce javelot déchaîné.

SÛTA dit :

29. A ces mots, Phâlguna (Ardjuna), redoutable aux guerriers ennemis, portant de l'eau à ses lèvres et tournant autour de Kriçṇa, opposa le javelot de Brahmâ au javelot de Brahmâ.

30. Les feux de ces deux javelots, avec les flèches dont ils étaient entourés, s'étant confondus l'un dans l'autre, comme le soleil et le feu [au temps de la destruction des mondes], augmentèrent de violence, enveloppant la terre, le ciel et l'atmosphère.

31. En voyant l'immense éclat de ces javelots des deux guerriers, qui portaient l'incendie dans les trois mondes, toutes les créatures, consumées par le feu, crurent que le jour de l'embrasement de l'univers était arrivé.

32. Ardjuna remarquant la détresse des créatures, le danger des trois mondes et l'intention du fils de Vasudêva, retint les deux javelots.

33. Puis s'élançant avec impétuosité, et les yeux rouges de fureur, sur le fils redoutable de Gâutamî (Kripi), il l'enchaîna comme un animal qu'on lie avec une corde.

34. Et pendant qu'il faisait ses efforts pour entraîner dans la tente royale son ennemi violemment garrotté, le Dieu aux yeux de lotus, Bhagavat, irrité, adressa ces paroles au vainqueur :

35. Non, ne l'épargne pas; tue ce Brâhmané dégradé qui, la nuit, égorgé, pendant leur sommeil, de pauvres enfants innocents.

36. Celui qui connaît la loi ne tue pas un homme ivre, un fou, un insensé, un idiot, un homme endormi, un enfant, une femme, ni un ennemi qui implore merci, ni celui dont le char est brisé, ni celui qui est glacé de frayeur.

37. L'homme cruel et sans pitié, qui sacrifie à sa propre existence celle des autres, est même plus heureux d'être puni de mort, puisque son crime, [s'il n'était pas ainsi expié,] le précipiterait dans les régions infernales.

38. Et puis, n'as-tu pas promis, en ma présence, à la fille du roi du Pañchâla : Oui, je lui couperai la tête, à cet assassin de tes enfants ?

39. Qu'il périsse donc, le méchant, le meurtrier, l'assassin de ses parents, lui dont la conduite a déplu à son roi, lui l'opprobre de sa race !

40. Ainsi excité par Kṛichṇa qui voulait l'éprouver sur la loi, le magnanime Pârtha (Ardjuna) n'en désirait pas davantage tuer le fils de son maître spirituel, quoique par son crime celui-ci se fût condamné lui-même.

41. Le guerrier, dont Gôvinda (Kṛichṇa) est l'ami et l'écuyer, entra dans sa tente et fit connaître sa victoire à Drâupadî qui pleurerait la mort de ses enfants.

42. A la vue du fils de son maître spirituel qu'on traînait devant elle garrotté avec une corde, comme un vil animal, la tête courbée sous le poids de son crime, Kṛichṇâ sentant sa belle âme émue de compassion, se prosterna aux pieds de son cruel ennemi.

43. Et incapable de supporter la vue des liens dont on le traînait enchaîné, Qu'on le délivre ! qu'on le délivre ! s'écrie cette femme vertueuse ; un Brâhmane est toujours un maître spirituel.

44. C'est par sa faveur que tu as appris à connaître le Dhanur-vêda avec ses formules mystérieuses, et l'art de lancer et de retenir un javelot, et la théorie des diverses espèces de flèches.

45. Oui, c'est le bienheureux Drôṇa lui-même qui est ici devant

nous, sous la figure de son fils; c'est sa femme, la moitié de lui-même. Kṛipî n'a pu suivre son époux [au bûcher], car elle était mère d'un héros.

46. Et toi, illustre Ardjuna, toi qui connais ton devoir, garde-toi de faire aucun mal à la famille de ton maître spirituel, que tu dois respecter et vénérer sans cesse.

47. Que Gâutamî sa mère, pour laquelle son époux était comme un Dieu, n'ait pas à pleurer comme moi, qui gémiss sur la mort de mes enfants, le visage toujours inondé de larmes.

48. Car une famille de Brâhmanes dont les guerriers ont, par leur violence, enflammé la colère, a bientôt consumé leur race infortunée avec tous ceux qui en dépendent.

49. Le langage de la reine, langage juste, convenable, plein de pitié, conforme au devoir, impartial, imposant, fut accueilli, ô Brâhmanes, avec respect par le roi fils de Dharma (Yudhichthira),

50. Par Nakula, Sahadêva, Yuyudhâna, Dhanañdjaya, Bhagavat, fils de Dêvakî, et par les autres Pâṇḍavas ainsi que par leurs femmes.

51. Mais Bhîma, transporté de colère : Il vaut mieux qu'il périsse, s'écrie-t-il, lui qui a tué des enfants pendant leur sommeil, meurtrier inutile qui ne servait ni à lui ni à son roi.

52. Alors le Dieu aux quatre bras (Bhagavat) ayant entendu les paroles de Bhîma et celles de Drâupadî, dirigea son regard sur le visage de son ami, et lui dit comme avec un sourire :

53. Non, il ne faut pas tuer ce vil Brâhmane, ce meurtrier qui mérite la mort; j'ai enseigné moi-même dans la loi les deux choses [qu'on te conseille] : sache suivre l'un et l'autre précepte.

54. Remplis la promesse que tu as faite pour consoler la reine, et satisfais à la fois Bhîmasêna, la fille du Pañchâla et moi.

55. Aussitôt Ardjuna devinant la pensée de Hari, enleva, d'un coup de son épée, la chevelure du Brâhmane et le joyau qui ornait sa tête;

56. Et déliant la corde dont il l'avait garrotté, il le chassa de sa tente, sans joyau, sans gloire, dégradé par l'assassinat des enfants de Drâupadî.

57. Car, pour les Brāhmanes dégradés, la mort, c'est d'avoir la tête rasée, d'être privés de leurs biens et chassés du pays. C'est là la seule mort physique qui puisse les atteindre.

58. Tous les descendants de Pāṇḍu avec Kṛichṇā, désolés de la mort des fils de Drāupadī, portèrent au bûcher les corps de leurs parents, avec les rites prescrits pour les cérémonies funébres.

FIN DU SEPTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
CHĀTIMENT DU FILS DE DRŌṆA,
DE L'ÉPISODE DE PARĪKCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE VIII.

HYMNE DE KUNTĪ.

SŪTA dit :

1. Ensuite accompagnés de Kṛichṇa et précédés de leurs femmes, ils allèrent au bord du Gange pour offrir aux mânes de leurs parents l'eau qu'ils désiraient.

2. Après l'offrande de l'eau, se lamentant tous ensemble, ils se baignèrent de nouveau dans le fleuve qui est purifié par la poussière du lotus des pieds de Hari.

3. Là se trouvèrent réunis Dhṛitarâchṭra, le roi des Kurus, ce guerrier aux grands bras, Gândhârî, pleurant la mort de son fils, Prîthâ (Kuntî) et Kṛichṇâ, tous privés de quelques-uns de leurs enfants, tous plongés dans la douleur;

4. Le vainqueur de Madhu (Kṛichṇa), accompagné des solitaires, les consola en leur montrant que les êtres créés ne peuvent se soustraire à l'action irrésistible du temps.

5. Après avoir tué les rois coupables, que condamnait à la mort l'insulte qu'ils avaient faite à Drâupadî en saisissant sa chevelure, Kṛichṇa rendit à Adjâtaçatru (Yudbichṭhîra) son royaume dont l'avaient dépossédé des rivaux de mauvaise foi.

6. Il lui fit célébrer trois fois l'Açyamêdha (le sacrifice du cheval), avec toutes les cérémonies prescrites par la loi; et la gloire du roi, pure comme celle de Çatamanyu (Indra), s'étendit jusqu'aux extrémités de l'univers.

7. Après avoir pris congé des fils de Pânḍu, et reçu à son tour les hommages de Dvâîpâyana et des autres Brâhmanes, auxquels il avait lui-même adressé les siens,

8. Il était monté sur son char avec Uddhava et Çâinêya (Sâtyaki), dans l'intention de se rendre à la ville de Dvârakâ, quand il vit, accourant à sa rencontre, Uttarâ, éperdue de frayeur, [qui s'écriait:]

9. Au secours! au secours! chef des Yôgins, Dieu des Dêvas, souverain de l'univers; je ne vois pas d'autre refuge que toi dans ce monde, où la mort atteint successivement toutes les créatures.

10. Seigneur, un javelot dont la pointe est un fer brûlant, s'avance contre moi; il va me réduire en cendres! Sauve, ô mon protecteur, le fruit que je porte dans mon sein!

11. Bhagavat, l'ami de ceux qui lui sont dévoués, entendant ces paroles, reconnut le javelot du fils de Drôṇa qui allait bientôt enlever au monde le [dernier des] descendants de Pâṇḍu.

12. En ce moment même, ô le meilleur des solitaires, les fils de Pâṇḍu apercevant cinq javelots enflammés qui s'avançaient à leur rencontre, apprêtèrent leurs propres flèches.

13. Mais Bhagavat voyant le danger qui menaçait des amis dont la pensée n'avait d'autre objet que lui-même, les protégea de son propre javelot Sudarçana.

14. Celui qui est l'Esprit résidant au sein de toutes les créatures, le seigneur du Yôga, Hari enveloppa de la Mâyâ dont il dispose le fruit de la fille du roi Virâṭa (Uttarâ), pour perpétuer la famille de Kuru.

15. Le javelot, appelé Brahmaçiras, quoique sûr, ô descendant de Bhrîgu, d'atteindre son but d'une manière irrésistible, s'apaisa en rencontrant la splendeur de Viçṇu.

16. Ne va pas, cependant, voir une merveille dans cette action du merveilleux Atchyuta, qui, toujours incréé, crée, conserve et détruit cet univers avec la divine Mâyâ!

17. Accompagnée de ses fils sauvés du javelot de Brahmâ, et suivie de Kriçṇâ, la vertueuse Prîthâ adressa ces paroles à Kriçṇa, qui était sur le point de partir :

18. Je t'adore, ô toi, Puruça, toi le premier des êtres, le Seigneur souverain, supérieur à Prakṛiti (la Nature), sans attributs [qu'on puisse saisir], répandu au dedans et au dehors de toutes les créatures,

19. Toi qui, enveloppé du voile de Mâyâ, te dérobes à mon ignorance, toi qui es supérieur à la science née des sens (Adhòkchadja), toi qui es immuable : tu échappes aux regards de l'homme trompé, comme l'acteur sous son déguisement théâtral.

20. Si tu es [venu ici-bas] pour donner aux sages livrés à une contemplation profonde, à ces solitaires dont l'âme est sans tache, la règle de leur dévotion, comment pourrions-nous te voir, nous qui ne sommes que des femmes ?

21. Adoration, adoration à Krīchṇa, fils de Vasudéva, enfant chéri de Dêvakî, à Gôviuda, au jeune berger du pasteur Nanda !

22. Adoration à celui dont le nombril produit un lotus, à celui qui porte une guirlande de lotus, à celui dont les yeux sont beaux comme le lotus, à celui dont les pieds sont ornés de lotus !

23. O Hrīchîkêça (Vichṇu) ! de même que tu as délivré Dêvakî, prisonnière du méchant Kaṁsa, des chagrins d'une longue captivité, ainsi, ô mon souverain protecteur, tu m'as sauvée à plusieurs reprises, avec mes enfants, d'une foule de malheurs.

24. O Hari ! tu nous as sauvés du poison, de l'incendie, de la vue des démons qui dévorent les hommes, de l'assemblée des méchants, des horreurs d'un séjour dans la forêt ; tu nous as sauvés, dans mille batailles, de l'atteinte des flèches lancées par de nombreux guerriers aux grands chars, et enfin du javelot du fils de Dròṇa.

25. O précepteur de l'univers ! que de tels malheurs nous accablent et partout et toujours, pourvu que nous jouissions de ton aspect qui exempte l'homme de revoir une seconde existence !

26. L'homme que sa naissance, son pouvoir, sa renommée, sa fortune enflent d'orgueil, n'est certainement pas digne de t'appeler par ton nom, toi l'objet des hommages des malheureux !

27. Adoration à celui dont les malheureux font la richesse, à celui qui anéantit les résultats des [trois] qualités, à celui qui trouve son plaisir en lui-même, à celui qui jouit de la quiétude, à celui qui dispose de la délivrance absolue !

28. Je crois que tu es Kâla, Îçâna (Çiva) ; que tu es sans commencement et sans fin ; que tu es le Seigneur suprême, pénétrant égale-

ment partout, cause de la lutte que soutiennent les créatures les unes contre les autres.

29. Personne, ô Bhagavat, ne connaît ton dessein, quand toi, pour qui nul homme n'a jamais été un objet d'affection ni de haine, tu te déguise sous la forme humaine, éprouvant pour les mortels des sentiments si divers.

30. Ame de l'univers! toi qui es l'Esprit inactif et incréé, ta naissance et tes actions, ce sont tes perpétuels déguisements sous des formes d'animaux, d'hommes, de sages et de poissons.

31. Quand la bergère (Yaçôdâ) t'enchaînait avec une corde pour te punir d'une faute que tu avais commise, la contenance que tu pris alors, tes yeux troublés par le mélange des larmes et de la poudre d'antimoine, ton visage incliné vers la terre par le sentiment de la crainte, ce visage que la crainte elle-même redoute, tout cela confond mon intelligence.

32. Quelques-uns disent que l'Être incréé naquit, pour la gloire de Puṅyaçlôka (Yudhichthira), dans la race de Yadu son ami, comme le santal naît sur le mont Malaya [pour le rendre célèbre];

33. D'autres, que pour satisfaire à une [ancienne] promesse, il fut engendré dans le sein de Dêvakî, femme de Vasudêva, pour le bonheur de cet univers, et pour mettre à mort les adversaires des Suras;

34. D'autres, que sollicité par Âtmabhû (Brabmâ), il naquit pour sauver la masse de la terre s'affaissant sous son poids immense, comme on dirige un vaisseau sur l'océan;

35. D'autres, qu'il vient pour faire en faveur des hommes que tourmentent, dans cette existence, l'erreur, les désirs et l'action, des exploits dignes qu'on les entende et qu'on se les rappelle.

36. Ceux qui écoutent, qui chantent, qui récitent, qui se rappellent sans cesse l'histoire de tes actions et qui y prennent plaisir, ceux-là voient hientôt le lotus de tes pieds, où vient s'arrêter le fleuve des renaissances.

37. Et toi, Seigneur! toi qui ne songes qu'au bonheur des tiens, pourquoi veux-tu aujourd'hui nous abandonner, nous tes amis et

tes serviteurs, nous qui ne voyons d'autre refuge que le lotus de tes pieds contre les maux dont nous menacent les rois?

38. Quand nous ne te verrons plus, nous les fils de Pâṇḍu et de Yadu, que deviendront notre nom et notre existence, qui seront semblables aux sens, lorsqu'ils sont abandonnés par le principe de vie qui les dirige?

39. Alors, ô toi qui portes la massue! cette terre ne brillera plus comme elle resplendit maintenant sous l'empreinte de tes pas reconnaissables aux signes qui les distinguent.

40. Ces pays abondants en richesses, où mûrissent heureusement des herbes médicinales et des plantes variées, ces bois, ces montagnes, ces fleuves, ces lacs, ce sont tes regards qui y font fleurir l'abondance.

41. O toi qui es le maître, l'âme et la forme de l'univers, brise donc ce lien d'affection qui m'attache si fortement à ma famille, aux fils de Pâṇḍu et de Vṛichṇi!

42. Que ma pensée, ô chef des Madhus, uniquement occupée de toi, me fasse trouver incessamment en toi le bonheur, de même que le Gange gonfle sans cesse l'océan de ses eaux.

43. Bienheureux Kṛichṇa! Kṛichṇa ami d'Ardjuna! héros de la famille de Vṛichṇi, destructeur de la race des rois tyrans de la terre, toi dont l'énergie ne s'épuise jamais! Gôvinda, toi dont l'incarnation dissipe la douleur des Suras, des Brâhmanes et des troupeaux, maître du Yôga, précepteur universel, ô Bhagavat, adoration à toi!

44. Le Dieu du Vâikunṭha, dont Prīthâ venait de célébrer, dans un langage mesuré, toute la grandeur, sourit doucement à ce discours, trompant [ceux qui l'entouraient] à l'aide de sa Mâyâ.

45. Bien, lui dit-il; et il entra dans la ville à laquelle l'éléphant donne son nom; et prenant congé de Kuntî et des autres femmes, pour se rendre dans sa propre capitale, il fut retenu par l'affectueuse hospitalité du roi [Yudhichṭhira].

46. Là, quoique Vyâsa et les autres sages qui ignoraient les desseins du Seigneur, quoique Kṛichṇa aux actions merveilleuses, cher-

chassent à instruire Yudhichthira par le récit des Itihâsas, l'intelligence du roi accablée par le malheur ne se réveillait pas.

47. Pensant à la mort de ses amis, et sous l'empire de l'erreur de l'affection, le roi, fils de Dharma, s'écriait comme eût fait un homme ordinaire :

48. Voyez combien l'ignorance est enracinée dans mon cœur ! Pour un corps destiné à devenir la pâture des animaux, j'ai, cruel que je suis, détruit des armées entières.

49. J'ai tué des enfants, des Brâhmanes, des alliés, des amis, des oncles, des neveux, des Gurus ! Non, dussé-je vivre des milliers d'années, je ne pourrais échapper à l'enfer.

50. Il n'y a pas de crime pour un roi qui doit protéger son peuple, à tuer, dans une lutte légitime, un frère ou des sujets ennemis. — Sans doute, et cependant ce précepte ne suffit pas pour m'éclairer.

51. Non, ce n'est pas en remplissant les devoirs imposés à un maître de maison, que je puis réparer l'injure que j'ai faite en ce monde à ces femmes dont j'ai tué les parents.

52. De même qu'on ne purifie pas une eau fangeuse avec de la fange, et qu'on n'enlève pas une tache de liqueur avec la liqueur même qui l'a produite, ainsi on ne peut se laver, par des sacrifices, du meurtre d'un seul être vivant.

FIN DU HUITIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

HYMNE DE KUNTĪ,

DE L'ÉPISODE DE PARĪCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE IX.

YUDHICHTHIRA RECOUVRE LE TRÔNE.

SÛTA dit :

1. Ainsi, effrayé du meurtre de ses sujets, et désireux de connaître l'ensemble des devoirs, le roi se rendit à Vinaçana (Kurukcbêtra), où était tombé Dêvavrata (Bhîchma).

2. En même temps venaient à sa suite, sur des chars ornés d'or et traînés par de bons chevaux, tous ses frères, puis les Brâhmanes Vyâsa, Dhâumya et d'autres,

3. Et Bhagavat avec Dhanañdjaya sur son char; au milieu d'eux, le roi [Yudhichthira] brillait comme Kuvêra entouré du cortège des Guhyakas.

4. Les fils de Pânđu et leur suite, avec le héros armé du Tchakra, en voyant renversé par terre Bhîchma, semblable à un Dieu tombé du ciel, se prosternèrent à ses pieds.

5. Là se trouvaient réunis, pour voir le héros de la race de Bharata (Bhîchma), tous les Rîchis des Dévas, des Brâhmanes et des rois :

6. Parvata, Nârada, Dhâumya, le bienheureux Vâdarâyana, puis Vrîhadaçva, Bharadvâdja avec ses disciples, le fils de Rêñukâ (Paraçurâma),

7. Vasichtha, Indrapramada, Trita, Grîtsamada, Asita, Kâkchivat, Gâutama, Atri, Kâuçika et Sudarçana.

8. D'autres pieux solitaires, ô Brâhmane, tels que Brahmarâta (Çuka), y vinrent également, entourés de leurs disciples, ainsi que Kaçyapa, le fils d'Aḡgiras (Vrîhaspati) et d'autres encore.

9. A la vue de ces saints personnages réunis, Vasûttama (Bhîchma), habile dans la loi et connaissant les divisions du temps et des lieux, les salua avec respect.

10. Il adressa aussi son hommage à Kṛiṣṇa dont il connaissait la puissance, au maître de l'univers qui résidait dans son propre cœur, mais que la forme trompeuse dont il était revêtu lui montrait assis à ses côtés.

11. Quand les fils de Pāṇḍu, qui s'empressaient autour du héros avec amitié et respect, se furent assis, Bhīchma leur adressa la parole, les yeux obscurcis par les larmes de l'affection.

12. Bhīchma dit : O malheur ! ô honte ! Non, vous ne devez pas vivre ainsi dans l'infortune, enfants de Dharma, vous dont Atchyuta, Dharma et le Brāhmane (Vyāsa) sont le refuge.

13. Après la mort de Pāṇḍu, qui possédait beaucoup de chars, Prīthā sa femme, restée seule avec des fils en bas âge, souffrit, à cause de vous, bien des chagrins, malheureuse dans ses enfants.

14. Oui, c'est Kāla qui fut la cause de votre infortune, lui qui dispose à son gré du monde et des rois, comme le vent qui pousse les nuages amoncelés ;

15. Lorsque le parti que soutenaient le royal fils de Dharma, le héros armé de la massue (Kṛiṣṇa), le guerrier au ventre de loup (Bhīma), Ardjuna, l'ami de Kṛiṣṇa et le possesseur de l'arc Gāṇḍīva, fut obligé de céder.

16. C'est que nul mortel, ô roi, ne pénétra jamais les desseins de cet Être supérieur, ces desseins qui confondent l'intelligence elle-même des chantres inspirés qui s'appliquent à les connaître.

17. Aussi, héros de la race de Bharata, reconnaissant que toutes choses sont soumises au Destin, et te conformant à sa volonté, sois le chef, grand roi, des peuples qui n'ont pas de chef.

18. C'est Bhagavat, l'Esprit, le premier des êtres, Nārāyaṇa lui-même, qui trompant le monde à l'aide de Māyā, vit caché parmi les descendants de la race de Vṛiṣṇi.

19. Le bienheureux Çiva, Nārada, le Rīchi des Dévas, le bienheureux solitaire Kapila, connurent, ô roi des hommes, le mystère de la grandeur de celui

20. Que tu prends pour le fils de ton oncle maternel, que tu aimes, dont tu te crois aimé, du plus dévoué de tes alliés, de celui

dont tu as fait, dans ta confiance, ton ministre, ton ambassadeur et ton écuyer.

21. C'est que cet Être qui est l'âme de l'univers, qui voit tout avec la même indifférence, qui est affranchi de la dualité, de l'égoïsme et de toute passion, remplit ces divers rôles, sans que l'égalité de ses sentiments en soit jamais altérée.

22. Et cependant, ô maître des hommes, vois toute sa compassion pour ceux qui lui sont exclusivement dévoués : au moment où je vais rendre le dernier soupir, Kṛichṇa lui-même consent à se montrer à moi.

23. Il est délivré des désirs et des œuvres, le sage appliqué au Yôga qui, au moment d'abandonner ce corps, célèbre d'une voix [mourante] le nom de Kṛichṇa, après avoir déposé en lui son cœur avec dévotion.

24. Qu'il jette donc un regard sur moi, à l'instant où je me sépare de mon corps, le Dieu des Dévas, aux quatre bras, dont les yeux bruns animés par le sourire de la bienveillance éclairent un visage beau comme le lotus, Bhagavat, la voie de la contemplation !

SÛTA dit :

25. Ainsi parlait le héros couché sur un lit de flèches ; Yudhichthira l'ayant entendu, le pria de lui exposer les différentes espèces de devoirs, pendant que les Rīchis écouteraiient.

26. Les devoirs imposés à l'homme par sa nature, par sa classe, par sa condition, et qui se rapportent au double état de l'homme [l'action et l'inaction], états dont l'un est caractérisé par la passion et l'autre par l'absence de passion ;

27. Les devoirs de l'aumône, les devoirs des rois, les devoirs du salut dans tous leurs détails, les devoirs des femmes, les devoirs qui plaisent à Bhagavat, présentés tantôt d'une manière abrégée, tantôt avec des développements ;

28. Les règles relatives à la vertu, à la richesse, au plaisir, au salut, avec les moyens d'obtenir ces divers biens : tout cela, ô soli-

taire, fut exposé par Bhîchma d'une manière approfondie, et conformément aux Itihâsas conservés dans les histoires variées.

29. Pendant qu'il enseignait la loi, arriva l'instant désiré par le Yôgin qui dispose à son gré de ses derniers moments, lorsque le soleil dirige sa course vers le nord.

30. Alors le héros, qui avait commandé des milliers de guerriers, retenant sa voix, déposa, sans fermer les yeux, son cœur libre de tout attachement dans le sein de Krîchṇa, d'Ādipurucha (le premier Esprit), qui se tenait en face de lui, avec quatre bras et couvert de vêtements lumineux de couleur jaune.

31. Délivré de ses maux par cette pieuse confiance, guéri bientôt, par le regard du Dieu, de l'épuisement du combat, soustrait au trouble causé par les mouvements divers des sens, il chanta les louanges de Djanârdana (Viçṇu) en abandonnant son corps.

32. Bhîchma dit : J'ai fixé ma pensée libre de tout désir sur Bhagavat, le héros des Sâtvas, qui, détaché de la pluralité, se repose dans sa propre béatitude, et qui, quelquefois, s'unit à la Nature pour se livrer à ces jeux d'où naît la succession des êtres.

33. Puissé-je éprouver un amour désintéressé pour l'ami de Vidjaya (Ardjuna) dont les trois mondes aiment le corps noir comme le Tamâla (*Xanthocymus pictorius*), couvert de purs vêtements dorés comme les rayons du soleil, et le visage aussi beau que le lotus, entouré des boucles d'une épaisse chevelure!

34. Puisse mon âme être en Krîchṇa, dont la cuirasse resplendissante et dont le corps portaient l'empreinte de mes flèches acérées, alors que, dans le combat, son visage brillait des gouttes de sueur tombées de sa chevelure flottante et jaunie par la poussière que soulevaient les coursiers!

35. Puissé-je éprouver de l'amour pour l'ami de Pârtha (Ardjuna), lui qui, à l'instant où il entendit la voix de son ami, conduisant et arrêtant son char entre les deux armées rivales, destinait à la mort, par son regard, les guerriers défenseurs de son ennemi [Duryôdhana]!

36. Puissé-je éprouver de l'amour pour les pieds de cet Être su-

périeur, qui, lorsque Ardjuna jetant un regard sur les guerriers placés à la tête de l'armée opposée, se détournait par le sentiment de la faute qu'il allait commettre en tuant des hommes de sa race, dissipa son abattement par la connaissance de ce qu'est l'Esprit!

37. Qu'il soit mon salut, ce Bhagavat, ce Mukunda qui, manquant à sa parole et descendant rapidement à terre pour réaliser ce que j'avais promis moi-même, s'avança portant la roue de son char, dépouillé de son vêtement supérieur, et faisant trembler la terre sous ses pas, comme un lion qui attaque un éléphant,

38. Et qui, blessé par mes flèches acérées, la cuirasse brisée, couvert du sang qui sortait de ses blessures, se précipita violemment contre moi son ennemi, pour me donner la mort, [malgré les efforts que faisait Ardjuna pour me sauver].

39. Puissé-je, au moment où je désire mourir, éprouver de l'amour pour Bhagavat, qui soigne, comme un fils, le char de Vidjaya, porte l'aiguillon, tient les rênes des chevaux, et qui est si admirable par son adresse à conduire un char; Bhagavat que les guerriers, mourant sur le champ de bataille, n'ont qu'à voir pour se réunir à sa forme!

40. Les bergères dont la démarche gracieuse, les caresses, les agréables sourires, les respects et les regards témoignaient de leur adoration profonde, et qui devinrent éperdues d'amour en représentant ses hauts faits, n'ont-elles pas aussi participé à sa nature?

41. Celui qui, pendant le sacrifice royal célébré par Yudhichthira, au milieu d'une assemblée composée de solitaires et de nobles princes, admiré de tous, obtint les hommages universels, ce Dieu, âme du monde, veut bien aujourd'hui se manifester à mes yeux.

42. Et moi, secouant l'erreur de la distinction, je me réunis à l'Être incréé, qui siégeant dans le cœur de chacune des créatures douées d'un corps, produit spontané [des qualités], n'en est pas pour cela plus multiple que le soleil pour les milliers de regards qui le contemplant.

SŪTA dit :

43. Après avoir ainsi déposé dans Kṛiṣṇa, dans Bhagavat, dans l'âme universelle, son âme avec sa pensée, sa parole et son regard, le héros, ramenant sa respiration en lui-même, cessa de parler.

44. Quand les guerriers virent que Bhīchma s'était réuni à Brahma, l'Être absolu, tous gardèrent le silence, comme les oiseaux à la chute du jour.

45. Alors retentirent les timbales frappées par les Dévas et par les hommes; les plus nobles guerriers poussèrent des acclamations; une pluie de fleurs tomba du ciel.

46. Yudhichthira ayant fait porter au bûcher, pour célébrer ses funérailles, le corps du héros dont l'âme était sauvée, éprouva un instant un chagrin profond.

47. Les solitaires pleins d'allégresse célébraient Kṛiṣṇa avec ses noms mystérieux; puis, portant Kṛiṣṇa dans leur cœur, ils regagnèrent leurs ermitages.

48. Yudhichthira étant ensuite parti avec Kṛiṣṇa pour la ville qui tire son nom de celui de l'éléphant, consola le père [de Duryôdhana] et Gāndhârî, qui était plongée dans la douleur.

49. Avec la permission du [vieux] père et l'agrément du fils de Vasudêva, le roi exerça avec justice un pouvoir qu'il tenait de son père et de son aïeul.

FIN DU NEUVIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 RECouvreMENT DU ROYAUME PAR YUDHICHTHIRA,
 DE L'ÉPISE DE PARĪKCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA.
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE X.

DÉPART DE KRĪCHṆA POUR DVĀRAKĀ.

ÇĀCNAKA dit :

1. Comment se conduisit donc, et que fit Yudhichṭhira, le premier des hommes justes, lui qui, après avoir mis à mort les meurtriers qui lui avaient disputé son bien, s'était abstenu de prendre des aliments, ainsi que ses jeunes frères ?

SŪTA dit :

2. Après avoir sauvé un rejeton de la race de Kuru, détruite comme une forêt de bambous qui est consumée par un incendie, et rétabli Yudhichṭhira dans son royaume, Hari, le souverain Seigneur, celui qui donne l'existence, sentit son cœur satisfait.

3. Et Yudhichṭhira, qui avait écouté les discours de Bhīchma et ceux d'Atchyuta, délivré, par la possession de la science parfaite, du trouble de l'erreur, se confiant en Adjita (Krīchṇa), et entouré des respects de ses jeunes frères, gouverna, comme Indra, toute la terre jusqu'aux limites de l'Océan.

4. Le Dieu qui porte la foudre aimait à répandre la pluie ; la terre produisait tous les biens ; les vaches laissaient d'elles-mêmes couler dans les parcs le lait de leurs mamelles gonflées.

5. Les fleuves, les lacs, les montagnes, les arbres, les plantes et les herbes médicinales, tout portait de soi-même des fruits dans toutes les saisons.

6. Enfin les hommes n'éprouvèrent jamais ni chagrins, ni maladies, ni douleurs produites par les Dieux, les Démons ou l'âme elle-même, pendant le règne d'Adjātaçatru.

7. Hari, après avoir demeuré quelques mois à Hâstinapurâ pour dissiper le chagrin de ses alliés et pour plaire à sa sœur,

8. Prit congé de ses amis, reçut leurs adieux, embrassa et salua le roi; et emportant lui-même leurs adieux et leurs embrassements, il monta sur son char.

9. Subhadrâ, Drâupadî, Kuntî, la fille de Virâta, Gândhârî et Dhritârâchtra, Yuyutsu (Yuyudhâna), Gâutama (Krîpa), et les jumeaux (Nakula et Sahadêva),

10. Le guerrier au ventre de loup, Dhâumya, la fille de Matsya et les autres femmes, ne pouvaient supporter, dans l'excès de leur douleur, l'absence du héros armé de l'arc Çârgga.

11. Le sage, délivré par la fréquentation des hommes vertueux de tous les liens qui font le malheur, ne peut plus quitter les gens de bien, dès qu'il leur a entendu célébrer, ne fût-ce qu'une seule fois, la gloire ravissante de Kṛichna :

12. Comment les princes, dont les pensées étaient exclusivement occupées du bonheur de le voir, de le toucher, de lui parler, d'être assis, de dormir, et de prendre leurs repas avec lui, eussent-ils pu supporter son absence?

13. Tous tenant leurs regards fixement attachés sur Kṛichna, et le suivant de leurs pensées, couraient çà et là, entraînés par l'affection qui les unissait à lui.

14. Au moment où le fils de Dêvakî sortit de la maison, les femmes de sa famille parvinrent à retenir les larmes que le regret arrachait de leurs yeux: « Loin d'ici, disaient-elles, tous les mauvais présages! »

15. Alors les tambourins, les conques, les timbales, les Vîṇâs, les tambours, les trompettes, les flûtes, les tambours militaires, les clochettes, les larges timbales retentirent à la fois.

16. Les femmes des Kurus, du haut des palais où elles étaient montées pour le voir, firent tomber sur lui une pluie de fleurs, avec des regards où brillaient l'affection, la pudeur et les sourires.

17. Le héros qui triomphe du sommeil (Ardjuna), portait, pour abriter son ami le plus cher, un parasol blanc embelli de guirlandes de perles, avec un manche orné de pierreries.

18. Uddhava et Sâtyaki tenaient de merveilleux éventails; et le chef des Madhus brillait couvert des fleurs qu'on jetait sur la route.

19. On entendait de tous côtés, répétées par les Brâhmanes, des hénédictions propres à porter des fruits, et conformes au double caractère de celui qui est tout ensemble exempt et doué de qualités.

20. Les femmes, qui habitaient la demeure du chef des fils de Kuru, pensant à celui dont la gloire est excellente, se livraient entre elles à des entretiens ravissants comme le sont les écritures sacrées.

21. C'est bien lui! c'est bien l'antique Purucha, qui, avant l'existence des qualités, résidait seul dans l'âme exempte d'attributs, et qui, pendant la nuit [qui succède à la destruction des mondes], lorsque l'Être suprême, âme de l'univers, ferme les yeux, et que les puissances actives s'endorment, se repose dans son sein.

22. C'est bien lui, l'instituteur de la loi, qui, pour donner à l'âme sans nom et sans forme une forme et un nom, s'unit plus d'une fois à la Nature poussée à la création par son énergie fécondante, et jetant dans l'erreur les âmes émanées de lui.

23. C'est bien lui, dont les sages inspirés qui triomphent de leurs sens, et qui retiennent leur souffle, voient ici-bas la forme véritable avec une intelligence pure et ardente de dévotion; n'est-ce pas lui, en effet, qui doit purifier l'intelligence?

24. C'est lui, chère amie, dont les chantres des mystères célèbrent, dans les Védas et dans les livres mystérieux, les saintes histoires; lui qui, Souverain unique, crée, conserve et détruit le monde en se jouant, mais qui n'y est pas enchaîné.

25. Quand les rois, l'esprit égaré par l'ignorance, vivent dans l'injustice, alors, pour conserver le monde, revêtant, au moyen de la qualité de la Bonté, des formes diverses, c'est lui qui manifeste dans chaque Yuga, tantôt sa puissance, tantôt sa vérité, d'autres fois sa rectitude, sa miséricorde ou sa gloire.

26. Ah! qu'elle est digne de louanges la famille de Yadu que l'époux de Çrî, ce héros parmi les hommes, a honorée en naissant au milieu d'elle! Qu'elle est pure la forêt de Madhu dans laquelle il a porté ses pas!

27. Ah! que Kuçasthalî laisse loin derrière elle la splendeur des cieux! Qu'elle rend la terre pure et glorieuse, cette ville dont les habitants voient sans cesse leur Seigneur qui, les yeux animés par un doux sourire, consent à demeurer parmi eux!

28. Sans doute, chère amie, elles ont adoré [jadis] le souverain Seigneur avec des cérémonies, des ablutions et des sacrifices, ses épouses qui boivent à tout instant l'ambrosie sur ses lèvres auxquelles les femmes de Vradja ne pouvaient songer sans ivresse;

29. Ses épouses, que pendant la cérémonie du Svayaṃvara, il obtint au prix de son courage, en repoussant les braves chefs de Tchêdi, qu'il rendit mères de Pradyumna, de Sâmba et d'Âmba, et celles qu'il ravit par milliers en mettant à mort Bhâuma.

30. Sans doute elles seules relèvent l'éclat d'un sexe qui n'a ni bonheur ni pureté, elles dont l'époux aux yeux de lotus ne quitte jamais la demeure, et dont il touche le cœur par ses paroles!

31. Pendant que les femmes se livraient à des entretiens de ce genre, Hari partait en les saluant d'un regard et d'un sourire.

32. Adjâtaçatru dont l'affection redoutait pour le vainqueur de Madhu les attaques de ses ennemis, lui donna, pour le protéger, une armée avec les quatre corps qui la composent.

33. Çâuri (Kriçṇa) renvoyant enfin, désolés de son absence, les fils de Kuru qui, par attachement pour lui, l'avaient suivi très-loin, se dirigea avec ses amis vers sa propre capitale.

34. Ayant traversé le Kurudjâḡgala, le pays des Pântchâlas, des Çûrasênas et des habitants de la Yamunâ, le Brahmâyarta, le Kurukchêtra, la contrée des Matsyas et des Sârasvatas,

35. Et le désert de Maru, le héros, dont les chevaux étaient un peu fatigués, parvint enfin au pays des Ânartas, au delà des Sâuvîras et des Âbhîras.

36. Après avoir recueilli dans chaque lieu les hommages des habitants, Hari atteignit l'occident vers le soir, lorsque le soleil venait de disparaître dans les eaux.

FIN DU DIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DÉPART DU DIVIN KRĪCĤNA POUR DVĀRAKĀ,
DE L'ÉPISODE DE PARĪKĤIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XI.

RETOUR DE KRĪCHNA À DVĀRAKĀ.

SŪTA dit :

1. En parcourant ses riches domaines de l'Ānarta, il jouait de sa conque divine, comme pour dissiper la tristesse des habitants.

2. La conque éblouissante de blancheur et rougie par le bord des lèvres du héros, brillait, pendant qu'il la faisait résonner en la soutenant entre ses deux mains semblables au lotus, comme le Kalahaṁsa qui élève sa voix du milieu d'une touffe de nymphéas.

3. En entendant ce bruit qui est si redoutable pour tout ce qui effraye le monde, les habitants sortirent tous à sa rencontre, empressés de voir leur roi.

4. Pendant qu'ils présentaient avec respect leurs offrandes à Krīchṇa, qui trouve son bonheur en lui-même, et voit tous ses désirs satisfaits dans sa propre béatitude, de même que l'on offre des lampes au soleil,

5. Ils s'adressèrent, la joie peinte sur le visage, et d'une voix émue par le plaisir, à leur protecteur, l'ami de tous les hommes, comme des enfants s'adressent à leur père :

6. Nous nous prosternons sans cesse, ô Seigneur, devant le lotus de tes pieds, qui est adoré par Viriñcha (Brahmā), par les [premiers] êtres qu'il a créés, par le chef des Suras, qui est l'asile de ceux qui en ce monde désirent le bonheur suprême, et où n'a plus d'empire Kāla, souverain de toutes choses.

7. O toi qui fais exister l'univers! donne-nous l'existence, toi qui es pour nous comme une mère, un père, un époux, un ami; toi notre excellent maître et notre destinée suprême; toi qu'il nous a suffi de servir pour arriver au comble de nos vœux!

8. Oui, grâce à toi, nous avons un protecteur, puisque tu nous as fait voir ce que les habitants des cieux eux-mêmes ne voient que de loin, ta forme brillante de toutes les perfections, et ton visage qu'animent des regards embellis par le sourire de l'amitié!

9. Lorsque tu nous quittas, toi dont les yeux ressemblent au lotus, pour les Kurus et les Madhus, dans le désir de voir tes alliés, chaque instant durait des siècles pour nous tes fidèles serviteurs, ô Atchyuta, que ton absence privait en quelque sorte de la vue du soleil.

10. Comment, quand tu es loin de nous, pourrions-nous vivre, ô maître, ne voyant plus ton aimable visage, brillant d'un beau sourire, et qui calme tous les chagrins par des regards bienveillants!

11. Le Dieu qui chérit ceux qui lui sont dévoués, entendant ces discours et d'autres semblables que tenait son peuple, exprimait sa bienveillance par ses regards et entra dans la ville.

12. Elle était, comme Bhôgavatî, capitale des Nâgas, gardée par des Madhus, des Bhôdjas, des Daçârhas, des Arbas, des Kukuras, des Andhakas, des Vrîchñis, tous forts comme Krîchña lui-même.

13. Elle était ornée de bois, de jardins et de vergers remplis de bosquets et d'arbres excellents, qui se couvraient à la fois, dans toutes les saisons, de toutes leurs richesses, et on y voyait des étangs réservés, où croissait le lotus.

14. Aux portes de la ville, à celles des maisons, et dans les rues, la joie des habitants avait élevé des arcs de triomphe; des drapeaux et des étendards de diverses couleurs y formaient un abri contre la chaleur du soleil.

15. Les grandes routes, les rues, les marchés et les cours étaient nettoyées; la ville tout entière avait été arrosée avec des eaux odoriférantes, et semée de fruits, de fleurs, de grains rôtis et de jeunes bourgeons.

16. A la porte de chaque maison étaient placées des corbeilles pleines de lait caillé, de grains rôtis, de fruits, de cannes à sucre, avec des offrandes de lampes où brûlaient des parfums.

17. Ayant appris l'arrivée de leur ami le plus cher, le magnanime

Vasudēva, Akrūra, Ugrasēna, Rāma (Balarāma), dont l'héroïsme est merveilleux,

18. Pradyumna, Tchârudêchṇa, Sâmba, fils de Djâmbuvatî, tous quittèrent avec l'empressement de la joie leurs lits, leurs sièges et leurs repas.

19. Se faisant précéder par le meilleur des éléphants, et accompagnés, en signe de respect, d'un cortège de Brâhmanes portant des offrandes de bon augure, au milieu du retentissement des conques, des instruments de musique, et des prières sacrées du Vêda, ils sortirent à sa rencontre, montés sur leurs chars, pleins de joie et au milieu d'un désordre que causait leur empressement.

20. Avec eux s'avançaient sur des chariots, pour voir Kriçṇa, des centaines de danseuses, dont le visage était embelli par des anneaux qui brillaient sur leurs joues;

21. Et des troupes d'acteurs, de danseurs, de chanteurs, d'hommes qui récitent les histoires sacrées, de généalogistes et de panégyristes, répétaient les histoires et les merveilles de celui dont la gloire est excellente.

22. Alors Bhagavat voyant ses parents, ses serviteurs et les habitants de sa ville, les aborda, chacun comme il convenait, saluant tout le monde,

23. De la tête, de la voix, d'un sourire, serrant la main aux uns, embrassant les autres, bénissant jusqu'aux Tchaṇḍâlas même et distribuant partout des dons précieux.

24. Accompagné des bénédictions qui lui étaient adressées par de vénérables Brâhmanes qui, malgré leur grand âge, avaient encore des épouses, par les panégyristes et par le reste de sa suite, Bhagavat fit son entrée dans la ville.

25. Pendant qu'il s'avancait sur la voie royale, les femmes des premières familles de Dvârakâ, animées du désir de le voir, montèrent au faite de leurs palais;

26. Et quoique tous, dans la ville, tinsent sans cesse leurs regards fixés sur lui, leurs yeux ne pouvaient se rassasier de voir Atchyuta dont le corps est la demeure de la beauté,

27. Dont le visage est, pour ceux qui le contemplent, une coupe d'ambroisie, dont la poitrine est l'asile de Çrî, les bras celui des Gardiens du monde, et les pieds semblables au lotus celui de ses fidèles serviteurs qui chantent sa gloire.

28. Sous les éventails et le parasol blanc qui l'abritaient, au milieu de la pluie de fleurs qui tombait sur son chemin, avec ses vêtements jaunes et sa guirlande de fleurs des bois, il brillait comme un nuage éclairé à la fois par le soleil, la lune, l'arc-en-ciel et les éclairs.

29. Entrant ensuite dans la maison de ses parents, après avoir reçu les embrassements de celles qu'il révérait comme autant de mères, il se prosterna avec empressement aux pieds des sept femmes [de Vasudêva], dont la première était Dêvakî.

30. Celles-ci, en le relevant, le serraient sur leur cœur, troublées par l'excès de la joie; l'émotion qu'elles éprouvaient faisait couler le lait de leurs seins et les larmes de leurs yeux.

31. Bhagavat entra ensuite dans son palais, cette demeure sans égale, pourvue de tout ce qui peut satisfaire les désirs, et où se trouvaient seize mille pavillons pour ses épouses.

32. D'aussi loin que ses femmes virent leur époux qui revenait après une longue absence, animées du plus vif empressement, et la pudeur peinte dans les yeux et sur le visage, elles s'élançèrent avec précipitation de leurs sièges, et se détachèrent de toute autre pensée, quittant même les cérémonies qu'elles accomplissaient.

33. Dans l'excès de leur affection, elles embrassaient leur mari en pensée, puis de leurs regards, puis par leurs enfants; oubliant, dans leur trouble, la réserve de leur sexe, elles cherchaient en vain à retenir les larmes qui s'échappaient de leurs yeux.

34. Présent et absent tout à la fois auprès de chacune d'elles, le Dieu passait à chaque instant dans les bras d'une nouvelle épouse: quelle est donc celle qui pouvait cesser de jouir de la présence de celui dont Çrî (la Fortune et l'épouse de Viçṇu), tout inconstante qu'elle est, n'abandonne jamais les pas?

35. Ainsi, lorsqu'après avoir, semblable au vent qui excite le feu, enflammé les haines des rois, nés pour opprimer la terre et dont les

innombrables armées répandaient au loin la gloire, il se fut apaisé dans leur commun désastre, et eut déposé son glaive,

36. Bhagavat, descendu dans ce monde des hommes sous le voile de la Mâyâ dont il dispose, au milieu de la foule de ses épouses incomparables, se livrait au plaisir comme un simple mortel.

37. A la vue de ces femmes accomplies, ému par le regard plein de pudeur et par le pur et beau sourire, interprètes de leurs secrètes pensées, l'ennemi de l'amour lui-même (Çiva) avait laissé, dans son trouble, échapper son arc de ses mains; leurs charmes cependant ne pouvaient ébranler l'âme

38. De celui que les hommes, trompés par la fausse ressemblance sous laquelle il se cache, prennent pour un simple mortel, esclave comme eux des liens de ce monde dont il est affranchi.

39. Telle est en effet la puissance de l'Être suprême, que, même au sein de la Nature, il n'est jamais enchaîné par les qualités dont elle l'entoure; de même que l'Intelligence repose dans les diverses enveloppes de l'âme sans y être attachée.

40. Mais ses femmes trompées, ignorant la grandeur d'un tel époux, croyaient qu'esclave de leurs charmes, il leur adressait de secrets hommages, de même que les pensées [orgueilleuses] croient que l'âme souveraine est dans leur dépendance.

FIN DU ONZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

RETOUR DU DIVIN KRICHNA,

DE L'ÉPISODE DE PARİKCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XII.

NAISSANCE DE PARĪKCHIT.

ÇĀUNAKA dit :

1. L'enfant qu'Uttarâ portait dans son sein, et que le javelot ardent nommé Brahmaçiras, lancé par Açvatthâman, avait détruit, fut rendu à la vie par le souverain Seigneur.

2. Maintenant, quelles furent la naissance et les actions de cet enfant, qui devint un héros magnanime et célèbre par son intelligence? Comment sa mort arriva-t-elle, et comment quitta-t-il ce monde pour l'autre?

3. Voilà ce que nous désirons entendre, pourvu que tu consentes à nous le raconter; apprends-nous, car nous avons la foi, ces faits dont tu dois la connaissance à Çuka.

SÛTA dit :

4. Dharmarâdja (Yudhichthira) occupait le trône, exauçant, comme un père, les vœux de ses sujets; le culte qu'il adressait aux pieds de Kriçna l'avait affranchi de tous les désirs.

5. Le bonheur, les sacrifices, des peuples nombreux, des frères, la possession d'une épouse, l'empire de la terre, la souveraineté du Djambudvîpa, une gloire répandue dans les trois mondes,

6. Toutes ces jouissances dignes des désirs d'un Sura ne causaient pas plus de satisfaction au roi dont le cœur était tout entier à Mukunda, que n'en donne, à un homme affamé, la vue de choses dont il ne peut se nourrir.

7. L'héroïque enfant, ô fils de Bhrîgu, au moment où, dans le sein de sa mère, il était consumé par l'ardeur du javelot [de Brahmâ], vit unê forme humaine,

8. De la hauteur d'un pouce, pure, ornée d'un brillant diadème d'or, d'une beauté ravissante, de couleur noire, et dont les vêtements ressemblaient à l'éclair;

9. Atchyuta enfin, qui, avec ses quatre bras longs et beaux, avec des pendants d'oreilles d'un or bruni au feu, des yeux rouges comme le sang, et la massue à la main, décrivait un cercle autour de lui, faisant sans cesse tourner sa massue étincelante comme le feu.

10. Il vit cette forme qui détruisait, en le touchant de sa massue, le javelot [de Brahmā], comme le soleil fond la neige, et il réfléchit [en disant :] Quel est donc cet être ?

11. Après avoir dissipé le javelot sous les yeux de l'enfant qui avait atteint dix mois, Bhagavat, dont l'âme est infinie, qui garde la justice, le souverain Seigneur, Hari, disparut en cet endroit.

12. Alors, à un instant dont l'influence lui promettait l'avenir de toutes les vertus, et où se rencontraient des planètes favorables, naquit cet enfant, l'espoir de la race de Pāṇḍu, égal en gloire à Pāṇḍu lui-même.

13. Le roi [Yudhichthira], la joie dans le cœur, ayant fait proclamer cet heureux jour, se fit prédire la destinée de l'enfant par Dhāumya, Kṛīpa, et par d'autres Brāhmanes.

14. Habile dans les choses saintes, au moment sacré de la naissance, il offrit en présent aux Brāhmanes de l'or, des vaches, de la terre, des villages, des éléphants, de bons chevaux et d'excellents aliments.

15. Les Brāhmanes satisfaits dirent au roi, qui se tenait incliné devant eux avec respect : Héros de la race des Pāuravas !

16. Au moment où le Destin irrésistible avait mis un terme à cette succession toujours pure des fils de Kuru, cet enfant vous a été donné par Vichṇu, dont le pouvoir est immense, comme un gage de sa faveur.

17. C'est pourquoi il sera célèbre dans le monde sous le nom de Vichṇurāta (donné par Vichṇu), et il deviendra, n'en doutez pas, un prince illustre et entièrement dévoué à Bhagavat.

18. Yudhichthira dit : Sages Brāhmanes ! sa gloire égalera-t-elle

la renommée de vertu de ses ancêtres, des magnanimes Râdjarchis de sa race que célèbrent les poésies sacrées?

19. Les Brâhmanes dirent : Il protégera ses peuples, ô prince, comme Ikchvâku, fils de Manu; il aimera les Brâhmanes, et sera fidèle à sa parole comme Râma, fils de Daçaratha.

20. Il sera libéral, et accordera un refuge [à ceux qui l'imploreront] comme Çivi, souverain d'Uçînara; comme le fils de Duchyanta, il étendra au loin la gloire de ses parents occupés au sacrifice.

21. Il sera, comme les deux Ardjunas (Kârtavîrya et Ardjuna), le plus habile des archers; il sera irrésistible comme le feu, aussi difficile à traverser que l'océan,

22. Courageux comme le roi des animaux, vénérable comme l'Himavat, patient comme la terre, indulgent comme le sont un père et une mère,

23. Semblable au grand ancêtre (Brahmâ) par l'égalité de son âme, au Dieu de la montagne (Çiva) par sa bienveillance; il sera le refuge de tous les êtres, comme le Dieu (Vichnou), qui est l'asile de Ramâ (Lakchmî).

24. Il égalera Krîchņa par la grandeur que donne la réunion de toutes les bonnes qualités; il sera généreux comme Rantidêva, juste comme Yayâti;

25. Il égalera Bali en constance; comme Pahrâda, son attachement à Krîchņa sera vertueux; il célébrera plusieurs fois l'Açvamêdha, et honorera les vieillards.

26. Il donnera le jour à des Rîchis de rois, punira ceux qui s'écarteront du droit chemin, et par l'accomplissement de la justice, empêchera Kali de régner sur la terre.

27. Ayant reconnu que la mort doit lui arriver par la morsure d'un serpent envoyé par le fils d'un Brâhmane, affranchi de tous les liens, il se rendra au séjour de Hari.

28. Après avoir appris du solitaire, fils de Vyâsa, la vraie nature de l'âme, objet de ses désirs, il abandonnera son corps auprès du Gange, et ira certainement, ô roi, dans un asile d'où toute crainte est bannie.

SŪTA dit :

29. Telles furent les prédictions que firent au roi les Brāhmanes habiles à lire dans l'avenir des destinées d'un enfant; et comblés d'honneurs, ils regagnèrent tous leurs ermitages.

30. C'est cet enfant qui fut ensuite connu sur la terre sous le nom de Parīkchit, parce que, dans ce monde, au milieu des hommes, il était capable de discerner par la méditation l'Être qu'il avait vu autrefois, [n'étant encore que dans le sein de sa mère.]

31. Le fils des rois croissait rapidement de jour en jour, comblé des soins de ses parents, comme croît la lune pendant la période où se remplit sa face brillante.

32. Dès son enfance il était déjà naturellement juste, dévoué à Kṛichṇa, soigneux de plaire à tous, intelligent et fermement attaché à Bhagavat.

33. Cependant, voulant célébrer le sacrifice du cheval pour se laver du crime d'avoir tué ses parents, Yudhichthira réfléchit que les impôts et les amendes étaient les uniques sources de son revenu.

34. Ses frères devinant sa pensée, lui apportèrent, par les conseils d'Atchyuta, de grandes richesses qui avaient été abandonnées dans la région du nord.

35. Muni dès lors de tout ce qui lui était nécessaire, Yudhichthira, au comble de ses vœux, offrit, pour calmer ses remords, trois Açvamêdhas au Seigneur du sacrifice, Hari.

36. Bhagavat, invoqué par le roi, après lui avoir fait célébrer le sacrifice avec les Brāhmanes, resta auprès de lui pendant quelques mois pour faire plaisir à ses amis.

37. Puis ayant pris congé du roi, de Kṛichṇâ et de ses parents, il regagna la ville de Dvâravatî (Dvârakâ) avec Ardjuna, et entouré des Yadus.

FIN DU DOUZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

NAISSANCE DE PARĪKCHIT,

DE L'ÉPISODE DE PARĪKCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XIII.

DISCOURS DE NÂRADA.

SÛTA dit :

1. Vidura, dans son voyage aux étangs sacrés, ayant appris de Mâitrêya le moyen de faire son salut, se rendit à la ville d'Hâstina-pura, content d'avoir ainsi obtenu ce qu'il désirait connaître.
2. A chaque question que le guerrier (Vidura) avait adressée à Kâuçârava (Mâitrêya), sentant naître en lui une dévotion exclusive à Gôvinda, il avait obtenu une réponse satisfaisante.
3. A l'arrivée de leur parent, le fils de Dharma et ses jeunes frères, ainsi que Dbrîtarâchçtra, Yuyutsu, l'écuyer (Saṁdjaya), Çâradvata (Kriṣṇa), Prîthâ,
4. Gândhârî, Drâupadî, Subbadrâ, Uttarâ, Kriṣṇî, les épouses des parents de Pâṇḍu, et les autres femmes de la famille accompagnées de leurs enfants, tous allèrent à sa rencontre avec joie, comme les organes d'un corps que vient ranimer le souffle de la vie.
5. L'ayant accueilli comme il convenait, en le saluant et le servant dans leurs bras, ils versèrent un torrent de larmes, émus à la pensée de leur longue séparation; le roi lui offrant un siège et des serviteurs, lui rendit les honneurs qui lui étaient dus.
6. Quand Vidura eut pris son repas et se fut reposé, assis sur un siège commode, le roi s'inclinant avec respect, lui adressa la parole au milieu de ses parents qui écoutaient.
7. Eh quoi! vous vous souvenez de nous qui croissions à l'ombre de vos ailes, quand vous nous sauviez avec notre mère d'une foule de dangers, tels que l'incendie et le poison!
8. Comment avez-vous vécu tandis que vous parcouriez le monde?

sans doute, vous avez, pendant votre pèlerinage, visité les plus célèbres des étangs sacrés.

9. Les sages, dévoués comme vous à Bhagavat, sont eux-mêmes, seigneur, de véritables étangs consacrés; ils rendent purs les saints étangs, parce que le Dieu qui porte la massue (Kṛichṇa) est en eux.

10. Et les fils de Yadu, nos amis, nos parents, dont Kṛichṇa est le Dieu, les avez-vous vus, ou en avez-vous entendu parler? Vivent-ils heureux dans leur ville de Dvârakâ?

11. Ainsi interrogé par Dharmarâdja, Vidura lui raconta, dans l'ordre où les faits s'étaient passés, tout ce qu'il savait; mais il ne parla pas de la destruction de la race de Yadu.

12. Il ne leur fit pas connaître l'accomplissement de cet événement funeste dont la nouvelle les eût si cruellement frappés; sa tendresse n'eût pu supporter de voir ses parents malheureux.

13. Il resta quelque temps au milieu des siens, traité par eux comme un Dieu, enseignant à son frère aîné la voie du salut, et faisant plaisir à tous.

14. C'est que Vidura était Yama lui-même qui avait été condamné par la malédiction [de Māṇḍavya] à passer dans la condition de Çûdra une période de cent années, pendant laquelle Aryaman infligeait aux méchants la juste punition de leurs crimes.

15. Cependant Yudhichthira, qui avait recouvré l'empire, se voyant un petit-neveu destiné à continuer sa race, jouissait d'une félicité parfaite au milieu de ses frères qui brillaient semblables aux Gardiens du monde.

16. Pendant qu'ils vivaient ainsi, livrés au monde et exclusivement occupés des soins de leurs maisons, le Temps, dont la marche est irrésistible, s'écoulait pour eux sans qu'ils s'en aperçussent.

17. Vidura ayant remarqué son approche, dit à Dbrītarâchtra : Quitte promptement ta demeure, ô roi ! vois le danger redoutable qui s'avance,

18. Et auquel rien dans ce monde n'a jamais pu résister; c'est Kâla lui-même, le souverain de toutes choses, qui arrive pour nous tous.

19. L'homme devant lequel il se présente est à l'instant privé de cette vie qui lui est si chère. Que sera-ce donc de ses richesses et des autres biens de ce monde?

20. Oncle, frère, enfants, amis, tu as tout perdu dans les combats; ta jeunesse s'est évanouie, ton corps est en proie à la vieillesse, et tu consens à vivre dans la maison d'un autre!

21. Ah! qu'il faut que l'amour de la vie soit bien puissant chez l'homme, pour que, comme le chien de garde qui avale le gâteau qu'on lui jette, tu te sois résigné au sort que t'a infligé Bhîma!

22. A quoi sert l'existence quand on la tient de ceux contre qui on a employé le feu et le poison, dont on a insulté les femmes, que l'on a dépouillés de leur empire et de leurs richesses?

23. Malheureux que tu es! ce corps même dont tu désires prolonger l'existence, se détruit malgré toi, usé par l'âge comme un [vieux] vêtement.

24. Celui qui, sans passions, affranchi de tous les liens, et dérochant sa marche à tous les regards, quitte un corps désormais inutile, celui-là est appelé un homme courageux.

25. Il est appelé le meilleur des hommes celui qui, plein d'indifférence, maître de lui, et fixant Hari dans son cœur, abandonne sa maison ou celle d'un autre, [pour devenir anachorète.]

26. Pars donc vers la région du nord, reconnaissant de toi-même ton chemin; car le temps qui doit venir anéantira toute vertu parmi les hommes.

27. Ainsi éclairé par son jeune frère Vidura, le roi de la race d'Adjamîdha, auquel il ne restait plus que les yeux de l'intelligence, brisant les liens d'affection qui l'attachaient à sa famille, sortit avec fermeté de sa demeure, suivant la voie que venait de lui indiquer son frère.

28. La vertueuse fille de Subala, dévouée à son mari, le suivit dans sa marche vers l'Himâlaya, où les rois qui renoncent au sceptre, trouvent le même bonheur que les héros au milieu d'un combat acharné.

29. Cependant Adjâtaçatru qui venait d'invoquer Mitra, de sa-

crifier au feu, et de présenter aux Brâhmanes une offrande composée de sésame, d'or, d'une vache et d'une portion de terre, étant entré dans la maison pour se prosterner devant ses maîtres spirituels, n'y vit plus ses vénérables parents (Vidura et Dhṛitarâchtra), ni la fille de Subala.

30. En proie à une vive inquiétude, il demanda à Saṁdjaya, qu'il voyait assis : Fils de Gavalgaṇa ! où est notre vieux père privé de la vue, et notre mère qui gémit sur le meurtre de ses enfants, et notre oncle paternel si bienveillant pour nous ?

31. Coupable imprévoyance ! serait-ce que mon malheureux oncle, dont tous les parents ont été tués, redoutant, ainsi que sa femme, quelque outrage, se serait jeté dans le Gange ?

32. Depuis la mort de Pâṇḍu notre père, nos deux oncles paternels nous protégeaient contre le malheur, nous tous leurs parents et leurs disciples ; et maintenant, où sont-ils allés ?

33. Désolé de leur absence, troublé par l'attendrissement que produisait en lui la pitié, l'écuyer ne voyant plus son maître, ne put, dans l'excès de sa douleur, faire aucune réponse.

34. Mais bientôt essuyant ses larmes avec ses mains, et rappelant le courage en son âme, il adressa ces paroles au roi Adjâtaçatru, en songeant aux pieds de son maître.

35. Guerrier puissant, joie de ta race ! je ne connais pas le dessein de tes magnanimes parents, ni celui de Gândhârî, car j'ai été trompé par eux.

36. Sur ces entrefaites arriva le bienheureux Nârada, avec Tumburu. Le roi accompagné de ses jeunes frères, se levant et se prosternant avec respect, adressa ces paroles au solitaire :

37. Bienheureux sage ! je ne sais ce que sont devenus mes parents. Où sont-ils allés en partant d'ici ? Où est allée aussi ma malheureuse mère qui gémit sur le meurtre de ses enfants ?

38. Tu le sais, toi qui te montrant à moi comme un vaisseau sur l'océan sans bornes, m'en fais voir l'autre rive. — Le bienheureux Nârada, le meilleur des solitaires, lui répondit en ces termes :

39. Ne plains aucun mortel, ô roi ! car l'univers est dans la dé-

pendance de l'Être suprême, du maître de toutes choses auquel les mondes avec leurs gardiens adressent leur offrande.

40. De même que la réunion et la séparation des objets qui servent à un jeu dépendent ici-bas de la volonté du joueur, ainsi dépendent de celle du souverain Maître la réunion et la séparation des hommes.

41. Que tu regardes l'homme comme permanent ou bien comme passager, ou comme n'étant ni permanent ni passager, ou comme étant à la fois passager et permanent, tu ne dois, dans aucun cas, cédant uniquement à un sentiment d'affection né de l'erreur, pleurer ceux que tu as perdus.

42. Secoue donc l'abattement où l'ignorance jette ton âme, [quand tu te dis :] Comment feront ces infortunés sans appui, privés de mon secours ?

43. Ce corps, agrégat des cinq éléments, esclave du temps, de l'action et des qualités, comment peut-il protéger d'autres créatures ? C'est comme si un homme dévoré par un serpent voulait porter secours à un autre homme.

44. Les êtres qui n'ont pas de mains servent à la nourriture de ceux qui en ont ; ceux qui n'ont pas de pieds, à celle des quadrupèdes ; les petits, à celle des grands : la vie, en un mot, est le soutien de la vie.

45. Cet univers tout entier, c'est Bhagavat, l'Être unique, âme des créatures douées d'une âme, intelligent par lui-même, qui paraît au dedans et au dehors des choses ; reconnais, ô roi, que c'est Mâyâ qui le multiplie.

46. Aujourd'hui, grand roi, cet Être qui donne l'existence aux créatures, Bhagavat, est descendu dans ce monde sous la forme de Kâla, pour l'anéantissement des ennemis des Suras.

47. Il attend que sa mission utile aux Dévas soit remplie jusqu'au bout. Restez donc vous-mêmes en ce monde, autant de temps qu'y séjournera le souverain Seigneur.

48. Dhṛitarâchṭra et son frère, avec Gândhârî sa femme, sont

partis pour l'ermitage des Rīchis situé dans la partie méridionale de l'Himālaya.

49. A l'endroit où le fleuve céleste (le Gange) s'est partagé en sept courants pour satisfaire les sept Rīchis, se trouve cet ermitage, qui porte le nom de Saptacrōtas.

50. Là, faisant dans le fleuve les ablutions prescrites aux trois moments du jour, et jetant dans le feu les offrandes, comme il est ordonné par la loi, Dhṛitarāchṭra, dont l'eau est la seule nourriture, réside dans l'ermitage, calme et exempt de tout désir.

51. Assis dans une posture difficile, retenant son haleine, maître des six organes des sens, il a secoué, à l'aide de la méditation dont Hari est l'objet, les souillures que produisent les trois qualités des Ténèbres, de la Passion et de la Bonté.

52. Après avoir uni sa conscience à son intelligence, absorbé son intelligence dans son âme. [portion individualisée de Brahma], et celle-ci dans Brahma qui contient toutes choses, il s'est confondu avec lui, comme l'air d'un vase se perd dans l'atmosphère.

53. Affranchi des conséquences des qualités qui appartiennent à Māyā, tenant sous sa dépendance les organes des sens et son cœur, insensible à toute impression, Dhṛitarāchṭra est en quelque sorte devenu immobile comme un tronc d'arbre.

54. Maintenant qu'il a complètement renoncé à l'action, ne sois point, ô roi, un obstacle à sa pénitence; dans cinq jours à partir de celui-ci, il abandonnera son corps qui sera réduit en cendres.

55. Pendant que son corps et la hutte [qu'il habitait] seront consumés par les feux [consacrés que l'anachorète a emportés avec lui], sa femme vertueuse, restée dehors, entrera dans les flammes pour suivre son mari.

56. Et Vidura, ô fils de Kuru, après avoir vu ce prodige, ému à la fois de plaisir et de douleur, quittera l'ermitage pour aller visiter les étangs sacrés.

57. Ayant ainsi parlé, Nārada remonta au ciel avec Tumburu;

Yudhichthira, fixant ses paroles en son cœur, fut délivré des inquiétudes qui le tourmentaient.

FIN DU TREIZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DISCOURS DE NĀRADA,
DE L'ÉPISODE DE PARĪCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRĀHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XIV.

QUESTIONS DE YUDHICHĪHIRA.

SŪTA dit :

1. Cependant Djichṇu (Ardjuna) était parti pour Dvâarakâ dans le dessein de voir ses parents, et de connaître ce que faisait le divin Kṛichṇa, que célèbrent les chants sacrés.

2. Plusieurs mois s'étaient déjà écoulés, et Ardjuna n'était pas encore de retour; le descendant de Kuru (Yudhichṇira) vit alors des prodiges menaçants :

3. La marche redoutable du temps annoncée par le renversement des saisons, et les moyens criminels qu'employaient pour vivre les hommes dont l'âme était en proie à la colère, à la cupidité et à l'injustice;

4. Et les procès pleins de fraudes, et l'amitié menteuse, et les pères, les mères, les parents, les frères et les époux en guerre les uns contre les autres.

5. A la vue de ces signes terribles et de la nature coupable des hommes qui étaient livrés à la cupidité et aux autres vices, le roi, reconnaissant que Kâla était arrivé, s'adressa ainsi à son frère [Bhîmasêna].

6. Yudhichṇira dit : Djichṇu a été envoyé à Dvâarakâ pour voir nos parents, et pour connaître ce que fait le divin Kṛichṇa, que célèbrent les chants sacrés.

7. Sept mois sont écoulés aujourd'hui, et ton jeune frère, ô Bhîmasêna, n'est pas encore de retour : pourquoi ce retard ? J'en ignore la véritable cause.

8. Serait-ce que l'époque annoncée par le Rîchi des Dêvas est

maintenant venue, où Bhagavat veut abandonner ce corps mortel qui sert à ses jeux,

9. Lui à qui nous devons tout, le bonheur, la royauté, la vie, nos femmes, nos familles, nos enfants; lui dont la bienveillance nous a donné la victoire sur notre adversaire et assuré la possession des mondes [célestes]?

10. Vois, ô le plus courageux des hommes, dans le ciel, sur la terre et jusque dans les mouvements de mon corps, ces présages, terribles avant-coureurs d'un danger prochain, dont la menace trouble mon intelligence.

11. Les tremblements répétés qui agitent mes yeux, mes bras, mes cuisses, et les battements de mon cœur m'annoncent des malheurs qui ne sont pas loin.

12. Vois le chacal, la gueule enflammée, hurler au lever du soleil; vois le chien, ô Bhîma, comme s'il avait perdu toute crainte, me menacer de ses aboiements.

13. Les animaux respectés pour leur sainteté tournent autour de moi en me laissant à leur gauche, tandis que des quadrupèdes de mauvais augure me montrent leur droite; je vois, ô le plus courageux des hommes, les chevaux verser des larmes à mon approche.

14. Ce pigeon est un messager de mort; la chouette dont le cri trouble l'âme, et l'oiseau son rival (le corbeau), sans cesse éveillés, veulent par leurs cris aigus rendre le monde désert.

15. L'horizon nous entoure d'un cercle rougeâtre; la terre tremble avec les montagnes; le tonnerre s'est fait entendre, et la foudre est tombée par un ciel sans nuage.

16. Le vent, dont l'atteinte est brûlante, soulevant la poussière, répand partout les ténèbres; les nuages laissent tomber de toutes parts une horrible pluie de sang.

17. Vois le soleil privé de son éclat, la lutte des astres dans le firmament, le ciel et la terre comme éclairés par des troupes de Bhûtas mêlés aux êtres vivants.

18. Les fleuves, les rivières, les lacs et les âmes des hommes

sont également agités; le feu ne brille plus sous le beurre sacré qu'on y verse. Quel avenir nous réserve le temps qui s'approche?

19. Les jeunes génisses abandonnent la mamelle, et les vaches ne donnent plus leur lait; des larmes coulent de leurs yeux; les taureaux ne sont plus joyeux dans le parc. On a vu les images des Dieux pleurer, suer et se mouvoir.

20. Ces plaines, ces villages, ces villes, ces jardins, ces mines, ces ermitages, privés de leur éclat et de leur bonheur, quels maux ne nous présagent-ils pas?

21. Je crois reconnaître, à ces grands prodiges, que la terre privée de l'empreinte des pas de Bhagavat dont l'éclat surpasse ceux des autres hommes, a perdu toute sa beauté.

SÛTA dit :

22. Pendant que le roi, l'esprit frappé des prodiges qu'il voyait, se livrait à ces réflexions, le guerrier dont l'étendard porte l'image d'un singe revint, ô Brâhmane, de la ville des Yadus.

23. En le voyant prosterné à ses pieds, bien différent de ce qu'il était en partant, troublé, le visage incliné vers la terre, des larmes coulant de ses yeux beaux comme le lotus,

24. Le roi, agité par une vive inquiétude au souvenir de ce que Nârada lui avait prédit, interrogea, devant ses amis rassemblés, son jeune frère dont la beauté avait disparu.

25. Yudhichthira dit : Sont-ils heureux dans la ville des Ânartas, nos parents, les Madhus, les Bhôdjas, les Daçârhas, les Arhas, les Sâtvas, les Andhakas et les Vrîchpis ?

26. Çâra, notre grand-père maternel, qui mérite tous nos respects, vit-il toujours? et Anakadundubhi (Vasudêva), notre oncle maternel, est-il heureux avec ses jeunes frères?

27. Les sept sœurs ses femmes, nos tantes maternelles, avec leurs fils et leurs belles-filles, Dêvakî, enfin, et ses autres épouses, jouissent-elles aussi du bonheur?

28. Le roi Âhuka (Ugrasêna) qui donna le jour à un méchant

fil, son jeune frère (Dêvaka), Hṛīdika et son fils (Kṛitavarman), Akrūra, Djayanta, Gada et Sâraṇa, vivent-ils toujours?

29. Sont-ils heureux, Çatrudjit et les autres? est-il heureux, Râma (Balarâma), le bienheureux chef des Sâtvats?

30. Pradyumna, qui monte un grand char au milieu des enfants de Vṛichṇi, est-il heureux, ainsi que l'illustre Aniruddha dont l'impétuosité est si irrésistible?

31. Suchêṇa, Tchârudêchṇa, Sâmba, le fils de Djâmbuvatî et les plus illustres des enfants de Kṛichṇa, avec leurs fils Rīchabha et les autres;

32. Les serviteurs de Çâuri (Kṛichṇa), Çrutadêva et Uddhava, et les autres héros des Sâtvats avec leurs chefs Sunanda et Nanda,

33. Tous ceux enfin qui sont protégés par le bras de Râma (Balarâma) et par celui de Kṛichṇa, vivent-ils dans la joie? Ces alliés qu'unissent à nous les liens d'une étroite amitié, songent-ils aussi à notre bonheur?

34. Et Bhagavat lui-même, l'ami des Brâhmanes; Gôvinda, qui chérit ceux qui lui sont dévoués, vit-il heureux à Dvârakâ, entouré dans Sudharmâ de tous ses amis?

35. Lui qui est l'Esprit antique lui-même, porté avec son fidèle Ananta sur l'océan de la famille de Yadu, pour le bonheur, la prospérité et la création des mondes!

36. Lui dont la capitale, protégée par son bras comme par une armée, est l'asile où, semblables aux serviteurs du grand Purucha, les Yadus respectés jouissent d'une félicité suprême!

37. Lui dont les seize mille épouses, Satyabhâmâ et les autres, pour qui le culte de ses pieds est la plus sainte dévotion, ont pu, victorieuses dans leur lutte contre les immortels, ravir aux cieux leurs trésors, réservés à l'amante du Dieu qui porte la foudre (à Çatchî, femme d'Indra)!

38. Lui dont les guerriers, les fils héroïques de Yadu, vivant sans crainte à l'ombre de ses bras puissants qui les ont tant de fois défendus dans le danger, montent à Sudharmâ, la salle de l'assem-

blée, digne séjour des premiers des Suras, dont ils se sont emparés par la force!

39. Quel est donc, ami, le mal dont tu souffres? Pourquoi parais-tu avoir perdu ta gloire? Est-ce qu'on ne t'a pas reçu avec honneur ou qu'on t'a dédaigné, et pourquoi ton absence a-t-elle été si longue?

40. N'aurais-tu pas été blessé par des traitements ou par des paroles hostiles et insultantes? Les esclaves ne t'auraient-ils rien offert, ou t'auraient-ils refusé ce que tu désirais et ce qu'ils t'avaient promis?

41. Sans doute, toi qui donnes à tous ton appui, tu n'aurais pas abandonné un Brâhmane, un enfant, une vache, un vieillard, un malade, une femme ou un être vivant implorant ton secours?

42. Sans doute tu n'aurais pas eu commerce avec la femme avilie, ni avec celle que t'interdisait son état d'impureté; tu n'aurais pas été forcé de céder, dans le chemin, à des égaux ou à des adversaires qui ne te valaient pas?

43. Sans doute tu n'aurais pas, pour te satisfaire, négligé de donner de la nourriture au vieillard et à l'enfant dans le besoin; tu n'aurais pas commis quelque-une de ces actions coupables qu'on ne peut pardonner?

44. Ne serait-ce pas cette pensée qui t'occupe : Privé de l'ami qui fut l'objet de mon plus vif attachement, je sens que mon cœur est pour jamais arraché de mon sein? Quelle autre cause peut te plonger dans la douleur?

FIN DU QUATORZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 QUESTIONS DE YUDHICHĪRA,
 DE L'ÉPISODE DE PARĪCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XV.

LE GRAND DÉPART.

SÛTA dit :

1. L'ami de Kṛichṇa, dont la contenance venait d'inspirer au roi son frère des craintes et des doutes si divers, Ardjuna, anéanti par l'absence de Kṛichṇa,

2. Le visage et le cœur desséchés comme un lotus par le chagrin, privé de sa beauté, l'esprit exclusivement occupé de son Seigneur, n'eut pas la force de répondre au roi.

3. Retenant ses larmes avec peine, essuyant ses yeux de sa main, troublé par son affection extrême et par les regrets que lui causait l'absence de l'ami qu'il avait perdu;

4. Se rappelant son amitié, son affection, sa tendresse, lorsque Kṛichṇa était son écuyer et dans d'autres circonstances, il adressa ainsi la parole à son frère aîné, la voix entrecoupée par les sanglots :

5. Grand roi, j'ai été trompé par Hari lui-même, qui avait revêtu à mes yeux les dehors d'un ami; c'est lui qui m'a enlevé mon éclat qui était pour les Dêvas un si grand sujet d'étonnement.

6. Privé de Kṛichṇa, ne fût-ce qu'un seul instant, l'univers n'offre plus qu'un aspect funeste; c'est ainsi qu'on nomme cadavre le corps abandonné par le souffle de la vie.

7. C'est lui dont la protection, enlevant leur éclat aux rois qui, réunis dans la demeure de Drupada pour la cérémonie du choix d'un époux, étaient égarés par l'excès de la passion, me donna la force de bander l'arc, de frapper le poisson, et d'obtenir Kṛichṇâ.

8. C'est en sa présence que je livrai au Dieu Agni la forêt de Khândava, et que, vainqueurs d'Indra et de l'armée des immortels,

nous devînmes maîtres de la salle d'assemblée, chef-d'œuvre du talent magique de Maya, où les rois des hommes, amenés de tous les points de l'horizon, apportèrent leur offrande à ton sacrifice.

9. C'est par sa puissance que le noble héros, ton jeune frère, dont la constance et la force égalent celles de dix mille éléphants, tua, pour célébrer le sacrifice, ce prince qui tenait sous ses pieds les têtes des rois, lorsque les guerriers dont Djarâsâm̄dha s'était emparé pour le sacrifice de Pramathanâtha (Çiva), délivrés des mains de leur ennemi, apportèrent leur offrande à ta fête royale.

10. Lorsque des méchants, dans l'assemblée, portèrent la main sur la chevelure de ta femme, dont les larmes tombèrent aux pieds [de Kriçhna], et qu'ils lui délièrent le bandeau brillant que la consécration royale, obtenue par la célébration du sacrifice, rendait encore plus respectable, c'est lui qui les mettant à mort, força leurs veuves à dénouer leur chevelure.

11. C'est lui qui, lorsque nous étions allés dans la forêt, nous sauva du danger inévitable dont nous menaçait notre ennemi; lui qui, au moment où Durvâsas se présentait pour prendre son repas à la tête de dix mille disciples, leur offrit les restes de quelques végétaux qui parurent, à la troupe des solitaires plongés dans le bain, suffisants pour rassasier les trois mondes.

12. Grâce à sa puissance, le bienheureux époux de la fille de la Montagne (Pârvati), dont la main dans le combat est armée du Çûla, frappé de surprise, me donna, ainsi que d'autres Dieux, son propre javelot; grâce à lui, j'obtins avec ce corps mortel, dans le palais du grand Mahendra, la moitié de son trône.

13. Grâce à son pouvoir, pendant que je me livrais au plaisir dans le ciel, la force des Dévas et celle de leur chef passa dans mes bras, armés de l'arc Gândîva, pour m'aider à tuer leurs adversaires, ce que j'accomplis, ô fils d'Adjamîdha; c'est lui, c'est Purucha, devenu multiple, qui m'a fait illusion.

14. Seul, j'ai pu, parce que j'étais son ami, traverser avec mon char l'armée des enfants de Kuru, semblable à un océan sans fond, sans rivages, et peuplé de monstres invincibles; j'ai pu m'emparer

des nombreuses richesses de mes ennemis, et arracher de leur tête le joyau précieux, emblème de la puissance.

15. Quand les armées de Bhîchma, de Karṇa, de Drôṇa, de Çalya étaient défendues par les lignes des chars que montait la foule des plus braves guerriers, c'est lui qui, placé devant moi, leur enlevait d'un regard le courage, la vigueur, l'adresse et la vie.

16. Placé sur ses bras comme le serviteur de Narasiṃha (Prahârâda), que ne touchèrent pas les flèches des Asuras, j'étais invulnérable à ces javelots dont l'atteinte est si sûre, et que lançaient contre moi notre précepteur, Bhîchma, Karṇa, Drâuṇi, Çala (Çalya), et les rois de Trigarta, du Sindhu et de Bâhlika.

17. Insensé que j'étais! j'ai choisi pour mon écuyer le Seigneur suprême qui donne la vie et dont les bienheureux adorent les pieds pour obtenir leur salut! lui dont la puissance empêcha mes ennemis montés sur leurs chars de songer à s'emparer de moi, lorsque l'épuisement de mes chevaux m'avait forcé de descendre à terre.

18. O roi des hommes! les paroles enjouées de Mâdhava (Kriçṇa), embellies par un noble et gracieux sourire, ces entretiens pleins de tendresse, ces mots : O Pârtha, ô Ardjuna! ô mon ami! ô joie de la race de Kuru, tous ces souvenirs enfin agitent mon cœur.

19. Ce Dieu qui, partageant avec moi lit, siège, repas, promenades, éloges, répondait à mes reproches par ces mots : « Ami, tu as raison, » savait, dans l'excès de sa magnanimité, souffrir toutes les fautes où m'entraînait mon ignorance, comme un ami souffre celles d'un ami, et un père celles de son enfant.

20. Et moi, roi des rois! privé du meilleur des hommes, d'un ami affectueux et chéri, dont l'absence a enlevé mon cœur de mon sein; chargé de défendre dans leur marche le cortège de ses épouses, j'ai été vaincu, comme une femme, par de vils hergers.

21. Cet arc, ces flèches, ce char, ces chevaux, moi-même enfin, avec ce qui me valait les hommages des rois, tout cela, délaissé par mon maître, fut en un instant frappé d'impuissance, réduit en cendres et enlevé comme par le pouvoir d'un magicien; [tout cela devint aussi inutile] que du grain semé sur un sol aride.

22. Nos amis, ô roi, dont tu voulais connaître le sort dans la ville de Kṛichṇa notre ami, égarés par la malédiction d'un Brâhmane,

23. L'esprit troublé par les vapeurs enivrantes d'une liqueur funeste, ne se connaissant plus entre eux, se sont égorgés les uns les autres, jusqu'à ce qu'il n'en survécût plus que quatre ou cinq.

24. C'est là une des œuvres de Bhagavat, le souverain Seigneur, par qui les créatures se détruisent, comme elles se conservent, les unes par les autres.

25. De même qu'au fond des eaux les gros poissons dévorent les petits, que les forts détruisent les faibles, ô grand roi, et que les grands avec les forts se détruisent entre eux,

26. Ainsi l'Être suprême se servant des plus grands et des plus forts d'entre les Yadus pour anéantir le reste de leur race, détruisit les uns par les autres ce peuple qui était devenu un fardeau pour la terre.

27. Mais le souvenir des discours de Gôvinda, dont le sens était si approprié aux temps et aux lieux, en apaisant le trouble de mon cœur, m'enlève mon intelligence.

28. En songeant ainsi, avec une profonde tendresse, au lotus des pieds de Kṛichṇa, l'âme de Djichṇu devint calme et pure.

29. La dévotion d'Ardjuna, dont l'ardeur était augmentée par la contemplation profonde des pieds du fils de Vasudêva, ayant achevé de purger son cœur de toute souillure,

30. Il repassa de nouveau cette science [de la Gîtâ] qu'avait chantée Bhagavat au commencement du combat, mais dont le temps, les œuvres et l'ignorance lui avaient dérobé le sens.

31. Affranchi de l'erreur de la dualité, délivré des qualités de la Nature qui s'était évanouie devant Brahma, au sein duquel il s'était reconnu, dégagé par là de la forme immatérielle du corps et de son enveloppe grossière, tous ses chagrins disparurent.

32. Cependant Yudhichṭhira ayant appris le départ de Bhagavat et l'anéantissement de la race de Yadu, pensa de toute son âme à se mettre en route vers le ciel.

33. Prithâ qui avait appris également, d'après le récit de Dhanâmdjaya, la destruction des Yadus et le départ de Bhagavat, dé-

posant avec une dévotion exclusive son âme dans Adhókchadja, se retira de ce monde.

34. L'Être incréé abandonna ce corps dont il s'était servi pour débarrasser la terre du fardeau qui l'accablait, comme on se sert d'une épine pour en arracher une autre; car l'un et l'autre étaient également indifférents aux yeux du souverain Seigneur.

35. Tout comme il sut revêtir et abandonner diverses formes, celle d'un poisson et tant d'autres, semblable à un acteur [qui prend et quitte tour à tour de nouveaux déguisements]; de même il fit disparaître ce corps avec lequel il avait détruit le fardeau de la terre.

36. Lorsque Mukunda, Bhagavat, dont l'excellente histoire est si digne d'être entendue, quitta cette terre, enlevant avec lui son corps, de ce jour, parut après lui Kali qui, pour les hommes dont l'intelligence n'est point attentive, est la cause du vice en ce monde.

37. S'apercevant que Kali assiégeait son royaume, sa capitale, sa maison, enfin son propre cœur, en établissant partout l'empire de la cupidité, de l'injustice, de la fraude, de la haine et des autres vices, le prudent Yudhichthira prit son vêtement pour partir.

38. Le monarque sacra dans Hâstinapura, comme souverain de la terre dont les eaux forment la ceinture, son petit-neveu, le sage Parikhit, qui ne lui était pas inférieur en vertus.

39. Il établit ensuite, à Mathurâ, Vadjra en qualité de roi des Çûrasênas, et célébrant le sacrifice où l'on abandonne tout son bien, il but les [cendres, restes des] feux sacrés.

40. Là renonçant aux vêtements précieux, aux bracelets et à toutes ses richesses, sans orgueil, sans égoïsme, affranchi de tous les liens de ce monde,

41. Il absorba sa parole [et ses sens] dans son cœur, son cœur dans le souffle aspiré, ce dernier dans le souffle expiré, celui-ci avec le mouvement de l'émission dans la mort, la mort enfin dans la réunion des cinq éléments.

42. Le solitaire ramenant les cinq éléments aux trois qualités, et celles-ci à l'unité de leur principe, anéantit ce principe, avec le tout qu'il constitue, dans l'esprit, et l'esprit dans Brahma, l'être immuable.

43. Couvert d'un vêtement en lambeaux, se privant de nourriture, s'interdisant l'usage de la parole, les cheveux en désordre, montrant dans tout son extérieur l'apparence d'un insensé, d'un idiot ou d'un Piçâtcha (démon famélique),

44. Il partit, insensible à toutes choses, n'écoutant pas plus que s'il eût été atteint de surdité; il entra dans la région du nord, où s'étaient jadis retirés les héros; et méditant dans son cœur sur Brahma, l'être absolu, il parvint au lieu d'où l'on ne revient plus.

45. Tous ses frères abandonnèrent ensuite leur demeure, déterminés à imiter sa conduite, à la vue de Kali, l'ami de l'injustice, qui frappait les créatures sur la terre.

46. Après avoir fidèlement accompli tous leurs devoirs, ils renfermèrent dans leur cœur le lotus des pieds de Vâikunṭha (Vichṇu), qu'ils reconnaissaient comme le refuge suprême de l'âme.

47. Quand la dévotion, augmentée par cette méditation, eut purifié leur intelligence, absorbés dans la contemplation exclusive de la forme suprême de Nârâyaṇa,

48. Affranchis de tout péché, ils obtinrent, avec leur âme libre de tout attachement, une place au séjour de la béatitude dont la possession est refusée au méchant, esclave des objets extérieurs.

49. Le magnanime Vidura abandonna aussi son corps à Prabhâsa, en déposant sa pensée dans Kriçṇa, et partit, avec ses ancêtres, pour la demeure qui lui était réservée.

50. Drâupadî, que ses époux avaient abandonnée, apprenant ces nouvelles et fixant sa méditation sur Bhagavat, fils de Vasudêva, obtint de même de se réunir à lui.

51. Celui qui écoute avec foi cette histoire du départ des fils de Pâṇḍu, chers à Bhagavat, histoire qui est un trésor de bonheur et de pureté, se sent pénétré de dévotion pour Hari et obtient la béatitude suprême.

FIN DU QUINZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
ASCENSION DE YUDHICHĪRA ET DE SES FRÈRES AU CIEL,
DE L'ÉPISODE DE PARĪKĪT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XVI.

DIALOGUE ENTRE DHARMA ET LA TERRE.

SÔTA dit :

1. Parîkhit, le plus dévoué des adorateurs de Bhagavat, gouverna ensuite la terre d'après les conseils des plus sages Brâhmanes, en développant les grandes qualités que les astrologues habiles à prédire l'avenir à la naissance des enfants, avaient jadis annoncées [à son père].

2. Il prit pour épouse Irâvatî, fille d'Uttara; il en eut quatre fils dont l'aîné fut Djanamêdjaya.

3. Assisté de son maître spirituel Çâradvata, il célébra trois fois sur les bords du Gange le sacrifice du cheval; il y distribua des présents immenses, et les Dévas s'y montrèrent à ses yeux.

4. Ce héros que son courage avait conduit victorieux jusqu'aux limites de l'horizon, retint en captivité Kali, qui, sous la forme d'un Çûdra décoré des insignes de la royauté, avait frappé avec son pied un bœuf et une vache.

ÇÂUNAKA dit :

5. Pourquoi Parîkhit, vainqueur jusqu'aux limites de l'horizon, retint-il en captivité Kali? Quel est celui qui, sous l'apparence d'un Çûdra décoré des insignes de la royauté, blessa une vache en la frappant du pied?

6. Sage illustre, raconte-nous ces événements, si ce récit se rapporte à l'histoire de Kriçhna. Pourquoi les sages qui savourent le nectar du lotus de ses pieds, se livreraient-ils à d'autres entretiens moins méritoires, dans lesquels le temps s'écoule sans profit?

7. C'est pour les hommes qui après une vie si courte sont condamnés à mourir, et qui désirent le salut, qu'on a appelé ici pour la célébration du sacrifice le bienheureux Mr̥tyu (le Dieu de la mort).

8. Car personne ne peut mourir, tant que le Dieu qui met un terme à l'existence est présent en ce monde; c'est pour cela qu'il a été appelé par les R̥ichis suprêmes.

9. Ah! puisse-t-on goûter dans le monde des hommes ces discours dont les jeux de Hari sont le nectar! Dès qu'on s'en est abreuvé, on a recueilli tout le fruit des œuvres les plus méritoires.

10. La vie de l'homme indolent, dont l'existence et l'esprit sont également paresseux, se passe, la nuit dans le sommeil, le jour dans des actions inutiles.

SŪTA dit :

11. Quand Par̥ikhit qui habitait dans le pays de Kurudjāḡgala, sut que Kali avait pénétré dans le domaine protégé par ses armées, à cette fâcheuse nouvelle, ce héros, semblable à Çāuri dans les combats, se saisit de son arc.

12. Monté sur un char richement orné, attelé de chevaux noirs et surmonté d'un étendard portant l'image d'un lion, il sortit de sa capitale pour aller vaincre jusqu'aux limites de l'horizon, au milieu de son armée composée de chars, de cavaliers, d'éléphants et de fantassins.

13. Vainqueur du Bhadrâçva, du Kêtumāla, du Bhârata, des Uttarakurus (les Kurus du nord), du Kiṃpurucha et de tous les autres continents, il présenta l'offrande [du sacrifice royal].

14. C'est alors qu'entendant chanter la gloire de ses magnanimes ancêtres, dans des récits où se révélait la grandeur de Kṛic̥hṇa,

15. Et sa délivrance lorsqu'il était atteint par le feu du javelot d'Açvatthâman, et l'affection des chefs de la race de Vr̥ich̥ni, et leur dévotion à Kēçava,

16. Il s'abandonna aux transports de la joie; et, les yeux épanouis

par le plaisir, il répandit d'une main libérale des richesses immenses, des vêtements et des colliers [précieux].

17. Sachant que Kriçhna avait été pour les Pâṇḍavas, objets de son affection, un ami, un écuyer, un ambassadeur, qu'il les avait rendus maîtres de la salle de l'assemblée, qu'il leur était dévoué, qu'il avait veillé en armes pour eux, qu'il les avait servis, loués, honorés, lui en qui le monde adore Viçṇu, le roi adressa sa dévotion au lotus des pieds de ce Dieu.

18. Pendant qu'il imitait ainsi chaque jour la conduite de ses ancêtres, apprends de moi, ô Brâhmane, quel prodige se manifesta bientôt à lui.

19. Dharma qui [sous la forme d'un taureau] ne se soutenait que sur un pied, ayant aperçu [la Terre sous la forme d'] une vache privée de sa beauté, et la face inondée de larmes, comme une mère qui a perdu son enfant, lui adressa cette question :

20. Ton corps, amie, ne souffre d'aucun mal; cependant ta beauté flétrie, ton visage qui se fane, m'annoncent que tu es en proie à un chagrin intérieur. Est-ce que tu pleures l'absence d'un parent ou d'un époux ?

21. Pleures-tu de me voir réduit à me soutenir sur un seul pied, et condamné à servir bientôt de pâture à des Çûdras, ou de voir les Suras privés de leur part du sacrifice, ou de voir le sort des créatures auxquelles Maghavan (Indra) refuse la pluie ?

22. Pleures-tu à la vue des femmes qui ne sont pas protégées [par leurs maris], des enfants tourmentés [par leurs parents] comme par des démons, de la parole divine employée dans les familles de Brâhmanes à de mauvaises actions, et des Brâhmanes eux-mêmes, dans la maison des rois, remplissant des fonctions indignes de leur naissance ?

23. Ou à la vue des vils Kchattriyas opprimés par Kali, ou des royaumes ravagés par eux, ou des aliments, des boissons, des vêtements, des bains, des unions [illicites] auxquels le monde s'abandonne [au hasard] ?

24. Ou bien, mère féconde, en te souvenant de Hari qui s'incarna

pour te débarrasser du pesant fardeau qui t'accablait, en te souvenant de ses exploits d'où dépend le salut, abandonnée par lui, tu te lamentes peut-être de son départ?

25. Raconte-moi donc, Terre féconde, l'origine du chagrin qui te maigrit; est-ce le temps dont l'énergie surpasse celle des êtres les plus forts, qui te ravit aujourd'hui cette beauté qu'honoraient les Suras?

26. La Terre dit : O Dharma, tu connais bien toi-même ce que tu me demandes. Celui qui te donnait quatre pieds avec lesquels tu répandais le bonheur dans le monde,

27. Celui en qui la vérité, la pureté, la compassion, la patience, la libéralité, le contentement, la droiture, la quiétude, l'empire qu'on exerce sur ses sens, les mortifications, l'impartialité, l'indulgence, la modération, l'observation de la loi,

28. La science, le détachement de toutes choses, la puissance, l'héroïsme, la grandeur, le pouvoir, la mémoire, l'indépendance, le talent, la beauté, la constance, la douceur,

29. La confiance, la modestie, la vertu, la force, l'énergie, la vigueur, la perfection, l'impassibilité, la fermeté, la foi, la renommée, la dignité, l'absence d'orgueil :

30. En qui, dis-je, toutes ces vertus et tant d'autres belles qualités auxquelles doivent aspirer ceux qui désirent la grandeur, résidaient sans l'abandonner un instant;

31. Ce vase de perfection, ce Dieu l'asile de Çrî, c'est son absence que je pleure maintenant; je pleure sur le monde qui en est privé et sur lequel le pécheur Kali a jeté les yeux.

32. Je pleure ensuite sur moi-même, et sur toi, ô le meilleur des immortels, sur les Dévas, les Pitris, les Rîchis, les Sâdhus (les Saints), sur toutes les classes et sur toutes les conditions.

33. Celui dont Çrî, quittant la forêt de lotus où elle réside, adore sans cesse, dans son amour, les pieds gracieux, Çrî, pour laquelle Brahmâ et les autres sages dévoués à Bhagavat, dans l'espoir d'obtenir un seul de ses regards, se livrent à d'interminables austérités;

34. Celui dont les pieds portant l'image du lotus, de la foudre, de l'aiguillon et de l'étendard, laissaient sur mon corps l'empreinte de la beauté et me faisaient ainsi participer à ses perfections, Bhagavat, m'élevait en splendeur au-dessus des trois mondes; et aujourd'hui, voilà qu'il m'abandonne, détruisant par son absence tout l'éclat dont j'étais si fière!

35. Ce Dieu qui, maître de lui-même, dissipa les milliers d'armées conduites par les rois de la race des Asuras, dont le poids m'accablait, et qui revêtit un beau corps, dans la famille de Yadu, pour compléter en personne, par sa force virile, les pieds que tu n'avais plus pour te soutenir :

36. Quelle est celle qui le verrait partir sans regret, lui qui, avec d'agréables discours embellis par un doux sourire et de tendres regards, vainquit la constance et l'orgueil des femmes de Madhu, lui dont les pieds, en laissant sur moi leur empreinte, me donnaient le frissonnement du plaisir?

SÛTA dit :

37. Pendant que Dharma et la Terre se livraient à cet entretien, le Rîchi royal nommé Parîkchit arriva sur la rive orientale de la Sarasvatî.

FIN DU SEIZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 DIALOGUE ENTRE DHARMA ET LA TERRE,
 DE L'ÉPISEDE DE PARÎKCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURÂNA,
 LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XVII.

CAPTIVITÉ DE KALI.

SŪTA dit :

1. Là le roi vit le bœuf et la vache frappés comme s'ils n'avaient pas de défenseur, et près d'eux, un sceptre à la main, le Çûdra décoré des insignes de la tribu royale :

2. Le bœuf, blanc comme les fibres de la tige du nymphéa, effrayé, tremblant, ne pouvant se contenir de peur, se soutenant à peine sur un seul pied, battu par le Çûdra,

3. Et la vache, que l'on trait pour accomplir la loi, misérable, frappée à coups de pied par le Çûdra, privée de son petit, maigre, la face baignée de larmes, et regrettant l'herbe des pâturages.

4. Le roi, du haut de son char entouré de cercles d'or, tenant son arc bandé, leur adressa la parole d'une voix profonde comme le bruit des nuages :

5. Qui es-tu, toi, pour oser, dans le monde placé sous ma garde, abuser de ta force contre des êtres faibles? Tes ornements empruntés, comme ceux d'un acteur, annoncent un roi; mais tes actions sont celles d'un Çûdra.

6. Toi qui, maintenant que Kriçhna est sorti de ce monde avec son ami qui porte l'arc Gândîva, agis en secret avec violence contre des êtres innocents, tu es un méchant et tu mérites la mort.

7. Et toi qui es blanc comme les fibres de la tige du nymphéa, pourquoi es-tu privé de tes pieds et réduit à ne te soutenir que sur un seul? Serais-tu quelque Dêva caché sous cette forme de bœuf dont l'aspect m'afflige?

8. Certes, sur cette terre entourée par le bras puissant des chefs

de la race de Kuru, il n'est aucune créature, excepté toi, qui ait jamais versé des larmes.

9. O toi qui fus produit par la vache Surabhi, ne te lamente pas, cesse de trembler devant le Çûdra; et toi, mère, ne pleure pas sous le règne d'un prince qui, comme moi, punit le crime; et que le bonheur t'accompagne!

10. L'insensé dans le royaume duquel les créatures quelles qu'elles soient, ont quelque chose à craindre des méchants, se voit enlever sa gloire, sa vie, sa prospérité et son salut.

11. Le devoir suprême d'un roi est de détruire les maux qui affligent les infortunés; aussi je tuerai cet homme cruel qui fait du mal à des êtres vivants.

12. Fils de Surabhi, toi qui marchais avec quatre pieds, quel est celui qui t'en a coupé trois? On ne devrait pas voir d'être aussi malheureux que toi, sous le règne des rois serviteurs de Kriçhna.

13. Que le bonheur soit avec vous, bonnes créatures, qui n'avez fait de mal à personne! Et toi, dis-moi quel est celui qui, en te mutilant, a porté atteinte à la gloire des rois.

14. Celui qui fait du mal à un être innocent doit toujours redouter ma colère; le bonheur des gens de bien n'existe que par la punition des méchants.

15. Celui qui, ne connaissant aucun frein, ose ici faire du mal à des créatures qui n'en font à personne, je lui arracherai le bras avec son bracelet, fût-il même un Dieu.

16. Car le devoir suprême d'un roi, c'est de protéger les gens de bien fidèles à leur devoir, en punissant, conformément à la loi, ceux qui, sans être dans l'infortune, s'écartent en ce monde de la route de la justice.

17. Dharma dit: Ce langage, qui rassure les malheureux, est bien digne de ces enfants de Pându dont les vertus engagèrent le bienheureux Kriçhna lui-même à se faire leur ambassadeur et à les servir.

18. Pour nous, ô le plus brave des hommes, nous ne connaissons pas l'Être d'où viennent les maux qui nous affligent, tant nous sommes troublés par la variété des noms qu'il porte!

19. Quelques-uns, embrassant la doctrine du doute, disent que le souverain maître de l'âme, c'est l'âme elle-même; d'autres prétendent que c'est le destin, ceux-ci que c'est l'action, ceux-là que c'est la disposition naturelle.

20. C'est l'Être qui échappe à la pensée et à la parole, disent même quelques autres, qui croient fermement à cette vérité; aussi, toi qui es un Rīchi parmi les rois, réfléchis maintenant en toi-même conformément à ce principe.

SŪTA dit :

21. Après que Dharma eut ainsi parlé, le monarque, ô Brahmane, se recueillant en lui-même, sentit son trouble disparaître, et répondit en ces termes :

22. Tu parles bien, ô toi qui connais la loi; tu es Dharma, la Justice elle-même, sous la forme d'un bœuf. En effet, le lieu destiné à l'injustice est réservé aussi à celui qui dénonce le coupable.

23. Ou bien, serait-ce [que tu confirmes par ton exemple] cette vérité, que la Mâyâ dont l'Être divin s'enveloppe, dérobe à la pensée et au langage des mortels les voies de sa justice?

24. La Pénitence, la Pureté, la Compassion, la Vérité, voilà les noms des quatre pieds qui te soutenaient, ô Dharma! trois ont été brisés par les trois portions d'Adharma (l'Injustice), qui sont l'Orgueil, la Luxure et l'ivresse.

25. Et maintenant que tu te soutiens encore sur le seul pied qui te reste, la Vérité, voici qu'Adharma, l'Injustice elle-même, appuyée par le Mensonge, vient, sous la forme de Kali, pour te l'arracher?

26. Et la Terre, cette mère vertueuse, délivrée par Bhagavat du pesant fardeau qui l'accablait, et recevant de ses beaux pieds l'impression du plaisir,

27. Maintenant qu'elle est abandonnée de lui, malheureuse et la face baignée de larmes, se lamente en disant : Des ennemis des Brâhmanes, de faux rois, des Çûdras, enfin, vont me posséder!

28. Ayant ainsi consolé le Dieu de la justice et la Terre, le prince

au grand char saisit son glaive acéré pour mettre à mort Kali, cause de l'injustice.

29. A la vue de Parikchit qui s'avancait pour le frapper, Kali, quittant les insignes de la tribu royale et tremblant de frayeur, toucha de sa tête les pieds du roi.

30. Ce héros plein de compassion pour les malheureux et célèbre pour n'avoir jamais refusé son secours à personne, voyant à ses pieds le Çûdra, ne songea plus à le tuer, mais il lui dit comme en souriant :

31. Non, tu n'as rien à craindre, les mains ainsi placées en signe de soumission, de ceux qui veulent perpétuer la gloire de Guḍâkêça (Ardjuna). Mais tu ne dois plus jamais reparaitre dans aucun lieu de mon domaine, parce que tu es parent de l'Injustice.

32. Dès que tu t'es montré sous le vêtement des rois, regarde de quelle foule de vices tu as été suivi : la cupidité, le mensonge, le vol, la bassesse, le péché, la misère, la fraude, la discorde et l'orgueil.

33. Non, tu ne dois plus te montrer, parent de l'Injustice, dans le Brahmâvarta, où l'on ne doit rencontrer que la Justice et la Vérité, et où les sages habiles dans l'accomplissement des sacrifices, les célèbrent en l'honneur de celui qui les a institués ;

34. Où Hari, où Bhagavat, paraissant sous la forme de l'offrande même, au moment où on la lui adresse, assure à ceux qui la lui présentent le bonheur et des plaisirs infailibles ; Hari, l'Esprit lui-même, qui, semblable au vent, pénètre et enveloppe tous les êtres, ceux qui se meuvent comme ceux qui ne se meuvent pas.

35. Tremblant à cet ordre de Parikchit, Kali s'adressa ainsi à ce roi qui, le poignard levé, ressemblait à l'implacable Daṇḍapâni (Yama) :

36. Où habiterai-je, avec ta permission, souverain de toute la terre ? En quelque lieu que j'aie, je te rencontrerai toujours armé de ton arc et de tes flèches.

37. Indique-moi ce lieu, ô toi le meilleur des soutiens de la justice, pour que j'y habite dans la pénitence, me conformant à tes volontés.

38. A cette prière, le roi lui assigna pour asile le jeu, l'ivrognerie, l'amour des femmes et le meurtre, où habite l'Injustice sous quatre formes.

39. Et comme il demandait encore, Parīkchit lui indiqua l'argent, puis le mensonge, l'ivresse, la luxure, la fureur, et en cinquième lieu la violence.

40. Kali, qui produit l'injustice, demeura, pour se conformer aux ordres du roi, dans ces cinq retraites que lui avait indiquées le fils d'Uttarā.

41. Qu'il évite donc partout ces causes de vice, l'homme qui veut conserver l'existence, et surtout le prince, ami de la loi, souverain du monde, et qui en doit être le maître spirituel.

42. Parīkchit rendit au bœuf, en le consolant, les trois pieds qui lui manquaient : la Pénitence, la Pureté, la Compassion ; et il fit prospérer la Terre.

43. C'est lui qui, maintenant, occupe cette place réservée aux souverains, que lui a laissée le roi son grand-oncle, au moment où il se retirait dans la forêt.

44. C'est ce Rīchi des rois, brillant de la gloire des chefs de la race de Kuru, et dont la renommée s'étend par tout l'univers, qui règne aujourd'hui dans la ville qui tire son nom de celui de l'éléphant, au sein de la prospérité d'un Tchakravartin.

45. Enfin, c'est sous le règne de ce prince, dont vous connaissez la puissance, du fils d'Abbimanyu, qui gouverne la terre, que vous vous êtes, ô Brāhmanes, préparés à la célébration du sacrifice.

FIN DU DIX-SEPTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

CAPTIVITÉ DE KALI,

DE L'ÉPISODE DE PARĪCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XVIII.

IMPRÉCATIONS D'UN BRÀHMANE CONTRE PARĪKCHIT.

SÛTA dit :

1. Celui qui, brûlé dans le sein de sa mère par le javelot du fils de Drôṇa, fut sauvé de la mort, grâce à la bienveillance de Bhagavat, Kṛichṇa aux actions merveilleuses,
2. Et qui plus tard, mordu par un serpent suscité par la colère d'un Brâhmane, ne se troubla pas à l'approche redoutable de la mort, parce qu'il avait déposé son cœur en Bhagavat;
3. Ce prince, disciple du fils de Vyâsa, ayant brisé tous les liens qui l'attachaient au monde, et pénétré complètement la nature d'Adjita, abandonna son corps auprès du Gange.
4. Car ils sont exempts de trouble, même à l'instant de leur mort, ceux qui, se conduisant comme le Dieu dont la gloire est excellente, et aimant le nectar de son histoire, se rappellent alors le lotus de ses pieds.
5. Tant que ce grand prince, fils d'Abhimanyu, régna sur la terre comme unique souverain, Kali, quoique ayant pénétré dans le monde, ne put y dominer.
6. En effet, du jour et du moment que Bhagavat avait quitté la terre, Kali, qui produit l'injustice, y était venu après lui.
7. Le monarque ne mit pas à mort le méchant, parce que, semblable à l'abeille qui ne se nourrit que du suc [des fleurs], il possédait ce naturel heureux par lequel c'est le bien et non le mal qu'on exécute spontanément.
8. D'ailleurs, que pouvait faire le lâche et timide Kali, héros

parmi les faibles, qui rôde au milieu des hommes comme un loup qui guette sa proie inattentive?

9. Je viens, sages Brāhmanes, de vous raconter ce que vous me demandiez, la pure histoire de Parīkchit qui se rapporte à celle du fils de Vasudéva.

10. Car chacun des récits consacrés à la grandeur de Bhagavat si digne d'être célébré, et qui ont pour objet ses actions héroïques et ses vertus, doit être accueilli avec respect par ceux qui aspirent à la véritable existence.

LES RĪCHIS dirent :

11. Bienveillant Sūta, puisses-tu vivre des années éternelles, toi qui nous racontes la gloire sans tache de Kṛichṇa et qui assures ainsi l'immortalité à de simples mortels comme nous!

12. Pendant que nous demeurons ici, noircis par la fumée de ce sacrifice interminable, tu nous fais boire le doux nectar du lotus des pieds de Gōvinda.

13. A nos yeux, le ciel même et l'exemption de la renaissance ne valent pas un seul instant du bonheur dont jouissent ceux que la foi unit à Bhagavat; après cela, que pourraient être pour nous les espérances des mortels?

14. Quel homme de goût pourrait se rassasier d'entendre l'histoire de ce Dieu, l'asile suprême assuré à la méditation des âmes élevées, de ce Dieu dont les maîtres du Yōga, avec Bhava (Çiva) et Pādma (Brahmā) à leur tête, ne purent compter jusqu'au bout les qualités, quoiqu'il n'en possède en réalité aucune?

15. Savant Sūta, toi qui as fait de Bhagavat l'objet exclusif de tes adorations, raconte-nous dans tous ses détails, maintenant que nous désirons l'entendre, la glorieuse et pure histoire de Hari, l'asile suprême assuré à la méditation des âmes élevées.

16. Ce récit que Parīkchit, le premier des serviteurs de Bhagavat, entendit de la bouche du fils de Vyāsa, et dont la connaissance, éclairant son esprit, lui fit adorer les pieds de celui dont l'étendard

porte l'image du Roi des oiseaux, ces pieds qu'on nomme la délivrance suprême,

17. Eh bien! raconte-nous-le, sans nous en rien cacher, ce récit supérieur, pur, dont le terme est le merveilleux Yôga; qui renferme les grandes actions de l'Être infini; où figure Parîkchit et qui fait les délices des serviteurs de Bhagavat.

SÛTA dit :

18. Ah! que ce jour comble de félicité une existence commencée sous des auspices défavorables, puisqu'il me vaut les hommages des vieillards! Oui, ces rapports qu'établit la conversation des sages illustres, dissipent bien vite le regret d'une naissance obscure.

19. Que sera-ce donc de celui qui célèbre le nom de cet Être, l'asile suprême assuré à la méditation des âmes élevées, de Bhagavat, l'Être infini, dont les forces sont infinies, et que les sages ont appelé de ce nom d'Infini, parce que ses qualités appartiennent à ce qu'il y a de plus grand?

20. Pour comprendre combien ses qualités l'élèvent au-dessus de toutes les créatures dont aucune ne le surpasse, bien loin de l'égaliser, il suffit de dire que Vibhûti (Çrî), laissant les autres Dieux, malgré leurs instances, va d'elle-même, et sans qu'il la recherche, adorer la poussière de ses pieds.

21. L'eau qui lui est présentée, comme offrande par Viriñtcha, en coulant de ses pieds, purifie le monde avec ses Gardiens. Eh! quel est, dans le langage du monde, le sens du nom de Bhagavat, si ce n'est qu'il désigne Mukunda lui-même?

22. Lui, en qui ses adorateurs, pleins de constance, anéantissant les liens qui les enchaînent au corps et aux autres objets extérieurs, atteignent immédiatement le dernier terme de cette méditation profonde où la bienveillance et la quiétude deviennent des lois de leur nature.

23. Pour moi, répondant à vos questions, sages resplendissants comme le soleil, je vous parlerai ici, autant que me le permettra

mon intelligence; car, comme les oiseaux ne parcourent que la partie du ciel que leurs forces leur permettent de franchir, ainsi les hommes instruits ne s'avancent dans les voies de Bhagavat que jusqu'ou les conduisent leurs forces.

24. Un jour que s'étant armé de son arc, Parīkchit était parti pour chasser dans la forêt, fatigué de poursuivre les bêtes fauves, épuisé de faim et de soif,

25. Ne voyant nulle part de réservoir d'eau, il entra dans l'ermitage, où il trouva un solitaire assis, tranquille, les yeux fermés,

26. Maître de ses sens, de sa respiration, de son cœur et de son intelligence, affranchi des trois états, parvenu à la perfection suprême, devenu Brahma et à l'abri de tout changement,

27. Couvert de sa chevelure qui tombait en désordre et d'une peau de rourou, et assis sur celle d'une antilope : Parīkchit, la bouche desséchée par la soif, demanda de l'eau à ce solitaire.

28. Mais ne recevant ni le siège de gazon, ni la place pour s'asseoir, ni l'offrande de l'eau, ni les paroles bienveillantes de l'hospitalité, le roi, se croyant méprisé, fut transporté de courroux.

29. Dévoré par la faim et par la soif, il sentit naître en lui, contre le Brâhmane, un mouvement soudain de colère et d'envie qu'il n'avait pas éprouvé jusque-là.

30. Trouvant auprès de ce Rīchi des Brâhmanes un serpent mort, il le prit de colère avec l'extrémité de son arc, le lui jeta sur l'épaule, et regagna sa capitale.

31. Aussi, [pensait le roi,] pourquoi se tient-il ainsi les yeux fermés, suspendant l'action de tous ses sens? Ne serait-ce pas qu'il se livre à une apparence de méditation pour éviter de misérables Kchattriyas?

32. Le jeune fils du Brâhmane, brillant de splendeur, qui jouait avec des enfants de son âge, en apprenant l'insulte que le roi avait faite à son père, prononça ces paroles :

33. Ah! la conduite outrageante de ces Râdjas nourris comme les corbeaux de ce qu'on leur jette, ressemble à celle des chiens et des esclaves gardiens de la porte, qui insultent leur maître!

54. Un misérable Kchattriya est le gardien de la porte des Brâhmanes; comment celui qui se tient à la porte serait-il admis à manger, dans la maison, la nourriture du maître?

55. Puisque Krichna, Bhagavat, qui punissait ceux qui s'écartaient de la droite voie, a quitté ce monde, moi je frapperai aujourd'hui ceux qui brisent la barrière [de la loi]; regardez donc ma puissance.

56. Ayant adressé, les yeux rouges de colère, ces paroles à ses compagnons, le jeune fils du Rîchi se baigna dans l'eau de la Kâucikî, et lança cette imprécation :

57. Dans sept jours, un serpent suscité par moi anéantira ce contempteur des lois, ce brandon de sa race qui nous a fait insulte.

58. L'enfant, de retour ensuite à l'ermitage, éprouva un vif chagrin à la vue de son père qui avait le serpent autour du cou, et il se mit à pleurer en sanglotant.

59. Son père, ce Brâhmane issu de la famille d'Aggiras, ayant entendu les gémissements de son fils, ouvrit lentement les yeux, vit sur son épaule le serpent mort,

40. Et l'ayant rejeté, il dit à son fils : Enfant, pourquoi pleures-tu? Qui t'a fait tort à toi aussi? et l'enfant interrogé lui raconta ce qui s'était passé.

41. En apprenant que le roi des hommes avait été maudit sans le mériter, le Brâhmane témoigna son mécontentement à son fils : Enfant, tu as commis, sans le savoir, une faute grave; tu as puni une injure légère par un énorme châtement.

42. Enfant dont l'intelligence n'est pas encore formée! tu ne dois pas songer à comparer aux autres hommes ce prince qui tire son nom de celui de l'Être suprême, et dont le courage, redoutable à ses adversaires, protège ses peuples et leur donne la sécurité et le bonheur.

43. Quand on ne verra plus ce guerrier, armé du Tchakra, et qu'on appelait un Dieu parmi les hommes, alors sans doute le monde sera en un instant ravagé par la violence des voleurs, comme un parc de moutons qui n'est pas défendu.

44. Je vois déjà retomber sur nous, sans que nous en soyons la cause, les crimes commis par les brigands qui vont piller des richesses qui n'auront plus de gardien; je vois le monde livré à une foule de ravisseurs qui se maudissent, se tuent les uns les autres, et enlèvent les troupeaux, les femmes et les trésors.

45. Alors disparaîtra, du milieu des hommes, la bonne loi, fondée sur le triple Vêda et embrassant les classes, les conditions et les devoirs; alors, exclusivement occupées de la poursuite des plaisirs et des richesses, toutes les classes se confondront [par des unions impures], comme les chiens et les singes.

46. Le chef des hommes, ce protecteur de la loi, ce monarque suprême, connu dans le monde entier, ce fidèle serviteur de Bhagavat, ce royal Rîchi, qui a célébré le sacrifice du cheval, ne méritait pas notre malédiction, lorsqu'il vint ici souffrant et affaibli par la faim, la soif et la fatigue.

47. Que Bhagavat, l'âme de l'univers, pardonne à cet enfant, dont l'intelligence n'est pas encore formée, le mal qu'il vient de faire à ce prince innocent, son fidèle serviteur!

48. Car les adorateurs de Bhagavat, quand ils sont méprisés, trompés, maudits, injuriés, battus, ne rendent pas, quoiqu'ils en aient le pouvoir, à celui qui les a outragés, malédiction pour malédiction.

49. Ainsi repentant de la faute commise par son fils, le grand solitaire, qui avait été insulté par le roi, ne pensait pas à l'injure qu'il avait reçue lui-même.

50. C'est que les hommes vertueux en ce monde, condamnés par les autres aux impressions opposées [de la peine et du plaisir], ne se désolent pas plus qu'ils ne se réjouissent, parce que leur âme n'est pas l'asile des qualités.

FIN DU DIX-HUITIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
L'IMPRÉCATION D'UN BRĀHMANE,
DE L'ÉPISODE DE PARÎKCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XIX.

ARRIVÉE DE ÇUKA.

SÛTA dit :

1. Mais le roi de la terre avait depuis réfléchi sur l'action blâmable qu'il avait commise; plein de tristesse à ce souvenir, il se disait : Ah! quel indigne outrage j'ai fait à ce Brâhmane innocent, dont l'éclat était caché!

2. Certainement la faute que j'ai commise contre l'Être suprême attirera bientôt sur moi quelque catastrophe inévitable. Ah! je me soumets volontiers, en expiation de mon crime, à n'en plus jamais commettre de pareil.

3. Que la famille irritée du Brâhmane, semblable au feu, consume aujourd'hui même mon trône, mon armée, mes biens, mon trésor! Puissé-je, malheureux que je suis, ne plus concevoir jamais une pensée de haine contre les Brâhmanes, les Dévas et les vaches!

4. Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, il apprit que l'imprécation prononcée par le fils du solitaire le condamnait à mourir de la morsure d'un serpent, et il pensa aussitôt que c'était un bien, puisque le serpent allait dans peu rompre la chaîne qui ne l'attachait que trop aux choses extérieures.

5. Se détachant alors complètement des deux mondes auxquels il avait déjà précédemment reconnu qu'il fallait renoncer, estimant par-dessus tout le culte des pieds de Kriçhna, il entreprit son dernier jeûne sur la rive du fleuve des Immortels.

6. Quel est celui qui, au moment de mourir, n'adorerait pas ce fleuve, qui, emportant l'eau sanctifiée par la poussière des pieds de

Kṛichṇa, mēlée avec la plante Tulasī, brillante de splendeur, purifie de tous côtés les mondes et les Dieux qui les protègent?

7. Étant ainsi décidé à mourir de faim auprès du fleuve qui descend des pieds de Vichṇu, le héros, fils de Pāṇḍu, médita sur les pieds de Mukunda, avec le sentiment d'une affection exclusive, calme comme un solitaire, et complètement délivré des liens qui l'attachaient au monde.

8. Là se réunirent, avec leurs disciples, des solitaires dont le pouvoir était immense, et dont la vertu répandait la pureté dans le monde; car si les saints paraissent visiter les lieux de pèlerinage, c'est moins pour se sanctifier que pour purifier ces lieux mêmes.

9. C'étaient Atri, Vasichṭha, Tchyavana, Çaradvat, Arichṭanēmi, Bhrīgu, Aḡgiras, Parāçara, le fils de Gādhi, Rāma, Utathya, Indrapramada, Idhmavāha,

10. Mēdhātithi, Dēvala, Ārchṭichēṇa, Bharadvādja, Gāutama, Pipalāda, Māitrēya, Āurva, Kavacha, Kumbhayōni (Agastya), Dvāipāyana, et le bienheureux Nārada,

11. Enfin Aruṇa et d'autres solitaires, les plus nobles parmi les Rīchis des Dévas, des Brāhmanes et des rois : à la vue de tant de personnages, chefs de nombreuses familles de Rīchis, le roi se prosterna devant eux et toucha la terre de son front.

12. Quand les sages furent tous assis commodément, le roi, après les avoir plusieurs fois salués, s'approchant d'eux les mains jointes et le cœur parfaitement pur, leur annonça son dessein.

13. Parīkchit dit : Ah! je suis en ce jour le plus heureux des princes, puisque ma conduite a pu m'attirer la bienveillance des plus illustres personnages! Ne sait-on pas qu'une famille de Rādjas coupable d'une faute est repoussée bien plus loin encore que l'eau où le Brāhmane s'est lavé les pieds?

14. Oui, c'est celui qui dispose de la forme supérieure et inférieure de l'existence, qui, pour me détacher, moi pécheur, des occupations auxquelles j'étais sans cesse livré, et pour faire naître en moi l'indifférence, s'est montré à moi sous la forme de la malédiction d'un

Brâhmane, malédiction où l'homme attaché au monde trouve bien vite un sujet de terreur.

15. Puissé-je être accueilli par les Brâhmanes et par la divine Gaṅgâ, moi qui cherche un asile auprès d'eux, et qui fixe ma pensée sur l'Être suprême! Puissé-je être mordu par le faux serpent qu'envoie le Brâhmane! Vous, chantez les hymnes à Vichṇu!

16. Puissé-je éprouver sans cesse de l'amour pour Bhagavat, l'Être infini! puisse-je désirer la société des sages magnanimes qui cherchent un asile auprès de lui! A quelque naissance que je sois soumis pour l'avenir, puisse-je obtenir leur amitié! Adoration en tous lieux aux Brâhmanes!

SÛTA dit :

17. Ainsi affermi dans son dessein, le roi s'assit plein de confiance et de recueillement, le visage tourné vers le nord, laissant au midi le rivage; il s'assit sur des tiges de Kuça, dont la pointe était dirigée vers l'est, après avoir abandonné à son fils [Djanamédjaya] le fardeau de la terre, épouse de l'Océan.

18. Au moment où ce roi, qui était un Dieu parmi les Dieux des hommes, se préparait ainsi à son dernier jeûne, les troupes des habitants des cieux, pleins de joie, firent tomber sur la terre une pluie de fleurs en chantant ses louanges; les larges timbales résonnèrent à plusieurs reprises.

19. Les grands Rîchis qui s'étaient réunis autour du roi, ces sages dont la vertu et le caractère même est la bienveillance pour les créatures, s'écriaient en le bénissant et en approuvant sa conduite : Bien! bien! et se livraient à des discours embellis par les perfections de l'Être dont la gloire est excellente.

20. Les Rîchis dirent : Il n'y a là rien d'étonnant, ô le plus noble des Rîchis des rois! quand on est issu, comme toi, d'une famille qui, dévouée au service de Kriçhṇa, n'hésita pas à quitter, dans son ardeur à suivre Bhagavat, un séjour honoré par le diadème royal.

21. Pour nous, nous resterons tous aujourd'hui réunis en ce lieu, jusqu'à ce que le fidèle serviteur de Bhagavat, abandonnant son corps,

parte pour un monde meilleur, un monde où la passion et le chagrin sont inconnus.

SŪTA dit :

22. En entendant sortir du milieu de l'assemblée des Rīchis ces paroles impartiales, d'où s'écoulait l'ambrosie, ces paroles graves et exemptes d'erreur, Parīkhit, ayant adoré les sages comme il convenait, leur adressa la parole, désireux d'apprendre les hauts faits de Vichnu.

23. Parīkhit dit : O vous tous qui êtes réunis ici de toutes parts, vous qui êtes semblables aux Vēdas qui existent sous une forme réelle par delà les trois mondes, je ne vois en ce moment, dans ce monde ou dans l'autre, que l'action d'une cause unique, la bienveillance pour les autres qui constitue votre caractère.

24. C'est pourquoi voici la question que je vous adresse, plein de confiance, ô Brāhmanes ! dans la nécessité d'exécuter vos commandements ; veuillez m'exposer ici, autant qu'il est en vous, les obligations et les principes de pureté auxquels les hommes doivent s'attacher de toute leur âme et surtout ceux qui sont au moment de mourir.

SŪTA dit :

25. Là survint le bienheureux fils de Vyāsa, qui errait sur la terre au hasard et sans faire attention à quoi que ce fût ; ne portant aucun signe qui le pût faire reconnaître, satisfait de ses propres richesses, ayant renoncé à toute espèce de vêtements, il marchait entouré de petits enfants.

26. A la vue de ce jeune homme âgé de seize ans, de ses pieds, de ses mains, de ses cuisses, de ses bras, de ses épaules, de ses joues, de tous ses membres enfin brillants de jeunesse, de ses yeux beaux et bien fendus, de son nez proéminent, de ses oreilles parfaitement égales, de son visage avec ses sourcils bien tracés, de son cou élégamment formé et marqué de trois lignes comme une coquille,

27. De sa clavicule recouverte, de sa poitrine large et rebondie, de son nombril semblable aux cercles que forme le poil des chevaux, de son beau ventre sillonné de plis, de son corps nu, de ses cheveux bouclés et en désordre, de ses longs bras, de cet éclat semblable à celui du plus parfait des immortels (Vichṇu),

28. De son teint noir, de cette beauté corporelle soutenue par une jeunesse toujours florissante et de ce gracieux sourire qui gagnaient le cœur des femmes, les solitaires se levèrent tous de leurs sièges, reconnaissant ses perfections malgré le voile qui les cachait à leurs yeux.

29. Le prince donné par Vichṇu se prosterna devant l'hôte qui se présentait; et ce dernier, repoussant les insensés, les femmes et les enfants [qui l'avaient suivi], s'assit, avec les honneurs qui lui étaient dus, sur un siège élevé.

30. Là ce sage, plus grand que les plus grands hommes, au milieu de la foule des Rîchis de tous les ordres, Brâhmanes, rois et Dévas, brillait comme l'astre divin de la lune environnée du cortège des planètes, des constellations et des étoiles.

31. Quand le solitaire qui avait dompté ses sens et dont l'intelligence ne s'endormait jamais, se fut assis, le roi, fidèle adorateur de Bhagavat, l'aborda en le saluant, toucha la terre de son front, et se tenant devant lui, recueilli et les mains jointes en signe de respect, il lui adressa ces paroles d'une voix agréable :

32. Parîkchit dit : Ah! le misérable Kchattriya est en ce jour digne des respects des hommes vertueux, puisque par ta miséricorde, ô Brâhmane, il est devenu comme le lieu de pèlerinage où tu t'es présenté sous l'apparence d'un hôte!

33. Si les hommes n'ont qu'à se souvenir de toi pour purifier à l'instant même leur demeure, que sera-ce de celui qui peut te voir, te toucher, te laver les pieds et te rendre d'autres services?

34. Ta seule présence, ô grand Yôgin, fait disparaître en un instant les plus grands crimes dont les hommes puissent se rendre coupables, tout de même que celle de Vichṇu anéantit les ennemis des Suras.

35. Ne me témoigne-t-il pas aussi sa bienveillance, Bhagavat, Kṛichṇa, l'ami des enfants de Pāṇḍu, qui, pour satisfaire les fils de mon bisaïeul paternel, est devenu mon parent, en prenant place dans leur famille?

36. Sans lui, comment aurions-nous pu, nous qui avons la ferme volonté de mourir, jouir de ta présence, ô toi dont la marche est inconnue, toi le sage le plus accompli, et le plus digne qu'on lui adresse des questions?

37. C'est pourquoi je demande au précepteur suprême des Yôgins la perfection absolue; je lui demande de connaître complètement les obligations qui sont imposées en ce monde à l'homme qui veut mourir.

38. Dis-moi, seigneur, ce qu'il faut que les hommes écoutent et répètent en eux-mêmes, ce qu'il faut qu'ils fassent, ce qu'ils doivent se rappeler et adorer; dis-moi ce qui leur est interdit.

39. Certes, bienheureux Brâhmane, on ne te voit nulle part t'arrêter dans les demeures des maîtres de maison, pas même le peu de temps qu'on met à traire une vache.

SÛTA dit :

40. Ainsi interrogé par le roi qui lui parlait d'une voix douce, le bienheureux fils de Vâdarâyaṇa, qui connaissait les devoirs, lui fit la réponse qui va suivre.

FIN DU DIX-NEUVIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
ARRIVÉE DE ÇUKA,
DE L'ÉPISEDE DE PARĪCHIT, DANS LE PREMIER LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE MAHĀPURUĀHA.

1. Çuka dit : Grand roi ! de tous les sujets que les hommes doivent entendre, celui sur lequel porte ta question est le plus important, le meilleur, celui d'où dépend le bien du monde, et qu'approuvent les sages qui connaissent l'Esprit.

2. Il y a des milliers de sujets que doivent entendre les hommes qui, occupés dans leurs demeures aux soins des chefs de maison, ignorent la nature de l'Esprit.

3. La nuit, leur vie se passe dans le sommeil ou dans les plaisirs des sens ; le jour, dans de continuels efforts pour acquérir des richesses ou soutenir leur famille.

4. Attaché à tout ce qui l'entoure, à son corps, à ses enfants, à sa femme, quoique tout cela n'ait pas une existence réelle, l'homme, quand il les voit mourir, n'en est pas plus éclairé.

5. C'est pourquoi, fils de Bharata, l'objet que doit toujours entendre, célébrer et se rappeler l'homme qui désire son salut, c'est Bhagavat, l'âme universelle, Hari, le souverain Seigneur.

6. La plus belle récompense qu'au moment de sa mort l'homme puisse obtenir d'une vie passée dans l'observation de ses devoirs, conformément à la doctrine du Sâmkhya et du Yôga, c'est de se rappeler Nârâyana.

7. Les solitaires, ô roi, dégagés de l'observance des préceptes et des restrictions, même lorsqu'ils ont atteint la perfection, se plaisent encore au récit des qualités de Hari.

8. Au commencement de l'âge Dvâpara, j'ai lu, sous la direction de mon père Dvâipâyana, ce Bhâgavata Purâna égal aux Vêdas.

9. Cette histoire, qu'au sein même de la perfection je lisais, le cœur ravi par les jeux de celui dont la gloire est excellente,

10. Je vais maintenant te la raconter, ô Rîchi des rois, car tu es dévoué à Mahâpurûcha (Vichṇu); ceux qui ont foi en elle voient bientôt leur intelligence pure au sein de Mukunda.

11. Oui, la récitation des noms de Hari est pour les Yôgins qui, arrivés à l'indifférence, veulent parvenir au lieu où l'on n'a plus rien à craindre, un acte qu'ils regardent comme obligatoire.

12. Que font à l'insensé les longues années qu'il passe en ce monde sans s'apercevoir de leur cours? Un seul instant vaut mieux pour celui qui en connaît la rapidité, pourvu qu'il en profite pour faire son salut.

13. Le Râdjarchi Khatvâgga ayant appris combien il avait peu de temps à vivre en ce monde, quitta tout en un instant pour aller se réfugier au sein de Hari qui donne la sécurité.

14. Et toi aussi, fils de Kuru, en ce moment même où le terme de ta vie est fixé à sept jours, prépare-toi à faire pendant ce temps tout ce qui peut assurer ton salut.

15. Quand approche l'instant de la mort, que l'homme, exempt de trouble, tranche avec le glaive de la séparation le lien d'affection qui l'attache à son corps et à tout ce qui l'entoure.

16. Que sorti de sa maison pour se faire anachorète, plein de fermeté, s'étant baigné dans l'eau sainte d'un étang, assis sur un siège pur, isolé, construit conformément à la loi,

17. Il répète en lui-même la pure et suprême syllabe formée de trois lettres, qui est Brahma; qu'il contienne son cœur, maître désormais de sa respiration, et gardant le souvenir du monosyllabe où Brahma réside tout entier.

18. Que guidé par son intelligence, il se serve de son cœur pour détacher ses sens du contact des choses matérielles, et qu'il fixe par la méditation sur l'objet essentiellement beau, son cœur que distrait [encore] l'accomplissement des œuvres.

19. Là, qu'il médite sur chacune des parties de cet objet, sans que son esprit cesse d'en embrasser l'ensemble; et qu'après avoir uni

[à cet objet] son cœur désormais détaché des choses matérielles, il ne songe plus à aucune autre chose, [en contemplant] la forme suprême de Vichnu, où l'âme trouve le repos.

20. Et si son cœur est encore entraîné par la Passion et obscurci par les Ténèbres, que le sage le contienne à l'aide de la méditation qui détruit les souillures causées par les qualités.

21. Car lorsque la méditation est soutenue jusqu'au bout, elle conduit bientôt le Yôgin qui voit distinctement l'asile du bonheur, au Yôga dont le caractère est la dévotion.

22. Le roi dit : Comment doit-on s'y livrer, ô Brâhmane ? sur quoi doit-elle porter et quelle est-elle elle-même cette méditation qui fait disparaître si vite les souillures du cœur de l'homme ?

23. Çuka dit : Que le sage, maître de sa posture, de sa respiration, de ses sens, et affranchi de tout contact, fixe par la pensée son cœur sur la forme solide de Bhagavat.

24. Virâdj est son corps, ce corps qui est la plus solide des choses les plus solides, où l'on voit exister tout cet univers, embrassant ce qui a été, ce qui est et ce qui sera.

25. Au sein de ce corps renfermé dans l'œuf [de Brahmâ], et entouré de sept enveloppes, réside Purucha devenu Virâdj; c'est là Bhagavat, l'objet même sur lequel il faut fixer son cœur.

26. Le Pâtâla est la plante de son pied, disent les sages; Rasâtala en est le talon et le bout; Mahâtala forme les chevilles de Purucha, le créateur de toutes choses, et Talâtala ses jambes.

27. Les deux genoux de cet Être, dont l'univers est la forme, sont Sutala; ses deux cuisses, Vitala et Atala; son bas-ventre, la terre; et l'atmosphère, son nombril, qui est semblable à un lac.

28. Sa poitrine est la réunion des lumières célestes, son cou le monde Mahas, sa face le Djanalôka; on dit que le front d'Âdipurucha est le monde Tapas, et que le monde Satya forme les têtes de celui qui a mille têtes.

29. Ses bras sont Indra et les autres Dieux, ses oreilles les points cardinaux, son ouïe le son; les deux Açvins sont les narines de cet

Être supérieur; l'odeur est pour lui le sens de l'odorat; sa bouche est le feu allumé.

30. L'atmosphère forme ses yeux; le soleil est sa vue; les cils de [cet Être qui est] Viçṇu sont la nuit et le jour; l'intervalle qui sépare ses sourcils est la demeure de Paramêchthin (Brahmā); les eaux forment son palais; le goût est sa langue.

31. On dit que les Vêdas sont le sommet de la tête de l'Être infini, que ses défenses sont Yama, et ses dents les objets que l'homme aime le mieux; son sourire est Mâyâ, qui trouble les mortels; son coup d'œil est la création sans bornes.

32. Sa lèvre supérieure est la modestie; sa lèvre inférieure est le désir; son sein est la justice, et son dos la voie de l'injustice; Ka (le chef des créatures) est son membre viril; ses testicules sont Mitra et Varuṇa, son ventre les océans; la charpente de ses os forme les montagnes.

33. Les fleuves sont ses veines; les collines qui s'élèvent à la surface de la terre, sont les poils qui croissent sur le corps de celui dont l'univers est le corps; son souffle est le vent dont la force est infinie; sa marche est le temps; son action est le cours des qualités.

34. On dit, ô le meilleur des fils de Kuru, que les nuages sont les cheveux de cet Être qui est si multiple; que le crépuscule est son vêtement; que le principe invisible [la Nature] est son cœur, et que la lune, trésor de toutes les transformations, est pour lui le siège du sentiment.

35. Les sages pensent que l'énergie de l'intelligence est pour lui le principe nommé Mahat; que la personnalité de cet Être, âme de l'univers, est Giritra (Çiva); les chevaux, les mulets, les chameaux, les éléphants, sont ses ongles; tous les animaux sauvages et domestiques sont ses reins.

36. Les volatiles sont sa création, cette œuvre merveilleuse; sa pensée est le Manu [Svâyambhuva], sa demeure l'homme; les Gandharvas, les Vidyâdharas, les Tchâraṇas, les Apsaras sont pour lui les souvenirs des sons; la force de l'armée des Asuras est la sienne.

37. Les Brâhmanes sont sa bouche, les Kchattriya ses bras, les

Vâiçyas ses cuisses; la caste dont le teint est noir forme les pieds de ce grand Être; entouré de la foule des Dieux aux noms divers, il est la substance même de l'offrande; son œuvre est le but de la célébration du sacrifice.

58. Tel est l'ensemble des parties dont se compose le corps du souverain Seigneur, que je viens de te décrire; c'est sur ce corps, le plus solide de tous, et au delà duquel il n'existe rien, qu'il faut fixer et retenir son cœur par la pensée.

59. Cet être unique qui, semblable à l'âme qui voit par les [organes des] êtres [divers qu'elle crée] en songe, perçoit tout par l'opération des intelligences de toutes les créatures; cet être, la vérité même, le trésor de la béatitude, c'est à lui qu'il faut rendre un culte, c'est à lui qu'il faut s'attacher, et non aux autres Dieux d'où l'âme retombe [pour revenir en ce monde].

FIN DU PREMIER CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 DESCRIPTION DU CORPS DE MAHÂPURUÇA,
 DANS LE SECOND LIVRE DU GRAND PURÂNA,
 LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE MAHĀPURUĀHA.

1. Çuka dit : C'est par une méditation de ce genre qu'autrefois le Dieu qui est né de lui-même, Brahmâ, dont le regard est fécond et l'intelligence active, recouvrant, grâce à la faveur de Viçṇu satisfait, la mémoire qu'il avait perdue, put recréer cet univers tel qu'il était avant sa destruction.

2. La voie enseignée par le Vêda n'est autre que ceci : errant au milieu des existences dont les noms vides de sens occupent ses méditations, l'homme, endormi par son imagination sur une route qui n'est qu'une illusion vaine, n'y rencontre pas de réalités.

3. C'est pourquoi il faut que le sage, dont l'intelligence est active, ne songe aux objets, ces noms sans réalité, que pour le strict nécessaire et sans s'y attacher jamais ; et si ces objets lui sont acquis d'ailleurs, il ne doit plus, en considération de la peine qu'il se donnerait, faire aucun effort [pour s'en procurer d'autres].

4. Quand on a la terre, à quoi bon se fatiguer pour trouver un lit ? A quoi bon des coussins pour soutenir sa tête, puisque le bras en tient si bien lieu ? Quand on peut rapprocher ses mains, à quoi bon des vases variés pour recueillir les aliments ? Quand on a le ciel et l'écorce des arbres, à quoi bon des étoffes précieuses ?

5. Mais on ne trouve pas sur le chemin de lambeaux de vêtements ; les arbres destinés à nourrir les autres créatures ne donnent pas leur aumône ! Les fleuves sont à sec, les cavernes fermées !... Eh quoi ! Adjita ne protège-t-il pas ceux qui se réfugient dans son sein ? Pourquoi les sages s'adresseraient-ils aux hommes aveuglés par le vain orgueil des richesses ?

6. Aussi, que le sage parvenu à la quiétude, sûr de son hut,

adore Bhagavat, qui trouve de lui-même la perfection dans sa propre intelligence; cet Être aimable, véritablement existant, infini, cet Être en qui cesse la cause de la transmigration.

7. Qui donc, à l'exception des hommes qui ressemblent aux animaux, mépriserait cette contemplation de l'Être suprême pour se livrer à des méditations sans objet, à la vue de l'homme tombé dans ce monde, semblable au fleuve de l'enfer, et esclave des douleurs que produisent ses actions?

8. Quelques sages se représentent, par la méditation, comme occupant l'espace du plus petit empan dans la cavité du cœur situé à l'intérieur de leur corps, Puruchâ ayant quatre bras, et tenant le lotus, le Tchakra, la conque et la massue.

9. Sa figure est bienveillante; ses grands yeux ressemblent au lotus; ses vêtements sont jaunes comme les filaments de la fleur du Kadamba; ses bracelets d'or sont ornés de riches bijoux; son diadème et ses pendants d'oreilles brillent de pierres étincelantes.

10. Dans l'asile du cœur des maîtres du Yôga, comme au milieu du péricarpe d'un lotus épanoui, sont placés ses pieds, semblables à des bourgeons; l'attribut par lequel il se manifeste est Çrî; à son cou est suspendu le joyau Kâustubba; il porte une guirlande de fleurs des bois dont la fraîcheur ne se fane jamais.

11. Il est orné d'une ceinture et de bagues précieuses, de bracelets et d'anneaux; un gracieux sourire se peint sur son visage embellé par les boucles de ses cheveux noirs, purs et lisses.

12. Une bienveillance infinie se marque dans le mouvement de ses sourcils qui brillent au-dessus d'un regard animé par le noble sourire des jeux auxquels il se livre; c'est lui, c'est le Seigneur suprême que le sage verra sous la forme de sa pensée, tant qu'il fixera [sur lui] son cœur par la méditation.

13. Que le sage médite avec son intelligence sur chacune des parties du Dieu qui porte la massue, les unes après les autres, depuis ses pieds jusqu'à son sourire. A mesure que, maître d'une de ces parties, il s'élève à une partie plus noble, son intelligence se purifie en proportion.

14. Tant qu'il ne sent pas naître en lui une dévotion intense pour cet Être supérieur à la fois et inférieur, maître de l'univers, et doué de vue, il faut qu'après avoir accompli les œuvres [obligatoires], il s'efforce de se représenter la forme solide de Puruṣa.

• 15. Que l'ascète qui veut abandonner ce monde, assis sur un siège solide et commode, ne s'occupe ni du temps ni du lieu, et que, maître de sa respiration, il contienne son souffle en son cœur.

16. Absorbant son cœur dans son intelligence purifiée, celle-ci dans le principe qui voit en nous, celui-ci dans sa propre âme, identifiant son âme avec l'âme universelle, que le sage, plein de fermeté, en possession du repos absolu, s'abstienne de toute action.

17. Là où ne domine pas le Temps, maître des Dieux au regard immobile; là où, conséquemment, les Dieux n'ont pas d'empire sur des mondes [qui n'existent pas]; là où ne se trouvent ni les trois qualités, la Bonté, la Passion, les Ténèbres, ni le principe des créations variées, ni Mabat, ni la Nature,

18. C'est là qu'ils placent la suprême essence de Viṣṇu, ces sages qui désirent abandonner ce qui n'a pas d'existence réelle, en disant : « Cela n'est pas! cela n'est pas! » et qui laissant de côté ce qu'on prend à tort pour l'Esprit, unissent à chaque instant leur cœur, qu'ils éloignent de toute autre affection, à la forme de celui qui mérite tous nos hommages.

19. Que le solitaire, parvenu à ce degré de contemplation, après avoir anéanti tout à fait les perceptions par la force de la vue de la science parfaite, se réfugie dans un repos absolu; que fermant avec ses talons les voies inférieures, il rappelle en haut, sans se lasser, le souffle de vie des six demeures où il réside.

20. Attirant le souffle vital du nombril dans son cœur, qu'il le fasse monter de là, par la voie de l'air nommé Udāna, dans sa poitrine; qu'ensuite, maître de son attention et réunissant le souffle de vie à son intelligence, il l'amène peu à peu jusqu'à la racine de son palais.

21. De là, qu'il le conduise dans l'intervalle de ses sourcils, fermant les sept voies qui lui sont ouvertes, et qu'étant resté en cet état une demi-heure, à l'abri de toute distraction, possédant toute

l'intensité de sa vue, il ouvre au souffle vital une voie à travers le crâne et abandonne son corps pour aller se réunir à l'Être suprême.

22. Si [d'un autre côté] le sage, ô chef des hommes, veut parvenir au séjour de Paramêchthin, lieu de bonheur occupé par les habitants du ciel, où l'on jouit des huit facultés surhumaines, et qui est compris dans l'espace formé par la réunion des qualités, il y passe avec son cœur et avec ses sens.

23. On place au dedans et en dehors de l'ensemble des trois mondes la voie des maîtres du Yôga dont le corps subtil est confondu avec le vent; c'est en se livrant à la science, aux mortifications, à la pratique du Yôga et à la contemplation, qu'ils obtiennent de parcourir cette voie où l'on ne parvient pas par les œuvres.

24. Celui [qui a pratiqué le Yôga] sortant par l'artère lumineuse et traversant l'éther et le monde de Brahmâ, va se réunir à Vâïçvânara (le feu); puis, débarrassé de toute impureté, il s'élançe plus haut dans le cercle de Çiçumâra, [la constellation] de Hari.

25. Ayant traversé ce domaine de Vichnu, nombril de l'univers, seul avec son âme pure et réduite à la forme d'un atome, il entre dans le monde de ceux qui connaissent Brahma, monde révééré où jouissent du bonheur les Dieux qui vivent un Kalpa.

26. A l'expiration de cette période, voyant l'univers entièrement consumé par le feu sorti de la bouche de l'Être infini, il passe dans le séjour de Paramêchthin, dans ce lieu qui dure autant que la vie de Brahmâ, et où aiment à résider les chefs des Siddhas;

27. Là où il n'y a ni chagrin, ni vieillesse, ni mort, ni douleur, ni crainte, à l'exception de ce sentiment pénible de compassion qui s'élève à la pensée de la naissance, cause de malheurs sans fin pour les hommes qui ignorent la contemplation [de Bhagavat].

28. S'unissant ensuite à l'enveloppe terrestre [de Virâdj], sans empressement comme sans crainte, il passe successivement avec son âme par les formes de l'eau et du feu; avec cette lumineuse essence, il se joint au vent; puis, lorsque le temps est venu, avec son âme unie au vent, il s'identifie à l'éther, ce grand attribut de l'Esprit.

29. Pénétrant ensuite tour à tour chacune des molécules élémentaires, l'odeur avec le sens de l'odorat, la saveur avec le sens du goût, la forme avec le sens de la vue, l'attribut tangible avec le sens du toucher, le son qui est la propriété de l'éther avec le sens de l'ouïe, l'action [des organes des sens] avec le souffle vital;

30. S'unissant, pendant sa marche, au principe auteur de créations variées, dans lequel rentrent les molécules subtiles des éléments et les sens, ainsi que les Dévas et le cœur [qui en émanent], le Yôgin pénètre avec ce principe dans celui de l'intelligence, [et de là] dans celui où vont s'absorber les qualités.

31. Ainsi transformé, dégagé de tout attribut, il entre dans l'âme suprême, dans le calme profond de la béatitude qui est devenue son essence; c'est là la voie de Bhagavat, et celui qui y est parvenu ne revient plus désormais reprendre les liens de ce monde.

32. Voilà, roi des hommes, les deux voies éternelles célébrées par les Vêdas, et sur lesquelles tu m'as interrogé; [ce sont les voies du salut] que jadis Bhagavat, fils de Vasudêva, interrogé par Brahmâ, enseignait à ce Dieu qui lui rendait hommage.

33. Non, il n'est ici-bas pour l'homme entrant dans ce monde d'autre route de bonheur que celle qui le conduit à la pratique de la dévotion à Bhagavat, fils de Vasudêva.

34. Le bienheureux [Brahmâ], après avoir étudié trois fois dans sa pensée la totalité du Vêda, se mit à chercher attentivement le moyen de ressentir de l'affection pour l'Esprit suprême.

35. Le bienheureux Hari, en effet, est manifesté dans tous les êtres où il paraît comme esprit; c'est le spectateur dont on conclut la présence de celle des signes, tels que l'intelligence et les autres, qui sont exposés à sa vue.

36. C'est pour cela, ô roi, que les hommes doivent partout, toujours, et de toute leur âme, entendre, célébrer, se rappeler le bienheureux Hari.

37. Ceux qui boivent le nectar de l'histoire de Bhagavat, âme des gens de bien, lequel leur est apporté par la cavité des organes de

l'ouïe, purifient leur cœur souillé par les objets des sens, et parviennent en présence du lotus de ses pieds.

FIN DU SECOND CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DESCRIPTION DU CORPS DE MAHÂPURUÇA,
DANS LE SECOND LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DE MAHĀPURUČHA.

1. Čuka dit : Je viens de t'exposer ce que tu me demandais, cette science destinée aux sages d'entre les hommes qui sont sur le point de mourir.

2. Que celui qui désire la splendeur que donne la connaissance du Vêda, adresse son hommage au maître du Vêda; que celui qui désire des sens [parfaits], s'adresse à Indra; que celui qui désire des enfants, invoque les Pradjâpatis.

3. Que celui qui désire le bonheur, le demande à la divine Mâyâ; que celui qui veut de l'éclat, le demande à Vibhâvasu (le feu); que celui qui désire des richesses, les demande aux Vasus; que l'on s'adresse aux Rudras, pour en obtenir la force qu'on désire.

4. Que celui qui désire des aliments, adore Aditi; et que celui qui veut le ciel, adore les enfants d'Aditi; que celui qui désire la royauté, s'adresse aux Viçvadêvas; et qu'il s'adresse aux Sādhyas, celui qui veut se soumettre les hommes.

5. Que celui qui désire une vie longue, la demande aux divins Açvins; que celui qui désire la croissance, la demande à Ilâ (la terre); que celui qui désire la solidité, la demande au ciel et à la terre, qui sont les père et mère du monde.

6. Que celui qui veut de la beauté, s'adresse aux Gandharvas; que celui qui veut des femmes, s'adresse à l'Apsaras Urvaçî; que celui qui désire la puissance souveraine sur tous les êtres, s'adresse à Pāramêchthin.

7. Que celui qui désire la gloire, la demande à Yadjña; que celui qui désire des trésors, en demande à Pratchêtas (Varuṇa); que celui qui désire la science, la demande à Giriça (Çiva); que

celui qui désire le bonheur conjugal, le demande à la vertueuse Umâ.

8. Que celui qui désire la justice, invoque le Dieu que célèbrent des distiques excellents; que celui qui veut perpétuer sa race, invoque les Pitris; que celui qui veut être protégé, invoque les saintes créatures (les Yakchas); que celui qui désire la vigueur, invoque les troupes des Maruts.

9. Que celui qui veut le titre de roi, s'adresse aux divins Manus; que celui qui veut la mort de son ennemi, s'adresse à Nirriti; que celui qui désire la jouissance des désirs, s'adresse à Sôma; que celui qui désire l'affranchissement des désirs, s'adresse au suprême Purucha.

10. Que celui qui n'a aucun désir ou qui désire tout, c'est-à-dire l'affranchissement, et dont l'intelligence est élevée, s'adresse, avec l'application d'une dévotion ardente, à l'Esprit suprême.

11. Mais quand les hommes offrent en ce monde des sacrifices [à ces divers Dieux], leur véritable récompense, leur bonheur réel, c'est uniquement l'affection inaltérable pour Bhagavat que produit en eux la société des sages qui lui sont dévoués.

12. Quel est celui qui ne quitterait pas tout pour jouir des histoires de Hari, qui donnent et la science par laquelle est calmé complètement le tourbillon des vagues des qualités, et la paix du cœur, et le détachement des objets sensibles, et la pratique de la dévotion qui est la voie approuvée de la délivrance absolue?

ÇÂUNAKA dit :

13. Quand le roi, fils de Bharata, eut entendu ce discours, que demanda-t-il encore au chantre inspiré, au Rîchi, fils de Vyâsa?

14. Veuille bien nous dire, savant Sûta, ce que nous désirons entendre; car il est établi que les réunions des sages doivent s'occuper des récits dont l'histoire de Hari est la conséquence.

15. [Vois, par exemple,] ce roi dévoué à Bhagavat, ce guerrier au grand char, l'illustre descendant de Pâṇḍu, qui, au milieu des jeux de l'enfance, ne connaissait d'autres plaisirs que Kriçṇa;

16. Et ce bienheureux fils de Vyāsa, exclusivement dévoué au fils de Vasudéva; oui, ces histoires, ennoblies par les qualités de celui dont le nom est chanté au loin, doivent être entendues dans les réunions des gens vertueux.

17. Car le soleil, par la succession de son lever et de son coucher, détruit la vie des mortels, excepté celle de l'homme qui a donné ne fût-ce qu'un instant à l'histoire du Dieu dont la gloire est excellente.

18. Ne vivent-ils pas [aussi], les arbres? ne respirent-ils pas, les soufflets? ne mangent-ils pas, ne se reproduisent-ils pas aussi, les autres animaux des villages?

19. C'est une brute comparable au chien, au chameau, à l'âne et au pourceau qui vit dans la fange, que l'homme dont les oreilles n'ont jamais été frappées par l'histoire du frère aîné de Gada.

20. Les oreilles de l'homme qui n'écoute pas les hauts faits de celui dont le pouvoir est immense, sont des trous inutiles; elle ressemble à une grenouille, la langue mauvaise, ô Sûta, qui ne répète pas les vers consacrés à celui dont le nom est chanté au loin.

21. C'est un poids inutile que la tête, fût-elle ornée du turban de soie et de l'aigrette, qui ne s'incline pas devant Mukunda; les mains qui n'adorent pas Hari ne sont que les mains d'un cadavre, quand même elles porteraient de brillants bracelets d'or.

22. Ils ressemblent aux yeux qui parent la queue du paon, les yeux de l'homme qui ne contemplant pas les attributs de Viçṇu; ce sont les racines d'un arbre que les pieds qui ne vont pas visiter les lieux consacrés à Hari.

23. C'est un cadavre vivant que l'homme qui ne recueille pas la poussière des pieds des sages dévoués à Bhagavat; c'est un cadavre respirant que celui qui ne connaît pas le parfum de la plante Tulasî qui s'attache aux pieds du divin Viçṇu.

24. Oui, il a un cœur de pierre, celui qui entendant les noms de Hari, n'éprouverait aucune émotion, ne sentirait pas les larmes couler de ses yeux et les poils se dresser sur tout son corps.

25. Dis-nous donc, ô toi le premier des serviteurs de Bhagavat, toi dont les discours sont pleins de bienveillance, ce que le fils de

Vyâsa, habile dans la connaissance de l'esprit, exposa au roi des hommes, qui l'avait convenablement interrogé.

FIN DU TROISIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DESCRIPTION DU CORPS DE MAHÂPURUCHA,
DANS LE DEUXIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
• RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE IV.

DESCRIPTION DE MAHĀPURUĀHA.

SŪTA dit :

1. Le fils d'Uttarā comprenant le discours de Vāiyāsaki (Çuka), qui lui avait fait reconnaître la nature de l'esprit, appliqua sa pensée pure à Kriçhṇa.

2. Il renonça aux sentiments d'orgueil que lui avaient inspirés son corps, sa femme, ses enfants, sa maison, ses troupeaux, ses richesses, ses parents, et un royaume qui n'avait jamais été diminué.

3. Il interrogea Çuka sur le sujet même qui fait, hommes excellents, l'objet de vos questions, magnanime et plein de foi dans le récit de la puissance de Kriçhṇa.

4. Reconnaissant que sa mort était prochaine, ayant renoncé à l'action dont le but est triple, fermement uni à l'essence même de Bhagavat, fils de Vasudēva,

5. Le roi dit : Elle est vraie ta parole, ô Brāhmane, qui sais tout et qui es sans péché; car je sens mon ignorance disparaître pendant que tu me racontes l'histoire de Hari.

6. Je désire encore connaître ce que ceux qui n'admettent pas d'Être suprême ont tant de peine à comprendre : comment Bhagavat, avec la Mâyâ dont il dispose, crée cet univers, comment il le conserve, et comment ensuite il le ramène à lui;

7. Comment pénétrant chacune des forces créatrices, l'Esprit suprême, doué lui-même de forces nombreuses, se crée d'abord en se jouant, puis se multiplie en faisant jouer [ses créatures].

8. Certes, les actions du divin Hari aux exploits merveilleux paraissent difficiles à comprendre, même aux chantres inspirés.

9. Comment s'enveloppe-t-il, soit en une seule fois, soit successi-

vement, des qualités de la Nature? Comment, multiple, quoique toujours un, accomplit-il des actions par ses naissances?

10. Expose-moi, bienheureux Çuka, ce qui est pour moi un sujet de doutes; car tu connais également bien et les écritures sacrées et le suprême Brahma.

SÛTA dit :

11. Ainsi sollicité par le roi à raconter les qualités de Hari, le sage, se rappelant Hriçhikêça, commença en ces mots :

12. Çuka dit : Adoration à l'Esprit suprême, immense, qui revêt la triple énergie des qualités pour se livrer au jeu de la création, de la conservation et de la destruction des choses; à celui qui est le modérateur interne des âmes, et dont la voie est invisible!

13. Adoration, et encore adoration à celui qui dissipe le chagrin des justes, qui anéantit les méchants; à celui dont la forme est tout ce qui est hon! adoration à celui qui accorde libéralement aux hommes qui suivent la condition des sages contemplatifs, l'objet de leurs constantes recherches!

14. Adoration, adoration au héros des Sâtvats, à celui dont la demeure est bien loin pour les mauvais Yôgins! adoration à celui qui, avec une puissance qui n'est ni surpassée ni même égalée, se plaît au sein de Brahma, sa propre demeure!

15. Celui que le monde n'a qu'à célébrer, se rappeler, voir, adorer, entendre, vénérer, pour que ses péchés disparaissent à l'instant même, à celui-là, dont la gloire est prospère, adoration, adoration!

16. Ceux qui savent discerner le vrai, doivent au culte de ses pieds de pouvoir, affranchis ici-bas et dans l'autre monde des liens du cœur, obtenir, sans fatigue, la béatitude de Brahma : à celui-là, dont la gloire est prospère, adoration, adoration!

17. Les pénitents qui se mortifient, les hommes qui exercent l'aumône, ceux qui ont de la gloire, ceux qui ont de l'intelligence, ceux qui connaissent les Mantras, ceux qui ont une conduite vertueuse, n'obtiennent le bonheur qu'en s'unissant à lui : à celui-là, dont la gloire est prospère, adoration, adoration!

18. Les Kirātas, les Hūnas, les Andhras, les Pulindas, les Pukkasas, les Ābbīras, les Kaṅkas, les Yavanas, les Kbasas et les autres classes livrées au péché, deviennent pures en se réfugiant auprès de ceux dont il est le refuge : à celui-là, à l'Être suprême, adoration!

19. Qu'il me soit favorable Bbagavat, le Seigneur, l'âme même des sages maîtres de leur âme, dont la forme est le triple Vêda, la Loi et la Pénitence, lui dont Adja (Brahmā), Çamkara (Çiva) et les autres Dieux doivent chercher sans détour à connaître les attributs!

20. Que le maître de la prospérité, du sacrifice, des créatures, le maître des intelligences, des mondes, de la terre, le maître et le salut des Andhakas, des Vriçnis, des Sâtvat, que Bhagavat enfin, le maître des hommes vertueux, me soit favorable!

21. Celui que les chantres inspirés, avec leur intelligence purifiée par la méditation de la pensée de ses pieds, reconnaissent, selon leur désir, comme l'essence de l'esprit et qu'ils appellent de ce nom; que ce bienheureux Mukunda me soit favorable!

22. Celui qui jadis remplaçant la mémoire au cœur d'Adja, donna le mouvement à Sarasvatî, lorsque, revêtue de ses attributs, elle sortit de sa bouche, que ce chef des Rîchis me soit favorable!

23. Que le Dieu, âme de l'univers, qui avec les grands éléments créa ces villes (les corps) où il repose sous le nom de Purucha, et où il jouit des seize attributs [de la sensibilité] dont il est lui-même l'essence, que Bhagavat enfin daigne embellir mes paroles!

24. Adoration à Bhagavat, fils de Vasudêva, à Vêdhas, dont les disciples bien-aimés burent le nectar de la science qui découlait du lotus de sa bouche!

25. C'est cette science même, ô roi, que le Dieu né de lui-même et matrice des Vêdas apprit de Hari, et qu'il transmet à Nârada qui la lui demandait.

FIN DU QUATRIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DESCRIPTION DU CORPS DE MAHĀPURUCHA,
DANS LE DEUXIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE V.

DESCRIPTION DE MAHĀPURUĀHA.

1. Nārada dit : Adoration à toi, Dieu des Dévas, auteur des créatures, premier-né des êtres! fais-moi distinctement connaître cette science à l'aide de laquelle on voit la nature de l'esprit.

2. Explique-moi, seigneur, d'une manière approfondie la nature de cet univers, quelle est sa forme, en qui il repose, par qui il est créé, en qui il s'annihile, de qui il dépend, quel il est enfin.

3. Car tu sais tout cela, toi qui es le maître du passé, du présent et de l'avenir; ta science parfaite embrasse l'univers, comme on connaît le fruit de l'Âmalaka que l'on tient dans sa main.

4. D'où te vient la science parfaite? en qui reposes-tu? de qui dépends-tu? quelle est ton essence? Seul, [à ce qu'il semble,] tu formes les créatures avec les éléments au moyen de la Mâyâ qui t'appartient.

5. Tu les fais exister en toi-même, sans rien perdre de ta substance, infatigable comme l'araignée qui, [tout en créant,] se réserve l'intégrité de son énergie productrice.

6. Non, je ne vois rien ici-bas qui soit au-dessus, au-dessous, ou au niveau de toi : ce qui, pour être, a besoin d'un nom, d'une forme et de qualités; ce qui existe, comme ce qui n'existe pas [pour nos organes], tout cela ne vient pas d'autre part que de toi.

7. Mais cette rude pénitence à laquelle tu t'es livré de toute la force de ton application, nous trouble, et nous fait douter s'il n'existe pas au-dessus de toi un être supérieur.

8. Voilà le sujet de mes questions; ô toi qui n'ignores rien, toi le maître de l'univers, donne-m'en la solution complète, afin qu'instruit par toi, je sache tout cela.

9. Brahmā dit : O mon fils, c'est une bonne pensée et une preuve de ta bienveillance que ces doutes par lesquels tu m'excites à t'exposer l'énergie de Bhagavat.

10. Il n'est pas faux, non plus, le titre que tu me donnes, ignorant l'Être qui est au-dessus de moi, et duquel me vient en effet la puissance [que tu me reconnais].

11. Celui par qui j'éclaire les mondes, éclairés par la splendeur qui vient de lui, comme font le soleil, le feu et la lune, comme font les constellations, les planètes et les étoiles;

12. Celui dont la Mâyâ, si difficile à vaincre, fait que les hommes m'appellent le maître du monde, Bhagavat enfin, le fils de Vasudéva, c'est à lui que nous devons adresser notre adoration;

13. A lui dont la Mâyâ, honteuse de se montrer à ses regards, trouble l'homme qui, dans l'erreur de son intelligence, se vante avec orgueil du moi et du mien.

14. Rien de ce qui est, ô Brâhmane, matière, action, temps, disposition naturelle, âme individuelle, quoi que ce soit enfin, n'existe essentiellement distinct du fils de Vasudéva.

15. C'est à Nârâyana que s'adressent les Vêdas; les Dévas sont nés du corps de Nârâyana; c'est de Nârâyana que dépendent les mondes, à lui que se rapportent les sacrifices.

16. C'est à Nârâyana que s'adressent les pratiques du Yôga, à lui que s'adressent les mortifications; c'est de Nârâyana que dépend la science; c'est de Nârâyana que dépend le salut.

17. Pour moi, poussé par le regard de celui qui voit, du souverain Seigneur, de l'Être immuable, et âme de l'univers, je crée, créé moi-même, ce qui doit être créé.

18. La Bonté, la Passion, les Ténèbres, ce sont là les trois qualités de l'Être qui n'a réellement pas de qualités, mais qui en revêt à l'aide de sa Mâyâ; pour conserver, créer et détruire l'univers.

19. Ces qualités, en devenant l'origine de la matière, de la connaissance et de l'acte, enchainent, quoiqu'il n'en reste pas moins toujours affranchi, l'Esprit enveloppé par Mâyâ, à la condition d'effet, de cause et d'agent.

20. C'est lui, c'est Bhagavat avec ces trois attributs, c'est Adhokchadja, dont la voie échappe complètement au regard, qui est, ô Brâhmane, mon seigneur et celui de toutes les créatures.

21. Le maître de Mâyâ, désireux d'exister sous des formes multiples, revêtit, par la puissance d'illusion dont il dispose, le temps, l'action et la disposition naturelle, auxquels il s'unit par le seul effet de sa volonté indépendante.

22. Du temps résulta l'action réciproque des qualités; de la disposition naturelle, le changement; de l'action, la naissance du principe de l'Intelligence: tout cela sous la direction suprême de Puroucha.

23. De la transformation du principe de l'Intelligence, uni aux deux qualités de la Passion et de la Bonté, résulta le principe [de la Personnalité] dans lequel dominant les Ténèbres, et qui comprend la matière, la connaissance et l'acte.

24. Le principe de la Personnalité, en se transformant, devint triple, c'est-à-dire modifié, actif et ténébreux; et comme tel il fut l'énergie de la connaissance, celle de l'acte et celle de la matière.

25. De la transformation de sa manifestation ténébreuse, principe des éléments, naquit l'éther, dont la molécule élémentaire et la propriété est le son, attribut qui s'adresse également à celui qui voit et à celui qui est vu.

26. De l'éther transformé naquit le vent, dont la propriété est l'attribut tangible, ainsi que le son, propriété qu'il tient de l'élément qui précède; le vent est le souffle vital, la vigueur, l'énergie, la force.

27. Du vent transformé par le temps, l'action et la disposition naturelle, naquit la lumière, qui possède la triple propriété de la forme, de l'attribut tangible et du son.

28. De la lumière transformée naquit l'eau, dont la propriété est le goût; l'eau a encore pour propriétés celles des éléments qui précèdent, savoir la forme, l'attribut tangible et le son.

29. De l'eau transformée naquit la terre, dont la propriété est l'odeur; la terre possède aussi les propriétés des éléments qui précèdent, savoir le goût, l'attribut tangible, le son et la forme.

30. De la manifestation dite modifiée de la Personnalité, naquirent

le cœur et les dix Dévas produits de cette modification, savoir les Points cardinaux, le Vent, le Soleil, Pratchêtas, les Açvins, le Feu, Indra, Upêndra (Vichṇu), Mitra et Ka.

31. De la transformation de sa manifestation active naquirent les dix organes des sens, et l'intelligence, énergie de la connaissance, et le souffle de vie, énergie de l'acte, énergies toutes deux actives; les dix organes sont l'oreille, la peau, le nez, l'œil, la langue, l'organe de la parole, les mains, l'organe de la génération, les pieds, l'extrémité inférieure des voies excrétoires.

32. Mais comme ces créations, les éléments, les sens, le cœur et les qualités, ne pouvaient, à cause de leur isolement, ô sage habile dans le Vêda, se construire une demeure pour y habiter,

33. Poussées alors par l'énergie de Bhagavat à se réunir, elles revêtirent la forme de ce qui est et celle de ce qui n'est pas [pour nos organes], et créèrent la double apparence de cet univers.

34. Au bout de plusieurs milliers d'années, maître du temps, de l'action et de la disposition naturelle, [l'Esprit devenant] Djîva (l'âme individuelle), anima cet œuf [de Brahmâ] qui reposait sur l'océan, donnant la vie à ce qui ne l'avait pas.

35. Ensuite ayant divisé cet œuf [en deux parties], Purucha lui-même en sortit avec des milliers de cuisses, de pieds, de bras, d'yeux, de visages et de têtes.

36. C'est de ses membres que les sages ici-bas se représentent les mondes comme formés, sept en bas, à partir de ses hanches, sept au-dessus, à partir du bas-ventre, en remontant.

37. Les Brâhmanes forment la bouche de Purucha, les Kchatriyas ses bras; les Vâiçyas sont nés des cuisses de Bhagavat; la caste des Çûdras est sortie de ses pieds.

38. Le monde de la terre est formé par ses pieds, celui de l'atmosphère par son nombril, le monde du ciel par son cœur; le Maharlôka est formé par la poitrine de l'Être dont l'âme est immense.

39. Le Djanalôka est formé par son cou, le Tapôlôka par ses

deux mamelles; le Satyalôka, qui est le monde éternel de Brahmâ, est formé par ses têtes.

40. La région Atala est formée par ses hanches, et Vitala par ses deux cuisses; la pure région de Sutala par ses genoux, Tala et Atala par ses jambes.

41. Mahâtala est formé par ses chevilles, Rasâtala par le bout de ses pieds [et de ses talons], Pâtâla par la plante de ses pieds; Purucha est l'ensemble même des mondes réunis.

42. Enfin, le monde de la terre est formé par ses pieds, le monde de l'atmosphère par son nombril, le monde du ciel par sa tête; c'est ainsi que sont formés les mondes.

FIN DU CINQUIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DESCRIPTION DU CORPS DE MAHÂPURUCHA,
DANS LE SECOND LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE VI.

MANIFESTATIONS DE PURUCHA.

1. Brahmā dit : Sa bouche est le lieu où a pris naissance le feu avec la parole; des éléments [dont se compose son corps] dérivent les sept Tchhandas; de sa langue, la nourriture des Dieux, celle des Pitris et celle des hommes, ainsi que toutes les saveurs.

2. Ses narines sont les voies suprêmes du vent et des souffles de tous les êtres; de son odorat sont nés les Açvins avec les plantes annuelles et les différentes odeurs agréables ou enivrantes.

3. De sa vue sont nées les lumières avec les formes; de ses yeux, le ciel avec le soleil; de ses oreilles, les points cardinaux avec les lieux consacrés; de son ouïe, l'éther et le son.

4. Son corps est le réceptacle de toutes les essences des choses et de la beauté; sa peau est l'origine de l'attribut tangible et du vent, ainsi que de tout sacrifice; ses poils, des végétaux qui naissent d'un germe et qui fournissent les matériaux de l'offrande.

5. Ses cheveux, les poils de sa barbe et ses ongles ont produit les nuages, les éclairs, les pierres et les métaux; ses bras, les Gardiens du monde, qui protègent les créatures.

6. Ses pas sont la terre, l'atmosphère et le ciel; le pied de Hari, cet Être, le premier de tous les objets désirables, est l'asile du bonheur et de la protection.

7. L'organe sexuel du mâle a produit l'eau, la semence, la création, Pardjanya (Indra) et Pradjâpati; et le sens de cet organe, le plaisir qui naît de la jouissance de la reproduction.

8. Le sens qui réside dans ses organes excrétoires a produit Yama, Mitra et la pureté; ces organes eux-mêmes ont donné naissance au meurtre, à Nirriti, à la mort et à l'enfer.

9. Son dos est la violence, l'injustice, l'ignorance; ses veines, les fleuves et les rivières; la charpente de ses os, les montagnes.

10. Son ventre est reconnu comme le lieu où viennent se rendre le principe invisible [la Nature], les saveurs, les mers et les éléments; son cœur est le siège du sentiment.

11. Son esprit est la voie excellente de la justice; c'est la mienne, la tienne, celle de tes autres frères et de Bhava, celle de la science parfaite, de la Bonté, de la béatitude.

12. Moi, toi, Bhava, ces solitaires les premiers-nés des êtres, les Suras, les Asuras, les hommes, les Nâgas, les volatiles, les quadrupèdes et les animaux qui rampent,

13. Les Gandharvas, les Apsaras, les Yakchas, les Rakchas, les Bhûtas, les Gaņas, les serpents, les animaux domestiques, les Pitris, les Siddhas, les Vidyâdharas, les Tchâraņas, les arbres,

14. Et les autres espèces d'êtres animés qui habitent l'air, la terre et les eaux; les constellations, les planètes, Kêtu, les étoiles, les éclairs et les foudres,

15. Tout cela enfin, avec ce qui a été, ce qui sera et ce qui est, c'est Purucha lui-même; cet univers tout entier est plein de Purucha, qui ne se renferme pas dans les limites de sa demeure [corporelle], laquelle n'a que la hauteur du plus petit empan.

16. Le flambeau animé [du soleil] échauffant sa sphère, répand aussi sa chaleur hors de lui; de même Purucha, échauffant Virâdj, répand sa chaleur au dedans et au dehors [de l'œuf de Brahmâ].

17. Maître de l'immortalité et du salut, il est, à plus forte raison, le souverain dispensateur de toute nourriture mortelle; aussi la grandeur de Purucha ne peut-elle être surpassée.

18. Les sages savent que tous les êtres sont contenus dans les portions de Purucha, dont les mondes créés sont une partie; l'immortalité, le bonheur et le salut sont contenus dans les sphères supérieures à celle qui couronne les trois mondes.

19. Trois portions de sa substance, conditions des ascètes qui ne se reproduisent pas, furent placées en dehors des trois mondes: la quatrième resta au sein de ces trois mondes; c'est la condition de maître de maison, qui est dispensée de la continence perpétuelle.

20. Cet être qui pénètre toutes choses entra dans la double voie

de la nourriture et de l'abstinence, d'où viennent l'ignorance et la science; car Purucha est également l'asile de l'une et de l'autre.

21. De lui naquit un œuf [au sein duquel était] Virādĵ, qui est formé par les qualités, les sens et les éléments; pénétrant cette masse de matière qui est le monde, Purucha rayonna au dehors comme le soleil qui répand sa lumière hors de lui.

22. Lorsque je fus né dans le lotus sorti du nombril de cet Être dont l'âme est immense, je ne trouvai pas d'autres matériaux pour célébrer le sacrifice, que les membres de Purucha.

23. C'en étaient là les matériaux; les victimes du sacrifice, les herbes consacrées avec les arbres des forêts, le terrain même destiné à la célébration, et les saisons aux nombreuses couleurs,

24. Les ustensiles, les plantes annuelles, les substances onctueuses, les liqueurs, les métaux et l'argile, l'eau, les prières du Rĭtch, du Yadjus et du Sâman, les fonctions des quatre prêtres officiants,

25. Les noms [des diverses cérémonies], les Mantras, les présents, les austérités, l'énumération des divinités, le rituel, la détermination [du mode à suivre], l'exécution elle-même,

26. Les voies [du salut], les méditations, l'acte de repentir, la direction d'intention vers la Divinité, toutes ces choses enfin qui servent au sacrifice, je les tirai des membres de Purucha.

27. Après avoir ainsi rassemblé les matériaux formés de ses propres membres, je célébrai le sacrifice en l'honneur de Purucha, le souverain Seigneur, devenu le sacrifice lui-même, me servant de son corps comme d'un instrument de sacrifice.

28. Ensuite tes neuf frères, les Pradjâpatis, célébrèrent, dans un profond recueillement, le sacrifice à Purucha, considéré sous sa forme visible et sous sa forme invisible.

29. Puis les Manus, les Rĭchis, les autres êtres, comme les Pitris, les Dieux, les Dâityas et les hommes, adressèrent, chacun en son temps, des sacrifices à celui qui pénètre l'univers.

30. Tout cet univers repose au sein du bienheureux Nârâyana, qui, de sa nature sans attributs, revêtit, au commencement de la création, les nombreux attributs de Mâyâ, à laquelle il s'était uni.

31. C'est par son ordre que moi je crée l'univers; c'est pour lui obéir que Hara (Çiva) le détruit; revêtu lui-même de la triple énergie [des qualités], Nârâyana le conserve sous la forme de Purucha.

32. Je viens de te donner, ô mon fils, la réponse aux questions que tu m'as adressées; non, il ne peut être créé aucune chose, que cette chose existe ou n'existe pas [pour nos organes], qui soit distincte de Bhagavat.

33. Si mon éloquence, ô mon fils, ne se montre pas en vain; si ma pensée ne s'est jamais en vain dirigée sur un objet; si mes sens ne manquent pas leur but comme feraient d'inutiles instruments, c'est que, plein de dévouement pour Hari, je le retiens dans mon cœur.

34. Quant à moi dont les Vêdas réunis, dont les austérités forment la substance, moi le chef révérendé des chefs des créatures, après m'être appliqué dans un profond recueillement à la pratique accomplie du Yôga, je reconnus l'impossibilité de comprendre la cause à laquelle je dois l'existence.

35. Je me prosterne devant les pieds de cet Être, séjour du bonheur et de la félicité suprême, où s'arrête la loi de la renaissance pour ceux qui s'y sont réfugiés; si, semblable au ciel qui ne connaît pas ses limites, il n'a pu encore atteindre le terme de la puissance de sa Mâyâ, comment d'autres pourraient-ils y parvenir?

36. Celui dont ni moi, ni vous, ni Vâmadêva (Çiva), ni à plus forte raison les autres Suras, n'avons pu découvrir la voie véritable, mais dont nous ne connaissons que cette forme extérieure qu'il s'est créée à l'aide de sa Mâyâ, autant toutefois que peut la saisir notre intelligence troublée;

37. Celui dont moi et les autres sages nous chantons les incarnations fécondes en hauts faits, sans connaître à fond son essence, Bhagavat enfin, adoration à lui!

38. C'est lui, c'est le premier des êtres qui, sous la forme de Purucha, tout à la fois agent, contenant, cause et effet, se crée, increé lui-même, dans chaque Kalpa, puis qui subsiste et se détruit tour à tour.

39. La science pure, absolue, uniforme, indubitable, solide,

vraie, parfaite, sans commencement ni fin, sans qualités, éternelle, unique, [c'est là son essence.]

40. C'est elle que connaissent, ô Rīchi, les solitaires qui ont porté le calme dans leur corps, leurs sens et leur âme, tandis qu'elle échappe aux pécheurs, obscurcie par leurs [faux] raisonnements.

41. La première incarnation de l'Être suprême qui est si multiple, fut Purucha, qui comprit le temps, la disposition naturelle, ce qui existe et ce qui n'existe pas [pour nos organes], le cœur, la matière, le principe auteur de créations variées, les qualités, les sens, Virād̄j, Svarād̄j, ce qui est immobile et ce qui se meut.

42. Moi, Bhava, Yād̄jña, ces chefs des créatures, Dakcha, toi et les autres, les Gardiens des divers mondes, ceux du monde du ciel, ceux du monde de l'atmosphère, ceux du monde des hommes, ceux du monde des Enfers;

43. Les chefs des Gandharvas, des Vidyādharas, des Tchāraṇas; les princes des Yakchas, des Rakchas, des Uragas et des Nāgas; les maîtres des Rīchis et des Pitris; les rois des Dāityas, des Siddhas et des Dānavas; les autres êtres, comme les chefs des Prētas, des Piçā-tchas, des Bhūtas, des Kūchmāṇḍas, des poissons, des quadrupèdes et des oiseaux;

44. En un mot, tout ce qu'il y a dans le monde de fortuné, de brillant, de vigoureux, d'énergique, de fort, de patient; tout ce qui est doué de beauté, de modestie, de pouvoir, d'intelligence; ce qui a une couleur admirable, ce qui a une forme, comme ce qui n'en a pas : tout cela, c'est la suprême essence elle-même.

45. Maintenant, écoute : je vais te résumer, dans leur ordre, les jeux de Purucha, l'Être multiple, merveilleux récits que les hommes révèrent par-dessus tout, et qui purifient leurs oreilles des souillures [que d'autres histoires ont laissées dans leur esprit].

FIN DU SIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DESCRIPTION DES MANIFESTATIONS DE PURUCHA,
DANS LE DIALOGUE DE BRAHMĀ ET DE NĀRADA, AU SECOND LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE VII.

DIALOGUE ENTRE BRAHMÂ ET NÂRADA.

1. Brahmâ dit : Lorsque l'Être infini, toujours actif, revêtit, pour relever la terre de l'Abîme, le corps d'un sanglier, dont la réunion des sacrifices formait la substance, poursuivant le chef des Dâityas jusque dans les profondeurs de la vaste mer, il le mit en pièces avec ses défenses, comme le Dieu de la foudre brise les montagnes.

2. Né de Rutchi et d'Âkûti sa femme, sous le nom de Suyadjña, il eut lui-même de sa femme Dakchinâ les Dieux immortels qui savent rester purs; puis lorsqu'il eut enlevé des trois mondes le malheur qui les accablait, il fut appelé Hari par le Manu Svâyambhuva.

3. Il naquit ensuite de Dêvahûti dans la maison de Kardâma, et il instruisit sa mère avec les neuf femmes [qu'elle avait mises au jour] dans la voie de l'Esprit; et cet entretien purifiant, dans cette vie même, Dêvahûti de la fange du contact des qualités qui souillent l'âme, lui fit obtenir le bonheur dont jouissait Kapila.

4. Atri désirait avoir de la postérité; Bhagavat satisfait lui dit : « Je me donne moi-même à toi; » de là vient qu'il naquit sous le nom de Datta, lui dont les sujets fidèles, les Yadus et les Hâihayas, purifiés par la poussière du lotus de ses pieds, obtinrent, en ce monde et dans l'autre, les facultés surnaturelles du Yôga.

5. Jadis, pour créer les divers mondes, je m'imposai une rude pénitence; mes austérités non interrompues firent naître Bhagavat sous la forme des quatre sages dans le nom desquels entre le mot Sana; et comme la connaissance de l'esprit avait disparu à la fin du Kalpa antérieur, il l'exposa dans l'âge actuel d'une manière si complète, que les solitaires la reconnurent en eux-mêmes.

6. Fils de Dharma et de Mûrti, fille de Dakcha, il naquit sous la double forme de Nârâyana et de Nara, sages qui possédaient

en propre la puissance des austérités, lorsque les Déeses qui formaient l'armée de l'Amour, se voyant des rivales créées par Bhagavat, ne purent interrompre le cours de leurs mortifications.

7. Sans doute les sages consomment l'amour par le regard de la colère; mais ils ne peuvent éteindre le feu terrible de la colère qui les consume. Si voulant entrer dans le cœur de Bhagavat, la colère tremble de crainte, comment l'amour pourrait-il y trouver un asile?

8. Blessé par les paroles, semblables à des flèches, que sa mère prononça en présence du roi [Uttānapāda], Dhruva, malgré sa jeunesse, s'était retiré dans la forêt pour s'y livrer à la pénitence; Bhagavat satisfait accorda aux prières du sage un siège inébranlable [au haut des cieux], vers lequel les divins solitaires, placés au-dessous de lui, font monter leurs louanges.

9. Lorsque l'impie Vēṇa, dont la malédiction des Brāhmanes, semblable à la foudre, avait consumé la force et la puissance, fut tombé dans l'enfer, Bhagavat, à la prière [des sages], le sauva en prenant dans le monde le nom de son fils; et grâce à lui, la terre, [comme une vache que l'on trait,] livra tous ses trésors.

10. Fils de Nābhi et de Sudēvi, il parut sous le nom du sage Rīchahha, qui, indifférent et plongé dans l'apathie profonde du Yōga, se livrait aux pratiques religieuses que les Rīchis regardent comme l'état de la contemplation la plus haute, maître de lui, ayant calmé ses sens, et affranchi de tout contact.

11. Dans mon sacrifice, Bhagavat lui-même fut Hayaçrīcha, le mâle du sacrifice, dont la couleur est celle de l'or, dont les Vēdas et les sacrifices sont la substance, et les divinités l'âme; quand il respira, de ses narines sortirent de ravissantes paroles.

12. Recueilli par le Manu, au temps de la fin du Yuga, il parcourut l'océan sous la forme d'un poisson, refuge de la terre et demeure de tous les êtres en qui réside la vie, et il retrouva la trace des Vēdas qui étaient tombés de ma bouche dans l'onde redoutable.

13. Lorsque les armées des Immortels et des Dānavas agitaient la mer de lait pour en faire sortir l'ambroisie, le premier des Dēvas prenant la forme d'une tortue, soutint sur son dos la montagne

dont le mouvement, en lui faisant éprouver l'impression d'un frottement agréable, l'invitait au sommeil.

14. Revêtant, pour détruire les ennemis redoutables des Dieux, la forme d'un homme-lion dont les sourcils contractés et les dents qui s'entre-choquaient, rendaient la face effrayante, il saisit le roi des Dâityas, au moment où il s'élançait contre lui avec sa massue, et le renversant sur sa cuisse, il le déchira de ses ongles.

15. Le chef de la troupe des éléphants se baignant dans un lac, avait été saisi au pied par un crocodile d'une force immense; effrayé, il fit entendre ces paroles, tenant dans sa trompe un lotus : O toi Âdipurucha, seigneur de tous les mondes ! toi dont la gloire est pure comme un étang sacré ! toi dont c'est un bonheur que d'entendre seulement prononcer le nom !

16. Le bienheureux Hari n'eut pas plutôt entendu cette voix qui implorait son secours, qu'aussitôt armé du Tchakra, immense, soutenu sur les bras du Roi des oiseaux, il vint briser la gueule du crocodile avec son Tchakra, et, plein de compassion, il en retira l'éléphant, en le prenant par sa trompe.

17. Quoique né le dernier des enfants d'Aditi, leur aîné cependant par ses vertus qui lui donnèrent le pouvoir de franchir les mondes, le Dieu, directeur du sacrifice, revêtit la forme d'un nain, et feignant de ne vouloir que l'étendue de trois pas, il se saisit de la terre, marchant sans rien demander dans une route d'où les rois ne pouvaient le détourner.

18. Non, l'empire qu'il avait ravi aux Dieux n'était plus rien pour Bali, dont le diadème était arrosé par l'eau dans laquelle le Dieu aux grands pas s'était lavé les pieds, lorsque refusant de faire autre chose que ce qu'il avait juré, ce roi promit, en inclinant la tête, sa personne même à Vichnu.

19. C'est Bhagavat lui-même, ô Nârada, qui satisfait de la dévotion toujours croissante qui l'animait, t'enseigna complètement la doctrine du Yôga, et te donna cette connaissance du Bhâgavata, qui éclaire comme un flambeau la nature de l'esprit, et qu'obtiennent bien vite ceux qui cherchent un asile près du fils de Vasudéva.

20. Perpétuant, dans chaque Manvantara, la race des Manus, il porte sa puissance irrésistible comme son Tchakra jusqu'aux limites des dix points de l'espace : il frappe d'un juste châtement les mauvais rois, et ses hauts faits répandent sa gloire ravissante jusque dans le Satyalôka, par delà les trois mondes.

21. Sous la forme de Dhanvantari, Bhagavat, qui est la gloire même, guérit immédiatement avec son nom seul les douleurs des hommes accablés de maux ; c'est lui, le dispensateur de l'immortalité, l'instituteur de l'Âyurvêda, qui étant descendu en ce monde, recouvra jadis, pendant le sacrifice, la portion d'ambrosie dont s'étaient emparés [les ennemis des Dieux].

22. La race des Kchatriyas que le Destin avait multipliée pour le malheur du monde, cette race qui opprimait les Brâhmanes et qui avait abandonné la vraie voie, devait sentir les douleurs de l'enfer ; le héros magnanime aux forces terribles déracina vingt et une fois, avec sa hache au large tranchant, cette épine de la terre.

23. Le Dieu dont le beau visage exprime la bienveillance à notre égard, celui qui dispose des portions de sa substance, étant descendu avec une autre partie de lui-même dans la famille d'Ikchvâku, se retira dans la forêt, docile aux ordres de son père, avec son jeune frère et sa femme, et punit ensuite d'une manière terrible le tyran aux dix têtes qui l'y avait outragé.

24. Quand il se présenta, brûlant, comme Hara, de réduire en cendres la ville de son ennemi, l'Océan lui livra aussitôt passage, tremblant de crainte à la vue du danger qui le menaçait, lorsque l'armée des monstres marins, des serpents et des crocodiles était consumée par le regard, rouge comme le sang, du héros que l'absence de sa bien-aimée transportait de colère.

25. Atteignant de ses flèches retentissantes Râvaṇa, maître des points de l'horizon qu'avaient colorés les dents de la monture de Mahendra, brisées dans leur choc contre la poitrine du tyran, le Dieu frappant le ravisseur de sa femme au moment où il s'avancait sur le front de son armée, mit un terme à sa vie et à ses rires insultants.

26. Pour faire cesser les maux de la terre écrasée par les armées

des ennemis des Suras, celui dont les hommes ne peuvent découvrir la voie, le Dieu à la chevelure blanche et noire, descendant sur la terre en même temps qu'une autre portion de sa substance, accomplira des actions qui manifesteront sa grandeur.

27. Qu'un enfant nouveau-né ait donné la mort à la femme d'un démon; qu'à trois mois il ait repoussé d'un coup de pied un chariot; que se traînant sur ses genoux, il ait déraciné les deux arbres élevés jusqu'aux cieux entre lesquels il était placé : certes, ces prodiges ne peuvent avoir été accomplis que par une puissance surnaturelle.

28. Les bergers et les troupeaux du parc de Vradja avaient bu l'onde empoisonnée; il les rend à la vie en faisant tomber sur eux l'ambrosie de ses regards bienveillants; puis se jouant au milieu du fleuve, il en chasse, pour purifier ses eaux, le serpent dont la langue s'agitait par l'excès du venin dont elle était chargée.

29. C'est encore une action surhumaine du frère de Bala, dont la force est invincible, que, la nuit, au milieu du vaste incendie de la forêt desséchée, ordonnant aux bergers de fermer les yeux, il ait sauvé d'une destruction certaine le parc plongé dans le sommeil.

30. Sa mère avait beau prendre à chaque instant des liens nouveaux pour enchaîner son fils, aucune corde ne pouvait retenir Kṛichṇa, qui ouvrant sa bouche, fit voir à la bergère étonnée et instruite par ce spectacle tous les mondes qui y étaient contenus.

31. Il sauvera Nanda du danger dont le menaceront les chaînes de Varuṇa, et les pâtres de la captivité où ils seront retenus dans la caverne; grâce à lui, les habitants de Gôkula, le jour enveloppés par le fils de Maya, et la nuit livrés au sommeil, parviendront, avec quelque fatigue, jusqu'au séjour du Vâikunṭha.

32. Lorsque Indra, privé de l'offrande que lui refuseront les bergers, versera des torrents de pluie pour inonder le parc, Kṛichṇa, âgé de sept ans, voulant dans sa tendresse sauver les troupeaux, soutiendra une montagne comme une ombrelle étendue, pendant sept jours, sur un seul doigt, sans se fatiguer et en se jouant.

33. Livré, dans la forêt, au plaisir de la danse au milieu de la nuit éclairée par les pâles rayons de la lune, il tranchera la tête au

serviteur du Dieu des richesses, au ravisseur des femmes de Vradja, en qui le doux et long murmure des chants de Kṛichṇa, pleins d'harmonieuses paroles, aura allumé la passion de l'amour.

34. Enfin Pralamba, l'âne [Dhênuka], Dardura, Kêcin, Arichta, les lutteurs, l'éléphant [Kupalayâpîda], Kam̄sa et les Yavanas, Kudja (Bhânma), Pâunḍraka, Çâlva, le singe [Dvividâ], Kalkala, Dantavakra, les sept taureaux, Çambara, Vidûratha, Rukmin et leur suite,

35. Et tant d'autres qui, dans le combat, armés de leur arc, brilleront par leur valeur, les Kâmbôdjas, les Matsyas, les Kurus, les Kâikayas, les Sriñdjayas, tous mis à mort par Hari déguisé sous les noms trompeurs de Bala, de Pârtha et de Bhîma, iront certainement dans la demeure invisible de ce Dieu.

36. Réfléchissant que le temps qui confond l'intelligence des hommes et abrège leur existence, fait de la collection du Vêda, dont il est lui-même l'auteur, [un fleuve dont] la rive est trop éloignée, il paraîtra dans l'âge convenable en ce monde, comme fils de Satyavatî, et divisera en branches distinctes l'arbre du Vêda.

37. Quand les ennemis des Dévas, se tenant dans la voie des Vêdas, porteront la mort dans les mondes du haut de leurs villes [aériennes], construites par Maya et douées d'une incalculable vélocité, alors prenant, pour tromper et agiter leur intelligence, un faux déguisement, il exposera d'une manière étendue la mauvaise loi.

38. Quand dans les demeures des gens de bien mêmes, on n'entendra plus les histoires de Hari; quand les trois premières classes seront livrées à l'hérésie, et que les Çûdras seront rois; quand on ne prononcera plus, dans ce monde, les exclamations de Svâhâ, Svadhâ, Vachat, [qui accompagnent l'offrande,] alors Bhagavat, à la fin du Yuga, paraîtra comme vainqueur de Kali.

39. Dans la création, la pénitence, moi, les Rîchis et les neuf chefs des créatures : dans la conservation, la justice, le sacrifice, les Manus, les Immortels, les maîtres de la terre : dans la destruction, l'injustice, Hara, les créatures esclaves de la colère, les Asuras et les autres êtres de cette espèce : telles sont les manifestations de la Mâyâ dont s'enveloppe l'Être qui possède des énergies variées.

40. Quel chantre divin, eût-il même compté tous les grains de sable de la terre, pourrait ici-bas énumérer les actions héroïques de Vichnu qui arrêta le balancement du ciel placé au delà des trois mondes, lorsque ébranlé par la marche irrésistible du Dieu, son mouvement s'étendait jusqu'au lieu où reposent les trois qualités dans une juste proportion ?

41. Ni moi, ni ces solitaires tes frères aînés, ni à bien plus forte raison les autres êtres, ne connaissons de borne à la puissance de la Mâyâ de Purucha ; le premier des Dévas, Çêcha aux mille têtes, voudrait aujourd'hui chanter ses qualités, qu'il ne pourrait en atteindre la limite.

42. Ceux pour qui Bhagavat, l'Être infini, éprouve de la compassion, et qui se réfugient de toute leur âme et sans arrière-pensée auprès de lui, comprennent sa divine Mâyâ, si difficile à traverser ; mais elle reste impénétrable à l'intelligence qui, dans un corps fait pour être la proie des chiens et des chacals, dit : « Moi et le mien. »

43. Moi aussi, j'ai connu la mystérieuse Mâyâ de l'Être suprême ; vous l'avez connue, ô vous [mes fils], ainsi que Bhava et le bienheureux chef des Dâityas, la femme du Manu, le Manu lui-même et ses fils, Prâtchînavarhis (Indra), Ribhu, Aḡga et Dhruva,

44. Ikchvâku, Âila, Mutchukunda, Vidêha, Gâdhi, Raghu, Amharîcha, Sagara, Gaya, Nâhucha, Mâm̄dhâtri, Alarka, Çatadhanus, Anu, Rântidêva, Dêvavrata, Bali, Amûrti, Aya, Dilîpa,

45. Sâubhari, Utaḡka, Çivi, Dêvala, Pippalâda, Sârasvata, Uddhava, Parâçara, Bhûrichêna, Vibhîçana, Hanûmat, Upêndradatta (Çuka), Pârtha, Ârchîchêna, Vidura, Çrutadêva et d'autres sages.

46. Si les femmes, les Çûdras, les Hûnas, les Çabaras livrés à une vie coupable, pourvu qu'ils manifestent des sentiments de docilité pour les hommes dévoués à celui dont les pas sont merveilleux, connaissent et pénètrent la divine Mâyâ ; si les animaux eux-mêmes la pénètrent aussi, que sera-ce donc de ceux qui fixent leur intelligence sur l'Être dont ils ont entendu décrire la forme ?

47. Cette essence perpétuellement tranquille, à l'abri de toute crainte, qui est toute intelligence, qui est pure, uniforme, supérieure

à ce qui est comme à ce qui n'est pas [pour nos organes], qui est l'Esprit même; cette essence où n'existe ni le son, ni le fruit des œuvres, résultat de nombreuses pratiques, et devant laquelle s'évanouit Mâyâ honteuse de se montrer;

48. Cette essence éternellement heureuse, exempte de chagrin, qu'on appelle Brahma, c'est l'essence même de Bhagavat, l'Esprit suprême, sur lequel les ascètes n'ont qu'à fixer leur cœur pour atteindre, sans avoir besoin de faire aucun effort, à l'absence de toute distinction, comme Indra (le Dieu de la pluie), qui resplendissant par lui-même, ne prend pas la houe pour creuser un puits.

49. Bhagavat est le dispensateur des plus belles récompenses : c'est de lui que vient le succès des honnes actions produites par les dispositions naturelles des créatures : car de même que l'air contenu dans le corps ne périt pas avec lui, quand, à l'instant de la séparation des éléments qui le composent, le corps vient à se dissoudre, ainsi l'Esprit qui n'est pas né avec le corps, ne périt pas davantage avec lui.

50. Je viens de t'exposer, ô mon fils, d'une manière abrégée ce que c'est que Bhagavat, l'auteur de l'univers; ce qui est comme ce qui n'est pas [pour nos organes] n'est pas différent de Hari, qui reste cependant distinct de tout cela.

51. C'est là l'exposition du Bhāgavata qui m'a été révélée par Bhagavat lui-même, et qui contient l'abrégé de ses manifestations surnaturelles; c'est à toi de la développer.

52. Songe à la raconter de manière que les hommes se sentent animés de dévotion pour le bienheureux Hari, âme de toutes choses, en qui l'univers est contenu.

53. Car celui qui décrit la Mâyâ dont s'enveloppe le souverain Seigneur, de même que celui qui écoute son récit avec assentiment et avec foi, affranchit son âme des illusions de Mâyâ.

FIN DU SEPTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DIALOGUE ENTRE BRAHMĀ ET NĀRADA,
DANS LE SECOND LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR YĀSA.

CHAPITRE VIII.

QUESTIONS DE PARĪKCHIT.

1. Le roi dit : Sage Brâhmane, quand Brahmâ eut engagé Nârada à raconter les qualités de l'Être qui n'a réellement pas de qualités, à qui et comment ce sage, qui était doué de la vue divine, fit-il son récit ?

2. Voilà ce que je désire savoir, ô toi le plus habile de ceux qui connaissent le Vêda ; raconte-moi, bienheureux sage, les histoires de Hari dont l'énergie est merveilleuse, ces histoires qui font le bonheur du monde,

3. Pour que, déposant en Kṛichṇa, l'âme de l'univers, mon cœur désormais affranchi de tout contact, je puisse abandonner mon corps.

4. Car Bhagavat n'est pas longtemps à entrer dans le cœur de celui qui écoute avec une foi constante et qui célèbre ses hauts faits.

5. Pénétrant par la voie de l'ouïe jusqu'au lotus du cœur de ceux qui lui sont dévoués, Kṛichṇa en fait disparaître toutes les impuretés, de même que l'automne purifie l'eau des fleuves.

6. L'homme dont le cœur est ainsi purifié, affranchi désormais de toutes les douleurs, n'abandonne plus les pieds de Kṛichṇa, semblable à celui qui, de retour d'un voyage, ne quitte plus sa maison.

7. Dis-moi, savant Brâhmane, selon que tu le sais, comment il se fait que le principe exempt d'éléments donne naissance à un corps formé d'éléments émanés de ce principe même, et si cela a lieu spontanément ou par l'effet de quelque cause.

8. Cet Être qui fit naître de son nombril un lotus dont la composition des mondes représente la forme, on dit qu'il est identique avec ce Puruṣa [visible] dont l'univers nous offre les membres

limités et distincts, et ainsi on se le figure comme s'il avait des membres et un corps.

9. A la faveur de qui Brahmâ, âme des créatures, doit-il le pouvoir de créer? A qui doit-il d'avoir vu la forme de cet Être [supérieur], lui qui sortit du lotus né de son nombril?

10. En quel lieu ce Purucha lui-même, cause de la conservation, de la naissance et de la destruction de l'univers, après s'être dégagé de la Mâyâ dont il dispose en maître, repose-t-il avec les âmes de tous les êtres réfugiées dans son sein?

11. Les mondes, avec les génies qui les protègent, ont été précédemment reconnus comme formés des membres de Purucha; car nous t'avons entendu dire que ses membres sont constitués par les mondes accompagnés de leurs Gardiens.

12. Quelle est la durée des périodes nommées Kalpa et Vikalpa? comment se mesure le temps qui porte les noms de passé, de présent et d'avenir? quelle est la longueur de l'existence de tout ce qu'il y a dans le monde?

13. Qu'est-ce que les divisions du temps qu'on nomme, l'une infiniment petite, et l'autre infiniment grande? Combien y a-t-il de voies qui résultent des œuvres, et quelles sont-elles, ô toi le meilleur des Brâhmanes?

14. Quel est, pour les qualités comme pour les créatures que les qualités modifient et qui aspirent à se transformer dans telle ou telle qualité, l'ensemble des actions qu'elles accomplissent, le mode et le théâtre de cet accomplissement?

15. Dis-moi l'origine de la terre, des Enfers, des points de l'horizon, du ciel, des planètes, des constellations, des montagnes, des fleuves, des mers, des continents, et celle des êtres qui les habitent;

16. La mesure de l'enveloppe de l'œuf [de Brahmâ], en désignant l'extérieur et l'intérieur; l'histoire des illustres personnages; la distinction des classes et des conditions;

17. L'histoire des incarnations si merveilleuses de Hari; les périodes nommées Yugâ et leur durée, et les devoirs propres à chacune de ces périodes;

18. Les devoirs communs à tous les hommes; ceux qui sont particuliers à quelques-uns, et lesquels; ceux des castes d'artisans; ceux des Râdjas tombés dans l'infortune;

19. L'énumération des principes, leur caractère, ce qui les distingue comme causes; les préceptes relatifs au culte de Purucha; les règles du Yôga dont le but est la réunion avec l'âme suprême;

20. La voie que suivent les maîtres du Yôga par la puissance de leurs facultés surnaturelles; l'anéantissement du corps subtil des Yôgins; ce que c'est que les Vêdas, les Upavêdas, les livres des devoirs, les Itihâsas et les Purânas;

21. La submersion de tous les êtres, leur existence et leur destruction finale; les préceptes relatifs aux sacrifices, aux actes de bienfaisance, aux devoirs qu'on remplit en vue de quelque avantage, et aux trois objets [de l'activité humaine];

22. La création des âmes individuelles qui vont s'endormir [dans le sein de Hari]; l'origine de l'hérésie; l'esclavage et l'affranchissement de l'esprit, son état propre sous sa véritable forme.

23. Comment Bbagavat, l'être indépendant, joue-t-il avec sa Mâyâ? et comment après l'avoir abandonnée, celui qui pénètre l'univers, reste-t-il comme un témoin indifférent?

24. Voilà, grand solitaire, ce que je te demande en m'inclinant devant toi; daigne m'enseigner toutes ces choses dans leur ordre et d'une manière approfondie.

25. Car tu es, en ces matières, une autorité aussi sûre que Paramêchthin, le Dieu né de lui-même, [dont tu as hérité la science,] semblable en cela aux autres hommes qui suivent en ce monde la conduite que leur ont tracée leurs pères et leurs aïeux.

26. Pour moi, le jeûne ni aucune autre crainte ne pourra troubler mes esprits pendant que je m'abreuverai du nectar [de la gloire] d'Atchyuta, qui découle de tes discours.

SÛTA dit :

27. Ainsi interrogé par le roi qui lui demandait l'histoire de celui

qui existe et qui est le souverain Maître, le sage donné par Brahmā, très-satisfait du prince donné par Vichnou,

28. Récita, dans l'assemblée, le Purāna égal aux Védas, nommé Bhāgavata, que Bhagavat avait révélé à Brahmā, à l'origine de la période du Brahmakalpa.

29. Il commença donc ainsi à exposer, dans leur ordre, chacun des objets sur lesquels l'avait interrogé Parikchit, le héros de la race des Pāṇḍus.

FIN DU HUITIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 QUESTIONS DE PARĪKCHIT,
 DANS LE SECOND LIVRE DU GRAND PURĀNA,
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE IX.

ORIGINE DU BHÂGAVATA.

1. Çuka dit : Sans l'illusion, dont dispose l'Esprit suprême qui est tout intelligence, l'alliance de l'Esprit avec les choses n'aurait pas lieu; cette alliance n'existe pas plus réellement que celle de l'âme avec les images qu'elle voit en songe.

2. C'est par l'effet des formes nombreuses de Mâyâ, que le principe intelligent paraît revêtu de tant de formes; c'est parce qu'il se plaît au milieu des qualités, attributs de Mâyâ, qu'il croit au moi et au mien.

3. Et quand, affranchi du trouble de l'ignorance, il se plaît à rentrer dans sa grandeur qui est au-dessus du temps et de Mâyâ, alors il s'y repose, après avoir renoncé à cette double croyance.

4. Or ce qui procure la connaissance de la nature de l'esprit, c'est ce que dit à Brahmâ, en lui montrant sa forme véritable, Bhagavat auquel le Dieu avait adressé son hommage sans arrière-pensée.

5. Brahmâ, le premier des Dévas, le précepteur suprême des mondes, du haut du siège où il était assis, réfléchissait à l'œuvre de la création; mais en vain songeait-il aux moyens de créer l'univers, il ne pouvait se rendre maître de l'objet de ses pensées.

6. Pendant qu'il était livré à ses réflexions, il entendit un jour, sur l'océan, répéter deux fois près de lui un mot de deux lettres, la seizième et la vingt et unième consonne (*ta-pa*, fais pénitence), mot que l'on appelle la richesse de ceux qui ont renoncé à tout.

7. A peine eut-il entendu ce mot, que désireux de voir qui l'avait prononcé, il porta ses regards sur tous les points de l'horizon, mais il n'aperçut rien autre chose que lui-même; alors remontant sur son siège et reconnaissant la justesse de cette parole, il se mit à se livrer à la pénitence, comme cela semblait lui être ordonné.

8. Le Dieu dont le regard est fécond, maître de sa respiration, de son cœur et des organes de l'action et de la connaissance, Brahmâ, le plus austère des pénitents, accomplit dans un recueillement profond, pendant mille années divines, une pénitence qui devait produire tous les mondes.

9. Bhagavat, l'objet de sa dévotion, lui montra le monde où il habite, monde supérieur à tout ce qui existe de plus parfait, exempt de chagrin, d'erreur et de trouble, et qui est le sujet des louanges des Dieux qui ont reconnu l'Esprit en eux-mêmes;

10. Ce monde où n'existent ni les qualités des Ténèbres et de la Passion, ni celle de la Bonté dans son mélange avec les deux autres, ni la puissance du Temps, ni Mâyâ, ni à plus forte raison les autres imperfections; ce monde habité par les serviteurs de Hari, que révérent les Suras et les Asuras,

11. Ces serviteurs noirs et beaux, ayant des yeux semblables au lotus et des vêtements jaunes, aimables et doués de belles formes, ayant tous quatre bras et des ornements d'or rehaussés de l'éclat de bijoux précieux, brillants de splendeur, ayant la couleur du corail, du lapis-lazuli et des fibres de la tige du lotus, ornés de guirlandes, de diadèmes et de pendants d'oreilles étincelants.

12. Éclairé par les charmes éblouissants des plus belles femmes, ce monde, avec ses lignes de chars resplendissants, montés par de magnanimes personnages, brille de toutes parts comme le ciel avec ses lignes de nuages illuminés par la foudre.

13. C'est là que la belle Çrî, par mille actes de sa toute-puissance, rend aux pieds de celui qui doit être chanté au loin un culte constant, elle qui, assise dans sa litière autour de laquelle bourdonne l'essaim des esclaves de la saison des fleurs, célèbre les actions de son bien-aimé.

14. C'est dans ce monde que Brahmâ vit le maître des Sâtvat réunis, le maître de la prospérité, du sacrifice, des mondes, le Seigneur suprême, entouré des chefs de ses serviteurs, Sunanda, Nanda, Prabala, Arhaṇa et d'autres;

15. Accordant à ses esclaves la faveur de sa présence, enivrant de

joie les regards de ceux qui contemplaient son visage où brillèrent ses yeux bruns embellis par le sourire de la bienveillance, ayant une aigrette, des pendants d'oreilles, quatre bras, un vêtement jaune, et pour ornement, Çrî sur sa poitrine;

16. Assis sur un trône digne des plus profonds hommages, élevé au-dessus de tous les êtres, environné des énergies au nombre de quatre, seize et cinq, doué des attributs exclusivement propres à sa nature, et en même temps des caractères [moins intimes à lui] qui se retrouvent dans d'autres êtres, se complaisant dans sa propre essence, et maître souverain de toutes choses.

17. L'âme inondée de la joie que lui causait ce spectacle, sentant sur tout son corps le frissonnement du plaisir, les yeux baignés des larmes que lui arrachait l'excès de l'affection, le créateur de l'univers adora le lotus des pieds de Bhagavat, auquel on ne peut parvenir que par la voie de la contemplation profonde.

18. En voyant ainsi incliné devant lui avec respect Brahmâ, le premier chantre inspiré, qui était comblé de joie, et digne de recevoir ses ordres pour la production des créatures, Bhagavat satisfait lui adressa la parole d'une voix embellie par un léger sourire, comme un ami s'adresse à son ami, en lui touchant la main.

19. Bhagavat dit: Je suis complètement satisfait, ô Brahmâ, source des Vêdas, quoique je sois difficile à satisfaire, de la longue pénitence à laquelle tu t'es soumis pour créer, ô chef des Yôgins!

20. Demande-moi la faveur que tu désires, et puisse le bonheur être avec toi! car je suis le dispensateur des bienfaits; et les peines, ô Brahmâ, que l'homme se donne pour atteindre à la béatitude, ont pour terme le bonheur de me contempler.

21. Si j'ai éprouvé le désir que tu visses le monde que j'habite, c'est que, te conformant à la parole que tu avais entendue en secret, tu t'es livré à une rude pénitence.

22. C'est moi qui t'ai donné ce conseil au moment où tu étais troublé par la pensée de l'œuvre que tu avais à faire; car les austérités sont mon cœur, et je suis l'âme des austérités.

23. C'est par les austérités que je crée cet univers, c'est par les

austérités que je le détruis; c'est par les austérités que je soutiens le monde; les austérités sont mon énergie si difficile à vaincre.

24. Brahmâ dit : Bhagavat ! toi qui résides comme spectateur dans l'intelligence de tous les êtres, certes, avec ta science qu'aucun obstacle n'arrête, tu connais tout ce qu'ils désirent.

25. Je te demande toutefois, et daigne, ô mon maître, exaucer ma prière, je te demande de me faire connaître tes formes, l'une supérieure, l'autre inférieure, ô toi qui, en réalité, n'as pas de forme.

26. Comment, uni à la Mâyâ dont tu disposes, te revêtant de toi-même comme d'une forme pour créer, conserver et détruire l'univers, composé de tes nombreuses énergies,

27. Te joues-tu, ô toi dont la volonté est infaillible, [au milieu de ces apparences,] semblable à l'araignée qui s'enveloppe de sa toile ? O vainqueur de Madhu, donne-moi l'intelligence nécessaire pour que je puisse saisir ce mystère.

28. Puissé-je exécuter sans relâche ce que Bhagavat m'aura enseigné, afin qu'au milieu de mes efforts pour créer les êtres, je puisse, par sa faveur, ne pas être l'esclave de mon œuvre !

29. Moi que tu as traité comme un ami traite son ami, ô souverain Seigneur ! puisse-je, pendant que livré sans trouble, et pour te rendre un culte, à la production des créatures, je distribuerai les êtres en classes distinctes, n'éprouver jamais l'ivresse de l'orgueil à la pensée que je suis incréé !

30. Bhagavat dit : Reçois de moi la connaissance de ce que je suis; cette connaissance la plus mystérieuse de toutes et qui est accompagnée de la science parfaite, je vais te la révéler avec ses secrets et avec les moyens faits pour la procurer.

31. Apprends qui je suis, quelle est ma nature, quels sont ma forme, mes qualités, mes actes, et obtiens ainsi par ma faveur l'intuition claire de mon essence.

32. J'étais, oui, j'étais seul avant la création, et il n'existait rien autre chose que moi, ni ce qui est, ni ce qui n'est pas [pour nos organes], ni le principe élémentaire de cette double existence; de-

puis la création, je suis cet univers; et celui qui doit subsister quand rien n'existera plus, c'est moi.

33. Ce qui passe sans raison pour être dans l'Esprit, comme ce qui passe pour n'y être pas, c'est cela qui est la Mâyâ dont je m'enveloppe; c'est comme la réflexion ou l'éclipse d'un corps lumineux.

34. De même qu'après la création, les grands éléments ont pénétré tout ensemble et n'ont pas pénétré les êtres supérieurs et inférieurs, de même je suis à la fois et je ne suis pas dans ces éléments.

35. Aussi la seule chose que doive chercher à comprendre celui qui désire connaître la nature de l'Esprit, c'est le principe qui, uni aux choses et cependant distinct d'elles, existe partout et toujours.

36. Ainsi, fais de cette vérité l'objet d'une méditation profonde, et l'œuvre de créer des êtres divers dans chaque Kalpa n'aura plus rien qui puisse te troubler.

37. Çuka dit : Après avoir instruit de cette manière le Maître souverain des créatures, Hari, l'Être incréé, déroba sa forme véritable aux regards de Brahmâ qui la contemplait.

38. Joignant les mains pour adorer Hari, dont la forme saisissable à ses organes venait de disparaître, le Dieu, dont la réunion des êtres forme le corps, créa cet univers comme il avait fait précédemment.

39. Le chef des créatures, maître de la loi, ayant vu le bien des êtres, se livrait, un jour, dans le désir d'atteindre son but, à la pratique de toutes les vertus et de tous les devoirs religieux.

40. Le grand solitaire Nârada, celui de ses enfants qui lui était le plus cher, son fils dévoué, docile, animé du désir de connaître la Mâyâ de Vichṇu, le Maître de l'illusion,

41. Et entièrement dévoué à Bhagavat, faisait, par sa vertu, par sa tendresse et par sa douceur, les délices de son père.

42. Voyant que son père, le grand ancêtre des mondes, était content, le Rîchi des Dévas lui demanda ce que toi-même tu me demandes aujourd'hui.

43. L'auteur des créatures, satisfait de son fils, lui exposa ce Bhâgavata Purâṇa qui est distingué par dix caractères propres, et qu'il avait reçu lui-même de Bhagavat.

44. Nārada le transmit à Vyāsa, ce solitaire, ô roi, d'une splendeur incomparable, qui méditait au bord de la Sarasvatī sur le suprême Brahma.

45. Et moi, [en te le communiquant aujourd'hui,] je répondrai à ce que tu m'as demandé quand tu voulais connaître comment cet univers fut produit par Puruṣa devenu Virādī, ainsi qu'à tes autres questions, sans en rien omettre.

FIN DU NEUVIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
ORIGINE DU BHĀGAVATA,
DANS LE DEUXIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE X.

ÉNUMÉRATION DES DIX CARACTÈRES.

1. Çuka dit : La création, la création secondaire, la conservation, la nourriture, les tissus, les Manvantaras et les récits relatifs au Seigneur, l'anéantissement, la libération, la demeure dernière, [tels sont les dix caractères de ce Purâna.]

2. Les sages, d'après les passages [cités] des Vêdas et l'objet [de chaque partie du Purâna], décrivent avec raison les neuf premiers caractères comme destinés à l'Intelligence complète du dixième.

3. On appelle création, la naissance des éléments, des molécules élémentaires, des sens et de l'Intelligence, création produite par Brahma, au moyen du mélange inégal des qualités; la création secondaire vient de Purucha [devenu Virâdj].

4. On appelle conservation, le triomphe du Dieu qui habite le Vâikunṭha; et nourriture, la faveur de ce Dieu. On appelle Manvantara, la loi des hommes vertueux; et tissus, l'image des cérémonies reproduite par la mémoire.

5. On appelle récits relatifs au Seigneur, le récit des incarnations de Hari, et l'histoire des hommes qui suivent sa voie, ainsi que les nombreux épisodes qui y sont entremêlés.

6. On appelle anéantissement, le sommeil de l'âme [individuelle] s'endormant avec ses facultés [au sein de Hari]; et libération, l'état de l'esprit une fois qu'il est rentré dans sa propre essence, après avoir abandonné toutes les autres formes.

7. On appelle demeure dernière, l'Être duquel se manifeste la création et l'anéantissement; c'est cet Être qui reçoit les noms de Brahma suprême et de Paramâtman.

8. Ce Purucha, qui possède la spiritualité, possède aussi la divi-

nité; et outre ces deux attributs distincts l'un de l'autre qu'il réunit en lui-même, il possède encore la matérialité.

9. Comme nous ne concevons pas un de ces attributs sans admettre en même temps l'un des deux autres, celui qui les voit tous trois réunis [dans son sein], c'est l'Esprit [suprême], qui est la demeure dernière, et qui n'a d'autre asile que sa propre essence.

10. Purucha ayant divisé en deux parties l'œuf [de Brahmā], lorsqu'il en sortit au commencement, réfléchit à se faire un lieu où il pût se mouvoir; et pur, il créa les eaux pures.

11. Il habita sur ces eaux créées par lui, pendant mille années; de là vient qu'il reçoit le nom de Nārāyaṇa, parce que les eaux qui sont nées de Purucha [sont appelées Nārā].

12. Cet Être par la faveur duquel existent la matière, l'action, le temps, la disposition naturelle et l'âme individuelle, tandis que rien de tout cela n'existe plus quand il s'en retire,

13. Ce Dieu unique, songeant à devenir multiple, après s'être levé du lit de la méditation, produisit, à l'aide de Māyā, un germe de couleur d'or divisé en trois portions.

14. La divinité, la spiritualité, la matérialité, ces trois attributs sont l'Être suprême; c'est ainsi que le germe unique de Purucha fut divisé en trois portions: voilà ce que tu dois apprendre.

15. De l'éther contenu dans le corps de Purucha qui se livrait à des mouvements variés, naquirent la vigueur [des sens], l'énergie [du cœur], la force [du corps], et ensuite le souffle de vie, le premier de tous les souffles.

16. Quand se meut le souffle de vie qui anime toutes les créatures, les sens se meuvent avec lui; quand il cesse de se mouvoir, les sens cessent également, soumis à son empire comme des esclaves aux ordres d'un roi.

17. Du souffle de vie mis en mouvement, naquit au sein de l'Être suprême la faim et la soif; et aussitôt qu'il eut éprouvé la soif et la faim, la bouche fut le premier organe qui s'ouvrit.

18. De la bouche se sépara le palais; le goût y prit naissance; du goût naquirent les saveurs diverses qui sont perçues par la langue.

19. L'Être qui prend tant de formes voulut parler : et de sa bouche sortit le feu, la voix, et la parole qui dépend de l'un et de l'autre; mais l'extinction [de la voix] naquit bientôt dans son gosier.

20. Le mouvement répété de la respiration divisa les narines; le vent, véhicule des odeurs, y parut avec l'odorat qui prit naissance dans le nez, quand le besoin de flairer se fit sentir.

21. Tout était obscur dans l'Être primitif; il voulut se voir lui et les choses : et les yeux s'ouvrirent, et le soleil y prit place avec la vue qui perçoit l'attribut de la forme.

22. Réveillé par le son des Védas, il voulut saisir la cause de son réveil : et les oreilles s'ouvrirent, et les divers points de l'espace y entrèrent avec l'ouïe, qui perçoit l'attribut du son.

23. Il voulut percevoir la rudesse, le poli, la légèreté, la pesanteur, la chaleur et le froid des corps : et la peau prit naissance, et à sa surface naquirent les poils et les montagnes; le vent, avec l'attribut tangible que perçoit la peau, l'enveloppa à l'extérieur comme à l'intérieur.

24. Le désir de faire des actions diverses souleva ses mains : et Indra vint s'y placer avec la force, et avec l'action de prendre en qui résident à la fois Indra et la force.

25. Il voulut se diriger vers l'endroit où son désir l'entraînait : et les pieds parurent; c'est, en effet, au moyen des pieds que les hommes exécutent, avec des cérémonies, le sacrifice qui est Yadjña lui-même.

26. Il désira des enfants, le plaisir et l'immortalité : et l'organe de la génération s'ouvrit, et le sens de cet organe y parut avec le plaisir de la jouissance en qui résident [le Dieu de l'organe et le sens].

27. Il voulut se débarrasser du résidu des substances contenues dans son corps : et les organes excrétoires s'ouvrirent, puis vinrent s'y placer le sens de ces organes, Mitra, et l'émission même en qui résident [le Dieu de l'organe et le sens].

28. Voulant sortir du corps qu'il habitait pour aller dans d'autres corps, il poussa au dehors sa respiration : et la porte du nombril

s'ouvrit; et le souffle expiré y parut, puis Mrītyu, puis la séparation (la mort) en qui résident [le Dieu de l'organe et le sens].

29. Il voulut boire et manger : et le ventre avec les veines et les entrailles prit naissance; les fleuves et les océans s'y placèrent avec l'alimentation et la nutrition dans lesquelles résident [le Dieu de chacun de ces organes et le sens].

30. Il voulut méditer sur sa Mâyâ : et le cœur s'ouvrit; puis le sentiment y parut, puis Tchandra (la lune), avec la[•]volonté et le désir.

31. Les sept substances dont se compose le corps, savoir, l'épiderme, la peau, la chair, le sang, le suc de la chair, la moelle, les os, sont formées de la terre, de l'eau et du feu; le souffle de vie l'est de l'éther, de l'eau et du vent.

32. Les sens sont formés des attributs élémentaires; les attributs élémentaires eux-mêmes dérivent du principe des éléments; le cœur est l'essence de toutes les transformations; l'Intelligence a pour forme la connaissance distincte.

33. Ce que je viens de te décrire, c'est la forme solide de Bhagavat, laquelle est entourée, à l'extérieur, par les huit enveloppes de la terre et des autres principes.

34. Mais il est une autre forme distincte de celle-là, essentiellement subtile, insaisissable aux sens, privée d'attributs, sans commencement, ni milieu, ni fin, permanente, qui échappe à l'intelligence et au langage.

35. De ces deux formes de Bhagavat que je viens de te décrire, les sages n'admettent pas plus l'une que l'autre [comme réellement existantes], parce qu'elles sont toutes deux l'œuvre de Mâyâ.

36. Sous la forme de Brahmâ, Bhagavat, doué des attributs du nom et de ce qui doit être nommé, donne naissance aux noms, aux formes et aux actions, supérieur et réellement étranger à l'action, quoiqu'il s'y livre [en apparence].

37. C'est ainsi qu'il crée séparément les Pradjâpatis, les Manus, les Dévas, les Rīchis, les troupes des Pitris, les Siddhas, les Tchâraṇas, les Gandharvas, les Vidyâdharas, les Asuras et les Guhyakas.

38. Les Kinnaras, les Apsaras, les Nâgas, les Sarpas, les Kiṃpurchas et les Uragas, les Mâtris, les Rakchas et les Piçâtchas, les Prêtas, les Bhûtas et les Vinâyakas,

39. Les Kûchmândas, les Unmâdas et les Vêtâlas, les Yâtudhânas et les Grahas, les volatiles, les quadrupèdes, les animaux domestiques, les végétaux, les montagnes, les animaux qui rampent;

40. Les êtres habitant le ciel, la terre et les eaux, qui se meuvent ou ne se meuvent pas, et qui naissent de quatre manières différentes; enfin les voies qui résultent des œuvres, c'est-à-dire, la bonne voie, la mauvaise voie, et la voie intermédiaire.

41. Aux trois qualités, de la Bonté, de la Passion et des Ténèbres, correspondent trois voies, celle des Suras, celle des hommes et celle des Enfers; et chacune de ces voies à son tour est triple, selon que la qualité qui lui est propre est effacée par une des deux autres.

42. Bhagavat est encore le soutien du monde, lui qui, sous la forme de la justice, fait prospérer cet univers, qu'il conserve en revêtant les apparences variées de l'animal, de l'homme et du Dieu.

43. Puis, sous les formes de Kâla, du feu et de Rudra, cet univers qu'il a créé de lui-même, il l'anéantit, quand le temps est venu, comme le vent dissipe les nuages amoncelés.

44. Telle est la forme sous laquelle la tradition représente Bhagavat, le plus parfait de tous les êtres; mais les sages ne doivent pas voir l'Être suprême dans cette forme.

45. Car elle n'appartient pas à l'Être suprême se livrant aux actes de la création, de la conservation et de la destruction de l'univers; on ne la lui attribue que pour nier qu'il soit actif, puisqu'elle est uniquement le produit de Mâyâ.

46. Or, c'est là ce qu'on résume sous le nom de Kalpa de Brahmâ, y compris les subdivisions nommées Vikalpas, périodes pendant lesquelles ont lieu les créations primitives et les créations secondaires, élément commun de tous les Kalpas.

47. Je t'exposerai plus bas la mesure de la durée, et la forme et les subdivisions d'un Kalpa; tu apprendras ainsi ce que c'est que le Kalpa appelé Pâdma.

ÇĀUNAKA dit :

48. Tu nous as dit, ô Sûta, que le guerrier Vidura, le plus parfait des serviteurs de Bhagavat, visita les étangs sacrés de la terre, ayant abandonné ses parents, ce qu'il est si difficile d'abandonner :

• 49. Où donc eut lieu, entre Vidura et Kâuçâravi (Mâitrêya), l'entretien relatif à l'Esprit suprême? Quelle vérité ce bienheureux sage, interrogé par le guerrier, lui enseigna-t-il?

50. Raconte-nous, ami, l'histoire de Vidura, la cause pour laquelle il abandonna sa famille, et pourquoi il revint ensuite.

SÛTA dit :

51. Ce que le grand solitaire Çuka, interrogé par le roi Parikchit, répondit à ses demandes, écoutez, je vais vous le redire, en suivant l'ordre des questions du roi.

FIN DU DIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 ÉNUMÉRATION DES DIX CARACTÈRES,
 DANS LE DEUXIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DIALOGUE ENTRE VIDURĀ ET UDDHAVA.

1. Çuka dit : Telle fut la question qu'adressa jadis, au bienheureux Mâitrêya, le guerrier qui était entré dans la forêt, après avoir abandonné sa demeure florissante,

2. Cette demeure que Bhagavat, le maître de l'univers, devenu votre ambassadeur, adopta pour la sienne, lorsqu'il délaissait celle du roi des enfants de Puru.

3. Le roi dit : Seigneur, fais-nous connaître où eut lieu la rencontre du bienheureux guerrier avec Mâitrêya, et quand se passa leur entretien.

4. Car elle ne produit pas des avantages médiocres la question que Vidura, dont l'âme était pure, adressait sur cet Être supérieur au vertueux Mâitrêya, et qui lui attirait les éloges de celui-ci.

SÛTA dit :

5. Ainsi interrogé par le roi Parîkchit, le meilleur des Rîchis qui sait tant de choses, lui répondit, la joie dans le cœur : Écoute !

6. Çuka dit : Lorsque le roi [Dhrîtarâchtra] qui avait perdu la vue, soutenant par l'injustice ses propres fils, dont la conduite était coupable, fit entrer dans la maison de laque les enfants orphelins de son jeune frère, et y fit mettre le feu ;

7. Lorsque dans l'assemblée il n'arrêta pas son fils qui osait commettre l'action blâmable de porter la main sur la chevelure de la reine, femme du roi des Kurus, sa belle-fille, dont les larmes enlevèrent le safran qui couvrait ses seins ;

8. Lorsque favorisant l'erreur, il refusa, malgré sa promesse, de donner au vertueux Adjâtaçatru qui la demandait, sa part de l'héritage, après que ce prince, asile de la vérité, qui avait été injustement vaincu au jeu, fut revenu de la forêt;

9. Lorsque le roi, privé du peu de vertu qu'il possédait, ne sut pas respecter profondément les paroles qui sont pour les hommes le canal de l'ambrosie, ces paroles que Kriçhna, le précepteur du monde, favorable à Pârtha, prononçait dans l'assemblée;

10. Lorsque appelé par le roi son frère aîné qui voulait lui demander son avis, Vidura, le plus habile des conseillers, étant entré dans le palais, exposa devant lui cette opinion que les ministres appellent « le conseil de Vidura : »

11. Rends, [lui dit-il,] sa part de l'héritage au roi Adjâtaçatru, à celui qui sait souffrir ton injustice si difficile à supporter, cette injustice qui irrite et ses jeunes frères et ce serpent de Vrikôdara, dont le sifflement t'inspire tant de frayeur.

12. Car c'est un Dieu, c'est le bienheureux Mukunda qui, ayant adopté ces princes, demeure avec les Dévas et les Dieux de la terre, dans sa capitale, où il est le Dieu des Dieux des Yadus, après avoir vaincu tous ceux qui sont des Dieux parmi les Dieux des hommes.

13. Oui, c'est le péché lui-même qui s'est introduit dans ta maison, que cet ennemi de Purucha, que tu nourris dans la croyance qu'il est ton fils, toi qui, pour t'être détourné de Kriçhna, as perdu le bonheur; abandonne donc bien vite, afin de sauver ta race, cette cause d'infortune.

14. Ainsi parlait le guerrier dont la vertu est pour les gens de bien un objet d'envie; mais il n'obtint que les mépris de Suyôdhana (Duryôdhana), dont la lèvres était agitée par la violence de la colère, et ceux de Karṇa, de son jeune frère et du fils de Subala.

15. Qui a donc appelé ici ce fils d'une esclave, ce traître qui ose s'opposer à la volonté de celui qui l'a nourri, et défendre les intérêts de mes adversaires? Qu'il soit promptement chassé de la ville, en ne conservant que la vie!

16. Quoique vivement blessé par les paroles hautaines de son frère, qui pénétraient dans ses oreilles comme des flèches, Vidura qui n'en était pas plus ému, parce qu'il voyait là l'œuvre de Mâyâ qu'il respectait profondément, sortit de lui-même sans plus tarder, laissant son arc à la porte.

17. Une fois qu'il eut quitté Hâstinapura, et emporté ainsi la vertu des enfants de Kuru, il commença, dans le désir de se purifier, à parcourir successivement les lieux qui sont consacrés à celui dont les pieds sont un étang sacré, ces lieux où réside réellement, sur la terre, l'Être aux mille formes.

18. Il visita seul les étangs et les temples ornés par les attributs de l'Être infini, les villes embellies de bois, de montagnes et de bosquets sacrés, les rivières et les lacs aux eaux limpides.

19. Dans sa course à travers le monde, menant une existence solitaire et pure, se baignant dans chaque fleuve, dormant sur la terre, n'ayant aucun soin de son corps, ayant rejeté tout vêtement, inconnu des siens, il accomplit des austérités agréables à Hari.

20. Pendant le temps qu'il mit à parcourir ainsi le Bhâratavarcha, jusqu'au moment où il parvint à Prabhâsa, Pârtha, avec l'appui d'Adjita, gouverna la terre défendue par une seule armée, et reposant à l'ombre d'une puissance unique.

21. Là Vidura apprit la ruine de ses parents, et pleurant sa famille détruite par une rivalité funeste, comme un bois consumé par le feu que lui ont communiqué des bambous embrasés, il revint sur ses pas et se dirigea en silence vers la Sarasvatî.

22. Il visita, sur les bords de ce fleuve, les étangs de Trita, d'Uçanas, de Manu, de Prîthu, d'Agni, d'Asita, de Vâyû, celui de Sudâsa, de Guha, de Çrâddhadêva et celui des Vaches;

23. Ainsi que beaucoup d'autres temples de Vichnu, fondés par des Dêvas et par de divins Brâhmanes, où se trouvent des places marquées de l'empreinte de la première des armes (le Tchakra), et dont la vue rappelle aux hommes le souvenir de Kriçna.

24. Laissant ensuite derrière lui le pays fortuné de Surâchtra, les Sâuvîras, les Matsyas, ainsi que les Kurudjâggalas, il s'avança

jusqu'à ce qu'il parvint sur les bords de la Yamunâ, où il vit Uddhava dévoué à Bhagavat.

25. Vidura, dans l'excès de son affection, pressa fortement entre ses bras le célèbre serviteur du fils de Vasudêva, ce sage plein de calme qui avait été autrefois disciple de Vṛihaspati, et il s'informa du sort de ses parents, les sujets de Bhagavat :

26. Ces deux manifestations de l'antique Puruĉha, descendues en ce monde pour satisfaire au désir de Pâdma, né de son nombril, vivent-elles heureuses dans la maison de Çûra, profitant de leur séjour ici-bas pour établir le bonheur sur la terre ?

27. Vit-il heureux, le fils vénérable de Çûra, le premier des Kurus, notre ami, lui qui, libéral comme un père, fait à ses sœurs des dons précieux pour satisfaire les héros leurs époux ?

28. Est-il heureux Pradyumna, ce héros qui commandé les chars des Yadus, Pradyumna qui, dans une existence antérieure, fut Smara (l'Amour) lui-même, et que Rukmiṇî conçut comme fils de Bhagavat, après qu'elle eut vénéré les Brâhmanes ?

29. Vit-il heureux, le chef des Sâtvas, des Vṛichnis, des Bhôdjas et des Daçârhas, qui, après avoir renoncé à l'espoir d'occuper le siège des rois placé trop loin de lui, fut sacré sur le trône par le Dieu aux yeux de lotus ?

30. Vit-il heureux, le fils de Hari, Sâmba, semblable à son père, ce chef des guerriers qui combattent sur des chars, lui que mit au jour la vertueuse Djâmbuvatî, et que, dans une vie antérieure, Ambikâ porta dans son sein sous le nom du divin Guha (Kârtikêya) ?

31. Vit-il heureux Yuyudhâna, qui, après avoir appris de Phâlguna les mystères de la science de l'arc, dut bientôt au culte qu'il rendit à Adhokchadja le salut que donne ce Dieu, et que les ascètes ont tant de peine à obtenir ?

32. Vit-il heureux, le sage et vertueux fils de Çvaphalka, qui s'est réfugié auprès de Bhagavat, lui qui, perdant courage par l'excès de l'affection, se roulait dans la poussière du chemin où Kṛichna avait laissé l'empreinte de ses pas ?

33. Est-elle heureuse, la fille du Bhôdja nommé Dêvaka, elle qui,

comme la mère des Dévas, eut pour fils Vichnou, et qui porta un Dieu dans son sein, de même que le triple Vêda renferme en lui-même son but qui est la célébration du sacrifice?

34. Vit-il heureux, l'illustre Aniruddha, qui satisfait les désirs des Sâtvat, lui que l'on regarde comme l'origine de la parole, le principe du cœur, l'essence de la quatrième des portions de l'organe interne?

35. Ami, vivent-ils heureux aussi, ceux qui, avec une adoration exclusive, se sont dévoués à la divinité de l'Esprit lui-même, comme Hrīdika, le fils de Satyâ, les héros dont Gada et Tchârudêchna sont les chefs, et tant d'autres?

36. Dharma, avec Vidjaya et Atchyuta qui sont comme ses deux bras, défend-il toujours justement la digue de la loi, lui qui, dans l'assemblée, humiliait Duryôdhâna, lorsque, grâce à l'appui de Vidjaya, la fortune l'élevait au rang de monarque souverain?

37. Bhîma, enflammé de colère comme un serpent, a-t-il pardonné aux coupables enfants de Kuru l'insulte longtemps méditée par eux, lui dont le champ de bataille ne put supporter la marche lorsqu'il s'élançait dans les nombreux chemins de la massue?

38. Vit-il toujours, le guerrier célèbre parmi les braves montés sur des chars, qui avec son arc Gândîva détruisait ses ennemis, lui dont fut satisfait Giriça, lorsque, se déroband à ses yeux sous le déguisement d'un Kirâta, le Dieu se vit couvert par la masse des flèches du héros?

39. Et les deux fils jumeaux [de Mâdrî] entourés par les princes, fils de Prīthâ, comme les deux yeux le sont par les cils, jouissent-ils du bonheur, eux qui ont, dans le combat, repris leur bien à leur adversaire, semblables à deux Suparṇas (Garuḍas) enlevant l'ambrosie de la bouche du Dieu qui porte la foudre?

40. Hélas! privée de Pâṇdu, Prīthâ elle-même n'a pu survivre qu'à cause de ses enfants au premier des Râdjarchis, à ce héros qui, du haut de son char, seul et n'ayant d'autre compagnon que son arc, triompha jusqu'aux limites de l'horizon.

41. Ami, je pleure sur ce prince tombé si bas pour avoir outragé

son frère mort, sur ce prince qui, dans sa partialité pour ses propres fils, me chassa, moi son parent, de ma propre ville.

42. Pour moi, grâce à la bienveillance de Hari, le créateur, qui, sous son déguisement humain, trouble la vue des mortels, j'erre en ce monde caché à tous les regards, connaissant la voie de l'Être suprême, et sans que rien puisse désormais m'étonner.

43. Sans doute celui qui put, dans le désir de dissiper le cbagrin de ceux qui se réfugiaient auprès de lui, mettre à mort les rois que les trois causes d'orgueil poussaient hors de leur devoir, et dont les armées ébranlèrent plus d'une fois la terre, sans doute Bhagavat a dédaigné l'insulte des Kurus!

44. Si le Dieu incréé naît pour détruire les méchants, si le Dieu inactif agit pour protéger les hommes, si ses naissances et ses actions n'ont pas d'autre but, quel autre être que lui peut, supérieur aux qualités, s'unir à un corps et se livrer à l'action?

45. Raconte-moi donc, ami, l'histoire de celui dont la gloire est comme un pur étang, et qui, incréé, naquit au milieu des Yadus pour le bien de tous les princes qui, fidèles observateurs de ses commandements, s'étaient réfugiés auprès de lui.

FIN DU PREMIER CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 DIALOGUE ENTRE VIDURA ET UDDHAVA,
 DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE II.

DIALOGUE ENTRE VIDURA ET UDDHAVA.

1. Çuka dit : Ainsi interrogé par le guerrier qui lui demandait l'histoire de celui qu'il chérissait tant, le serviteur de Bhagavat, préoccupé du souvenir de son maître, ne put, dans l'excès de ses regrets, faire aucune réponse.

2. Celui qui, à cinq ans, lorsque sa mère l'appelait au repas du soir, ne songeait pas à prendre de la nourriture, parce qu'il ne pensait qu'à ses jeux dont Kriçhna était l'objet,

3. Comment, parvenu à la vieillesse en le servant, eût-il pu, lorsqu'on lui demandait l'histoire de son maître, faire une réponse, préoccupé comme il l'était du souvenir de ses pieds?

4. Complètement affranchi par l'ambrosie des pas de Kriçhna, dans laquelle il s'était plongé avec le sentiment d'une dévotion profonde, le sage garda quelques instants le silence.

5. Laisant échapper des larmes de ses yeux à demi fermés, sentant ses poils se hérissier de plaisir sur tout son corps, noyé dans l'étang de l'affection, et manifestant la satisfaction que lui causait la demande de Vidura,

6. Redescendant peu à peu du monde de Bhagavat dans celui des hommes, Uddhava, après avoir essuyé ses yeux, répondit au guerrier avec étonnement.

7. Uddhava dit : Au moment où Kriçhna, semblable au joyau du jour à son déclin, vient de disparaître, et lorsque nos familles, privées de leur fortune, ont été dévorées comme par un serpent, comment pourrais-je encore parler de bonheur pour nous?

8. Ah! l'univers est à jamais malheureux, et à plus forte raison

les Yadus qui méconnaurent Hari, quoiqu'il habitât au milieu d'eux, de même que les monstres de la mer ne surent pas reconnaître la lune [quand elle prit naissance au sein de l'océan].

9. Les sages même les plus pénétrants, les Sâtvas, eux qui reconnaissent le mieux les caractères de chaque être, et qui se plaisent à demeurer dans la solitude, tous prirent celui en qui résident les créatures pour le héros des Sâtvas.

10. C'est que, pour ne pas voir son intelligence jetée dans le trouble par les discours de ceux qu'avait séduits la Mâyâ du Dieu, comme de ceux qui, suivant un autre parti, se déclaraient ses adversaires, il aurait fallu avoir l'âme confondue avec Hari, l'Esprit suprême,

11. Hari qui, après avoir montré son image aux hommes qui, pour ne s'être pas mortifiés, ne jouissaient que d'une vue imparfaite, a disparu emportant avec lui l'œil du monde.

12. C'est cette image, destinée à ses jeux mortels, qu'il revêtit lorsqu'il voulut montrer la puissance de sa mystérieuse Mâyâ; cette image, sujet d'étonnement pour lui-même, parce qu'elle est l'asile suprême de la plus parfaite beauté, et que les membres dont elle se compose sont les ornements des ornements.

13. Lorsque, pendant le sacrifice royal du fils de Dharma, les trois mondes contemplaient cette forme qui donne la béatitude à ceux qui la voient, Brahmâ, pensaient-ils, en produisant ce chef-d'œuvre, a épuisé aujourd'hui, aux dépens de ses créations futures, toutes les ressources de son habileté.

14. A son approche, les femmes de Vradja dont l'orgueil avait été vaincu par son sourire plein d'amour et par les coups d'œil qu'il leur lançait pendant les jeux de la danse, ces femmes dont l'âme, pour le suivre, passait dans leurs regards, se tenaient immobiles, abandonnant leurs travaux commencés.

15. Cette forme, c'est Bhagavat qui l'a prise, lorsque touché de compassion pour les êtres, images de sa propre douceur, que tourmentaient d'autres hommes qui sont aussi son image, celui qui dispose de l'existence supérieure et inférieure, s'unissant au principe

[de la Nature] dont l'Intelligence est une portion, naquit, quoique incréé, en ce monde comme le feu [qui paraît dans divers corps].

16. Ce qui me trouble, c'est la naissance apparente de l'Être incréé dans la maison de Vasudéva; c'est qu'il ait habité le pays de Vradja; c'est qu'il ait, avec sa puissance infinie, abandonné sa capitale, fuyant, comme s'il était effrayé, devant ses ennemis.

17. Ce qui trouble mon intelligence, c'est le souvenir des paroles qu'il prononça lorsqu'il adorait les pieds de ses parents : O mon père! ô ma mère! [disait-il,] pardonnez-nous si, profondément troublés par la crainte de Kaṁsa, nous ne vous avons pas rendu les hommages que nous vous devons.

18. Quel est l'homme qui, ayant respiré la poussière du lotus des pieds de ce Dieu, serait capable d'oublier jamais l'Être qui, avec ses sourcils qu'il agitait comme un rameau, balaya, semblable au Dieu de la mort, le fardeau qui pesait sur la terre?

19. Tu as été témoin, pendant le sacrifice royal, du bonheur du chef de Tchêdi, qui était cependant l'ennemi de Kṛichṇa, de ce bonheur où les Yôgins ambitionnent d'atteindre par la pratique accomplie du Yôga : qui donc pourrait supporter l'absence d'un Dieu [dont la présence donne ainsi la béatitude]?

20. C'est ainsi que, dans le monde des hommes, d'autres guerriers dont les regards s'abreuvaient, pendant le combat, au lotus de la face de Kṛichṇa qui enchante la vue, purifiés par l'atteinte des flèches de Pârtha, obtinrent la faveur de se réunir à lui.

21. Qu'un Être qui, loin d'être surpassé, n'a pas même d'égal; qui est le souverain Maître des trois qualités; qui trouve dans sa propre splendeur et dans sa perfection la satisfaction de tous ses désirs; qui a vu son piédestal salué par les mille aigrettes des rois qui depuis longtemps enlevaient le tribut [de la terre],

22. Qu'un tel Être se soit abaissé devant Ugrasêna, lorsque, restant debout lui-même, il fit asseoir le vieillard sur le trône souverain, en lui disant : « Conserve-le, seigneur ! » voilà, ami, ce que moi son serviteur j'ai de la peine à comprendre!

23. Ah! qu'il est miséricordieux celui qui, lorsque la monstrueuse

Vakī lui faisait boire, pour le tuer, le poison de ses mamelles, accordait à cette méchante femme le bonheur réservé à sa nourrice! auprès de quel autre Dieu pouvons-nous chercher un asile?

24. Les Asuras eux-mêmes, je les crois devenus serviteurs de Bhagavat, parce que leur esprit, suivant la voie de la colère, s'était exclusivement fixé sur le Maître des trois qualités, lorsque, dans le combat, ils virent, s'avançant contre eux, le fils de Tārka (Kaçyapa) portant sur ses épaules le Dieu armé du Tçakra.

25. Bhagavat naquit de Dēvakī, femme de Vasudēva, dans la prison du roi des Bhōdjas, lorsqu'à la prière d'Adja, il consentit à faire le honneur de cette terre.

26. De là, transporté dans le parc de Nanda par son père qui redoutait Kaṁsa, il y vécut avec Bala (Baladēva), jusqu'à l'âge de onze ans, cachant à tous les yeux sa splendeur.

27. Au milieu des pâtres, menant paître les jeunes génisses, le Souverain de l'univers se divertissait dans les bois de la Yamunā, peuplés d'arbres qui retentissaient du chant des oiseaux,

28. Déployant, aux yeux des habitants de Vradja, sa jeune vigueur, pleurant et riant tour à tour, semblable dans ses ébats à un lionceau plein de folie.

29. Devenu le chef d'un troupeau, asile de la prospérité, et riche en taureaux et en vaches blanches, il réjouissait des sons de sa flûte les bergers qui le suivaient.

30. Il détruisit les uns après les autres, comme en se jouant, et de même qu'un enfant brise ses jouets, les magiciens, habiles à changer de formes, qu'envoyait contre lui le roi des Bhōdjas.

31. Rappelant à la vie les bergers morts pour s'être abreuvés au fleuve empoisonné, il s'empara du Roi des serpents, et fit boire aux vaches l'eau du fleuve rendue à sa pureté première.

32. Le Souverain de l'univers fit célébrer au Roi des bergers, ainsi qu'aux Brâhmanes, le sacrifice des vaches, dans le dessein [d'humilier l'orgueil et] de détruire la fortune [d'Indra], possesseur d'immenses richesses.

33. Lorsque Indra, furieux de son humiliation, inondait de tor-

rents de pluie le parc épouvanté, les pâtres furent, grâce à Kṛichṇa, mis à l'abri sous la montagne que le Dieu soutenait comme une ombrelle en se jouant.

34. Rendant hommage aux approches de la nuit brillante des rayons d'une lune d'automne, marquant la mesure par ses chants, il était, dans ses jeux, l'ornement du cercle des femmes.

FIN DU SECOND CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DIALOGUE ENTRE VIDURA ET UDDHAVA,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

filz de Dharma, et fit le bonheur de ses amis en leur montrant la voie des hommes justes.

17. La race de Puru fut perpétuée par Abhimanyu et par Uttarâ; et le fruit de leur union, détruit par le javelot du fils de Drôṇa, fut rappelé à la vie par Bhagavat.

18. Le Souverain de l'univers fit célébrer trois fois au fils de Dharma le sacrifice du cheval; et ce prince dévoué à Kṛichṇa, gouvernant le monde avec ses jeunes frères, menait une vie heureuse.

19. Et Bhagavat, l'âme de l'univers, suivant la voie du monde et des Vêdas, se livra au plaisir dans Dvâravatî, mais sans être réellement enchaîné au monde, et restant fidèle à la doctrine Sâṃkhya.

20. Son regard animé par le sourire de la bienveillance, sa parole semblable à l'ambrosie, sa conduite irréprochable, son corps qui était l'asile de la beauté,

21. Tout en lui charmait les deux mondes, et surtout les Yadus, pendant qu'il s'abandonnait au plaisir, livré à chaque instant à l'amour de ses femmes, que la nuit voyait célébrer leurs fêtes.

22. Après qu'il eut ainsi passé au sein des plaisirs un grand nombre d'années, livré aux soins d'un maître de maison, il sentit naître en lui l'indifférence.

23. Quand on voit l'Esprit lui-même se soumettre à la destinée, quel est l'homme qui, suivant dans la voie du Yôga celui qui en est le maître, pourrait mettre sa confiance dans des plaisirs qui dépendent du Destin ?

24. Un jour que des jeunes gens de la race de Yadu et de Bhôdja jouaient dans la ville, des solitaires qui connaissaient les intentions de Bhagavat, irrités contre eux, les frappèrent de leur malédiction.

25. A quelques mois de là, les Vrîchṇis, les Bhôdjas, les Andhakas et les autres familles se rendirent à Prabhâsa, sur des chars, pleins de joie, mais fascinés par le Dieu.

26. Après s'être baignés dans l'eau de ce lieu, et avoir fait des libations en l'honneur des Pitris, des Dévas et des Rîchis, ils donnèrent aux Brâhmanes des vaches excellentes,

27. De l'or, de l'argent, des lits, des vêtements, des peaux et des

couvertures de laine, des chevaux, des chars, des éléphants, des jeunes filles, et de la terre pour soutenir leur existence.

28. Après leur avoir en outre donné des aliments pleins de saveur, en dirigeant leur intention vers Bhagavat, ces hommes courageux qui ne vivaient que pour les Brâhmanes, les vaches et les richesses, les adorèrent en touchant la terre de leur front.

FIN DU TROISIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DIALOGUE ENTRE VIDURA ET UDDHAVA,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE IV.

DIALOGUE ENTRE VIDURA ET UDDHAVA.

1. Uddhava dit : Ensuite les Yadus, avec la permission des Brâhmanes, se mirent à prendre leur repas et à boire la liqueur enivrante [extraite du riz broyé]; mais bientôt, l'esprit égaré par l'ivresse, ils s'attaquèrent avec des paroles insultantes.

2. La discorde, par l'effet de ce funeste breuvage, divisa leurs esprits, et au moment où le soleil se couchait, ils se détruisirent, comme des bambous [que le feu consume].

3. Bhagavat voyant dans ce qui se passait l'œuvre de la Mâyâ dont il dispose, porta à sa bouche de l'eau de la Sarasvatî, et s'assit auprès d'un arbre.

4. Déjà Bhagavat qui dissipe le chagrin de ceux qui se réfugient auprès de lui, m'avait dit précédemment : « Uddhava, rends-toi à l'ermitage de Vadarî; » car il voulait détruire sa race.

5. Mais connaissant son dessein, ô le plus brave des guerriers, je suivis les traces de mon maître, incapable de me séparer de ses pas.

6. Je cherchai et je reconnus, assis dans un lieu solitaire, mon maître chéri, l'asile de la beauté, qui avait placé sa demeure auprès de la Sarasvatî, et n'avait pas d'autre retraite.

7. Il était noir et beau, exempt de toute souillure; ses yeux d'un rouge foncé étaient calmes; il était reconnaissable à ses quatre bras et à son vêtement de soie de couleur jaune.

8. Il avait placé sur sa cuisse gauche le lotus de son pied droit; son dos s'appuyait contre le tronc d'un jeune Açvattha; il avait renoncé au bonheur des sens, et reposait dans la plénitude de la perfection.

●

9. Cependant le grand serviteur de Bhagavat, celui qui est le parent et l'ami de Dvâipâyana, le bienheureux Mâitrêya, parcourant le monde dans sa course indépendante, arriva en cet endroit.

10. Pendant que ce solitaire dévoué à Bhagavat écoutait, la tête inclinée par le plaisir et par l'attachement, Mukunda, dissipant sa lassitude par un regard où brillait le sourire de l'amitié, me parla en ces termes :

11. Je connais ce que tu désires dans ton cœur, puisque j'y réside; aussi je t'accorde ce que d'autres ont tant de peine à atteindre, ce que jadis, lorsque tu étais Vasu, tu désiras, avide de m'obtenir, pendant le sacrifice des Vasus et des Créateurs de l'univers.

12. Oui, sage vertueux, cette vie est pour toi la dernière de tes existences, puisque tu y as obtenu ma faveur, et que tu as été assez heureux pour me voir en secret avec une dévotion pure, au moment où je vais abandonner le monde des hommes.

13. Jadis, au commencement de la création, je révélai au Dieu Adja, qui était assis sur le lotus né de mon nombril, cette science suprême où se manifeste ma grandeur, cette science que les sages appellent la science du Bhâgavata.

14. Ainsi honoré par ces paroles, moi qui avais été trouvé digne de la faveur et du regard compatissant du suprême Purucha, je lui répondis, les mains jointes en signe de respect, versant des larmes, sentant mon corps frissonner de plaisir, et la voix tremblante :

15. O mon maître, lequel des quatre objets [recherchés par l'homme] pourrait être d'une acquisition difficile, même en ce monde, pour ceux qui adorent le lotus de tes pieds? Ce n'est cependant rien de cela que je désire, ô Dieu multiple, avide que je suis d'adresser mon hommage à tes pieds semblables au lotus.

16. Les actions et la naissance d'un être inactif et increé comme toi, ta retraite dans une forteresse, et ta fuite devant l'ennemi que tu redoutais, toi qui es Kala lui-même, cette demeure remplie de milliers de femmes pour toi qui trouves ton plaisir en toi-même, voilà ce qui tourmente l'esprit des sages.

17. Que toi, Seigneur, toi dont l'intelligence essentiellement par-

faite agit incessamment sans se reposer jamais, tu m'aies appelé, quand on récitait les Mantras, pour m'interroger avec attention, comme si tu étais un ignorant, c'est là, grand Dieu, ce qui jette mon esprit dans le trouble.

18. Daigne, ô mon maître, si tu me crois digne de cette faveur, daigne m'exposer exactement cette science suprême qui révèle le mystère de ta nature, cette science que Bhagavat enseigna complètement à Brahmâ, pour que je puisse traverser ce monde de misères !

19. Quand je lui eus ainsi fait connaître mon désir, le suprême Bhagavat aux yeux de lotus m'enseigna son essence excellente.

20. Après avoir parcouru, sous la direction du Dieu dont on adore les pieds, devenu mon maître, la route de la connaissance de l'Esprit suprême; après avoir adoré ses pieds, et avoir tourné autour de lui [en le laissant à ma droite], je suis arrivé ici, l'âme troublée par cette séparation.

21. Pour moi, le cœur rempli à la fois et du plaisir de l'avoir vu et de la douleur de l'avoir quitté, je me rendrai au lieu de l'ermitage de Vadari, qui lui est cher,

22. Cet ermitage où le divin Nârâyana et le bienheureux Rîchi Nara se livrèrent ensemble, pour le bien des mondes, à des austérités longues, pénibles et sans obstacles.

23. Çuka dit : Ayant appris de la bouche d'Uddhava la fin terrible de ses parents, le sage guerrier calma par la science la douleur que ce désastre lui causait.

24. Ce héros de la race de Kuru adressa ainsi la parole avec confiance au premier des serviteurs de Kṛichna, au plus grand des adoreurs de Bhagavat, à l'instant où il allait partir.

25. Daigne m'exposer cette science suprême qui révèle le mystère de la nature propre du souverain Seigneur, et qu'il t'a enseignée, lui, le maître du Yôga; car les serviteurs de Vichnu n'ont plus rien à faire, quand ils se sont acquittés envers lui de leurs devoirs.

26. Uddhava dit : Celui auquel tu dois rendre hommage pour en obtenir la science, c'est le Rîchi Kâuçârava qui fut, en ma

présence, désigné [pour t'instruire] par Bhagavat lui-même, au moment où ce Dieu allait abandonner le monde des hommes.

27. Çuka dit : C'est ainsi qu'Āupagavi (Uddhava) noyant son profond chagrin dans le nectar de l'histoire du Dieu dont l'univers est la forme, avait vu s'écouler aussi vite qu'un instant la nuit qu'il avait passée avec Vidura sur les bords de la Yamunâ. Le sage, [après cet entretien,] quitta cet endroit.

28. Le roi dit : Une fois les Vrîchṇis et les Bhôdjas détruits, comment se fait-il qu'Uddhava, le premier parmi les chefs de ceux qui savent conduire un char, leur ait survécu, puisque Hari lui-même, le Maître des trois qualités, avait abandonné sa forme mortelle ?

29. Çuka dit : Lorsque celui dont la volonté est infaillible eut détruit sa nombreuse race en la livrant à Kâla, déguisé sous l'apparence de la malédiction d'un Brâhmane, au moment d'abandonner son corps mortel, il se livra à ces réflexions :

30. Lorsque j'aurai quitté ce monde, Uddhava, qui est maintenant le premier des sages maîtres d'eux-mêmes, est sans contredit le plus digne de conserver la science dont je suis l'objet.

31. Uddhava ne m'est certainement inférieur en rien ; car ce guerrier n'est pas agité par les qualités : qu'il reste donc ici-bas pour enseigner au monde la science dont je suis le sanctuaire.

32. Ayant ainsi reçu les ordres du précepteur des trois mondes, source de la parole sacrée, Uddhava, parvenu à l'ermitage de Vadarî, s'y livra au culte de Hari avec une profonde méditation ;

33. Et Vidura ayant appris de la bouche d'Uddhava les actions si dignes de louanges de Kriçṇa, l'Esprit suprême, qui avait revêtu un corps en se jouant,

34. Et le sacrifice même de ce corps, sacrifice si propre à augmenter la constance des sages qui possèdent déjà cette vertu, en même temps qu'il est un sujet de trouble pour les hommes agités par la crainte comme de vils animaux,

35. Vidura, [dis-je,] réfléchissant, ô le meilleur des Kurus, que Kriçṇa avait songé à lui dans son âme, ému par l'affection, se mit à pleurer quand le serviteur de Bhagavat fut parti.

36. Ce sage accompli quittant la Kālindī, parvint en peu de jours sur les bords du fleuve céleste où résidait, ô héros de la race de Bharata, le solitaire, fils de Mitrā.

FIN DU QUATRIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DIALOGUE ENTRE VIDURA ET UDDHAVA,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE V.

ORIGINE DE L'INTELLIGENCE ET DES AUTRES PRINCIPES.

1. Çuka dit : Le guerrier, héros de la race de Kuru, purifié par son affection pour Atchyuta, et charmé des qualités et des vertus de Maîtreya, adressa cette question au sage doué d'une science profonde, qui était assis au passage du fleuve céleste.

2. Vidurà dit : C'est pour obtenir le bonheur que le monde se livre aux œuvres; mais il n'y trouve ni le bonheur ni le terme de ses misères, et il ne lui en revient qu'une suite de maux. Dis-nous donc ce que nous devons faire dans une existence pareille.

3. N'est-ce pas pour le bien de l'homme qui, détournant sa face de Kṛichna qui est la Destinée même, devient injuste et misérable, que les créatures fortunées de Djanàrdana existent en ce monde?

4. Indique-moi donc, ô le meilleur des gens de bien, cette voie de la félicité par laquelle les hommes qui rendent un culte à Bhagavat parviennent à le fixer dans leur cœur purifié par la dévotion, et en obtiennent la science antique avec la possession de la vérité.

5. Raconte-moi quelles actions a faites en s'incarnant Bhagavat, l'Être indépendant qui dispose en maître des trois qualités; comment celui qui n'agit pas créa au commencement cet univers, et comment, après l'avoir établi, il en maintient la durée;

6. Comment ensuite, faisant rentrer toutes choses dans la cavité de son cœur, il s'endort inactif dans un sommeil mystérieux; et comment, chef des maîtres du Yôga, l'Être unique, pénétrant de nouveau l'univers, paraît sous des formes multiples.

7. Quelles actions, dans ses manifestations diverses, accomplit-il en se jouant, pour le salut des Suras, des troupeaux et des Brâhmanes? Mon cœur ne peut se rassasier d'entendre les histoires, sem-

blables à l'ambroisie, de celui qui est comme le diadème des hommes dont la gloire est pure.

8. Par quels principes distincts le Seigneur des maîtres des mondes créa-t-il ces mondes, leurs Gardiens et ce qui est en dehors de leur enceinte, ces mondes où l'on voit les diverses classes des êtres suivre chacune leur destinée propre?

9. Raconte-nous enfin, ô le meilleur des Brâhmanes, par quel moyen le créateur de toutes choses, Nârâyana, qui ne doit son origine qu'à lui-même, établit pour les divers êtres une nature, des actions, une forme et un nom distincts.

10. J'ai appris plus d'une fois de la bouche de Vyâsa quels sont les devoirs des premières et des dernières classes; et sauf ce qui se rapporte à l'histoire de Kṛichṇa, qui est semblable à un torrent d'ambroisie, j'ai été rassasié de ces récits qui apportent avec eux peu de bonheur.

11. Qui se laisserait d'entendre ce nom célébré par vous dans les réunions des sages, le nom de celui dont les pieds sont un étang sacré, de Kṛichṇa, qui pénétrant dans l'oreille des hommes, détruit en eux l'amour de leur maison, source d'une [nouvelle] existence?

12. Oui, c'est pour t'exposer les qualités de Bhagavat que le solitaire ton ami, Kṛichṇa (Vyâsa), t'a raconté le Bhârata par lequel l'intelligence des hommes est introduite à l'aide d'entretiens qui ne donnent qu'un bonheur vulgaire jusque dans l'histoire de Hari.

13. Cette histoire, en se développant, inspire à l'homme, doué de foi, de l'indifférence pour tout autre entretien; et s'il se repose dans le souvenir des pieds de Hari, elle lui apporte bientôt le terme de toutes ses misères.

14. Je les plains, car ils doivent être plaints par les plus à plaindre, ceux qui, dans leur ignorance coupable, se détournent de l'histoire de Hari; car le Dieu qui ne s'endort pas consume leur existence employée à des paroles, à des actions et à des pensées inutiles.

15. Raconte-nous donc pour notre bonheur, ô Kâuçârava, l'histoire de Hari qui donne la béatitude, et dont la gloire est pure

comme un étang sacré; à toi qui es l'ami des malheureux, exprime des fleurs ce récit qui est comme le suc de toutes les histoires.

16. Expose-moi les actions surhumaines qu'accomplit le souverain Seigneur, qui s'unissant à son énergie pour créer, conserver et détruire cet univers, s'incarna [parmi les hommes].

17. Çuka dit : C'est ainsi que pour le bonheur des hommes, le guerrier interrogeait le bienheureux Kâuçârava; le solitaire lui répondit avec des paroles qui exprimaient tout son respect.

18. Maîtreya dit : C'est bien, vertueux Vidura; tu as bien fait de m'adresser cette question; c'est montrer ta bienveillance pour les hommes, et répandre dans le monde ta propre gloire, ô toi dont Adhokchadja est comme l'âme!

19. Au reste il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un guerrier comme toi, né du sang de Vâdarâyana, se passionne exclusivement pour Hari, le souverain Seigneur.

20. [Tu es en effet] le bienheureux Yama, le souverain juge des mortels, qui a été condamné, par la malédiction de Mândavya, à recevoir le jour du fils de Satyavati et d'une esclave qui avait été l'épouse du frère [de Vyâsa].

21. Tu as toujours été un objet d'affection pour Bhagavat et pour son jeune frère; et Bhagavat même, au moment de son départ, me confia le soin de t'instruire.

22. Je vais donc te raconter dans leur ordre les jeux de Bbagavat, ces jeux que développe sa mystérieuse Mâyâ, dans le but de créer, de conserver et de détruire l'univers.

23. Au commencement cet univers était Bbagavat, l'âme et le souverain maître de toutes les âmes; Bhagavat existait seul sans qu'aucun attribut le manifestât, parce que tout désir était éteint en son cœur.

24. Alors il regarda, et il ne vit rien qui pût être vu, parce que lui seul était resplendissant; et il songea qu'il était comme s'il n'était pas, parce que son regard était éveillé et que son énergie sommeillait.

25. Or l'énergie de cet être doué de vue, énergie qui est à la fois

ce qui existe et ce qui n'existe pas [pour nos organes], c'est là ce qui se nomme Mâyâ, et c'est par elle, illustre guerrier, que l'Être qui pénètre toutes choses créa cet univers.

26. Lorsque l'action du temps eut développé au sein de Mâyâ les qualités, Adhōkchadja, doué de vigueur, se manifestant sous la forme de Purucha, déposa en elle sa semence.

27. Ensuite, du principe invisible de la Nature mis en action par le temps sortit l'Intelligence dont l'essence est la connaissance distincte, qui pousse hors d'elle-même l'univers contenu dans son sein, et devant laquelle disparaissent les ténèbres.

28. L'Esprit uni à la portion [détachée de sa substance], au temps et aux qualités, étant devenu pour Bhagavat l'objet de son regard, se transforma lui-même, dans le désir de créer cet univers.

29. De la transformation du principe de l'Intelligence naquit le principe de la Personnalité, en qui reposent l'effet, la cause et l'agent, parce que les éléments, les sens et le cœur forment son essence. La Personnalité se manifeste sous un triple aspect : elle est modifiée, active ou obscure, [selon que domine en elle l'une ou l'autre des trois qualités.]

30. De la transformation de la Personnalité, sous sa manifestation modifiée, sortit le cœur, ainsi que les Dévas par l'action desquels les choses sont devenues perceptibles.

31. Les organes des sens, ceux de la connaissance comme ceux de l'action, viennent de sa manifestation active; de sa manifestation obscure vient la première des molécules subtiles des éléments, d'où naît l'éther qui est l'attribut de l'Esprit.

32. Uni à la portion [détachée de sa substance], à Mâyâ et au temps, Bhagavat perçut l'éther; l'attribut tangible qui est produit par l'éther changeant de forme, engendra le vent.

33. Réuni à l'éther et doué d'une force irrésistible, le vent créa la lumière dont la molécule subtile est la forme et qui éclaire le monde.

34. Perçue par l'Être suprême, la lumière réunie au vent et changeant de forme produisit l'eau dont l'essence est le goût, par l'union de la portion [détachée de l'Esprit], de Mâyâ et du temps.

35. Perçue par Brahma, l'eau réunie à la lumière donna naissance, en se transformant, à la terre dont la qualité est l'odeur, par l'union de la portion [détachée de l'Esprit], de Mâyâ et du temps.

36. Sache, ô Vidura, que dans la succession des éléments dont l'air est le premier, chacun d'eux possède les qualités propres à l'élément qui le précède, parce que c'est de celui-là qu'il dérive.

37. Ces êtres divins qui étaient des parties de Vichnu, doués des attributs du temps, de Mâyâ et de la portion [détachée de l'Esprit], incapables, à cause de leur isolement, de se livrer à leur œuvre, s'adressèrent avec respect à celui qui pénètre l'univers.

38. Les Dévas dirent : Adorons, grand Dieu, le lotus de tes pieds qui est, pour les malheureux, un abri qui les protège contre la douleur, ces pieds dont les ascètes n'ont pas plutôt fait leur séjour, qu'ils s'affranchissent aussitôt du malheur d'être soumis aux longues transmigrations du monde.

39. O créateur, ô maître souverain ! comme dans cette existence les êtres vivants frappés par les trois espèces de douleurs ne trouvent pas la béatitude dans leur âme, réfugions-nous, ô Bhagavat, à l'ombre de tes pieds, qui donnent la science.

40. Ce lieu que les Rîchis, détachés de tout, essayent d'atteindre, portés sur les ailes des Vêdas qui ont placé leur nid dans le lotus de ta face ; ce lieu source du plus parfait d'entre les fleuves dont l'eau efface les péchés, nous venons y chercher un asile, ô toi dont les pieds sont comme un étang sacré.

41. Ce lieu où repose le lotus de tes pieds, ce lieu dont la pensée donne de la constance aux sages qui, dans leur cœur purifié par la dévotion et par la foi aux saintes Écritures, méditent sur toi avec une science qu'augmente le détachement absolu des passions, puis sions-nous y trouver un refuge !

42. O toi qui pour créer, conserver et détruire cet univers, prends dans le monde des formes diverses ! puissions-nous tous trouver un asile auprès du lotus de tes pieds dont le souvenir seul, ô souverain Seigneur, assure le salut de ceux qui te sont dévoués !

43. Ce lotus de tes pieds qui est si éloigné pour les hommes au

sein desquels cependant tu habites, mais qui restent dans la demeure misérable quoique ornée de leur corps, enchaînés avec une ténacité invincible au moi et au mien, puissions-nous, ô Bhagavat, lui adresser notre culte!

44. Mais ceux, ô souverain Seigneur, dont le cœur est entraîné par le mouvement désordonné des sens, ils ne voient pas, ô toi dont la gloire est chantée au loin, non, ils ne voient pas les hommes sur lesquels les grâces de ta démarche répandent leur charme,

45. Ces hommes qui, purifiés par la dévotion toujours croissante qu'ils ont puisée en buvant le nectar de tes histoires, ô Dieu suprême, ont acquis la science dont l'essence même est le renoncement absolu, de manière qu'ils sont parvenus aussitôt au séjour suprême de l'Être dont l'intelligence ne s'endort jamais.

46. [Ils ne voient pas non plus] ces sages pleins de constance, qui triomphant de la nature indomptable par la force de leur application à la contemplation de l'Esprit, se réunissent à toi qui es Purucha; lutte pénible dont les fatigues ne sont pas pour ceux qui te rendent un culte!

47. Quant à nous, qui t'appartenons, nous que, dans le désir de former les mondes, tu as aujourd'hui créés successivement des trois qualités qui font notre nature, isolés comme nous le sommes tous, il nous est impossible de te livrer l'instrument de tes jeux.

48. Nous ne savons, ô Dieu incréé, comment te présenter dans le temps convenable une offrande suffisante; nous ne savons comment ni où trouver notre nourriture, et nous ignorons comment ces créatures pourront sans obstacles te présenter l'offrande ainsi qu'à nous, et trouver leur nourriture.

49. Tu es le premier d'entre nous qui sommes les Suras et à qui sont départies des fonctions diverses, parce que tu es l'immuable, l'antique Purucha; c'est toi, Être divin, qui, incréé, as déposé dans ton énergie incréée, matrice des qualités et des actions, ta semence qui est l'Intelligence.

50. Quelle est donc, Esprit suprême, cette œuvre qu'avec [le principe de l'Intelligence], notre chef, nous devons faire pour toi, puisque

c'est pour elle que nous avons été créés? Donne-nous, ô Dieu, ta propre vue avec ton énergie, afin que, soutenus par ta faveur, nous puissions accomplir notre tâche.

FIN DU CINQUIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
ORIGINE DE L'INTELLIGENCE ET DES AUTRES PRINCIPES,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE VI.

L'ÊTRE SUPRÊME PÉNÈTRE LES PRINCIPES.

1. Mâitréya dit : Reconnaisant l'état de ces énergies sorties de lui, qui restaient isolées les unes des autres et en qui sommeillaient les moyens de créer l'univers,

2. Le souverain Seigneur dont la puissance est immense, portant avec lui son énergie divine que le temps avait manifestée, pénétra d'un seul coup la réunion des vingt-trois principes.

3. Cet être, qui est Bhagavat, étant entré, sous la forme de l'activité, dans cette réunion de principes jusque-là séparés, fit cesser leur isolement, éveillant l'action endormie [en eux].

4. Les vingt-trois principes dont l'activité était éveillée, mis en mouvement par le Destin, engendrèrent de leurs propres éléments Adhipurucha [dont le corps est Virâdj].

5. [En effet] ces principes, créateurs de l'univers, en qui sont contenus les mondes mobiles et immobiles, poussés par l'action de l'Être suprême qui les avait pénétrés avec une portion de sa substance, s'étaient agités en se réunissant les uns aux autres.

6. Ce Purucha, qui était d'or, habita pendant mille années sur les eaux, renfermé dans l'intérieur de l'œuf [de Brabmâ], et réunissant en lui toutes les existences.

7. Cet Être, fruit des principes créateurs de l'univers, à l'aide de la triple énergie du Destin, de l'action et [de la portion détachée] de l'Esprit, fit lui-même une triple division de sa substance, restant unique, ou se partageant en dix ou en trois portions.

8. Car cette âme de toutes les existences, qui est une portion de l'Esprit suprême, fut la première incarnation, celle dans laquelle la collection de tous les êtres apparaît à l'existence.

9. Virâdj divisé en trois portions possède les trois attributs de la spiritualité, de la divinité et de la matérialité; divisé en dix portions, c'est le souffle de vie [dont on compte dix espèces]; considéré comme unique, c'est le cœur.

10. Adhòkchadja, le maître des principes créateurs de l'univers, se souvenant de ce qui lui avait été promis [par les Dévas], échauffa de sa splendeur Virâdj, pour donner à ces principes le moyen d'accomplir leurs diverses fonctions.

11. Apprends maintenant de moi, qui vais t'en instruire, combien d'asiles s'ouvrirent pour les Dévas au sein de Virâdj échauffé.

12. Sa bouche s'ouvrit, et Agni (le feu), le Gardien du monde, y entra pour y prendre place avec la voix qui est une portion de sa substance, et à l'aide de laquelle l'homme produit la parole.

13. Le palais de Hari s'ouvrit, et Varuṇa (le Dieu des eaux), le Gardien du monde, y entra avec la langue qui est une portion de sa substance, et à l'aide de laquelle l'homme perçoit la saveur.

14. Les narines de Vichṇu s'ouvrirent, et les deux Aṣvins y entrèrent pour y prendre place avec l'odorat qui est une portion de leur substance, et à l'aide duquel a lieu la perception de l'odeur.

15. Ses yeux s'ouvrirent, et Tvachṭri (le soleil), le Gardien du monde, y entra avec la vue qui est une portion de sa substance, et à l'aide de laquelle a lieu la perception des formes.

16. Ses enveloppes extérieures s'ouvrirent, et Anila (le vent), le Gardien du monde, y entra avec le souffle qui est une portion de sa substance, et à l'aide duquel l'homme perçoit l'attribut tangible.

17. Ses oreilles s'ouvrirent, et les points de l'horizon y entrèrent avec l'ouïe qui est une portion de leur substance, et à l'aide de laquelle l'homme obtient la perception du son.

18. Les plantes annuelles prirent place dans sa peau qui s'était ouverte, avec les poils qui sont une portion de leur substance, et par lesquels l'homme éprouve le sentiment du frottement.

19. Ka entra, pour y prendre place, dans l'organe de la génération qui s'était ouvert, avec la liqueur séminale qui est une partie de sa substance, et par laquelle l'homme connaît la volupté.

20. Mitra, le maître du monde, entra dans l'anus qui s'était ouvert, avec l'organe excrétoire qui est une portion de sa substance, et à l'aide duquel l'homme se débarrasse de ses excréments.

21. Indra, le chef du ciel, entra dans ses mains qui s'étaient ouvertes, avec l'activité qui est une portion de sa substance, et à l'aide de laquelle l'homme se procure le moyen de vivre.

22. Viçṇu, le maître du monde, entra dans ses pieds qui s'étaient ouverts, avec la marche qui est une portion de sa substance, et par laquelle l'homme parvient au point auquel il veut atteindre.

23. Son intelligence s'ouvrit, et le maître de la parole y entra pour s'y placer, avec la connaissance qui est une portion de sa substance, et à l'aide de laquelle l'homme atteint ce qui doit être connu.

24. Son cœur s'ouvrit, et Tchandramas (la lune) y entra pour s'y placer, avec le sentiment qui est une portion de sa substance, et à l'aide duquel l'homme connaît les diverses modifications [de la volonté, du doute, etc.].

25. Sa personnalité s'ouvrit, et Abhimāna (Rudra) y entra pour s'y placer, avec la conscience qui est une portion de sa substance, et à l'aide de laquelle l'homme a le sentiment de l'action.

26. Sa pure essence s'ouvrit, et Mahat (Brahmā) y entra pour s'y placer, avec l'esprit qui est une portion de sa substance, et à l'aide duquel l'homme obtient la science parfaite.

27. Le ciel occupa sa tête, la terre ses pieds, l'atmosphère son nombril; c'est dans ces trois régions que se trouvent les Suras et les autres êtres, qui sont produits par les modifications des qualités.

28. A cause de la qualité de la Bonté qui domine en eux, les Dévas obtinrent le ciel; à cause de la qualité de la Passion qui est leur nature, les hommes et les êtres qui leur sont subordonnés eurent la terre [pour demeure].

29. Les troupes des serviteurs de Rudra, à cause de leur nature, qui est celle de la troisième qualité (les Ténèbres), eurent pour habitation l'atmosphère, qui est le nombril de Bhagavat, entre le ciel et la terre.

30. Le Vêda, ô descendant de Kuru, sortit de la bouche de Purucha, ainsi que le Brâhmane qui, pour avoir été créé le premier, fut le chef et le précepteur des autres classes.

31. La protection sortit de ses bras, ainsi que le Kchattriya qui la suivit, et qui, créé d'une portion de la substance de Purucha, protège les classes contre les injures des méchants.

32. Les métiers, qui donnent au monde les moyens de vivre, sortirent des cuisses du Souverain de l'univers, ainsi que le Vâiçya qui fournit aux hommes leur subsistance.

33. Des pieds de Bhagavat naquit l'obéissance pour l'accomplissement du devoir; de l'obéissance naquit jadis le Çûdra dont la soumission plaît à Hari.

34. Ces diverses classes, en accomplissant chacune leur devoir, honorent Hari leur précepteur, parce qu'elles ont été créées avec leurs fonctions pour se purifier par la foi.

35. Qui oserait, ô guerrier, concevoir l'espérance de décrire cette forme que Bhagavat, avec les énergies du Destin, de l'action et de la disposition naturelle, a produite par la puissance de sa mystérieuse Mâyâ?

36. Aussi, Vidura, te raconté-je la gloire de Hari selon que je l'ai entendue et que je la comprends, afin de relever ma propre voix qui serait impure en prononçant un autre nom.

37. Les sages disent que l'énumération des qualités de celui dont le diadème a tant de gloire, est certainement, pour la voix des hommes, l'acquisition du bonheur suprême, et que, pour les oreilles [de ceux qui les entendent], le nectar de ses histoires racontées par les sages est la présence même [du Dieu].

38. Ami, le premier chantre inspiré, avec son intelligence mûrie par une contemplation de mille années, est-il parvenu à connaître la grandeur de l'Esprit?

39. Aussi la Mâyâ dont s'enveloppe Bhagavat plonge-t-elle dans le trouble ceux-là même qui font illusion aux autres; puisque l'Esprit lui-même ne peut connaître la voie de l'Esprit, comment les autres y parviendraient-ils?

40. Adorons-le donc ce Bhagavat d'où sont revenues, sans avoir pu l'atteindre, les paroles avec le cœur, la conscience et tous les autres Dévas.

FIN DU SIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
ENTRÉE DE L'ÊTRE SUPRÊME DANS LES PRINCIPES,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE VII.

QUESTIONS DE VIDURA.

1. Çuka dit : Après que Mâitrêya eut ainsi parlé, le sage, fils de Dvâipâyana, Vidura, lui adressa la parole en ces termes, le charmant en quelque sorte par son éloquence.

2. Vidura dit : Comment les qualités et les actions peuvent-elles s'unir, ne fût-ce qu'en se jouant, à Bhagavat qui est tout esprit et qui est aussi inaccessible au changement qu'aux qualités ?

3. Pour un enfant, le plaisir est la cause des efforts qu'il fait pour jouer; le désir de jouer lui vient du dehors : mais pour l'Être qui trouve en lui-même la satisfaction de ses désirs, pour celui qui est perpétuellement affranchi du contact de tout autre être, comment [ces deux motifs pourraient-ils exister] ?

4. Bhagavat, [dis-tu,] a créé l'univers à l'aide de sa Mâyâ qui est douée de qualités; c'est par elle qu'il le conserve, et par elle encore qu'il le fera rentrer dans son sein.

5. Celui qui est en soi une intelligence sur laquelle n'ont d'empire ni le lieu, ni le temps, ni l'état, ni elle-même, ni rien d'étranger, comment s'unirait-il à l'ignorance ?

6. C'est Bhagavat, l'Être unique, qui réside, [dis-tu,] dans toutes les âmes : d'où viennent donc la misère et la douleur auxquelles les œuvres le condamnent [au sein de l'âme humaine] ?

7. L'ignorance de tout cela est, ô sage Brâhmane, une difficulté qui déchire mon cœur; consens donc à dissiper, seigneur, le trouble profond où est plongé mon esprit.

8. Çuka dit : Ainsi excité par le guerrier qui désirait connaître la vérité, le solitaire, l'esprit fixé sur Bhagavat, lui répondit avec l'apparence d'un étonnement qu'il n'éprouvait réellement pas.

9. Mâitréya dit : Ce qui répugne à la raison, c'est la Mâyâ dont s'enveloppe Bhagavat, c'est la misère et l'esclavage de l'Être suprême qui est [naturellement] libre.

10. [Mais] cette apparence n'est qu'une illusion sans réalité, semblable au rêve de l'homme qui, pendant son sommeil, s'imagine, par exemple, qu'il a la tête tranchée.

11. Comme on voit, quand la lune se réfléchit dans l'eau, que le mouvement et les autres accidents de son image résultent de l'eau elle-même, ainsi les accidents contraires à la nature de l'Esprit, qui n'ont réellement pas d'existence véritable, [n'existent que] pour l'Esprit [individualisé, dans la condition de] spectateur [interne].

12. Ces accidents disparaissent successivement en ce monde par l'observance de l'inaction, par la miséricorde du fils de Vasudéva, et par la pratique de la dévotion à Bhagavat.

13. Quand le trouble des sens s'est calmé dans le sein du spectateur [interne], où réside le suprême Hari, alors les douleurs s'évanouissent complètement, comme elles font pour l'homme plongé dans un profond sommeil.

14. Le récit des qualités de l'ennemi de Mura, qu'on l'entende ou qu'on le prononce, apporte le calme à toutes les douleurs; que sera-ce donc de l'affection qu'une âme dévouée témoigne pour la poussière du lotus de ses pieds?

15. Vidura dit : Mes doutes sont tranchés, ô seigneur, par le glaive de tes discours habiles; mon intelligence comprend d'une manière complète, ô bienheureux sage, cette double condition, [l'indépendance de l'Être suprême, et la dépendance de l'âme individuelle.]

16. Tu l'as bien expliqué, sage Brâhmane : cet état [de l'Être suprême qui paraît dépendant] se montre comme le théâtre de la Mâyâ de Hari, de cette illusion dont l'Esprit est le jouet; cet état est sans réalité, sans base; l'origine de l'univers n'est pas hors de là.

17. Celui qui, dans le monde, est le plus esclave de l'erreur, et celui qui est parvenu jusqu'à l'Être qui est au-dessus de l'intelligence, vivent aussi heureux l'un que l'autre; la douleur est pour l'homme qui est placé entre [l'ignorance et la science].

18. Reconnaissant qu'il n'y a rien de réel dans ce qui n'est pas l'Esprit, et que c'est seulement le fruit d'une opinion vaine, j'écarte jusqu'à cette opinion par le culte que je rends à tes pieds,

19. Afin que de ce culte naisse une fête d'amour profond pour les pieds de Bhagavat, l'Être immuable, l'ennemi de Madhu, fête qui puisse faire disparaître le malheur.

20. En effet, un pénitent ordinaire ne parvient pas aisément à honorer ces sages qui sont comme le chemin du Vâikunṭha, ces sages par qui Djanârdana, le Dieu des Dévas, est célébré sans cesse.

21. Le Souverain de l'univers ayant, au commencement, créé l'Intelligence et les autres principes, avec leurs modifications successives, en fit sortir Virâdj qu'il pénétra ensuite,

22. Virâdj qu'on appelle Âdipurucha, qui a des milliers de bras, de cuisses et de pieds, et au sein duquel s'étendent et reposent tous les mondes.

23. Cet Être en qui réside le souffle de vie qui est divisé en dix parties, qui embrasse les sens, leurs objets, et les [puissances qui dirigent les] sens, et que tu as dit être triple, cet Être duquel sortent toutes les classes, raconte-nous ses manifestations distinctes.

24. C'est dans son sein qu'existèrent les diverses espèces de créatures qui ont rempli l'univers, avec leurs enfants, leurs petits-fils, les enfants de ces derniers, et les descendants de leurs races.

25. Raconte-nous quels Pradjâpatis produisit le chef des Pradjâpatis; dis-nous les créations et les créations secondaires, les Manus qui règnent sur les Manvantaras, les familles de ces derniers, et les histoires de ceux qui firent partie de ces familles.

26. Quels sont, ô fils de Mitrâ, les mondes placés au-dessus et au-dessous de la terre? dis-nous-en l'étendue et la composition, ainsi que celle du monde de la terre.

27. Raconte-nous les divers modes de la création des quadrupèdes, des hommes, des Dévas, des serpents, des oiseaux, êtres qui naissent ou d'une matrice, ou de l'humidité, ou d'un œuf, ou d'un germe.

28. Expose-nous l'héroïque puissance du Dieu, asile de Çrî, lors-

qu'à l'aide des transformations des qualités, il crée le théâtre de la production, de la conservation et de la destruction de l'univers;

29. Les diverses classes et conditions, avec leurs signes distinctifs, leurs mœurs et leur caractère; la naissance et les actions des Rîchis, et la distribution du Vêda;

30. Les développements du sacrifice; les voies du Yôga, et la théorie, exposée par Bbagavat, du Sâmkhya et de l'inaction;

31. Le vice de la voie des hérétiques; les unions contraires à l'ordre régulier; les diverses manières de vivre, leur nombre, les qualités et les œuvres dont elles dérivent;

32. Les moyens qui conduisent, sans se contrarier les uns les autres, au devoir, à la fortune, au plaisir, au salut; les règles diverses des professions, celles de la punition des crimes et celles du Vêda;

33. La théorie du Çrâddha et la création des Pitris; la place des planètes, des constellations et des étoiles dans chaque cycle;

34. Les avantages de l'aumône et des austérités, ceux des actes de bienfaisance et du sacrifice; les devoirs de celui qui habite une demeure étrangère, et ceux de l'homme tombé dans la détresse;

35. Quelle conduite peut plaire au bienheureux Bjanârdana, qui est la source des devoirs, et quels sont les hommes auxquels il se montre favorable; raconte-moi tout cela, ô sage vertueux.

36. O le meilleur des Brâhmanes! des maîtres pleins de compassion pour les malheureux ont exposé, à leurs élèves et à leurs fils dévoués, des choses même que ceux-ci ne leur demandaient pas.

37. Combien de fois, bienheureux sage, les principes [créateurs] sont-ils rentrés dans le néant? Quels êtres alors ont assisté le souverain Seigneur, et quels autres se sont endormis avec lui?

38. Quel est l'état de l'Esprit [individualisé], et quelle est la véritable nature de l'Être suprême? Et qu'est-ce que la science des Écritures, qui est le but des disciples et des maîtres?

39. Dis-moi, vertueux Brâhmane, les moyens d'acquérir cette science qui ont été exposés en ce monde par les sages; car comment les hommes pourraient-ils obtenir d'eux-mêmes la science, la piété ou même le détachement des passions?

40. Daigne, par amitié pour moi, répondre à ces questions que, dans le désir de connaître les œuvres de Hari, t'adresse un ignorant, dont la vue est troublée par l'erreur.

41. Vêdas, sacrifices, austérités, aumônes, tout cela réuni ne forme pas même une portion de la science qui donne le salut à l'âme.

42. Çuka dit : Ainsi interrogé par le chef des Kurus sur les objets qui sont exposés dans ce Purâna, le chef des solitaires, sentant sa joie s'accroître, lui répondit en souriant, excité au récit des actions de Bhagavat.

FIN DU SEPTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
QUESTIONS DE VIDURA,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE VIII.

BRAHMĀ VOIT BHAGAVAT.

1. Mâitrêya dit : Certes, la famille de Puru est digne des respects des gens de bien pour avoir donné le jour à un guerrier qui, comme toi, exclusivement dévoué à Bhagavat, ne cesse de renouveler à chaque instant la guirlande de la gloire de l'Être invincible.

2. Pour moi, voyant les hommes se donner beaucoup de peine pour un peu de bonheur, j'expose, afin de les calmer, le Bhâgavata Purâna, que Saṁkarchaṇa a raconté en présence des Rîchis.

3. Les solitaires dont Sanatkumâra est le chef, désireux de connaître la nature de l'Être qui est supérieur à celui qu'ils interrogeaient, abordèrent Saṁkarchaṇa, le premier des Dévas, Bhagavat lui-même, dont la science est infailible, qui était assis par terre,

4. Et qui, plongé dans l'adoration profonde de celui en qui il repose, et que l'on révere sous le nom de fils de Vasudêva, entr'ouvrit un peu, pour le bonheur des sages, le bouton du lotus de ses yeux fermés par la méditation.

5. Touchant, avec la masse de leurs cheveux réunis sur le sommet de leur tête, et humides des eaux de la Gaḡgâ, le lotus où reposent ses pieds, et auquel les filles du Roi des serpents, désireuses d'obtenir un époux, présentent avec amour de nombreuses offrandes,

6. Chantant à plusieurs reprises celles des actions de l'Être suprême qui leur étaient connues, d'une voix dont les accents étaient entrecoupés par l'affection, les sages interrogèrent celui qui a des milliers de crêtes épanouies, étincelant des plus beaux joyaux, ornements de ses mille aigrettes.

7. Or ce livre fut raconté par cet Être divin, l'ami le plus dévoué de Bhagavat, à Sanatkumâra, qui était entièrement voué aux devoirs

de l'inaction; et ce dernier le communiqua, sur sa demande, à Sâmkhyâyana qui accomplissait fidèlement ses vœux.

8. Sâmkhyâyana, éminent par l'habitude qu'il avait de la contemplation, désirant exposer les manifestations distinctes de Bhagavat, raconta ce livre à Parâçara mon précepteur, qui était son disciple, ainsi qu'à Vrihaspati.

9. Ce solitaire, plein de compassion, m'exposa ce premier des Purânas, d'après le droit que Pulastya lui en avait donné; et moi, à mon tour, je vais te le raconter, parce que tu as la foi et un dévouement inaltérable.

10. Au temps où l'univers tout entier était submergé par les eaux, celui dont les yeux ne se ferment jamais s'abandonna au sommeil, couché sur un lit formé par le Roi des serpents, solitaire, inactif, et trouvant sa joie dans sa propre béatitude.

11. Cet Être dans le corps duquel étaient rassemblées les molécules subtiles des éléments, produisant son énergie sous la forme du Temps, séjourna au milieu des eaux sur son siège, semblable au feu dont l'activité est enfermée au centre du bois.

12. Dormant pendant mille Tchaturyugas sur les eaux avec sa propre énergie qu'il avait [antérieurement] produite sous le nom de Temps, après avoir réuni en lui la série des œuvres, il vit les mondes absorbés dans son propre corps.

13. L'essence subtile, renfermée au sein de celui dont le regard pénètre les molécules élémentaires des choses, agitée par la qualité de la Passion qui s'était développée sous l'influence du temps, sortit, pour créer, de la région de son nombril.

14. Elle s'éleva rapidement sous la forme d'une tige de lotus, par l'action du temps qui réveille les œuvres; ce lotus dont l'Esprit [suprême] est la matrice, éclairait, comme le soleil, de sa splendeur la vaste étendue des eaux.

15. Vichñu pénétra lui-même ce lotus des mondes qui déploie toutes les qualités; et au sein de ce lotus, parut le créateur Brahmâ dont le Vêda même est l'essence, et que l'on nomme Svayañbhû.

16. Assis au centre de cette plante, d'où il ne voyait pas de monde,

Brahmā promenant ses regards autour du ciel, prit quatre visages répondant chacun à un des points de l'horizon.

17. Quoique reposant au sein de ce lotus qui s'élevait au-dessus de la mer couverte d'une armée de vagues soulevées par le vent qui souffle à la fin de chaque Yuga, le premier des Dévas ne put connaître ni le principe des mondes, ni ce qu'il était lui-même.

18. Qui suis-je donc, moi qui me trouve placé sur ce lotus, et d'où vient ce lotus qui s'élève solitaire sur les eaux? car il doit certainement exister sous cette plante quelque chose sur quoi elle repose.

19. Ayant fait ces réflexions, il plongea dans l'eau par les tubes caverneux de la tige du lotus; mais quoiqu'il descendît bien avant pour trouver la base de la tige de cette plante, Adja ne put parvenir à la rencontrer.

20. Tandis qu'au sein de l'obscurité sans bornes, il se livrait, ô Vidura, à la recherche de son origine, le temps s'écoula pour lui pendant une longue période; le temps, ce glaive de l'Être incréé, qui jetant l'épouvante parmi les hommes, anéantit la vie des mortels.

21. Ayant ensuite abandonné cette recherche sans avoir obtenu l'objet de ses désirs, le Dieu était remonté de nouveau sur son siège; contenant sa pensée après s'être peu à peu rendu maître de sa respiration, il s'assit, plongé dans l'extase de la méditation.

22. Sentant son intelligence augmentée par cette méditation dans laquelle il avait persévéré durant un nombre d'années égal à celui de la vie humaine, Adja vit de lui-même, resplendissant au milieu de son cœur, celui qu'il n'avait pas vu auparavant.

23. Il vit Purucha, solitaire, couché sur un lit étendu, blanc comme les fibres de la tige du lotus, formé par le corps de Çêcha, et porté sur l'océan [qui submerge l'univers] à la fin de chaque Yuga, et dont l'obscurité était dissipée par les feux des joyaux placés sur les têtes [du serpent], qu'ornaient les ombrelles de ses crêtes.

24. Purucha effaçait la splendeur d'une montague d'émeraude à la ceinture de chaux rouge et aux nombreux pics d'or, ayant pour guirlande des joyaux, des lacs, des végétaux, des parterres de fleurs, pour bras des bambous, et pour pieds des arbres. ●

25. Son corps qui était sa mesure à lui-même et qui, en longueur et en étendue, embrassait les trois mondes, était couvert d'un vêtement brillant de l'éclat de parures et d'étoffes variées et divines.

26. Il laissait voir, par miséricorde, le lotus de ses pieds, cette source de bonheur pour les hommes qui, dans le but d'atteindre à l'objet de leurs désirs, le vénèrent par les voies de la pureté; les beaux pétales de ses doigts étaient partagés par la ligne lumineuse de ses ongles, brillants comme autant de lunes.

27. Son visage dont le sourire dissipe la douleur des mondes, orné par des pendants d'oreilles étincelants, rougi par l'éclat de ses lèvres semblables au Bimba, embelli par un nez et des sourcils agréables, exprimait le respect en retour du respect.

28. Son corps était orné d'un vêtement jaune comme les filaments de la fleur du Kadamba, ses reins d'une ceinture, et sa poitrine, siège du Çrīvatsa, d'un collier d'un prix infini qui aimait à y reposer.

29. Entourés des plus beaux bijoux et des plus riches bracelets, ses bras étaient comme des milliers de rameaux; sa racine était le principe invisible; les mondes formaient l'arbre vigoureux dont les branches étaient environnées des crêtes du Roi des serpents.

30. C'était Bhagavat, semblable à une montagne, réceptacle de ce qui se meut comme de ce qui ne se meut pas, ami du Roi des serpents, environné par les eaux; ses milliers d'aigrettes étaient comme des pics dorés; sur son sein apparaissait le joyau Kâustubha.

31. C'était Hari, au col duquel était suspendue une guirlande faite de sa propre gloire et qu'embellissaient les Vêdas semblables à des abeilles, Hari qui est inaccessible aux Dieux Sûrya, Indu, Vâyu et Agni, et dont l'approche est défendue par les armes, étincelant au milieu des trois mondes, qui l'environnent de toutes parts.

32. En ce moment, le Dieu qui a fondé l'univers, et dont le regard a créé les mondes, vit le lotus sorti de l'étang du nombril [de Vichṇu]; il vit ce Dieu lui-même qui est l'Esprit; il vit l'eau, le vent, l'espace, et il n'aperçut rien autre chose.

33. Après avoir vu la source de toute action, touché par la qua-

lité de la Passion, le Dieu, désireux de produire les mondes, l'esprit dirigé vers son œuvre, chanta les louanges de celui qu'il faut célébrer à jamais, le cœur plein de l'Être dont la voie est invisible.

FIN DU HUITIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
VUE DU DIVIN BHAGAVAT,
DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MÂITRĒYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE IX.

HYMNE DE BRAHMÂ.

1. Brahmâ dit : Enfin, après tant de temps, tu m'es connu aujourd'hui; mais c'est la faute des hommes s'ils ignorent la nature de Bhagavat, car il n'existe, ô Bhagavat, rien autre chose que toi : ce qui semble exister n'est pas pur, puisque ce n'est que par les transformations des qualités de Mâyâ que tu parais multiple.

2. Cette forme que tu as revêtue au commencement, par compassion pour les hommes vertueux, ô toi qui écarteras perpétuellement les ténèbres en manifestant l'essence de l'intelligence; cette forme, source unique de cent incarnations, et du nombril de laquelle est sorti le lotus au sein duquel j'ai apparu;

3. Cette forme, Dieu suprême, je la vois sans pouvoir la distinguer de ton essence véritable, qui est la béatitude même, qui est simple, dont l'éclat n'est jamais obscurci; aussi je cherche un asile auprès de cette forme unique, créatrice de l'univers dont elle est distincte, et composée de la réunion des sens et des éléments.

4. Sans doute, ô toi qui es le bonheur des mondes, c'est pour notre félicité que, pendant notre méditation, tu nous as montré cette forme, à nous qui sommes tes serviteurs; adressons donc notre adoration à Bhagavat, que n'adorent pas les sectateurs de la doctrine du néant, qui sont voués à l'Enfer.

5. Mais quand les hommes recueillent le parfum du calice du lotus de tes pieds que le vent des Écritures apporte à celui dont l'oreille est ouverte [à tes histoires], alors, Bhagavat, toi dont les serviteurs embrassent les pieds avec une dévotion extrême, tu ne quittes plus le lotus de leur cœur, parce que ces hommes sont à toi.

6. Les craintes que font naître en nous nos parents, notre corps

et nos biens, le chagrin, le désir, la détresse, la cupidité insatiable, la fausse notion, source de douleurs, qui nous fait dire : « Ceci est « à moi, » tous ces maux durent tant que le monde ne s'est pas réfugié à tes pieds qui donnent la sécurité.

7. Le Destin a détruit l'intelligence des hommes dont les organes ont de la répugnance à s'attacher à toi, à toi dont l'histoire calme toutes les douleurs; de ces hommes qui, dans leur infortune, le cœur en proie à la cupidité, accomplissent des actes toujours malheureux, pour recueillir quelques parcelles du bonheur qu'ils désirent.

8. O toi dont la puissance est immense! le cœur me manque quand je vois les créatures incessamment tourmentées par la faim, par la soif et par les trois principes constitutifs du corps, par le froid, la chaleur, le vent et la pluie, par leurs luttes mutuelles, par le feu du désir et par la colère implacable, fardeaux si lourds à porter.

9. Tant que l'homme, ô Seigneur, considérera comme distincte de l'Esprit cette apparence où domine la puissance de l'illusion des objets extérieurs, cette Mâyâ de Bhagavat; le monde, qui est le fruit des œuvres, quoique privé d'une existence véritable, ne cessera de se reproduire, apportant avec lui une foule de maux.

10. Les Rîchis eux-mêmes, Être divin, qui se détournent des entretiens dont tu es l'objet, reparaissent ici-bas fatigués et tourmentés pendant le jour dans leurs organes, privés de sommeil pendant la nuit, sentant leur repos à chaque instant interrompu par la pensée de nombreux désirs, et voyant le Destin s'opposer à l'accomplissement de leurs entreprises.

11. O toi dont on reconnaît la voie en écoutant [tes histoires], tu résides dans le lotus d'un cœur pénétré pour toi d'une affection profonde; et même, ô Souverain des hommes, celle de tes formes que les sages se représentent par la contemplation, ô toi qui es chanté au loin, tu leur en accordes la vue par bienveillance pour eux.

12. Non, les respects que lui témoignent, par des offrandes accumulées, les troupes des Suras qui ont enchaîné tout désir dans leur cœur, ne donnent pas autant de droits à sa bienveillance que cette

compassion envers tous les êtres qu'il est si difficile au méchant d'acquérir; car il est l'ami, le modérateur interne, l'Être unique qui réside au sein de toutes les créatures.

13. Aussi le culte, ô Bhagavat, que te rendent les hommes par des œuvres variées, telles que les sacrifices et d'autres cérémonies, par l'aumône, par de rudes pénitences et par l'accomplissement de leurs vœux, est-il le meilleur résultat de leurs efforts; car un devoir accompli à ton intention ne périt jamais.

14. Adoration à celui qui anéantit incessamment l'erreur de la distinction par la majesté de sa propre forme; à celui dont l'esprit est la science même, à l'Être supérieur; à celui qui aime à se jouer avec la cause d'où naissent la création, la conservation et la destruction de l'univers! C'est à toi que nous avons adressé notre hommage.

15. Je me réfugie auprès de cet Être incréé, dont, au moment de quitter la vie, les hommes privés d'espoir n'ont qu'à prononcer les noms, ces noms qui désignent les incarnations, les qualités, les actions sous lesquelles il se cache, pour aller aussitôt, affranchis des souillures de nombreuses naissances, voir la Vérité à découvert.

16. Adoration à Bhagavat, l'arbre du monde, qui après avoir divisé sa propre racine, poussant trois troncs, moi, Giriça et Vibhu (Vichnu) lui-même, pour créer, conserver et détruire l'univers, s'est développé, toujours unique, en rameaux infinis!

17. Adoration au Dieu dont les yeux ne se ferment jamais; qui, pendant que les hommes livrés à de fausses pratiques négligent leur véritable devoir, ce devoir que tu as révélé, et qui est ton propre culte, tranche ici-bas, par sa puissance, l'espérance de leur vie!

18. Adoration à Bhagavat, à toi qui es le directeur du sacrifice, à toi devant qui je tremble moi-même, pendant qu'assis pour toute la durée de mon existence, sur ce siège révérend de tous les mondes, je me livre à des austérités accompagnées de nombreux sacrifices, dans le désir de m'élever jusqu'à toi!

19. Adoration à Bhagavat, au plus excellent des Esprits, qui s'étant, par un acte de son propre désir, enfermé dans divers corps pour protéger les lois qu'il avait créées, s'est plu, quoique indif-

fèrent à toute jouissance, à résider au sein des formes d'animaux, d'hommes et de Dieux où habite l'âme individuelle!

20. Celui qui, sans être subjugué par les cinq développements de l'ignorance, renfermant dans son sein la vie des mondes, s'abandonna à un sommeil que favorisait le contact de sa couche formée par le serpent porté sur l'onde couverte comme d'une guirlande de vagues redoutables, se montrant ainsi sous la forme d'un être livré à un heureux repos, [repos qui n'était qu'apparent;]

21. Celui du nombril duquel s'élève le lotus au centre duquel j'apparus, destiné par sa faveur à créer les trois mondes; celui au sein duquel est l'univers; celui dont les yeux, semblables au nymphéa, s'ouvrent au terme du sommeil de la méditation; ce Dieu qui n'est autre que toi, Être adorable, je lui offre mon hommage!

22. Qu'avec cette Bonté et cette toute-puissance dont Bhagavat réjouit le monde, celui qui est l'ami de toutes les créatures, l'Être unique, le modérateur interne, consente, dans son amour pour ceux qui l'adorent, à toucher ma vue, afin que je sois capable de créer l'univers comme je l'ai fait autrefois!

23. Quelle que soit l'œuvre que doive accomplir, avec son énergie qui lui est chère, ce bienfaiteur des malheureux, lorsqu'il revêtra l'incarnation des qualités, qu'il daigne alors guider mon intelligence dans l'acte même de la création de l'univers, produit de sa puissance, afin que je puisse me détacher de l'action et de l'impureté [qu'elle engendre]!

24. Pendant que je développerai ce monde varié, forme de l'Être dont l'énergie est infinie, de ce Purucha du nombril duquel, comme d'un étang, je suis sorti avec la faculté de l'intelligence, alors qu'il reposait sur les eaux, puissé-je ne pas faillir en prononçant les paroles de la sainte Écriture!

25. Que Bhagavat, dont la compassion est immense, entr'ouvrant le lotus de ses yeux avec le sourire d'une extrême affection, veuille bien, après s'être levé pour la conquête de l'univers, me donner une douce parole pour dissiper mon trouble, lui qui est l'antique Purucha!

26. Mâitréya dit : Ayant ainsi reconnu l'Être auquel il devait l'existence à l'aide de ses austérités, de sa science et de ses méditations, le Dieu qui avait loué Bhagavat selon le pouvoir de son intelligence et de sa parole, se tut comme épuisé.

27. Alors, reconnaissant l'intention de Brahmâ dont l'esprit s'était troublé à la vue de l'océan dont les eaux recouvraient l'univers à la fin du Kalpa,

28. Et dont l'âme était tourmentée par la pensée qu'il avait à former les mondes, le Dieu, vainqueur de Madhu, lui adressa la parole d'une voix profonde, comme pour apaiser son trouble.

29. Bhagavat dit : O toi qui es la source des Védas, ne te livre pas à l'inaction, applique tous tes efforts à créer; car je t'ai accordé dans l'origine ce que tu me demandes aujourd'hui.

30. Pratique et de nouvelles austérités et la science qui me prend pour objet; à l'aide de ce double secours, ô Brahmâ, tu verras les mondes à découvert au dedans de ton cœur.

31. Ensuite, livré à la dévotion et au recueillement, tu me verras dans ton âme et dans le monde où je suis étendu, et tu verras contenus en moi les mondes et les âmes.

32. Or quand le monde me reconnaît comme renfermé au sein de tous les êtres, ainsi que le feu l'est dans toutes les espèces de bois, alors seulement il devient exempt de souillures.

33. Celui qui voit que son âme elle-même, distinguée des éléments, des sens, des qualités et du cœur, forme une seule et même âme avec moi qui suis sa propre forme, celui-là parvient à la splendeur suprême.

34. Au moment où tu veux produire de nombreuses créatures, en développant des actions diverses, ton esprit, doué par ma faveur de maturité, ne peut tomber dans le découragement.

35. La qualité de la Passion, qui est si portée au péché, ne t'enchaîne pas, toi qui es le premier des Rîchis, parce que, même occupé de la création des êtres, ton esprit est exclusivement attaché à moi.

36. Quoique je sois bien difficile à connaître pour les âmes qui sont enfermées dans un corps, je suis maintenant connu de toi, parce

que tu me regardes comme indépendant des éléments, des sens, des qualités et de la personnalité.

37. Lorsqu'après avoir cherché sous les eaux la racine de ton lotus en en suivant la tige, tu restais dans le doute à mon égard, je me suis fait voir à toi au dedans de ton cœur.

38. Si tu m'as adressé un hymne embelli par la pompe de mes histoires, si tu as pu persister dans tes austérités, tout cela est l'effet de ma faveur.

39. Que le bonheur soit avec toi ! Je suis satisfait de ce que, dans le désir de conquérir les mondes, tu m'as loué en me décrivant comme exempt de qualités, moi qui parais en être doué.

40. Que l'homme, en m'adressant cet hymne, me rende un culte constant, et je ne serai pas longtemps à lui témoigner ma faveur, car je puis accorder tous les dons et exaucer tous les vœux.

41. Le bonheur acquis par l'exercice de la bienfaisance, par les austérités, par les sacrifices, par l'aumône, par la pratique du Yôga, par la méditation, n'est qu'un effet de la satisfaction que j'éprouve : c'est là l'opinion de ceux qui connaissent la vérité.

42. Je suis, ô Dieu créateur, l'âme des âmes [individuelles], le plus chéri entre les êtres qui sont les plus chéris, l'Être existant; que le premier principe du corps me témoigne de l'amour, car c'est à cette condition qu'il m'est cher.

43. Crée donc toi-même avec ton propre esprit dont je suis la matrice et dont la réunion des Vêdas forme l'essence, crée, comme tu l'as fait jadis, cet univers et les créatures qui se sont endormies dans mon sein.

44. Mâitrêya dit : Ayant ainsi indiqué sa tâche au créateur de l'univers, le maître de la Nature et de l'Esprit, le Dieu dont le nombre a produit un lotus, disparut emportant sa véritable forme.

FIN DU NEUVIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

HYMNE DE BRAHMĀ,

DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MÂITRÊYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE X.

DÉVELOPPEMENT DE L'ORIGINE DES PRINCIPES.

1. Vidura dit : Quand Bhagavat eut disparu, de combien de manières Brahmâ, l'aïeul des mondes, le Souverain de l'univers, produisit-il les créatures corporelles et spirituelles ?

2. Daigne aussi répondre successivement, sage bienheureux et qui sais tant de choses, aux questions que je t'ai adressées, et trancher ainsi tous mes doutes.

3. Çuka dit : Ainsi sollicité par le guerrier, le solitaire Kâuçâravi, plein de satisfaction, répondit, ô descendant de Bharata, à ses questions qui étaient restées gravées dans son cœur.

4. Mâitrêya dit : Viriñtcha se livra, pendant cent années divines, à la pénitence, après avoir déposé son cœur dans l'Esprit [suprême], selon ce que lui avait dit Bhagavat, l'Être incréé.

5. Le Dieu né du lotus, ayant vu la plante sur laquelle il était assis et l'océan, agités par un vent dont l'époque [de la submersion du monde] avait emprunté la violence,

6. Absorba ce vent et les eaux, par la force toujours croissante de ses austérités, par sa science fixée sur l'Esprit [suprême], et par une expérience et une énergie depuis longtemps augmentées.

7. Ayant vu que le lotus sur lequel il était assis remplissait l'espace, il réfléchit ainsi en lui-même : Avec ce lotus je formerai les mondes qui ont été antérieurement détruits.

8. Après avoir pénétré dans le centre de ce lotus, poussé à l'œuvre par Bhagavat, il partagea en trois cette plante unique, qu'il eût pu diviser en quatorze comme en un plus grand nombre de portions.

9. Tel est, en abrégé, l'ensemble des parties dont se compose la demeure des êtres mortels; mais c'est [le séjour de] Paramêchthin, qui est la récompense du devoir rempli avec désintéressement.

10. Vidura dit : Cet attribut nommé le Temps, que tu nous as dit appartenir à Hari dont les formes sont sans nombre et les actions merveilleuses, consens, sage Brâhmane, à nous le décrire tel qu'il est.

11. Mâitrêya dit : Se manifestant par les modifications successives des qualités, et néanmoins sans attributs comme sans limites, Purucha a fait en se jouant la création de sa propre substance, en prenant le temps comme moyen.

12. L'univers, en effet, dont l'élément primitif est Brahmá, et qui est détruit par la Mâyá de Vichṇu, apparaît à l'existence avec ses divisions, par la volonté de l'Être suprême qui se sert du temps dont la forme est invisible; comme il est maintenant, ainsi a-t-il été au commencement, et ainsi sera-t-il dans l'avenir.

13. La création est de neuf sortes; on compte une dixième création, celle qui se nomme à la fois produite par la nature, et résultante du changement: La destruction de l'univers est triple, selon qu'elle a lieu par le temps, ou par les éléments, ou par les qualités.

14. La première création est celle de l'Intelligence, qui est l'inégalité des qualités produite par l'Esprit; la seconde est celle de la Personnalité, d'où naissent la matière, la connaissance et l'action.

15. La troisième est la création des éléments, c'est celle de leurs molécules subtiles qui produisent la matière; la quatrième est celle des sens, que constituent la connaissance et l'action.

16. La cinquième est celle des modifications [de la qualité de la Bonté], c'est la création des Dévas et du cœur; la sixième est celle de l'obscurité, qui est, ô guerrier, l'œuvre de l'ignorance.

17. Les six créations précédentes sont le produit de la nature; apprends de moi quelles sont celles qui résultent du changement: c'est là l'effet des jeux de Bhagavat, quand il s'unit à la qualité de la Passion, de ce Dieu dont la contemplation enlève [loin du monde].

18. La septième est la création première des corps qui ne se meuvent pas; elle est de six espèces, comprenant les arbres, rois des forêts, les herbes annuelles, les arbustes grimpants, les bambous, les plantes rampantes, les arbres; le courant [de la vie] se dirige en

haut chez ces êtres; les Ténèbres dominent en eux; ils sont intérieurement sensibles au toucher; ils ont les attributs de l'individualité.

19. La huitième création est celle des animaux; elle se divise en vingt-huit espèces; les animaux sont ignorants et plongés dans les ténèbres; ils connaissent les objets par l'odorat, et sont privés des lumières de l'esprit.

20. Ce sont la vache, la chèvre, le buffle, le [cerf?] noir, le sanglier, le Gavaya (le Gyal), la gazelle Ruru; ces animaux ont un double sabot, ainsi que le bélier et le chameau.

21. L'âne, le cheval, le mulet, le Gâura, le Çarabha et le Tchamarî (le Yak) n'ont qu'un seul sabot; apprends maintenant de moi quels sont les animaux pourvus de cinq ongles.

22. Ce sont le chien, le chacal, le loup, le tigre, le chat, le lièvre, le porc-épic, le lion, le singe, l'éléphant, la tortue, le crocodile, le Makara et d'autres de cette espèce;

23. Le héron, le vautour, la grue [blanche], le faucon, la poule d'eau, le Bballûka, le paon, l'oie, la grue Sârasa, le canard, le corbeau, le chat-huant et les autres oiseaux.

24. La neuvième création, ô guerrier, est d'une seule espèce, c'est celle de l'homme, chez qui le courant [de la vie] se dirige en bas: la Passion domine dans l'homme; l'homme est livré à l'action, et il prend la peine pour du plaisir.

25. Ces trois dernières créations résultent du changement, comme celle des Dévas, [laquelle est inférieure à celle] qui a été appelée création des modifications de la Bonté; mais la création des [quatre] fils de Brahmâ réunit à la fois le double caractère des créations produites par la nature, et de celles qui résultent du changement.

26. La création des Dévas est de huit espèces, savoir: les Dieux, les Pitris, les Asuras, les Gandharvas et les Apsaras, les Siddhas, les Yakchas et les Rakchas, les Tchâraṇas, les Bhûtas, les Prêtas et les Piçâtchas, les Vidyâdharas, les Kinnaras et d'autres.

27. Telles sont, ô Vidura, les dix espèces de créations produites par le créateur de l'univers; je t'exposerai ensuite les généalogies et les Manvantaras.

28. C'est ainsi qu'uni à la Passion, l'Être existant par lui-même, Hari, le créateur, sait, aux Kalpas et aux autres époques, opérer lui-même par sa volonté féconde la création de sa propre substance.

FIN DU DIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DÉVELOPPEMENT DE L'ORIGINE DES PRINCIPES,
DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MÂITRÊYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XI.

DESCRIPTION DU TEMPS.

1. Mâitrêya dit : La dernière des parties d'une chose, celle qui n'est ni un tout, ni un agrégat, et qui existe toujours, doit être reconnue comme un atome; c'est la réunion des atomes qui fait croire aux hommes que ces atomes sont des agrégations de parties.

2. La totalité d'une chose dont la forme propre est entière, s'appelle ce qu'il y a de plus grand (un tout); la totalité est uniforme et continue.

3. C'est ainsi qu'est le temps, que l'on se représente comme infiniment petit et comme infiniment grand; sous les diverses parties dans lesquelles il se divise, c'est Bhagavat [lui-même]; invisible, il remplit tout ce qui est visible, pénétrant partout.

4. Le temps est en effet subtil comme un atome, car il a la propriété d'être l'atome [de ce qui existe], et il est aussi le plus grand des corps, parce qu'il embrasse la totalité de ce qui est.

5. Deux Paramâṇus (atomes) font un Aṇu; trois Aṇus, un Trasarēṇu; le Trasarēṇu [est un atome visible, qui] traversant un rayon de soleil pénétrant par une fenêtre étroite, reste suspendu dans l'air.

6. L'espace de temps que durent trois Trasarēṇus s'appelle un Truṭi; cent Truṭis font un Vêdha, et trois Vêdhas font un Lava.

7. La réunion de trois Lavas se nomme un Nimêcha (clignement de l'œil), et trois Nimêchas font un Kchaṇa (instant); cinq Kchaṇas égalent un Kâchthâ, et quinze Kâchthâs font un Laghu.

8. Quinze Laghus font un Nâdikâ; deux Nâdikâs font un Muhârta; six ou sept Muhârtas forment un Prahara, c'est-à-dire une veille ou la quatrième partie d'un jour ou d'une nuit humaine.

9. [Un Nâdikâ est] le temps que met à s'enfoncer dans un Prastha

d'eau une mesure de six Palas, à laquelle on a pratiqué un trou avec une pointe longue de quatre doigts et faite de quatre Mâchas d'or.

10. Quatre veilles, répétées deux fois, font un jour et une nuit des mortels; quinze nyctémères font un Pakcha; le Pakcha, illustre guerrier, est lumineux ou obscur.

11. La réunion des deux espèces de Pakchas fait un mois [des mortels], ce qui est un jour et une nuit des Pitris; deux mois font une saison, et six un Ayana; l'Ayana (la marche du soleil) dans le ciel est méridional ou septentrional.

12. Les deux Ayanas, qui réunis forment une année composée de douze mois, sont un jour et une nuit [des Dévas]; cent années sont regardées comme la plus longue durée de la vie humaine.

13. C'est ainsi que le Dieu dont l'œil ne se ferme jamais, placé dans le cercle des planètes, des constellations et des étoiles, fait le tour de l'univers avec le temps qui commence par l'atome et se termine à l'année.

14. L'année s'appelle, ô Vidura, des noms divers de Saṁvatsara, Parivatsara, Idāvatsara, Anuvatsara et Vatsara.

15. Cet Être, l'un des grands éléments, qui animant de mille manières les énergies qui créent les êtres, avec sa propre énergie que l'on nomme le Temps, traverse le ciel pour sauver l'homme de l'erreur, déroulant les récompenses des sacrifices; cet Être qui parcourt un cycle de cinq années, présentez-lui toujours l'offrande.

16. Vidura dit : Tu m'as indiqué le terme de l'existence des hommes, des Dévas et des Pitris; apprends-moi quelle est la durée de la vie de ces sages qui sont en dehors du Kalpa.

17. Tu connais en effet, bienheureux Brâhmane, la marche du temps divin; les sages, avec leur vue perfectionnée par la pratique du Yôga, peuvent pénétrer l'univers.

18. Mâitrêya dit : La réunion des quatre Yugas, savoir, le Krîta, le Trêtâ, le Dvâpara et le Kali, y compris les périodes qui terminent [chacun de ces âges], forme douze mille années divines.

19. La durée du Krîta et des trois âges suivants est successivement

de quatre mille, de trois mille, de deux mille et de mille années; à ces nombres il faut ajouter deux fois autant de centaines.

20. Le temps compris entre un Saṁdhyā (crépuscule du commencement) et un Saṁdhyâṁça (crépuscule de la fin), périodes dont la durée se compte par centaines, est appelé Yuga par les sages habiles dans ces matières; chaque Yuga est le domaine de Dharma.

21. Pendant l'âge Kṛita, Dharma gouverne les hommes avec quatre pieds; mais à chacun des autres âges, Dharma perd un pied par l'action de l'injustice qui ne fait que s'accroître.

22. En dehors des trois mondes, jusqu'au monde de Brahmâ, mille Yugas [divins] font un jour de ce Dieu; égale est la durée de la nuit pendant laquelle s'endort le créateur de l'univers.

23. Recommençant à la fin de cette nuit, le Kalpa du monde créé se continue tant que dure le jour du bienheureux Brahmâ; cette période comprend quatorze Manus; chaque Manu a en partage une période d'un peu plus de soixante et onze [âges divins].

24. Pendant les Manvantaras [existent] les Manus, avec leurs familles, les Richis et les Suras; ces divers êtres naissent tous en même temps, ainsi que les chefs des Suras et leurs serviteurs.

25. Telle est la création de Brahmâ, création qui se renouvelle chaque jour de la vie de ce Dieu, qui produit les trois mondes, et où les œuvres [antérieures] donnent naissance aux animaux, aux hommes, aux Pitris et aux Dévas.

26. Pendant les Manvantaras, c'est Bhagavat qui, avec la qualité de la Bonté, protège, uni aux attributs de l'humanité, tout cet univers, à l'aide des Manus et des autres êtres qui ne sont que ses propres formes.

27. Ayant pris une parcelle de la qualité des Ténèbres, ramenant à lui son énergie, après avoir avec le temps absorbé tout dans son sein, il reste dans le silence à la fin du jour.

28. C'est ainsi que les trois mondes, celui de la terre et les autres, disparaissent successivement dans son sein, lorsque, la nuit étant venue, l'univers est privé de la lumière du soleil et de la lune.

29. Pendant que les trois mondes sont consumés par son énergie

qui est le feu de Saṃkarchaṇa, Bhrīgu et les autres sages, tourmentés par la chaleur, vont du monde Mahas dans le Djanalōka.

30. A l'instant, les mers gonflées par la fin du Kalpa, franchissant leurs limites, couvrent les trois mondes de leurs flots poussés par un vent impétueux.

31. Au sein de cet océan réside Hari, couché sur Ananta, les yeux fermés par le sommeil de la méditation, au milieu des louanges des sages qui se sont retirés dans le Djanalōka.

32. C'est par la succession de jours et de nuits de cette espèce, marqués par la marche du temps, que l'existence de Brahmā lui-même arrive à sa fin, au bout de cent années, dernier terme de sa vie.

33. La durée de la moitié de son existence se nomme Parârdhha; le premier Parârdhha est déjà terminé, le second s'écoule maintenant.

34. Au commencement du premier Parârdhha eut lieu le grand Kalpa, nommé Brāhma (le Kalpa de Brahmā), dans lequel parut Brahmā, que les sages appellent Çabdabrahma (la Parole divine);

35. Et à la fin de ce même Parârdhha, parut le Kalpa qu'on nomme Pādma (le Kalpa du lotus), et dans lequel le lotus des mondes sortit de l'étang du nombril de Hari.

36. Quant au Kalpa qui a commencé le second Parârdhha, on le nomme Vârāha (le Kalpa du sanglier), ô descendant de Bharata; c'est alors que Hari a paru sous la forme d'un sanglier.

37. La période que l'on nomme un double Parârdhha, est représentée figurativement comme un mouvement de l'œil de l'Être simple, infini, sans commencement, qui est l'âme de l'univers.

38. Le temps qui commence à l'atome et qui finit au double Parârdhha n'est pas, malgré sa puissance, capable de soumettre à son empire cet Être multiple, car le temps n'est le maître que de ceux qui tiennent à leur demeure corporelle.

39. Formé des [seize] produits des transformations primitives, auxquelles sont joints [les huit autres principes], l'œuf [de Brahmā] ayant [à l'intérieur] l'étendue de cinquante fois dix millions de Yôdjanas, et étant environné à l'extérieur de l'enveloppe terrestre et des [six] autres principes,

40. Qui s'élèvent les uns au-dessus des autres dans une progression décuple, renferme dans son sein l'Être que l'on se représente comme un atome, ainsi que des myriades d'autres œufs accumulés par monceaux.

41. C'est cet Être que l'on nomme l'impérissable Brahma, la cause de toutes les causes, l'essence suprême de Vichnu qui est Purucha, l'âme de l'univers.

FIN DU ONZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DESCRIPTION DE LA FORME DU TEMPS,
DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MAÎTRÊYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XII.

DESCRIPTION DE LA CRÉATION.

1. Mâitrêya dit : Je viens de te décrire, ô guerrier, la grandeur de l'Esprit suprême, laquelle se nomme le Temps ; apprends maintenant de moi comment créa le Dieu qui est la matrice des Vêdas.

2. Le premier créateur produisit au commencement les ténèbres épaisses, les ténèbres, l'erreur profonde, l'erreur et l'obscurité, qui sont les divers développements de l'ignorance.

3. Ayant regardé cette création coupable, il ne ressentit que peu d'estime pour lui-même ; et ayant purifié son cœur par la contemplation de Bbagavat, il produisit ensuite d'autres êtres.

4. Le Dieu qui est né de lui-même donna donc naissance aux sages nommés Sanaka, Sananda, Sanâtana et Sanatkumâra, tous solitaires, inactifs et chastes.

5. Le Dieu qui existe par lui-même dit à ses fils : Créez des êtres, ô mes enfants ! Mais ils n'en avaient pas l'intention, parce que désireux d'obtenir la délivrance finale, ils songeaient exclusivement au fils de Vasudêva.

6. Ainsi repoussé par les solitaires ses fils qui refusaient d'exécuter ses ordres, le Dieu en ressentit une colère intolérable qu'il essaya de dompter.

7. Quoique contenue par sa pensée, la colère du chef des créatures s'élança tout d'un coup de l'espace qui sépare ses sourcils, sous la forme d'un enfant de couleur pourpre.

8. Cet être, le premier-né des Dieux, qui était le bienheureux Bhava, se mit à pleurer en disant : Donne-moi des noms, ô créateur, et des lieux où je puisse habiter, ô précepteur des mondes !

9. Le bienheureux Pâdma, ayant égard à sa prière, lui répondit

d'une voix bienveillante : Ne pleure pas, enfant, je ferai ce que tu désires.

10. Parce que tu as pleuré, ô le meilleur des Suras, comme un enfant qui a peur, à cause de cela les créatures t'appelleront du nom de Rudra (celui qui pleure).

11. Le cœur, les sens, le souffle vital, l'atmosphère, le vent, le feu, l'eau, la terre, le soleil, la lune et la pénitence, ce sont là les demeures qui t'ont été assignées dès le commencement.

12. Manyu (le colérique), Manu (l'intelligent), Mahinasa (le souverain), Mahat (le grand), Çiva (l'heureux), Rîtheadvaja (qui a l'étendard du sacrifice), Ugrarêtas (celui dont la semence est redoutable), Bhava (l'existant), Kâla (le temps), Vâmadêva (le Dieu contraire), Dhritavrata (celui qui tient à ses vœux), [voilà tes noms.]

13. Dhî (l'Intelligence), Dhriti (la Constance), Ruçanâ (la Malédiction), Umâ (la Splendeur), Niyudh (la Lutte), Sarpis (le Beurre clarifié), Ilâ (la Terre), Ambikâ (la Mère), Irâvatî (celle qui est rapide), Sudhâ (le nectar des Dieux), Dîkchâ (le Don religieux), et Rudrâñî, ce sont là tes femmes, ô Rudra.

14. Prends ces noms ainsi que ces demeures et ces femmes; avec elles crée des êtres nombreux, parce que tu es le chef des créatures.

15. Ainsi instruit par son père, le bienheureux Rudra, dont le corps est de couleur pourpre, produisit des créatures semblables à lui par la force, par la figure et par le naturel.

16. Ayant vu les innombrables troupes des Rudras, créés par Rudra, qui ravageaient de toutes parts l'univers, le Pradjâpati ressentit de la crainte.

17. Assez de semblables êtres ont été créés, ô le meilleur des Suras, de ces êtres qui, avec des yeux qui sortent de leur orbite, me consomment moi et les points de l'horizon.

18. Accomplis, et puisse le bonheur être avec toi! une pénitence qui fasse le bien de tous les êtres; c'est seulement à l'aide de cette pénitence que tu créeras l'univers comme tu as fait autrefois.

19. Car l'homme, à l'aide de la pénitence, obtient bien vite la

suprême splendeur, qui est le bienheureux Adhōkchadja, cet être qui habite dans l'asile le plus secret de tous les êtres.

20. Instruit de cette manière par le Dieu qui est né de lui-même, après avoir marché autour du maître de la parole, Rudra lui dit, Cela est bien; et il entra dans la forêt pour faire pénitence.

21. Alors pendant que Brahmā, uni à l'énergie de Bhagavat, méditait sur la création, il produisit dix fils, qui sont l'origine des familles qui ont peuplé le monde.

22. C'étaient Maritchi, Atri, Aggiras, Pulastya, Pulaha, Kratu, Bhrīgu, Vasichtha, Dakcha, et Nārada qui est le dixième.

23. Nārada naquit de la poitrine du Dieu qui existe par lui-même, Dakcha de son orteil, Vasichtha de son souffle, Bhrīgu de sa peau, Kratu de sa main;

24. Pulaha de son nombril, le Richi Pulastya de ses oreilles, Aggiras de sa bouche, Atri de son œil, et Maritchi de son cœur.

25. Dharma sortit du côté droit de sa poitrine, où habite Nārāyaṇa lui-même, et Adharma du côté gauche, Adharma duquel naît la mort qui épouvante les mondes.

26. Le désir prit naissance dans son cœur, la colère entre ses sourcils; la cupidité naquit de sa lèvre inférieure, la voix de sa bouche; les mers sortirent du canal de l'urètre, et Nirriti, l'asile du péché, de l'extrémité de l'organe excrétoire de Brahmā.

27. De son ombre naquit Kardama, le puissant époux de Dēvahūti; et ce monde tout entier sortit du cœur et des membres de l'architecte de l'univers.

28. Svayāmbhū aima passionnément sa propre fille Vāch (la Parole), belle et ravissante, mais qui ne l'aimait pas : voilà, ô guerrier, ce que la tradition nous apprend.

29. Voyant leur père livré à une pensée contraire à la loi, les sages dont Maritchi est le chef l'avertirent ainsi avec affection :

30. Une telle chose n'a jamais été faite par ceux qui t'ont précédé, et d'autres après toi ne la feront pas davantage; comment pourrais-tu, t'abandonnant sans frein à tes désirs, avoir commerce avec ta propre fille?

31. Cette conduite, en effet, ô précepteur de l'univers, n'est pas excusable même de la part de ces sages célèbres dont le monde n'a qu'à imiter les actions pour parvenir à la béatitude.

32. Adoration à Bbagavat qui a, par sa propre splendeur, produit au dehors cet univers qui résidait dans son sein ! c'est à lui de protéger la justice.

33. Voyant les Pradjâpatis ses fils qui parlaient ainsi, le chef des maîtres des créatures abandonna son corps, couvert de honte; les points de l'horizon reçurent ce corps redoutable, que les hommes reconnaissent comme le brouillard ténébreux.

34. Les Vêdas naquirent du Dieu créateur aux quatre visages, qui méditait un jour ainsi : Comment créerai-je l'ensemble des mondes tel qu'il existait antrefois ?

35. [En même temps parurent] les fonctions des quatre prêtres officiants, le développement des rites du sacrifice, les Upavêdas et la morale, les quatre portions de la justice, et les devoirs des diverses conditions.

36. Vidura dit : Sans doute le chef des créateurs de l'univers fit naître de sa face les Vêdas et les autres parties de l'Écriture : dis-moi cependant, ô trésor de pénitence, de quelle manière il créa chacun de ces livres en particulier.

37. Maîtreya dit : Il créa successivement de son premier visage et des suivants les quatre Vêdas, le Rîch, le Yadjus, le Sâman, l'Attharvan, puis les prières [mentales] qui sont comme le glaive, l'offrande, la collection des hymnes [chantés], et l'expiation.

38. Il créa successivement et de la même manière l'Âyurvêda (les traités de médecine), le Dhanurvêda (les traités sur l'art militaire), le Gândharvavêda (les traités de musique), et le Sthâpatyavêda (les traités d'architecture).

39. Le Seigneur qui possède toutes les sciences créa de tous ses visages les Itihâsas et les Purânas, qui forment un cinquième Vêda.

40. De son premier visage il tira les mesures Chôdaçî et Uktha, les pratiques [purifiantes] du Purichî et de l'Agnichtut, l'Âptôryâma et l'Atirâtra, le Vâdjapêya et le sacrifice de la vache.

41. Il créa aussi la science, l'aumône, la pénitence et la vérité, qui sont les quatre portions de la justice, ainsi que les diverses conditions dans leur ordre successif, avec leurs moyens de vivre.

42. L'initiation par la Sâvitri, l'observance du jeûne Prâdjâpatya, l'étude perpétuelle du Vêda, les professions [permises], le gain [légitime], l'acceptation de ce qu'on vous offre, le glanage, ce furent là les pratiques assignées au maître de maison.

43. Les Vâikhânasas (anachorètes qui subsistent d'herbes sauvages qu'ils arrachent), les Vâikhilyas (ceux qui ayant obtenu de la nourriture nouvelle, rejettent celle qu'ils avaient précédemment amassée), les Âudumbaras (ceux qui vivent des fruits qu'ils ont cueillis du côté auquel répond le point de l'horizon qu'ils ont vu le premier le matin en se levant), les Phêṇapas (ceux qui subsistent de fruits tombés naturellement), furent destinés à vivre dans la forêt; les Kut̥tchakas (ceux qui ayant tout abandonné, tiennent encore aux devoirs de leur ordre), les Bahvôdas (ceux qui se livrent à la science en la substituant aux œuvres), les Haṁsas (contemplatifs livrés exclusivement à la méditation), et les Nichkriyas (ceux qui sont complètement inactifs, après avoir obtenu la vérité), furent destinés à vivre dans le renoncement de toutes choses.

44. La science de l'Esprit, celle du triple Vêda, les devoirs de chaque profession, la théorie des châtements, ainsi que les [trois] formules sacrées nommées Vyâhritis et le Praṇava (le monosyllabe Ôm), sortirent de la cavité de son cœur.

45. Le mètre Uch̥nih sortit des poils, et la Gâyatri de la peau, le mètre Trich̥tubb de la chair, l'Anuch̥tubh du muscle Snâyû, et le Djagati des os du chef des créatures.

46. Le mètre Paṅkti sortit de sa moelle, et le Vrîhati de sa respiration; son âme fut la série des lettres appelées Sparças (les cinq classes de consonnes); son corps fut celle des voyelles.

47. Ses sens furent les sifflantes et l'aspiration; sa vigueur forma les lettres qui suivent immédiatement les cinq classes; les sept notes naquirent des jeux de Prâdjâpati.

48. C'est l'Être supérieur au Brahmâ visible et invisible à la fois,

à celui qui est la Parole divine, c'est cet être qui, [caché,] est Brahma, et qui, manifesté, apparaît revêtu de nombreuses énergies.

49. Ensuite ayant pris un autre corps, Brahmâ tourna son esprit vers la création. Reconnaisant que la création des Richis était restée sans développement, malgré l'immense énergie de ces sages, il réfléchit à cela plusieurs fois dans son cœur, ô descendant de Kuru.

50. Chose étonnante! quoique mes forces y soient perpétuellement employées, les créatures ne croissent pas; c'est sans doute le Destin qui y met obstacle.

51. Pendant que Brahmâ, qui faisait ce qui était convenable, reconnaissait l'action du Destin, il vit se diviser en deux portions cette forme qu'on appelle Kâya (le corps), d'après son nom qui est Ka.

52. Les deux portions de son corps formèrent un couple mâle et femelle; la portion mâle fut le Manu Svâyambhuva, qui est [nommé aussi] Svarâdj (resplendissant de son propre éclat).

53. La portion femelle fut nommée Çatarûpâ; elle fut la femme de cet être magnanime; ils s'unirent et donnèrent naissance aux créatures.

54. Le Manu eut de Çatarûpâ cinq enfants, ô descendant de Bharata : deux fils, Priyavrata et Uttânapâda, et trois filles.

55. Ces filles étaient Âkûti, Dévahûti et Prasûti; il donna Âkûti à Rutchi, la seconde à Kardama, et Prasûti à Dakcha; c'est par ces alliances que fut peuplé l'univers.

PIN DU DOUZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

DESCRIPTION DE LA CRÉATION,

DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MAÎTRÊYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,

LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XIII.

VICHĀNU SOULÈVE LA TERRE DU FOND DE L'OcéAN.

1. Çuka dit : Ayant entendu le discours purifiant du solitaire qui parlait, le descendant de Kuru, plein de respect pour l'histoire du fils de Vasudéva, lui adressa encore la question suivante.

2. Vidura dit : Que fit ensuite, ô solitaire, le monarque souverain Svâyambhuva, fils chéri de Svâyambhû, après qu'il eut reçu son épouse bien-aimée ?

3. Raconte-moi, ô le meilleur des hommes, car je possède la foi, l'histoire de ce Râdjarchi, le premier des rois, dont Vichvaksêna était le refuge.

4. Le résultat, le plus justement approuvé par les sages, de tout ce que les hommes n'entendent qu'après un long travail, n'est-il pas l'avantage d'écouter le récit des qualités de chacun de ceux dans le cœur desquels réside le lotus des pieds de Mukunda ?

5. Çuka dit : Ainsi ramené à l'histoire de Bhagavat, le solitaire, frissonnant de plaisir, adressa la parole en ces termes à Vidura, qui embrassait avec recueillement les pieds du Dieu aux cent têtes.

6. Mâitrêya dit : Quand le Manu Svâyambhuva eut été créé avec sa femme, il s'adressa ainsi au Dieu qui est la matrice des Vêdas, les mains réunies en signe de respect, et s'inclinant devant lui :

7. Toi seul es le créateur, le père, le nourricier de tous les êtres ; cependant consens à nous indiquer, à nous qui sommes tes enfants, le moyen de te témoigner notre obéissance.

8. Adoration à toi qui es digne de louanges ! montre-nous, parmi les actions possibles à notre énergie, celle qu'il faut que nous fassions pour obtenir de la gloire dans l'univers entier et le salut dans le monde futur.

9. Brahmâ dit : Je suis content de toi, mon fils; que le bonheur vous accompagne tous deux, ô souverain de la terre! parce que tu m'as dit de toi-même avec un cœur sincère, Commande-moi!

10. C'est là, illustre Manu, le respect que des enfants doivent témoigner à un père; exempts de jalousie et ne se laissant pas enorgueillir par leur force, ils doivent accueillir ses ordres avec respect.

11. Mettez tous deux au monde des enfants qui te ressemblent par leurs bonnes qualités; gouverne la terre avec justice, ô mon fils; honore Purucha par des sacrifices.

12. Témoigne-moi toujours une entière obéissance, ô roi, en protégeant les créatures, et le bienheureux Hrichikêça sera certainement satisfait de voir en toi le défenseur des êtres.

13. Ceux dont n'est pas satisfait le bienheureux Djanârdana qui a pour attribut le sacrifice, se fatiguent en efforts dont le résultat est stérile, parce qu'ils ne respectent pas celui qui est l'âme même [de toutes choses].

14. Le Manu dit : Puissé-je, ô toi qui détruis le péché, ne pas m'écarter des commandements de Bhagavat! Daigne cependant, ô Seigneur, m'accorder en ce monde une habitation pour moi et pour les créatures.

15. La terre qui est la demeure de tous les êtres, est submergée dans le grand océan; fais un effort, ô Dieu, pour que cette divine terre soit retirée de l'Abîme.

16. Mâitrêya dit : Paramêchthin ayant vu en effet la terre gisante au milieu des eaux, médita longtemps dans son esprit : Comment la retirerai-je?

17. Au moment où je veux créer, la terre, submergée par les eaux, est tombée au fond de l'Abîme : que faut-il donc que je fasse, maintenant que je suis chargé de la création? Que le souverain Seigneur, celui du cœur duquel je suis sorti, me trace ma conduite!

18. Pendant qu'il réfléchissait ainsi, ô sage exempt de péché, il sortit tout d'un coup de la cavité de son nez un petit sanglier de la longueur du pouce.

19. Au moment où Brahmâ le regardait, l'animal qui se tenait suspendu dans l'air, acquit en un instant la taille d'un éléphant : ce fut là, ô descendant de Bharata, un grand prodige.

20. Entouré des Brâhmanes dont Maritchi est le chef, de ses [quatre] fils et du Manu, le Dieu ayant vu cette forme de sanglier, se livra à mille réflexions diverses.

21. Qu'est-ce que cet être divin, déguisé sous l'apparence d'un sanglier, qui est là devant moi ? N'est-ce pas une chose surprenante qu'il soit sorti de mon nez ?

22. Quand je l'ai vu, il n'avait que la longueur du bout du doigt, et voilà qu'en un instant il est devenu semblable à un énorme rocher ; ne serait-ce pas Bhagavat, le sacrifice lui-même, qui se montre ainsi à moi pour troubler mon intelligence ?

23. Pendant que Brahmâ réfléchissait ainsi au milieu de ses fils, Bhagavat, le mâle du sacrifice, semblable au Roi des montagnes, se mit à rugir.

24. Hari, le Souverain de l'univers, porta la joie dans le cœur de Brahmâ et de ses fils les Brâhmanes, par son rugissement dont les points de l'horizon répétaient l'écho.

25. Ayant entendu la voix de celui qui avait pris l'apparence illusoire d'un sanglier pour dissiper leur trouble, ces solitaires, qui persistent dans la science, la vérité et les mortifications, se mirent à le célébrer avec les trois [prières] qui donnent la pureté.

26. L'Être dont la forme est décrite dans les Vêdas, ayant entendu, de la bouche de ces sages, la parole sacrée qui développait ses qualités, plongea dans les eaux, semblable au Roi des éléphants au milieu de ses ébats, après avoir fait retentir plusieurs fois son rugissement pour le honneur des immortels.

27. Traversant le ciel, la queue redressée, ferme de corps, secouant sa crinière, tout hérissé de poils aigus, foulant les nuages sous ses pieds, montrant ses blanches défenses, le regard enflammé : tel parut Bhagavat pour soulever la terre.

28. Cet Être qui est lui-même le corps du sacrifice, déguisé sous

l'apparence d'un sanglier, armé de défenses terribles, suivant avec l'odorat la trace de la terre, et reportant des yeux amis sur les Brâhmanes qui chantaient, plongea au fond des eaux.

29. Les flancs déchirés par l'impétuosité de la chute de ce corps semblable à une montagne de diamant, l'Océan, étendant les longs bras de ses vagues, gémit, semblable à un malade, et s'écria : O Seigneur du sacrifice, aie pitié de moi !

30. Celui dont la forme est le sacrifice qui se célèbre aux trois moments consacrés, séparant les ondes avec ses sabots, semblables à des flèches au large fer, pour atteindre les limites de l'océan sans rivages, vit au fond de l'Abîme la terre que jadis, au moment où il allait s'endormir sur les eaux, il avait lui-même renfermée dans son sein avec les vies qu'elle contenait ; ayant relevé la terre en la fixant [sur une de ses défenses] ; il remonta tout brillant de l'Abîme.

31. Là, au moment où le premier des Dâityas s'avânçait contre lui, la massue levée, pour s'opposer à sa marche, le Dieu, dont la violente colère ressemblait au Tchakra enflammé, tua, en se jouant au sein des eaux, le géant à la vigueur indomptable, comme le Roi des animaux tue un éléphant ; ses joues et son boutoir étaient souillés du sang du Dâitya, de même que le Roi des éléphants qui déchire la terre est souillé d'un limon [rougeâtre].

32. Ayant reconnu cet Être, bleu comme le Tamâla, qui se jouant comme fait un éléphant, soulevait la terre sur l'extrémité de ses dents blanches, les sages ayant Viriñtchi à leur tête célébrèrent, les mains jointes, le souverain Seigneur dans des hymnes sacrés.

33. Les Rîchis dirent : Victoire! victoire à toi, ô Être invincible, à toi, l'auteur des sacrifices! Adoration à toi qui secoues ton corps qui est le triple Vêda! Adoration à toi qui, pour accomplir ton œuvre, as pris ce corps de sanglier dans les poils duquel les eaux ont été absorbées comme dans des cavernes!

34. Sans doute elle est difficile à voir pour les méchants ta forme, ô Être divin qui es le sacrifice même; dans ta peau sont les hymnes du Vêda, l'herbe sainte est dans tes poils, le beurre clarifié dans

tes yeux, les fonctions des quatre prêtres officiants dans tes pieds.

35. La longue cuiller est dans ton boudoir, les Sruvas (cuillers doubles) sont dans tes narines, le vase dans ton ventre, les coupes dans la cavité de tes oreilles, le vase qui contient la part du Brâhmane dans ta gueule, les bouchées que l'on prend dans ton gosier; ta nourriture, ô Être divin, c'est l'Agnihôtra.

36. Le sacrifice préparatoire de la Dîkchâ, la succession des cérémonies et les offrandes forment ton cou; tes défenses sont le sacrifice qui suit la Dîkchâ, et le sacrifice qui termine la cérémonie; ta langue est le prêtre officiant; ta tête, ô toi qui es le sacrifice, est le feu de l'assemblée et le feu de la maison; les autels sont les cinq souffles de vie qui t'animent.

37. Le jus du Sôma est ta semence; les [trois] moments du jour auxquels se font les ablutions, sont tes [trois] âges; les diverses parties qui constituent la cérémonie sont les éléments dont se compose ton corps, ô Être divin; tous les sacrifices qui se prolongent en sont les jointures; tu es le sacrifice sans le Sôma et avec le Sôma; la célébration est le lien qui t'attache [comme victime].

38. Adoration, adoration à toi dont la réunion des Mantras et des Divinités forme la substance; à toi qui es l'ensemble de tous les sacrifices, qui en es la célébration, qui es la science produite par l'empire qu'on obtient sur soi-même, à l'aide de la dévotion qui naît du détachement! Adoration au précepteur de la science!

39. O Bhagavat, ô toi qui supportes le monde! la terre soutenue sur l'extrémité de ta défense resplendit avec ses montagnes, comme brille un lotus avec ses feuilles, sur la dent du Roi des éléphants qui ressort de l'eau.

40. [L'éclat de] ta forme composée de la réunion des trois Védas, [et la beauté de] ton corps de sanglier, sont rehaussés par le globe de la terre porté sur ta dent, comme la splendeur du Roi des monts Kulâtchalias l'est par la masse épaisse de nuages que soutient sa tête.

41. Fixe-la, pour donner une habitation aux êtres mobiles et immobiles, cette terre, ton épouse, la mère des êtres dont tu es le

père; aussi nous joignons-nous, pour l'adorer, à toi qui as déposé en elle ton énergie, comme le feu que l'on cache dans le bois de l'Arañi.

42. Quel autre que toi, ô souverain Seigneur, eût eu la confiance de pouvoir retirer la terre du fond de l'Abîme? mais ce n'est pas une merveille pour toi, l'asile de toutes les merveilles, pour toi qui as créé à l'aide de Mâyâ cet univers si étonnamment merveilleux.

43. Pour nous qui persistons dans la science, la vérité et les mortifications, aspergés par les gouttes de l'eau bienheureuse qui s'échappe des extrémités de ta crinière, au moment où tu agites ton corps qui est formé par les Vêdas, nous nous trouvons, ô Seigneur, parfaitement purifiés.

44. Certes il a perdu l'intelligence celui qui espère atteindre la limite de tes œuvres, ô toi dont les œuvres n'ont pas de limite, toi par qui l'univers entier est le jouet de l'erreur où le jette ton alliance avec les qualités de ta mystérieuse Mâyâ; consens donc de toi-même, ô Bhagavat, à faire le bonheur du monde.

45. Mâitrêya dit : Ainsi célébré par les solitaires qui récitent le Vêda, le Dieu protecteur fixa la terre sur l'océan dont il avait fendu les flots avec ses sabots.

46. Le bienheureux Vichvaksêna, le chef des créatures, Hari, se retira aussitôt qu'il eut déposé sur les eaux la terre qu'il avait relevée de l'Abîme en se jouant.

47. Celui qui écoute ou qui récite avec dévotion cette belle et ravissante histoire de Hari, de ce Dieu dont la contemplation enlève [loin du monde], et dont on a tant d'actions merveilleuses à raconter, voit bien vite Djanârdana se plaire au sein de son cœur.

48. Quand le maître de toutes les bénédictions est satisfait, comment ces avantages, qui sont en eux-mêmes si peu de chose, seraient-ils difficiles à obtenir? Mais l'Être suprême reposant dans l'asile le plus secret de ceux qui lui rendent un culte exclusif, leur accorde lui-même la possession de sa demeure excellente.

49. Est-il au monde un être, si ce n'est un animal grossier, qui connaissant la valeur des objets que poursuit l'homme, pourrait,

après avoir prêté l'oreille aux anciens récits, se détourner du nectar
des histoires de Bhagavat qui anéantit l'existence ?

FIN DU TREIZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
SOULÈVEMENT DE LA TERRE,
DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MÂITRĒYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XIV.

DITI DEVIENT ENCEINTE.

1. Çuka dit : Après avoir entendu, de la bouche de Kâuçâravi, l'histoire de Hari qui avait pris la forme d'un sanglier pour sauver la terre, Vidura, ce sage ferme dans le devoir, non encore satisfait, l'interrogea de nouveau, les mains réunies en signe de respect.

2. Vidura dit : Nous avons entendu dire, ô le meilleur des solitaires, que le premier des Dâityas, qui était Hiraṇyâkcha, fut tué par Hari, dont le sacrifice est la forme.

3. Quelle fut la cause, ô Brâhmane, du combat qui eut lieu entre le roi des Dâityas et le Dieu qui soutenait la terre sur l'extrémité de sa défense comme en se jouant ?

4. Mâitrêya dit : Ta question est bonne, brave guerrier; tu as bien fait de me demander le récit des incarnations de Hari, récit qui peut délier les chaînes dont la mort enlace les hommes.

5. Grâce à cette histoire que lui avait racontée le solitaire [Nâ-rada], le fils d'Uttânâpâda, encore enfant, put mettre le pied sur la tête de Mrityu et monter au séjour de Hari.

6. En effet j'ai entendu, même en ce monde, cette histoire qui fut jadis racontée par Brahmâ, le Dieu des Dieux, auquel les Dévas l'avaient demandée.

7. Diti, fille de Dakcha, voulant avoir un fils et poussée par ce désir, eut commerce, au moment du crépuscule du soir, avec Kaçyapa son mari, fils de Marîcchi.

8. Un jour qu'après avoir fait l'offrande de l'eau à Purucha, au maître des sacrifices dont le feu est la langue, Kaçyapa était assis avec recueillement dans la salle du feu, au coucher du soleil,

9. Diti lui parla ainsi : L'amour, ô Brâhmane, s'armant de son

arc, trouble une malheureuse de désirs dont tu es l'objet, comme l'éléphant qui, pour montrer sa vigueur, secoue sa bannière.

10. Daigne, et puisse le bonheur être avec toi, daigne m'accorder ta bienveillance, à moi qui me sens consumer à la vue de la félicité de tes autres femmes qui ont des enfants !

11. Elle remplit les mondes, la renommée des femmes comblées des égards de leurs époux, des femmes en qui un mari semblable à toi renaît de nouveau par leurs enfants.

12. Jadis le bienheureux Dakcha, notre père, qui a tant d'affection pour ses filles, nous interrogea chacune à part, en disant : Mes enfants, quels maris choisissez-vous ?

13. Notre père qui voulait avoir de la postérité, ayant reconnu les sentiments de ses filles, t'en donna pour femmes treize qui avaient de l'affection pour toi.

14. Accorde-moi donc ce que je désire, heureux sage aux yeux de lotus ! Ceux qui implorent un être aussi magnanime et aussi puissant que toi, ne s'en approchent pas en vain.

15. Après avoir entendu les nombreuses plaintes de cette femme malheureuse et troublée par la passion qui ne faisait que s'accroître en elle, le fils de Maritchi lui parla ainsi d'une voix bienveillante :

16. Je t'accorderai, chère amie, le bonheur que tu demandes : qui ne chercherait à satisfaire les désirs de celle qui nous assure l'acquisition des trois objets de l'activité humaine ?

17. L'homme marié, soutenant par son état [de maître de maison] tous les autres ordres, traverse l'océan de l'infortune, comme on traverse la mer sur des vaisseaux.

18. Celle que l'on nomme la moitié de l'homme même, de l'homme qui est si avide de bonheur ; celle qu'après avoir déposé son fardeau, l'homme recherche, libre d'inquiétude ;

19. Celle qui, par ses caresses, nous donne les moyens de vaincre nos sens, ces ennemis redoutables que les autres ordres ont tant de peine à dompter, parce qu'elle nous prête un appui semblable à celui du chef d'une citadelle qui repousse les brigands ;

20. Une femme enfin, une femme comme toi, ô maîtresse de

maison, je ne puis complètement la payer de retour même au prix d'une ou de plusieurs vies, je ne le puis, pas plus que les autres hommes qui aspirent à la vertu.

21. Je satisferai cependant le désir que tu éprouves d'avoir un fils; attends seulement la durée d'un Muhūrta pour que je n'encoure aucun blâme.

22. C'est maintenant l'heure redoutable des êtres terribles, cette heure effrayante pendant laquelle rôdent les Bhûtas, serviteurs du chef des Démons.

23. Pendant ce Saṁdhyâ, femme vertueuse, le bienheureux Çiva, qui a produit les Démons, se promène sur son taureau, environné de la foule des Bhûtas dont il est le roi.

24. La poussière des cimetières, soulevée par le vent qui tourbillonne, disperse la masse de ses cheveux nattés qu'elle éclaire et rougit; son corps pur, qui a la couleur de l'or, est enveloppé dans un voile de cendres; il a trois yeux pour voir, ce Dieu qui est le frère de ton mari.

25. Celui qui, dans ce monde, n'a ni parent ni adversaire; celui qui ne comble d'égarés pas plus qu'il ne blâme personne; celui duquel nous souhaitons d'obtenir, comme prix de nos austérités, cette Mâyâ qu'il repousse du pied après en avoir joui;

26. Celui dont les sages, désireux de déchirer le voile de l'ignorance, racontent la conduite irréprochable, en ce qu'il a pu, renonçant même à l'excès de l'indifférence, lui qui est la voie des hommes vertueux, mener la vie d'un Piçâtcha;

27. Celui dont la conduite, cette conduite qu'il a embrassée à dessein, lui qui trouve sa joie en lui-même, est tournée en ridicule, comme celle d'un ignorant, par les malheureux qui se plaisent à parer de vêtements, de guirlandes, de parfums et d'ornements ce corps, la pâture des chiens, qu'ils regardent comme leur âme;

28. Celui qui a établi des règles dont Brahmâ et les autres Dieux sont les gardiens, celui dont cet univers est l'ouvrage, celui aux ordres duquel obéit Mâyâ, docile aux pratiques des Piçâtchas, ce Dieu multiple enfin, ah! combien sa conduite trouble l'intelligence!

29. Malgré les conseils que venait de lui donner son mari, Diti, les sens agités par l'amour, prit le vêtement du Brahmarchi, perdant toute honte comme une femme impudique.

30. Alors voyant l'opiniâtreté que mettait sa femme à demander cette action défendue, le sage s'étant incliné devant le Destin, eut commerce avec elle en secret.

31. S'étant ensuite baigné, et s'étant rendu maître de sa respiration, silencieux, méditant sur la pure lumière, il se mit à murmurer à demi-voix le Vêda éternel.

32. Cependant Diti, honteuse de cette action répréhensible, aborda le Rîchi des Brâhmanes, la face baissée vers la terre, et lui dit :

33. Puisse, ô Brâhmane, le héros des Bhûtas ne pas détruire le fruit que je porte dans mon sein ! car c'est Rudra, c'est le chef des Bhûtas contre lequel j'ai péché.

34. Adoration à Rudra, à Mahâdêva, au Dieu terrible, à Mîdhvas, à Çiva, à celui qui tantôt dépose le sceptre et tantôt le porte à la main, au Dieu colère !

35. Qu'il nous protège, le bienheureux mari de notre sœur, lui dont la bienveillance est si grande : l'époux de Satî est le Dieu des femmes, qui doivent être un objet de pitié même pour un barbare.

36. Pendant que Diti, tout en pleurs, souhaitait pour sa race un bonheur mondain, le Pradjâpati, qui avait accompli le devoir religieux du Saṁdhyâ, lui parla en ces termes :

37. A cause de cette incontinence de cœur, à cause de l'action que tu as commise à une heure défendue, à cause du mépris que tu as témoigné pour les Dévas en transgressant mes conseils,

38. Il naîtra de toi, femme malheureuse et passionnée, deux enfants malheureux et méchants qui feront plus d'une fois verser des pleurs aux trois mondes et à leurs Gardiens.

39. A la vue des hommes malheureux et immolés sans avoir commis aucune faute, à la vue des femmes enlevées, les âmes nobles seront remplies d'indignation.

40. Alors le souverain Seigneur de l'univers, Bhagavat, l'auteur

des mondes, s'incarnera, dans sa colère, et les tuera, comme le Dieu qui porte la foudre frappe les montagnes.

41. Diti reprit : Je souhaite, seigneur, que mes deux fils soient mis à mort, non par un Brâhmane irrité, mais par Bhagavat dont la main est ennoblie par le Tchakra.

42. Le coupable qui est consumé par la malédiction d'un Brâhmane, non plus que celui qui épouvante les créatures, ne trouvent de pitié ni dans l'Enfer, ni parmi les êtres, quels qu'ils soient, au milieu desquels ils viennent à renaître.

43. Kaçyapa dit : A cause du repentir et de la douleur que tu éprouves de ta faute, à cause de ton retour soudain à la raison, de ta profonde révérence pour Bhagavat, et de ton respect pour Bhava et pour moi,

44. Parmi les fils de ton fils, il naîtra un sage estimé des gens de bien, un sage dont on chantera la gloire pure, égale à la gloire de Bhagavat.

45. Pour imiter sa vertu, les gens de bien purifieront leur cœur par la bienveillance et par la pratique des autres devoirs, de même qu'on emploie des moyens divers pour rendre à l'or son éclat.

46. Le Dieu par la faveur duquel est purifié cet univers qui vient de lui, Bhagavat, le témoin des âmes, sera satisfait de se voir l'objet exclusif de la contemplation d'un tel sage.

47. Cet homme magnanime, exclusivement dévoué à Bhagavat, plein de majesté, le plus grand entre les grands sages, après avoir reçu Vâikunṭha dans son cœur purifié par une dévotion toujours croissante, abandonnera ce monde.

48. Chaste, vertueux, semblable à une mine de qualités, content du bonheur des autres, souffrant de leur malheur, n'ayant pas d'ennemis, il dissipera le chagrin du monde, comme l'astre de la nuit enlève la chaleur de la saison brûlante.

49. Le fils de ton fils verra le Dieu aux yeux de lotus, qui a la pureté extérieure et intérieure, qui prend diverses formes suivant le désir de ceux qui lui sont dévoués, qui est l'ornement de la belle Çri, et dont le visage brille de pendants d'oreilles étincelants.

50. Mâitréya dit : En apprenant que son petit-fils serait dévoué à Bhagavat, Diti éprouva une grande joie, et elle reprit tout son courage en songeant que ses deux fils seraient frappés par Kriçhna.

FIN DU QUATORZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
GROSSESSE DE DITI,
DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MÂITRÉYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XV.

DESCRIPTION DU VĀIKUNṬHA.

1. Mâitrêya dit : Pendant cent années, Diti redoutant les malheurs qui menaçaient les Suras, porta dans son sein le germe du Pradjâpati, lequel surpassait en éclat tous les autres êtres.

2. Au sein du monde dont la lumière était effacée par l'éclat de ce germe, les Lôkapâlas dont la splendeur avait disparu, vinrent annoncer au créateur de l'univers que les points de l'horizon se confondaient dans les ténèbres.

3. Les Dévas dirent : Tu connais, ô Souverain de l'univers, cette obscurité qui nous jette dans un si grand trouble, car rien n'est inconnu à Bhagavat dont le temps n'interrompt pas la voie.

4. Dieu des Dévas, créateur de l'univers, joyau des souverains des mondes, tu connais les intentions des êtres qui sont tes amis, de même que celles de tes adversaires.

5. Adoration à celui qui a l'énergie de la connaissance, à celui qui a revêtu ce corps à l'aide de Mâyâ, à celui qui s'est uni à une des trois qualités, adoration à toi dont l'origine est insaisissable!

6. Ceux qui, avec une affection exclusive, méditent sur toi, ô toi qui produis les âmes, toi au sein de qui les mondes sont tissés, toi qui es à la fois ce qui existe comme ce qui n'existe pas [pour nos organes], et qui es supérieur à cette double existence;

7. Ces êtres, dis-je, mûris dans le Yôga, maîtres de leur respiration, de leurs sens et de leur cœur, sûrs enfin de ta bienveillance, n'ont pas à craindre une défaite de quelque part que ce soit.

8. Adoration à toi qui es le modérateur suprême, et à la voix de qui toutes les créatures, attachées comme les vaches à une corde, te présentent l'offrande sacrée!

9. Rends, ô Être multiple, le bonheur aux mondes dont les cérémonies sont interrompues! daigne contempler avec un regard plein d'une immense pitié des malheureux qui t'implorent!

10. Ce fruit de Diti, qui est l'énergie déposée par Kaçyapa dans le sein de sa femme, couvrant de ténèbres tous les points de l'horizon, s'accroît comme un feu auquel on jette du bois.

11. Maîtreya dit : Celui auquel s'adressait ce discours, le bienheureux Brahmâ qui est né de lui-même, parla ainsi en souriant aux Dévas, les charmant de sa belle voix.

12. Brahmâ dit : Les fils de mon intelligence, Sanaka et vos autres frères aînés, parcouraient les diverses régions de l'univers, en traversant le ciel, affranchis des désirs du monde.

13. Un jour ils se rendirent au ciel de Vichṇu, ce séjour révérend de tous les mondes, demeure du bienheureux Vâikuṇṭha, qui est la pureté même,

14. Où habitent des hommes ayant tous la forme de Vâikuṇṭha, et pour lesquels Hari a été l'objet d'un culte désintéressé.

15. C'est là que réside le bienheureux Âdipuruṣa, l'objet des paroles [sacrées], qui, après avoir fixé dans ce lieu sa nature exempte de passion, nous charme, nous qui lui sommes dévoués, en revêtant l'apparence du taureau [de la justice].

16. C'est là que le bois de Nâiṣṭhryasa, resplendissant d'arbres qui donnent tout ce qu'on leur demande, et qui sont parés de leurs richesses dans toutes les saisons, représente, en quelque sorte, sous une forme visible, la délivrance absolue.

17. Là, montés sur des chars avec leurs femmes, les Dévas, dédaignant le souffle embaumé qui interrompt le cours de leurs pensées en leur apportant le parfum des Mâdhavis pleins de nectar qui fleurissent au milieu de l'eau, chantent les histoires où leur maître paraît uni à la condition misérable de l'humanité.

18. Le bruit des voix réunies des colombes, des Kôkilas, des grues, des canards, des Tchâtakas, des cygnes, des perroquets, des alouettes et des paons s'interrompt à peine un instant, pendant que le Roi des abeilles chante en quelque sorte l'histoire de Hari.

19. Les Mandâras, les jasmîns, les amarantes, les lotus qui fleurissent la nuit, les Tchampakas, les Arṇas, les Puṁnâgas, les Nâgas, les Vakulas, les lotus qui fleurissent le jour, les Pâridjâtas tout en fleurs, voyant le culte que rend au parfum de la Tulasî le Dieu qui se pare de ses rameaux, témoignent un respect profond pour les austérités de celle [dont cette plante rappelle le nom].

20. Ce séjour est rempli des chars faits d'or, d'émeraudes et de lapis-lazuli, dont la vue ne s'obtient que par la dévotion aux pieds de Hari; ils sont montés par des sages devoués à Kṛichṇa, auxquels les nymphes douées de belles formes et d'un visage où brille le sourire, ne peuvent, par leurs charmes, inspirer la passion de l'amour.

21. Sur les murs de cristal rehaussés d'or, apparaît l'image de la belle Çrî, la déesse irréprochable; elle parcourt, en faisant résonner les clochettes de ses pieds, la demeure de Hari; qu'elle semble nettoyer avec le lotus qui lui sert de jouet, elle dont la bienveillance est l'objet des désirs de tous les autres Dieux.

22. Là, dans le bois qui lui est réservé, Lakchmî, suivie de ses femmes, adore son seigneur en lui offrant des branches de Tulasî; et quand elle aperçoit réfléchi dans les pures et immortelles eaux des étangs aux rives de corail, son visage qu'ornent des cheveux bouclés et un nez d'une belle forme, elle fait cette réflexion : « Il a reçu « les baisers de Bhagavat! »

23. Là ne parviennent pas ceux qui écoutent les récits misérables faits pour détruire l'intelligence, et dont le but n'est pas l'exposition des œuvres du Dieu qui anéantit le péché; ces récits qui, privant de leur vertu les infortunés qui les entendent, les précipitent, hélas! dans des ténèbres où ils restent sans secours.

24. [Ils n'y parviennent pas non plus] ceux qui, après avoir obtenu la condition d'homme ambitionnée par nous-mêmes, cette condition où se trouve, avec le devoir, la science dont le but est la vérité, ne s'occupent pas de rendre un culte à Bhagavat, trompés comme ils sont par l'illusion qu'il déroule devant leurs yeux.

25. Mais ils atteignent ce lieu qui est placé au-dessus de nous, les hommes doués de toutes les vertus désirables qui, grâce à leur

dévouement au meilleur des immortels, repoussant Yama bien loin, éprouvent le frémissement du plaisir et ce trouble de la voix qui naît de l'émotion que leur cause l'ardeur qu'ils mettent à s'entretenir de la gloire excellente de leur maître.

26. Les solitaires ressentirent une joie extrême, lorsque soutenus par la puissance mystérieuse du Yôga, ils parvinrent pour la première fois à ce merveilleux Vâikunṭha, séjour du précepteur de l'univers, seul entre tous les mondes digne d'être vénéré, ce lieu divin, éclairé par les chars divers des chefs des Dieux.

27. Après avoir passé six enceintes, indifférents [à ces merveilles], les solitaires virent, à la porte de la septième, deux Dévas qui étaient du même âge, armés tous deux d'une massue, et dont le costume était embelli par les aigrettes, les pendants d'oreilles et les anneaux les plus riches.

28. De leur cou descendait une guirlande de fleurs des bois, couverte d'abeilles enivrées, et qui venait tomber entre leurs quatre bras noirs; leurs sourcils froncés, leurs yeux rouges et leurs narines gonflées répandaient quelque agitation sur leur visage.

29. Les solitaires franchirent cette porte à la vue des deux gardiens, sans leur rien demander, comme ils avaient franchi les autres portes dont les battants étaient d'or et de diamant; car ils étaient de ceux qui vont partout sans être arrêtés, exempts de toute crainte parce que leur regard envisage tout sous le même aspect.

30. Mais à la vue des quatre fils de Brahmâ complètement nus, qui, quoique vieux, paraissaient n'avoir que cinq ans, et qui connaissaient la nature de l'Esprit, les deux portiers, dont les dispositions étaient contraires à celles de Bhagavat, se riant de leur éclat, leur firent l'indigne injure de les écarter avec leur bâton.

31. Repoussés, en présence des Dieux, par les deux gardiens de la porte de Hari, ces pénitents, dignes des plus grands hommages, se voyant trompés dans l'espérance qu'ils avaient conçue de contempler l'objet de leur affection, s'écrièrent tout à coup, les yeux animés et avec quelque colère :

32. D'où vous vient donc cette inégalité d'opinions, au milieu

d'êtres parvenus ici par un entier dévouement à Bhagavat, et habitant ce séjour en suivant sa loi? ou bien, quand Purucha qui est si calme, ne connaît pas d'ennemis, comment pouvez-vous soupçonner qu'il puisse se présenter ici des misérables comme vous?

33. Quand les sages ne voient en Bhagavat que Bhagavat lui-même au sein duquel est l'univers, et qui réside en ce lieu; et quand ils voient leur propre âme dans l'âme [universelle], comme l'air est dans le ciel, quelle est donc la cause qui vous ferait supposer, à vous qui n'avez des Suras que le vêtement, un danger de rupture ou de guerre pour Bhagavat?

34. Aussi pensons-nous, après cette injure, au moyen de vous traiter le plus favorablement qu'il est possible, vous les serviteurs insensés de cet Être supérieur, le souverain du Vâikunṭha; quittez ce séjour, vous qui croyez à l'existence d'une distinction, pour aller dans des corps où résident les trois ennemis du pécheur.

35. A peine eurent-ils compris les paroles terribles des solitaires, cette malédiction du Brâhmane que des milliers de flèches ne peuvent arrêter, que les deux serviteurs de Hari coururent, dans l'excès de leur trouble, se précipiter aux pieds du Dieu qui éprouvait pour eux une grande crainte.

36. Qu'il s'accomplisse sur nous, [s'écrièrent-ils,] le châtiment que vous nous avez infligé pour notre faute! Puisse-t-il enlever jusqu'à la dernière trace du mépris que nous avons témoigné aux Suras! Puisse le moindre témoignage de votre pitié nous sauver du trouble qui détruit le souvenir de Hari, au moment où nous allons descendre dans une existence inférieure!

37. Bhagavat, dont le nombril a produit un lotus, et qui est cher aux hommes respectables, ayant ainsi appris l'injure que ses serviteurs avaient faite aux sages, partit aussitôt, accompagné de Çrî, pour chercher les grands solitaires, ces dévots parfaits, laissant voir ses pieds si dignes d'être recherchés.

38. Dès qu'il fut arrivé, les solitaires virent au milieu de ses insignes que portaient ses serviteurs, le Dieu qui est la forme visible de la récompense promise à la contemplation dont il est l'objet,

couvert des gouttes de pluie tombant des guirlandes de perles suspendues à son parasol blanc comme la lune, et agitées par le vent favorable de deux éventails brillants comme deux cygnes.

39. Sa belle figure exprimait la bienveillance pour tous; asile des qualités les plus aimables, il touchait le cœur d'un seul de ses regards affectueux; accompagné de Çrī, qui brillait sur sa large et noire poitrine, il embellissait en quelque sorte sa demeure, qui est le joyau du ciel.

40. Sur son vêtement jaune, qui enveloppait ses larges formes, étincelait une ceinture et une guirlande de fleurs des bois autour de laquelle bourdonnaient les abeilles; des bracelets couvraient la partie antérieure de ses beaux bras; une de ses mains reposait sur l'épaule du fils de Vinatā, de l'autre il agitait un lotus.

41. Son visage était embelli par un beau nez, et par des boucles d'oreilles en forme de makara plus brillantes que l'éclair, digne ornement de ses joues; il portait une aigrette de pierreries; dans l'espace qui existait entre ses bras nombreux brillait un beau et ravissant collier, avec le joyau Kāustubha qui pendait à son cou.

42. Quand les sages virent le Dieu qui a pris un corps pour moi, pour Bhava et pour vous, cet Être riche de beauté, duquel ses serviteurs pensent dans leur esprit : « Oui, le sourire orgueilleux « d'Indirā (Lakchmī) disparaît à la vue de tant de perfections, » alors ils le saluèrent avec joie, en inclinant la tête, sans que leurs regards pussent se rassasier de le voir.

43. Le vent chargé du parfum de la Tulasī mêlée aux filaments du lotus des pieds du Dieu dont les yeux sont comme le nymphéa, parvenant jusqu'à l'odorat de ces sages, portait le trouble dans leurs sens et dans leur âme, malgré le profond dévouement qui les unissait à l'Être inaltérable.

44. Après avoir contemplé le calice du lotus de son noir visage, et vu sur ses lèvres si belles le sourire semblable à une branche de jasmin; après avoir reporté de nouveau leurs regards satisfaits sur ses deux pieds, asiles des bijoux rougeâtres de ses ongles, ils entrèrent dans une méditation profonde.

45. Puis ils louèrent le Dieu qui montre, à ceux qui désirent obtenir ici-bas le salut par les voies du Yôga, son corps humain, l'objet le plus respecté de leurs contemplations, ce corps qui charme les regards, et qui est doué des huit facultés surnaturelles qui y sont permanentes et qui ne sont complètes dans aucun autre être.

46. Les fils de Brahmâ dirent : O Ananta, toi qui es caché pour les méchants, quoique tu résides dans leur âme, tu ne l'es pas pour nous, puisque aujourd'hui tu te livres complètement à nos regards, ô toi qui étais déjà parvenu à notre cœur par nos oreilles, lorsque notre père qui te doit la naissance nous expliquait tes mystères.

47. Nous te reconnaissons, Bhagavat, ô toi l'Être supérieur, toi l'essence de l'Esprit, toi qui, pour charmer tes serviteurs, t'unis à chaque instant avec la qualité de la Bonté, toi que les solitaires débarrassés de tout lien, affranchis de toute passion, ont connu dans leur cœur, à l'aide des pratiques puissantes de la dévotion que ta pitié leur avait enseignées.

48. Ils ne songent même pas à ta faveur qui est la béatitude suprême, ni à plus forte raison à aucun des lieux où le mouvement de tes sourcils répand la crainte, ils n'y songent pas les hommes vertueux qui, trouvant un asile à tes pieds, connaissent le prix de ton histoire, ô toi dont la gloire est pure et digne d'être célébrée !

49. Oui, nous consentons, pour nos fautes, à renaître dans les Enfers, pourvu que notre esprit se plaise à tes pieds, comme l'abeille [auprès des fleurs]; pourvu que nos paroles, pleines de ce sujet, en reçoivent un éclat pareil à celui de la Tulasî, et que nos oreilles soient remplies par le récit de tes qualités.

50. O toi qui es invoqué au loin ! en contemplant cette forme que tu as manifestée au dehors, nos yeux ont obtenu complètement le bonheur; aussi devons-nous offrir cette adoration au Dieu qui, difficile à obtenir pour ceux qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes, est célébré sous le nom de Bhagavat.

CHAPITRE XVI.

CHUTE DE DJAYA ET DE VIDJAYA.

1. Brahmâ dit : Quand ces solitaires, qui connaissaient les devoirs du Yôga, eurent achevé, le Seigneur de l'univers qui habite le Vâikunṭha, répondant à leur hommage, leur parla ainsi :

2. Bhagavat dit : Ce Djaya et ce Vidjaya, tous deux mes serviteurs, parce qu'ils ont tenu peu de compte de moi, ont commis à votre égard une grande faute.

3. Quant au châtiment que vous, qui m'êtes dévoués, leur avez infligé pour avoir méprisé des Dévas, il est approuvé par nous.

4. Je vous demande maintenant une faveur, car un Brâhmane est ma Divinité suprême, et je regarde comme faite par moi-même l'injure que vous avez reçue de mes serviteurs.

5. Un maître dont le monde célèbre le nom, voit, quand un de ses serviteurs a commis une faute, sa réputation détruite par des discours défavorables, comme la peau est détruite par la lèpre.

6. Moi dont la gloire, pure comme l'ambroisie, n'a qu'à être écoutée avec attention pour sanctifier à l'instant même l'univers et jusqu'à l'homme le plus vil, moi le Dieu Vikunṭha, auquel vous avez fait un renom semblable à un bel étang sacré, je me couperais moi-même le bras, si mon bras s'était opposé à vous.

7. Car c'est en vous honorant que j'acquiers les mérites qui font que Çrî ne m'abandonne pas malgré mon indifférence pour elle, moi dont les pieds sont comme des lotus pleins d'une pure poussière, moi qui efface en un instant les souillures de l'univers; et cependant, pour obtenir un seul regard de la Déesse, à combien d'obligations d'autres [Dieux] ne se soumettent-ils pas!

8. Non, je ne mange pas autant lorsque, pendant la cérémonie,

je dévore par la bouche du feu l'offrande de celui qui célèbre le sacrifice, couverte du beurre clarifié qui en découle, que quand, par la bouche d'un Brâhmane satisfait d'avoir déposé en moi le fruit de ses œuvres, je mange une seule bouchée de sa portion.

9. Qui donc n'endurerait pas les Brâhmanes, quand je porte sur mes aigrettes la poussière pure de leurs pieds, moi qui dispose, pour me produire, de la mystérieuse Mâyâ, cette force qui agit incessamment sans se reposer jamais, moi qui, avec l'eau qui m'a été offerte, purifie les mondes et le Dieu qui se pare de la lune?

10. Les hommes qui voient quelque différence entre les Brâhmanes au sein desquels j'habite, les vaches que j'aime et les créatures privées de protection, ces hommes à qui le péché a fait perdre la vue, seront déchirés par les vautours cruels et irrités comme des serpents, qu'envoie le Dieu qui punit par mon ordre.

11. Ceux qui, avec un cœur satisfait et un visage semblable à un lotus aspergé de l'ambrosie du sourire, supportent, en songeant à moi, les injures des Brâhmanes, et qui, d'une voix adoucie par l'affection, leur parlent comme à leurs enfants, ainsi que [je vous parle] moi-même, ceux-là sont sûrs de me posséder.

12. Que ces deux serviteurs qui, pour n'avoir pas deviné la pensée de leur maître, n'ont pas hésité à tenir une conduite qui vous a blessés, paraissent donc en ma présence; la faveur que je vous demande, c'est qu'ils soient promptement envoyés en exil.

13. Brahmâ dit : Cette voix ravissante, divine, semblable à un fleuve de Mantras et dont les solitaires sentaient la douceur, ne satisfit pas cependant le cœur des sages que la colère avait touché.

14. Entendant ce langage excellent et précis, mais que sa gravité rendait obscur, les sages ne purent, quoiqu'ils en méditassent le sens impénétrable et profond, connaître l'intention du Dieu.

15. Ces Brâhmanes sentant sur tout leur corps le frissonnement du plaisir, s'adressèrent, les mains jointes, à celui qui avait revêtu la majesté de la grandeur suprême à l'aide de sa mystérieuse Mâyâ.

16. Les Rîchis dirent : O divin Bhagavat, nous ne connaissons pas

ton dessein, quand tu nous parles, toi qui es le modérateur suprême, de la faute par toi commise et de la faveur que tu nous demandes.

17. Sans doute, Seigneur, les Brâhmanes auxquels tu es dévoué sont ta Divinité suprême; mais toi qui es l'Esprit, tu es l'âme et la Divinité des Brâhmanes, qui sont des Dieux pour les Dévas.

18. De toi vient la loi éternelle que tes formes protègent; tu es la récompense suprême, mystérieuse et immuable du devoir.

19. Comment donc un Être comme toi, par la faveur duquel les Yogins, détachés du monde, traversent rapidement la mort, comment cet Être aurait-il besoin de la faveur des autres?

20. O toi qui es l'objet du culte constant de Vibhûti que d'autres abordent en suppliants pour placer sur leur tête la poussière de ses pieds, Vibhûti qui est comme passionnée pour le monde du Roi des abeilles dont la demeure est la guirlande nouvelle de Tulasî que les hommes vertueux ont déposée à tes pieds;

21. Toi qui n'as aucun égard pour celle qui te rend le culte le plus pur, toi qui es si attaché aux êtres qui te sont exclusivement dévoués, toi l'asile des perfections, comment la sainte poussière que déposent les pieds des Brâhmanes et l'ornement du Çrīvatsa pourraient-ils te rendre pur, et qu'as-tu besoin de t'en parer?

22. O toi qui parais dans les trois Yugas, c'est certainement sur les trois pieds qui t'appartiennent en propre, à toi qui es Dharma lui-même, que repose, pour l'avantage des Brâhmanes et des Dieux, cet univers mobile et immobile, lorsqu'avec la qualité de la Bonté, qui est ton corps si bienfaisant pour nous, tu as dissipé la Passion et les Ténèbres qui attaquent la justice.

23. Si toi qui es excellent, tu ne protèges pas, avec des égards et un langage agréable, la race des Brâhmanes que tu dois défendre, la voie fortunée des Vêdas qui est la tienne, sera détruite, car le monde ne peut que suivre l'exemple d'un être aussi élevé.

24. Sans doute cela est loin de tes désirs, ô toi qui es un trésor de Bonté, toi qui veux donner le bonheur au monde et qui détruis ses ennemis à l'aide des énergies qui t'appartiennent; aussi bien la

déférence que tu témoignes [aux Brâhmanes] ne fait rien perdre de sa majesté au Maître des trois qualités, au soutien de l'univers, car cette déférence n'est pour toi qu'un jeu.

25. Quel que soit le châtement ou le genre de vie que tu imposes à tes deux serviteurs, nous l'approuvons comme convenable; ou bien inflige-nous la punition que nous méritons nous-mêmes, nous qui avons maudit deux innocents.

26. Bbagavat dit : Ces deux serviteurs en qui l'application à leur devoir a été fortifiée par une attention qu'augmentait l'orgueil, tomberont immédiatement dans la voie opposée à celle des Suras, et reviendront bientôt après en ma présence; l'imprécation que vous avez prononcée, c'est moi qui en suis l'auteur, sachez cela, ô Brâhmanes.

27. Brahmâ dit : Après avoir vu Vikunṭha, ce trésor du plaisir des yeux, et le Vâikunṭha, sa demeure, qui brille de son propre éclat;

28. Après avoir marché autour de Bhagavat en signe de respect, après l'avoir salué et avoir pris congé de lui, les solitaires partirent, la joie dans le cœur, célébrant la beauté de Vichṇu.

29. Bhagavat dit à ses deux serviteurs : Allez, ne craignez rien; que le salut soit avec vous; je pourrais bien détruire la malédiction des Brâhmanes, mais je ne veux pas revenir sur ce qui est ma décision.

30. Après avoir expié l'injure que vous avez faite à des Brâhmanes par l'excès d'un emportement dont j'étais l'objet, vous reviendrez de nouveau en ma présence au bout de peu de temps.

31. Bhagavat, après avoir donné cet ordre à ses gardiens, rentra dans son séjour qui est orné de files de chars, et embelli d'une splendeur sans égale.

32. Mais les deux chefs des Dieux, dépouillés de leur éclat, déchus de leur orgueil, furent exclus du ciel de Hari par la malédiction irrésistible des Brâhmanes.

33. Au moment où ils tombaient tous deux du séjour de Vikunṭha, un grand bruit d'exclamations partit des principaux chars.

34. Maintenant ces deux chefs des serviteurs de Hari sont unis à l'énergie puissante de Kaçyapa qui est déposée dans le sein de Diti.

35. C'est par la splendeur de ces deux jumeaux qui sont aujourd'hui des Asuras, que votre propre splendeur est effacée : telle est en ce moment la volonté de Bhagavat.

36. Celui qui est la cause première de la naissance, de la conservation et de la destruction de l'univers, celui dont la mystérieuse Mâyâ ne peut être comprise même des maîtres du Yôga, Bhagavat, le Maître des trois qualités, veillera sur notre salut; à quoi donc pourraient servir nos réflexions sur ce sujet ?

FIN DU SEIZIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
CHUTE DE DJAYA ET DE VIDJAYA,
DANS LE DIALOGUE DE VIDURA ET DE MÂITRĒYA, AU TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XVII.

NAISSANCE DU CHEF DES DÂITYAS.

1. Maîtreya dit : Ayant appris du Dieu qui est né de lui-même la cause de leur détresse, les habitants du ciel, délivrés de leur effroi, rentrèrent tous dans le Tridiva.

2. Cependant la vertueuse Diti qui, d'après l'avis de Kaçyapa, craignait à cause du fruit qu'elle portait dans son sein, donna, au bout de cent ans, le jour à deux enfants mâles.

3. Alors parurent, au moment de leur naissance, dans le ciel, sur la terre et dans l'atmosphère, de nombreux prodiges qui inspirèrent au monde une grande terreur.

4. Les terres tremblèrent avec les montagnes; tous les points de l'horizon parurent enflammés; des foudres tombèrent avec des globes de feu; il parut des comètes qui répandaient partout la crainte.

5. Il s'éleva un vent âpre, frémissant, soufflant sans relâche, déracinant les rois des arbres, un vent qui avait pour armée la tempête et pour étendard la poussière.

6. L'obscurité répandue sur le ciel dont les astres étaient éclipsés par la masse des nuages au milieu desquels éclatait le tonnerre, empêchait qu'on ne pût distinguer aucun point.

7. L'océan mugissait comme s'il eût été hors de lui, soulevant ses vagues, ébranlé jusque dans ses entrailles; les étangs s'agitaient ainsi que les lacs, au fond desquels se desséchaient les lotus.

8. On voyait se répéter plusieurs fois le disque du soleil et de la lune saisis par Rahu; des bruits souterrains, semblables au roulement des chars, sortaient des cavernes des montagnes.

9. Dans les villages, des chacals de mauvais augure, vomissant par la bouche un feu abondant, hurlaient au milieu des cris des renards et des chouettes.

10. Les chiens, le cou tendu vers le ciel, poussaient, à diverses reprises, des cris de différente nature, tantôt comme des chants, tantôt comme des pleurs.

11. Les ânes, frappant la terre de leurs sabots aigus, se répandaient en troupes de tous côtés, furieux et brayant avec violence.

12. Effrayés par la voix de l'âne, les oiseaux tombaient de leurs nids en criant, et les troupeaux laissaient aller leurs excréments dans le parc et dans la forêt.

13. Les vaches épouvantées donnaient du sang au lieu de lait; il pleuvait du pus des nuages; les statues des Dévas versaient des larmes; les arbres tombaient, quoiqu'il ne fût pas de vent.

14. On voyait s'avançant contre les planètes et les constellations de bon augure, d'autres astres enflammés, qui, dans leur course rétrograde, les attaquaient et se combattaient les uns les autres.

15. A la vue de ces grands prodiges et d'autres semblables, les créatures qui, excepté les fils de Brahmâ, en ignoraient la cause, effrayées, crurent que la destruction de l'univers était prochaine.

16. Les deux chefs des Dâityas, dont la vigueur se produisit tout d'un coup au dehors, acquirent bientôt un corps aussi dur que la pierre, semblables à deux Rois des montagnes.

17. Touchant au ciel avec leurs aigrettes d'or, remplissant les points de l'horizon, portant à leurs bras des anneaux étincelants, ébranlant la terre sous leurs pas, ils se tenaient debout, les reins entourés d'une belle ceinture qui surpassait en éclat le soleil.

18. Le Pradjâpati leur imposa ainsi leur nom : le premier des deux jumeaux qui provenait de son corps, fut celui que les hommes nomment Hiranyakaçipu; celui que Diti mit au monde le premier, fut Hiranyâkcha.

19. Fier de la vigueur de ses bras, et, grâce à la faveur de Brahmâ, ne redoutant pas la mort, Hiranyakaçipu réduisit en esclavage les trois mondes avec leurs Gardiens.

20. Hiranyâkcha, son jeune frère, qui l'aimait et qui chaque jour s'efforçait de lui plaire, alla dans le ciel, une massue à la main, avide de combattre, et cherchant la guerre.

21. A la vue de ce géant dont l'impétuosité était irrésistible, aux pieds duquel retentissaient des anneaux d'or, qui était paré d'une guirlande divine, sur l'épaule duquel reposait une grande massue,

22. Qui était orgueilleux de son courage, de sa force et de la faveur d'un Dieu; qui se précipitait intrépide et sans frein, les Dévas disparurent, comme les serpents effrayés qui fuient devant le fils de Târkcha.

23. Le chef des Dâityas voyant que les troupes des Dévas, privées de courage, avaient disparu avec Indra devant sa splendeur, se mit à crier de toute sa force en ne les voyant plus.

24. S'arrêtant tout d'un coup, le Dâitya puissant, semblable à un éléphant furieux, plongea, comme pour se jouer, dans l'océan profond qui mugissait d'une manière terrible.

25. Quand il y fut entré, les troupes des monstres marins qui forment l'armée de Varuṇa, perdant l'esprit, domptées par son éclat, s'enfuirent rapidement au loin, quoiqu'il ne les eût pas attaquées.

26. Faisant tomber sur l'océan des torrents de pluie que poussait son souffle, le Dâitya vigoureux détruisit les grandes vagues avec sa massue de fer, et parvint à Vibhâvarî, demeure de Pratchêtas.

27. Ayant rencontré là le souverain du monde des Asuras, Pratchêtas, le chef de l'armée des monstres marins, il lui dit en riant et en s'inclinant devant lui avec une soumission ironique : Accorde-moi, puissant monarque, le combat avec toi !

28. Tu es le seigneur, chanté au loin, des Gardiens des mondes, le destructeur de la force de ceux qui, dans leur fol orgueil, se croyaient des héros; tu as vaincu dans le monde les Dâityas et les Dânavas, parce que tu as jadis célébré le sacrifice royal.

29. Ainsi cruellement insulté par un ennemi dont l'orgueil était à son comble, le bienheureux souverain des eaux apaisant avec sa raison la colère qui s'élevait en son cœur, répondit au Dâitya : Nous sommes réfugiés dans le calme de la paix.

30. Je ne vois pas d'autre être que l'antique Purucha, qui puisse te satisfaire, ô toi qui, dans une bataille, connais les voies du combat;

va donc trouver, chef des Dâityas, celui que chantent les braves comme toi.

31. Quand tu auras rencontré ce béros, alors déchu de ton orgueil, tu dormiras bientôt entouré de chiens, sur la couche des braves; car c'est pour détruire les méchants comme toi, qu'il revêt diverses formes, désireux de témoigner sa bienveillance aux hommes vertueux.

FIN DU DIX-SEPTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
NAISSANCE DU CHEF DES DÂITYAS,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XVIII.

MORT DE HIRANYĀKCHA.

1. Mâitréya dit : Après ce discours du Roi des eaux, le géant orgueilleux, méprisant ses avis, entra impétueusement dans l'Abîme, après avoir appris de Nârada la route qu'avait suivie Hari.

2. Là il vit l'Être victorieux, le soutien du monde, qui soulevait la terre avec l'extrémité de sa défense, dont l'œil rouge et brillant effaçait son propre éclat, et il s'écria en riant : Quelle merveille ! un sanglier aquatique !

3. Et il lui dit : Viens ici, animal stupide ! lâche la terre ; c'est à nous, habitants de l'Abîme, que l'a confiée le Créateur du monde ; tu ne t'en iras pas heureusement avec la terre, sous mes yeux, ô le plus vil des Suras, toi qui as pris la forme d'un sanglier.

4. N'as-tu pas été nourri par nos adversaires pour nous détruire, toi qui, vainqueur invisible, tues les Asuras par ta magie ? Je t'anéantirai, toi qui n'as de force que sous cette apparence mystérieuse, toi dont la vigueur n'est rien, et je dissiperai le chagrin de mes amis.

5. Quand tu seras tué, quand ta tête aura été brisée sous la massue dont mon bras va te frapper, ces Rîchis et ces Dévas qui te présentent l'offrande ne diront plus que le sol leur manque.

6. Ainsi attaqué par les injures semblables à des javelots dont le blessait son ennemi, le Dieu remarquant que la terre placée sur l'extrémité de sa défense était effrayée, s'élança du milieu de l'eau, supportant cet outrage, comme [sort d'un fleuve] un éléphant accompagné de sa femelle, lorsqu'il est blessé par un crocodile.

7. Au moment où il sortait de l'eau, le géant aux cheveux d'or le poursuivant comme le crocodile suit l'éléphant, lui cria, en montrant ses dents redoutables, et avec une voix semblable au tonnerre : Qu'y a-t-il de vil pour les lâches qui ont perdu toute honte ?

8. Alors plaçant la terre à la surface de l'océan dans l'espace qu'elle devait occuper, Bhagavat déposa en elle sa vertu, sous les yeux de son ennemi, pendant que, loué par le Créateur de l'univers, il était plein des Dieux engendrés [dans son sein].

9. Puis emporté par la colère, il s'adressa ainsi avec ironie au géant qui, la massue en main, et couvert d'ornements d'or et d'une belle cuirasse du même métal, s'était attaché à ses pas, et attaquait incessamment son cœur par des paroles injurieuses.

10. Bhagavat dit : Oui, cela est vrai, nous sommes un sanglier aquatique; nous chassons les chiens de ton espèce. Quand tu seras enchaîné dans les liens de la mort, les braves, méchant, ne chanteront pas tes louanges.

11. Oui, ravisseurs du dépôt des habitants de l'Abîme, insensibles à la honte, mis en fuite par ta massue, nous nous arrêtons cependant un instant; il nous faut rester pour combattre; où pourrions-nous aller après avoir excité le courroux d'un être si puissant ?

12. Apprête-toi donc bien vite, sans plus réfléchir, à nous donner la mort, ô toi qui commandes à tant d'armées de fantassins; et après nous avoir tués, essuie les larmes des tiens : celui qui ne remplit pas sa promesse n'est pas digne de s'asseoir dans l'assemblée.

13. Maîtreya dit : Ainsi injurié par Bhagavat, et provoqué par cette colère ironique, le géant fut rempli d'un immense courroux, comme le Roi des serpents que l'on veut forcer à jouer.

14. Poussant, dans son impatience, de profonds soupirs, les sens agités par la fureur, le Dâitya se précipitant avec impétuosité sur son ennemi, l'attaqua de sa massue.

15. Mais Bhagavat trompa, en se détournant, l'effort de la massue que son ennemi dirigeait contre sa poitrine, comme un sage parvenu au comble du Yôga évite le Dieu de la mort.

16. Transporté de colère, Hari courut contre son ennemi, qui ayant repris sa massue, la faisait tourner sans relâche, en se mordant les lèvres de fureur.

17. Il atteignit de sa massue le sourcil droit de son ennemi; mais

le géant, habile dans le combat, repoussa l'arme du Dieu avec sa propre massue.

18. C'est ainsi que Haryakcha et Hari, transportés tous deux par le désir de vaincre, s'attaquaient avec leurs massues pesantes.

19. Ardents, blessés par la massue tranchante, excités par l'odeur de leur sang qui coulait, ces deux rivaux qui, dans le désir de vaincre, cherchaient des chemins divers pour se frapper, ressemblaient à deux taureaux qui luttent pour la possession d'une génisse.

20. Cependant Svarâdj (Brahmâ), entouré des Rîchis, vint pour contempler la lutte que soutenaient à cause de la terre le Dâitya et le Dieu magnanime dont les membres sont les sacrifices, et qui avait pris la forme d'un sanglier à l'aide de sa Mâyâ.

21. A la vue du Dâitya exalté par l'orgueil, libre de crainte, qui rendait coup pour coup, et dont la valeur était irrésistible, le chef des mille Rîchis chanta Nârâyana, le sanglier primitif.

22 et 23. Brahmâ dit : Ce coupable Asura outrageant, effrayant et traitant avec violence les Dêvas qui se réfugient, ô Dieu, sous la plante de tes pieds, avec les Brâhmanes, les vaches et les créatures innocentes, parcourt les mondes, fier de notre faveur, cherchant un adversaire sans pouvoir en rencontrer un.

24. Ne l'excite pas, ô Dieu, ce magicien habile, cet arrogant, ce méchant qui ne connaît pas de frein; ne fais pas comme l'enfant qui veut faire jouer un serpent en colère.

25. Quand ce géant terrible, touchant à son heure [dernière], ne pourra plus multiplier ses ruses, alors développant ta divine Mâyâ, tu mettras à mort le pécheur, ô Atchyuta.

26. La voilà qui s'approche, Seigneur, cette heure terrible où périssent les mortels; ô toi qui es l'âme de toutes choses, daigne assurer la victoire aux Suras.

27. Maintenant est arrivé le moment favorable, celui de la huitième heure, nommée Abhidjit; hâte-toi de tuer cet ennemi si redoutable, pour notre bonheur à nous qui sommes tes amis.

28. C'est pour son bonheur qu'il vient lui-même s'offrir à la mort

à laquelle tu l'as autrefois destiné. Triomphe de ton ennemi, et après l'avoir tué dans le combat, rends le monde au repos.

FIN DU DIX-HUITIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
MORT DE HIRANYĀKCHA,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XIX.

MORT DE HIRANYĀKCHA.

1. Mâitrêya dit : Ayant compris les paroles immortelles et irréprochables de Viriñtcha, le Dieu souriant lui exprima son assentiment par un regard plein d'affection.

2. Ensuite le Dieu qui était sorti de Brahmâ [sous la forme d'un sanglier], s'élançant sur son adversaire qui s'avavançait contre lui, libre de toute crainte, l'atteignit à la joue d'un coup de sa massue.

3. Mais l'arme du Dieu frappée par celle du Dâitya, fut arrachée de la main de Bhagavat, et après avoir tournoyé en l'air, elle resplendit et tomba; ce fut là une grande merveille.

4. Cependant le Dâitya, quoique maître de l'occasion de vaincre, ne frappa pas son ennemi désarmé, parce qu'il respectait les lois du combat : il se contenta de provoquer Vichvaksêna.

5. Aux clameurs que poussèrent les Suras quand la massue fut enlevée des mains du Dieu, Bhagavat répondit, en leur criant : N'ayez pas peur; et il se rappela son Tchakra.

6. A la vue du Dieu violemment pressé par le jeune fils de Diti, jadis l'un des chefs de ses serviteurs, et qui agitait son Tchakra, des cris divers furent proférés par les Dieux qui ne connaissaient pas la puissance de Vichnu : Bonheur à toi! tue-le.

7. Reconnaissant que le Dieu, dont les yeux ressemblent à la feuille du lotus, avait pris son Tchakra, et le voyant debout devant lui, le Dâitya transporté de fureur mordit ses lèvres en soufflant de colère.

8. Montrant ses dents terribles, contemplant Hari comme s'il eût voulu le consumer de ses regards, il se précipita sur lui, et s'écriant : Tu es mort, il le frappa de sa massue.

9. Mais Bhagavat, le sanglier du sacrifice, repoussa du pied gauche, comme en se jouant, la massue qui, lancée par son adversaire, arrivait contre lui avec la rapidité du vent.

10. Et il lui cria : Reprends ton arme, redouble d'efforts, puisque tu veux vaincre. Ainsi excité, le Dâitya recommença de frapper le Dieu de sa massue, en criant violemment.

11. Voyant l'arme qui tombait sur lui, Bhagavat, sans reculer, la prit en se jouant quand elle arriva, comme Garuḍa prend Pannagî.

12. A la vue de sa vigueur déçue, le grand Asura sentant son orgueil rabaissé et sa gloire détruite, ne voulut plus de la massue que lui présentait Hari.

13. Semblable à celui qui veut lancer une imprécation contre un Brâhmane, il saisit son javelot armé de trois pointes, resplendissant, insatiable comme le feu, pour le diriger contre Yadjña qui avait pris une forme visible.

14. Cette arme lancée avec vigueur par le grand héros des Dâityas, et brillant au milieu du ciel d'une splendeur immense, le Dieu la coupa du tranchant aigu de son Tchakra, comme Hari [Indra] coupa la plume qui s'était détachée du corps de Târkchya.

15. Quand il vit son javelot brisé en mille pièces par le Tchakra de Hari, l'Asura s'avançant avec une colère toujours croissante, et poussant un cri, frappa de son poing vigoureux la poitrine large et puissante du Dieu, et disparut aussitôt.

16. Frappé ainsi, ô guerrier, Bhagavat, le sanglier primitif, ne fut pas même légèrement ébranlé, semblable à un éléphant que l'on frapperait d'une guirlande de fleurs.

17. Alors l'Asura développa de mille manières sa puissance magique, en présence de Hari qui dispose en maître de la mystérieuse Mâyâ, et les créatures effrayées à cette vue crurent que le moment de la destruction de l'univers était arrivé.

18. Il souffla des vents impétueux qui répandaient l'obscurité en soulevant la poussière; des pierres tombèrent des divers points de l'horizon, comme si elles eussent été lancées par des frondes.

19. Le ciel était couvert de nuages amoncelés qui avaient éteint

la lumière des étoiles, d'où partaient des éclairs et des foudres, et d'où tombait incessamment une pluie de pus, de cheveux, de sang, d'excréments, d'urine et d'os.

20. Les montagnes paraissaient lancer des armes de différentes espèces; on voyait des femmes de Démons, le corps nu, armées de javelots, la tête dépouillée de cheveux.

21. De nombreuses troupes de Yakchas et de Rakchas coupables de meurtre, qui se composaient de fantassins, de cavaliers, de chars et d'éléphants, poussaient des cris de carnage et de mort.

22. Pour détruire les apparitions produites par la puissance magique de l'Asura, Bhagavat, dont les trois sacrifices forment le corps, employa le Sudarçana, son arme chérie.

23. Alors Diti sentit tout à coup son cœur battre, en se rappelant le discours de son mari, et il coula du sang de ses seins.

24. Quand ces apparitions magiques furent dissipées, le Dâitya revenant de nouveau sur Kêçava, l'étreignit dans ses bras avec fureur; mais il le vit en même temps debout hors de son atteinte.

25. Pendant que le Dâitya frappait Adhokchadja de ses poings durs comme le diamant, le Dieu l'atteignit à l'oreille d'un coup de sa main, comme le chef des Maruts frappa Tvâchtra (Vritra).

26. A peine eut-il été touché avec mépris par le Créateur de toutes choses, que perdant connaissance, tournant sur lui-même, les yeux hors de la tête, dépouillé de ses bras, de ses pieds et de ses cheveux, le Dâitya tomba comme le Roi des arbres qui croule déraciné par le vent.

27. En voyant couché par terre ce Dâitya d'une énergie si active, qui montrait ses dents terribles et se mordait les lèvres, Brahmâ et les autres Dieux, accourus pour le contempler, se dirent: Ah! qui pourra lui donner la mort?

28. Mais le héros des Dâityas, blessé par la patte [du sanglier], abandonna son corps en contemplant la face de celui sur lequel les Yôgins, désirant se délivrer du corps subtil qui n'a pas de réalité véritable, méditent en secret à l'aide de la contemplation du Yôga.

29. Or les deux serviteurs de Vichnu que la malédiction du Dieu

a condamnés à descendre dans la voie des méchants, recouvreront certainement, au bout de plusieurs naissances, le rang qu'ils occupaient [dans le ciel].

30. Les Dévas dirent : Adoration, adoration à toi, qui es le développement de tous les sacrifices, à toi qui, pour conserver le monde, as revêtu la forme pure de la qualité de la Bonté! Il est donc mort, pour notre bonheur, ce tyran des mondes; et nous, grâce au culte de tes pieds, Seigneur, nous sommes délivrés.

31. Mâitrêya dit : Après avoir ainsi mis à mort Hiranyâkcha dont la force était indomptable, Hari, le sanglier primitif, se rendit dans sa demeure où les fêtes ne sont jamais interrompues, célébré par le Dieu dont le siège est un lotus, et par les autres Dévas.

32. Je viens de te raconter, cher ami, comme je l'ai entendu moi-même, le récit de ce que fit Hari dans cette incarnation, et comment il tua, en se jouant, dans ce grand combat, Hiranyâkcha dont la force était immense.

SÛTA dit :

33. Le guerrier profondément dévoué à Bhagavat ayant ainsi entendu de la bouche de Kâuçârava l'histoire du Dieu, en ressentit, ô Brâhmane, une joie extrême.

34. Quel plaisir éprouverait-on à écouter l'histoire d'autres personnages éminents, doués d'une grande gloire et d'une pure renommée, quand on a entendu celle du Dieu que pare le Çrîvatsa?

35. Celui qui, au milieu des cris des éléphants femelles, se hâta de délivrer du danger leur Roi, au moment où saisi par un crocodile, l'éléphant pensait au lotus de ses pieds [divins];

36. Cet Être, qu'adorent sans peine les hommes vertueux qui n'ont pas d'autre asile, mais qui se dérobe aux adorations des méchants, quel est l'homme sensé qui ne lui rendrait pas un culte?

37. Celui qui écoute, ou qui chante, ou qui accueille avec plaisir la mort si merveilleuse de Hiranyâkcha, laquelle ne fut qu'un jeu

pour celui qui s'était fait sanglier afin de sauver la terre, est aussitôt délivré du péché même d'avoir tué un Brâhmane.

38. Nârâyana est, à la fin de leur vie, le salut de ceux qui écoutent cette histoire si sainte et si pure, qui donne la richesse et la gloire, qui est le siège de la longévitè, des bénédiction, de la vie et des sens, et qui augmente l'héroïsme dans le combat.

FIN DU DIX-NEUVIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
MORT DE HIRANYAKCHA,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XX.

CRÉATION DE L'UNIVERS.

ĠĀUNAKA dit :

1. Lorsque le Manu Svāyambhūva eut obtenu la terre pour s'y placer, ô fils de Sūta, quelles voies ouvrit-il à la création des êtres qui devaient naître ensuite ?

2. Le guerrier profondément dévoué à Bhagavat, lui dont le cœur était exclusivement occupé de Kṛichṇa son ami, et qui, pour suivre Kṛichṇa, n'hésita pas à délaissier son frère aîné et ses enfants qui s'étaient rendus coupables [en méprisant le Dieu] ;

3. Ce fils de Dvāipāyana, qui n'était pas inférieur à son père en majesté, qui s'était réfugié de toute son âme auprès de Kṛichṇa, et qui s'était dévoué à ceux qui faisaient de ce Dieu l'objet de leurs méditations ;

4. Ce guerrier enfin que sa dévotion aux étangs sacrés avait purifié de ses passions, quelle question adressa-t-il à Māitrēya, à ce sage si habile dans la connaissance de la vérité, après qu'il l'eut abordé, lorsqu'il était assis au passage du Gange ?

5. Sans aucun doute leur entretien a dû rouler sur ces pures histoires, aussi capables que les eaux du Gange d'effacer les péchés, et qui ont pour objet les pieds de Bhagavat.

6. Expose-nous, et puisse le bonheur être avec toi, les histoires de celui dont les nobles actions méritent d'être racontées ; quel est l'homme de goût qui pourrait se lasser de boire l'ambrosie des histoires de Hari ?

7. Ainsi interrogé par les Rīchis rassemblés dans la forêt de Nāimicha, Ugraçravas, l'esprit exclusivement dirigé sur Bhagavat, leur répondit : Écoutez.

SÛTA dit :

8. Ayant appris comment la terre avait été soulevée du fond de l'Abîme par Hari, qui avait pris à l'aide de sa Mâyâ la forme d'un sanglier, et comment Hiranyâkcha avait été tué d'une manière ignominieuse, exploits qui n'avaient été qu'un jeu pour Vichou, le guerrier, descendant de Bharata, s'adressa ainsi au solitaire avec une joie toujours croissante.

9. Vidura dit : Quand le chef des Pradjâpatis, occupé de la création des êtres, eut produit les chefs des créatures, dis-moi ce qu'il entreprit ensuite, ô Brâhmane, toi qui connais la voie du principe invisible.

10. Comment les Brâhmanes dont Maritchi est le premier, et comment le Manu Svâyambhuva produisirent-ils cet univers pour obéir aux ordres de Brahmâ?

11. Que créèrent ces êtres qui, quoique ayant chacun une femme, n'étaient dépendants de personne pour l'accomplissement de leurs actes? N'est-ce pas réunis tous ensemble qu'ils produisirent en commun cet univers?

12. Mâitrêya dit : Le principe de l'Intelligence naquit de la réunion des trois qualités qu'avait mises en mouvement Bhagavat, à l'aide du Destin, ce principe supérieur, qui ne se repose jamais, et qui échappe au raisonnement.

13. Né du principe de l'Intelligence poussée par le Destin et en qui dominait la Passion, le principe [de la Personnalité] qui est l'origine des éléments, possédant les trois qualités, créa l'éther et les autres êtres, cinq par cinq, [la molécule subtile, l'élément, l'organe de la connaissance, l'organe de l'action, et la Divinité de l'organe.]

14. Ces êtres, qui pris chacun isolément étaient incapables de créer, s'étant réunis par l'action du Destin, produisirent un œuf d'or formé de l'ensemble des éléments.

15. Cet œuf gisait sans âme sur l'eau de l'océan; le souverain Seigneur y habita pendant mille années complètes.

16. Du nombril du Seigneur suprême sortit un lotus qui avait l'éclat immense de mille soleils, qui contenait les habitations de toutes les âmes, et dans lequel résidait le Dieu même qui brille de sa propre splendeur.

17. Poussé par Bhagavat qui dormait au fond de l'eau [du Brah-mânda], le Dieu forma la constitution du monde, comme il l'avait faite autrefois, de sa propre constitution.

18. Il commença par créer de son ombre Avidyâ (l'ignorance), qui comprend cinq développements, savoir les ténèbres, les ténèbres épaisses, l'aveuglement, l'erreur, et le trouble profond.

19. Il créa, sans en être satisfait, son corps qui était formé des Ténèbres; ce fut la nuit, source de la faim et de la soif, dont s'emparèrent les Yakchas et les Rakchas.

20. Poussés par la faim et par la soif, ces êtres accoururent pour dévorer ce corps : Ne le conservez pas, dévorez-le, s'écriaient-ils, tourmentés par la soif et par la faim.

21. Le Dieu leur dit dans son trouble : Ne me dévorez pas, conservez-moi, ô vous tous, Yakchas et Rakchas; vous êtes mes propres enfants.

22. Le Dieu brillant de splendeur créa spécialement les divers Dévatâs; ces êtres lumineux s'emparèrent de cette splendeur, créée par lui, qui fut le jour.

23. Le Dieu créa de son bas-ventre les Asuras pleins de concupiscence; ces êtres, emportés par leurs désirs lascifs, accoururent pour s'unir à lui.

24. Brahmâ riant et irrité tout ensemble, à la vue des Asuras impudiques qui le poursuivaient rapidement, s'enfuit effrayé.

25. S'étant réfugié auprès de Hari, qui est le dispensateur des bienfaits, qui dissipe le chagrin des malheureux, et qui, par bienveillance pour ceux qui lui sont dévoués, se laisse voir à eux conformément à leurs désirs,

26. Protège-moi, s'écria-t-il, ô Esprit suprême! les créatures que j'ai produites par ton ordre accourent, dans leur égarement, pour me faire violence.

27. Toi seul tu peux certainement détruire la douleur des êtres qui souffrent, et toi seul aussi tu peux l'envoyer à ceux qui ne se réfugient pas à tes pieds.

28. Celui qui voit clairement au fond des cœurs, reconnaissant le danger de Brahmâ, Abandonne ce corps redoutable, lui cria-t-il, et Brahmâ l'abandonna aussitôt.

29. Ce corps apparut sous la forme d'une femme, dont les pieds, semblables au lotus, portaient des anneaux retentissants, dont les regards erraient troublés par la passion, dont les reins étaient couverts d'un vêtement de soie sur lequel se jouaient les clochettes de sa ceinture,

30. Dont les seins élevés et rapprochés l'un de l'autre n'étaient séparés par aucun intervalle, qui avait un beau nez, de belles dents, un doux sourire et un regard gracieux,

31. Qui se cachait par pudeur [dans son vêtement], et dont le visage était protégé par des boucles de cheveux noirs; les Asuras, vertueux guerrier, ayant pris ce corps pour une femme, se sentirent tous pour elle la même passion.

32. Ah quelle beauté! ah quelle noblesse! ah! que sa jeunesse est tendre! Elle passe au milieu de ceux qui brûlent de désirs comme si elle n'en éprouvait pas.

33. Après s'être livrés ainsi à mille réflexions, les Asuras, abordant avec intérêt cette forme de femme qui était Saṃdhyâ (le crépuscule du soir), l'interrogèrent avec de mauvaises pensées dans le cœur.

34. Qui es-tu, de qui es-tu fille, ô toi dont les cuisses ressemblent à la tige du bambou? quel est ton but en venant ici, femme orgueilleuse? Tu nous désoles, nous malheureux, en offrant à nos regards ta beauté qui est d'un prix inestimable.

35. Qui que tu sois, ô belle fille, c'est déjà un bonheur que de te voir; tu agites le cœur de ceux qui te regardent, comme la balle qu'une femme fait bondir en se jouant.

36. Le lotus de tes pieds ne s'arrête jamais en aucun endroit, femme charmante, toi qui frappes sans cesse de la paume de ta

main la balle qui rebondit; ta taille s'affaisse effrayée par le poids de tes larges seins; ton regard pur paraît indifférent; la masse de tes cheveux est ravissante.

37. A ces mots les Asuras s'emparèrent de Saṁdhyā, qui s'avancait comme une beauté voluptueuse, le prenant, dans leur ivresse, pour une femme.

38. Le bienheureux Brahmā souriant avec un sentiment de profonde affection, créa de sa beauté qui se mirait en elle-même les troupes des Gandharvas et des Apsaras.

39. Le corps qu'il créa ainsi fut lumineux, beau, aimable; et les troupes des Gandharvas qui ont Viçvāvasu à leur tête, s'en emparèrent avec joie.

40. Après avoir créé de sa fatigue les Bhûtas et les Piçâtchas, Brahmā en les voyant nus et échevelés, ferma les yeux.

41. Ces êtres s'emparèrent de ce corps, créé par le Dieu, qu'on nomme le bâillement et qui est le sommeil, de ce corps qui produit chez tous les êtres l'affaissement des organes avec lequel les Bhûtas domptent les vivants; on appelle cette troupe celle des Unmâdas.

42. Le bienheureux Adja se sentant énergique, créa de sa forme invisible les troupes des Sādhyas et celles des Pitris.

43. Les Pitris obtinrent ce corps par lequel avait eu lieu la création de l'Esprit, ce corps à l'aide duquel les sages déroulent l'offrande en l'honneur des Sādhyas et des Pitris.

44. Il créa les Siddhas et les Vidyādharas de la faculté qu'il a de disparaître [à tous les regards], et il leur donna ce corps merveilleux qui est appelé le pouvoir de disparaître.

45. Il créa les Kinnaras et les Kiṁpuruchas de la réflexion de son corps, en s'inclinant avec complaisance devant lui pour regarder sa propre image.

46. Ces êtres prirent cette forme qui avait été abandonnée par le Dieu : c'est pourquoi ils vont chantant deux à deux, au moment de l'aurore, les actions de Paramêchthin.

47. Couché, le corps étendu commodément, et livré à mille ré-

flexions sur la création qui n'avancait pas, il créa de sa colère ce corps [qui jouit et qui s'irrite].

48. Les cheveux qui se détachèrent de ce corps devinrent des serpents; du Dieu qui rampait naquirent les Sarpas cruels, et les Nâgas dont la gorge s'étend et se gonfle.

49. Quand celui qui est né de lui-même crut qu'il avait accompli son œuvre, il fit naître à la fin, de son cœur, les Manus qui donnent l'existence aux créatures.

50. Le Dieu maître de lui-même leur abandonna son propre corps, qui était celui d'un homme; en voyant les Manus [sous cette forme humaine], les êtres qui avaient été antérieurement créés céléhrèrent le Pradjâpati.

51. Ah! qu'il est bien fait, Dieu créateur, le monde qui a été fait par toi, ce monde dans lequel sont établies les cérémonies qui nous assurent à nous tous notre nourriture!

52. Puissant par la science, par les austérités, par la méditation profonde, et par la pratique du Yôga, le [premier] Rîchi, maître de ses sens, créa les Rîchis, créatures respectées.

53. L'Être incréé leur donna à chacun une portion de son propre corps, de ce corps en qui se trouvent la méditation, le Yôga, les facultés surnaturelles, les pénitences, la science et le renoncement au monde.

FIN DU VINGTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 CRÉATION DE L'UNIVERS,
 DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
 LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XXI.

DIALOGUE ENTRE KARDAMA ET LE MANU.

1. Vidura dit : Fais-moi connaître maintenant, bienheureux sage, la famille si vénérée du Manu Svâyambhuva, dans laquelle les mariages donnèrent naissance aux créatures.

2. Priyavrata et Uttânapâda furent fils de Svâyambhuva; dis-moi comment ils protégèrent la justice et la terre qui se compose de la réunion des sept Dvîpas.

3. Le Manu eut une fille, ô Brâhmane, célèbre sous le nom de Dévahûti, et tu nous as dit qu'elle devint la femme de Kardama, l'un des chefs des créatures.

4. Combien ce grand Yôgin eut-il d'enfants de cette femme qui était douée des signes caractéristiques du Yôga? c'est là ce que je désire apprendre de ta bouche.

5. Dis-moi aussi comment le bienheureux Rutchi, ô Brâhmane, et comment Dakcha, le fils de Brahmâ, créèrent les êtres, ayant pris chacun pour femme une fille du Manu.

6. Mâitrêya dit : Le bienheureux Kardama ayant reçu de Brahmâ cet ordre : « Produis les créatures, » se livra sur les bords de la Sarasvatî à une pénitence de dix mille années.

7. Là, par la pratique des cérémonies, jointe à la méditation, Kardama se réfugia avec dévotion auprès de Hari qui donne à ceux qui l'implorent les dons les plus précieux.

8. Satisfait alors, Bhagavat, le Dieu aux yeux de lotus, se fit voir à lui dans le Krîtayuga, en prenant pour corps la forme de Brahma, que l'on ne connaît que par la parole.

9. A la vue de cet Être pur, resplendissant comme le soleil, portant une guirlande de lotus blancs et bleus, dont le visage, sem-

blablé au nymphéa, était entouré de boucles de cheveux noirs et lisses, et qui était couvert d'un pur vêtement,

10. Qui portait une aigrette, des pendants d'oreilles, une conque, un Tchakra et une massue, qui jouait avec un lotus blanc, qui touchait les cœurs de son sourire et de son regard,

11. Qui avait placé le lotus de ses pieds sur l'épaule de Garutmat (Garuda), qui se tenait debout au milieu des airs avec Çrî sur sa poitrine et le joyau Kâustubha suspendu à son cou,

12. Kardama, plein de joie d'avoir obtenu l'objet de ses désirs, toucha la terre de son front, et ce sage dont le cœur était naturellement satisfait, célébra Vichnu dans l'hymne suivant, tenant les mains réunies en signe de respect.

13. Le Rîchi dit : Oui, mes yeux ont aujourd'hui atteint leur but, puisqu'il leur a été donné de te voir, toi le trésor de toute bonté, toi dont la vue est l'objet des vœux des Yôgins, en qui une suite de naissances vertueuses a augmenté les mérites du Yôga.

14. Ceux qui, l'esprit troublé par ta Mâyâ, adorent, pour obtenir un peu de bonheur, le lotus de tes pieds qui est semblable à un vaisseau sur l'océan de l'existence, tu leur accordes, Seigneur, ce qu'ils désirent, fussent-ils même au fond de l'Enfer.

15. Et moi aussi, désireux d'épouser une femme qui soit mon égale en mérite, et qui me donne les avantages dont jouit un maître de maison, je suis venu, n'ayant pas d'autre appui, au pied de l'arbre qui remplit tous les vœux, et qui est la racine de toutes choses.

16. C'est que cet univers, livré au désir, est enchaîné par ta parole, ô chef des créatures, comme [l'est un animal] par une corde; et moi qui imite le monde, je t'apporte aussi mon offrande, à toi, Être pur, dont l'œil ne se ferme jamais.

17. Les sages qui, abandonnant et le monde et ceux qui le suivent comme des animaux, se réfugient à l'ombre de tes pieds, et qui s'affranchissent les uns les autres des conditions du corps, en buvant le nectar enivrant des discours qui ont pour objet tes qualités;

18. Ces sages, dis-je, ne voient pas leur existence tranchée par la roue au triple moyeu dont tu disposes, qui court avec une ef-

frayante vélocité, en brisant l'univers, cette roue qui tourne au char de l'Être qui ne vieillit pas, et qui a treize rayons, trois cent soixante nœuds, six cercles et des lames sans nombre.

19. Essentiellement unique, tu te doubles, à l'aide de ta mystérieuse Mâyâ, de ce désir de créer, que tu conçois en toi-même; et, semblable à l'araignée, tu produis et conserves, à l'aide de tes énergies, cet univers que tu feras rentrer un jour dans ton sein.

20. Sans doute, Seigneur, ce n'est pas ce que tu recherches, que cet état tout matériel que tu déploies devant nous à l'aide de ta Mâyâ; daigne cependant nous l'accorder pour qu'il serve à notre bonheur, puisque déjà, grâce à ta Mâyâ, tu te laisses voir à nous sous ta forme corporelle et accompagné de Tulasî qui folâtre [près de toi].

21. C'est pourquoi je t'adore, toi qui anéantis par la science le fruit des œuvres, toi qui produis par ta Mâyâ les instruments du monde, toi dont les pieds, semblables au lotus, sont adorables, et qui fais tomber sur l'homme le plus humble l'objet de ses désirs.

22. Maîtreya dit : Ainsi loué sans arrière-pensée, le Dieu du nombre duquel est sorti un lotus, et que défend Suparna, s'adressa au Rîchi de sa voix immortelle, brillant de splendeur, et agitant ses sourcils avec un regard où se peignait le sourire de l'affection :

23. Connaissant ta pensée, j'ai disposé depuis longtemps toutes les choses en vue desquelles tu m'as adressé l'hommage des mortifications que tu t'es imposées.

24. Car il n'est jamais inutile, ô souverain des créatures, le culte qu'on me rend, surtout pour les hommes qui, comme toi, ont concentré sur moi leur cœur.

25. Le fils du chef des créatures, le Manu dont la prospérité est célèbre au loin, ce monarque suprême qui habite le Brahmāvarta, et qui gouverne la terre qu'entourent les sept océans,

26. Ce Râdjarchi, qui connaît la loi, viendra ici dans deux jours pour te voir, ô Brâhmane, accompagné de Çatarûpâ sa femme.

27. Il te donnera, seigneur, à toi qui en es digne, sa propre fille, qui a le coin des yeux noirs, qui est douée de jeunesse, de mérite et de vertu, et qui cherche un mari.

28. Cette femme à laquelle s'est attaché ton cœur pendant les années qui viennent de s'écouler, cette fille de roi, ô Brâhmane, te servira bientôt avec plaisir.

29. Elle mettra neuf fois au jour le germe que tu auras déposé dans son sein, et les Rîchis donneront bien vite leurs fils aux fruits de ton union avec elle.

30. Et toi qui es si pur, après avoir exécuté d'une manière complète mes commandements, déposant en moi les fruits de toutes tes œuvres, tu finiras par m'obtenir.

31. Après avoir montré ta compassion pour les êtres vivants, et avoir assuré leur sécurité, maître de toi, tu te verras toi-même avec le monde dans mon sein, et tu me verras aussi en toi-même.

32. Pour moi, grand solitaire, étant descendu dans le sein de ta femme Dêvahûti, avec ta semence qui est une parcelle d'une portion de ma nature, je produirai la collection des principes.

33. Après avoir ainsi parlé au solitaire, Bhagavat, qui est visible pour les yeux intérieurs; quitta l'ermitage de Vindusaras qu'entoure la Sarasvatî.

34. Le Dieu qui est la voie des Siddhas, célébrée par les chefs réunis des Bienheureux, s'éloigna sous les yeux du solitaire, en écoutant les hymnes que les ailes du Roi des oiseaux faisaient entendre et le Sâman qu'elles chantaient.

35. Quand Çukla (Vichnu) fut parti, le bienheureux Rîchi Kardama s'assit dans l'ermitage de Vindusaras, attendant le moment qui avait été fixé [par le Dieu].

36. Cependant le Manu étant monté sur son char dont les cercles étaient d'or, et y ayant placé sa femme et sa fille, se mit à parcourir la terre.

37. Le jour même qui avait été indiqué par Bhagavat, ô bon archer, il atteignit l'ermitage du solitaire qui était libre de tout devoir religieux.

38. Ce lieu où des larmes étaient tombées des yeux de Bhagavat, pénétré de la compassion profonde qu'il éprouvait pour Kardama qui l'avait imploré,

39. C'était l'ermitage nommé Vindusaras, ermitage pur, entouré par la Sarasvatî, dont les eaux salutaires ressemblaient à l'ambrosie, et que les Maharchis fréquentaient en troupes.

40. On y voyait des touffes de plantes grimpantes et d'arbres purs, du milieu desquels on entendait sortir le chant des oiseaux et les cris des animaux purs [comme eux]; le bois était chargé de fleurs et de fruits dans toutes les saisons, et brillait de tout l'éclat qui embellit une forêt.

41. Des troupes d'oiseaux enivrés y faisaient entendre leurs chants, les abeilles enivrées y bourdonnaient; les paons enivrés y tournaient en rond comme des danseurs; les Kôkilas ivres s'y appelaient les uns les autres.

42. Le Kadamba, le Tchampaka, l'Açoka, le Karañdja, le Vakula, l'Asana, le jasmin, le Mandâra, le Kuṭadja, le manguier encore jeune en faisaient l'ornement.

43. Le Kâraṇḍava, le Plava, le cygne, l'aigle, la poule d'eau, la grue, le canard, la perdrix, y faisaient entendre des cris de joie.

44. On y voyait errer le cerf, le sanglier, le porc-épic, le Gavaya, l'éléphant, le singe à queue de vache, le lion, le singe, l'ichneumon, et l'animal qui donne le musc.

45. Le premier des rois étant entré avec sa suite dans cet excellent ermitage, y vit assis le solitaire qui venait de jeter l'offrande dans le feu, et dont le corps brillait de l'éclat que lui avait acquis l'exercice d'une longue et rude pénitence.

46. Les regards affectueux de Bhagavat, et l'empressement avec lequel le sage s'était abreuvé des discours du Dieu qui sont semblables à la liqueur divine de l'astre dont l'ambrosie remplit le disque, avaient un peu diminué de sa maigreur.

47. S'étant approché du solitaire, le roi vit un homme de haute taille, dont les yeux étaient semblables à la feuille du lotus, dont les cheveux tombaient en tresses, qui n'avait pour tout vêtement que des lambeaux d'étoffes, et qui ressemblait, sous les ordures dont il était couvert, à un diamant précieux qui n'est pas taillé.

48. A la vue du monarque qui s'approchait de sa hutte de feuilles

en s'inclinant devant lui, le solitaire lui rendant son salut, l'accueillit avec les témoignages de respect qui lui étaient dus.

49. Kardama cherchant à plaire au roi, qui, après avoir reçu les honneurs de l'hospitalité, était assis dans le recueillement, lui dit d'une voix douce, en se rappelant les avis de Bhagavat :

50. Sans doute, grand roi, ta course a pour but la protection des gens de bien et la destruction des méchants; car tu es, [sous la forme d'un roi,] l'énergie protectrice de Hari.

51. O toi qui revêts, quand il le faut, les formes des divers Dieux, comme Arka, Indu, Agni, Indra, Vâyu, Yama, Dharma, Pratchêtas, adoration à toi, ô Çukla!

52. Si tu n'allais pas, semblable au soleil, parcourant l'univers monté sur ton char victorieux qu'orne une foule de pierreries, et dont le bruit épouvante les coupables; si tu n'allais pas armé de ton arc fort et retentissant,

53. Ébranlant la terre broyée sous les pas de tes bataillons, et traînant à ta suite une armée immense,

54. Alors sans doute toutes les digues qu'a élevées Bhagavat pour contenir les classes et les conditions, seraient renversées, grand roi, par les brigands;

55. Et l'injustice ne ferait que s'accroître, entretenue par des hommes avides et sans frein; oui, si tu t'endormais un instant, ce monde périrait, livré en proie aux brigands.

56. Cependant je te demande, ô roi, pour quelle cause tu es venu ici; nous accepterons ta réponse d'un cœur satisfait.

FIN DU VINGT ET UNIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 DIALOGUE ENTRE KARDAMA ET LE MANU,
 DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
 LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XXII.

DON DE DÉVAHŪTI.

1. Mâitréya dit : Confus d'entendre la gloire de ses vertus et de ses actions ainsi complètement exposée, le monarque souverain parla en ces termes au solitaire qui était livré à l'inaction.

2. Le Manu dit : Brahmâ, dont le Vêda forme l'essence, vous a, dans le désir de se conserver lui-même, créés de sa bouche, chastes et riches en austérités, en science et en Yôga.

3. Ce Dieu dont les pieds sont sans nombre nous a créés, nous, de ses mille bras pour vous protéger; en effet, on appelle les Brâhmanes son cœur et les Kchattryas son corps.

4. Aussi les Brâhmanes et les Kchattryas se protègent-ils les uns les autres; celui qui les protège, c'est l'Être impérissable, qui est ce qui existe comme ce qui n'existe pas [pour nos organes].

5. Ta vue seule a tranché tous mes doutes; car c'est toi-même, sage bienheureux, qui t'es plu à m'enseigner la loi, à moi qui viens pour la protéger.

6. C'est pour mon bonheur que je t'ai vu, toi dont la vue est si difficile à obtenir pour les hommes qui ne sont pas maîtres d'eux-mêmes; c'est pour mon bonheur que j'ai touché de ma tête la poussière fortunée de tes pieds.

7. C'est pour mon bonheur que j'ai été instruit par toi, et c'est de ta part une grande marque de faveur; c'est pour mon bonheur que mes oreilles se sont ouvertes à tes discours ravissants.

8. Daigne, ô solitaire, écouter avec compassion le discours d'un père malheureux dont le cœur est tourmenté par l'affection qu'il a pour sa fille.

9. Celle que tu vois ici, c'est ma fille, la sœur de Priyavrata et

d'Uttânápâda; elle cherche un mari qui soit son égal par l'âge, le mérite et les qualités.

10. Elle n'a pas plutôt eu appris par Nârada quels étaient tes mérites, la connaissance que tu as du Vêda, ta beauté, ta jeunesse, tes qualités, que son cœur s'est aussitôt fixé sur toi.

11. Accepte donc, chef des Brâhmanes, cette femme que je t'offre avec foi, car elle est capable de t'assister d'une manière convenable dans les devoirs d'un maître de maison.

12. Le refus d'un plaisir qui s'offre de soi-même n'est pas une chose louable, même pour celui qui est débarrassé des liens du monde, à plus forte raison pour celui qui tient encore au plaisir.

13. Celui qui, dédaignant ce qu'on lui offre, repousse un malheureux, voit s'évanouir sa gloire, quelque grande qu'elle soit, et ses honneurs qu'ont détruits ses refus.

14. J'ai appris, savant Brâhmane, que tu te livrais à la pénitence dans le but de te marier; puisque tu n'es Brahmatchârin que pour un temps, accepte la femme que je te présente.

15. Le Rîchi dit : Il est vrai, je désire me marier, et ta fille n'a pas été offerte [à un autre]; cette union, qui est le premier mariage, nous convient à tous les deux.

16. L'amour qu'éprouve ta fille, ô roi, est légitime dans l'union de deux époux qui suivent la même loi; et qui n'aurait pas d'égards pour ta fille, qui par sa beauté efface en quelque sorte l'éclat des ornements qui la parent?

17. Cette femme, à la vue de laquelle Viçvâvasu, le cœur troublé par l'amour, tomba de son char, pendant que sur le faite de son palais elle faisait résonner les clochettes de ses beaux pieds, en jouant avec une balle qu'elle suivait des yeux,

18. Quel homme sage ne l'accueillerait pas avec respect, quand elle vient elle-même le solliciter, cette jeune fille, l'ornement des femmes, qui est invisible à ceux qui n'ont pas rendu un culte aux pieds de Çrî, qui est la fille du Manu et la sœur d'Utchtchapad?

19. Aussi servirai-je ta vertueuse fille, jusqu'à ce qu'elle porte en son sein un fruit de ma splendeur; ensuite je m'appliquerai ex-

clusivement aux devoirs les plus élevés de la contemplation, ces devoirs de bienveillance pour tous les êtres qu'a enseignés Çukla.

20. Car celui duquel est sorti cet univers avec ses formes variées, celui dans lequel il rentrera et par lequel il subsiste, le chef des Pradjâpatis, Bhagavat, l'Être infini, est ici mon autorité suprême.

21. Mâitrêya dit : Ainsi parla le solitaire, ô toi dont l'arc est terrible, et il garda le silence, saisissant avec sa pensée le Dieu du nombril duquel est sorti un lotus; le sourire qui embellissait son visage porta le trouble du désir dans le cœur de Dêvahûti.

22. Le Manu reconnaissant aussitôt d'une manière certaine la détermination de sa femme et celle de sa fille, donna, plein de joie, au solitaire qui était riche d'une foule de qualités, cette femme qui lui ressemblait.

23. La grande reine Çatarûpâ offrit dans sa joie, aux deux époux, comme présents de noce, des parures, des vêtements et des ustensiles de ménage d'un haut prix.

24. Après avoir donné sa fille à un homme digne d'elle, le monarque, libre de toute inquiétude, la pressa dans ses bras, le cœur agité par le regret [de la quitter].

25. Mais incapable de se séparer d'elle, versant des larmes à plusieurs reprises, lui disant : « Cher enfant, toi que j'aime ! » il baignait la chevelure de sa fille des pleurs qui tombaient de ses yeux.

26. Après avoir fait ses adieux au meilleur des solitaires qui consentait à son départ, le roi, accompagné de sa suite, monta sur son char avec sa femme pour se rendre dans sa capitale.

27. Il vit des deux côtés de la Sarasvatî, sur les belles rives de ce fleuve fait pour les familles des Rîchis, les ermitages florissants de ces sages pleins de quiétude.

28. Ses peuples ayant reconnu que leur maître s'approchait, sortirent, pleins de joie, du Brahmāvarta pour aller à sa rencontre, au milieu du bruit des chants, des instruments de musique et d'un concert de louanges.

29. C'est dans le Brahmāvarta qu'est située Varhichmatî, cette

ville remplie de tout ce qui rend heureux, à l'endroit même où tombèrent les poils du [sanglier du] sacrifice qui secouait son corps.

30. Là les Kuças et les Kâças (herbes qui servent à la célébration du sacrifice), avec lesquels les Rîchis, après avoir vaincu les Démons qui troublaient la cérémonie, avaient sacrifié à Yadjña, conservaient toujours l'éclat de leur verdure.

31. C'est là qu'ayant étendu un tapis fait de Kuças et de Kâças, le bienheureux Manu célébra la cérémonie en l'honneur du mâle du sacrifice, après avoir obtenu [le globe de] la terre pour s'y placer.

32. Cette ville nommée Varhichmatî, dans laquelle le souverain du monde avait fixé son séjour, renfermait un palais où les trois espèces de douleurs étaient inconnues; le Manu y étant rentré,

33. S'y livra au bonheur avec sa femme et ses enfants, sans que les plaisirs fissent obstacle à ses devoirs, entendant sa gloire pure célébrée par les chantres de la troupe des Suras, accompagnés de leurs femmes, et, chaque matin, écoutant les histoires de Hari avec un cœur profondément dévoué.

34. Aussi, le Manu Svâyambhuva, ce sage habile dans les mystères de la magie, ayant su, occupé comme il l'était de Bhagavat, résister aux assauts des plaisirs,

35. Les heures dont se composa la durée de son règne ne s'écoulèrent pas sans fruit, pendant qu'il s'appliquait à écouter, à méditer, à composer et à dire les histoires de Vichnu.

36. C'est ainsi qu'il gouverna la période qui lui avait été assignée pendant soixante et onze Yugas, supérieur au triple état de l'humanité, grâce à l'affection qui l'attachait au fils de Vasudêva.

37. Comment les douleurs qui nous viennent de notre corps, de notre cœur, du ciel, de nos semblables et des éléments, eussent-elles pu, ô fils de Vyâsa, blesser celui dont Hari était le refuge,

38. Celui qui, interrogé par les solitaires, leur exposa les saints et nombreux devoirs des hommes, des classes et des conditions, toujours attentif au bien de toutes les créatures?

39. Je viens de te raconter l'histoire merveilleuse du Manu, le

premier des rois, si digne d'être célébré; apprends maintenant la grandeur de sa race.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DON DE DÉVAHŪTI,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA.
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXIII.

CHAGRIN DE DÉVAHÛTI.

1. Maîtreya dit : Après le départ de son père et de sa mère, la vertueuse Dévahûti se mit à servir constamment son mari avec plaisir; habile à deviner ses intentions, elle ressemblait à la Déesse Bhavânî auprès de Bhava son seigneur.

2. Elle était pleine de confiance et de pureté de cœur; elle était grave, maîtresse d'elle-même, docile, affectueuse, et elle avait un doux langage.

3. Étrangère au désir, au mensonge, à la haine, à la cupidité, au péché, à la passion, toujours attentive et vigilante, elle s'efforçait de plaire à son mari qui resplendissait du plus grand éclat.

4. A la vue du dévouement profond que lui témoignait la fille du Manu, laquelle attendait de grandes bénédictions d'un mari dont la puissance l'emportait sur celle du Destin;

5. A la vue de cette femme amaigrie par le temps, et affaiblie par l'accomplissement de ses devoirs, Kardama, le plus excellent des Dêvarchis, touché de compassion, lui dit d'une voix tremblante d'amour :

6. Je suis satisfait aujourd'hui, fille du Manu, de tes égards, de ton obéissance extrême et de ton entier dévouement; ce précieux corps dont la possession est pour les êtres un bien si cher, tu n'y as fait aucune attention quand il a fallu souffrir pour moi.

7. Les faveurs de Bhagavat, qu'attentif à mes devoirs j'ai conquises par l'application de mon esprit à la science, à la méditation et aux austérités, ces faveurs qui exemptent de la crainte et du chagrin, vois-les, grâce au culte que tu m'as rendu, mises en ta possession : je t'accorde le don de la vue [divine].

8. Qu'est-ce d'ailleurs que les autres avantages dont on cesse de

souhaiter la possession, à la vue de l'arc du sourcil de Bhagavat dont la force est immense? Tu es accomplie; jouis de ces perfections divines que tu dois à ta propre vertu, et que les hommes ont tant de peine à obtenir au milieu des émotions que donne la royauté.

9. En entendant ainsi parler son mari qui était si versé dans les diverses sciences et dans tous les mystères de la magie, Dēvahūti ne sachant que penser, lui parla d'une voix émue par l'affection et par le respect, et avec un visage où brillait un sourire embelli par des regards pleins de pudeur.

10. Dēvahūti dit : Oui, tout cela, ô le plus excellent des Brâhmanes, a été consommé par toi-même, par toi qui disposes en maître des mystères infailibles de la magie; je le comprends, seigneur. Qu'elle ait donc lieu cette union dont tu parlais jadis, et qui doit rapprocher nos corps un seul instant; car c'est un grand avantage pour les femmes vertueuses que de concevoir dans les bras d'un époux accompli.

11. Cherche maintenant le moyen, indiqué par la science, de rendre propre à servir tes desseins, mon corps qui est tourmenté du désir extrême de s'unir à toi, et qui souffre de l'agitation que tu as excitée en mon cœur; pense donc, seigneur, à [nous] faire une demeure convenable.

12. Mâitrēya dit : Désireux de contenter sa femme chérie, Kardama, faisant usage de son pouvoir magique, fit apparaître à l'instant même, ô guerrier, un char divin qui marchait au moindre désir de son maître.

13. Ce char d'une nature divine, muni des objets les plus précieux dans chaque genre, donnait tout ce qu'on lui demandait; il était orné de colonnes de diamant, et renfermait le trésor à jamais inépuisable de tous les biens.

14. Rempli de meubles divins, il fournissait en tout temps ce qui peut servir au bien-être; il était orné de bannières et de drapeaux de diverses couleurs.

15. On y voyait briller des guirlandes de fleurs variées, autour

desquelles bourdonnaient agréablement les abeilles, et des vêtements divers faits d'étoffes de soie et de lin et de précieux tissus.

16. A chacun des étages, s'élevant les uns au-dessus des autres, dont se composait ce char, se trouvaient des lits, des sièges, des litières et des éventails tout préparés.

17. On y voyait répandus çà et là les produits des divers arts; le sol y était formé de grandes émeraudes, et les bancs quadrangulaires [qui en couvraient la surface] étaient de corail.

18. Le seuil des portes était de corail; et les battants de diamant; des vases d'or surmontaient les toits faits de saphir.

19. Les plus beaux rubis incrustés dans les murs faits de diamant y brillaient comme des yeux; on y voyait des tentes de diverses couleurs, avec des portiques d'or et des guirlandes de perles.

20. Des troupes de cygnes et de colombes ne cessaient d'y monter de tous côtés en murmurant, trompées par les figures factices qu'elles prenaient pour des oiseaux de leur espèce.

21. Les salles de cet édifice disposées de la manière la plus favorable pour le jeu, le sommeil et le plaisir, ses cours et ses enclos étaient faits pour étonner celui même [qui les avait construits].

22. Pendant qu'elle contemplait cette demeure d'un cœur qui n'était pas entièrement satisfait, Kardama, qui connaît les pensées de tous les êtres, lui adressa de lui-même la parole :

23. Quand tu te seras baignée dans le lac [Vindusaras], femme timide, tu monteras sur ce char; cet étang sacré formé par Çukla est pour les hommes une source de bénédictions.

24. Cette femme aux yeux de lotus, obéissant à la voix de son mari, couverte comme elle était d'un vêtement plein de poussière, avec sa chevelure négligée,

25. Le corps souillé de fange et d'ordure, les seins ternis, se plongea dans cet étang, réceptacle des belles eaux de la Sarasvatî.

26. Là elle vit dans une maison, au fond de l'étang, mille vierges toutes à la fleur de l'âge et parfumées de santal.

27. A son approche, ces femmes se levant aussitôt, lui dirent, les

maines réunies en signe de respect : Nous sommes tes servantes ; commande-nous, que faut-il faire ?

28. Après lui avoir donné le bain avec des substances d'un grand prix, ces femmes, pleines de respect, lui présentèrent deux pièces de soie pures et neuves,

29. Ainsi que des parures précieuses, brillantes, faites pour lui plaire, des aliments doués de toutes les vertus, et pour boisson une liqueur spiritueuse semblable à l'ambroisie.

30. Ensuite se regardant au miroir, elle se vit ornée d'une guirlande et de vêtements purs, pure elle-même, recevant le salut des jeunes filles qui l'entouraient de leurs respects,

31. Purifiée par le bain, la tête parfumée, ornée de toute espèce de parures, ayant au cou le Nichka, aux bras des bracelets, aux pieds des anneaux d'or retentissants,

32. Et portant autour des reins une ceinture d'or couverte de pierreries, et au cou un collier précieux avec un amulette.

33. Des dents et des sourcils d'une belle forme, un œil dont le coin extérieur était lisse et gracieux et qui rivalisait avec le calice du lotus, et des boucles de cheveux noirs embellissaient son visage.

34. Son souvenir s'étant ensuite reporté sur le chef des Rîchis, sur son époux si cher, elle se trouva dans le même instant avec ses femmes au lieu même où était le Pradjâpati.

35. En se retrouvant tout à coup au milieu de ses mille femmes en présence de son époux, elle fut frappée d'étonnement par ce miracle de la puissance magique de Kardama.

36. A la vue de sa femme purifiée par le bain de ses souillures, brillante d'un éclat nouveau, parée de sa beauté première, ayant ses beaux seins couverts d'un voile,

37. Richement vêtue, et servie par mille Vidyâdharîs, Kardama, plein d'amour, la fit monter, ô guerrier, dans son char.

38. Dans cette demeure, Kardama, l'objet de la passion de sa femme, brillait entouré des soins des Vidyâdharîs, sans que sa grandeur en fût diminuée, de même que, dans le ciel, le beau Roi des astres brille environné par les étoiles, au-dessus des lotus épanouis.

39. Avec ce char, il se plut longtemps dans les vallées du Roi des monts Kulâtchalias, théâtre des jeux des huit Gardiens du monde, dans ces vallées qu'embellit le souffle de l'ami de l'Amour, et où retentit le bruit fortuné de la chute du fleuve céleste; il y errait au milieu des louanges des Siddhas et entouré du cortège de ses femmes, comme le Dieu qui donne la richesse.

40. Objet de l'affection de sa femme, il se livrait au plaisir dans Vâïçrambhaka, le bois des Suras, dans Nandana, dans Puchpabhadra, auprès du lac Mânasa, et dans le bois gardé par Tchitraratha.

41. Avec ce char resplendissant, immense, et qui obéissait à ses moindres désirs, il laissait derrière lui ceux des Dieux, parcourant les mondes avec la rapidité du vent.

42. Qu'y a-t-il de difficile à exécuter pour ces hommes qui, avec une entière indépendance d'esprit, se sont réfugiés auprès de celui dont les pieds, semblables à un étang sacré, sont le terme où viennent cesser les douleurs [de la renaissance]?

43. Après avoir montré à sa femme le globe de la terre dans chacune des parties qui le composent, et avec les merveilles qu'il renferme, le grand Yôgin revint dans son ermitage.

44. S'étant divisé en neuf parties, il fit goûter, en les partageant lui-même, les plaisirs de l'amour à la belle fille du Manu, qui était avide de s'unir à lui; et de nombreuses années s'écoulèrent ainsi pour eux aussi vite qu'un instant.

45. Couchée, dans ce char, sur un excellent lit fait pour l'amour, elle ne se réveilla pas pendant tout le temps qu'elle resta dans les bras de son bel éponx.

46. C'est ainsi que, grâce à la puissance magique [de Kardama], livrés à l'ardeur du plaisir, ils passèrent au sein des voluptés cent années qui ne durèrent qu'un moment.

47. Ce sage puissant qui connaissait l'Esprit et qui pénétrait les intentions de tous les êtres, déposa sa semence dans le sein de Dévahûti, pour faire renaître sa femme de sa propre substance, après s'être divisé lui-même en neuf parties.

48. C'est pourquoi Dévahûti mit au monde dans le même jour

des filles [au nombre de neuf], dont tous les membres étaient d'une beauté parfaite, et qui étaient parfumées de santal rouge.

49. Ayant reconnu que son mari se disposait à se livrer à la vie des anachorètes, cette femme ravissante, souriant [en apparence], mais ayant [en réalité] le cœur dévoré de chagrin,

50. Traçant, la tête baissée, des lignes sur le sol avec les ongles de ses pieds brillants comme des bijoux, lui adressa de tendres paroles, en s'efforçant de retenir ses larmes.

51. Dêvahûti dit : Tu m'as accordé, seigneur, tout ce que tu m'avais promis; cependant il te reste encore à donner le salut à celle qui se réfugie auprès de toi.

52. Il faudra que tes filles, ô Brâhmane, se cherchent des maris qui leur ressemblent; n'aurai-je pas quelqu'un pour me consoler, quand tu te seras retiré dans la forêt?

53. Assez de temps, seigneur, s'est écoulé pour moi dans l'amour des objets sensibles et dans l'oubli de l'Esprit suprême.

54. Pendant que j'étais attachée aux objets des sens, j'ai porté sur toi tout mon amour, parce que j'ignorais l'Être suprême; cependant, puisse cet amour assurer mon salut!

55. Cet attachement, qui est pour l'homme une cause de retour en ce monde, quand il se porte par ignorance sur des méchants, conduit au contraire au détachement de toutes choses, quand ce sont des gens de bien qui en sont l'objet.

56. Celui dont les actions n'ont pour but ici-bas ni le devoir, ni le détachement, ni le culte du Dieu dont les pieds sont comme un étang sacré, celui-là, quoique vivant, est déjà mort.

57. C'est sans doute la puissance magique dont tu disposes qui m'a si fortement trompée; aussi, réfugiée auprès de toi, de toi qui donnes la délivrance, je ne désire pas être débarrassée de mes liens.

PIN DU VINGT-TROISIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

CHAGRIN DE DÊVAHÛTI,

DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXIV.

KARDAMA SE RETIRE DU MONDE.

1. Mâitrêya dit : Quand la vertueuse fille du Manu eut achevé d'exprimer ainsi son indifférence pour le monde, le solitaire, plein de compassion, se rappelant ce qu'avait dit Çukla, répondit à sa femme en ces termes.

2. Kardama dit : Fille de roi, ne te tourmente pas ainsi sur toi-même, ô toi qui es sans reproche ! Bientôt Bhagavat, l'Être inaltérable, descendra lui-même dans ton sein.

3. Tu es fidèle à tes devoirs : que le honneur soit avec toi ! Rends un culte au souverain Seigneur par ta continence, par ton respect pour les préceptes de la loi, par tes austérités, par ton zèle à donner des aumônes et par ta foi.

4. Honoré par toi, Çukla voulant perpétuer ma propre gloire, tranchera en toi le nœud du cœur, en naissant dans ton sein pour t'enseigner Brahma.

5. Mâitrêya dit : Dêvahûti recevant cette promesse avec une entière confiance à cause du caractère vénérable du Pradjâpati, se voua au culte de Purucha, l'Être immuable, le précepteur [du monde].

6. Après beaucoup de temps, Bhagavat, le vainqueur de Madhu, s'unissant à la semence de Kardama, fut engendré dans le sein de Dêvahûti, comme le feu qui est caché dans le bois.

7. Alors on entendit dans le ciel des sons d'instruments sortir du sein d'épais nuages; les Gandharvas chantèrent le Dieu, les Apsaras dansèrent de joie.

8. On vit tomber des fleurs divines que laissaient échapper les habitants de l'air; tout prit un aspect heureux, les points de l'horizon, les eaux et les cœurs.

9. Svayaṁbhū, accompagné de Marīchi et des autres Rīchis, se rendit à l'ermitage de Kardama, qu'entourait la Sarasvatī.

10. Brahmā, le Dieu incréé qui brille de son propre éclat, sachant que Bhagavat qui est le suprême Brahma, était né d'une portion de la qualité de la Bonté, pour faire connaître d'une manière distincte la doctrine où sont énumérés les principes;

11. Brahmā, [dis-je,] vénérant avec un cœur pur le dessein du Dieu, et sentant dans tout son corps le frémissement du plaisir, parla ainsi à Kardama [et à sa femme].

12. Brahmā dit : Tu m'as, ô mon fils, témoigné un respect sincère, parce que tu as accepté ma parole en l'accueillant avec révérence, ô toi qui m'honores!

13. C'est là l'obéissance que des fils doivent à leur père; il faut que la parole du maître soit toujours accueillie avec assentiment à cause de son autorité.

14. Ces belles filles auxquelles tu as donné le jour, ô mon fils, augmenteront la création présente par leur nombreuse postérité.

15. Donne-les donc en ce jour aux chefs des Rīchis, en consultant le caractère et le désir de chacune, et répands ta gloire sur la terre.

16. Je sais, ô solitaire, qu'Ādipurucha s'est incarné, à l'aide de la Mâyā dont il dispose, en un corps de couleur rouge, trésor de biens pour tous les êtres.

17. Le Dieu aux cheveux d'or, aux yeux de lotus, ayant sous les pieds l'empreinte du nymphéa, qui vient pour arracher la racine des œuvres au moyen de la science divine et humaine;

18. Le Dieu vainqueur de Kāitabha, qui est, ô femme, descendu dans ton sein, parcourra la terre, après avoir tranché en toi le nœud de l'ignorance et du doute.

19. Chef des troupes des Siddhas, entouré des respects des maîtres de la doctrine Sāṁkhya, il recevra dans le monde le nom de Kapila, et fera croître ta gloire.

20. Māitrēya dit : Après avoir adressé aux deux époux ces paroles consolantes, le créateur du monde, Haṁsa (Brahmā), porté sur son

cygne, se rendit dans la région qui s'élève au-dessus des trois cieux, avec Nârada et les Kumâras.

21. Quand le Dieu auquel on offre cent sacrifices fut parti, Kardama, se conformant à ses conseils, donna, comme cela lui avait été dit, ses filles aux créateurs de l'univers.

22. Il donna Kalâ (la seizième partie du diamètre de la lune) à Marîchi, Anasûyâ (celle qui est exempte d'envie) à Atri, Çraddhâ (la Foi) à Aggiras, Havirbhû (la Terre de l'offrande) à Pulustya.

23. A Pulaha il donna Gati (la Marche), qui était faite pour lui, et à Kratu, la vertueuse Kriyâ (la Cérémonie); à Bhrîgu, Khyâti (la Renommée), et à Vasichtha, Arundhatî (celle qui n'empêche pas les bonnes œuvres).

24. A Atharvan il donna Çânti (la Quiétude), par laquelle est développé le sacrifice; et par ces mariages, il combla de joie ces chefs des Brâhmanes et leurs femmes.

25. Ensuite les Rîchis, ô guerrier, ayant pris congé de lui avec les femmes qu'il leur avait données, partirent, la joie dans le cœur, chacun pour le lieu de son ermitage.

26. Quant à Kardama, ayant reconnu que l'Être qui paraît dans les trois Yugas, que le chef des Dieux, était descendu en ce monde, ce sage abordant le Dieu en secret, lui parla en ces termes, après s'être incliné devant lui.

27. Kardama dit : Ah ! les Dêvatâs témoignent enfin ici de la bienveillance aux créatures que leurs péchés consomment depuis si longtemps dans l'Enfer [de l'existence].

28. Celui dont les ascètes, à l'aide de la méditation profonde du Yôga qu'ils ont perfectionnée durant de nombreuses existences, cherchent à voir la forme dans les lieux solitaires;

29. Cet Être, qui est Bhagavat lui-même, sans faire attention à notre bassesse, vient de naître dans une famille vulgaire; c'est qu'il protège le parti de ceux qui lui sont dévoués.

30. C'est pour justifier ta parole que tu es descendu dans ma maison, ô Bhagavat, avec l'intention de répandre la science, ô toi qui augmentes la gloire de ceux qui te sont dévoués.

31. Elles te conviennent les formes [surnaturelles] que tu revêts, ô Bhagavat, toi qui n'as [réellement] pas de forme; et tu aimes aussi ces apparences diverses qui plaisent à tes serviteurs.

32. Je me réfugie auprès de toi dont le piédestal est véritablement toujours digne des respects des sages qui désirent connaître la vérité, de toi qui es plein de pouvoir, de sagesse, de gloire, de science, de force et de beauté.

33. Je me réfugie auprès de l'Être suprême, qui est la Nature, l'Esprit, l'Intelligence, le Temps, Kavi (Brahmâ), le principe [de la Personnalité] dont l'essence est triple, le soutien des mondes; de cet Être qui, par l'énergie de sa propre intelligence, fait rentrer en lui-même toutes ces manifestations extérieures, qui dispose de sa puissance d'une manière indépendante; de cet Être qui est Kapila.

34. Je demande encore une faveur au chef des créatures, aujourd'hui qu'affranchi, grâce à toi, de toute dette, j'ai obtenu l'objet de mes désirs : puissé-je, exempt de chagrin, te portant dans mon cœur, passer ma vie en marchant dans la voie des anachorètes!

35. Bhagavat dit : Ma parole est pour le monde l'autorité suprême dans les choses saintes comme dans les profanes; c'est ainsi que je suis né dans ta famille, ô solitaire, conformément à la promesse que je t'avais faite.

36. Cette naissance par laquelle je viens dans ce monde a pour but d'exposer à ceux qui veulent se délivrer de la condition [de l'humanité], à laquelle on échappe si difficilement, une énumération des principes conforme à la doctrine de l'Esprit.

37. Cette voie invisible de l'Esprit a disparu depuis longtemps; sache que j'ai pris ce corps pour lui redonner l'existence.

38. Va, je te le permets, où tu désires, déposant en moi toutes tes actions; et après avoir triomphé de la mort, qui est si difficile à vaincre, sers-moi pour obtenir l'immortalité.

39. Me reconnaissant avec ton cœur dans ton âme, moi qui suis l'Esprit brillant de son propre éclat, moi qui réside dans le cœur de tous les êtres, tu obtiendras le salut, libre de chagrin.

40. Et moi j'exposerai à ma mère la science de l'Esprit suprême,

cette science qui éteint toutes les œuvres, et par laquelle elle aussi s'affranchira de toute crainte.

41. Mâitrêya dit : Instruit de cette manière par [Bhagavat qui avait pris la forme de] Kapila, le Pradjâpati satisfait se retira dans la forêt, après avoir marché respectueusement autour du Dieu.

42. Kardama ayant fait vœu de vivre en solitaire, n'ayant d'autre refuge que l'Esprit et détaché de toutes choses, parcourut la terre sans allumer de feu, sans se reposer dans aucune demeure.

43. Unissant son cœur à Brahma, l'Être qui est supérieur à ce qui existe comme à ce qui n'existe pas [pour nos organes], qui se manifeste par les qualités, quoiqu'il n'en ait réellement pas, et qui se laissait voir face à face à sa dévotion exclusive ;

44. Exempt d'égoïsme et d'orgueil, libre des affections opposées [du plaisir et de la peine], regardant tout d'un œil égal, ne voyant que son âme, ayant l'esprit calme et ramené sur lui-même, ferme et semblable à l'océan dont les vagues sont apaisées,

45. Affranchi des liens du monde et concentrant son âme avec le sentiment d'une dévotion extrême sur Bhagavat, fils de Vasudêva, l'Être qui sait tout, et qui est l'essence de l'âme individuelle,

46. Il vit, résidant au sein de tous les êtres, Bhagavat qu'il reconnaissait comme son propre esprit, et il vit tous les êtres au sein de son esprit qui était Bhagavat lui-même.

47. Avec son cœur libre d'affection et de haine, indifférent à toutes choses et uni à Bhagavat par la pratique de la dévotion, il obtint le salut que donne ce Dieu.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

L'ÉTRAITÉ DE KARDAMA,

DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,

LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XXV.

PRATIQUE DE LA DÉVOTION.

ÇĀUNAKA dit :

1. Bhagavat, l'Être incréé, est né de lui-même à l'aide de la Mâyâ dont il dispose, sous le nom de Kapila, le promulgateur de la doctrine Sâmkhya, dans le but de faire connaître aux hommes ce que c'est que l'Esprit.

2. Mes sens ne peuvent se rassasier de la gloire de ce sage, le plus excellent d'entre les hommes, le plus parfait de tous les Yôgins, en qui le monde célèbre un Dieu.

3. Expose-moi donc, car j'ai la foi, les actions si dignes d'être racontées qu'accomplit, à l'aide de sa Mâyâ, Bhagavat, qui est essentiellement indépendant.

SÛTA dit :

4. Voici ce que le bienheureux Mâitrêya, l'ami de Dvâipâyana, répondit, la joie dans le cœur, à Vidura qui, par une question semblable, lui demandait la science de l'Esprit.

5. Mâitrêya dit : Quand son père Kardama fut parti pour la forêt, Kapila, qui était Bhagavat lui-même, voulant satisfaire sa mère, fixa son séjour dans l'ermitage de Vindusaras.

6. A la vue de son fils qui, assis dans une inaction complète, montrait le terme de la voie des principes, Dêvahûti, se rappelant la parole du Dieu créateur, lui parla de la manière suivante.

7. Dêvahûti dit : Je suis fatiguée pour toujours, ô toi qui revêts tant de formes, de l'ardeur coupable des sens; au moment où je l'ai satisfaite, je suis tombée dans une obscurité profonde.

8. Grâce à ta faveur, j'ai en ce jour, au terme de mes existences, obtenu, dans ta personne, une vue parfaite et capable de franchir ces ténèbres épaisses si difficiles à traverser.

9. O toi qui es Bhagavat, le premier des Esprits et le souverain Seigneur, toi l'œil du monde, tu es pour l'univers plongé dans les ténèbres comme le soleil qui vient de se lever.

10. Daigne donc, Être divin, dissiper mon ignorance, qui n'est que cette illusion qui nous fait dire à tort : « Moi et le mien, » illusion que tu as embrassée toi-même au sein de ce corps.

11. Aussi cherchant un asile auprès de toi qui es secourable, de toi qui abats, pour le bien de tes serviteurs, l'arbre du monde, j'adore, dans le désir de distinguer la Nature de l'Esprit, le plus parfait de ceux qui connaissent la loi des hommes vertueux.

12. Maîtreya dit : Ayant appris par ces paroles le souhait irréprochable de sa mère, ce souhait qui augmente chez les hommes le désir de la délivrance, le Dieu qui est la voie des hommes vertueux et maîtres d'eux-mêmes, lui répondit, le cœur plein de satisfaction, et le visage embelli par un léger sourire.

13. Bhagavat dit : Le Yôga qui a pour objet l'Esprit suprême, est établi par moi comme le moyen qu'ont les hommes d'obtenir la béatitude absolue ; c'est là que se trouve le terme définitif du bonheur et du malheur.

14. Voilà la doctrine que je vais t'exposer ; c'est cette doctrine que je communiquai jadis, femme vertueuse, aux Rîchis désireux de connaître le Yôga dans la perfection de toutes ses parties.

15. Le cœur est reconnu comme aussi propre à enchaîner l'âme individuelle qu'à la délivrer : attaché aux qualités, c'est un lien ; dévoué à Purûcha, c'est un moyen de délivrance.

16. Lorsque délivré des souillures du désir, de la cupidité et des autres passions qui naissent du sentiment du moi et du mien, le cœur est pur, insensible à la peine comme au plaisir, égal pour tous,

17. Alors l'homme voit l'Esprit, absolu, supérieur à la Nature, uniforme, lumineux par lui-même, subtil, continu ;

18. Il le voit, dis-je, avec un cœur dévoué et détaché de toutes

choses par la science, il le voit complètement impassible, et il reconnaît alors que la Nature est sans énergie.

19. Non, il n'y a pas pour les Yôgins de chemin qui puisse aussi heureusement les conduire à la possession de Brahma, que la dévotion qui s'applique à Bhagavat, l'âme de toutes choses.

20. Les sages savent que l'attachement aux choses est la chaîne indestructible de l'âme; mais cet attachement même, quand il se porte sur les hommes vertueux, est un moyen infaillible de salut.

21. Les hommes patients, pleins de compassion et de tendresse pour tous les êtres, qui n'ont pas d'ennemis et sont calmes, qui sont bons et dont la vertu est la parure;

22. Qui, avec une affection exclusive, ont pour moi une dévotion profonde; qui pour moi renoncent aux œuvres, renoncent à leurs parents et à leurs familles;

23. Qui, après s'être purifiés, écoutent et racontent les histoires dont je suis l'objet; qui sont affranchis des diverses espèces de douleurs, parce que leur cœur est dirigé vers moi;

24. Ce sont là les hommes vertueux, ô ma mère, les hommes libres de tout attachement; tu dois les rechercher, car leur commerce fait disparaître le péché de l'attachement au monde.

25. Par suite de l'attachement qu'on porte aux hommes vertueux, les histoires qui font connaître ma puissance, deviennent, pour les oreilles et pour le cœur, des sources de félicité; et du goût que l'on aura pour ces récits naîtront bien vite la foi, l'amour et la dévotion à celui qui est la voie de la délivrance.

26. Étant parvenu à se détacher entièrement, par une dévotion qui songe exclusivement aux œuvres de ma puissance, du bonheur que donnent les sens dans ce monde et dans l'autre, l'homme qui pratique le Yôga devra employer toute son énergie à saisir son esprit par les voies directes de cette doctrine.

27. Avec de l'indifférence pour les qualités de la Nature, avec une science développée par le détachement de toutes choses, avec la pratique du Yôga et une dévotion dirigée sur moi, l'homme, même

au sein de ce corps [mortel], parvient à me posséder, moi qui suis l'essence de l'âme individuelle.

28. Dêvabûti dit : Qu'est-ce que cette dévotion qui t'est due, et dis-moi comment il faut que je m'y livre, pour que je puisse posséder promptement ton état, qui est la délivrance suprême ?

29. Ce Yôga dont tu as parlé, ô toi qui es la délivrance même, ce Yôga qui a pour but Bhagavat, et d'où résulte la connaissance des principes, quel est-il et quelles en sont les parties ?

30. Expose-moi tout cela d'une manière distincte, ô Hari ! pour que moi, qui ne suis qu'une femme, et dont l'intelligence est lente, je puisse comprendre aisément, par ta faveur, ce qu'il est si difficile de comprendre.

31. Mâitrêya dit : Connaissant ainsi l'intention de sa mère, Kapila, plein d'affection pour celle dans le sein de laquelle il avait pris un corps, lui enseigna la doctrine où sont énumérés les principes, que l'on nomme Sâmkhya, et qui embrasse la dévotion et le Yôga.

32. Bhagavat dit : Quand les sens, ces organes lumineux dont l'office est de saisir les qualités, agissant conformément à l'Écriture, se dirigent, dans l'homme dont le cœur est inébranlable, vers l'Être dont la Bonté est la forme; quand leur action est naturelle

33. Et désintéressée, c'est alors qu'existe la dévotion à Bhagavat, vertu plus importante que la perfection, et qui consume l'enveloppe de l'Esprit, aussi vite que le souffle de vie fait digérer les aliments.

34. Les hommes qui, sans désirer de s'unir à moi, sont livrés au culte de mes pieds, qui n'agissent qu'à mon intention, et qui, dévoués à mon culte, unis les uns aux autres [par la commune affection qu'ils me portent], vénèrent les œuvres de ma puissance ;

35. Ces hommes vertueux, ô ma mère, voient mes belles formes divines, source de tous les biens, ces formes qui, avec des yeux bruns et des visages bienveillants, leur font entendre cette voix [céleste], digne objet de leurs désirs.

36. Le cœur transporté et les sens ravis par la vue de ces membres aimables, par ces mouvements gracieux, par ce sourire et par ces regards si nobles, par ces belles et harmonieuses paroles, ces

sages se sentent bientôt, sans qu'ils en aient conçu le désir, conduits par la dévotion à cet état [de béatitude] qui échappe aux sens.

57. Ensuite ils obtiennent sans les désirer, dans le monde où je réside, moi qui suis l'Être suprême, et la possession de ma puissance magique, et mes huit facultés surnaturelles, conséquences légitimes [de leur dévotion], et la félicité parfaite de Bhagavat.

58. Ceux qui me sont dévoués, ô toi dont l'extérieur est si calme, ne périront jamais; mon glaive, l'arme de celui dont les yeux restent toujours ouverts, ne les dévorera pas, eux pour lesquels je suis, ô ma mère, comme leur âme, pour lesquels je suis un fils, un ami, un maître, un allié, une divinité tutélaire.

59. Ceux qui, après avoir renoncé à ce monde et à l'autre, à leur âme qui est faite pour les habiter également tous les deux, aux êtres qui sont sous leur dépendance, et aux biens de la terre, tels que les richesses, les troupeaux, les maisons;

40. Ceux, en un mot, qui après avoir abandonné toutes choses, m'adorent avec une dévotion exclusive, moi dont la face est tournée de tous côtés, franchissent la mort par ma faveur.

41. Non, hors de moi qui suis Bhagavat, le maître de la Nature et de l'Esprit, et l'âme de toutes les créatures, hors de moi, le danger redoutable ne connaît pas de terme.

42. C'est par la crainte qu'il a de moi que le vent souffle, par la crainte qu'il a de moi que le soleil éclaire, qu'Indra verse la pluie, que le feu brûle, que le Dieu de la mort marche.

43. Les Yôgins, pour obtenir la héatitudo, viennent, à l'aide de la pratique de la dévotion, accompagnée de la science et du renoncement au monde, se réfugier sous la plante de mes pieds, où l'on est à l'abri de tout danger.

44. Enfin ce qui, dans ce monde, assure aux hommes le bonheur, c'est uniquement un cœur qui se donne à moi et qui s'y attache d'une manière solide par la pratique d'une ardente dévotion.

FIN DU VINGT-CINQUIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
PRATIQUE DE LA DÉVOTION.

CHAPITRE XXVI.

ÉNUMÉRATION DES PRINCIPES.

1. Bhagavat dit : Je vais maintenant t'exposer la définition de chacun des principes; l'homme qui parvient à en posséder la science est affranchi des qualités de la Nature.

2. Je vais te communiquer la science qui fait connaître l'Esprit, et qui tranche le nœud du cœur, cette science que les sages ont exposée pour assurer à l'homme la béatitude.

3. Purucha, qui est l'Esprit, est sans commencement et sans qualités; il est supérieur à la Nature; il rayonne au dedans de lui-même; il est toute lumière; il occupe l'univers entier.

4. Cet Être qui pénètre toutes choses, s'est uni de lui-même à la Nature, cette énergie divine, insaisissable [aux sens], dont les qualités forment l'essence, et qui se présentait à lui en se jouant.

5. En voyant la Nature qui, à l'aide des qualités, produisait des créatures variées, semblables à elle-même, l'Esprit s'oublia subitement en ce monde avec celle qui cache la science.

6. C'est ainsi que l'Esprit s'attribue à lui-même la qualité d'agent, tandis que les actions sont faites par les qualités de la Nature, sous la direction d'un autre agent que lui.

7. C'est là le lien de l'Esprit qui est [réellement] inactif et témoin, lien d'où résulte la dépendance et la condition mortelle de cet Être souverain et essentiellement heureux.

8. Les sages ont dit que l'état d'effet, celui de cause et celui d'agent proviennent de la Nature, mais que c'est l'Esprit qui, supérieur à la Nature, jouit du plaisir et de la peine.

9. Dêvahûti dit : Donne-moi, ô le meilleur des Esprits, la définition de la Nature et de l'Esprit, de cette double cause de l'univers,

et fais-moi connaître la forme grossière et la forme subtile de ce monde, formes dont la Nature et l'Esprit sont l'essence.

10. Bhagavat dit : La cause première, douée des trois qualités, non développée, éternelle, qui est à la fois ce qui existe comme ce qui n'existe pas [pour nos organes], s'appelle Prakṛiti; essentiellement privée d'attributs, elle en revêt cependant.

11. On appelle Brahma la série des principes qui procèdent de la cause première au nombre de vingt-quatre, divisés ainsi qu'il suit : cinq, puis cinq, puis quatre, puis dix.

12. Les grands éléments sont au nombre de cinq : ce sont la terre, l'eau, le feu, le vent, l'éther. Les molécules élémentaires sont en nombre égal : ce sont l'odeur et les autres qualités.

13. Les organes des sens sont au nombre de dix : ce sont les oreilles, la peau, les yeux, la langue, les narines, l'appareil vocal, les mains, les pieds, les organes de la génération, et en dixième lieu, les organes excrétoires.

14. Le cœur, l'Intelligence, la Personnalité, l'esprit, constituent l'organe interne; cet organe se divise ainsi en quatre facultés, d'après les fonctions qu'on y distingue.

15. Enfin le Temps que j'ai défini l'état de Brahma uni aux qualités [de la Nature qu'il a pénétrée], est compté comme le vingt-cinquième principe.

16. D'autres nomment puissance de Puruṣa le Temps, qui est une cause de terreur pour l'Esprit livré à l'action, qui, uni à la Nature, est égaré par la Personnalité.

17. Or le Temps, qui est Bhagavat lui-même, ô fille de Manu, est ainsi défini : C'est ce d'où vient le mouvement des qualités, qui sont balancées au sein de la Nature, dans un équilibre parfait, et n'y sont pas distinguées les unes des autres.

18. Bhagavat, c'est celui qui, au moyen de la Mâyâ dont il dispose, réside à la fois tout entier au dedans des êtres, sous la forme de l'Esprit, et en dehors des êtres, sous la forme du Temps.

19. L'Esprit suprême déposa sa semence dans sa matrice [la Na-

ture], dont les qualités étaient agitées par le Destin; cette matrice produisit le principe de l'Intelligence qui resplendit comme l'or.

20. Manifestant au dehors l'univers qui était [précédemment] rentré dans son sein, ce principe inaltérable [de l'Intelligence], qui est la racine du monde, épuisa par sa splendeur l'obscurité profonde dans laquelle il s'était endormi [au temps de la destruction du monde].

21. La qualité de la Bonté, qui est parfaitement transparente et calme, qui est la forme de Bhagavat, et que l'on a appelée [dans la mythologie] du nom de Vâsudêva, c'est là l'esprit dont le principe de l'Intelligence forme l'essence.

22. La transparence parfaite, l'immutabilité, le calme : c'est ainsi que l'on définit l'esprit d'après les attributs qui lui sont propres; sa nature ressemble à l'état primitif de l'eau.

23. Du principe de l'Intelligence, né de la semence de Bhagavat et se transformant, sortit la Personnalité qui est triple, et à qui appartient la faculté de l'action.

24. La Personnalité est modifiée, passionnée et obscure; c'est d'elle, [en tant que possédant ces trois qualités,] que procède la création du cœur, celle des sens et celle des grands éléments.

25. C'est ce principe dont les éléments, les sens et le cœur forment l'essence, que l'on nomme [mythologiquement] Saṁkarachâṇa, le serpent aux cent têtes, ou Ananta, qui est Puruṣa.

26. Il a pour caractère d'être agent, cause et effet; on lui donne encore pour attributs le calme, la passion et l'aveuglement.

27. Le principe du cœur est né de la transformation de la Personnalité modifiée; de la volonté et de la délibération qui appartiennent au cœur procède l'assentiment [donné à l'action].

28. C'est ce principe qu'on désigne [mythologiquement] sous le nom d'Aniruddha, le chef suprême des sens, Aniruddha qui est noir comme un nénuphar d'automne, et que les Yôgins ne parviennent à renfermer dans leur cœur que lentement.

29. De la transformation de la manifestation passionnée de la Personnalité est sorti le principe [qu'on nomme] la faculté de con-

naître, principe qui est et la connaissance distincte par laquelle [nous] apparaissent les choses, et le guide secourable des sens.

30. Le doute, l'erreur, la certitude, le souvenir, le sommeil : c'est de cette manière que l'on définit la faculté de connaître d'après ses opérations diverses.

31. De la manifestation passionnée [de la Personnalité] sortent également les sens, que l'on divise en organes de l'action et en organes de la connaissance; car l'énergie de l'action appartient au souffle de vie, et l'énergie de la connaissance à la faculté de connaître.

32. De la manifestation obscure de la Personnalité transformée et mise en action par l'énergie de Bhagavat, procéda la molécule élémentaire du son, et de cette dernière l'éther; [au son correspond] l'ouïe, qui le perçoit.

33. Le son désigne les choses; il est la manifestation du principe qui voit [en nous]; il est la molécule élémentaire de l'éther; tels sont les caractères que les sages reconnaissent au son.

34. L'éther donne aux êtres l'espace où ils se tiennent; il est au dedans et au dehors [de toutes choses]; il est la demeure du souffle de vie, des sens et du cœur; telle est la définition qu'on donne de l'éther d'après ses fonctions.

35. De l'éther ayant pour molécule élémentaire le son, et transformé par la marche du Temps, naquit l'attribut tangible; de ce dernier le vent, et la peau qui perçoit l'attribut tangible.

36. Le poli, la rudesse, le froid, le chaud : ce sont là les qualités par lesquelles est perçu l'attribut tangible, qui est aussi la molécule élémentaire du vent.

37. Le vent agite; il mêle; il touche; il dirige [l'ouïe et l'odorat] vers le son et vers les corps [odorants], il est l'âme de tous les sens; telle est la définition que l'on donne du vent d'après ses effets.

38. Du vent ayant pour molécule élémentaire l'attribut tangible, naquit, par l'action du Destin, la forme, et de celle-ci la lumière, puis la vue qui perçoit la forme.

39. La lumière donne à chaque chose sa figure; elle est dépendante; elle est la forme même de l'objet [qu'elle nous montre]; ce

sont là les propriétés essentielles de la lumière, et les fonctions de cet élément qui a pour molécule la forme.

40. La lumière éclaire; elle mûrit; elle fait exécuter les actes du boire et du manger; elle fond la neige; elle sèche; elle donne la faim et la soif; ce sont là les fonctions de la lumière.

41. De la transformation de la lumière ayant pour élément la forme, naquit, par l'action du Destin, la molécule élémentaire de la saveur; et de celle-ci l'eau, et le goût qui perçoit la saveur.

42. La saveur, qui est une en elle-même, se divise, par suite des modifications qu'éprouvent les substances matérielles, en saveur âpre, douce, amère, piquante et acide.

43. L'eau mouille; elle se forme en boules; elle sert aux libations; elle alimente le souffle vital; elle désaltère; elle polit; elle apaise la chaleur; elle se renouvelle avec abondance: ce sont là les propriétés de l'eau.

44. De la transformation de l'eau ayant pour molécule élémentaire la saveur, naquit, par l'action du Destin, la molécule élémentaire de l'odeur, et de celle-ci la terre; [à l'odeur correspond] l'odorat qui la perçoit.

45. L'odeur, qui est une en elle-même, se divise, par suite de l'inégale répartition des molécules dont se composent les corps, en odeur mêlée, fétide, agréable, douce, forte et acide.

46. La terre [fournit la matière dont on] fait les images de Brahmâ; elle repose sur elle-même; elle soutient tout; elle est la limite dernière des éléments; elle est l'origine des qualités qui distinguent les créatures les unes des autres; telle est la définition que l'on donne de la terre d'après ses propriétés.

47. Ce qui a pour objet la qualité distinctive de l'éther, se nomme l'ouïe; ce qui a pour objet la qualité distinctive du vent, se nomme le toucher.

48. Ce qui a pour objet la qualité distinctive de la lumière, se nomme la vue; ce qui a pour objet la qualité distinctive de l'eau, se nomme le goût; ce qui a pour objet la qualité distinctive de la terre, se nomme l'odorat.

49. La condition de l'élément supérieur se retrouve dans l'élément inférieur en vertu du rapport qui les unit l'un à l'autre, [celui de la cause à l'effet;] de là vient que les attributs des divers éléments se retrouvent en commun dans la terre.

50. Cependant comme ces sept principes, à commencer par l'Intelligence, restaient séparés les uns des autres [sans s'unir], l'Être qui existe avant l'univers pénétra dans leur sein avec le temps, l'action et les qualités.

51. Ensuite, de ces principes rassemblés et mis en mouvement par cet Être, sortit un œuf privé de sentiment, du sein duquel s'éleva Virâdj, qui est Purucha.

52. Cet œuf, nommé Viçêcha (l'enveloppe matérielle du monde), était environné par l'eau et par les autres éléments, qui s'élevaient en une progression décuple les uns au-dessus des autres, et qui étaient enveloppés à l'extérieur par la Nature; c'est au sein de cet œuf que s'étend le développement visible des mondes, qui est la forme du bienheureux Hari.

53. Après s'être levé du milieu de cet œuf d'or qui gisait sur l'eau, le grand Dêva, le pénétrant tout entier, pratiqua de nombreuses ouvertures [dans son propre corps].

54. La bouche s'ouvrit d'abord : la voix en sortit, puis, avec la voix, le feu. Les narines s'ouvrirent ensuite, et il en sortit l'odorat, dont l'existence repose sur celle du souffle de vie;

55. Après l'odorat parut le vent. Les yeux s'ouvrirent : la vue en sortit, et après elle le soleil. Les oreilles s'ouvrirent : l'ouïe en sortit, puis les points de l'horizon.

56. La peau de Virâdj s'ouvrit : les poils, tels que la barbe [et les cheveux,] en sortirent, ensuite parurent les plantes annuelles. L'organe de la génération s'ouvrit,

57. Et il en sortit la semence, et ensuite les eaux. Les voies excrétoires s'ouvrirent : le souffle expiré en sortit, et de ce dernier, Mrityu qui répand l'épouvante dans le monde.

58. Les mains s'ouvrirent : la force en sortit, et ensuite le Dieu

qui resplendit par lui-même (Indra). Les pieds s'ouvrirent : il en sortit la marche, et ensuite Hari.

59. Les veines s'ouvrirent, et le sang se trouva transporté par elles; les fleuves en sortirent ensuite. Le ventre s'ouvrit :

60. Il en sortit la faim et la soif, et l'océan parut après eux. Le cœur s'ouvrit ensuite : du cœur sortit le sentiment;

61. Du sentiment sortit la lune. L'Intelligence parut ensuite : le Maître de la parole en sortit. La Personnalité parut, puis Rudra, et enfin l'esprit d'où sortit l'esprit individualisé.

62. Ces êtres divins qui se tenaient debout essayèrent vainement de faire lever Virâdj; ils rentrèrent donc l'un après l'autre dans les cavités de son corps, afin de le mettre debout.

63. Le feu rentra dans la bouche avec la voix : Virâdj ne se releva pas. Le vent, accompagné de l'odorat, rentra dans les narines : Virâdj ne se releva pas.

64. Le soleil rentra dans les yeux avec la vue : Virâdj ne se releva pas. Les points de l'horizon rentrèrent avec l'ouïe dans les oreilles : Virâdj ne se releva pas.

65. Les plantes annuelles rentrèrent dans la peau avec les poils : Virâdj ne se releva pas. Les eaux rentrèrent dans l'organe de la génération avec la semence : Virâdj ne se releva pas.

66. Mrityu rentra dans les voies excrétoires avec le souffle expiré : Virâdj ne se releva pas. Indra rentra dans les mains avec la force : Virâdj ne se releva pas.

67. Vichnu rentra dans les pieds avec la marche : Virâdj ne se releva pas. Les fleuves rentrèrent dans les veines avec le sang : Virâdj ne se releva pas.

68. L'océan rentra dans le ventre avec la faim et la soif : Virâdj ne se releva pas. La lune rentra dans le cœur avec le sentiment : Virâdj ne se releva pas.

69. Brahmâ (le Maître de la parole) rentra dans le cœur avec l'Intelligence : Virâdj ne se releva pas. Rudra y rentra aussi avec la Personnalité : Virâdj ne se releva pas.

70. Mais quand l'esprit individualisé, qui est l'âme humaine,

rentra dans le cœur avec l'esprit [portion de Purucha], en ce moment Virâdj, qui est Purucha, se dressa du milieu de l'océan.

71. Celui que l'Intelligence, le cœur, les sens et le souffle de vie ne peuvent relever par leurs seules forces, et qui reste gisant comme un homme endormi, s'il n'intervient lui-même;

72. Cet Être, qui est l'âme individuelle, doit être reconnu d'une manière distincte dans la personne [humaine], et il faut méditer sur lui avec dévotion, avec une indifférence complète [pour le monde], et avec un esprit exercé au Yôga et éclairé par la science.

FIN DU VINGT-SIXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
 ÉNUMÉRATION DES PRINCIPES,
 DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
 LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
 RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXVII.

DISTINCTION DE LA NATURE.

1. Bhagavat dit : L'Esprit, quoiqu'au sein de la Nature, n'est pas modifié par les qualités qui n'appartiennent qu'à elle, parce qu'il est inaltérable, qu'il n'agit pas, et qu'il est exempt de qualités; c'est comme le soleil dont l'image est reproduite dans l'eau.

2. Mais quand il s'attache aux qualités de la Nature, alors, troublé par le sentiment de la Personnalité, il se figure qu'il est agent.

3. Aussi, déchu de sa perfection, parce qu'en agissant il contracte des souillures qui résultent de son attachement [pour la Nature], il entre malgré lui dans la voie du monde, en descendant au sein de matrices bonnes, mauvaises ou intermédiaires.

4. Car quoique la réalité ne se trouve pas plus dans le monde que dans un songe où tout est vain, la nécessité de la transmigration ne cesse pas pour celui qui ne pense qu'aux objets extérieurs.

5. Voilà pourquoi il faut que par la pratique d'une ardente dévotion et par le détachement absolu, l'homme se rende peu à peu maître de son cœur qui s'est attaché à la voie coupable des sens.

6. Doué de foi, exercé aux pratiques du Yôga, telles que l'observation des devoirs religieux, une affection sincère pour moi, l'attention qu'on doit à mes histoires,

7. Une égalité complète à l'égard de tous les êtres, la bienveillance, le détachement, la chasteté, le silence et l'accomplissement du devoir en vue de ce qu'il y a de plus élevé;

8. Satisfait de ce qui se présente à lui de soi-même, sobre, vivant en solitaire, habitant dans un lieu retiré, calme, charitable, compatissant, maître de lui;

9. Ne s'attachant pas aux fausses opinions que l'on se fait de ce

corps et de tout ce qui en dépend, parce qu'il a reconnu par la science la nature véritable de Prakṛiti et de Puruṣa;

10. Affranchi des conditions auxquelles est soumise l'intelligence, ayant rejeté bien loin la vue de toute autre chose [que l'âme], s'étant saisi lui-même avec son propre esprit, comme la vue atteint le soleil [dont elle n'est pas distincte], et se voyant face à face,

11. Le sage perçoit au sein de sa Personnalité, qui n'existe réellement pas, un reflet de l'Être, qu'il voit exempt d'attributs, allié à la cause, éclairant l'effet, contenu dans toutes choses et unique.

12. De même qu'en voyant [dans l'intérieur d'une maison fermée] le disque du soleil reproduit sur le mur, on reconnaît que ce doit être l'eau qui le réfléchit [du dehors], et que de ce dernier fait on conclut qu'il est dans le ciel;

13. Ainsi la Personnalité, qui a une triple forme, est conclue de l'existence des éléments, des sens et du cœur qui en sont comme le reflet; et de la Personnalité à son tour, au sein de laquelle se réfléchit l'Être existant, est conclu l'Esprit qui voit la vérité.

14. Lorsque, dans ce monde, les molécules élémentaires, les sens, l'Intelligence et les autres facultés ont été anéanties par le sommeil [profond], au sein de la cause qui n'existe pas [pour nos organes], l'homme qui alors échappe au sommeil et à la Personnalité,

15. Et qui croit, mais à tort, au moment où sa Personnalité disparaît, que son âme qui ne périt pas est anéantie, de même que celui qui se croit mort parce qu'il a perdu ses richesses;

16. L'homme, dis-je, qui ramène ainsi sur soi sa réflexion, atteint sa propre essence, qui est la demeure du sujet doué de Personnalité, et qui le saisit dans son sein.

17. Dēvahūti dit : La Nature, ô Brāhmane, ne permet jamais à l'Esprit de se séparer d'elle, parce qu'ils sont unis l'un à l'autre, et qu'ils sont tous deux éternels.

18. De même que la terre et l'odeur n'ont pas une existence distincte l'une de l'autre, non plus que la saveur et l'eau, ainsi l'Intelligence et l'Esprit suprême n'existent pas séparément.

19. Dès qu'existent les qualités de la Nature auxquelles l'Esprit ne

peut pas s'unir, sans être, quoiqu'il soit inactif, enchaîné à l'action, comment arriverait-il au milieu d'elles à son unité absolue?

20. Le danger redoutable [de la transmigration] qu'a fait cesser un instant la considération de la vérité, reparaît de nouveau, parce que la cause qui le produit n'est pas définitivement détruite.

21. Bbagavat dit : Par l'accomplissement désintéressé du devoir, par la pureté du cœur, par une dévotion ardente que ne cesse de nourrir l'attention prêtée aux récits dont je suis l'objet;

22. Par la science qui connaît les principes, par le détachement le plus complet de toutes choses, par la pratique du Yôga jointe à de rudes pénitences, et par la contemplation profonde de l'Esprit,

23. La Nature consumée pour ainsi dire, même en ce monde, disparaît chaque jour successivement aux yeux de l'Esprit, comme se détruit le bois de l'Arañi qui est la source du feu.

24. Abandonnée par l'Esprit qui a joui d'elle, et qui connaît pour toujours ses défauts, elle ne peut être une cause de malheur pour cet Être souverain qui subsiste dans sa propre grandeur.

25. Car comme un songe qui n'apporte à un homme endormi que de vaines images, cesse au réveil de lui faire illusion;

26. Ainsi la Nature ne peut plus désormais opprimer celui qui, après en avoir reconnu l'essence, s'est uni de cœur avec moi et trouve son bonheur en lui-même.

27. Quand pendant la durée de nombreuses existences, le solitaire est ainsi exclusivement occupé de l'Esprit suprême; quand il conserve partout, depuis ce monde jusqu'à celui de Brahmâ, une indifférence complète pour toutes choses;

28. Qu'il est plein de dévotion pour moi et qu'il connaît la vérité, alors il atteint, grâce à mon immense bienveillance, ce qui constitue sa nature propre, c'est-à-dire cet état de béatitude que l'on nomme la délivrance absolue, et que l'on trouve dans mon sein.

29. Plein de constance et tranchant tous les doutes avec son regard, il parvient bien vite ici-bas à cet état que ne quitte plus, pour revenir [en ce monde], le Yôgin désormais débarrassé de son enveloppe subtile.

30. Quand le cœur du Siddha parfait n'est pas esclave des facultés surnaturelles dont il s'est acquis la possession par la pratique du Yôga et qui n'ont pas d'autre origine, alors il obtient le salut éternel qu'on ne trouve qu'en moi et où s'arrête le rire de la Mort.

FIN DU VINGT-SEPTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
DISTINCTION DE LA NATURE,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXVIII.

ACQUISITION DE LA DÉLIVRANCE.

1. Bhagavat dit : Je vais t'exposer, fille de roi, la définition du Yôga, qui a [Vichnu] pour objet, et te dire par quel moyen un cœur pur entre dans la voie des hommes vertueux.

2. Accomplir son propre devoir suivant la mesure de ses forces; s'abstenir de tout devoir étranger; se contenter de ce qu'on reçoit du Destin; rendre un culte aux pieds de ceux qui connaissent l'Esprit;

3. Renoncer aux devoirs vulgaires et n'aimer que ceux qui conduisent au salut; ne prendre qu'une nourriture peu abondante et pure; rechercher toujours les lieux salubres et retirés;

4. Être bon et véridique; s'abstenir du vol et ne recevoir des présents que pour ses besoins; être chaste et pur; se livrer à une vie de pénitence; lire les Vêdas et adorer Purucha;

5. Garder un silence absolu; rester perpétuellement debout en renonçant à être commodément assis; se rendre peu à peu maître de sa respiration; détacher ses sens des objets visibles, en les ramenant au dedans de soi à l'aide de son cœur;

6. Maintenir avec son cœur le souffle vital immobile dans un des divers lieux [du corps] où il réside; méditer sur les jeux de Vâikuntha; se mettre en possession de soi-même:

7. Telles sont, avec d'autres encore, les voies par lesquelles le sage maître de son souffle, doit, avec son intelligence, dompter sans relâche par le Yôga son cœur coupable et livré au mal.

8. Qu'indifférent à la manière dont il est assis, il fixe son siège dans un lieu pur; qu'il s'y place, le corps droit, gardant une sainte posture, et qu'il s'y exerce [à retenir sa respiration].

9. Qu'il purifie la voie du souffle vital, en aspirant l'air [exté-

rieur], en le retenant, puis en le laissant sortir; et que, répétant ces pratiques dans l'ordre inverse, il fixe solidement son cœur de manière à en faire cesser la mobilité.

10. Le cœur du Yôgin qui s'est rendu maître de son souffle vital, devient bientôt pur de toute passion, comme un métal qui se débarrasse de sa rouille, lorsqu'il est soumis à un courant d'air et de feu.

11. Qu'il consume ses vices [corporels] en retenant sa respiration; ses péchés, en se rendant maître de son cœur; ses penchants pour les objets sensibles, en ramenant à lui ses sens; et les qualités qui détournent de l'Être suprême, en méditant.

12. Quand le cœur, purifié de toute passion, a été complètement arrêté par la pratique du Yôga, que l'ascète, fixant ses regards sur l'extrémité de son nez, médite sur la forme de Bhagavat,

13. De Bhagavat dont le visage bienveillant ressemble au nymphaea; dont les yeux sont rouges comme le soleil; qui est noir comme la feuille du lotus bleu; qui porte la conque, le Tchakra et la massue;

14. Qui est couvert d'un vêtement de soie jaune comme les filaments d'un lotus brillant; qui porte le Çrivatsa sur sa poitrine, et l'étincelant Kâustubha qui est suspendu à son cou;

15. Qui est entouré d'une guirlande de fleurs des bois, au-dessus de laquelle bourdonnent agréablement les abeilles enivrées; qui porte un collier, des bracelets, une aigrette, des anneaux pour les bras et pour les jambes, ornements du plus grand prix;

16. Sur les hanches duquel brille une belle ceinture; qui a pour siège le lotus du cœur [de ceux qui lui sont dévoués]; qui est le plus beau des êtres; qui est calme; qui satisfait le cœur et les yeux;

17. Dont la vue est ravissante; qui est perpétuellement vénéré de tous les mondes; qui conserve toujours la fleur de la jeunesse; qui est empressé à témoigner sa bienveillance à ses serviteurs;

18. Dont la gloire si digne de louanges est comme un étang sacré, et qui donne du renom à ceux que chantent les saints poèmes: que l'ascète, en un mot, médite sur toutes les parties à la fois de ce [divin] corps, jusqu'à ce que son cœur ne s'en détache plus.

19. Qu'avec un cœur pur il médite sur ce Dieu, se le représentant debout ou en marche, assis ou couché, endormi dans le mystère, ou donnant le spectacle de ses œuvres.

20. Quand le solitaire a reconnu que son esprit, embrassant la forme entière du Dieu, s'y est fixé d'une manière inébranlable, qu'il le porte exclusivement sur une des parties du corps de Bhagavat.

21. Qu'il médite sur le lotus des pieds de Bhagavat, qui est orné des signes de la foudre, de l'aiguillon, de l'étendard et du lotus, et dont les ongles rebondis, brillants et rouges, formant un cercle lumineux, dissipent les ténèbres dans le cœur des sages magnanimes.

22. Qu'il médite longtemps sur le lotus des pieds de Bhagavat, qui est pour les vices accumulés dans le cœur de celui qui les contemple, comme la foudre tombant sur une montagne, de ces pieds dont Çiva lui-même fut heureux de recevoir sur sa tête le bain purifiant qui, après les avoir lavés, forma le premier des fleuves.

23. Qu'il médite en son cœur sur les genoux de l'Être suprême qui détruit l'existence, sur ces genoux que Lakchmî aux yeux de lotus, assise sur ses cuisses, caresse de ses doigts brillants, Lakchmî la mère du Créateur du monde, que célèbrent les Suras.

24. Qu'il médite sur ses cuisses, trésor de vigueur, brillantes, qui ont la splendeur de la fleur de l'Atasikâ et qui reposent sur les épaules de Suparna; qu'il médite sur le contour de ses hanches qu'embrasse la ceinture de clochettes posée sur le beau vêtement jaune qui lui tombe jusqu'aux talons.

25. Qu'il médite sur son nombril, cet étang placé au milieu de son ventre, réceptacle mystérieux de la réunion des mondes, d'où est sorti le lotus de l'univers, siège du Dieu qui est né de lui-même; qu'il médite sur ses deux mamelles semblables à deux émeraudes précieuses, que blanchit l'éclat de pures rangées de perles.

26. Qu'il médite sur sa poitrine, ce siège de la grande Vibhûti, qui satisfait les yeux et le cœur des hommes, et sur son col destiné à embellir le joyau Kâustubha que vénèrent tous les mondes.

27. Qu'il médite sur ses bras dont les anneaux sont devenus luisants par l'effort que fit le Dieu pour retourner la montagne

Mandara, ces bras sur lesquels reposent les Gardiens des mondes; qu'il contemple le Tchakra aux mille rayons, dont on ne peut supporter la splendeur, et la conque qui est entre ses mains comme le Râdjaham̄sa qui se montre entre des lotus.

28. Qu'il pense à cette massue chère à Bhagavat, qui est souillée par le sang des héros ses ennemis, comme par la fange; à cette guirlande autour de laquelle bourdonne un essaim d'abeilles; à ce joyau suspendu à son cou, qui est le pur principe de l'âme individuelle.

29. Qu'il médite sur le lotus du visage de Bhagavat qui a pris un corps en ce monde dans une pensée de compassion pour ses serviteurs, sur ce visage que rehaussent un nez plein de noblesse et des joues pures, éclairées par le balancement de ses deux pendants d'oreilles étincelants qui représentent la forme du Makara.

30. Qu'il médite sans relâche sur ce visage entouré de houches de cheveux frisés, qui surpasse en éclat le siège de Çrî que recherchent les abeilles et qui est l'asile des deux poissons, sur ce visage aux yeux de lotus, dont les sourcils s'agitent en se jouant, et qui ne se montre qu'au cœur de l'homme.

31. Qu'il médite longtemps en son cœur avec une contemplation continue sur le regard plein d'une immense bienveillance et embelli par un affectueux sourire que, dans l'excès de sa miséricorde, lancent ses yeux pour calmer les angoisses des trois espèces de douleurs.

32. Qu'il médite sur le sourire si noble de Hari, qui dessèche l'océan de larmes que versent, dans leur douleur profonde, tous les mondes inclinés à ses pieds, et sur l'arc de ses sourcils qu'il a créé par sa Mâyâ en faveur des solitaires, afin de jeter dans le trouble le Dieu dont l'étendard porte l'image du Makara.

33. Qu'il médite sur l'éclat de rire que fait entendre Vichnu dont il saisit la forme dans la cavité de son cœur, sur ce rire, source de méditation, qui laisse voir une rangée de dents étroites, semblables à une branche de jasmin, et que rougit la teinte brillante de sa lèvre inférieure; que dirigeant avec une dévotion affectueuse son cœur vers le Dieu, il ne désire plus voir autre chose que lui.

34. Plein d'amour alors pour Hari, sentant son cœur se fondre

de dévotion, et tout son corps frissonner de plaisir, il est inondé à plusieurs reprises par les larmes abondantes que la tendresse lui arrache; et le lien même de son esprit [par lequel il retient Bhagavat], finit peu à peu par être tendu avec moins d'effort.

35. Quand, ainsi éloigné de tous les objets, le cœur ne connaît plus rien où se porter, et qu'il est détaché de tout, il disparaît aussitôt, semblable à la flamme qui s'éteint; dans cet état, l'homme désormais à l'abri du courant des qualités, voit sous son regard même son esprit qui est unique et dont il ne se distingue plus.

36. Ainsi absorbé par cet anéantissement final du cœur au sein de la suprême majesté, l'homme, placé en dehors du plaisir et de la peine, rapporte l'origine de cette double imperfection à la Personnalité, à cette cause d'action qui n'existe réellement pas, parce qu'il a saisi dans son propre sein la substance de l'Esprit suprême.

37. Étant ainsi parvenu à reconnaître ce qui le constitue lui-même, le Siddha parfait ne fait plus aucune attention à son corps; soit que, sous l'empire du Destin, ce corps vienne de se lever, et qu'il soit debout, soit qu'il ait quitté ou repris sa place, il ne le distingue pas plus qu'un homme aveuglé par les vapeurs d'une liqueur enivrante ne remarque l'état du vêtement qui enveloppe ses reins:

38. Le corps, cependant, agissant sous l'empire de la Destinée, continue de vivre avec les sens, tant que dure l'action qu'il a commencée; mais l'homme qui, parvenu au terme de la contemplation, a reconnu la réalité, n'a plus de contact avec ce corps, qui, comme tout ce qui en dépend, n'est pour lui qu'un vain songe.

39. De même que l'homme se distingue de ses enfants et de ses richesses, quoiqu'il regarde ces biens comme un autre lui-même, ainsi l'Esprit se distingue du corps et des autres choses.

40. De même encore que le feu se distingue du tison qui brûle, ainsi que de l'étincelle ou de la fumée qu'il produit, quoique ces choses soient regardées comme faisant partie de sa nature,

41. Ainsi l'Esprit, ce spectateur interne, est distinct des éléments, des sens, de la Personnalité, comme Brahma l'est de l'âme individuelle, et Bhagavat de la Nature.

42. Qu'avec un cœur étranger à toute autre chose, l'homme voie l'Esprit dans tous les êtres, et tous les êtres dans l'Esprit, qui est pour toutes les créatures comme leur âme.

43. Tel que le feu, qui est unique, paraît multiple par suite de la diversité des substances qui le recèlent, tel paraît être l'Esprit résidant au sein de la Nature, par suite de l'inégale distribution des qualités dont se composent les corps où il est enfermé.

44. Aussi n'est-ce qu'après avoir triomphé de la Nature si difficile à vaincre, de cette énergie divine à laquelle il est uni, et qui est ce qui existe comme ce qui n'existe pas [pour nos organes], que l'Esprit se repose au sein de sa véritable forme.

FIN DU VINGT-HUITIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
OBSERVATION DES MOYENS,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXIX.

LE YÔGA DE LA DÉVOTION.

1. Dêvahûti dit : La définition de l'Intelligence et des autres principes, et celle de la Nature et de l'Esprit, définitions qui font connaître d'une manière fondamentale la nature propre de ces éléments,

2. Viennent de m'être données conformément au système Sâmkhya; expose-moi maintenant en détail la voie du Yôga de la dévotion, qu'on dit être l'objet de l'énumération des principes.

3. Indique-moi, ô Bhagavat, les diverses routes de l'existence pour ce monde mortel, afin que l'homme puisse s'affranchir d'une manière complète de tout attachement.

4. Expose-moi la nature du Temps, de cette forme du souverain Seigneur, qui n'est autre que toi, toi l'Être supérieur aux êtres les plus élevés, et à cause de qui les hommes pratiquent la vertu.

5. Car tu as apparu comme le soleil du Yôga pour éclairer l'homme aveugle qui croit se trouver dans ce qui n'existe réellement pas, qui sommeille depuis longtemps au sein d'une obscurité profonde, et que fatiguent ses pensées attachées à l'action.

6. Mâitrêya dit : Le grand solitaire ayant accueilli avec joie les belles paroles de sa mère, lui répondit, ému de compassion.

7. Bhagavat dit : Le Yôga de la dévotion, ô ma mère, se divise en autant d'espèces que les hommes prennent de moyens de le pratiquer; or les inclinations des hommes sont aussi variées que les natures individuelles avec leurs qualités diverses.

8. L'homme emporté et croyant à la distinction, qui dans des pensées de violence, d'hypocrisie ou d'envie, me témoigne de l'affection, est un être livré aux Ténèbres.

9. L'homme attaché à la distinction, qui songeant aux objets

extérieurs, à la gloire ou à la puissance, m'honore en me rendant un culte ou d'autres hommages, est un être livré à la Passion.

10. L'homme également attaché à la distinction, qui dans la vue d'anéantir ses œuvres ou de les diriger vers l'Être suprême, célèbre le sacrifice en se disant : « Le devoir est de sacrifier, » est un être qui participe de la qualité de la Bonté.

11. Le mouvement d'un cœur qui, de même que l'eau du Gange se rend à la mer, est incessamment attiré vers moi, moi l'asile de toutes les âmes, par le seul désir d'entendre le récit de mes qualités,

12. C'est là le signe du pur Yôga de la dévotion au meilleur des Esprits, dévotion désintéressée qui ne se distingue plus de moi.

13. Ceux [qui en sont animés] n'acceptent pas, lors même qu'on le leur offrirait sans qu'ils m'adorassent, le bonheur d'habiter le même monde que moi, d'avoir la même grandeur, d'être en ma présence, d'avoir la même forme et de ne faire qu'un avec moi.

14. C'est là ce qu'on appelle le Yôga de la dévotion, Yôga qui est définitif, et qui aidant l'homme à surmonter les trois qualités, l'unit infailliblement à ma nature.

15. Par l'accomplissement absolu et désintéressé de ce qui forme le devoir propre de chacun, par l'observation irréprochable des cérémonies, par l'absence constante de toute disposition à nuire,

16. Par la vue et le toucher des formes où je réside, par le culte, les louanges et les hommages qu'on leur adresse, par la foi en ma présence au sein des êtres, par la vertu et par le détachement,

17. Par le respect profond que l'on montre aux sages, par la compassion qu'on ressent pour les malheureux, par l'amitié qu'on témoigne à ceux en qui on retrouve les mêmes qualités qu'en soi, et par la pratique des vertus et des devoirs religieux,

18. Par l'attention qu'on prête aux discours relatifs à l'Esprit suprême, par la récitation de mon nom, par la rectitude, par le commerce des hommes respectables, par l'absence d'égoïsme,

19. Par toutes ces vertus, dis-je, l'esprit de l'homme qui suit ma loi, s'élevant à l'état de pureté parfaite, n'a qu'à entendre le récit de mes qualités pour se réunir aussitôt à mon essence.

20. Comme une odeur enlevée par le vent du lieu de son origine vient s'emparer de l'odorat, de même l'esprit, qui s'attache au Yôga, arrive à saisir lui-même son essence immuable.

21. Je réside perpétuellement au sein de tous les êtres dont je suis l'âme; l'homme qui ne sait pas me reconnaître avec ce caractère, n'a que la fausse image de la piété.

22. Celui qui me néglige, moi le souverain Seigneur, moi l'âme de tous les êtres au sein desquels j'habite, pour remplir dans sa folie des devoirs religieux, ne sacrifie que dans la cendre.

23. Le cœur de l'homme égoïste et attaché à la distinction, qui me hait dans le corps d'un autre, et qui a de l'aversion pour les créatures, ne parvient pas à la quiétude.

24. Non, je ne suis pas satisfait, ô ma mère, d'un sacrifice célébré avec les substances les plus diverses, quand celui qui me l'offre méprise les êtres vivants.

25. Que l'homme, tout en accomplissant les œuvres qui lui sont imposées, me rende un culte religieux et d'autres hommages, tant qu'il n'est pas parvenu à me voir dans son cœur, moi le Seigneur suprême qui réside au sein de tous les êtres.

26. Celui qui, attaché à la distinction, aperçoit la moindre différence entre son âme et l'Être suprême, doit redouter de la part de Mrītyu, qui n'est autre que moi, le danger le plus terrible.

27. Aussi l'homme doit-il, sans faire aucune distinction, m'honorer, moi qui réside au sein de tous les êtres dont je suis l'âme, par ses offrandes, par ses respects et par son amour.

28. Les êtres qui ont la vie sont supérieurs à ceux qui ne l'ont pas; ceux qui ont le souffle vital sont supérieurs à ceux qui ont la vie; ceux qui ont l'intelligence, à ceux qui ont le souffle vital; ceux qui possèdent des organes des sens, à ceux qui ont l'intelligence.

29. Parmi ceux même qui possèdent des organes, ceux qui ont le sens du goût sont supérieurs à ceux qui ont celui du toucher; puis viennent ceux qui ont le sens de l'odorat, et au-dessus de ces derniers, ceux qui perçoivent le son.

30. Au-dessus de ces derniers viennent ceux qui perçoivent les

diverses formes, ensuite ceux qui ont une double rangée de dents; parmi ces derniers, ceux qui ont beaucoup de pieds sont supérieurs aux autres; puis viennent ceux qui ont quatre pieds, et enfin l'homme qui n'en a que deux.

31. Au-dessus de l'homme sont les quatre classes; parmi elles, la première est celle des Brâhmanes; parmi les Brâhmanes eux-mêmes, les premiers sont ceux qui connaissent les Vêdas, et entre ces derniers, ceux qui en possèdent le sens.

32. Au-dessus de celui qui possède le sens des Vêdas, vient celui pour lequel ce sens n'a rien de douteux; au-dessus de ce dernier, celui qui accomplit les œuvres qui lui sont imposées; puis celui qui, détaché de tout, ne s'inquiète pas du résultat de ses œuvres.

33. Au-dessus de ce dernier est celui qui, après avoir dirigé vers moi toutes ses actions, les conséquences de ses actions et sa propre personne, ne se distingue pas de moi; car je ne vois pas d'être supérieur à l'homme qui, ayant dirigé son âme vers moi et déposé en moi ses œuvres, n'agit [réellement] plus et ne voit plus que moi en lui-même.

34. Que le sage vénère en son cœur tous ces êtres avec un grand respect, en se disant : « C'est Bhagavat, l'Être suprême, qui y est entré « avec l'âme individuelle, portion [de sa substance]. »

35. Je viens de t'exposer, femme vertueuse, le Yôga de la dévotion et le Yôga [de la méditation], ces deux doctrines par lesquelles l'homme parvient également jusqu'à Purûcha.

36. Cette forme de Bhagavat qui est Brahma et Paramâtman, forme qui est à la fois l'Être suprême, la Nature, l'Esprit et la Destinée, d'où résultent les conséquences diverses des œuvres,

37. Qui est le divin réceptacle des diverses formes : voilà ce qu'on nomme le Temps, le Temps qui est la terreur des êtres émanés de l'Intelligence, quand ils s'attachent à la distinction.

38. Celui qui après avoir pénétré au sein des créatures, les détruit par d'autres créatures, cet Être dont l'univers est la demeure, et que l'on nomme Vichṇu, le chef suprême du sacrifice, c'est là le Temps, le plus puissant de ceux qui ont l'empire.

39. Il n'y a pour lui ni ami, ni ennemi, ni allié; toujours vigilant, il saisit l'homme qui ne songe pas à lui, pour mettre un terme à son existence.

40. C'est par crainte du Temps que le vent souffle, par crainte du Temps que le soleil éclaire, par crainte du Temps qu'Indra verse la pluie, par crainte du Temps que brille la troupe des astres.

41. C'est par crainte du Temps que les rois des forêts, avec les arbrisseaux et les plantes annuelles, se couvrent chacun au temps marqué de fleurs et de fruits.

42. C'est par crainte du Temps que coulent les fleuves, que l'océan ne franchit pas ses limites, que le feu brûle, que la terre avec les montagnes ne s'enfonce pas [dans l'Abîme].

43. C'est par son ordre que l'atmosphère donne aux êtres qui respirent un séjour habitable; que l'Intelligence développe le monde qui est son corps, et qu'entourent sept enveloppes;

44. Que les Dévas, auxquels appartiennent les qualités, se livrent, dans chaque âge, à la création, [à la conservation et à la destruction] de cet univers, eux sous l'empire de qui est le monde mobile et immobile.

45. Voilà quel est le Temps infini et qui met fin à tout, qui est sans commencement et qui fait tout commencer, qui est impérissable, qui produit la créature par la créature, et qui détruit par la mort le Dieu de la destruction.

FIN DU VINGT-NEUVIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :

YÔGA DE LA DÉVOTION,

DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀNA,

LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,

RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXX.

LE RÉSULTAT DES ŒUVRES.

1. Bhagavat dit : L'homme ne connaît pas plus l'immense énergie de cet Être [redoutable], qu'une masse de nuages ne connaît la force du vent qui la pousse.

2. Chacun des objets que l'homme acquiert avec tant de peine dans des vues de bonheur, Bhagavat, [qui est le Temps,] les détruit tous, et devient ainsi pour lui une cause de larmes.

3. Car l'homme insensé regarde, dans son ignorance, comme des choses qui sont durables les biens, tels que les maisons, les terres et les richesses qui appartiennent à ce corps périssable comme tout ce qui en dépend.

4. Dans cette existence, en effet, quelle que soit la matrice où une créature vient à naître, c'est là qu'elle trouve la mort; elle ne peut s'en séparer.

5. L'homme, même lorsqu'il habite l'Enfer, ne désire pas d'abandonner son corps; car au moment où arrive la mort de l'Enfer, il est le jouet de la divine Mâyâ.

6. L'homme, cet être destiné à la mort, dont l'esprit est exclusivement occupé du soin de sa famille, se voit, s'il ne m'a pas rendu un culte, privé du commerce des gens de bien, déchu des respects que l'on témoigne aux vieillards, et condamné à souffrir.

7. Concentrant tous les désirs de son cœur sur sa personne, sa femme et ses enfants, sur sa maison, ses troupeaux, ses richesses et ses amis, il a pour lui-même une haute estime.

8. Le corps consumé par les peines qu'il se donne pour faire prospérer tous ces biens, cet homme qui n'a dans le cœur que de misérables désirs, commet incessamment, dans son ignorance, de mauvaises actions.

9. Livrant sans réserve ses sens et son cœur aux charmes décevants des femmes impudiques auxquelles il s'abandonne en secret, ainsi qu'au langage caressant des petits enfants dont les paroles sont douces,

10. Le père de famille, au sein de sa maison où dominent le mensonge et la misère, s'attachant sans relâche à remédier au malheur, se figure qu'il est heureux.

11. C'est avec les biens qu'il a ramassés de tous côtés, en se livrant aux actes de violence les plus coupables, qu'il nourrit ces êtres dont il mange les restes, et qu'il ne soutient qu'en se perdant lui-même.

12. Quand il voit ses moyens de vivre épuisés, après qu'il en a plusieurs fois rassemblé de nouveaux, alors, privé de ressources et en proie à la cupidité, il désire le bien d'autrui.

13. Incapable de soutenir sa famille, triste parce que tous ses efforts sont vains, désormais privé de bonheur et plongé dans la misère, il soupire en proie au trouble de ses pensées.

14. Une fois qu'il ne peut plus nourrir les siens, sa femme et ses enfants ne le respectent plus comme ils faisaient autrefois, semblables au laboureur qui néglige un vieux taureau.

15. Sans pouvoir, même en cet état, se détacher du monde, soutenu par ceux qu'il nourrissait, défiguré par la vieillesse, il voit la mort face à face dans sa maison.

16. Il reste assis, mangeant ce qu'on lui jette avec mépris, comme au chien qui garde la maison, malade, n'allumant plus le feu, prenant peu d'aliments, et n'agissant presque plus.

17. Les yeux hors de la tête, fatigué par la toux et par les soupirs que lui arrache le vent qui traverse les conduits [de la respiration] obstrués par le phlegme, sa gorge fait entendre des sons rauques.

18. Gisant environné de ses parents qui se lamentent autour de lui, il ne répond plus quand on l'appelle, parce qu'il est tombé sous l'empire des chaînes du Temps.

19. C'est ainsi que l'homme exclusivement occupé du soin de sa

famille, et qui n'a pas dompté ses sens, meurt, au milieu des larmes des siens, l'esprit égaré par le désespoir.

20. Alors arrivent deux messagers de Yama, terribles, la colère dans les yeux; à leur aspect, l'homme sentant son cœur saisi d'effroi, ne peut plus retenir ses excréments.

21. Après l'avoir enfermé dans un corps qui est destiné aux souffrances de l'Enfer, lui serrant la gorge avec de fortes chaînes, ils l'emmenent par une longue route, de même que les soldats d'un roi entraînent un condamné.

22. Le cœur brisé par leurs reproches, tremblant de tous ses membres, déchiré pendant la route par des chiens, se souvenant, dans sa douleur, de son péché,

23. Tourmenté par la soif et par la faim, brûlé par le vent et par le feu, par l'incendie des forêts et par le soleil, le dos cruellement déchiré à coups de fouet, il s'avance, malgré sa faiblesse, sur un chemin dont le sable est brûlant, et où il ne trouve ni eau ni abri.

24. Tombant à chaque pas, épuisé de fatigue, s'évanouissant pour se relever encore, il est conduit à travers les ténèbres, par la route des pécheurs, jusqu'au séjour de Yama.

25. Après avoir franchi, en deux ou trois Muhūrtas, une route de quatre-vingt-dix-neuf mille Yôdjanas, il arrive au lieu des douleurs de l'Enfer.

26. Ses membres enveloppés de charbons et d'autres matières brûlantes, sont consumés par le feu; ses chairs déchirées soit par lui-même, soit par d'autres, lui servent de pâture.

27. Il sent les chiens et les vautours qui habitent la demeure de Yama lui arracher les entrailles de son corps vivant; il se voit dévoré par des serpents, par des scorpions, par des taons et par d'autres animaux qui le piquent.

28. Ses membres, séparés les uns des autres, sont dispersés; des éléphants et d'autres bêtes féroces mettent son corps en lambeaux; il est précipité du sommet des montagnes; des abîmes et de l'eau s'opposent à son passage.

29. Enfin l'homme ou la femme viennent habiter les lieux de dou-

leur nommés Tâmisra, Andhatâmisra, Râurava, et les autres Enfers auxquels les a condamnés leur union mutuelle.

30. Même en ce monde, ô ma mère, on dit : « C'est l'Enfer, c'est le Ciel; » car les douleurs de l'Enfer sont déjà connues ici-bas.

31. C'est ainsi que l'homme qui élève une famille, ou qui ne songe qu'à nourrir son corps, après avoir abandonné l'un et l'autre ici-bas, reçoit, dans l'autre monde, pour prix de ses peines, une récompense semblable à celle que je viens d'indiquer.

32. Laisant en ce monde ce corps qu'il a soutenu aux dépens des créatures vivantes, il parvient seul au terme de son voyage, n'ayant d'autre provision que ses fautes.

33. Souffrant comme un malade qui a perdu l'esprit, l'homme recueille dans l'Enfer le fruit de la faute qu'il a fatalement commise en élevant sa famille.

34. Car l'homme qui ne travaille à soutenir sa famille que par l'injustice, tombe dans l'Andhatâmisra, qui est la dernière des demeures ténébreuses.

35. Après avoir parcouru successivement tous les lieux de douleur qui sont situés au-dessous du monde des hommes, il rentre pur en ce monde.

FIN DU TRENTIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
RÉSULTAT DES ŒUVRES,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XXXI.

MARCHE DE L'ÂME INDIVIDUELLE.

1. Bhagavat dit : Lorsqu'en vertu des œuvres fatalement accomplies, l'homme vient reprendre un corps, il entre dans le sein de la femme, enfermé dans une goutte de semence humaine.

2. Au bout d'une nuit, c'est un germe; au bout de cinq nuits, c'est une vésicule; le dixième jour, [il a la consistance du] fruit du jujubier; ensuite il devient une masse de chair, ou un œuf.

3. Au bout d'un mois paraît la tête; au bout de deux mois, les bras, les pieds et les autres parties du corps se distinguent; au bout de trois mois se forment les ongles, les poils, les os, les articulations, les organes de la génération et ceux des sens.

4. A quatre mois paraissent les sept substances [dont se compose le corps]; à cinq mois la faim et la soif se font sentir; à six mois, enveloppé par la matrice, il s'agite dans le ventre du côté droit.

5. Alors cet être dont les éléments constitutifs se nourrissent des aliments et des boissons que prend sa mère, dort dans le réceptacle ignoble des excréments et de l'urine, où naissent les hommes.

6. Là ce corps si délicat est attaqué à tout instant par les vers affamés, et les vives douleurs qu'il éprouve sans cesse le font tomber en défaillance.

7. Sensible à la saveur piquante, âpre, chaude, salée, caustique, acide ou autre des aliments que prend sa mère et qu'il ne peut supporter, éprouvant des douleurs dans tous ses membres,

8. Enfermé dans la matrice, et entouré par les intestins, il est assis la tête placée sur le ventre, le col et le dos courbés, incapable de remuer les membres, et comme un oiseau dans sa cage.

9. Recouvrant alors, en vertu de sa destinée, le souvenir des ac-

tions qu'il a faites dans de nombreuses naissances, livré à un désespoir qui n'a pas de terme, comment pourrait-il trouver le bonheur?

10. A partir du septième mois, agité, malgré l'intelligence qu'il vient d'acquérir, par les souffles qui serviront à l'accouchement, il ne reste pas plus en repos que les vers dont il est le frère.

11. Effrayé alors, l'esprit inspiré, qui se voit enchaîné par sept liens, doit, suppliant et respectueux, chanter d'une voix émue celui par lequel il a été envoyé dans le corps.

12. L'âme individuelle dit : Je me réfugie comme dans un asile inaccessible à la crainte, auprès du lotus des pieds dont la trace a été laissée sur la terre par ce Dieu qui, désireux de sauver le monde incliné devant lui, a pris diverses formes, et qui m'a montré la route qui convient à un être qui n'existe pas plus réellement que moi.

13. Celui qui, enveloppé de ses œuvres [antérieures] comme par une chaîne, réside en ce corps, uni à cette forme illusoire que composent les éléments, les sens et le cœur, cet Être [qui n'est autre que moi,] je l'adore, lui qui, pur, immuable et incessamment intelligent, se laisse voir en mon cœur livré au repentir.

14. Moi qui ne suis caché qu'en apparence dans ce corps, produit des cinq éléments, dont je suis distinct, moi qui ne suis pas davantage dans les sens, les qualités, les objets et l'intelligence dont je parais formé, je m'incline devant cet Être à la grandeur duquel ce corps n'enlève rien, devant cet Être souverainement savant, supérieur à la Nature comme à Purucha, et qui est l'Esprit.

15. Par quelle autre raison que la bienveillance de cet Être tout-puissant, l'âme, dépouillée de sa mémoire par la Mâyâ dont il dispose, irait-elle rentrer de nouveau dans ce corps pour marcher avec d'excessives fatigues sur le chemin du monde, où les œuvres, ces fruits si nombreux des qualités, sont des liens perpétuels?

16. Qui a déposé en moi cette connaissance des trois parties de la durée? qui, si ce n'est cet Être divin? Pour nous qui suivons la voie des œuvres qui est [la condition de] l'âme individuelle, adorons, pour calmer les trois espèces de douleurs, cet Être dont une portion réside au sein du monde mobile et immobile.

17. Cette âme qui est tombée dans l'intérieur d'un corps étranger, au fond d'un abîme de sang, d'excréments et d'urine, et qui y voit son corps cruellement consumé par le feu de la matrice; cette âme misérable qui, dans le désir de sortir de ce lieu, compte ses mois, quand donc, ô Bhagavat, sera-t-elle délivrée?

18. Que le protecteur des malheureux, qu'un Être grand comme tu l'es, ô Seigneur, et dont l'immense pitié a donné cette science à une créature de dix mois, soit satisfait de son œuvre. Qui pourrait, si ce n'est en lui rendant un culte, reconnaître ses bienfaits?

19. Sans doute une créature d'un ordre inférieur, enchaînée par le lien des sept substances corporelles, ne voit dans son corps que ce que son corps éprouve; mais moi qui ai été créé capable de dompter mon corps, grâce à l'intelligence que Purucha m'a donnée, je vois au dedans de mon cœur et en dehors, cet Être antique que je reconnais en quelque sorte comme mon propre esprit.

20. Pour moi, Seigneur, quoique j'habite ici au milieu de beaucoup de souffrances, je ne désire pas sortir du sein de ma mère pour aller dans ce monde plein d'abîmes ténébreux, où l'homme n'entre pas plutôt que la divine Mâyâ l'enveloppe, amenant après elle et les fausses opinions, et la roue de l'existence.

21. Aussi, chassant mon trouble, je me relèverai bien vite moi-même de ces ténèbres, avec le secours de mon esprit, pour que la triste nécessité de parcourir plusieurs matrices ne se renouvelle plus pour moi, pour moi qui ai reçu dans mon cœur les pieds de Vichṇu.

22. Bhagavat dit: C'est dans de telles pensées que chante au sein de la matrice l'Esprit parvenu à dix mois; aussitôt le souffle qui sert à l'accouchement, le lance la tête en bas, pour le chasser dehors.

23. Ainsi poussé rapidement, la tête en bas, souffrant, il sort avec peine, privé de consolation et dépouillé de sa mémoire.

24. Tombant à terre au milieu du sang, il s'agite comme un ver; il pleure, au moment où n'ayant plus la science, il entre dans la voie opposée [de l'ignorance].

25. Nourri par une créature qui ne connaît pas ce que désire un

autre qu'elle, quand on lui présente ce qu'il ne veut pas, il est incapable de le refuser.

26. Étendu sur un lit malpropre et sali par la vermine, il ne peut ni se gratter le corps, ni se dresser, ni marcher, ni s'asseoir.

27. Les taons, les moustiques, les punaises et les vers piquent, comme si c'était leur pâture, cet être dont la peau est si tendre, qui pleure, et qui a perdu la science.

28. Après avoir ainsi passé son enfance, et souffert des malheurs de la jeunesse, tourmenté par le chagrin de ne pas obtenir ce qu'il veut, en proie aux accès d'une colère qu'enflamme l'ignorance,

29. Animé par un orgueil et par un emportement qui croissent avec son corps, il lutte, emporté par la passion, contre ceux qui en sont également les esclaves, jusqu'à se détruire lui-même.

30. Au milieu d'un corps qui est le produit des cinq éléments, l'âme individuelle, ignorante et insensée, s'attachant à ce qui n'a pas d'existence réelle, pense sans cesse au moi et au mien.

31. C'est pour ce corps qu'elle se livre aux œuvres par lesquelles ce corps, une fois qu'il en est enchaîné, est rappelé de nouveau dans le monde, où il suit dans sa marche l'âme à laquelle il fait éprouver de la douleur, parce qu'il est lié par l'ignorance et par l'action.

32. Si, s'abandonnant de nouveau, pendant son voyage, aux désirs coupables de son ventre et des parties les plus honteuses de son corps, l'homme se livre au plaisir, il est, comme auparavant, plongé dans les ténèbres.

33. Les hommes dans la société desquels périssent les vertus, telles que la véracité, la pureté, la compassion, le silence, la raison, la pudeur, la prospérité, la gloire, la patience, la quiétude, la continence et la grandeur;

34. Ces hommes inquiets, insensés, méchants, misérables, qui se trompent sur ce qu'est leur âme, qui sont avec les femmes comme la gazelle qui leur sert de jouet, on doit éviter de les fréquenter.

35. Non, aucun autre commerce n'enchaîne et n'égare autant l'homme que le commerce des femmes, et que celui des hommes qui ont pour elles de l'attachement.

36. Le Pradjâpati [Brahmâ] ayant vu sa fille, fut épris de sa beauté; et comme elle s'était changée en biche, il n'eut pas honte de prendre la forme d'un cerf pour la poursuivre.

37. Parmi les êtres créés par ceux que produisirent les sages qui tirent de Brahmâ leur origine, quel homme, si ce n'est le Rîchi Nârâyana, conserva-t-il jamais son cœur inaccessible à l'illusion dont les femmes sont la cause?

38. Vois la puissance de la Mâyâ dont je dispose, de cette femme qui, par le seul mouvement de ses sourcils, attache à ses pas les vainqueurs des points de l'horizon.

39. Que celui qui veut atteindre à l'autre rive du Yôga, et qui est parvenu jusqu'à l'Esprit en me rendant un culte, ne s'attache jamais aux femmes, qui sont pour lui la porte de l'Enfer.

40. Cette Mâyâ créée par un Dieu, qui s'avance lentement sous la forme d'une femme, qu'il la regarde comme la mort [et comme aussi dangereuse pour lui qu'] une fosse recouverte d'herbes.

41. Cette Mâyâ qui prend aussi la forme d'un homme, et que l'Esprit, quand, par suite de son attachement pour les femmes, il est revenu partager leur condition, regarde, dans son erreur, comme un mari qui donne des richesses, des enfants, une maison;

42. Cette Mâyâ, dis-je, qu'il la considère comme la mort qui, avec un mari, des enfants et une maison, lui est envoyée par le Destin : c'est pour lui comme la voix du chasseur pour le gibier.

43. L'Esprit, avec un corps [subtil] fait pour [servir d'enveloppe à] l'âme individuelle, passant d'un monde dans un autre, y jouit et s'y livre à l'action sans s'arrêter jamais.

44. [L'enveloppe subtile de] l'âme suit l'Esprit; le corps est formé par les éléments, les sens et le cœur. L'anéantissement de ces deux substances est la mort de l'âme; leur apparition est sa naissance.

45. Quand l'organe, siège de la perception de l'objet, est incapable de voir, c'est là la mort; la naissance, c'est la vue de l'objet, laquelle résulte de ce que le sujet dit, [de la perception :] « C'est moi. »

46. De la même manière, quand il y a pour les yeux impuissance de voir les parties des objets, alors cette impuissance existe aussi

pour la vue; et quand elle existe pour la vue et pour son organe, il y a pour l'Esprit [individualisé] qui voit, impuissance de voir.

47. Aussi ne doit-on se laisser aller ni à la crainte, ni à l'abattement, ni au trouble; l'homme ferme qui connaît la marche de l'âme individuelle, traversera ce monde, libre de tout attachement.

48. Avec une intelligence dont la vue est droite, qui possède le Yôga et qui est détachée de tout, il passera dans ce monde, œuvre de Mâyâ, sans faire attention à son corps.

FIN DU TRENTE ET UNIÈME CHAPITRE. AYANT POUR TITRE :
MARCHE DE L'ÂME INDIVIDUELLE,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURÂNA,
LE BIENHEUREUX BHÂGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMÂ ET COMPOSÉ PAR VYÂSA.

CHAPITRE XXXII.

LE FRUIT DES ŒUVRES.

1. Bhagavat dit : Le père de famille qui habitant dans sa maison, y remplit les devoirs que cet état lui impose pour en retirer du plaisir, des richesses et du mérite, et qui, [après avoir obtenu ces avantages,] recommence de nouveau à les remplir;

2. Un tel homme égaré par le désir et se détournant des devoirs que recommande Bhagavat, célèbre, plein de foi, des sacrifices en l'honneur des Dêvas et des Pitris.

3. L'homme qui, le cœur plein de la foi qu'il a en ces Dieux, leur a voué un culte, montera au séjour de Tchandramas, et après y avoir bu le Sôma, reviendra en ce monde.

4. En effet, quand Harî, dont Ananta est le siège, s'endort sur la couche du Roi des serpents, alors les mondes, qu'habitent [après la vie] les maîtres de maison, sont anéantis.

5. Mais les hommes qui accomplissent leur devoir sans vouloir en retirer du plaisir et des richesses, qui sont détachés de tout, fermes, calmes et purs de cœur, qui font l'abandon de leurs œuvres,

6. Qui sont dévoués aux devoirs de l'inaction, qui sont sans égoïsme et sans orgueil, ces hommes, dis-je, avec leur esprit parfaitement purifié par la vertu qu'ils ont acquise en remplissant leur devoir,

7. Parviennent, par la route du soleil, au [séjour de] Purucha dont la face est partout, qui est le maître de ce qui est supérieur et de ce qui est inférieur, qui est la Nature, et la cause de la naissance et de la destruction de cet univers.

8. Ceux qui voient l'Être suprême [sous la forme de Brahmâ], habitent le séjour de ce dernier, jusqu'à la destruction universelle qui arrive au terme des deux portions de son existence.

9. En effet, l'homme qui désire s'assurer ce séjour qu'entourent la terre, l'eau, le feu, le vent, l'éther, l'Intelligence, les sens, les objets des sens et la Personnalité, se réunit à l'Être immuable, au moment où le grand Svayaṁbhū, dont les trois qualités forment l'essence, rentre, après l'avoir reconnu, dans le sein de cet Être que l'on nomme Suprême, et qui est le Temps.

10. Les Yôgins, exempts de passion, maîtres de leur respiration et de leur cœur, qui se sont réunis par cette voie au bienheureux Brahmâ, n'entrent qu'avec lui au sein de l'antique Puruṣa, qui est l'immortalité, Brahma et le premier principe, parce qu'ils ne se sont dépouillés qu'alors de leur personnalité.

11. Réfugie-toi donc, ô ma mère, avec affection auprès de cet Être qui a fixé son séjour dans le lotus du cœur de toutes les créatures, et dont tu viens d'apprendre la grandeur.

12. Le Dieu qui est le premier de tous dans cet univers mobile et immobile, le Dieu matrice des Vêdas, qu'entourent les Rîchis, ses fils qui sont maîtres du Yôga, et les Siddhas qui le pratiquent,

13. Parce qu'attaché à la distinction et à sa personnalité, il accomplit des œuvres qui cependant sont désintéressées, retourne, [à la fin de son existence,] se réunir à Brahma, qui est uni aux qualités, et qui est Puruṣa, le premier des Esprits,

14. Pour renaître plus tard à l'époque marquée, tel qu'il était jadis, quand, sous l'influence du Temps, forme de l'Être suprême, a lieu la modification des qualités.

15. Et tous ces êtres aussi qui avaient obtenu la domination et la suprême puissance, comme résultat de leurs mérites, reprennent de nouveau leur rang, quand s'opère la modification des qualités.

16. Mais les hommes qui, en ce monde, pleins de foi et le cœur attaché aux œuvres, remplissent d'une manière complète les devoirs volontaires comme ceux qui sont obligatoires;

17. Ces hommes dont le cœur est troublé par la passion, qui sont livrés au désir, et qui n'ont pas dompté leurs sens, satisfaits de rester dans leurs maisons, offrent chaque jour leur culte aux Pitṛis.

18. Attachés au triple objet [de l'activité humaine], ils se dé-

tournent des histoires du Dieu dont la contemplation ravit [loin du monde], de l'ennemi de Madhu, dont l'immense énergie est si digne d'être célébrée.

19. Certes, ils sont détruits par le Destin, ces hommes qui, dédaignant l'ambrosie des histoires d'Atchyuta, écoutent de mauvais récits, semblables en cela aux animaux qui recherchent les ordures dont ils se nourrissent.

20. Aussi vont-ils [après leur mort] dans le monde des Pitrīs par la route méridionale d'Aryaman, pour venir ensuite renaître dans leurs enfants, toujours livrés aux œuvres, jusqu'au moment où on les porte au cimetière.

21. Quand, ô femme vertueuse, le mérite de leurs bonnes actions est épuisé, ils retombent sans espoir dans ce monde, privés tout d'un coup par les Dévas de leur félicité.

22. Adore donc de toute ton âme l'Être suprême, dont les pieds, semblables au lotus, doivent être vénérés avec une dévotion qui aime à se réfugier auprès de ses qualités.

23. La dévotion qui prend pour objet de son culte Bhagavat, fils de Vasudêva, produit bien vite le renoncement à tout désir, et la science, qui est la vue de Brahma.

24. Quand l'esprit de l'homme [ainsi dévoué] n'est pas porté par l'action des sens à trouver de l'inégalité dans les choses qui sont semblables, et à dire : « Ceci est agréable, et cela ne l'est pas, »

25. Alors cet homme voit de lui-même son propre esprit, détaché de tout, regardant tout d'un œil égal, n'ayant rien à éviter ni à rechercher, et parvenu à la perfection de son essence.

26. Le suprême Brahma, qui est Paramâtman, Îçvara et Puru-cha, n'est autre chose que la science; c'est par suite des diverses conditions d'objet visible, [d'esprit qui voit] et d'autres, [qu'il revêt,] que l'Être unique qui est Bhagavat, passe pour multiple.

27. Voici quel est le résultat désiré que la pratique attentive du Yôga procure en ce monde au Yôgin; c'est qu'il arrive à être complètement détaché de toutes choses.

28. C'est par une erreur des sens dont l'action se détourne de

lui, que Brahma, l'Être unique, qui n'a pas de qualités et qui est la science même, apparaît sous la forme d'objet, avec les propriétés du son et des autres attributs,

29. Sous les formes de l'Intelligence, du Moi qui est triple, des cinq [éléments], de l'âme, des onze [sens], de l'œuf [de Brahmâ], ce corps de l'âme, [de ces principes enfin] d'où est sorti l'univers.

30. C'est là ce que reconnaît, à l'aide de la foi, de la dévotion, et de la pratique constante du Yôga, un esprit recueilli, affranchi de tout contact et libre d'attachement.

31. Je viens de t'exposer, femme respectable, cette science qui est la vue de Brahma, science au moyen de laquelle on reconnaît la véritable essence de la Nature et de l'Esprit.

32. Le Yôga de la science, qui anéantit les qualités, comme celui de la dévotion, qui se porte sur moi, ont également pour objet l'Être que désigne le nom de Bhagavat.

33. De même qu'une substance unique qui est le réceptacle de beaucoup de propriétés diverses, paraît multiple lorsqu'elle passe par les portes des divers organes des sens, ainsi Bhagavat [est conçu sous diverses formes], suivant les diverses doctrines.

34. Les œuvres méritoires, les sacrifices, les aumônes, les mortifications, la lecture et l'explication des Vêdas, l'empire qu'on exerce sur son cœur et sur ses sens, le renoncement au fruit des œuvres,

35. La pratique du Yôga dont les procédés sont divers, ainsi que celle du Yôga de la dévotion, l'accomplissement du devoir dont le caractère est double, l'action et l'inaction,

36. La connaissance de la nature de l'Esprit, l'affranchissement durable de toute passion, ce sont là les divers moyens qui conduisent à la possession de Bhagavat, qui est à la fois revêtu et privé de qualités, et qui est lumineux par lui-même.

37. Je t'ai exposé la véritable forme du Yôga de la dévotion, dont on compte quatre espèces, et celle du Temps qui court au milieu des hommes sans qu'on s'aperçoive de sa marche,

38. Ainsi que les nombreuses migrations de l'âme individuelle,

causées par l'ignorance et par les œuvres, et dans lesquelles l'Esprit, une fois qu'il y est entré, ne reconnaît plus son chemin.

39. Qu'on n'enseigne jamais cette doctrine à l'homme qui est ou méchant, ou immoral, ou stupide, ou exclu [de la société des gens de bien], ou à celui qui fait montre de sa vertu.

40. Qu'on ne l'enseigne pas davantage à l'homme qui est avide, ou dont l'esprit est exclusivement occupé de sa maison, ou qui ne m'est pas dévoué, non plus qu'aux ennemis de ceux qui me sont dévoués.

41. Mais elle doit être communiquée à celui qui a de la foi, à celui qui m'est dévoué, à celui qui a de bonnes mœurs, à celui qui ne calomnie pas, à celui qui éprouve de l'amitié pour les créatures, à celui qui se plaît dans la soumission.

42. Il faut la communiquer à celui qui montre dans sa conduite un détachement complet, à celui dont l'esprit est calme, à celui qui est exempt d'envie, à celui qui est pur, à celui pour lequel je suis plus cher que les objets les plus chers.

43. L'homme, ô ma mère, qui écoute une seule fois cette doctrine avec confiance, ou celui qui l'expose, l'esprit fixé sur moi, parviennent certainement au lieu où je réside.

FIN DU TRENTE-DEUXIÈME CHAPITRE, AYANT POUR TITRE :
LE FRUIT DES ŒUVRES,
DANS LE TROISIÈME LIVRE DU GRAND PURĀṆA,
LE BIENHEUREUX BHĀGAVATA,
RECUEIL INSPIRÉ PAR BRAHMĀ ET COMPOSÉ PAR VYĀSA.

CHAPITRE XXXIII.

HISTOIRE DE KAPILA.

1. Maîtreya dit : Ayant ainsi entendu le discours de Kapila, Dêvahûti sa mère, la femme chérie de Kardama, débarrassée du voile de l'erreur, après s'être inclinée devant lui, chanta cette terre de la perfection où les principes sont comme une province distincte.

2. Dêvahûti dit : O toi, dont Adja, quoique né du lotus sorti de ton ventre, ne put voir le corps que par la méditation, ce corps étendu sur l'océan, formé des éléments, des sens, des attributs et du cœur, théâtre de l'action des qualités, et origine de toutes choses;

3. Toi qui, partageant ton énergie d'après les tendances diverses des qualités, crées, conserves et détruis, quoique inactif, l'univers avec tes milliers de forces insaisissables à la raison; toi dont la volonté est infaillible et qui es le maître des âmes,

4. Comment, Seigneur, as-tu pu être porté dans mon sein, toi dans le corps de qui était renfermé ce monde? Car c'est un produit de Mâyâ, que ce petit enfant, qui dormait couché solitaire sur une feuille de figuier, portant son pied à sa bouche, et sous la forme duquel l'univers reposait à la fin du Yuga.

5. Tu as pris un cortège de formes corporelles pour la destruction des méchants, ô Seigneur, et pour la prospérité de ceux qui suivent tes ordres; et cette incarnation [sous laquelle tu te montres aujourd'hui] est, comme celles où tu as paru en sanglier ou avec d'autres corps, destinée à enseigner la voie qui conduit à l'Esprit.

6. Si pour entendre, pour répéter, pour proclamer, pour se rappeler seulement quelquefois ton nom, l'homme le plus vil devient aussitôt digne de prendre part à l'offrande du Sôma, quels avantages ne doit pas procurer la vue de ta personne?

7. Ah ! sans doute l'homme de la plus basse extraction sur la langue duquel ton nom se trouve, devient par là l'homme le plus respectable; car ils se sont mortifiés, ils ont célébré le sacrifice, ils se sont purifiés, ils ont lu le Vêda, ils ont une conduite irréprochable, ceux qui prononcent ton nom.

8. C'est pourquoi je t'adore, toi qui es le suprême Brahma, toi qui es Purucha, toi qui n'es visible qu'à l'esprit qui se replie sur lui-même, toi qui anéantis par ta splendeur l'action des qualités, toi qui es Vichnu, Kapila, et la matrice des Vêdas.

9. Mâitrêya dit : Ainsi célébré, Bhagavat, qui est le suprême Purucha, [caché alors] sous le nom de Kapila, répondit d'une voix ferme à sa mère qu'il aimait tendrement.

10. Bhagavat dit : En marchant dans la voie que je viens de t'indiquer, ô ma mère, et que tu peux suivre aisément, tu t'élèveras en peu de temps à la perfection suprême.

11. Conserve avec foi ma parole qu'aiment ceux qui possèdent le Vêda; elle te fera parvenir jusqu'à moi qui suis le salut; ceux qui ne la connaissent pas tombent dans la mort.

12. Mâitrêya dit : Après avoir ainsi exposé la voie excellente de l'Esprit, le bienheureux Kapila partit avec l'assentiment de sa mère qui possédait le Vêda.

13. Dêvahûti s'appliquant à la pratique du Yôga en suivant les préceptes que lui avait donnés son fils, resta recueillie dans cet ermitage qui était comme une couronne de fleurs pour la Sarasvati.

14. Les boucles de ses cheveux qui tombaient en longues mèches, étaient jaunies par l'usage du bain; son corps maigri par de rudes mortifications, n'était couvert que de lambeaux de vêtements.

15. Après avoir renoncé à la demeure qu'avait créée le Pradjâpati Kardama par la puissance de sa magie et de ses pénitences, à cette demeure sans pareille, objet d'envie même pour les Dieux,

16. Où se trouvaient des couvertures semblables à l'écume du lait, des lits d'ivoire entourés de cercles d'or, des sièges du même métal et des tapis doux au toucher,

17. Et où se répétaient sur les murs faits d'un cristal transparent

et ornés de grandes émeraudes, des lampes de diamant étincelantes et entourées de pierreries;

18. Après avoir renoncé au jardin de ce palais, qu'embellissaient une foule d'arbres divins couverts de fleurs, où gazouillaient des couples d'oiseaux, où bourdonnaient les abeilles enivrées,

19. Où les Dieux qui la suivaient quand elle y entra [conduite par son mari] avaient chanté ses louanges, et qui, grâce à l'art de Kardama, se réfléchissait dans un étang embaumé de lotus;

20. Après avoir renoncé à ce séjour, qui était un objet de désirs pour les femmes même d'Âkhaṇḍala (Indra), Dêvahûti, souffrant du départ de son fils, laissa voir quelque émotion sur son visage.

21. Abandonnée de son mari qui s'était retiré dans la forêt, triste du départ de son fils, elle était, quoiqu'elle connût la vérité, semblable à une génisse qui a perdu son petit.

22. Mais en méditant sur cet Être divin, sur son fils Kapila, qui était Hari, elle ne fut pas longtemps, ô Vidura, sans parvenir, dans cette maison même, à une complète indifférence.

23. Méditant sur la forme de Bhagavat, que son fils, avec un visage bienveillant, lui avait indiquée comme l'objet de sa contemplation, et qu'elle embrassait par la pensée dans son ensemble et dans chacune de ses parties,

24. A l'aide du Yôga dont le terme est la dévotion, à l'aide d'un renoncement énergique, d'une science résultant des observances convenables et faite pour conduire vers Brahma;

25. Méditant, enfin, avec un cœur pur, sur l'Esprit présent partout, qui dissipe par sa propre majesté les formes diverses sous lesquelles l'individualisent les qualités de Mâyâ;

26. Fixant sa pensée sur Brahma, qui est Bhagavat, l'asile des âmes; affranchie de toute douleur, parce que l'individualité de son âme n'existait plus à ses yeux; parvenue au comble de l'inaction;

27. Ayant calmé en elle le trouble des qualités par une contemplation désormais inébranlable, elle s'oublia complètement elle-même, tout comme un homme éveillé oublie ce qu'il a vu en songe.

28. Son corps nourri par des soins étrangers, et qui n'était plus

amaigri par le chagrin, de l'atteinte duquel elle était désormais affranchie, brillait sous les guirlandes dont il était couvert, comme le feu à travers la fumée qui l'enveloppe.

29. Le cœur uni au fils de Vasudêva, elle vivait nue et les cheveux en désordre, oubliant son propre corps, asile du Yôga et des mortifications, qui ne se conservait que par l'action du Destin.

30. C'est ainsi qu'elle arriva en peu de temps, par la voie que Kapila lui avait indiquée, à posséder l'Esprit suprême, Brahma, Bhagavat, qui est la délivrance finale.

31. L'endroit où elle obtint, ô héros, la perfection des Siddhas, fut nommé Siddhapada, lieu sacré, célèbre dans les trois mondes.

32. Son corps, dont les éléments mortels avaient été anéantis par le Yôga, devint, ami, une rivière excellente, donnant la perfection et fréquentée par les Siddhas.

33. Cependant le bienheureux Kapila, ce grand Yôgin, qui, après avoir pris congé de sa mère, avait quitté l'ermitage paternel, se retira du côté du nord-est.

34. Célébré par les Siddhas, par les Tchâraṇas, par les Gandharvas, par les solitaires et par les troupes des Apsaras, ayant reçu de l'Océan les honneurs de l'hospitalité et un asile,

35. Il s'assit, livré aux exercices du Yôga, loué par les maîtres de la doctrine Sâṅkhya, et profondément recueilli afin de pouvoir détruire les trois mondes eux-mêmes.

36. Je viens de t'exposer, ami, ce qui a fait l'objet de tes questions, c'est-à-dire l'entretien purifiant de Dêvahûti et de Kardama.

37. Celui qui écoute ou qui expose cette opinion du solitaire Kapila, laquelle contient le secret du Yôga de l'Esprit, celui-là fixant sa pensée sur Bhagavat, dont l'étendard porte l'image de Garuḍa, parvient au lotus des pieds de cet Être divin.

TABLE

DES

LIVRES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Chapitres.	Pages.
I. Questions des Rîchis dans la forêt de Nâimicha.....	1
II. Description de Bhagavat.....	5
III. Mystère des naissances de Bhagavat.....	9
IV. Arrivée de Nârada.....	14
V. Dialogue entre Vyâsa et Nârada.....	18
VI. Dialogue entre Vyâsa et Nârada.....	23
VII. Châtiment du fils de Drôna.....	28
VIII. Hymne de Kuntî.....	35
IX. Yudhichthira recouvre le trône.....	41
X. Départ de Krichna pour Dvârakâ.....	47
XI. Retour de Krichna à Dvârakâ.....	52
XII. Naissance de Parîkhit.....	57
XIII. Discours de Nârada.....	61
XIV. Questions de Yudhichthira.....	68
XV. Le grand départ.....	73
XVI. Dialogue entre Dharma et la Terre.....	79
XVII. Captivité de Kali.....	84

Chapitres.	Pages.
XVIII. Imprécations d'un Brâhmane contre Parîkchit.....	89
XIX. Arrivée de Çuka.....	95

LIVRE SECOND.

I. Description de Mahâpurucha.....	101
II. Description de Mahâpurucha.....	106
III. Description de Mahâpurucha.....	112
IV. Description de Mahâpurucha.....	116
V. Description de Mahâpurucha.....	119
VI. Manifestations de Mahâpurucha.....	124
VII. Dialogue entre Brahmâ et Nârada.....	129
VIII. Questions de Parîkchit.....	137
IX. Origine du Bhâgavata.....	141
X. Énumération des dix caractères.....	147

LIVRE TROISIÈME.

I. Dialogue entre Vidura et Uddhava.....	153
II. Dialogue entre Vidura et Uddhava.....	159
III. Dialogue entre Vidura et Uddhava.....	164
IV. Dialogue entre Vidura et Uddhava.....	168
V. Origine de l'Intelligence et des autres principes.....	173
VI. L'Être suprême pénètre les principes.....	180
VII. Questions de Vidura.....	185
VIII. Brahmâ voit Bhagavat.....	190
IX. Hymne de Brahmâ.....	195
X. Développement de l'origine des principes.....	201
XI. Description du Temps.....	205
XII. Description de la création.....	210
XIII. Vichnu soulève la terre du fond de l'Océan.....	216
XIV. Diti devient enceinte.....	223

TABLE.

331

Chapitres.	Pages.
XV. Description du Vaïkuṅṭha.....	229
XVI. Chute de Djaya et de Vidjaya.....	236
XVII. Naissance du chef des Dāityas.....	241
XVIII. Mort de Hiranyākcha.....	245
XIX. Mort de Hiranyākcha.....	249
XX. Création de l'univers.....	254
XXI. Dialogue entre Kardama et le Manu.....	260
XXII. Don de Dēvahūti.....	266
XXIII. Chagrin de Dēvahūti.....	271
XXIV. Kardama se retire du monde.....	277
XXV. Pratique de la dévotion.....	282
XXVI. Énumération des principes.....	287
XXVII. Distinction de la nature.....	295
XXVIII. Acquisition de la délivrance.....	299
XXIX. Le Yōga de la dévotion.....	305
XXX. Le résultat des œuvres.....	310
XXXI. Marche de l'âme individuelle.....	314
XXXII. Le fruit des œuvres.....	320
XXXIII. Histoire de Kapila.....	325

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.